LIBRARY OF PARLIAMENT
BIBLIOTHEQUE DU PARLEMENT

J
103
H7
1976/77
I55
A1

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 1

Wednesday, March 30, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 1

Le mercredi 30 mars 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

---

RESPECTING:

Organization
International Development

CONCERNANT:

Organisation
Développement international

APPEARING:

The Honourable Allan MacEachen
President of the Privy Council and Co-Chairman of the North-South Conference.

COMPARAÎT:

L'honorable Allan MacEachen
Président du Conseil privé et coprésident de la Conférence Nord-Sud.

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

25529—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Anderson
Breau
Brewin
Fairweather
Johnston
Lapointe
MacDonald (*Egmont*)
Murta
Parent
Roche
Rondeau
Stanbury—(14)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

On Wednesday, March 30, 1977:

Mr. Fairweather replaced Mr. Wagner;

Mr. Murta replaced Mr. Patterson;

Mr. MacDonald (*Egmont*) replaced Mr. Munro (*Esquimalt-Saanich*).

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

MacDonald (*Egmont*)
Murta
Parent
Roche
Rondeau
Stanbury—(14)

Conformément à l'article 65(4)*b*) du Règlement

Le mercredi 30 mars 1977:

M. Fairweather remplace M. Wagner;

M. Murta remplace M. Patterson;

M. MacDonald (*Egmont*) remplace M. Munro (*Esquimalt-Saanich*).

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

ORDER OF REFERENCE

Wednesday, December 22, 1976

ORDERED,—That the Standing Committee on External Affairs and National Defence be empowered to examine and report upon the full range of policies of Canada in the field of international development with particular reference to the economic relations between developed and developing countries.

ATTEST:

Le Greffier de la Chambre des communes

ALISTAIR FRASER

The Clerk of the House of Commons

Thursday, February 10, 1977

ORDERED,—That the Sub-Committee on International Development be empowered to examine and report upon the full range of policies of Canada in the field of international development with particular reference to the economic relations between developed and developing countries, and that the Sub-Committee be empowered to send for persons, papers and records, to sit while the House is sitting, to sit during periods when the House stands adjourned, to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by them.

ATTEST:

Le greffier du Comité

William C. Corbett

Clerk of the Committee

ORDRE DE RENVOI

Le mercredi 22 décembre 1976

IL EST ORDONNÉ,—Que le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale soit autorisé à étudier et faire rapport sur l'ensemble des politiques du Canada ayant trait au développement international, et en particulier aux relations économiques entre les pays développés et ceux qui sont en voie de développement.

ATTESTÉ:

Le jeudi 10 février 1977

IL EST ORDONNÉ,—Que le sous-comité sur le développement international soit autorisé à étudier et faire rapport sur l'ensemble des politiques du Canada ayant trait au développement international, et en particulier aux relations économiques entre les pays développés et ceux qui sont en voie de développement, et que le sous-comité soit autorisé à citer à comparaître des personnes, à demander la communication de documents et de dossiers et à siéger alors que la Chambre siège, à siéger au cours des périodes où la Chambre ne siège pas, à faire imprimer les documents et témoignages qu'il jugera nécessaires.

ATTESTÉ:

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 30, 1977
(1)

[*Text*]

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:30 o'clock p.m. this day, for the purpose of organization.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Anderson, Breau, Brewin, Duclos, Foster, Johnston, Lapointe, MacDonald (*Egmont*), Murta, Parent, Prud'homme, Roche and Stanbury.

Appearing: The Honourable Allan MacEachen, President of the Privy Council.

Witness: From the Canadian International Development Agency: Mr. Michel Dupuy, President.

The Clerk of the Sub-Committee presided over the election of the Chairman.

Mr. Roche, seconded by Mr. Foster, moved that Mr. Prud'homme do take the Chair of this Sub-committee as Chairman.

The question being put on the said motion, it was agreed to and Mr. Prud'homme was invited to take the Chair.

Mr. Stanbury, seconded by Mr. Parent, moved that Mr. Foster be elected Vice-Chairman of this Sub-committee.

The question being put on the motion, it was agreed to.

Ordered,—That the Sub-committee print 1500 copies of its Minutes of Proceedings and Evidence.

On motion of Mr. Anderson, it was agreed,—That the Chairman be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present.

On motion of Mr. Stanbury, it was agreed,—That the Chairman, Vice-Chairman and four other members of the Sub-committee, appointed by the Chairman after the usual consultations, do compose the Sub-committee on agenda and procedure of the Sub-committee on International Development.

The Sub-committee proceeded to consider its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to international development, being read as follows:

> *Ordered,*—That the Sub-committee on International Development be empowered to examine and report upon the full range of policies of Canada in the field of international development with particular reference to the economic relations between developed and developing countries, and that the Sub-committee be empowered to send for persons, papers and records, to sit while the House is sitting, to sit during periods when the House stands adjourned, to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by them.

On motion of Mr. Roche, it was ordered,—That the proposed work programme for the Sub-committee on International Development be printed as an appendix to this day's

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 30 MARS 1977
(1)

[*Traduction*]

Le Sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15 h 30 pour s'organiser.

Membres du Sous-comité présents: MM. Anderson, Breau, Brewin, Duclos, Foster, Johnston, Lapointe, MacDonald (*Egmont*), Murta, Parent, Prud'homme, Roche et Stanbury.

Comparaît: L'honorable Allan MacEachen, président du Conseil privé.

Témoin: De l'Agence canadienne de développement international: M. Michel Dupuy, président.

Le greffier du Sous-comité préside à l'élection du président.

M. Roche, appuyé par M. Foster, propose que M. Prud'homme soit nommé président du Sous-comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée et M. Prud'homme est invité à prendre place au fauteuil.

M. Stanbury, appuyé par M. Parent, propose que M. Foster soit élu vice-président du Sous-comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est ordonné,—Que le Sous-comité fasse imprimer 1500 exemplaires de ses procès-verbaux et témoignages.

Sur motion de M. Anderson, il est convenu,—Que le président soit autorisé à tenir des séances, à recevoir et à autoriser l'impression des témoignages, à défaut de quorum.

Sur motion de M. Stanbury, il est convenu,—Que le président, vice-président et quatre autres membres du Sous-comité nommés par le président après les consultations habituelles forment le Sous-comité du programme et de la procédure du Sous-comité sur le développement international.

Le Sous-comité entreprend l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international qui se lit comme suit:

> *Il est ordonné,*—Que le Sous-comité sur le développement international soit autorisé à étudier et faire rapport sur l'ensemble des politiques du Canada ayant trait au développement international, et en particulier aux relations économiques entre les pays développés et ceux qui sont en voie de développement, et que le Sous-comité soit autorisé à citer à comparaître des personnes, à demander la communication de documents et de dossiers et à siéger alors que la Chambre siège, à siéger au cours des périodes où la Chambre ne siège pas, à faire imprimer les documents et témoignages qu'il jugera nécessaires.

Sur motion de M. Roche, il est ordonné,—Que le programme proposé des travaux du Sous-comité sur le développe-

minutes of proceedings and evidence (*See Appendix No. END-S-1*).

Mr. Roche moved that the Sub-committee on International Development approves the work programme as detailed in Appendix END-S-1.

After debate thereon, the question being put on the motion, it was agreed to.

The Minister made a statement, and with the witness, answered questions.

It was agreed,—That the Statement by the Honourable Allan MacEachen be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (*See Appendix END-S-2*).

At 5:20 o'clock p.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

ment international soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour (*Voir Appendice nº END-S-1*).

M. Roche propose que le Sous-comité sur le développement international approuve le programme des travaux figurant tel que présenté à l'Appendice END-S-1.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

Le ministre fait une déclaration puis, avec le témoin, répond aux questions.

Il est convenu,—Que l'exposé de l'honorable Allan MacEachen soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour (*Voir Appendice END-S-2*).

A 17 h 20, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

Wednesday, March 30, 1977

• 1531

[*Text*]

The Clerk: Honourable members, there is a quorum. Your first item of business is to elect a chairman, and I am ready to receive motions to that effect.

Mr. Roche.

Mr. Roche: Mr. Clerk, I have felt for some time that this subcommittee distinguished itself in our previous deliberations by the nonpartisan way in which we addressed ourselves to this very serious subject. In an effort to begin or shall I say, to re-start our efforts along the same lines on which we conducted ourselves in the last session of the subcommittee, I would like to propose that our good friend, the Chairman of the full External Affairs Committee, Mr. Prud'homme, be our chairman of this Subcommittee. I am comfident he will bring to this post the same impartiality, good humour and even disposition under fire that he demonstrates in the full Committee.

An hon. Member: Hear, hear!

The Clerk: Do I hear a seconder?

An hon. Member: Who wrote that?

Mr. Roche: Marcel wrote it for me.

Mr. Foster: I second the motion.

The Clerk: Is it the pleasure of the Subcommittee to adopt the motion?

Mr. Stanbury: Mr. Clerk, before we do that, I think we should ask the nominee if he is willing to serve.

Mr. Prud'homme: Nominated by Mr. Roche, I can hardly refuse; I accept with pleasure.

Motion agreed to.

The Clerk: I declare Mr. Prud'homme duly elected Chairman of this Subcommittee.

Some hon. Members: Hear, hear!

Le président: Messieurs, je vous remercie infiniment de cette nouvelle marque de confiance que vous avez bien voulu me témoigner. My first words would be to thank very warmly my proposer, Mr. Roche, the member from Edmonton-Strathcona, who has given me the honour of nominating me as your Chairman and to thank the seconder of the motion, Dr. Maurice Foster, and the Honourable Bob Stanbury and all the others for their kindness, including my good friend, the member from Toronto, Mr. Brewin.

• 1535

The first order of business is for a motion for the election of a Vice-Chairman, and I am now open for nominations.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

Le mercredi 30 mars 1977

[*Translation*]

Le Greffier: Messieurs les députés, le quorum est atteint. La première question à l'ordre du jour est l'élection d'un président et je suis maintenant disposé à recevoir des motions à cet effet.

Monsieur Roche.

M. Roche: Monsieur le greffier, il y a déjà quelque temps que le présent sous-comité s'est distingué au cours de ses délibérations précédentes par l'esprit non partisan avec lequel les membres se sont intéressés à un sujet des plus sérieux. Afin de commencer ou, devrais-je dire, de recommencer nos efforts dans la même veine qu'au cours de la dernière session du sous-comité, j'aimerais proposer que notre bon ami, le président du Comité plénier des affaires extérieures, M. Prud'homme, soit élu président du présent sous-comité. J'ai confiance qu'il fera preuve dans cette nouvelle fonction du même esprit impartial, de la bonne humeur et de la même patience dans des circonstances difficiles qu'il le fait comme président du Comité plénier.

Une voix: Bravo, bravo!

Le Greffier: La motion est-elle appuyée?

Une voix: Qui a écrit ce petit discours?

M. Roche: Marcel l'a écrit pour moi.

M. Foster: J'appuie la motion.

Le Greffier: Est-ce le bon plaisir des membres du sous-comité d'adopter la motion?

M. Stanbury: Monsieur le greffier, auparavant, je crois que nous devrions demander à la personne nommée si elle est disposée à accepter le poste.

M. Prud'homme: Ma candidature ayant été proposée par M. Roche, je ne peux guère refuser; c'est avec plaisir que j'accepte.

La motion est adoptée.

Le Greffier: Je déclare M. Prud'homme élu président du présent sous-comité.

Des voix: Bravo, bravo!

The Chairman: Gentlemen, I am very grateful to you for this new vote of confidence which you have expressed on my behalf. J'aimerais d'abord remercier très chaleureusement M. Roche, le député d'Edmonton-Strathcona, qui m'a fait l'honneur de proposer ma candidature à titre de président, et j'aimerais également remercier M. Maurice Foster, qui a appuyé la motion, et Bob Stanbury et les autres de leur amabilité, ainsi que mon bon ami, le député de Toronto, M. Brewin.

La première question à l'ordre du jour est maintenant l'élection d'un vice-président et je suis disposé à recevoir les mises en candidature.

[*Texte*]

Mr. Stanbury: Mr. Chairman, I would like to propose Maurice Foster as Vice-Chairman of this Committee.

Mr. Parent: I second the motion.

The Chairman: It has been moved by Mr. Stanbury that Mr. Foster be elected Vice-Chairman of this Subcommittee, seconded by Mr. Parent. Do I hear any other nominations?

Mr. Foster is the Vice-Chairman of this Subcommittee.

Gentlemen, I now need a motion to print. Pendant la dernière session, le sous-comité faisait imprimer 1,500 exemplaires de ses procès-verbaux et témoignages. Il semble que cela était suffisant et je crois qu'il serait dans l'ordre que quelqu'un propose que nous fassions imprimer le même nombre d'exemplaires des procès-verbaux et témoignages, c'est-à-dire 1,500. It was considered sufficient last meeting to print 1500 copies of the Minutes of Proceedings and Evidence. I need a proposer for this. Mr. Lapointe? M. Lapointe propose que le sous-comité fasse imprimer 1,500 exemplaires de ses procès-verbaux et témoignages.

Motion adoptée.

Mr. Stanbury: In respect of that motion, may I ask how many are left from the quantity printed of the last minutes?

The Chairman: The Clerk tells me that the report was so popular that we had to order a reprint of the first 1500 that were published that year.

Mr. Stanbury: I thought you just said that 1500 was adequate?

The Chairman: It is adequate for the normal run. I am sorry, I thought you said the final report. Our final report to the Committee was in the form of ordinary Minutes of Proceedings and Evidence, and that one was reprinted.

Mr. Stanbury: This question is just on the minutes?

The Chairman: On the minutes taking place between now and the final publication.

Mr. Stanbury: Then my question was how many copies of the minutes of the last group of meetings still remain.

The Chairman: They are at the Parliamentary Distribution office and we will know today.

Mr. Stanbury: Well, if we do not know, how do we know whether or not we should print 1500 again?

The Chairman: Regardless of what happened at the last Committee, if it is too many, I suppose that should be considered. Now we are asking 1500, because from past experience it seems to be sufficient. Buty, maybe you will say 1000 is sufficient.

Mr. Stanbury: More than sufficient. We may have only used 200.

The Chairman: Right. You heard the advice of the clerk to the Chair, that we will look into it and, if it is too many . . .

Mr. Stanbury: There is so much waste paper around this place that we . . .

[*Traduction*]

M. Stanbury: Monsieur le président, j'aimerais proposer M. Maurice Foster comme vice-président du présent comité.

M. Parent: J'appuie la motion.

Le président: Il a été proposé par M. Stanbury, appuyé par M. Parent, que M. Foster soit élu vice-président du présent sous-comité. Y a-t-il d'autres mises en candidature?

M. Foster est donc élu vice-président du présent sous-comité.

Messieurs, il me faut maintenant une motion pour imprimer. During the last session, this subcommittee had 1,500 copies of its deliberations printed. It seems that this number was sufficient and I think it would be in order if someone would be so kind as to propose that we print the same number of copies of the *Minutes of Proceedings* and Evidence, that is 1,500 copies. Ce nombre de 1,500 exemplaires des procès-verbaux et témoignages avait été jugé suffisant lors de la dernière session. Il faudrait donc que quelqu'un propose une motion à cet effet. Monsieur Lapointe? Mr. Lapointe proposes that the subcommittee print 1,500 copies of its *Minutes of Proceedings* and Evidence.

Motion agreed to.

M. Stanbury: Au sujet de la motion, puis-je demander combien il en est resté de ces procès-verbaux?

Le président: Le greffier me dit que le rapport était si populaire que nous avons dû demander la réimpression des 1,500 premiers exemplaires publiés l'an dernier.

M. Stanbury: Je croyais que vous veniez de dire que 1,500 exemplaires suffiraient?

Le président: Cela suffisait dans le cas du procès-verbal quotidien. Excusez-moi, je pensais que vous parliez de notre rapport final. Notre dernier rapport au comité plénier s'est fait sous la forme habituelle du procès-verbal et témoignages et nous avons dû les faire réimprimer.

M. Stanbury: Mais il s'agit uniquement du procès-verbal?

Le président: Oui, des procès-verbaux qui seront publiés à compter de maintenant jusqu'à la fin.

M. Stanbury: Donc, ma question est combien d'exemplaires du procès-verbal nous reste-t-il du dernier groupe de réunions.

Le président: C'est le service de distribution parlementaire qui les a et nous le saurons aujourd'hui.

M. Stanbury: Si nous ne le savons pas, comment savons-nous si nous aimerions ou non en imprimer encore une fois 1,500 exemplaires?

Le président: Sans égard à ce qui s'est passé au cours de la dernière série de réunions, je suppose que s'il y en avait trop, il faudrait en tenir compte. Nous demandons encore 1,500 exemplaires, parce que, par le passé, ce nombre a suffi. Mais peut-être direz-vous que 1,000 suffiraient.

M. Stanbury: Ce serait plus que suffisant. Nous n'en avons peut-être que distribué 200.

Le président: En effet. Vous venez d'entendre ce que le greffier me dit, nous ferons enquête, et s'il y en a eu trop . . .

M. Stanbury: On gaspille déjà tant de papier autour d'ici que nous . . .

[*Text*]

The Chairman: I would agree entirely with that statement.

Mr. Stanbury: . . . might as well find out how much demand there is for these minutes before we print them up in great thousands of quantities.

The Chairman: If we do not make a decision today, today's *Minutes* and proceedings will not be published. Could we make a motion of 1000 for today?

Mr. Stanbury: Mr. Chairman, if you would permit me to finish, what I was going to say was that when the Clerk reports on how many have been used from last year, we might also have a report on how they were used, to whom they went. It would affect our decision if we knew who was interested in them. I am quite satisfied to support the motion for today, on the understanding that the Clerk will report so that, if the decision of the Committee has to be adjusted, in the light of his information, we can do so.

• 1540

The Chairman: At the latest, next Tuesday, I will report back to this Subcommittee that will sit. But, for the moment, you would not mind to entertain a motion to print, for today, and after we receive the Report we will see exactly how many should be printed.

Mr. Stanbury: Let us not just keep printing blindly.

The Chairman: Very good. Is it agreed with the understanding that I shall report at the latest, if I have the Report, next Tuesday night, but that, for the time being, we will publish 1,500 copies. Agreed?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Agreed.

I would like someone to move that the Chairman be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present. A quorum, as you know, is eight out of fourteen.

Mr. Anderson: I so move.

Motion agreed to.

The Chairman: It is moved by Mr. Stanbury that the Chairman and Vice-Chairman and four other members of the Subcommittee appointed by the Chairman after the usual consultation do compose the Subcommittee of Agenda and Procedure of the Subcommittee on International Development.

Motion agreed to.

The Chairman: It will be probably the Chairman, Vice-Chairman, plus a liberal, plus a member of the official opposition, plus a member of the New Democratic Party, plus a member of the Social Credit Party of Canada.

Now, we get to an item before the first witness arrives. I would like to bring your attention to the following point. Ever since we received the Order of Reference from the House of

[*Translation*]

Le président: Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous venez de dire.

M. Stanbury: Autant savoir quelle est la demande avant de faire imprimer ces procès-verbaux par milliers.

Le président: Si nous ne prenons aucune décision aujourd'hui, le procès-verbal et les témoignages d'aujourd'hui ne seront pas publiés. Pourrions-nous donc adopter une motion pour en faire imprimer 1,000, aujourd'hui?

M. Stanbury: Monsieur le président, si vous voulez me permettre de continuer, j'allais dire que lorsque le greffier nous fera rapport sur le nombre d'exemplaires distribués l'an dernier, nous pourrions peut-être demander à savoir également à qui ils ont été distribués, qui les a reçus. Cela pourrait influencer notre décision si nous savions qui ce document intéresse. Je suis tout à fait disposé à appuyer la motion pour aujourd'hui, sous réserve que le greffier nous fasse rapport et que, s'il devient nécessaire de modifier la décision du Comité à la suite des renseignements qu'il nous donnera, nous puissions le faire.

Le président: Au plus tard, mardi prochain, je ferai rapport au présent sous-comité. Mais pour l'instant, si cela ne vous ennuyait pas d'adopter une motion d'impression, lorsque nous aurons reçu le rapport du greffier, nous verrons exactement combien d'exemplaires doivent être imprimés.

M. Stanbury: Il est inutile de continuer à imprimer les yeux fermés.

Le président: Très bien. Il est donc convenu que sous réserve du rapport que nous aurons au plus tard, mardi soir prochain, nous convenons de faire imprimer 1,500 exemplaires pour l'instant. Est-ce convenu?

Des voix: D'accord.

Le président: D'accord.

J'aimerais maintenant que quelqu'un propose que le président soit autorisé à tenir des réunions, à recevoir et à autoriser l'impression des témoignages lorsqu'un quorum n'est pas présent. Le quorum, comme vous le savez, est huit membres sur 14.

M. Anderson: Je le propose.

La motion est adoptée.

Le président: Il est proposé par M. Stanbury que le président et le vice-président et quatre autres membres du sous-comité nommés par le président, après consultation, forment le sous-comité de l'ordre du jour et de la procédure du sous-comité sur le développement international.

La motion est adoptée.

Le président: Ce sous-comité sera probablement constitué du président, du vice-président, d'un libéral, d'un membre de l'Opposition officielle, d'un membre du Nouveau parti démocratique et d'un membre du parti créditiste du Canada.

Il y a maintenant une question que j'aimerais porter à votre attention avant l'arrivée du premier témoin. Depuis que nous avons reçu notre ordre de renvoi de la Chambre des commu-

[*Texte*]

Commons, on December 22, 1976, there has been consultation that were held, unofficially, for the work of this Committee, and I will read that we were ordered by the House that:

> ORDERED—That the Subcommittee on International Development be empowered to examine and report upon the full range of policies of Canada in the field of international development with particular reference to the economic relations between developed and developing countries and that the Subcommittee be empowered to send for persons, papers and records, to sit while the House is sitting, to sit during periods when the House stands adjourned, to print from day to day such papers and evidence as may be ordered by them.

After many consultations, and I am sure some members of this Committee would like to commend on it, the Subcommittee on International Development would like to make a proposal. I should like the Clerk to distribute, in English and in French, a proposal for your study, and for your approval, so that we can start the work of the Subcommittee, and so that I can give you the program for the next four meetings. So, Mr. Roche would like to read, probably, the proposal or to make comments at this time.

Mr. Roche.

Mr. Roche: What I would like to do, Mr. Chairman, is to move that the proposal of the Ad-Hoc Steering Committee that you have presented to us be accepted by the Subcommittee as providing the basis of our work. As you know there have been several meetings, that took place among representatives of all parties, and it was the result of that rather intensive work that produced this two-page statement of the intentions of this Committee and I would like to make, as part of my motion, that the two pages be incorporated into our *Minutes* of this meeting and that we proceed with our work along the lines indicated in this proposal.

Le président: Messieurs, vous avez entendu les commentaires de M. Roche. Si vous voulez bien, nous pourrions, ensemble, lire attentivement cette proposition. Et si vous êtes d'accord nous pourrions en faire notre proposition pour les travaux de ce sous-comité.

• 1545

(*See Minutes of Procedings*)

The Chairman: Gentlemen, this is the proposal made by Mr. Roche, seconded by Mr. Anderson. Maintenant, mesdames et messieurs, messieurs d'abord et mesdames qui nous écoutez . . .

I would like to call on our first witness, . . . l'honorable Alan MacEachen, président du Conseil privé et co-président de la Conférence Nord-Sud.

Un voix: La motion est-elle adoptée?

The Chairman: The motion was adopted.

Mr. Foster: Are we voting to adopt this program of activities?

[*Traduction*]

nes, le 22 décembre 1976, des consultations officieuses se sont tenues sur le travail du présent comité, mais avant d'en parler, j'aimerais vous lire notre ordre de renvoi:

> Il est ordonné que le sous-comité sur le développement international soit autorisé à étudier et faire rapport sur l'ensemble des politiques du Canada ayant trait au développement international, et en particulier aux relations économiques entre les pays développés et ceux qui sont en voie de développement, et que le sous-comité soit autorisé à citer à comparaître des personnes, à demander la communication de documents et de dossiers et à siéger alors que la Chambre siège, à siéger au cours des périodes où la Chambre ne siège pas, à faire imprimer les documents et témoignages qu'il jugera nécessaires.

Suite à de nombreuses consultations, et je suis convaincu que certains membres du présent comité voudront faire des remarques à ce sujet, le sous-comité sur le développement international aimerait vous soumettre une proposition. Je vais demander au greffier de distribuer, en anglais et en français, la proposition pour que vous puissiez l'étudier et donner votre accord, ce qui nous permettra de commencer le travail du sous-comité et ce qui me permettra de vous donner le programme prévu pour les quatre prochaines réunions. M. Roche aimerait peut-être nous lire la proposition et faire quelques remarques à ce sujet.

Monsieur Roche.

M. Roche: Ce que j'aimerais faire, monsieur le président, c'est de proposer que la proposition du comité directeur spécial qui vient de nous être présentée soit adoptée par le sous-comité et serve de base à notre travail. Comme vous le savez, les représentants de tous les partis ont assisté à plusieurs réunions, et c'est à la suite de ce travail intensif, que nous avons produit cette déclaration d'intentions de deux pages. Toujours dans le cadre de la même motion, j'aimerais proposer que ces deux pages soient inclues dans le procès-verbal de la réunion d'aujourd'hui et que nous poursuivions notre travail en respectant les lignes directrices données dans la présente proposition.

The Chairman: Gentlemen, you have heard the comments of Mr. Roche. If you agree, we might perhaps read together this proposal and if it is your pleasure, we could use this proposal as the base for the work of this Subcommittee.

(voir le procès-verbal)

Le président: Messieurs, c'est donc la proposition présentée par M. Roche et appuyée par M. Anderson. And now, ladies and gentlemen, gentlemen first and you ladies who are listening to us . . .

J'aimerais appeler notre premier témoin, the honourable Allan MacEachen, President of the Privy Council and Co-Chairman of the North-South Conference.

An hon. Member: Is the motion agreed to?

Le président: La motion a été adoptée.

M. Foster: S'agit-il d'un vote pour adopter ce programme d'activités?

[*Text*]

The Chairman: Yes. After long, extensive debate of the ad hoc committee, participated in by Mr. Breau, Mr. Roche, Mr. Brewin, and others from time to time, after many deliberations—two months of deliberation, to be exact—last night only at 9.30 or 10 o'clock we arrived at this conclusion that that should be the interpretation you should give to our work.

Mr. Stanbury: It was the recommendation of the ad hoc steering committee of the Subcommittee.

Motion agreed to.

The Chairman: May I now, gentlemen, call, please, the Honourable Mr. Allan MacEachen, President of the Privy Council, to come with Mr. Dupuy. As you know, Mr. Allan MacEachen is the Co-Chairman of the Conference on International Economic Co-operation.

Members will recollect that before the opening meeting of the CIEC, the Honourable Mr. MacEachen was elected one of the two Co-Chairmen. In this capacity Mr. MacEachen acts as the spokesman for the eight industrialized countries at CIEC while the other Co-Chairman, Dr. Pérez-Guerrero of Venezuela, acts as the spokesman for the nineteen developing countries at the conference.

• 1550

Needless to say, Mr. MacEachen is the ideal person to assist this Subcommittee to begin its examination of the Conference on International Economic Co-operation. We look to you, Mr. Minister, to help us to understand where the conference is heading, how it has got where it is, and what its prospects for success are.

Mr. MacEachen, would you start us off with some opening comments? Thank you, gentlemen.

An hon. Member: I do not think he can outdo what you just did, Mr. Chairman.

Some hon. Members: Hear, hear!

The Chairman: Thank you, thank you. I can say that in French as well. I have a rough time for the translation.

Mr. Anderson: Very nonpartisan.

Hon. Alan MacEachen (President of the Privy Council and Co-Chairman of the North-South Conference): Mr. Chairman and members of the Committee, I am pleased to have the opportunity to appear before you, this time in a more relaxed atmosphere than I have ever appeared in before any parliamentary committee, because I do not have anything to get through. I have no estimates, no legislation, so that I have not that subordinate role, so to speak, today.

Seriously, however, I know that you are interested in the Conference on International Economic Co-operation, and I know that you will be having later in your meetings other witnesses, including Mr. Ramphal, who will undoubtedly be very interested in this subject. Also, my colleague, Dr. Pérez-Guerrero, may be appearing before you.

If I may, Mr. Chairman, I will begin by saying that the Conference on International Economic Co-operation is head-

[*Translation*]

Le président: Oui. Après des discussions longues et exhaustives au sein du comité spécial auxquelles ont participé M. Breau, M. Roche, M. Brewin et d'autres, de temps à autre, donc après de longues délibérations . . . deux mois de délibérations pour être exact . . . ce n'est qu'hier soir, à 22 h 30 ou 22 h 00, que nous sommes arrivés à la conclusion que c'était là l'interprétation qu'il fallait donner à notre travail.

M. Stanbury: C'était donc la recommandation du comité directeur spécial du sous-comité.

La motion est adoptée.

Le président: Maintenant, messieurs, j'aimerais appeler l'honorable Allan MacEachen, président du Conseil privé et M. Dupuy. Comme vous le savez, M. MacEachen est coprésident de la conférence de Coopération économique internationale.

Les membres du comité se rappeleront qu'avant la première réunion de la CCEI, l'honorable MacEachen a été élu l'un des deux coprésidents. Au sein de la CCEI, M. MacEachen est en cette qualité, le porte-parole des huit pays industrialisés et M. Perez-Guerrero, du Venezuela, le porte-parole des dix-neuf pays en voie de développement.

Inutile de dire, que M. MacEachen est la personne la mieux placée pour nous aider dans cette étude de la Conférence sur la coopération économique internationale. Nous nous en remettons à vous, monsieur le ministre, pour mieux comprendre les objectifs de la Conférence et les progrès qu'elle a permis d'accomplir. Peut-on s'attendre à ce que l'issue en soit positive?

Monsieur MacEachen, avez-vous des remarques préliminaires? Merci, messieurs.

Une voix: Je ne pense pas qu'il puisse vous surpasser, monsieur le président.

Des voix: Bravo!

Le président: Merci. Je peux le répéter en français.

M. Anderson: Vous n'êtes pas sectaire.

L'honorable Allan MacEachen (président du Conseil privé et coprésident de la Conférence Nord-Sud): Monsieur le président, messieurs, j'ai le plaisir d'être à nouveau parmi vous, mais cette fois dans une atmosphère plus détendue, puisque je n'ai rien à défendre. Je n'ai ni budget, ni projet de loi, de manière que mon rôle est en quelque sorte secondaire aujourd'hui.

Je sais que vous vous intéressez à la Conférence sur la coopération économique internationale et que vous entendrez d'autres témoins, y compris M. Ramphal à qui, sans aucun doute, le sujet tient à cœur. Il se pourrait également que mon collègue, M. Pérez-Guerrero, comparaisse ici.

Tout d'abord, la Conférence sur la coopération économique internationale entre dans sa dernière phase et j'espère qu'elle

[*Texte*]

ing into its final phase, and I hope its termination, with the ministerial meeting, which is now slated for May 30 and 31 and June 1 of this year. As you may recall, when the first ministerial meeting was held in December 1975 it was intended, and indeed it was agreed, that the final ministerial meeting would be held in December 1976. That, of course, was not possible. First of all, the change in administration in the United States called for a postponement, and, secondly, the preparations had not advanced to the stage where the commissions or the contact groups had developed proposals or developed conclusions that could go before the ministerial meeting.

So that last December Dr. Pérez-Guerrero and myself canvassed our 27 member countries and by consensus it was agreed that the conference would be deferred until an indefinite date in 1977. In January and February of this year Dr. Pérez-Guerrero and I have had pretty extensive consultations with our respective groups, the Group of 19 on the one hand and the Group of 8 on the other. We met in New York on February 7 and in Caracas on March 7, at which meeting in Caracas we agreed on a calendar of work leading to the conclusion of the Conference on International Economic Cooperation. That calender of work was submitted to the 27 members of CIEC and it has been accepted by them so that we look to the conclusion of the conference at the end of May or early in June.

• 1555

On Wednesday next, as one step in our preparations, there will be a meeting in Paris of a group of eight senior officials at which Mr. Dupuis will be present and if I can make arrangements, I would like to be there myself. On April 26 and April 28 there will be a meeting between the two co-chairmen of the conference and the eight co-chairmen of the commissions.

Now, you recall that when this conference was launched, it was organized through four commissions: energy; raw materials; development and financial affairs. Each of these commissions was headed by two co-chairmen representative of each group. So that body will be coming together towards the end of April except that the meeting will be somewhat more complicated or at least somewhat more representative in that the co-chairmen will meet in conjunction with a meeting of representatives of the group of eight and the group of 19. That was regarded as a very important part of the process of preparation by the group of 19 and was certainly concurred in by us.

Following that there will be a period of about two weeks when the contact groups will be meeting. These are really negotiating groups. They have been, up to the present time, discussion groups so to speak.

Finally, towards the end of May there will be a meeting of the senior officials of the 27 countries immediately prior to the ministerial meeting. So that is the calendar of work that has been agreed to and certainly it is our hope and our objective that we can bring the ministerial meeting to an end, that CIEC will terminate, at the end of May or the first of June and that is what we will be working toward.

[*Traduction*]

prendra fin avec la conférence ministériel le qui aura lieu du 30 mai au 1er juin de cette année. Lors de la première conférence ministérielle, qui s'est déroulée en décembre 1975, il a été convenu que les ministres se réuniraient pour la dernière fois en décembre 1976. Cela n'a pas été possible. Ce retard est dû premièrement au fait que les États-Unis ont changé d'administration; et deuxièmement, les travaux préparatoires n'avaient pas progressé suffisamment pour que les commissions ou les groupes de contact puissent formuler des propositions ou présenter des conclusions à la conférence ministérielle.

En décembre dernier, M. Pérez-Guerrero et moi-même avons contacté nos 27 pays membres qui ont accepté pour la plupart de remettre la réunion à une date indéterminée en 1977. En janvier et en février derniers, M. Pérez-Guerrero et moi-même avons consulté nos groupes respectifs, c'est-à-dire le groupe des dix-neuf et le groupe des huit. Nous nous sommes réunis le 7 février, à New York, puis le 7 mars, à Caracas, où nous avons établi un calendrier de travail devant aboutir à la clôture de la Conférence sur la coopération économique internationale. Les 27 membres de la CCEI ont approuvé ce calendrier, de sorte que la Conférence devrait se terminer fin mai ou début juin.

Mercredi prochain, les hauts fonctionnaires du groupe des huit, dont M. Dupuis, se réuniront à Paris. Cela fait partie des travaux préparatoires. Et j'espère pouvoir me libérer afin d'y assister. Les 26 et 28 avril, les deux coprésidents de la Conférence se réuniront avec les huit coprésidents des commissions.

A l'origine, cette conférence était répartie en quatre commissions: énergie, matières premières, développement et affaires financières, chacune de ces commissions ayant à sa tête deux coprésidents représentant chaque groupe. Nous nous réunirons donc, à la fin du mois d'avril, mais cette réunion sera peut-être plus complexe ou du moins plus représentative, dans la mesure où les coprésidents se réuniront en même temps que les représentants du groupe des huit et du groupe des dix-neuf. Ce dernier considérait que c'était très important, et nous sommes d'accord.

A la suite de cette réunion, les groupes de contact se réuniront pendant une quinzaine de jours. Il s'agit en réalité de groupes de négociation qui, jusqu'à présent, n'ont été que des groupes de discussion.

En dernier lieu, vers la fin de mai, les hauts fonctionnaires des 27 pays se réuniront immédiatement avant la conférence ministérielle. Voilà donc le calendrier des travaux tel qu'il a été approuvé, et nous espérons que la réunion ministérielle mettra un terme à la CCEI à la fin du mois de mai ou le 1er juin. Nous allons nous y employer.

[*Text*]

You have asked, Mr. Chairman, what are the prospects for a successful conclusion to the meeting. My own response to that question has always been that we really will not know whether the conference will be successful and what its results will be until the closing day of the ministerial meeting. If previous experience is any guide, we know that governments will be probably making final decisions in tandem with the ministerial meeting and it may be that, depending upon the developments at the ministerial meeting, there will be requests for new instructions by delegates present.

My own personal opinion is that probably the atmosphere is better now than it has been at any previous time in the history of the conference. There seems to be greater evidence of urgency and greater commitment to a positive result. Certainly on our side, in so far as the industrialized countries are concerned, the position taken by the United States and the European Economic Community will be crucial to the success of the conference. It may be important for Canada, Australia, Sweden, Switzerland, to take good positions but these positions will not be decisive unless the United States and the European community and Japan are part of that particular conclusion. And likewise, it seems to me that in so far as the group of nineteen is concerned, it may be necessary for them to reduce their original expectations as to what the conference can achieve. They probably will have to be more selective and pragmatic than they have been up to the present time.

• 1600

Now, I should say that it is certainly evident that the United States seems to be taking a more flexible position, a less doctrinal position on international commodity arrangements and on the common fund, and it will be up to the new administration to lead in that field and also in the field of official development of systems.

We believe that the European community through the Rome summit is taking a more positive position on a common fund in the commodities area and on assistance to the poorest countries. Our job at the present time is in a sense threefold. First of all, as co-chairman of the conference, Canada will have to keep in close consultation with the other seven partners in the dialogue, the group of eight. Canadian co-chairmanship will have to ensure that there is co-ordination so that there will be the best possible position put forward at CIEC. At the same time, we have to maintain our links, our consultative links with the group of nineteen through Dr. Pérez-Guerrero and if possible, we will have to begin to indicate to the group of nineteen what is possible and what may be achievable through the Conference on International Economic Co-operation.

The consultation that will take place in Paris among the group of eight next Wednesday will be a very important part of that general process and the days until the end of May will be fully occupied with the work of the conference. My own view is that it would be a very serious setback to the process of international economic co-operation if the CIEC failed or if it were seen by the world that nothing had been achieved; if a mood of disappointment, even bitterness, flowed from the CIEC. That would be most unfortunate and I think it would

[*Translation*]

Vous avez demandé, monsieur le président, si l'issue de cette conférence sera positive. Je vous répondrait encore une fois qu'il faut attendre la clôture de la réunion ministérielle pour se prononcer sur le succès de la Conférence et les résultats auxquels elle aura abouti. L'expérience indique que les gouvernements attendront la réunion ministérielle pour prendre des décisions définitives et il se peut que les délégués demandent de nouvelles instructions en fonction du déroulement de cette réunion.

Selon moi, le climat est meilleur qu'il ne l'a jamais été depuis le début de la Conférence. On est davantage conscient de l'urgence des problèmes et l'on recherche plus activement des solutions positives. En ce qui concerne les pays industrialisés, la position des États-Unis et de la Communauté économique européenne aura un effet déterminant sur l'issue de la Conférence. La position du Canada de l'Australie, de la Suède et de la Suisse est peut-être importante, mais elle n'est pas aussi décisive que celle des États-Unis, de la Communauté économique européenne et du Japon. De même, il me semble que le groupe des dix-neuf devra être un peu moins exigeant quant aux résultats de la Conférence. Les pays de ce groupe devraient être plus sélectifs et plus pragmatiques qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent.

Il est évident que les États-Unis sont plus flexibles et qu'ils ont adopté une position moins doctrinaire sur le fonds commun et les dispositions internationales concernant les biens de consommation. En outre, il appartiendra à la nouvelle administration de faire preuve d'initiative en ce domaine.

Nous estimons que, depuis le sommet de Rome, la Communauté européenne a adopté une attitude plus positive à l'égard du fonds commun dans le domaine des biens de consommation ainsi qu'envers l'aide aux pays les plus défavorisés. A l'heure actuelle, on peut dire que notre tâche est triple. Premièrement, le Canada, qui préside la conférence, devra maintenir des liens étroits avec les sept autres partenaires du groupe des huit. Le Canada devra assurer la coordination de manière à ce que la position présentée lors de la CCEI soit la plus nette possible. Il faudra parallèlement maintenir les contacts avec le groupe des dix-neuf, par l'intermédiaire de M. Pérez-Guerero; et peut-être même faudra-t-il indiquer au groupe des dix-neuf les objectifs qu'il sera possible ou impossible d'atteindre dans le cadre de la Conférence sur la coopération économique internationale.

Les discussions qui auront lieu au sein du groupe des huit, mercredi prochain, à Paris, y contribueront beaucoup; les préparatifs de la Conférence nous occuperont totalement jusqu'au mois de mai. Si la CCEI se soldait par un échec ou s'achevait dans une atmosphère générale de déception ou d'amertume, cela se traduirait par un net recul de la coopération économique internationale. Ce serait très dommage et je crois que les répercussions en seraient néfastes. Si, en revanche, nous parvenons à des résultats concrets, comme l'indique

[*Texte*]

have bad effects generally. On the other hand, if we can succeed in producing what the communique called positive results or concrete results. If we can register a number of significant advances in various fields under discussion it would be a very important step ahead and we could establish a further plateau from which to continue the dialogue between the Third World and ourselves.

Mr. Chairman, that is, I think, all I should say at the moment.

• 1605

Le président: Merci, monsieur le ministre, ou plutôt, monsieur le coprésident de la Conférence.

Almost every member of the subcommittee has asked to ask you some questions. I will start with the member from Edmonton-Strathcona, Mr. Douglas Roche, followed by the Honourable Bob Stanbury from York-Scarborough, Mr. Andy Brewin from Greenwood, Mr. David MacDonald, Dr. Foster and others who might like . . . If we could try to give a chance to everybody, I think the Minister is available until 5 p.m., I think we could try to divide our good time among the members and I will start immediately with Mr . . . .

Mr. Brewin: I have to leave in about ten minutes so I would ask you to put me on sooner than later.

The Chairman: . . . unless by agreement since this Committee functions so well, we may ask Mr. Brewin right away since he told me that he had to leave.

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Mr. Brewin, you may start.

Mr. Brewin: Mr. Chairman, this is a very courteous thing to give me the privilege of asking the first question; it is true I do have to leave by plane very shortly. May I say to our distinguished witness that we know his very great interest in this field and we appreciate hearing from him about it.

In the last subcommittee's report we said this:

> While it is recognized that negotiations to reform the international economic system will occur over many years and many different settings . . .

and so on. In other words we contemplated, and I think the Minister himself from time to time has said, that one conference or set of conferences is certainly not going to settle all the problems related to energy, development of raw material and financial affairs of the developing countries. And indeed the Prime Minister—I forget whether it was the Mansion House statement or at the Commonwealth Conference—stated that we must be prepared to go beyond mere piecemeal adjustment.

Mr. Chairman, as a preface to asking my question, assuming—and I think it is a reasonable assumption—however successful and whatever real advances may be made at this particular conference there will be a lot left on the agenda, I would like to ask what sort of continuing activity—some of these matters are already I think before various United Nations bodies and could be dealt with by them, such as I believe energy, there is no such machinery—and in order to get all my question in at once though it makes rather a long

[*Traduction*]

le communiqué et si nous enregistrons des progrès sensibles dans les différents domaines sur lesquels porte la discussion, nous franchirons une étape importante qui nous permettra de poursuivre le dialogue avec le Tiers monde.

Monsieur le président, c'est tout pour l'instant.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister, or rather, Mr. Co-Chairman of the Conference.

Presque tous les membres du Comité ont demandé la parole. Je commencerai par M. Douglas Roche, député d'Edmonton-Strathcona; la parole sera ensuite à l'honorable Bob Stanbury, député d'York-Scarborough; M. Andy Brewin, député de Greenwood; M. David MacDonald et M. foster. Nous essayerons de faire en sorte que tous ceux qui le désirent puissent intervenir. Le ministre est libre jusqu'à 17 h et je crois que nous pouvons nous répartir le temps. Je cède immédiatement la parole à monsieur . . .

M. Brewin: Comme je dois partir dans dix minutes, j'aimerais intervenir assez vite.

Le président: . . . ce Comité est très complaisant et, si vous êtes d'accord, je donnerai immédiatement la parole à M. Brewin qui doit partir.

Des voix: D'accord.

Le président: Monsieur Brewin, vous pouvez commencer.

M. Brewin: C'est très aimable à vous de m'accorder ce privilège; je dois en effet partir sous peu car j'ai un avion à prendre. Je tiens à dire à notre éminent témoin que nous savons tout l'intérêt qu'il porte à ce domaine et combien nous sommes heureux de pouvoir l'entendre.

Voici ce que dit le dernier rapport du sous-comité:

> Certes, la réforme du système économique international exigera des négociations qui dureront pendant de longues années . . .

Autrement dit, et le ministre l'a affirmé à plusieurs reprises, il ne suffira pas d'une conférence ou d'un ensemble de conférences pour régler tous les problèmes liés à l'énergie, aux matières premières et à la situation financière dans les pays en voie de développement. J'ignore si c'est à Mansion House ou lors de la conférence du Commonwealth, mais le premier ministre a déclaré que nous devons aller au-delà de solutions fragmentaires.

Quelle que soit l'issue de cette conférence ou les progrès réels qu'elle aura permis d'accomplir, il restera encore beaucoup à faire, et je voudrais savoir si l'on y donnera suite. Certains organismes des Nations Unies s'occupent déjà de plusieurs problèmes, tels que l'énergie. A supposer qu'il faille continuer, le ministre peut-il nous dire si la formule qui consiste à réunir huit pays industrialisés et dix-neuf pays en voie de développement produit des résultats plus positifs que les conférences antérieurement organisées par les Nations

[*Text*]

question—assuming some continuation is necessary, can the Minister tell us whether the particular formula of having eight industrialized countries and nineteen developing countries meet in this way, produced a forum which was more conducive to action than some of the previous conferences, which the United Nations take the responsibility for, which were frankly characterized by quite a large amount of rhetoric on both sides, does he think this formula over which he has been presiding in part is a worth-while thing in itself to continue? So those are the two questions: what followup will there be; and two, has this particular setup that they have been through, this CIEC setup, turned out to be useful or worthwhile? Has it brought about better negotiations, or what does the Minister think about that?

• 1610

Mr. MacEachen: Mr. Chairman, on the first point, as to whether this particular formula has been a useful and valuable one, certainly that was the original expectation, that if it were possible to have a representative group of nations, limited in number but representative, that dialogue and the lessening of rhetoric would be possible. And I believe it certainly has proved useful, particularly in the field of energy.

The Energy Commission has been a very effective vehicle for increasing the common understanding of the energy situation in the world, particularly the necessity in the longer term to seek alternative sources of energy. I think it has been very useful in reaching a common understanding on supply and on price, and of course no other forum in the world was able to achieve that particular objective. So certainly it has been useful in the energy field.

Now the same beneficial results are not as immediately apparent in the other commissions. I believe that would be the conclusion I would draw. However, you know the process has not been completed and it may be that in the final two months the other commissions will be able to bring their difficulties or their subject matters to conclusions.

There always has been a political obstacle in the way of considering what the follow-up to CIAC ought to be. Some have the idea that CIEC is good in itself, because just talking and keeping the lid on is a very useful role. But the developing countries feel that really is not their objective; they want results. So if we were proposing a permanent CIEC it would be regarded with suspicion, at least in this present form, because it would be regarded as a way of rolling over the solution of these problems into the future.

My colleague, Dr. Pérez Guerrero, is fond of using the word "energized", and if he comes here he will probably use it, meaning that the purpose of CIEC is to energize other international bodies.

Mr. Brewin: It may be a good word but it is not English.

[*Translation*]

Unies et dont on peut dire franchement qu'elles ont donné lieu à de longues palabres de part et d'autre. Selon le ministre, faut-il maintenir la formule actuelle? Voilà donc mes deux questions: quelles mesures faudra-t-il prendre consécutivement à la Conférence? La CCEI est-elle une formule utile? La conférence a-t-elle créé un meilleur climat de négociation? Qu'en pense le ministre?

M. MacEachen: Monsieur le président, quant au premier point, à savoir si cette formule particulière a été utile et rentable, je ne puis que dire que c'était certainement là le désir original, que s'il était possible de réunir un groupe représentatif de nations, un groupe restreint mais représentatif, le dialogue, parce que moins rhétorique, serait alors possible. Et je crois que cela a certainement été le cas, surtout dans le domaine de l'énergie.

La Commission de l'énergie s'est avérée un véhicule très efficace pour accroître la compréhension générale de la situation de l'énergie dans le monde, surtout en ce qui concerne la nécessité, à long terme, de chercher d'autres sources d'énergie. Je crois également que cet organe a été très utile pour favoriser une compréhension commune sur la question des approvisionnements et des prix, alors qu'aucun autre forum au monde n'était capable de réaliser cet objectif. Donc, je dirais que la conférence a été des plus fructueuses dans le domaine de l'énergie.

Malheureusement, les résultats ne sont pas aussi concrets en ce qui concerne les autres commissions. Je crains d'être obligé d'en arriver à cette conclusion. Cependant, vous savez que tout n'est pas encore fini, et qu'il se pourrait fort bien qu'au cours des deux derniers mois, les autres commissions soient en mesure d'aplanir leurs difficultés et de tirer certaines conclusions.

Le choix d'un successeur à la CCEI, s'est toujours heurté à un obstacle politique. Certains croient que la CCEI est excellente en soi, tout simplement parce qu'il est très utile de pouvoir discuter afin de prévenir certains problèmes. Mais les pays en voie de développement estiment que ce n'est pas vraiment là leur objectif; ils veulent des résultats. Donc, si nous proposions une CCEI permanente, la proposition serait accueillie avec méfiance, du moins dans sa forme actuelle, puisqu'on estimerait que ce n'est qu'une façon de remettre à plus tard la solution de ces problèmes.

Mon collègue, M. Pérez Guerrero aime bien utiliser le terme «energized», qu'on pourrait traduire par «impulser», et s'il vient ici, il vous dira certainement que l'objectif de la CCEI est d'impulser les autres organismes internationaux.

M. Brewin: C'est un excellent terme, mais ce n'est pas anglais.

[*Texte*]

An hon. Member: It is now!

Mr. MacEachen: There is no question about our having to give further thought to what will come after CIEC, how we will deal with these questions, where they will be put for follow-up, but as yet there is no new structure proposed, to my knowledge. Is that not right, Michel? Do you want to comment on this.

Mr. M. Dupuy (Chairman, Canadian International Development Agency and Deputy co-chairman of CIEC): No, it is true that at this stage the plan is to terminate the conference and there is no proposal on the table for prolongation or continuation of CIEC in one form or another.

What has happened, of course, is that proposals have been put forward for the continuation of an energy dialogue and some airing of views has started concerning the usefulness of a restrictive group discussion, but this has not let yet to any formulation of African ambitions or proposals.

• 1615

The Chairman: D'accord.

Mr. Brewin: Thank you, very much.

The Chairman: No more questions, Mr. Brewin?

Mr. Brewin: No more questions.

The Chairman: For the time being. I shall revert back to the order I have given before, Mr. Douglas Roche and followed by the Honourable Bob Stanbury.

Mr. Roche: Thank you Mr. Chairman. I would like to thank the Minister for coming to the Committee, this afternoon, and to wish both him and Mr. Dupuy success as they go into the final stages of CIEC. I think the whole Subcommittee would want you to know that we are very much in favour of practical, realistic steps that can be taken to close the North-South gap.

I wanted to ask the Minister just a very brief question at the beginning. As you know, we are beginning our work, here, the objective of which would be to present another Report to Parliament. We presented an Interim Report at the time when you were the Minister of External Affairs. The Interim Report was presented just prior to the UNCTAD Conference in which this Subcommittee expressed some views about the UNCTAD issues and now we are going to start again. I wonder does it make any difference if we issue a Report. It is a great exercise for us but you know we have a lot to do. We are not experts. You have, at your command, a great number of experts, especially in the four principle areas of North-South. Does it make any difference to you, sir, really what is said in our Report? I know that you care about, you know, the philosophy of Parliament and all that, but, I mean, does it really matter in the negotiations that Canada will be going into, in North-South? Does it matter to you what we say?

Mr. MacEachen: Well, thank you, first of all, Mr. Roche, for your good wishes to my colleague and me as we go into this final phase of CIEC. It certainly does matter. Certainly it would be very serious, if the Parliamentary Committee pro-

[*Traduction*]

Une voix: Cela l'est maintenant!

M. MacEachen: Il ne fait aucun doute que nous devrons déterminer quel organisme prendra la relève de la CCEI, comment nous allons traiter de ces questions, etc., mais, jusqu'à présent, aucune autre nouvelle structure n'a été proposée. N'est-ce pas Michel? Voulez-vous ajouter quelque chose à ce sujet.

M. M. Dupuy (président, Agence canadienne de développement international, et co-président adjoint de la CCEI): Non, il est juste de dire qu'à l'heure actuelle, on se prépare à clôturer la conférence et qu'aucune autre proposition n'a été déposée visant à la prolonger ou à continuer la CCEI sous une autre forme.

Bien sûr, des propositions ont été mises de l'avant visant à continuer le dialogue sur l'énergie et certains ont souligné la nécessité de maintenir des groupes restreints de discussion, mais ceci n'a pas encore amené les pays africains à formuler leurs ambitions ni leurs propositions.

Le président: Right.

M. Brewin: Merci beaucoup.

Le président: Vous n'avez pas d'autres questions, monsieur Brewin?

M. Brewin: Non.

Le président: Pour l'instant, je suppose. J'en reviens donc à la liste que j'ai donnée précédemment; M. Douglas Roche, suivi de l'honorable Bob Stanbury.

M. Roche: Merci, monsieur le président. J'aimerais remercier le Ministre d'être venu ici cet après-midi et lui souhaiter, ainsi qu'à M. Dupuy, beaucoup de succès pour les dernières étapes de la CCEI. Soyez assuré que tous les membres du Sous-comité sont très favorables aux mesures pratiques et réalistes qui pourront être prises pour rétrécir l'écart nord-sud.

J'aimerais tout d'abord poser une très brève question au Ministre. Comme vous le savez, nous venons de commencer notre travail en vue de la présentation d'un autre rapport au Parlement. A l'époque où vous étiez ministre des Affaires extérieures, nous avions présenté un rapport intérimaire, juste avant la conférence de l'UNCTAD, où le Sous-comité traitait de différentes questions relatives à l'UNCTAD. Nous nous remettons donc à la tâche, mais je me demande si cela va servir à quelque chose. Certes un exercice excellent mais, vous savez, nous avons beaucoup à faire. De plus, nous ne sommes pas des experts, alors que vous en avez beaucoup à votre disposition, surtout dans les quatres principaux domaines d'intérêt de la Conférence nord-sud. Notre rapport vous influence-t-il, monsieur le Ministre? Je sais que vous insistez toujours sur le rôle que doit jouer le Parlement, mais j'aimerais savoir si notre rapport aura une influence quelconque sur les négociations que le Canada entreprendra à la Conférence nord-sud?

M. MacEachen: D'abord, j'aimerais vous remercier, monsieur Roche, pour les bons vœux que vous venez d'exprimer à l'égard de mon collègue et de moi-même alors que nous abordons la dernière étape de la CCEI. Pour en revenir à votre

[*Text*]

duced a Report that was contrary, for example, to some of the proposals that we will be supporting at CIEC on behalf of Canada. Certainly a negative Report would be very visible in creating a difficulty for us and, when the Committee has focused on such questions as the common fund and buffer stocks, it has created a certain awareness, in Parliament, and added to the weight that could be brought in the government to the discussion of these matters. So I think it is also important, not only in that respect, but also it is important for Canada. Certainly, as Co-chairman, and as a member of the Group of Eight, to be seen as having considerable Parliamentary involvement in these international questions, I believe, is very valuable. These are intangibles, but nevertheless, I think they are of considerable value and it would be extremely unfortunate, if there was not a nucleus of members of Parliament who were interested in these problems. I know they do not have the same sweep of interest as some other questions, but nevertheless, I think they are still important.

Mr. Roche: Right. Thank you for that and we might pursue that in a way, too, that would help us to get a little better handle on the four principle Commissions involved. Maybe, by special briefing for us, from the members of your Department and Mr. Dupuy's. There is a lot of questions that could be asked and I think in consideration of my colleagues, I will just try to zero in on one aspect that is bothering me. In trying to really understand the issues with some precision, let us talk about the debt relief. It is my understanding that the success of north-south, will revolve around the resolution of the immense problems of debt relief. The developing countries are in a position where they are facing astronomical figures of debt repayment, as a result of aid that has been put into the countries in the first place. When I was in Bangladesh recently, the authorities of that country told me that they need more aid in the form of grants and loans just in order to pay the interest on the debt that has accumulated. The problem is horrendous.

• 1620

It is my understanding that Canada has taken a position that since we have not contributed a great amount to the debt problem of countries like Bangladesh, since we are so grant oriented in our aid, we are not really responsible and the resolution to this problem has to be sought from other countries that do have high interest rates in their aid and have contributed to the problem.

Accepting the validity of that and wondering at the same time which precise hat Mr. MacEachen is wearing here today, whether he is representing the Canadian government or representing the North of the North-South, I would like to ask him if Canada intends to take initiative and in what way that initiative will be taken on North-South. It seems to me that we do face a particular problem in Canada now if it is generally appreciated in North-South Conference that our ODA percentagewise is going down as it is from .58 two years ago to .53 today and if we are not keeping up in the progression

[*Translation*]

question, votre rapport a évidemment de l'importance. En effet, si nos recommandations allaient à l'encontre de certaines propositions que nous comptons appuyer à la CCEI, la situation serait assez grave. Il est évident qu'un rapport négatif nous créerait certaines difficultés. Lorsque le Comité a mis l'accent sur des questions telles que le fonds commun et les stocks régulateurs, il a provoqué une certaine sensibilisation du Parlement et a ainsi augmenté les pressions qui pouvaient s'exercer au sein du gouvernement pour faire discuter de ces questions. C'est aussi extrêmement important pour le Canada. En qualité de coprésident et de membre du Groupe des huit, je considère que la participation du Parlement à ces questions internationales m'est extrêmement précieuse. Ces aspects sont bien sûr intangibles, mais néanmoins je crois qu'ils ont une valeur considérable et qu'il serait extrêmement regrettable qu'un noyau de députés ne s'intéressent pas à ces problèmes. Je sais que ces questions ne suscitent pas autant d'intérêt que d'autres, mais je crois néanmoins qu'il s'agit de questions importantes.

M. Roche: En effet. Je vous remercie de nous avoir rassurés; je me demande si nous ne pourrions pas pousser plus avant notre compréhension de la question en obtenant plus de renseignements sur les quatre principales commissions. Les fonctionnaires de votre ministère et de celui de M. Dupuy pourraient peut-être nous donner des précisions. J'aurais beaucoup de questions à poser mais, par égard pour mes collègues, je vais me limiter à un seul aspect. Essayons d'aller au fond du problème et parlons de l'exonération de la dette. J'ai cru comprendre que le succès de la Conférence nord-sud dépendrait de la solution que nous apporterions à ce problème de l'exonération de la dette. Les pays en voie de développement sont dans la position peu enviable d'avoir à faire face à des paiements astronomiques pour rembourser la dette, qu'ils ont contractée en bénéficiant de programmes d'aide. Lorsque je me trouvais au Bangladesh tout récemment, les dirigeants de ce pays m'ont dit qu'ils avaient besoin de plus d'aide, sous forme de subventions et de prêts, simplement afin de payer l'intérêt de la dette qui s'est accumulée. Le problème est terrible.

Si je comprends bien, le Canada estime que, puisqu'il n'a pas contribué pour une somme importante au problème de la dette dans les pays comme le Bangladesh, puisque notre aide est souvent accordée sous forme de subventions, nous ne sommes pas véritablement responsables et la solution de ce problème doit venir d'autres pays qui, en imposant des taux d'intérêt élevés, ont contribué à causer ce problème.

Je comprends ce raisonnement; je me demande en quelle qualité vous vous trouvez ici, monsieur MacEachen; représentez-vous le gouvernement canadien ou simplement la partie nord de la conférence nord-sud? Pourriez-vous me dire si le Canada a l'intention de prendre des initiatives dans le cadre de cette conférence? Il me semble que nous avons un problème particulier au Canada puisque le pourcentage de notre aide publique au développement diminue et est passé de 0.58 il y a deux ans à 0.53 aujourd'hui. Si cette aide n'augmente pas pour atteindre 0.7 p. 100, ce qui rapprocherait le Canada du but

[*Texte*]

toward the .7 as a recognition that we must move to developed countries closer to international targets, I am wondering in what way we will then be able to pursue an initiative to resolve debt relief if I am right in my understanding that the resolution of debt relief is the absolutely critical issue.

Mr. MacEachen: Mr. Chairman, there is no question about it, but that debt relief is one of the main items before the Conference. It is not the only main item, but it is one of the main items and it is a subject upon which the principal participants certainly on our side are still working out their positions. Certainly the new American administration is attempting to re-analyse the whole question of debt and what steps can be taken to alleviate this problem.

As far as we are concerned, we met this question at the conference in Nairobi. We had developed a position on debt questions which I think was reasonably forthcoming. Probably the main stumbling block, as I understand it, is the request of the developing countries to have automatic forgiveness of debt based upon general principles so that the debt would be erased automatically. We have taken the view that automatic debt relief measures are not really desirable, or not supportable, but we have, for example, at Nairobi supported the convening of an international debt conference. We have affirmed our willingness to facilitate debt relief for developing countries, but we just have not, nor have our partners, adopted the concept of automatic debt relief.

Michel, why do you not say a few words about the debt?

Mr. Dupuy: Or on Friday.

Mr. MacEachen: Oh, you want to say it on Friday.

• 1625

That is the general position but there are a lot of—I think, Michel can analyze for you, for example, the various categories of bebt among the developing countries, where maybe the real problems are, how some of the developing countries may not be as interested as might appear in the automatic debt relief program because it may endanger their own credit worthiness throughout the world. But, no doubt, it is a major subject of the conference upon which we will have to be trying to produce some results.

The Chairman: Thank you. Next is the honourable Bob Stanbury, the member for York-Scarborough.

Mr. Stanbury: Thank you, Mr. Chairman. And the honourable representative of the UN.

The Chairman: And our distinguished Canadian representative, I should have added, at the United Nations for I do not know how many years now, and I hope for many more years.

Mr. Stanbury: The Minister made some rather frank, direct comments to the OECD ministerial meeting last June about the need for movement on the need of the industrialized

[*Traduction*]

visé par les autres pays, je me demande comment nous pourrons résoudre ce problème de l'exonération de la dette si, comme je le comprends, ce problème est un problème critique.

M. MacEachen: Monsieur le président, il n'y a pas de doutes à cet égard, mais l'exonération de la dette est un des principaux sujets à l'ordre du jour de la Conférence. Ce n'est pas le seul, c'est un des plus importants et les principaux participants, dont le Canada, devront définir précisément leur position à cet égard. Il est certain que le nouveau gouvernement américain étudie à nouveau toute cette question afin de voir quelles mesures pourraient être prises en vue du règlement de ce problème.

En ce qui nous concerne, nous avons discuté de cette question à la Conférence de Nairobi et notre position était assez bien connue. La principale pierre d'achoppement, si je comprend bien, est que les pays en voie de développement ont demandé l'exonération automatique de la dette en se basant sur des principes généraux; à notre avis, ce n'est ni souhaitable ni raisonnable, mais nous avons, au cours de la Conférence de Nairobi appuyé les pays qui désiraient organiser une conférence internationale sur cette question de la dette. Nous avons dit que nous étions prêts à faciliter l'exonération de la dette des pays en voie de développement, mais nous n'avons pas, pas plus que nos partenaires, adopté le principe d'une exonération automatique.

Michel, pourquoi ne dites-vous pas quelques mots sur cette question?

M. Dupuy: Je pourrais peut-être en parler vendredi.

M. MacEachen: Très bien.

Je vous donne là l'idée de base, mais Michel pourrait vous donner des détails et parler par exemple des différentes sortes de dettes des pays en voie de développement, et de celles qui posent de véritables problèmes; il pourra vous expliquer comment certains pays en voie de dévelopement ne tiennent peut-être pas autant qu'ils le prétendent à l'exonération automatique de leur dette, qui pourait mettre en danger leur solvabilité. Cependant, il est évident qu'il s'agit là d'une question très importante à laquelle nous devrons nous attaquer afin de trouver des solutions.

Le président: Je vous remercie. J'ai maintenant le nom du député de York-Scarborough, l'honorable Bob Stanbury sur ma liste.

M. Stanbury: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je devrais ajouter que M. Stanbury est également notre illustre représentant aux Nations unies depuis de nombreuses années et j'espère qu'il le restera encore longtemps.

M. Stanbury: Le ministre a fait des commentaires assez francs et directs à la réunion ministérielle de l'OCDE en juin dernier lorsqu'il a dit que les pays industrialisés avaient besoin

[*Text*]

countries. Could he tell us just how just how much movement there has been on Canada's part since the beginning of these meetings?

Mr. MacEachen: I think, in general, Mr. Stanbury, Canada has not found itself in difficulties on most of the issues that are before the CIEC. We have taken positions that are probably closer to the requirements of the developing countries. So up to the present, we have not been inhibited in playing our role by our policy positions. It may be that at a certain point in the next two months, we will have to go before Cabinet to get new directions or new instructions that will take us further. For example, on commodities and on the common fund, I think our position is quite adequate at the moment, and that if the Americans and the community come forward, we would not have any difficulty in meeting them. So I guess my reply is, generally we are reasonably adequate as far as participating in a successful conclusion where we may have to go further in certain areas. Maybe it is even wrong to use the expression "further", but we may have to add to our instructions in, say, the field of energy, and we are at present considering what further direction we need from Cabinet. But we are not inhibited up to the present.

Mr. Stanbury: So in making reference to positions that were static or retreating or foot-dragging, you were, by implication, referring to the Americans, the European community, and possibly Japan. There are not many others left. They are the big ones.

Mr. MacEachen: I have been urging at the OECD and at the summit in Puerto Rico, that the west, the industrialized countries, ought to co-ordinate better their positions, and that has been one of the difficulties. We have been working at it all along and we will be doing more next week. And Dr. Kissinger has said we must co-ordinate but there is no point in talking about co-ordination around the status quo because it will not get us anywhere. We could co-ordinate and say, "Well, fine. We stay where we are and we are all co-ordinated" but it would do nothing for a successful SEEC, so there has to be movement in certain areas, and I believe there is some evidence now that the Americans and the European community are making the kind of moves that are necesary. Maybe more will have to be made but there is some give. There is more give now than there used to be.

Mr. Stanbury: You feel there has been some positive action of the kind you said in June would be necessary . . .

• 1630

Mr. MacEachen: Yes, I think there has been some evidence that there has been. Yes.

Mr. Stanbury: I wonder if you could give us examples of this movement on their part, and also examples of the proposals Canada has made that you feel are so progressive.

Mr. MacEachen: I believe, for example, that our position generally on commodities is pretty good; our position on the common fund is pretty good; our position on commodity agreements—consumer, producer agreements with mandatory contributions.

[*Translation*]

d'une certaine latitude. Pourrait-il nous dire ce qu'a fait le Canada depuis le début de ces réunions?

M. MacEachen: En général, monsieur Stanbury, le Canada n'a pas eu de problèmes en ce qui concerne la plupart des questions débattues à la conférence sur la coopération économique internationale. Nos positions répondent sans doute davantage aux besoins des pays en voie de développement mais, jusqu'à présent, cela ne nous a pas empêché de jouer notre rôle. Il est possible qu'à un certain moment au cours des deux prochains mois, nous devrons essayer d'obtenir de nouvelles instructions de la part du Cabinet. Ainsi, dans le domaine des produits et du fonds commun, je crois que notre position est bonne à l'heure actuelle et que nous n'aurons pas de difficulté le concilier avec celle des États-Unis ou de la Communauté. Ainsi donc, de façon générale, notre programme est adéquat, bien qu'il soit possible que nous devions faire plus de travail dans certains domaines, notamment l'énergie. Il se peut que nous devions demander au Cabinet de nouvelles directives, mais, jusqu'à présent, tout a bien marché.

M. Stanbury: Ainsi donc, quand vous parliez de stagnation, de recul ou de progrès à peine perceptibles, vous vouliez parler de la position des américains, de la communauté européenne et peut-être du Japon, n'est-ce pas? Ce sont là les principaux pays participants.

M. MacEachen: A l'OCDE et au sommet de Porto Rico, j'ai déclaré que l'Occident, les pays industrialisés, devraient mieux coordonner leurs positions, car c'est ce qui nous a créé des difficultés dans le passé. Nous n'avons pas cessé de nous y employer et nous ferons davantage la semaine prochaine. M. Kissinger a parlé de coordination, mais il est inutile d'en parler tant que nous maintiendrons le statu quo car cela n'aboutirait pas à grand-chose. Nous pourrions assurer la coordination tout en restant sur nos positions, mais cela ne contribuerait certainement pas au succès de la CCEI. Dans certains domaines, il faut donc bouger; les Américains et la communauté européenne semblent agir en ce sens. Il y a déjà des concessions, mais il faudra peut-être en faire davantage.

M. Stanbury: Selon vous, une action positive du type de celle de juin serait donc nécessaire.

M. MacEachen: Oui, je crois que cela a été positif.

M. Stanbury: Pourriez-vous illustrer par des exemples le caractère selon vous progressiste de leur attitude et des propositions du Canada.

M. MacEachen: Je crois que notre position sur les produits de base est dans l'ensemble assez bonne, de même que notre position sur le fonds commun et les accords entre producteurs et consommateurs qui rendent certaines contributions obligatoires.

[*Texte*]

Mr. Stanbury: All these are public, on the record?

Mr. MacEachen: These are certainly part of our policy at the present time. Mr. Roche talked about our official development assistance and it is true that we are slipping back, we are slipping back this year a bit, but nevertheless, if the Americans, for example, had been at the level of Canada, if would have made a very big difference.

Mr. Stanbury: I do not mean the interrupt, Mr. Chairman, except for clarification. I think it would be useful for the record of this subcommittee if the Minister were able to provide the Committee with a brief description of these positions on the various subjects which the Canadian delegation has taken. I think it would be useful for the record.

The Chairman: Maybe I could suggest, since we are going to have a lot of these requests, that the Minister could do it at this time or the Committee could agree that the Minister could send it to us to be added as an addendum at any one of our future proceedings, if you agree. That will help also for the future meetings where the Minister could give us a long explanation that we could put as an addendum.

Mr. Stanbury: I prefer to have it for the record rather than having him give a long explanation. I think he was about to comment briefly on the examples of movement on the part of the leading industrialized countries.

Mr. MacEachen: I think I have to speak in rather general terms on that question, but I have indicated that the U.S. has taken what appears to me a more flexible position on the international commodity arrangements and on a common fund. That is a very important part of the over-all question, and if it will be possible for the United States to move on this front, it will make a significant difference at that conference. I do not think personally that we are going to have a vast array. I think there are going to be a lot of probably positive items we could include in a statement at the end of SEEC—things that have happened, maybe things that have been energized by SEEC, if I may use that word, but there have to be a number of major items within the commodity field and the common fund and maybe we could reach a satisfactory conclusion with the developing countries. It would be very significant and it appears the Americans are moving in that direction. So that is one big item.

• 1635

Mr. Stanbury: By not mentioning the others, I take it that you do not feel that the European Community and Japan are showing the same movement.

Mr. MacEachen: I think the European Community is also taking probably a more positive position on the fund, and that would be important too. But I do not think, quite frankly, the industrialized countries will show their hand at this stage, fully.

Mr. Stanbury: You mean before the end of the conference?

Mr. MacEachen: In the months of April and May we will be in intensive negotiations.

[*Traduction*]

M. Stanbury: Tout cela est public?

M. MacEachen: Il est vrai que dans certains domaines, comme l'aide au développement, dont M. Roche a parlé tout à l'heure, nous sommes un peu en retard par rapport à l'an dernier; néanmoins, si l'aide américaine avait atteint le même niveau que celle du Canada, la différence aurait été considérable.

M. Stanbury: Il serait utile que le ministre nous communique un bref exposé des positions adoptées par la délégation canadienne sur ces différents sujets.

Le président: Comme il y aura de nombreuses demandes du même ordre, je propose, à moins que le ministre puisse répondre tout de suite, que tout ce qu'il nous communiquera ultérieurement soit annexé au compte rendu des prochaines séances.

M. Stanbury: Je préfère qu'il réponde tout de suite et brièvement plutôt que de recevoir par la suite une longue explication. Il allait nous donner rapidement des exemples illustrant la position des principaux pays industrialisés.

M. MacEachen: Je ne peux parler qu'en termes généraux, mais je répète que les États-Unis ont assoupli leur position par rapport au fonds commun et aux accords internationaux sur les produits de base. C'est très important car si les États-Unis continuent en ce sens, la conférence aura beaucoup plus de chances d'aboutir. Je crois que beaucoup de points positifs pourront être regroupés dans une déclaration à la fin de la conférence; j'entends par là tout ce qui s'est produit, tout ce à quoi la CCEI a donné un élan. Néanmoins, il faudra négocier un certain nombre de points importants dans le domaine du fonds commun et des produits de base pour pouvoir parvenir à une solution satisfaisante avec les pays en voie de développement. Ce serait très important et il semble que les Américains s'engagent dans cette voie.

M. Stanbury: Comme vous ne mentionnez pas les autres, j'en déduis que, pour vous, la Communauté européenne et le Japon ne font pas preuve de la même attitude.

M. MacEachen: Je crois que la Communauté européenne est également en train d'adopter une attitude plus positive à l'égard du fonds, ce qui importe également. Franchement, je ne pense pas que les pays industrialisés vont dévoiler leur jeu à ce stade.

M. Stanbury: Vous voulez dire avant la fin de la Conférence?

M. MacEachen: Au mois d'avril et au mois de mai, il y aura des négociations intenses.

[*Text*]

Mr. Stanbury: You do not mean they will not show their hand by the end of the conference?

Mr. MacEachen: No, no. I am saying, do not be surprised if the industrialized countries are not putting everything on the table today.

Mr. Stanbury: Just as you are not.

Mr. MacEachen: I do not have anything to put on the table.

Mr. Stanbury: I take it, then, that Canada has not put everything on the table, either, yet.

Mr. MacEachen: Not everything, no. We will be in these negotiations for two weeks. Obviously there will be an exchange of views, and hopefully the developing countries will also understand that they cannot have a maximum position on every point.

Mr. Stanbury: I was going to ask you too, but I am sure my time is just about up, whether you can give me an example of how the developing countries have shown movement during the past few months.

Mr. MacEachen: I must say that I am not aware of any withdrawal as a group from the maximalist position they took at the beginning, and I am not surprised at that. Do you know, as a group, that they have said that they will drop this, they will drop that? I do not think it has happened.

Mr. Stanbury: They are keeping their cards close to the vest.

Mr. MacEachen: Well, sure.

Mr. Stanbury: Thank you.

The Chairman: They will put that on the table later on.

Next is the member from Egmont, Mr. David MacDonald, followed by the Vice-Chairman, Dr. Maurice Foster.

Mr. MacDonald (Egmont): Thank you, Mr. Chairman. I would like to pursue, in a way, some of the questioning that Mr. Stanbury was pursuing, because I think it is useful to try to get a better grasp of exactly what progress is being made. I think it might be useful just in terms of tabled documents, and I do not see it here, the sort of maximum position of the developing countries. If we could have that I think that would be useful, at least to use as one reference point in terms of the development to take place over the next little while.

I am interested to know whether or not the developing countries are maintaining their unity as a block of 19, whether there is any significant division either on the basis of the oil-producing countries that are a part of that block or any other divisions that have occurred. That would have some significance, I would think, on the outcome of any negotiations that take place in these final few months.

Mr. MacEachen: Mr. Chairman, I think, generally speaking, the developing countries have been able to maintain their cohesion, generally. I know that they have difficulties from time to time, but they have not yet, certainly, broken publicly on their decisions. Obviously there are inherent differences in their own situations and these sometimes are reflected in the changing compromises that come out of our discussions. But Dr. Pérez-Guerrero has, in my view, managed to maintain a

[*Translation*]

M. Stanbury: Vous ne voulez pas dire qu'on ne connaîtra pas leur position à la fin de la Conférence?

M. MacEachen: Non. Je dis simplement qu'il ne faut pas être surpris du fait que les pays industrialisés ne jouent pas entièrement cartes sur table pour l'instant.

M. Stanbury: Mais vous non plus.

M. MacEachen: Je n'ai rien à mettre sur la table.

M. Stanbury: J'en déduis, par conséquent, que le Canada n'a pas non plus dévoilé son jeu.

M. MacEachen: Non, pas entièrement. Nous allons participer à ces négociations pendant quinze jours. Il y aura un échange de vues et nous espérons que les pays en voie de développement comprendront qu'ils ne peuvent pas s'en tenir à leur position extrême sur chacun des points.

M. Stanbury: Mon temps est presque écoulé, mais pourriez-vous me citer un exemple indiquant le changement d'attitude des pays en voie de développement au cours des quelques derniers mois.

M. MacEachen: Je ne pense pas que le groupe soit revenu sur les positions extrêmes qu'il a adoptées au début, et je n'en suis pas surpris. Savez-vous si ce groupe aurait accepté d'abandonner telle ou telle chose? Je ne pense pas que cela se soit produit.

M. Stanbury: Ils cachent bien leur jeu.

M. MacEachen: Certainement.

M. Stanbury: Merci.

Le président: Ils mettront cartes sur table plus tard.

La parole est à M. David MacDonald, député d'Egmont. Il sera suivi du vice-président, M. Maurice Foster.

M. MacDonald (Egmont): Merci, monsieur le président. Je voudrais reprendre certaines des questions de M. Stanbury car il importe de mieux comprendre les progrès réalisés. Il serait utile d'obtenir des documents faisant état de la position extrême des pays en voie de développement. Cela nous servirait de point de référence.

Je voudrais savoir s'il existe une cohésion au sein du groupe des dix-neuf pays en voie de développement, ou au contraire, s'il existe des divergences entre les pays producteurs de pétrole et les autres, par exemple. Je présume que cela pourrait avoir une incidence sur les négociations qui vont se dérouler dans les mois à venir.

M. MacEachen: En général, les pays en voie de développement ont maintenu leur cohésion. Je sais qu'ils ont parfois des difficultés, mais ces difficultés n'ont jamais provoqué de rupture au niveau des décisions. Il existe, bien entendu, des divergences inhérentes à leur situation et elles se reflètent dans les compromis auxquels nos discussions donnent lieu. Quoi qu'il en soit, M. Pérez-Guerrero a réussi à maintenir la cohésion du groupe. Michel, vous avez assisté à toutes ces réunions.

[*Texte*]

united coherent front. Michel, you have been through all these meetings.

Mr. Dupuy: Thank you, Minister. This is very much related to the previous question. As long as they remain on their opening positions, the maximum positions, which are basically contained in what is known as the Manila Declaration and dates back to the beginning of last year. As long as they are on these positions there is no risk among themselves because they have put in there the best that all of them individually and collectively could hope for.

• 1640

The real problem and the test is, of course, ahead of us. The real problem is what happens when they start climbing down, having already acknowledged that the totality of their request cannot be met. What happens? At the time they climb down there will probably be some ordering of priorities among their own objectives, and this is where the diversity of their interests may begin to appear.

Mr. MacDonald (Egmont): I suppose a lot depends on the kinds of negotiation that take place in this last period. It seems to me that any climbing down, to use your term, would only occur if they felt it was worthwile in terms of any progress that was being made among the industrialized nations.

I do not know whether this is too difficult and too subjective a question to answer at this point in time, but is it likely that sufficient progress will be made for that to happen? Or are we quite likely to be faced with a kind of stalemate situation in which the conference takes place as an exercise but no real progress in terms of advance on issues is achieved?

Mr. MacEachen: I believe that if we do not move, if the group of eight does not move, if it is rigid, if it has no give in the position, then the conference will fail. But if, as is my hope, there can be some movement in certain areas, then it seems to me that it would be in the interests of the developing countries to recognize this as a further step in the direction of their objectives, and as a basis upon which further discussions can take place. That is to their benefit.

I believe there will be considerable pressure with us and with them to conclude with at least an event that was worth having, and in order to have that, as you say, we must have some movement. I think we are getting some. Hopefully it will be enough. Of course they have to give too, because there is no way that we can meet the maximum Manila Declaration.

Mr. MacDonald (Egmont): I have one final question, and it is more of a comment than a question, to which you might give your reaction. It seems to me that the initial impetus for this kind of conference was to break, if you like, the roadblock that existed, the considerable one that existed both in terms of the situation vis-à-vis the whole change in the energy picture with respect to the oil-producing countries, as well as the perception of real difficulty of progress in some of the traditional UN fora.

[*Traduction*]

M. Dupuy: Oui, et cela se rattache à la question précédente. Tant qu'ils restent sur leurs positions officielles, leurs positions extrêmes qui sont exposées principalement dans ce qui est connu sous le nom de la Déclaration de Manille et qui remonte au début de l'an dernier. Tant qu'ils resteront sur ces positions, il n'y aura aucun problème entre eux parce qu'ils ont agi de la meilleure façon qu'ils auraient pu souhaiter, aussi bien du point de vue individuel que du point de vue collectif.

c'est à nous bien sûr qui se posera le véritable problème. Que se passera-t-il quand ils commenceront à faire machine arrière, parce qu'ils se seront rendu compte qu'on ne peut pas répondre à toutes leurs demandes? A ce moment-là, il leur faudra probablement établir une liste de priorités et c'est là qu'apparaîtra la divergence de leurs intérêts.

M. MacDonald (Egmont): Je pense que bien des choses dépendront des négociations qui se dérouleront au cours de cette dernière période. Il me semble qu'ils ne feraient machine arrière, pour reprendre vos propres termes, que s'ils jugeaient que cela en valait la peine pour faire face à un bloc plus uni des pays industrialisés.

Je ne sais si cette question est trop délicate ou trop subjective pour qu'on puisse y répondre maintenant mais j'aimerais savoir s'il sera possible d'accomplir des progrès suffisants dans ce sens ou bien si nous allons nous retrouver dans une impasse, auquel cas la conférence ne serait qu'un simple exercice et ne permettrait pas la résolution des problèmes qui se posent?

M. MacEachen: Si le groupe des huit ne prend pas de mesures, s'il reste rigide, la conférence sera un échec. Cependant, si cela est possible dans certains domaines, comme je l'espère, les pays en voie de développement auraient tout intérêt à reconnaître que ces mesures constituent un pas vers la réalisation de leurs objectifs, une base pour des discussions ultérieures.

Je pense que des pressions considérables seront exercées, aussi bien sur nous que sur eux, pour arriver à une solution positive au moins et, pour se faire, comme vous l'avez déclaré, il nous faut agir. Je pense que c'est ce que nous faisons et j'espère que cela suffira. Bien sûr, il leur faudra aussi faire un effort parce qu'il nous est absolument impossible de répondre à toutes les exigences de la déclaration de Manille.

M. MacDonald (Egmont): Permettez-moi de poser une dernière question. Il s'agit, certes, plus d'une remarque que d'une question mais vous pourrez nous faire part de votre réaction à ce sujet. Il me semble qu'en organisant cette conférence, on a cherché à surmonter les obstacles qui existaient dans le domaine énergétique, notamment à propos des pays producteurs de pétrole, et à montrer que l'ONU était encore une tribune efficace pour le règlement des conflits.

[*Text*]

When I think there is a sort of mix of those two things as I saw it in the formation of the conference, I am not sure that the impetus, if you like, is as strong now as it was at the time the conference was originally established. That bothers me in terms of the kind of motivation that might exist for all the participants. Can you dissuade me that I am wrong in perceiving that? I think that is important in terms of making any kind of progress.

Mr. MacEachen: It depends on how the industrialized countries read the situation, but certainly at the beginning the industrialized countries were urgently interested in having a dialogue with the oil-producing countries, and in order to get the dialogue they agreed to broaden the frame of reference. It now seems to me that there is a continuing interest on the part of the industrialized countries to maintain a dialogue with the oil-producing countries—that would be my view—whether they feel that the situation is as critical at the moment as it was, because it is not, certainly not in that sector. But Mr. Yumani has told us that the moderation that has been exhibited in the oil-pricing situation may end with a failed CIEC. Certainly, I believe the existence of CIEC has had a positive influence on that particular international situation, on my belief.

• 1645

Mr. MacDonald (Egmont): Thank you very much.

Le président: Merci, monsieur MacDonald. C'est maintenant à M. Foster . . . followed by Mr. Jack Murta.

Mr. Foster: Mr. Chairman, my question is really related to the energy group or commission. I guess it really follows along the answer that you were just giving. Really, this CIEC conference got under way or was perhaps initiated because of the oil-importing countries being concerned about the rising prices and so on. Certainly it seems that Canada and the United States are headed for even more purchases in the future. The U.S. is going to 50 per cent imports this year and it does not look as though we are going to much more than meet our target of one third of our oil's being imported.

But I just wonder, in view of the decisions that were made at the first of the year by Saudi Arabia, whether in fact the conference has not reached this stability where if there were, or even if there were not, an agreement in CIEC there would be some order and control of the very rapid escalation in the price of crude oil. This is only an opinion, of course, but do you feel that there is the stability there now with regard to oil prices, whether there is an agreement or not?

Mr. MacEachen: I believe, as I said earlier, this particular energy dialogue has led to a number of better understandings as to the long-term supply of energy sources, the necessity of transferring to new sources of energy, the scarcities that will exist in the future. All these things have been aired and I think generally understood, and I think it has been a stabilizing element in this situation, unquestionably.

[*Translation*]

Cependant, je ne sais si ces impulsions sont aussi fortes maintenant. Cela m'inquiète notamment en ce qui concerne la motivation des particuliers. Pouvez-vous me dire si j'ai tort de penser ainsi? Je pense que ce point est important si on veut réaliser des progrès.

M. MacEachen: Cela dépend de la façon dont les pays industrialisés analysent la situation. Il est certain qu'au débat, les pays industrialisés étaient impatients d'engager un dialogue avec les pays producteurs de pétrole et, pour ce faire, ils ont convenu d'élargir le cadre des discussions. Il me semble que les pays industrialisés veulent maintenant le dialogue avec les pays producteurs de pétrole. Je ne sais pas s'ils pensent que la situation est aussi grave à l'heure actuelle qu'elle l'était auparavant, mais je ne pense pas que ce soit le cas, certainement pas dans ce secteur. M. Yamani nous a dit que, si la CCEI se solde par un échec, il ne ferait peut-être plus preuve de modération en ce qui concerne la fixation du prix du pétrole. A mon avis, la CCEI a eu une incidence positive sur ce problème international.

M. MacDonald (Egmont): Merci beaucoup.

The Chairman: Thank you, Mr. MacDonald. Mr. Foster . . . suivi de M. Jack Murta.

M. Foster: Monsieur le président, ma question a trait en fait à la commission ou au groupe sur l'énergie. Je pense qu'elle se rattache à la réponse que vous venez de donner. En fait, la CCEI a été organisée parce que les pays importateurs de pétrole s'inquiétaient de l'augmentation des prix et ainsi de suite. Il semble que le Canada et les États-Unis devront, à l'avenir, acheter des quantités de pétrole toujours plus importantes. Cette année, les États-Unis importeront 50 p. 100 de la quantité de pétrole qu'ils consommeront et, quand à nous, nous arrivons tout juste à atteindre l'objectif que nous nous sommes fixés, c'est-à-dire d'importer le tiers du pétrole que nous consommons.

Compte tenu des décisions qu'a prises l'Arabie Séoudite au début de l'année, je me demande si la conférence permettra de stabiliser le prix du pétrole brut, que l'on parvienne ou non à un accord pour éviter la flambée des prix. Certes, ce n'est qu'une opinion mais pensez-vous que l'on pourra stabiliser le prix du pétrole, que l'on parvienne ou non à un accord?

M. MacEachen: Comme je l'ai dit auparavant, je pense que ce dialogue sur les problèmes énergétiques a permis de parvenir à une meilleure entente en ce qui concerne l'approvisionnement à long terme, le besoin de recourir à de nouvelles sources d'énergie et les futures pénuries. Tous ces problèmes ont été exposés. Je pense qu'en général on les a compris et il ne fait aucun doute que cela a favorisé une certaine stabilité.

[*Texte*]

Mr. Foster: Would the objective of the oil purchasing countries be to see some kind of energy commission established for dialogue and discussion and I guess ultimately negotiations, apart from OPEC and the International Energy Agency groups, or could it just be those two groups negotiating crude oil prices and that sort of thing?

• 1650

Mr. MacEachen: I presume, in a sense, the industrialized countries are more vitally concerned at the moment about the continuation of this dialogue. OPEC is in place, OPEC can act and OPEC has acted in a way that has been very unsettling to the West and, presumably, there may be some, you know . . . If we want a continuing structured-dialogue, as you suggest, on this energy question probably the Group of Nineteen will be asking for something in return. You know, they will ask us to pay for it in some way, probably, and maybe we do not want to pay for it.

The Chairman: Mr. Dupuy.

Mr. Dupuy: I was just going to add a footnote to this. If there were no new forum where energy problems, and oil in particular, could be discussed, if, in other words, the matter became one of hard bargaining between the industrialized consumers and the OPEC producers, this would leave out the developing countries which are not producers of oil. They are probably the least able to cope with the situation so that is one of the factors that is leading to the creation, indeed, of this sort of triangular kinds of consultation where the interest of these countries would suffer badly from the increased prices of oil would be voiced.

Mr. Foster: So you would see that there would be some kind of other mechanism to have input from? It would never end up just an arrangement between OPEC and international energy-agency countries. The developing countries would always be in a kind of mechanism that was established related to the price of energy and oil.

Mr. Dupuy: This is looking a bit into the crystal ball but I should think their interest, and we cannot speak for their interest, but on the face of it, it seems that the interest of these so-called non-oil countries would be better solved by a degree of participation in the dialogue.

Mr. Foster: Yes. Has there been any discussion about the idea of the OPEC countries giving, or providing, oil at a reduced rate to the developing countries? The focus seems to be on the OPEC oil coming to developed countries like Canada and the U.S., but surely one of the greatest problems, and one of the greatest sources of debt, for the developing countries, is the cost of the oil itself. Is that part of the negotiation and how is it going?

Mr. MacEachen: Do you want to go ahead?

The Chairman: If you like to maybe pursue further on this point on Friday morning, at 9.30, Mr. Dupuy will be here for a full morning. If you do not mind, we could profit from the Minister's presence as much as possible. Is that okay, Mr. Foster?

[*Traduction*]

M. Foster: Les pays importateurs de pétrole veulent-ils créer une commission de l'énergie qui sera chargée de dialoguer, de discuter et, finalement de négocier, une commission distincte de l'OPEP et de l'Agence internationale de l'énergie, ou bien veulent-ils charger ces deux dernières organisations de négocier le prix du pétrole brut et ainsi de suite?

M. MacEachen: Je suppose que dans une certaine mesure la poursuite de ce dialogue est beaucoup plus vitale pour les pays industrialisés. L'OPEP est organisé, l'OPEP peut agir et ces actions ont d'ailleurs jeté, d'une certaine manière, la confusion dans le monde occidental. Si nous voulons établir un dialogue permanent, comme vous le suggérez, sur la question de l'énergie, il est probable que le Groupe des dix-neuf demandera quelque chose en retour. Il voudra en quelque sorte nous le faire payer, et nous ne sommes peut-être pas prêts à accepter.

Le président: Monsieur Dupuy.

M. Dupuy: Je voulais simplement ajouter une petite précision. S'il n'y avait pas de nouvelle tribune où les problèmes énergétiques, ceux du pétrole en particulier, puissent être discutés, si, en d'autres termes, cela ne devenait plus qu'une question de négociations acharnées entre les pays industrialisés consommateurs et les membres de l'OPEP, les pays en voie de développement qui ne produisent pas de pétrole se retrouveraient totalement isolés. Ce sont probablement les pays les moins aptes à faire face à la situation et c'est un des facteur poussant à la création de ce genre de consultations tripartites, où la voix des pays souffrant le plus des augmentations du prix du pétrole, peut se faire entendre.

M. Foster: Vous vous assureriez donc qu'un certain mécanisme leur permette de participer? Il ne s'agirait pas uniquement d'un accord entre les pays de l'OPEP et les pays de l'Agence internationale de l'énergie. Les pays en voie de développement auraient toujours la possibilité de se faire entendre en matière de prix de l'énergie et du pétrole.

M. Dupuy: C'est un peu tirer les plans sur la comète, mais je pense que leur intérêt,—nous ne pouvons nous mettre à leur place, mais cela semble évident,—l'intérêt, donc, de ces pays non-producteurs de pétrole serait mieux défendu s'ils participaient d'une certaine manière au dialogue.

M. Foster: Oui. A-t-on évoqué la possibilité que les pays de l'OPEP fournissent du pétrole à un tarif réduit aux pays en voie de développement? On semble ne parler que du pétrole de l'OPEP exporte vers des pays industrialisés comme le Canada et les États-Unis; or, un des plus graves problèmes et l'une des plus grandes sources de dettes des pays en voie de développement est le prix du pétrole. Est-ce que cela entre dans le cadre des négociations et comment cela se passe-t-il?

M. MacEachen: Vous voulez répondre?

Le président: Vous pourriez peut-être poursuivre cette question vendredi matin à 9 h 30, car M. Dupuy sera là toute la matinée. Je crois qu'il vaudrait mieux, aujourd'hui profiter au maximum de la présence du ministre. Vous êtes d'accord, monsieur Foster?

[*Text*]

Mr. Foster: Really that is the last question that I had.

The Chairman: The next is Mr. Jack Murta, the member from Lisgar.

Mr. Murta: Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask the Minister to get his thinking on it possibly a little bit clearer than he has put it so far. In the area of trade between the industrialized and the developing countries, I would assume from what you said today, Mr. Minister, you have what could be termed cautious optimism, possibly, in the outcome of any upcoming negotiations in this area. As an example I would like to mention the GATT negotiations that are taking place, right now, in Geneva. I have done a fair amount of work in that area and I view the GATT negotiations to be in very serious trouble and the reason is that there is quite a very definite feeling of protectionism developing in countries around the world. You know, I can state many, many cases where restrictions are now being placed between countries, and the reason basically is the economy; a good many of our developed nations right now are in some trouble, and, of course, when that happens, everybody takes a step back and protects his own interest.

• 1655

One of the areas in which I am interested is agriculture, and the commodity aspect of it, and it appers that there may not be anything concrete done in agriculture at all in the GATT round, the reason being that the European community and the United States cannot get together. The common agricultural policy is presenting a barrier, and agreement has not been reached at all. So, I am looking for a minimum-result conclusion to the Tokyo Round of talks, which will be completed in 1979, where the meet of the talks is arising right at the wrong possible time, in terms of countries' own economic circumstances.

I would like to ask you whether or not you share that view. Certainly, this is going to have an effect throughout all the discussions that will be taking place; it seems that the discussions are culminating at a point in time when trade talks generally are going to be in a very difficult position.

Mr. MacEachen: I do not think, Mr. Murta, I could really comment very usefully on the GATT negotiations. I think I would be going beyond my competence to attempt to reply to what is a very important question, namely, the GATT negotiations. We have, you know, taken the view, the this conference, and at other conferences, certainly at Nairobi, that the place to negotiate access to markets was not at a general conference like UNCTAD, but at GATT itself. And we have obviously regarded trade, or trade liberalization, as a rather important element in any international development effort. But I think you have understood very clearly that, when industrialized countries are in economic difficulty, as they are in at the present time, one of the temptations is to adopt restrictive trade policies, usually with a great deal of public support. And, you know, we recently in Canada adopted a number of measures in the textile field which have the effect of reducing the imports from developing countries. I believe this is one of the dilemmas in this whole field, and I have not the answer to it.

[*Translation*]

M. Foster: C'était en fait ma dernière question.

Le président: Le suivant est M. Jack Murta, député de Lisgar.

M. Murta: Je vous remercie, monsieur le président. J'aimerais que le ministre exprime sa pensée un peu plus clairement que jusqu'à présent. Dans le domaine des échanges commerciaux entre les pays industrialisés et les pays en voie de développement, je déduis de vos propos d'aujourd'hui, monsieur le ministre, que vous faites preuve d'un optimiste prudent quant aux résultats des négociations. J'aimerais citer comme exemple les négociations du GATT qui se poursuivent à Genève. Je me suis beaucoup intéressé à la question et j'ai l'impression que ces négociations rencontrent de graves problèmes à cause d'un renouveau très marqué du protectionnisme un peu partout dans le monde. Je peux vous citer de nombreux cas de barrières se dressant entre certains pays pour des raisons fondamentalement économiques; beaucoup de pays industrialisés à l'heure actuelle connaissent des difficultés et, bien entendu, la réaction de chacun est de fermer ses frontières pour protéger ses intérêts.

Un des domaines qui m'intérressent est l'agriculture et plus particulièrement les produits agricoles. Il est à craindre que rien de concret ne sorte des négociations du GATT en matière agricole si la communauté européenne et les États-Unis ne peuvent se mettre d'accord. La politique agricole de la communauté constitue un obstacle économique à la réalisation d'un accord. Je crains donc que les négociations de Tokyo, qui doivent se terminer en 1979, n'apportent que des résultats minimes, l'essentiel de ces discussions ayant lieu au pire moment étant donné la conjoncture économique de chacun des pays intéressés.

J'aimerais vous demander si vous partagez ce point de vue. Certes, la conjoncture actuelle se fera ressentir tout au long des discussions. Il semble que ces discussions culmineront à un moment où les négociations commerciales d'une manière générale connaîtront des moments très difficiles.

M. MacEachen: Monsieur Murta, je ne pense pas pouvoir véritablement faire de commentaires très utiles sur les négociations du GATT. Je ne suis pas suffisamment compétent pour répondre à cette question très cruciale. Comme vous le savez nous avons exprimé l'opinion lors de cette conférence, comme à toutes les autres conférences, notamment à Nairobi, que la tribune pour négocier l'accès aux marchés n'était pas les conférences générales du genre de celles de la CNUCED, mais celle du GATT elle-même. Et il est évident que nous considérons le commerce, ou la libéralisation du commerce, comme un élément important de tout effort de développement international. Mais vous vous êtes très bien rendu compte que lorsque les pays industrialisés se trouvent dans une situation économique difficile, comme à l'heure actuelle, ils essaient d'adopter des politiques commerciales restrictives, généralement avec l'appui de la majorité de la population. D'ailleurs, au Canada, dernièrement, nous avons adopté un certain nombre de mesures dans le domaine du textile qui ont eu pour effet de réduire les

[*Texte*]

Mr. Murta: Is that, if I could once again paraphrase, your cautious optimism as far as talks in general are concerned, because of this overhanging uncertainty at the present time in any type of international negotiation? I suppose, following that, the Carter administration's position vis-à-vis the Third World is going to be very, very important in talks that are coming up. And, while they may pay lip service to the Third World, I would question whether there will be any direct move in that direction at the present time, because of some of the reasons we have just mentioned. What I am really trying to ask you, is whether or not these are some of the major clouds on the horizon that can be foreseen for the next year or two years?

Mr. MacEachen: I am sure the United States is battling with the same problems that every other government is. When Dr. Kissinger went to Seventh Special Session, and then when he went to Nairobi, certainly, he brought the American position and development forward. I think he met the kind of argument that you are making and he was not able to move as rapidly as he wanted. He made some proposals, as for example, the Resources Development Bank, which were slapped down, unfortunately, I thoought. But I think the Third World is taking President Carter at face value when he talked about a new spirit and they expect that new spirit to be reflected in their international development policies. Now, if, as you say, the Americans will be unable to move at all, then, I think CIEC is doomed because, if the Americans do not move, the Japanese probably will not find it possible to do so, nor will the European Community. And, if the rest of us moved, it would not make very much difference. So, it depends on them. You know, it is a fact of life.

• 1700

Mr. Roche: Real politic.

If Mr. Minister would be patient, for maybe five minutes, for two more questions, one by Mr. Lapointe and one by Mr. Johnston.

Mr. MacEachen: Yes. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. The next will be Mr. Lapointe, the member from Charlevoix, followed by Monsieur Johnston from Okanagan-Kootenay.

M. Lapointe: Merci, monsieur le président. Je remerci le ministre de bien vouloir nous consacrer plus de temps.

En ce qui concerne le travail de la Commission de développement de la Conférence Nord-Sud, il est bien entendu que la question de la dette est des plus importantes et que c'est celle qui a le plus de publicité. Cependant, j'aimerais que le ministre me dise quels sont les autres sujets discutés au sein de cette Commission. Par exemple, est-ce qu'on parle précisément de la question du transfert de technologies? Et si on parle de cette question, est-ce qu'un consensus semble se dégager sur les technologies qui pourraient être transférées des pays développés aux pays en voie de développement?

[*Traduction*]

importations en provenance des pays en voie de développement. C'est un dilemme et je n'en ai pas la solution.

M. Murta: Si je peux me permettre une fois de plus de vous paraphraser, est-ce que cela correspond à votre optimisme prudent à l'encontre des négociations en général, étant donné l'incertitude actuelle qui plane sur toute négociation internationale? Je suppose que la position du gouvernement Carter vis-à-vis du Tiers-Monde sera très importante au cours des prochaines discussions. Même si son engagement envers le Tiers-Monde risque d'être superficiel, je me demande s'il prendra des initiatives en ce sens à cause des raisons que nous venons juste de mentionner. En d'autres termes, selon vous, est-ce que ces nuages risquent de nous boucher l'horizon pendant un ou deux ans?

M. MacEachen: Je suis certain que les États-Unis sont aux prises avec les mêmes problèmes que tous les autres gouvernements. Lorsque M. Kissinger a participé à la septième session spéciale et losqu'il est venu à Nairobi, il a fait connaître la position américaine en matière de développement. Il s'est vu répondre dans des termes similaires aux vôtres mais il n'a pas pu progresser aussi rapidement qu'il le voulait. Il a fait quelques propositions comme la création d'une banque des ressources qui, malheureusement à mon avis, a été repoussée. Mais je pense que les pays du Tiers-Monde prennent le président Carter au mot lorsque celui-ci parle de nouvelle attitude; ils espèrent que cette nouvelle attitude se reflètera dans les politiques de développement international des États-Unis. Maintenant, si, comme vous l'avez dit, les Américains sont incapables de bouger, la CCEI se solderait par un échec car si les Américains ne bougent pas, les Japonais et la Communauté européenne les imiteront. Dans ce cas, toute initiative des autres pays ne servira pas à grand chose. Cela dépend donc d'eux. Vous savez, c'est comme ça.

M. Roche: C'est ça la politique.

Si monsieur le ministre voulait être patient pendant encore cinq minutes, pour deux questions de plus, une de M. Lapointe et une de M. Johnston.

M. MacEachen: Volontiers.

Le président: Je vous remercie infiniment. Le suivant sera M. Lapointe, le député de Charlevoix, suivi de M. Johnston d'Okanagan-Kootenay.

Mr. Lapointe: Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank the Minister for giving us some more of his time.

As far as the work of the development commission of the North-South Conference is concerned, it is obvious that the question of the debt is most important and gets the most coverage. However, I would like the Minister to tell me what other subjects are discussed within that commission. For instance, is the specific question of the transfer of technology discussed? And if so, would there be some kind of a consensus on the technologies that could be transferred from the developed countries to the developing ones.

[*Text*]

Et si vous me le permettez, monsieur le président, je vais poser mes sous-questions en même temps. Lorsque nous avons présenté notre rapport sur le développement international à la Chambre des communes l'an dernier, nous avons fait part de notre grande inquiétude vis-à-vis du fait que la plupart des ministères concernés, soit le ministère des Finances, le ministère de l'industrie et du Commerce, l'ACDI et le ministère des Affaires extérieures n'étaient pas sensibilisés à cette question du transfert de technologies. Et nous n'avons pas pu déterminer, au cours de nos audiences l'an dernier, s'il existait ou non un mécanisme interministériel pour étudier cette question, pour étudier des programmes de transition pour les entreprises canadiennes permettant de transférer des technologies dans les pays en voie de développement et j'aimerais que le ministre me dise si cette idée a fait quelque progrès et si on s'y est arrêté quelque peu au gouvernement.

Mr. MacEachen: Well, Mr. Chairman, the question of the debt is a leading question. The question of the common fund is another leading question as are the questions of commodity agreements and investment. And it seems to me that, if we can make progress on these matters, it would be easier with the developing countries to reach a conclusion on the matter of a transfer of technology. Now, we have made certain proposals, or we are ready to make certain proposals, in the field of the transfer of technology, including the support of technological research, the links between scientific institutions in developed and developing countries, and the further work on a universal code of conduct on the transfer of technology. I believe we have a fairly positive approach on this question, but I am not sure I can answer your question, which I believe was whether we had interdepartmentally established a system of dealing with the transfer of technology. I must say I have to take that question as notice because I am not quite sure. I will try to get back to you.

• 1705

M. Lapointe: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Lapointe. Monsieur Howard Johnston.

Mr. Johnston: Thank you, and I will try to be very brief. I am always a little curious about the North-South Conference. It is divided in some ways between the OPEC developing countries and oil importing developing countries and the industrialized countries, but it seems to me, Mr. MacEachen, that perhaps the division should be between dictatorships, all of which the OPEC developing countries seem to be, modified dictatorships; struggling democracies, which is the middle range of the oil importing and struggling countries; the democracies which are industrialized and, of course, a group which is not there at all which is the Communist bloc. I find it difficult to hope for an economic settlement of the world's affairs without some critical reconciliation of these enormous differences that are faced, partly within the group forming the North-South Conference of this CIEC Conference and the absence of the Communist bloc in it. Is there any foreseeable hope in any future discussion of adding representation from

[*Translation*]

And if I may, Mr. Chairman, I will ask my subquestions at the same time. When we submitted our report on international development to the House of Commons last year, we expressed our great concern with respect to the lack of interest in that whole question of transfer of technology, shown by most of the departments concerned, namely Finance, Industry, Trade and Commerce, CIDA and External Affairs. And we have not been able to find out, during the course of our meetings last year, whether an interdepartmental mechanism had been set up to study that question, to study programs by which Canadian companies could transfer technologies to the developing countries; and I would like the Minister to tell me where we are at now, and whether the government put it on its agenda.

M. MacEachen: Monsieur le président, la question de la dette est une question clé. La question du fonds commun en est une autre au même titre que les accords sur les produits de base et les investissements. Si nous pouvons faire des progrès dans ces domaines, il sera plus facile aux pays en voie de développement de s'accorder sur la question du transfert des technologies. Nous avons fait certaines propositions, et nous sommes prêts à en faire d'autres dans le domaine du transfert des technologies, y compris l'aide à la recherche technologique, l'établissement de liens entre les organismes scientifiques des pays en voie de développement et industrialisés, et la préparation de normes universelles en matière de transfert de technologie. Je crois que notre attitude est très positive, mais je ne suis pas certain de pouvoir répondre à votre question au sujet de l'existence d'un mécanisme interministériel sur les transferts de technologies. Je prends note de cette question car je ne suis pas sûr de la réponse. J'essayerai de vous répondre.

Mr. Lapointe: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you Mr. Lapointe. Mr. Howard Johnston.

M. Johnston: Je vous remercie, et j'essaierai d'être bref. La Conférence Nord-Sud éveille toujours un peu ma curiosité. Trois catégories de pays y participent: les pays en voie de développement de l'OPEP, les pays en voie de développement importateurs de pétrole et les pays industrialisés. Mais il me semble, monsieur MacEachen, que cette division devrait peut-être se faire selon les différents régimes: les dictatures, c'est-à-dire tous les pays en voie de développement de l'OPEP qui semblent vivre sous une forme plus ou moins modérée de dictature; les démocraties en lutte pour leur développement économique, c'est-à-dire la moyenne des pays importateurs de pétrole; les démocraties industrialisées et, bien entendu, un groupe non représenté, le bloc communiste. Il me semble difficile d'espérer régler les problèmes économiques mondiaux sans tenter de combler ces énormes différences existant chez les participants à la Conférence Nord-Sud de cette CCEI, et en l'absence du bloc communiste. Peut-on espérer qu'au cours

[*Texte*]

the Communist bloc who do play a role in the economies of the free world?

Mr. MacEachen: Mr. Johnston, in reply I remember when the Conference was opened in Paris that the President of France, who made the opening speech, referred to the absence of the Communist bloc and the Eastern European countries, with the exception of Yugoslavia, as a major concern, but I have certainly no expectation that the membership of this Conference will change at all. How to draw the Communist bloc and China into more direct support of international aid measures is another question. Certainly they have not been in it.

Mr. Johnston: One other question then. I am curious as to what it does to a conference like this when a commodity such as coffee takes off as it has and where we in Canada are willing to pay a price on the suggestion there has been a frost in Brazil and a few other causes on it, we are suddenly prepared to pay several times the price for coffee that we were prepared to pay four or five years ago. I suspect if we went to the same Canadian public, your government or any subsequent government went to the Canadian public and said, "Look, we are going to ask four times the price of coffee to help out some other countries in the world" that policy would be, in a sense, rejected by the public that is willing to pay. Brazil is one of the oil importing developing countries and it also happens to be the main coffee exporting country. Are there any sort of keys for action in this phenomenon that we are witnessing regarding that one commodity?

Mr. MacEachen: You know that as we have been talking one of the major thrusts of the developing countries is to create new institutions that will level off the fluctuations and the prices of commodities, including coffee, including rubber and others. You know also the difficulties that certain people have with that concept because they have a greater reliance on the market and they fear that types of agreements, or buffer stocks, will serve to have an upward thrust on prices, or that the benefits of these commodity agreements will go, in part, to the richer countries, who produce raw materials, like Canada. I believe we have to search, with the developing countries, for ways of attempting to overcome the fluctuations of these commodity prices, as we attempt to do with our own domestic producers in agriculture. What they are asking for is not much different from what the agricultural population is asking for. It is really an international—you know, they are asking for, what is in itself, quite reasonable.

• 1710

Mr. Johnston: Yes, and yet you put your finger exactly on one that I failed to mention, because it is a very sensitive one in my province. Our marketing board there is being accused, at the present time, of having taken more money than necessary from the public. I do not accept the concept, you see, but an action that I find eminently reasonable, there, is being treated in the press and the media as almost criminal. I think you are right. But I do not know how you, or any government will be able, in a sense, to sell this to the Canadian public when

[*Traduction*]

des prochaines discussions le bloc communiste qui joue un rôle dans l'économie du monde libre sera représenté?

M. MacEachen: Monsieur Johnston, je me souviens que lors de l'ouverture de la Conférence à Paris, le président français, qui a fait le discours d'ouverture, a dit de l'absence du bloc communiste et des pays d'Europe de l'Est, à l'exception de la Yougoslavie, qu'elle était une lacune grave, mais je ne crois pas du tout à une modification de la composition des membres de cette Conférence. Comment inciter le bloc communiste et la Chine à participer plus directement aux mesures d'aide internationale est une autre question. A l'heure actuelle cette participation est nulle.

M. Johnston: Une autre question alors. Quelle est l'incidence sur une conférence de ce genre de l'augmentation vertigineuse du prix d'une denrée comme le café, alors qu'au Canada nous sommes disposés à payer plusieurs fois le prix que nous payions il y a quatre ou cinq ans pour aider le Brésil, dont les récoltes auraient apparemment gelé. J'ai l'impression que si nous nous adressions à la même population canadienne, que si votre gouvernement ou tout autre gouvernement s'adressait à la population canadienne et lui disait: «nous allons vous faire payer quatre fois le prix du café pour aider d'autres pays du monde», cette proposition serait rejetée par la population. Le Brésil est un de ces pays en voie de développement importateur de pétrole, et il se trouve qu'il est en même temps le principal pays exportateur de café. Existe-t-il des possibilités de contrôler ce phénomène dont nous sommes les témoins concernant ce produit?

M. MacEachen: Vous savez qu'un des principaux objectifs des pays en voie de développement est la création de nouveaux organismes qui contrôleront les fluctuations et les prix des produits de base, y compris le café, le caoutchouc, etc. Vous connaissez également les difficultés que ce concept cause à certains qui dépendent beaucoup plus du marché et qui craignent que ce type d'accords ou de stocks régulateurs, incite plutôt les prix à monter, ou que le bénéfice de ces accords aille en partie aux pays plus riches, producteurs de matières premières, comme le Canada. Il nous faut donc, avec les pays en voie de développement, chercher les moyens de contrôler les fluctuations de prix des produits de base, tout comme nous essayons de le faire avec nos propres producteurs dans le secteur agricole. Ce qu'ils demandent ressemble beaucoup à ce que les agriculteurs demandent. En réalité, ce qu'ils demandent, c'est un contrôle international, ce qui, en soi, est très raisonnable.

M. Johnston: Oui, et pourtant vous avez mis exactement le doigt sur ce que j'avais oublié de mentionner, et c'est un sujet très épineux dans ma province. Nos offices de commercialisation y sont accusés d'avoir dépensé trop de deniers publics. Je n'accepte pas ce concept, mais une action que je trouve éminemment raisonnable, là-bas, est considérée par la presse et les media comme pratiquement criminelle. Je crois que vous avez raison, mais je ne sais pas comment vous réussirez à le faire comprendre à la population canadienne étant donné que

[*Text*]

the system of the marketing-boards, within the country, is not really accepted yet.

Mr. MacEachen: The concept of the developing countries is that we should have a series of commodity agreements, individual commodity agreements, that would be financed by a common fund and you would create buffer stocks and the fund would be used to even the prices. The fact is that the common fund is getting a bit more acceptance, now, as I mentioned earlier, and, for example, we have agreed, as a country, to enter the buffer stock and make a voluntary contribution to the buffer stock on tin, in order to achieve these objectives. I think it is a very complicated field and I certainly do not, for a moment, pose as an expert on commodity arrangements and I attempt to keep my mind clear from too many of these technical intricacies, because if I did try to . . .

An hon. Member: Pollute your mind.

Mr. MacEachen: . . . get involved in the technical discussions, I think my role, as Co-Chairman, would be severely compromised.

Mr. Johnston: Would you know if the coffee countries, for example, are developing a fund at the moment, short of an agreement here? Are they doing it?

Mr. MacEachen: Do they have a fund? I do not know. I cannot tell you that.

Mr. Johnston: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Roche: On a point of order, Mr. Chairman.

The Chairman: Monsieur Roche.

M. Roche: I wish to express my thanks for your coming, but just on that very last point. Are you going, sir, to the conclusion of this Conference, as the Co-Chairman of the industrialized nations, as distinct from your role of representative of the Government of Canada?

Mr. MacEachen: I am going as . . .

Mr. Roche: I mean, you are not leading the Canadian delegation?

Mr. MacEachen: Oh, yes.

Mr. Roche: Oh, you are?

Mr. MacEachen: Indeed I am.

Mr. Roche: Will you speak for Canada when you are there?

Mr. MacEachen: I hope to. If not, I will not go.

Mr. Roche: But I mean, on this last point . . . you see, where you said you did not want to get too bogged down on detail because it would compromise your role as Chairman. Can you do both? Can you advance a position for Canada and be the Co-Chairman and wrap the whole thing up?

Mr. MacEachen: I think it will be possible to do that. I think I should explain my comment to Mr. Johnston. There have been in the four Commissions, you know, very expert discussions. The basic job of the Co-Chairman up to the present time has been a political job, and that is to keep the Conference operating and to keep up the political momentum.

[*Translation*]

le système des Offices de commercialisation dans ce pays n'est pas encore vraiment accepté.

M. MacEachen: Selon les pays en voie de développement, nous devrions avoir une série d'accords individuels sur les produits de base, accords qui seraient financés par un fonds commun dont le rôle serait de stabiliser les prix au moyen de stocks régulateurs. Ce fonds commun commence d'ailleurs à être un peu mieux accepté, et, à cet égard, le Canada a convenu de contribuer volontairement à l'établissement d'un stock régulateur pour l'étain, afin de permettre la réalisation de ces objectifs. C'est un domaine très compliqué et loin de moi l'idée de me faire passer pour un spécialiste des accords sur les produits de base; j'essaie de me tenir à distance de ces imbroglios techniques car si j'essayais de . . .

Une voix: Polluer votre esprit.

M. MacEachen: . . . participer aux discussions techniques, je compromettrais très gravement mon rôle de coprésident.

M. Johnston: Savez-vous si, par exemple, les pays producteurs de café sont en train de créer un fonds sont près d'aboutir à un accord?

M. MacEachen: Est-ce qu'ils ont un fonds? Je ne sais pas. Je ne peux pas vous le dire.

M. Johnston: Je vous remercie, monsieur le président.

M. Roche: Un rappel au Règlement, monsieur le président.

Le président: Monsieur Roche.

M. Roche: Je souhaite vous remercier d'être venu, mais au sujet de votre dernière remarque j'aimerais savoir si vous allez assister à la clôture de cette conférence en qualité de coprésident des pays industrialisés ou de représentant du gouvernement canadien?

M. MacEachen: Mon rôle . . .

M. Roche: Vous ne dirigez pas la délégation canadienne?

M. MacEachen: Si.

M. Roche: Ah bon?

M. MacEachen: Bien sûr.

M. Roche: Y prendrez-vous la parole au nom du Canada?

M. MacEachen: Je l'espère, sinon, je n'irai pas.

M. Roche: Oui, mais au sujet de ce que vous venez de dire . . . vous avez dit que vous ne vouliez pas trop vous perdre dans les détails car cela compromettrait votre rôle le président. Est-ce que vous pouvez faire les deux? Pouvez-vous défendre la position du Canada et être en même temps coprésident?

M. MacEachen: Je crois que cela sera possible. Je devrais expliquer mon commentaire à M. Johnston. Au sein des quatre commissions, comme vous le savez, des discussions très spécialisées ont eu lieu. Le rôle principal du co-président, jusqu'à maintenant, a été politique, puisqu'il s'agissait d'assurer le fonctionnement de la conférence et de préserver son impulsion politique.

[*Texte*]

I am interested in going to the meeting of the Group of Eight on Wednesday, if I can get away, in order to immerse myself more fully into the substantive questions because at a certain point the role of the Co-Chairman will, it seems to me, change a little. We will be obligated to deal in our discussions with questions of policy and substance that we have not had to deal with up to the present time.

• 1715

I do not think there will be any difficulty. There may be. I hope it will not be an insurmountable difficulty. There may be a difficulty that a certain solution could achieve a consensus with Canada being the abstent member. That is a theoretical possibility, and if that happened, well of course one might be in a difficulty. But I hope it will not happen. I do not think it will be a serious problem.

The Chairman: Mr. Breau keeps putting up this hand. He might like to have a question.

Mr. Breau: I am sorry that I had to go out, and maybe you called me in turn.

The Chairman: I did.

Mr. Breau: Maybe this question was asked, but could I have a brief question?

The Chairman: If the Minister . . .

Mr. MacEachen: Sure.

Mr. Breau: At the latest Arab-African summit in Cairo about a month ago there was an announcement that some oil-producing countries, mainly Saudi Arabia and I believe Kuwait and Libya to some extent, were going to transfer a billion dollars to developing countries.

I am wondering, first of all, if the CIEC Conference has officially taken note of that. Secondly, is there any effort to synchronize these kinds of policy announcement with the work of CIEC? Thirdly, if CIEC has taken note of it, how do you assess it? How real is it? How binging is it? How do you see it as a real commitment?

Mr. MacEachen: Well, first of all, we have not in any way taken note of it. We may take note of it at the ministerial meeting or the meeting of senior officials before the ministerial meeting. I believe it is a very important commitment, but it is taking place outside the context of CIEC.

What this Conference is really all about is what the industrialized West is prepared to do for the developing world. That is the way it has evolved. Although what Saudi Arabia has done may be a real contribution to Africa, it is certainly not to be regarded as in any way a discharge of what they think ought to be the commitments of the industrialized West.

Mr. Breau: If this billion dollar transfer was real, it would have an important effect.

[*Traduction*]

J'aimerais participer à la réunion du groupe des huit de mercredi, si je peux partir, pour me tremper plus pleinement dans ces importantes questions car à un moment donné il me semble que le rôle du co-président sera quelque peu modifié. Il nous faudra au cours de nos discussions traiter de questions de politique et de substance qui n'étaient pas à notre ordre du jour jusqu'à présent.

Je ne pense pas que cela posera des difficultés. Il y en aura peut-être mais j'espère qu'elles ne seront pas insurmontables. Il se pourrait par exemple qu'une solution emporte l'unanimité si ce n'était l'absence du Canada. C'est une possibilité théorique, et si cela arrivait, cela pourrait poser un problème. Mais j'espère que cela n'arrivera pas. Ce ne sera pas un problème sérieux.

Le président: M. Breau n'arrête pas de lever la main. Il veut peut-être poser une question.

M. Breau: Je m'excuse mais j'ai été obligé de m'absenter et j'ai peut-être raté mon tour.

Le président: Oui.

M. Breau: Cette question a peut-être été déjà posée mais pourrais-je la poser?

Le président: Si le ministre . . .

M. MacEachen: Bien sur.

M. Breau: Lors du dernier sommet arabo-africain du Caire il y a environ 1 mois, il a été annoncé que certains pays producteurs de pétrole, surtout l'Arabie saoudite et, sauf erreur, le Koweït et la Lybie dans une certaine mesure, allaient verser un milliard de dollars aux pays en voie de développement.

Tout d'abord, je me demande si la CCEI en a pris officiellement note; deuxièmement, s'efforce-t-on de synchroniser ce genre de déclaration politique avec les travaux de la CCEI? Troisièmement, si la CCEI en a pris note, quelle a été sa réaction? Qu'est-ce que cela représente? Cette décision est-elle conditionnelle? Est-ce pour vous un véritable engagement?

M. MacEachen: Tout d'abord, nous n'en avons pas encore pris note. Nous le ferons peut-être lors de la réunion ministérielle ou lors de la réunion des hauts fonctionnaires qui précédera la réunion ministérielle. A mon avis, c'est un engagement très important, mais qui ne s'inscrit pas dans le cadre de la CCEI.

Dans cette conférence, il s'agit en réalité de savoir ce que les pays industrialisés sont prêts à faire pour les pays en voie de développement. Les choses en sont là. Bien que l'initiative de l'Arabie saoudite puisse constituer une véritable contribution au développement de l'Afrique, il ne faut nullement la considérer comme un exemple de ce que devrait faire, selon elle, l'occident industrialisé.

M. Breau: Si ce transfert se fait réellement, les conséquences en seront importantes.

[*Text*]

Mr. MacEachen: Absolutely. It certainly is outside the CIEC context, but it certainly has a very important bearing on the position of the developing countries.

Mr. Breau: Is there an effort to try to synchronize these kinds of policy announcement?

Mr. MacEachen: No. There has not been.

Mr. Breau: None at all?

Mr. MacEachen: No effort at all.

Mr. Breau: Thank you.

The Chairman: Would you agree that we append to the minutes of today what was distributed for better comprehension?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: I would like to thank the Minister. I think what we call the North-South Conference has been very privileged to have you as its Co-Chairman, knowing your great skill. Maybe that is one of the reasons why the conference is still going on because it must demand a lot of patience going from one group to another.

I am sure, without in any way showing any kind of partisanship for those who know me, that you are certainly able to do that job, and you have also shown to a colleague of mine, who is still present, that you cannot get everything that you might like to see in life. You know, you have to give in sometimes to another people who do not share your opinions.

So, Mr. Minister, we thank you very much for your patience. And I thank you very much, gentlemen, as I think it has been an excellent first meeting. It certainly is, I feel, the beginning of good work by this Committee.

Thank you again, Mr. Minister . . .

Mr. MacEachen: I think you will find Dr. Pérez-Guerrero very interesting.

The Chairman: . . . and I must thank you for having been the intermediary between this Committee, that was not then organized, and Dr. Perez-Guerrero in trying to convince him to appear before this Committee at a future date.

Gentlemen, thank you. Until ten o'clock tomorrow morning.

[*Translation*]

M. MacEachen: Absolument. C'est étranger au contexte de la CCEI, mais l'incidence sur la position des pays en voie de développement est certainement très importante.

M. Breau: S'efforce-t-on de synchroniser ce genre de déclaration politique?

M. MacEachen: Non.

M. Breau: Pas du tout?

M. MacEachen: Aucun effort.

M. Breau: Je vous remercie.

Le président: Êtes-vous d'accord pour que nous annexions au procès-verbal d'aujourd'hui ce qui a été distribué?

Des voix: D'accord.

Le président: J'aimerais remercier le ministre. Ce fut sûrement un privilège, pour la conférence Nord-Sud, de vous avoir comme co-président, connaissant votre grande compétence. C'est peut-être une des raisons de la survie de cette conférence car il doit falloir une bonne dose de patience pour passer d'un groupe à l'autre.

Je suis certain, sans que quiconque qui me connaisse puisse m'accuser de partisanerie, que vous êtes tout à fait apte à faire ce travail; vous avez également démontré à un de mes collègues, toujours présents, qu'on ne peut obtenir tout ce qu'on aimerait obtenir dans la vie. Il faut parfois céder à ceux dont on ne partage pas l'avis.

Monsieur le ministre, nous vous remercions infiniment de votre patience. Messieurs, je vous remercie infiniment, pour cette première réunion qui a été à mon avis très fructueuse. C'est un début très prometteur.

Une fois de plus, je vous remercie monsieur le ministre . . .

M. MacEachen: Vous trouverez les propos de M. Pérez-Guerrero très intéressants.

Le président: . . . et il me faut vous remercier d'avoir joué les intermédiaires entre ce Comité qui n'était pas encore organisé et M. Pérez-Guerrero, et de vous être efforcé de le convaincre de venir nous voir plus tard.

Messieurs, je vous remercie. La séance est levée jusqu'à demain matin 10 h 00.

"APPENDIX END-S-1"

The Sub-Committee on International Development has received the order of reference of December 22, 1976 which directed the Standing Committee on External Affairs and National Defence

> "to examine and report on the full range of policies of Canada in the field of international development with particular reference to economic relations between developed and developing countries".

The Sub-Committee interprets this reference as providing a basis for examining Canada's role in the area of international development along two main lines:

a) an examination of CIEC and Canada's role in it; and

b) an examination of the effectiveness of Canada's aid programmes from the perspective of the government policy paper, Strategy for International Development Cooperation 1975-80.

The Sub-Committee has taken note of the recommendation on page 10 of its earlier report International Development;

> "the question of the effectiveness of Canadian aid programs is another matter requiring careful public examination. While the evidence suggests that CIDA has been among the more successful development agencies, there is always room for improvement. Moreover it seems clear that there is fairly widespread public doubt about the efficacy of aid in general. It is important, perhaps especially now as we enter a new era of development cooperation, that the questions of the volume, conditions, criteria and evaluation of aid be studied and debated".

The Sub-Committee intends to study aid policy and programs with a view to strengthening Canada's role in international development.

In view of the imminence of the CIEC meeting, (May 30, 31 and June 1) it is desirable to begin with an examination of the CIEC issues, with the inquiry into aid effectiveness and the five year strategy to follow.

CIEC has four commissions dealing respectively with energy, development, raw materials and financial affairs. Canada is a member of the first two commissions and it seems appropriate that the Sub-Committee might give greater importance to these two areas of policy.

1. Energy is of particular significance because the subject is not being discussed in any other forum from the perspective of the North-South dialogue.

2. The Commission on Development involves the broad question of resources transfers and issues described colloquially as the effectiveness of aid. With an aid budget now amounting to over $1 billion, this must be a crucial question for Canadians and the Sub-Committee should take account of these concerns.

Four meetings of the Subcommittee have already been arranged.

- March 30: Mr. MacEachen, to discuss the work of the CIEC and prospects for the coming ministerial meeting;
- March 31: Secretary-General Ramphal, to discuss the attitude of developing countries in the North-South dialogue and the effectiveness of aid from an international perspective;
- April 1: Mr. Dupuy to discuss the issues of greatest significance which will be faced at the next conference.
- April 5: Officials of the Department of External Affairs, Finance and Industry, Trade & Commerce, and CIDA.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

"APPENDIX END-S-2"

news release communiqué

DATE: March 12, 1977 BACKGROUND INFORMATION

NOTES FOR:

A
STATEMENT
ON

THE CONFERENCE ON INTERNATIONAL ECONOMIC COOPERATION,
FOCUS FOR A DIALOGUE

BY: THE HONOURABLE ALLAN J. MACEACHEN

President's Club
St Francis Xavier University
Antigonish
Nova Scotia

MR. CHAIRMAN:

I am pleased to be here tonight among friends to discuss with you Canada's involvement in the North South dialogue, more particularly our participation in the Conference on International Economic Cooperation. At a time when we are faced with crucial domestic issues it may sound strange to discuss such issues as the need for a "North/South Dialogue" or the realization of a "New Economic Order". Yet, I believe, such discussion is important. As pressing as our domestic issues may be, I feel strongly that Canada, as an industrialized country with close links both with the major economic powers and with the third world countries, has important international responsibilities, the fulfillment of which will have an immediate bearing on our daily life.

Although Canada does not have global commitments like the super powers we are expected to play a key role in assisting with "bridge-building" between industrialized and third world countries. In recent years there has been a shift from a focus on East-West relationships, where the only balance sought was and still is one of nuclear terror, to a North/South polarisation where the imbalance in economic opportunities is as explosive as the former ideological tensions. In this context, Canada's effective and internationally praised "peace-keeping" role should be reinforced by an equally important "peace-making" role in the building of a new international economic order. Canada's key role as co-chairman of the Conference on International Economic Cooperation is central to this effort. Let me explain the origins of CIEC and its present dynamics.

The idea of a meeting between the major OPEC oil exporters and the industrialized oil importers was first floated in early 1974 when energy shortages and inflation were drastically exacerbated by the Arab oil embargo and the abrupt quadrupling of the international oil price by OPEC. In that period, when most western countries were reeling from the economic shock of these combined events, it became evident that the international community was ill-equipped to deal with such energy and energy-related problems. Most countries had no discernible energy policy and there was no multilateral forum designed to address problems and cooperation in this sector. The energy policy vacuum and the extreme vulnerability of the industrialized countries, which the oil embargo demonstrated, convinced most western countries that before a useful dialogue could be engaged in with the oil producers it would be necessary to arrive at some energy policy concertation among the main consumers. Industrialized countries began this process at the Washington Energy Conference of February 1974 and ultimately established an emergency oil sharing program and a framework for ongoing energy cooperation, the International Energy Agency, within the structure of the OECD.

Progress in consumer cooperative efforts and the decline in world oil demand caused by the recession created a situation by early 1975 in which the prospects for a useful producer-consumer conference appeared brighter. For this reason, there was a meeting in Paris in April 1975 between ten key OPEC, developing and consumer countries to arrange such a conference. This first attempt failed as a result of an attempt by OPEC and developing countries to place the proposed energy dialogue in a wider context of consideration of a New International Economic Order. An initiative later in the year by the USA reduced resistance of industrialized countries to this linkage, and made possible a successful second attempt to organize the producer-consumer dialogue, which led to the establishment of CIEC in Paris in December 1975.

It was my good fortune and indicative of the very high standing Canada has among all participants to be selected as a co-chairman of this Conference. Dr. Manuel Perez-Guerrero, the Venezuelan Minister of State for International Economic Affairs, and a former Secretary-General of the United Nations Conference on Trade and Development (UNCTAD) was chosen as the other co-chairman. Together we have spent an intensive year of guiding and directing discussions, conscious that our work will have enormous impact on international relations for many years to come. It is not solely our doing that will be of such importance, but because so many countries have vested the Conference with such importance for their own well-being and, by consequence, the well-being of their trading partners and friends.

The CIEC is extraordinary for a number of reasons: it marks the first comprehensive discussion of the international economic situation; it is the only forum in which oil-producing and consuming nations are meeting; it is the first time that a select group of nations representative of over half the population of the world, has been convened in this fashion; and 70 percent of world industrial production is in the hands of participating countries -- it lacks only the countries of eastern Europe and the People's Republic of China.

It should be noted that although referred to as a "dialogue", CIEC can easily be perceived more as a "trialogue" involving the industrialized countries, the OPEC or oil-producing developing countries and the non-oil developing countries. Each group has separate objectives within the overall framework of international economic cooperation. The industrialized or Group of Eight countries are concerned about continuing inflationary pressures; about the long-range availability of energy resources; about the stability of supply of other key commodities; about

the security of investment; about the fragility of the international economic system; and the risk and difficulty of government intervention in basic market forces.

The oil producers seek a mechanism to ensure that their export earnings and accumulated hard-currency holdings from oil are not eroded by continuing world-wide inflation. They also have a vital stake in the stability of Western currencies and the security of their enormous investments in the industrialized countries.

The developing countries may perhaps have the most serious and intractable problems because they have less obvious or tangible sources of wealth. Some are dependent for export earnings on one or few basic commodities. Owing to the worldwide economic slow-down, the demand for, as well as the price of, some commodities, has declined in real terms in the past few years. The developing countries argue that there is a deteriorating trend in terms of trade, which coupled with a sharp rise in the price of their essential imports such as oil and fertilizer, has created an unmanageable balance of payments problems for them. The deficit in their external balance and the debt burden, particularly of the poorest countries, have become more crushing; and they are looking for relief. They consider that resource transfer now falls far short of their needs and that international trading arrangements should give them increased preferences.

Clearly, it can be seen that the task before CIEC is not an easy one, and the slow progress of the Conference in 1976 is testimony to this. Nonetheless, we feel that discussions have been productive, and that while concrete actions may not be readily visible there have been beneficial results. Most notable is the continued desire to seek cooperative solutions and not revert to the confrontational attitudes of only a few years ago. If that were CIEC's only contribution -- to continue the North/South dialogue in a calm atmosphere -- it is one of considerable substance.

Achieving positive and beneficial international economic change is what the Conference on International Economic Cooperation is about. I have stayed in close touch throughout with Dr. Perez-Guerrero, with the leaders of the industrialized countries, and with developing countries to ensure that the discussions continue and are productive. Given the different perspectives of the three major groups, this has been no easy task. To facilitate the work of the Conference, four Commissions were established with 15 members

each: Energy, Raw Materials, Development, and Financial Affairs. Canada is a member of two, Energy and Development, and maintains a close watching brief in the other two.

These discussions revealed the great difficulty of finding common ground among participants, and by extension, among the world community, with respect to the sort of remedial measures that might lend themselves to negotiation. A fundamental problem is that attacking one problem may in some cases aggravate another. For example, inflation becomes more difficult to control if the prices of raw materials rise significantly; or, the real transfer of resources in turn is adversely affected by continuing inflation.

At mid-year 1976, a meeting of senior officials of participating countries met to review progress and to give direction to the Commissions for the remainder of the year. Developing countries out of impatience for change expressed great dissatisfaction with the lack of progress during the first half of the year, but they acknowledged the necessity of establishing a reasonable analytic base on which to move forward. The participants did agree that the second phase should be "action-oriented", but making this shift, however, was not as easy as it sounded. Considerable difficulty was encountered which required a good deal of attention from Dr. Perez-Guerrero and myself during the summer months. Indeed, at the end of July, the Conference seemed to be on the verge of collapse -- essentially over the question of debt relief, and more particularly over the wording of how the subject should be addressed on the agendas of the Commissions: such is the stuff of international diplomacy.

Dr. Perez-Guerrero consulted intensively with the Group of 19, and I did the same with the Group of 8. Despite the obvious differences in outlook and interests, both sides were convinced of the usefulness of the dialogue and were willing to make the necessary accommodation. As a result, we were able to agree on a work formula which enabled the four Commissions to continue their work. (The formula was to simply state that the formulation of work programmes should not be regarded as a form of prejudgement of the final results.)

Similarly, at the end of November, it was clear that the work of the Commissions had not progressed sufficiently for Ministers to meet and agree on a programme of cooperation. Factors such as elections and change of Administrations in the USA, Germany and Japan influenced Dr. Perez-Guerrero and myself to canvass member countries

on postponing the final meeting until the Spring. Since that time, we have kept in regular communication seeking the best conditions and timing for resumption (and termination) of this unique experiment in international relations. Clearly our thinking -- as has that of most participants -- has been influenced by the arrival of a new Administration in the United States. There has been a great desire to allow President Carter time to review and formulate his policies for international assistance, and consequently the pressure has not been too strong for immediate resumption. However, the Group of 19, when it met in Paris last month did express the hope that the final Ministerial meeting would be held in mid-May. The Group of Eight met earlier this month and confirmed its willingness to bring the meeting to a successful conclusion. With this backing from our respective groups, Dr. Perez-Guerrero and I met again on Monday of this week to initiate preparations for the final phase. We agreed on a calendar of work which has been proposed to the participating countries. It is our opinion that the Conference is now entering into a final decisive phase and we are hopeful that it will result in a successful Ministerial meeting.

Clearly, however, whatever agreements are reached at this meeting, there will be a continuing North/South dialogue. The problems which we are facing are immense and will require enormous efforts to overcome. The alternative to moving forward is increased tension, with all the opportunities this gives to disruptive moves in vitally important political and economic areas. The challenge is great and much will depend on the goodwill, flexibility and realism of all participants if progress is to be made. It is up to the world community, all together, to recreate a climate of confidence.

This crucial period of concertation carries with it promising signs of an improved and more equitable world economic system. The achievement of success within CIEC will require more intensive coordination of the respective national positions of the industrialized countries and a clearer definition of the priorities by the group of Third World and OPEC countries in recognition of the important but incomplete contribution CIEC can make. Indeed the North/South dialogue is and will be pursued in other international fora, for example in the UNCTAD Negotiating Conference on the Common Fund and other UN institutions, in the western economic summit and in the Commonwealth Heads of government meeting.

I need not underline to you how important this is to Canada. Our stake in the smooth working of the world trade and economic system is so great that we must make sure that whatever change takes place is workable and beneficial to all. Indeed, much damage would be done to the North-South dialogue and the cause of the developing world, as well as our own interests, if our efforts produced unworkable results or failed. The CIEC provides a unique opportunity to develop a sense of solidarity, and jointly to improve our ability to create wealth and make progress in reducing the gap between rich and poor.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

DATE: March 30, 1977 BACKGROUND INFORMATION

INDEX OF RELEVANT DOCUMENTS:

(1) Calendar of events 1

(2) Commissions Representation 5

(3) October 13, 1975
Aide-mémoire attached to the french government's letter of invitation dated September 15, 1975 6

(4) October 16, 1975
Final declaration of the preparatory meeting for the Conference on INTERNATIONAL ECONOMIC Co-OPERATION 8

(5) December 19, 1975
Ministerial Conference
Final Communiqué 11

(6) July 10, 1976
Communiqué of Meeting of senior officials 15

(7) September 11, 1976
Minutes of the Conference Co-Chairmen meeting 18
and
Work programme of Commissions 19

CONFERENCE ON INTERNATIONAL ECONOMIC COOPERATION

Resumé of Events

1975

APRIL 7-15	Paris	- Preparatory Meeting (Kleber I) adjourns without result.
OCTOBER 13-16	Paris	- Preparatory Meeting (Kleber II) agrees to hold Ministerial Conference in December.
DECEMBER 16-19	Paris	- 27-Nation Ministerial Conference agrees to "initiate an intensified dialogue" on the international economic situation and to this end establishes four Commissions (Energy, Raw Materials, Development, Finance) to meet regularly during 1976. Ministers agree to meet again "in about twelve months time".

1976

JANUARY 26-27	Paris	- Meeting of Conference and Commission Co-Chairman to prepare the work of the Commissions.
FEBRUARY 11-20	Paris	- First Round of Commission Meetings.
MARCH 17-27	Paris	- Second Round of Commission Meetings.
APRIL 21-28	Paris	- Third Round of Commission Meetings.

MAY	Nairobi	- UNCTAD IV.
JUNE 8-15	Paris	- Fourth Round of Commission Meetings.
JULY 8-10	Paris	- Meeting of Senior Officials to review progress in the first half of the year "agreed that CIEC had completed the initial phase of its work, in which analytical discussions were held on a wide range of international economic problems of concern to both developing and industrialised countries. While there was some recognition that the analytical work had contributed to a greater understanding of the problems under consideration at the Conference, some disappointment was expressed at the lack of concrete results during the first phase of the Conference. The senior officials agreed that the second phase of the Conference would be action-oriented."
JULY 12-17	Paris	- Fifth Round of Commission meetings fails to come to agreement on work programme for second half of year and work is suspended while Conference Co-Chairmen seek a solution to the impasse.
SEPTEMBER 11-12	Paris	- Co-Chairmen negotiate agreement for resumption of meetings.

SEPTEMBER 13-20	Paris	- Sixth Round of Commission meetings resumes with agreement on work programme.
SEPTEMBER 21	New York	- Opening of UNGA XXXI.
OCTOBER 20-27	Paris	- Seventh Round of Commission Meetings.
NOVEMBER 16-23	Paris	- Eighth Round of Commission meetings is series of contact groups which attempt to find middle ground for compromise that can be recommended to Ministers in December.
DECEMBER 9	Caracas and Ottawa	- Conference Co-Chairmen, after consulting participants, announce there is agreement to postpone Ministerial Conference until the spring of 1977.
DECEMBER 22	New York	- UNGA XXXI adjourns session to resume after CIEC Ministerial Meeting.

1977

JANUARY/FEBRUARY		- Co-Chairmen carry out consultations with respective groups.
FEBRUARY 7	New York	- Conference Co-Chairmen meet to exchange views on group attitudes.

MARCH 7	Caracas	- Meeting of two Conference Co-Chairmen to set a calendar of work and dates for final Ministerial Meeting.
APRIL 6	Paris	- "Group of 8" Senior Officials' Meeting.
APRIL 26-28	"	- Meeting between the two Co-Chairmen of the Conference and the 8 Co-Chairmen of the Commissions (Energy, Raw Materials, Development and Financial Affairs) in conjunction with meetings of senior representatives of the "Group of 8" and of the "Group of 19".
APRIL 29 MAY 14	"	- Meetings of contact groups.
MAY 26-27	"	- Meeting of Senior Officials.
MAY 30 -JUNE 1	"	- Final Ministerial Meeting.

			COMMISSION REPRESENTATION			
	PARTICIPATING COUNTRIES	CO-CHAIRMEN	ENERGY	RAW MATERIALS	DEVELOPMENT	FINANCIAL AFFAIRS
1.	ALGERIA	-	X		CCC	
2.	ARGENTINA			X	X	
3.	AUSTRALIA			X		
4.	BRAZIL		X			X
5.	CAMEROUN			X	X	
6.	CANADA	CCC*	X		X	
7.	EEC	--	X	X	CCC	CCC
8.	EGYPT		X			X
9.	INDIA		X		X	X
10.	INDONESIA			X		X
11.	IRAN	-	X			CCC
12.	IRAQ		X			X
13.	JAMAICA		X		X	
14.	JAPAN	-	X	CCC	X	X
15.	MEXICO			X		X
16.	NIGERIA			X	X	
17.	PAKISTAN				X	X
18.	PERU	-		CCC	X	
19.	SAUDI ARABIA	-	CCC			X
20.	SPAIN			X		
21.	SWEDEN				X	X
22.	SWITZERLAND		X			X
23.	UNITED STATES	-	CCC	X	X	X
24.	VENEZUELA	CCC*	X	X		
25.	YUGOSLAVIA			X	X	
26.	ZAIRE		X	X	X	
27.	ZAMBIA			X		X

X PARTICIPANTS
CCC COMMISSION CO-CHAIRMAN
CCC* CONFERENCE CO-CHAIRMAN

PREPARATORY MEETING FOR THE CONFERENCE ON INTERNATIONAL ECONOMIC CO-OPERATION

Doc. RP II/1/Rev. 1

Paris, 13 October 1975

AIDE-MEMOIRE ATTACHED TO THE FRENCH GOVERNMENT'S LETTER OF INVITATION DATED 15 SEPTEMBER 1975

1.1. – It has been agreed that the questions to be discussed during the dialogue between industrialized countries and developing countries are energy, raw materials and the problems of development, including all related financial questions.

1.2. – These questions will be dealt with on equal footing. The participants in the dialogue will in particular spare no effort to advance toward constructive solutions on each of these subjects.

2.1. – A new preparatory meeting will be held in Paris at as early a date as possible, and no later than October 15, comprising the same members, at the same level and in accordance with the same rules of procedure (particularly as regards observers) as the preparatory meeting last April.

2.2. – The name of this meeting will be: "Preparatory meeting for the conference between industrialized countries and developing countries" or "Preparatory meeting for the conference on international economic cooperation".

2.3. – The task of the preparatory meeting will be:

- to confirm the consensus reached at the April preparatory meeting on the convening of a limited but representative conference, on the number of its participants and on the procedure for their selection;
- to submit to the conference proposals on the setting up of committees and their composition (members and observers).

2.4. – The preliminary meeting should be prepared in such a way that it reaches a consensus within no more than two to three days.

3.1. – The preparatory meeting will be followed up, within a maximum of two months, by the conference itself. The conference will comprise 27 members, eight from the industrialized countries and 19 from the developing countries. Each of these two groups will select its representatives to the conference within one month after the preparatory meeting.

3.2. – The conference will open at the ministerial level. In order to ensure the actual participation of all the ministers, it would be preferable that its duration does not exceed three days.

3.3. – The essential task of the conference will be to decide on the proposals to be submitted for its approval by the preparatory meeting.

3.4. – This should induce it to set up four committees, corresponding to

the themes of the dialogue, to determine their composition, to set general guidelines for them within the framework of paragraphs 4.3. to 4.6. inclusive and to agree on what follow-up their work should have.

4.1. — These committees will not have more than 15 members. In determining its representation in each committee, each of the two groups at the conference will choose from among its members, those who, because of their special interest and the overall significance of their participation seem best suited to take part in order that the work may be carried out in an effective and responsible manner. The chairmanship of each of the committees will be assumed by two co-chairmen designated by each of the two groups respectively.

4.2. — The committees will be composed of high-level experts representing their government.

4.3. — The committee on energy, within the framework of an overall study of prospects for energy production and consumption in the world, including hydrocarbons, will be entrusted with facilitating through suitable ways and means the arrangements between oil producers and consumers which may seem advisable.

4.4. — The committee on raw materials, through suitable ways and means and taking the existing situation into account, will be entrusted with facilitating the arrangements which may seem advisable in the area of raw materials—including food products—which are of particular interest to the developing countries.

4.5. — The committee on development, through suitable ways and means and taking the existing situation into account, will be entrusted with facilitating the arrangements which may seen advisable in the area of cooperation for development.

4.6. — The committee on financial affairs, while respecting the jurisdiction of international institutions (IMF, World Bank) will study all financial problems, including their monetary aspects, related to the work of the three preceding committees. It will be composed of an appropriate number of members from each of these three committees.

4.7. — The committees on raw materials and development will, in particular, take into consideration the work carried out by other appropriate international bodies and will establish the necessary contacts with these groups.

4.8. — Joint meetings of the co-chairmen of these committees may be planned if the need arises.

4.9. — Observers from organizations which are directly concerned with the problems being discussed will be able to attend the committees and will have the right to speak.

5.1. — The conference will meet again at the ministerial level in about 12 months.

5.2. — One or several meetings of the conference at the level of government officials may possibly be held at least six months after the first meeting of the conference at the ministerial level.

Doc. RP II/12 *Paris, 16 October 1975*

FINAL DECLARATION OF THE PREPARATORY MEETING FOR THE CONFERENCE ON INTERNATIONAL ECONOMIC CO-OPERATION

1. — The participants in the Preparatory Meeting for the international Conference proposed by the President of the French Republic, which was held in Paris from 7 to 15 April 1975, met again at the International Conference Centre from 13 to 16 October 1975 under the technical chairmanship of Mr. de Guiringaud, Ambassador of France, with a view to pursuing preparation for the dialogue on energy, raw materials, problems of development, including all related financial questions.

2. — The ten delegations confirmed the agreement of their authorities on the convening of an international conference on these questions. They decided that the Conference will be called the "Conference on International Economic Co-operation", that it will be held in Paris, that it will be composed of 27 members designated as indicated below, and that it will be convened at ministerial level on 16 December 1975 for a session of two or possibly three days. The Secretary-General of the United Nations will be invited to the Ministerial Conference.

3. — The European Economic Community, the United States and Japan, on the one hand, and the seven developing countries participating in the Preparatory Meeting (Algeria, Brazil, India, Iran, Saudi Arabia, Venezuela, Zaire), on the other hand, will assume responsibility for the designation, from among their respective groups and according to the procedure which the industrialized countries and the developing countries, respectively, deem appropriate, of five industrialized countries and twelve developing countries, to be added to the present participants in the Conference. The French Government will be notified, within a period which should not exceed one month, of the list thus established of the delegations to be invited to the Ministerial Conference.

4. — The ten delegations also decided that the Conference should have two co-chairmen chosen respectively by each of the two participating groups from among its members, and that they should preside alternately over the meetings in a manner to be agreed between them. The participants in the Preparatory Meeting recommend that the two co-chairmen should be designated as soon as possible after the lists of participants in the Conference have been completed, and they suggest that the two co-chairmen should begin, immediately after being designated, to take together all necessary steps, in liaison with the host country, to ensure that the Ministerial Conference proceeds satisfactorily.

5. — The Preparatory Meeting proposes to the Ministerial Conference that it set up a commission for energy, a commission for raw materials, a commission for development, and a commission for financial affairs. Each of these commissions should consist of fifteen members, ten of them representing developing countries and five representing industrialized countries, chosen by each of the two groups of participants in the Conference from among its members.

6. – In determining the composition of its representation in each commission, each of the two groups at the Conference should choose from among its members those who, because of their special interest and the overall significance of their participation, seem best suited to take part in order that the work may be carried out in an effective and responsible manner.

7. – The chairmanship of each of the commissions should be assumed by two co-chairmen designated by each of the two groups respectively. Joint meetings of the co-chairmen of the commissions may be planned if the need arises.

8. – The Preparatory Meeting recommends that the intergovernmental functional organizations which are directly concerned with the problems considered, and which the Ministerial Conference deems to be able to make a useful contribution to their discussion, be represented on a permanent basis in the corresponding commissions by observers with the right to speak but without the right to vote, and hence not participating in the formation of a consensus. In addition to the United Nations Secretariat, the list of these organizations should include, in particular, OPEC, IEA, UNCTAD, OECD, FAO, GATT, UNIDO, UNDP, IMF and IBRD. Furthermore, each commission may invite appropriate intergovernmental functional organizations to participate as observers *ad hoc* in the examination of specific questions.

9. – Members of the Conference wishing to follow the work of a commission to which they do not belong should be entitled to appoint a representative in the capacity of auditor without the right to speak.

10. – The activities of the four commissions whose establishment is recommended by the Preparatory Meeting will proceed on the basis of the relevant paragraphs of the Aide-Memoire annexed to the French Government's invitation to this Meeting, in the light of the following clarifications and interpretations:

a) It is understood that the Commission on Energy will facilitate all arrangements which may seem advisable in the field of energy.

b) It is understood that the Commission on Raw Materials will take into account the progress made in other international forums and will be entrusted with facilitating the establishment or reinforcement, as the case may be, of arrangements which may seem advisable in the field of raw materials including foodstuffs—which are of particular interest to developing countries.

c) It is understood that the Commission on Development will take into account the progress in other international forums and the results achieved, and will be entrusted with facilitating the establishment or reinforcement, as the case may be, of arrangements for accelerating the development of developing countries, on the basis of close co-operation.

d) It is understood that the Commission on Financial Affairs may discuss issues, including their monetary aspects, of importance to member countries, while respecting the jurisdiction of international institutions (IMF, IBRD).

e) It is understood that the four Commissions should function in parallel and that the results of their work are linked and should be submitted to the Ministerial Conference.

11. It is agreed that any delegation may raise any subject relevant to the themes of the dialogue for discussion in the commissions.

12. It has been agreed in accordance with the relevant paragraphs of the above-mentioned Aide-Memoire that the Ministerial Conference will be called upon to set the general guidelines for the work of the Commissions.

13. – The Preparatory Meeting recommends to the Ministerial Conference that the relevant paragraphs of the above-mentioned Aide-Memoire, as interpreted and clarified above, as well as the above-mentioned principle that any relevant subject may be raised for discussion in the Commissions, serve as the general guidelines for the Commissions.

14. – Some delegations have already tabled with this Preparatory Meeting documents proposing subjects to be discussed in the Commissions. The Preparatory Meeting recommends that the Ministerial Conference agree that these and any other proposals which may be tabled subsequently in accordance with the general guidelines be discussed in the Commissions.

15. – As regards the practical measures, the Preparatory Meeting recommends that the Conference adopt English, Arabic, Spanish and French as official languages and working languages.

16. – The Preparatory Meeting recommends that the Conference adopt the Rules of Procedure which it itself had adopted, and which are based, in particular, on the principle of "consensus", according to which decisions and recommendations are adopted when the Chair has established that no member delegation has made any objection.

17. – The Preparatory Meeting considers that the Conference should have an international secretariat with an exclusively administrative and technical function, the Ministerial meeting being responsible, on the basis of proposals by the two co-chairmen, for determining its organization, establishing its operational procedure and allocating the financial costs in respect of it. It is understood, however, that pending a decision on the provisions to be adopted for the continuation of the work, the French Government will assume responsibility and provide the secretariat for the Ministerial meeting scheduled for December 1975, under the conditions in which these services were provided for the Preparatory Meeting.

18. – The Preparatory Meeting finally recommends that the Ministerial Conference decide to meet again at ministerial level in about twelve months' time. One or several meetings of the Conference at the level of government officials could possibly be held at least six months after the first meeting of the Conference at ministerial level.

19. – In conclusion, the participants paid tribute to President Giscard d'Estaing for the initiative taken by him, thanks to which a dialogue was successfully initiated, and to the French Government for all the efforts it has made towards that end.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

DATE: December 19, 1975 BACKGROUND INFORMATION

MINISTERIAL CONFERENCE

Final Communiqué

MINISTERIAL CONFERENCE *19 December 1975*

CCEI-CM4
Original: English
Submitted by: Co-Chairmen
19 December 1975

FINAL COMMUNIQUE

1. – The Conference on International Economic Co-operation met in Paris, at ministerial level, from December 16 to December 19. Representatives of the following 27 Members of the Conference took part; Algeria, Argentina, Australia, Brazil, Cameroon, Canada, EEC, Egypt, India, Indonesia, Iran, Iraq, Jamaica, Japan, Mexico, Nigeria, Pakistan, Peru, Saudi Arabia, Spain, Sweden, Switzerland, United States, Venezuela, Yugoslavia, Zaire, Zambia. The ministerial representatives who attented the Conference welcomed the presence of the Secretary-General of the United Nations.

2. – The work of the Conference was opened by H.E. the President of the French Republic, Mr. Valéry Giscard d'Estaing.

3. – The Hon. Allan J. MacEachen, Secretary of State for External Affairs of Canada, and Dr. Manuel Pérez-Guerrero, Minister of State for International Economic Affairs of Venezuela, co-Chairmen of the Conference on International Economic Co-operation, presided at the Ministerial Meeting.

4. – The Ministerial representatives at the Conference expressed their views with regard to the international economic situation. They made suggestions as to how the problems which they had identified might be resolved. Attention was drawn to the plight of the most seriously affected countries. They recognized that the Conference on International Economic Co-operation provides a unique opportunity to address these problems and to further international economic co-operation for the benefit of all countries and peoples.

5. – The Conference decided to initiate an intensified international dialogue. To this end, it established four Commissions (on energy, raw materials, development and financial affairs) which will meet periodically through the coming year. It was agreed that each of the four Commissions would consist of fifteen members, ten of them representing developing countries, five of them representing industrialized countries.

6. – The Commissions shall start their work on February 11, 1976. Preparation of the work of the four Commissions shall be reviewed at a meeting of the co-Chairmen of the Conference and of the four Commissions after consultation with the other participants in the Conference. This meeting will take place on January 26, 1976 within the framework of the general guidelines contained in paragraphs 10-14 of the Final Declaration of the Second Preparatory Meeting which are approved by the Conference.

7. – The Conference agreed that the following participants should serve on the Commissions:

– **Energy**: Algeria, Brazil, Canada, Egypt, EEC, India, Iran, Iraq, Jamaica, Japan, Saudi Arabia, Switzerland, United States, Venezuela, Zaire.

– **Raw Materials**: Argentina, Australia, Cameroon, EEC, Indonesia, Japan, Mexico, Nigeria, Peru, Spain, United States, Venezuela, Yugoslavia, Zaire, Zambia.

Development: Algeria, Argentina, Cameroon, Canada, EEC, India, Jamaica, Japan, Nigeria, Pakistan, Peru, Sweden, United States, Yugoslavia, Zaire.

Finance: Brazil, EEC, Egypt, India, Indonesia, Iran, Iraq, Japan, Mexico, Pakistan, Saudi Arabia, Sweden, Switzerland, United States, Zambia.

The co-Chairmen of the Commissions will be:

– **Energy**: Saudi Arabia and United States.
– **Raw Materials**: Japan and Peru.
– **Development**: Algeria and EEC.
– **Finance**: EEC and Iran.

Joint meetings of the co-Chairmen of the Conference and of the Commissions may be held if the need arises.

8. – It was agreed that members of the Conference who wish to follow the work of a Commission to which they do not belong should be entitled to appoint a representative in the capacity of auditor without the right to speak.

9. – The Conference decided that a number of inter-governmental functional organizations which are directly concerned with the problems to be considered would be able to make a useful contribution to their consideration. It therefore invited these organizations (United Nations Secretariat, OPEC, IEA, UNCTAD, OECD, FAO, GATT, UNDP, UNIDO, IMF, IBRD, SELA) to be represented on a permanent basis in the relevant Commissions. Their observers will have be the right to speak but not the right to vote and hence will not participate in the formation of a consensus. Each Commission may, in addition, invite appropriate inter-governmental functional organizations to participate as observers *ad hoc* in the examination of specific questions.

10. – The Conference decided to establish an international Secretariat with an exclusively administrative and technical function on the basis of proposals put forward by the two co-Chairmen. It named Mr. Bernard Guitton as head of the Secretariat and approved plans for its organization and operational procedures. The financial costs arising from the establishment of the Secretariat and from future meetings of the Conference will be borne by members of the Conference on the basis of a formula agreed by the Conference.

11. – It was agreed that the four Commissions should meet in Paris. Subsequent meetings of the Commissions will be convened by their co-Chairmen.

12. – One or several meetings of the Conference at the level of Government officials may be held at least six months after this ministerial meeting. The

Ministerial Conference agreed to meet again at Ministerial level in about twelve months time.

13. — The Conference adopted the Rules of Procedure recommended by the Preparatory Meeting which are based on the principle of consensus, according to which decisions and recommendations are adopted when the chair has established that no member delegation has made any objection. English, Arabic, Spanish and French are the official and working languages of the Conference. The Rules of Procedure apply to all the bodies of the Conference.

14. — The Conference took note of the resolution of the General Assembly entitled « Conference on International Economic Cooperation » (Resolution 3515 [xxx]) and agreed to make reports available to the 31st Session of the U.N. General Assembly.

15. — The members of the Conference paid special tribute to President Giscard d'Estaing for the action he had taken to bring about the dialogue which is now engaged and expressed their warm appreciation to the Government of France for its hospitality and for the efforts and obligations it had untertaken in order to make the Ministerial Conference a success.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

DATE: July 10, 1976 BACKGROUND INFORMATION

COMMUNIQUE

OF

MEETING OF SENIOR OFFICIALS

JULY 8-10, 1976

1. The Conference on International Economic Co-operation met in Paris from July 8-10 at the level of senior officials to review the progress of the dialogue in the four Commissions and provide guidance for their future work. Representatives of the following 27 members of the Conference took part:

Algeria, Argentina, Australia, Brazil, Cameroon, Canada, Arab Republic of Egypt, EEC, India, Indonesia, Iran, Iraq, Jamaica, Japan, Mexico, Nigeria, Pakistan, Peru, Saudi Arabia, Spain, Sweden, Switzerland, United States, Venezuela, Yugoslavia, Zaire, Zambia.

The Secretary General of the United Nations was represented at the meeting.

2. The Honourable Allan J. MacEachen, Secretary of State for External Affairs of Canada, and H.E. Dr. Manuel Perez Guerrero, Minister of State for International Economic Affairs of Venezuela, co-Chairmen of the Conference, presided at the meeting.

3. The senior officials agreed that the Conference on International Economic Co-operation had completed the initial phase of its work, in which analytical discussions were held on a wide range of international economic problems of concern to both developing and industrialized countries. While there was some recognition that the analytical work had contributed to a greater understanding of the problems under consideration at the Conference, some disappointment was expressed at the lack of concrete results during the first phase of the Conference.

4. The senior officials agreed that the second phase of the Conference would be action-oriented. Therefore, the senior officials' meeting directed the Commissions to concentrate their work on formulating concrete proposals for action to be submitted to the Ministerial Conference for adoption, which would constitute a significant advance in international economic co-operation and make a substantial contribution to the economic development of the developing countries.

5. The senior officials took note of the paper presented by the Group of 19 containing an enumeration of areas of concentration for work in the second phase.

6. The senior officials mandated the Commissions to finalise their work programmes taking into account the analytical work completed during the first half of the Conference and guided by the directives to Commissions in paragraph 4, the paper presented by the Group of 19 and contributions from other participants, including those made by the co-Chairmen of the Commissions during the senior officials' meeting. The senior officials instructed the Commissions to finalise their work programmes not later than during their July session which is fixed for July 12-17. With the satisfactory completion of this task the subsequent sessions of the Commissions will be as follows:

September 13-20 October 20-27 November 16-23

These dates may be altered by Commission consensus in order to complete the work programmes which the Commissions will have set for each of their sessions.

7. The senior officials agreed that Commissions may decide by consensus, in conformity with the Rules of Procedure of the Conference, to hold joint meetings to co-ordinate their activities and allocate their work.

8. The senior officials agreed that the work of the second phase of the Conference should lead to proposals for an equitable and comprehensive programme for international economic co-operation including agreements, decisions, commitments and recommendations to be submitted for approval to the Ministerial Conference.

9. The concluding Ministerial Meeting of the Conference on International Economic Co-operation will take place in mid-December 1976. The two co-Chairmen of the Conference will decide on specific dates after appropriate consultations.

10. The senior officials reaffirmed the political will of their Governments to ensure the success of the Conference.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

September 11, 1976

BACKGROUND INFORMATION

M I N U T E S
of the
CONFERENCE CO-CHAIRMEN MEETING

After consultation with the members of the Conference on International Economic Cooperation the following minute has been agreed to by the Delegation of Canada and Venezuela, as co-Chairmen of the Conference.

Pursuant to the agreement on July 17 to have the two co-Chairmen propose to the participants of the Conference a basis for proceeding, a work programme has been prepared which is acceptable to the members of the Conference and which will provide the basis for the work of the second phase of the Conference. The work programme is attached.

The two co-Chairmen understand that some of the Delegations may wish to make statements on this work programme and these statements will be circulated as Conference documents.

WORK PROGRAMME OF COMMISSIONS

The following work programme has been established particularly in furtherance of the agreements reached at the Senior Officials' Meeting in July. It does not projudge the final results of the CIEC. Proposals may be introduced by Delegations up until October 31 for the consideration of which opport-nity will be provided at an agreed time during the work of the Commissions.

COMMISSION ON ENERGY

On the basis of its analyses, the Energy Commission has assessed past and current trends in the world energy situation. The Commission has identified problems, listed below, to be dealt with on a basis of international economic cooperation.

Taking into account the economic interests, including energy interests of all countries, the Commission proposes to formulate the principles, elements and forms of such cooperation, with a view to preparing concrete proposals for approval by the Conference at the Ministerial level, the Commission will concentrate on the following matters:

I - Resource Availability, Supply and Development

a) Availability and supply (considering technical and financial constraints on such availability and supply within a commercial sense), conservation and development of energy resources including supplies of energy to developed and developing countries, particularly those most dependant on imported energy, and access to energy markets.

b) Forecasts of supply and demand.

c) The problems of developing countries most dependent upon energy imports and the Most Seriously Affected and measures to alleviate them.

d) Augmenting reserves and production capacities of conventional and non-conventional sources of energy particularly those resources that are less depletable and more permanent and renewable, bearing in mind those resources beyond the limits of national jurisdiction.

e) Conservation and increased efficiency of energy utilization.

f) Accelerated development and industrialization of the developing countries including increased hydrocarbons processing in the developing countries and exports of developing countries to developed countries.

g) Availability and development of energy infrastructure in all countries and specially in the developing countries.

II - Energy Prices and the Purchasing Power of Energy Export Earnings

a) Competitive standing of various sources of energy including but not limited too:

(i) availability; (ii) depletability; (iii) prices and economic costs of existing sources of energy as well as the intrinsic value of depletable energy sources; (iv) the probable prices and economic costs of new sources of energy.

b) The Energy Commission will consider proposals for the preservation of purchasing power of energy export earnings, including accumulated revenues from oil exports, within a general framework of the improvement and preservation of the purchasing power of the export earnings of developing countries vis-à-vis among other factors, inflation in industrialized countries, changes in prices of imported goods and services and other economic factors essential to the economic progress of developing countries.

c) The role of energy prices together with the prices of other major economic inputs in the world economic situation including growth, inflation and investment.

III - Technical, Scientific and Financial Cooperation

International financial, scientific and technical cooperation among all countries for the development of energy resources and for the transfer of and participation in energy related technology to the developing countries including:

a) Cooperation aimed at alleviating the special energy problems of the oil importing developing countries, particularly those most dependent on imports of energy and those Most Seriously Affected, such as:

- measures to enable them to import energy required for their economic development.

- measures to promote the development of their indigenous energy resources and enhance the mobilization of capital and technology needed for this development.

b) Cooperation aimed at the special concerns of the oil-exporting countries to assure supplies of energy adequate to their economic progress through:

- the diversification of their energy sources

- their participation in the research and development of energy technology.

c) General Cooperation:

General cooperation in the transfer and utilization of appropriate new and existing energy technologies, including assistance in energy planning and in the mobilization of international financial resources to promote the development of all conventional and non-conventional types of energy in the developing countries.

Note:

Certain portions of the work on the points outlined above may be more appropriately and effectively carried out in other Commissions. The co-Chairmen of the Energy Commission will coordinate these points as necessary with the co-Chairmen of other Commissions.

COMMISSION ON RAW MATERIALS

To fulfill the directive embodied in the communiqué issued by the meeting of senior officials, that the work during the second phase of the Conference should concentrate on formulating concrete proposals for action to be submitted to the Ministerial Conference for adoption, which would constitute a significant advance in international economic cooperation and make a substantial contribution to the economic development of the developing countries; and in conformity with the provisions of the final declaration of the preparatory meeting of the CIEC endorsed by the Ministerial meeting, which provide that the RMC will take into account the progress made in other international forums and will be untrusted with facilitating the establishment or reinforcement, as the case may be, of arrangements which may seem advisable in the field of raw materials - including foodstuffs - which are of particular interest to developing countries, the RMC has decided to take fully into account the relevant decisions of UNCTAD IV and to concentrate its work during the second phase of the Conference on the undernoted list of areas, with the aim of evolving concrete proposals which, along with those of the other Commissions, should lead to proposals for an equitable and comprehensive programme for international economic cooperation including agreements, decisions, commitments and recommendations to be submitted for approval to the Ministerial Conference.

It is understood that improvement of the structures of commodity markets (inparticular, action in support of negotiations within the Integrated Programme including its Common Fund) will be a permanent subject for all forthcoming sessions of the Commission.

I - Improvement of commodity market structures

- Facilitating the negotiations referred to in paragraph supra.
- Local processing and diversification
- Transport, marketing and distribution.

II - Improvement in export earnings

The Raw Materials Commission will consider proposals for improvement and preservation of the purchasing power of commodity export earnings of developing countries, taking into account inter alia movements in prices

of imported manufactured goods, exchange rates, production costs, and world inflation.

- Purchasing power of developing countries
- Compensatory financing.

III - Improvement in commodity trade and other questions

- Access to markets
- Conditions of supply
- Investment
- Competitiveness of natural product vis-à-vis synthetics.
- Interests of importing developing countries
- Foodstuffs.

COMMISSION ON DEVELOPMENT

I - Transfer of Resources

- Debt problems of developing countries.

  CIEC is an appropriate forum for dealing with the problem of indebtedness of developing countries. It was recognized that debt problems of developing countries have both developmental and financial implications which require consideration during the second phase of the Conference with a view to facilitating agreement on concrete proposals to be submitted for approval to the Ministerial Conference.

  The Commission on Financial Affairs will formulate proposals for principles or features for debt reorganization operations. The Commission on Development will consider other aspects of or proposals on indebtedness of developing countries taking into account their development needs and external payments problems, as well as proposals for measures which would contribute to the alleviation of the existing debt burden of developing countries depending largely upon aid and having serious structural financial problems. These would include in particular least developed countries, most seriously affected developing countries and other countries in need. These latter problems which may lead to difficulties in implementing their debt service constitute general problems of transfer of resources.

- Official Development Assistance.

- Other flows.

II - Food & Agriculture

- Increased agricultural production in developing countries.

- Fertilisers.

- World food security.

- Food aid.

III - Co-operation on industrialization and Transfer of technology

A - Increase of industrial capacity and production of developing countries within the framework of changes in world industrial structures including an increasing share for developing countries in industrial production.

(i) International co-operation to promote industrialization in developing countries, including the system of consultations.

(ii) Investment and transnational corporations.

B - Transfer of technology

(i) Measures for access to technology, including the code of conduct.

(ii) Strengthening the ability of developing countries to select, adapt, develop, and apply technology, including its institutional aspects and training as well as promotion of developing countries' exports of technology.

IV - Infrastructure

- Improvement of economic and social infrastructure in developing countries, especially transport and communications infrastructure.

V - Trade between industrialized and developing countries

- Trade in industrial and food products of interest to developing countries, supply, access to markets, MTN and related subjects included in the Tokyo Declaration, GSP.

- Trade promotion.

The problems of the Most Seriously Affected Countries, the Least Developed, Developing Landlocked* and Developing Island Countries will be examined under each of the relevant above headings.

---

* It is understood that under this heading the problems of countries experiencing similar geographical difficulties and which have been qualified as semi-landlocked may be raised.

COMMISSION ON FINANCIAL AFFAIRS

Programme of Work for the Second phase (1)

I - Indebtedness of developing countries (2)

CIEC is an appropriate forum for dealing with the problem of indebtedness of developing countries. It was recognized that debt problems of developing countries have both developmental and financial implications which require consideration during the second phase of the Conference with a view to facilitating agreement on concrete proposals to be submitted for approval to the Ministerial Conference.

The Commission on Financial Affairs will formulate proposals for principles or features for debt reorganization operations. The Commission on Development will consider other aspects of or proposals on indebtedness of developing countries taking into account their development needs and external payments problems, as well as proposals for measures which would contribute to the alleviation of the existing debt burden of developing countries depending largely upon aid and having serious structural financial problems. These would include in particular least developed countries, most seriously affected developing countries and other countries in need. These latter problems which may lead to difficulties in implementing their debt service constitute general problems of transfer of resources.

II - Financing problems of the balance of payments of developing countries (3)

(A) Capital flows towards and investment in developing countries.

a) access to capital markets

b) direct investment

(B) Official Development Assistance. (4)

III - Problems of Financial Assets of oil exporting developing countries including the terms and conditions of investment of these assets.

IV - Cooperation among developing countries

V - Measures against inflation

VI - Other issues.

---

(1) The monetary aspects of each item of the agenda will be raised in connection with the specific items, while respecting the jurisdiction of international institutions (IBRD and IMF)

(2) Taking into consideration the need for coordination on this subject between the Commission on Development and the Commission on Financial Affairs.

(3) Some of these issues are considered by the Commission on Development under the subject "Transfer of Resources".

(4) After the discussion of this subject by the Commission on Development

«APPENDICE END-S-1»

Le Sous-comité sur le Développement international a reçu l'ordre de renvoi du 22 décembre 1976, enjoignant au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

> "d'étudier et de faire rapport sur l'ensemble des politiques du Canada ayant trait au développement international, et en particulier aux relations économiques entre les pays développés et ceux qui sont en voie de développement".

Selon l'interprètation du Sous-comité, ce renvoi l'autorise à étudier le rôle du Canada dans le domaine du développement international, à double point de vue:

a) étudier la CCEI et le rôle que le Canada y joue; et

b) étudier l'efficacité des programmes d'aide du Canada, sous l'angle de la prise de position politique du gouvernement formulée dans le document: Stratégie pour la coopération en matière de développement international 1975-80.

Le Sous-comité a pris note de la recommandation figurant à la page 10 de son rapport antérieur: Développement international:

> "L'efficacité des programmes canadiens d'aide est une autre question que le public doit étudier attentivement. Bien que les témoignages indiquent que l'ACDI a été l'organisme de développement économique qui a connu le plus de succès, il y a toujours place à des améliorations. En outre, il semble évident qu'une assez grande partie du public doute de l'efficacité de l'aide en général. Il est important, surtout au moment où nous entrons dans une ère nouvelle de coopération en matière de développement économique, d'étudier et de débattre les questions de volume, de conditions, de critères et d'évaluation de l'aide".

Le Sous-Comité se propose donc d'étudier la politique et les programmes d'aide en vue de consolider le rôle du Canada dans le développement international.

Vu l'imminence de la rencontre de la CCEI (les 30 et 31 mai et le 1er juin), il est souhaitable de se mettre à étudier les problèmes du CIEC, pour entreprendre ensuite l'enquête sur l'efficacité des programmes d'aide et la stratégie quinquenale.

La CCEI comprend 4 commissions s'occupant respectivement d'énergie, de développement, de matières premières et d'affaires financières. Le Canada est membre des deux premières commissions et il semble approprié que le Sous-comité accorde une plus grande importance à ces deux domaines de la politique.

1. L'énergie revêt une importance spéciale, étant donné qu'aucun autre organisme n'en discute du point de vue du dialogue Nord-Sud.

2. La Commission du développement touche au vaste problème du transfert des ressources et aux questions que l'on décrit familièrement sous l'expression efficacité des programmes de l'aide. Les fonds affectés à l'aide s'élèvent maintenant à plus de $1 milliard, ce problème doit donc être d'un intérêt crucial pour les Canadiens et le Sous-comité devrait en tenir compte.

On a déjà organisé quatre rencontres du Sous-comité:

- le 30 mars: avec M. MacEachen, pour discuter du travail de la CCEI et des perspectives que suscite la prochaine rencontre des ministres;

- le 31 mars: avec le Secrétaire général, M. Ramphal, pour discuter de l'attitude des pays en voie de développement dans le dialogue Nord-Sud et de l'efficacité des programmes d'aide dans une perspective internaionale;

- Le 1er avril: avec M. Dupuy, pour discuter des problèmes les plus importants qui seront soulevés lors de la prochaine conférence;

- Le 5 avril: avec les hauts fonctionnaires des ministères des Affaires extérieures, des Finances, de l'Industrie et du Commerce et de l'ACDI.

«APPENDICE END-S-2»

Conference on International economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

DATE: Le 12 mars, 1977

A TITRE DOCUMENTAIRE

NOTES POUR UN:

DISCOURS
SUR

LA CONFERENCE SUR LA COOPERATION ECONOMIQUE INTERNATIONALE, OPPORTUNITE DE DIALOGUE

PAR: L'HONORABLE ALLAN J. MACEACHEN

Club du Président
Université Saint-François Xavier
Antigonish
Nouvelle-Ecosse

Monsieur le Président,

Je suis heureux de me retrouver ce soir parmi des amis pour discuter de la participation du Canada au dialogue Nord-Sud, et plus particulièrement de son apport à la Conférence sur la Coopération Economique Internationale. A un moment où notre pays fait face à des problèmes internes d'une portée cruciale, il peut paraître curieux de discuter de questions comme le "dialogue Nord-Sud" ou la réalisation d'un "nouvel ordre économique international", cependant je suis convaincu de l'importance de telles discussions. Aussi urgents que puissent être nos problèmes intérieurs, j'ai la ferme conviction que le Canada, en tant que pays industrialisé aux liens étroits à la fois avec les grandes puissances économiques et avec les pays du tiers monde, est investi de responsabilités importantes dont l'acquittement aura une incidence directe sur notre vie quotidienne.

Bien que notre pays n'ait pas d'engagements globaux à la façon des superpuissances, il lui incombe néanmoins de jouer un rôle clé dans la construction de "ponts" entre le monde industrialisé et le monde en voie de développement. Ces dernières années, les relations Est-Ouest, où le seul équilibre recherché était et demeure encore celui de la terreur nucléaire, ont cédé la place à une polarisation Nord-Sud où les déséquilibres économiques créent une situation aussi explosive que les anciennes tensions idéologiques. Dans ce contexte, le rôle efficace et internationalement reconnu du Canada en tant que "gardien de la paix" devrait se doubler d'un rôle tout aussi important de "pacificateur" par sa contribution à l'édification d'un nouvel ordre économique international. La situation privilégiée du Canada, par sa coprésidence de la Conférence sur la coopération économique internationale, prend une importance capitale à cet égard. Permettez-moi de vous décrire les origines de la CCEI et sa dynamique actuelle.

L'idée d'une réunion entre les principaux pays exportateurs de pétrole membres de l'OPEP et les pays industrialisés importateurs a d'abord germé au début de 1974, lorsque la pénurie énergétique et l'inflation ont été fortement accentuées par l'embargo arabe sur le pétrole et la quadruplement rapide de son prix international décrété par l'OPEP. A cette époque, la plupart des pays occidentaux essuyant les contrecoups économiques de cette conjoncture, il est devenu évident que la communauté internationale était mal préparée pour faire face aux problèmes énergétiques et aux difficultés connexes. Maints pays n'avaient aucune politique énergétique distincte et il

n'existait pas d'instance multilatérale capable de s'attaquer à ces problèmes et de promouvoir la coopération dans le secteur. L'absence de politiques énergétiques et la vulnérabilité extrême des pays industrialisés, mises en relief par l'embargo du pétrole, ont alors convaincu la plupart des pays occidentaux qu'ils devraient aboutir au préalable à une certaine concertation sur les questions d'énergie s'ils voulaient engager un dialogue valable avec les pays producteurs de pétrole. Ils ont donc convoqué à cette fin la Conférence de l'énergie, tenue à Washington en février 1974, et ils ont par la suite établi un programme de partage du pétrole en situation d'urgence ainsi qu'un cadre de coopération permanente en matière énergétique, l'Agence internationale de l'énergie, intégré à la structure de l'OCDE.

Les progrès réalisés au chapitre de la coopération entre consommateurs et le déclin de la demande mondiale de pétrole causé par la récession ont créé au début 1975 une situation dans laquelle les perspectives d'un dialogue producteurs-consommateurs efficace semblaient plus favorables. C'est ainsi que se réunissaient à Paris, en avril 1975, dix pays clés de l'OPEP, du monde en voie de développement et du monde industrialisé pour préparer une telle conférence. Cette première tentative échoua toutefois parce que l'OPEP et les pays en voie de développement cherchaient à placer le dialogue proposé sur l'énergie dans le contexte plus large de l'étude d'un nouvel ordre économique international. Plus tard dans l'année, une initiative de la part des Etats-Unis a contribué à réduire la résistance des pays industrialisés à l'établissement d'un tel lien et a rendu possible l'organization du dialogue producteurs-consommateurs, qui s'est concrétisé dans la CCEI à Paris, en décembre 1975.

Mon élection au poste de coprésident de cette conférence témoigne de l'excellente réputation dont jouit le Canada auprès de tous les participants. L'autre coprésident est M. Manuel Perez-Guerrero, ministre d'Etat aux Affaires économiques internationales du Venezuela et ancien secrétaire général de la Conférence des Nations-Unies sur le commerce et le développement (CNUCED). Nous nous sommes tous deux efforcés pendant l'année d'orienter et de diriger les discussions, sachant que notre travail aurait une influence marquante à long terme sur l'évolution des relations internationales. Mais l'importance de cette conférence tient aussi au fait que bon nombre de pays misent beaucoup sur elle pour leur bien-être et, partant, pour celui de leurs partenaires commerciaux et amis.

La CCEI est un événement extraordinaire pour diverses raisons: elle donne lieu à la première discussion globale de la situation économique internationale; elle est le seul point de rencontre des pays producteurs et consommateurs de pétrole; elle marque la première occasion où un groupe choisi de nations représentant plus de la moitié de la population du globe est ainsi rassemblé; enfin, les pays participants détiennent plus de 70 pour cent de la production industrielle mondiale - seuls sont absents les pays du bloc soviétique et la République populaire de Chine.

Il faut mentionner que même si l'on associe couramment la CCEI à un "dialogue", on peut aisément la percevoir davantage comme un "trialogue" regroupant les pays industrialisés, les pays de l'OPEP ou les pays en développement producteurs de pétrole et les pays en voie de développement non producteurs de pétrole. Chaque groupe poursuit des objectifs distincts dans le cadre global de la coopération économique internationale. Les pays industrialisés, ou Groupe des Huit, s'intéressent pour leur part à des problèmes tels la persistance des pressions inflationnistes, la disponibilité à long terme des ressources énergétiques, la stabilité des approvisionnements en autres produits de base, la sécurité des investissements, la fragilité du système économique international et les risques et difficultés de l'intervention de l'Etat dans les rouages du marché.

De leur côté, les producteurs de pétrole cherchent le moyen de s'assurer que leurs recettes d'exportation et leurs réserves de devises fortes tirées du pétrole ne seront pas minées par une inflation mondiale persistante. Ils ont en outre tout intérêt à garantir la stabilité des monnaies occidentales et la sécurité de leurs investissements massifs dans les pays industrialisés.

Les pays en voie de développement ont peut-être les problèmes les plus sérieux et les plus insolubles du fait que leurs sources de richesse sont moins évidentes ou moins tangibles. Certains d'entre eux ne tirent leurs recettes d'exportation que d'un ou de quelques produits de base. Etant donné le ralentissement économique mondial, la demande et le prix de certains produits ont diminué en termes réels au cours des dernières années. Les pays en voie de développement soutiennent qu'une détérioration des termes de l'échange, accompagnée d'une montée en flèche du prix de leurs importations

de base comme le pétrole et les engrais, leur ont causé des problèmes insolubles de balance des paiements. Le déficit de leur balance extérieure et le fardeau de la dette, surtout chez les pays les plus démunis, se sont faits sentir avec une acuité nouvelle: on comprend donc qu'ils cherchent à les alléger. Les pays en voie de développement estiment que le transfert des ressources est loin de satisfaire leurs besoins et demandent que les accords commerciaux internationaux leur accordent un régime préférentiel plus adéquat.

On voit donc que la tâche à laquelle s'est attelée la CCEI n'est pas facile, comme en témoigne d'ailleurs la lenteur des négociations à la conférence de 1976. Toutefois, nous croyons que les discussions ont été productives et qu'elles ont eu des résultats positifs, même si les mesures concrètes peuvent ne pas être faciles à discerner. Les participants ne cessent de chercher des mécanismes de coopération pour éviter de revenir au climat de confrontation d'il y a quelques années. Si la CCEI ne devait que contribuer à la poursuite du dialogue Nord-Sud dans une atmosphère de sérénité, ce serait déjà là un grand succès.

Le Conférence sur la coopération économique internationale cherche avant tout à assainir le climat international. Tout au long de l'année je suis resté en contact étroit avec M. Perez-Guerrero ainsi qu'avec les dirigeants des pays industrialisés et en développement pour m'assurer que les discussions se poursuivent et portent fruit. La tâche n'a pas été aisée, en raison des divergences de perspectives entre les trois grands groupes. Pour faciliter les travaux de la conférence, nous avons créé quatre commissions de 15 membres chacune, à savoir les commissions de l'énergie, des matières premières, du développement et des affaires financières. Le Canada est membre des commissions de l'énergie et du développement et suit de près les travaux des deux autres.

Ces discussions ont montré combien il est difficile de trouver un terrain d'entente entre les pays participants et, par extension, parmi la communauté internationale en ce qui concerne la nature des mesures correctives qui pourraient se prêter à la négociation. Il ne faut jamais perdre de vue qu'en s'attaquant à un problème, on risque, dans certains cas, de donner à un autre problème des dimensions encore plus grandes.

Ainsi, il devient plus difficile de juguler l'inflation si le prix des matières premières se met à grimper; par ailleurs une inflation persistante ne peut que nuire au transfert des ressources.

Au milieu de l'année 1976, des hauts fonctionnaires des pays participants se sont rencontrés pour évaluer les progrès accomplis et pour donner une orientation aux travaux des commissions pendant le reste de l'année. Les pays en voie de développement, impatients d'assister à des changements, se sont dits très déçus du peu de progrès réalisés au cours de la première moitié de l'année, mais ont reconnu la nécessité de recherches analytiques préalables pour faire avancer les travaux. Les participants ont convenu que la deuxième phase devait être orientée vers "l'action", mais cette transition ne s'est pas faite sans peine. L'été dernier, M. Perez-Guerrero et moi-même avons dû consacrer beaucoup de temps et d'efforts à aplanir les nombreuses difficultés qui ont surgi à cet égard. La situation a dégénéré à tel point que la Conférence a même semblé sur le point de se dissoudre à la fin de juillet, les divergences tenant essentiellement à la question de l'allégement de la dette et, plus particulièrement, aux termes qui devaient être utilisés pour traiter du sujet dans les travaux des commissions. Tels sont les aléas de la diplomatie internationale!

Monsieur Perez-Guerrero a tenu de fréquentes consultations avec le Groupe des Dix-neuf et j'ai fait de même avec le Groupe des Huit. En dépit des perceptions et des intérêts nettement différents de part et d'autre, les deux Groupes se sont dits convaincus de l'utilité du dialogue et disposés à faire les compromis nécessaires. On est ainsi parvenu à s'entendre sur une formule de travail qui a permis aux quatre commissions de poursuivre leurs travaux. Cette formule prévoyait simplement que la formulation des programmes de travail ne devait aucunement laisser préjuger du résultat final.

A la fin de novembre, il était cependant devenu évident que le travail au sein des commissions n'avait pas progressé suffisamment pour que les Ministres se rencontrent et conviennent d'un programme de coopération. Certains facteurs, comme les élections et les changements de gouvernement aux Etats-Unis, en Allemagne et au Japon, nous amenèrent M. Perez-Guerrero et moi, à demander aux pays membres de reporter la

rencontre finale au printemps. Depuis, nous sommes restés en contact pour tenter de déterminer les conditions et le moment les plus favorables à la reprise (et à la conclusion) de cette expérience unique sur le plan des relations internationales. Notre vision des choses, comme celle de la plupart des participants, a nettement été influencée par l'arrivée au pouvoir d'un nouveau gouvernement aux Etats-Unis. Ayant voulu laisser au Président Carter le temps d'examiner et de formuler sa politique en matière d'aide internationale. nous n'avons pas voulu précipiter la reprise immédiate des travaux. Lors de sa rencontre à Paris au mois dernier, le Groupe des Dix-neuf n'en a pas moins exprimé l'espoir que la réunion ministérielle finale se tienne à la mi-mai. Le Groupe des Huit, qui s'est réuni plus tôt ce mois-ci, s'est montré de nouveau désireux de travailler à la réussite de cette rencontre. Forts de l'appui de nos groupes respectifs, M. Perez-Guerrero et moi-même avons eu un nouvel entretien lundi le 7 mars à Caracas pour amorcer les préparatifs de cette dernière phase. Nous avons alors convenu d'un calendrier très complet et détaillé de travaux que nous avons par la suite proposé aux pays participants. Nous sommes d'avis que la Conférence s'engage maintenant dans une étape finale décisive et nous avons bon espoir que cette rencontre ministérielle sera couronnée de succès.

La dialogue Nord-Sud se poursuivra en permanence, quelles que soient les ententes auxquelles nous puissions parvenir lors de cette rencontre. Les problèmes qui nous assaillent sont immenses et il nous faudra investir des efforts considérables pour les surmonter. Si nous n'allons pas de l'avant, il en résultera une tension accrue, porteuse de multiples germes de perturbations dans des sphères politiques et économiques d'une importance vitale. Le défi à relever est grand et nos progrès seront en grande partie fonction de la bonne volonté, de la souplesse et de l'attitude réaliste de tous les participants. C'est à nous tous qu'il appartient de recréer ensemble un climat de confiance dans le monde.

Cette période cruciale que nous traversons, marquée du sceau de la concertation, porte en elle des signes prometteurs d'un système économique mondial meilleur et plus équitable. Pour que la Conférence soit une réussite, il faudra que les pays industrialisés coordonnent davantage leurs positions

nationales respectives et que les pays du tiers monde et de l'OPEP précisent davantage leurs priorités, reconnaissant par là la contribution importante, bien que partielle, que la CCEI peut apporter. De fait, le dialogue Nord-Sud continue et est appelé à se poursuivre au sein d'autres instances internationales, par exemple, aux négociations dans le cadre de la CNUCED sur le "Fonds commun" et d'autres institutions de l'ONU, au sommet économique des pays occidentaux et à la rencontre des chefs de gouvernement du Commonwealth.

Je n'ai pas besoin de souligner l'importance de cette question pour le Canada. Nous misons à ce point sur le fonctionnement harmonieux du système commercial et économique mondial s'il faut nous assurer que les éventuels changements seront réalisables et profitables pour tous. Nous pourrions même nuire considérablement au dialogue Nord-Sud et à la cause du monde en voie de développement, voire à nos propres intérêts, si les résultats de nos efforts étaient inapplicables ou si nous aboutissions à un échec. La CCEI représente une occasion unique de créer un sentiment de solidarité qui nous permette de devenir conjointement plus aptes à engendrer le bien-être et à réduire l'écart entres les riches et les pauvres.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J.MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

DATE: Le 30 mars, 1977 A TITRE DOCUMENTAIRE

INDEX DES DOCUMENTS PERTINENTS:

(1) Calendrier des principaux évènements 1

(2) Représentation des Commissions 5

(3) 13 octobre, 1975
Aide-mémoire annexé à la lettre d'invitation du gouvernement français en date du 15 septembre 1975 6

(4) 16 octobre, 1975
Déclaration finale de la réunion préparatoire à la conférence sur la coopération économique internationale 88

(5) 19 décembre, 1975
Conférence ministérielle
Communiqué final 11

(6) 10 juillet, 1976
Réunion des Hauts fonctionnaires
8-10 juillet, 1976 15

(7) 11 septembre, 1976
procès-verbal des Co-présidents de la Conférence 18
et
Programme de travail des Commissions 19

CONFERENCE SUR LA COOPERATION ECONOMIQUE INTERNATIONALE

Résumé des activités

1975

AVRIL 7-15	Paris	- La réunion préparatoire (Kleber I) est reportée sans avoir donné de résultats.
OCTOBRE 13-16	Paris	- Il est convenu, à la Réunion préparatoire (Kleber II), de tenir une Conférence ministérielle en décembre.
DECEMBRE 16-19	Paris	- La Conférence ministérielle qui regroupe les représentants de 27 pays convient "d'engager un dialogue international intensifié" sur la situation économique internationale et d'établir à cet effet quatre Commissions (pour l'énergie, les matières premières, le développement et les affaires financières) devant se réunir régulièrement en 1976. Les ministres ont convenu de se réunir de nouveau "dans douze mois environ".

1976

JANVIER 26-27	Paris	- Réunion des co-présidents de la Conférence et des Commissions pour préparer le travail des Commissions.
FEVRIER 11-20	Paris	- Première série de réunions des Commissions.

MARS 17-27	Paris	- Deuxième série de réunions des Commissions.
AVRIL 21-28	Paris	- Troisième série de réunions des Commissions.
MAI	Nairobi	- CNUCED IV
JUIN 8-15	Paris	- Quatrième série de réunions des Commissions.
JUILLET 8-10	Paris	- A la réunion des hauts fonctionnaires convoquée pour passer en revue les progrès accomplis durant la première moitié de l'année, on convient que la CCEI a terminé la phase initiale de son travail, au cours de laquelle on a procédé à des discussions analytiques sur une grande variété de problèmes économiques internationaux qui préoccupent tant les pays en développement que les pays industrialisés. Bien qu'on ait reconnu, dans une certaine mesure, que ce travail d'analyse a permis de mieux comprendre les problèmes étudiés par la Conférence, certains représentants se sont déclarés déçus du manque de résultats concrets de la première phase de la Conférence. Les hauts fonctionnaires ont convenu que la deuxième phase se déroulerait sous le signe de l'action.
JUILLET 12-17	Paris	- A la cinquième série de réunions des Commissions, les représentants n'arrivent pas à s'entendre sur le programme de travail pour la seconde moitié de l'année. Les

travaux sont suspendus tandis que les co-présidents de la Conférence cherchent une solution à cette impasse.

SEPTEMBRE 11-12	Paris	- Les co-présidents négocient un accord en vue de la reprise des réunions.
SEPTEMBRE 13-20	Paris	- La sixième série de réunions des Commissions reprend, avec la conclusion d'un accord sur le programme de travail.
SEPTEMBRE 21	New York	- Ouverture de la XXXIe Assemblée générale des Nations Unies.
OCTOBRE 20-27	Paris	- Septième série de réunions des Commissions.
NOVEMBRE 16-23	Paris	- Lors de la huitième série de réunions des Commissions, des groupes de liaison essaient de trouver un compromis à recommander aux ministres en décembre.
DECEMBRE 9	Caracas et Ottawa	- Après avoir consulté les participants, les co-présidents de la Conférence annoncent qu'il y a consensus pour reporter la Conférence ministérielle jusqu'au printemps de 1977.
DECEMBRE 22	New York	- La XXXIe session de l'AGNU est ajournée pour ne reprendre qu'après la Réunion ministérielle de la CCEI.

1977

JANVIER/FEVRIER		- Les co-présidents tiennent des consultations avec chacun des groupes respectifs.
FEVRIER 7	New York	- Les co-présidents de la Conférence se rencontrent pour échanger leurs points de vue sur l'attitude des groupes.
MARS 7	Caracas	- Rencontre des deux Co-présidents de la conférence dans le but un calendrier de travail et les dates de la session ministérielle finale.
AVRIL 6		- Réunion des hauts fonctionnaires du "Groupe des 8".
AVRIL 26-28		- Réunion entre les deux Co-Présidents de la Conférence et les 8 Co-présidents des Commissions (Energie, Matières premières, Développement et Finances) en conjonction avec des réunions des délégués du "Groupe des 8" et du "Groupe des 19".
AVRIL 29 - MAI 14		- Réunions des groupes de contact.
MAI 26-27		- Réunion des hauts fonctionnaires.
MAI 30 - JUIN 1		- Réunion ministérielle finale.

	PARTICIPANTS DE LA CONFERENCE	CO-PRESIDENTS	PARTICIPANTS AUX COMMISSIONS			
			ENERGIE	MATIERES PREMIERES	DEVELOPPEMENTS	AFFAIRES FINANCIERES
1.	ALGERIE	-	X		CPC	
2.	ARABIE SAOUDITE	-	CPC			X
3.	ARGENTINE			X	X	
4.	AUSTRALIE			X		
5.	BRESIL		X			
6.	CAMEROUN			X	X	
7.	CANADA	CPC*	X		X	
8.	CEE	- -	X	X	CPC	CPC
9.	ESPAGNE			X		
10.	ETATS-UNIS	-	CPC	X	X	X
11.	INDE		X		X	X
12.	INDONESIE			X		X
13.	IRAK		X			X
14.	IRAN	-	X			CPC
15.	JAMAIQUE		X		X	
16.	JAPON	-	X	CPC	X	X
17.	MEXIQUE			X		X
18.	NIGERIA			X	X	
19.	PAKISTAN				X	X
20.	PEROU	-		CPC	X	
21.	REPUBLIQUE ARABE D'EGYPTE		X			X
22.	SUEDE				X	X
23.	SUISSE		X			X
24.	VENEZUELA	CPC*	X	X		
25.	YOUGOSLAVIE			X	X	
26.	ZAIRE		X	X	X	
27.	ZAMBIE			X		X

X PARTICIPANTS
CPC CO-PRÉSIDENT DES COMMISSIONS
CPC* CO-PRÉSIDENT DE LA CONFÉRENCE

RÉUNION PRÉPARATOIRE A LA CONFÉRENCE
SUR LA COOPÉRATION ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE

Doc. RP-II/1/REV. 1

Paris, 13 octobre 1975

AIDE-MÉMOIRE ANNEXÉ A LA LETTRE D'INVITATION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS EN DATE DU 15 SEPTEMBRE 1975

1.1. — Il est entendu que les questions faisant l'objet du dialogue entre pays industrialisés et pays en voie de développement sont l'énergie, les matières premières, les problèmes du développement, y compris toutes les questions financières s'y rattachant.

1.2. — Ces questions seront traitées sur un pied d'égalité. Les participants au dialogue ne négligeront notamment aucun effort pour avancer sur chacun de ces sujets vers des solutions constructives.

2.1. — Une nouvelle Réunion préparatoire se tiendra à Paris à une date aussi rapprochée que possible, et pas plus tard que le 15 octobre, avec la même composition, au même niveau et selon les mêmes règles de procédure (notamment quant aux observateurs) qu'à la Réunion préparatoire d'avril dernier.

2.2. — Cette réunion aura pour titre : « Réunion préparatoire à la Conférence sur la coopération économique internationale »

2.3. — La Réunion préparatoire sera chargée :

— de confirmer le consensus intervenu à la Réunion préparatoire d'avril sur la convocation d'une Conférence restreinte mais représentative, le nombre de ses participants et les modalités de sélection de ceux-ci;

— de soumettre à la Conférence des propositions relatives à la création de commissions et à leur composition (membres et observateurs).

2.4. — La Réunion préparatoire devrait être préparée de telle sorte qu'elle débouche sur un consensus en un délai n'excédant pas 2 à 3 jours.

3.1. — La Réunion préparatoire sera suivie, dans un délai qui n'excédera pas deux mois, de la Conférence. Celle-ci comprendra 27 membres, dont 8 et 19 respectivement pour les pays industrialisés et les pays en voie de développement. Chacun de ces deux groupes choisira ses représentants à la Conférence dans un délai qui ne devrait pas excéder un mois après la Réunion préparatoire.

3.2. — La Conférence s'ouvrira au niveau ministériel. Pour assurer la participation effective de tous les Ministres, il y aurait intérêt à ce que sa durée n'excède pas trois jours.

3.3. — La Conférence aura pour tâche essentielle de se prononcer sur les propositions qui seront soumises à son approbation par la Réunion préparatoire.

3.4. — Ceci devrait l'amener à créer quatre Commissions correspondant aux thèmes du dialogue, à en déterminer la composition, à en fixer les orientations générales dans le cadre des paragraphes 4.3. à 4.6. inclus et à convenir des suites à donner à leurs travaux.

4.1. — Ces Commissions ne comprendront pas plus de quinze membres. En fixant la composition de sa représentation dans chaque Commission, chacun des deux groupes constituant la Conférence choisira parmi ses membres, ceux qui, en fonction de leurs intérêts particuliers comme de la signification générale pouvant s'attacher à leur participation, paraissent les plus aptes à y figurer de telle sorte que les travaux soient menés de façon efficace et responsable. La présidence de chacune des Commissions sera assurée par deux co-Présidents désignés respectivement par chacun des deux groupes.

4.2. — Les Commissions seront composées d'experts de niveau élevé représentant leur Gouvernement.

4.3. — La Commission pour l'énergie sera chargée, dans le cadre d'un examen général des perspectives de production et de consommation d'énergie dans le monde, y compris les hydrocarbures, de faciliter par les voies et moyens appropriés, les arrangements qui paraîtraient souhaitables entre producteurs et consommateurs de pétrole.

4.4. — La Commission pour les matières premières sera chargée de faciliter, par les voies et moyens appropriés, compte tenu de la situation existante, les arrangements qui paraîtraient souhaitables dans le domaine des matières premières, y compris les produits alimentaires, présentant un intérêt particulier pour les pays en voie de développement.

4.5. — La Commission pour le développement sera chargée de faciliter, par les voies et moyens appropriés, compte tenu de la situation existante, les arrangements qui paraîtraient souhaitables dans le domaine de la coopération au développement.

4.6. — La Commission pour les affaires financières étudiera, dans le respect des compétences des institutions internationales (F.M.I., Banque Mondiale), tous les problèmes financiers, y compris leurs aspects monétaires, se rattachant aux travaux des trois Commissions précédentes. Elle sera composée d'un nombre approprié de membres de chacune de ces trois Commissions.

4.7. — Les Commissions pour les matières premières et le développement prendront, en particulier, en considération les travaux menés dans d'autres enceintes internationales appropriées et établiront avec celles-ci les liaisons nécessaires.

4.8. — Des réunions communes des co-Présidents des Commissions pourront être prévues en tant que de besoin.

4.9. — Des observateurs des organisations directement intéressées aux problèmes traités pourront siéger dans les Commissions avec droit de parole.

5.1. — La Conférence se réunira à nouveau au niveau ministériel dans un délai d'environ 12 mois.

5.2. — Une ou des réunions de la Conférence au niveau des fonctionnaires pourront éventuellement être tenues au moins six mois après la première réunion de la Conférence au niveau ministériel.

DOC RP/II/12 *Paris, le 16 octobre 1975*

DÉCLARATION FINALE DE LA RÉUNION PRÉPARATOIRE A LA CONFÉRENCE SUR LA COOPÉRATION ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE

1. Les participants à la Réunion préparatoire à la Conférence Internationale proposée par le Président de la République Française, qui s'était tenue à Paris du 7 au 15 avril 1975, se sont réunis de nouveau du 13 au 16 octobre, au Centre de Conférences internationales, sous la présidence technique de M. de GUIRINGAUD, Ambassadeur de France, afin de poursuivre la préparation du dialogue sur l'énergie, les matières premières, les problèmes du développement, y compris toutes les questions financières s'y rattachant.

2. — Les dix délégations ont confirmé l'accord des autorités qu'elles représentent sur la convocation d'une conférence internationale consacrée à ces questions. Elles ont décidé que la conférence aura pour titre : « Conférence sur la Coopération Economique Internationale », qu'elle se tiendra à Paris, qu'elle comprendra 27 membres désignés comme il est indiqué ci-après, et qu'elle sera convoquée le 16 décembre 1975, pour une session de deux ou éventuellement trois jours, au niveau ministériel. Le Secrétaire Général des Nations Unies sera invité à la Conférence Ministérielle.

3. — La Communauté économique européenne, les Etats-Unis et le Japon, d'une part, les sept pays en voie de développement participant à la Réunion préparatoire (Algérie, Arabie Saoudite, Brésil, Inde, Iran, Vénézuela, Zaïre) d'autre part, font leur affaire d'obtenir que soient désignés au sein de leurs groupes respectifs, selon les procédures que les pays industrialisés et les pays en voie de développement, respectivement, jugeront appropriées, cinq pays industrialisés et douze pays en voie de développement qui s'ajouteront aux participants actuels, pour porter à vingt-sept le nombre des participants à la Conférence. Le Gouvernement français sera informé, dans un délai qui ne devrait pas excéder un mois, de la liste ainsi établie des délégations à inviter à la Conférence ministérielle.

4. — Les dix délégations ont décidé en outre que la Conférence devrait avoir deux co-présidents, choisis respectivement par chacun des deux groupes de participants en son sein, et qui présideraient alternativement les séances selon ce qu'ils auraient convenu entre eux. Les participants à la Réunion Préparatoire recommandent que les deux co-présidents soient désignés aussitôt que possible après que les listes des participants à la Conférence auront été complétées, et ils suggèrent que les deux co-présidents commencent immédiatement après leur désignation à prendre ensemble, en liaison avec le pays hôte, toutes dispositions utiles pour assurer un déroulement satisfaisant de la Conférence ministérielle.

5. — La Réunion préparatoire propose à la Conférence Ministérielle de créer une Commission pour l'énergie, une Commission pour les matières premières, une Commission pour le développement et une Commission pour les affaires financières. Chacune de ces Commissions devrait comporter quinze membres,

dont dix représentant des pays en voie de développement et cinq représentant des pays industrialisés, choisis en son sein par chacun des deux groupes de participants à la Conférence.

6. — En fixant la composition de sa représentation dans chaque Commission, chacun des deux groupes constituant la conférence devrait choisir parmi ses membres, ceux qui, en fonction de leurs intérêts particuliers comme de la signification générale pouvant s'attacher à leur participation, paraissent les plus aptes à y figurer, de telle sorte que les travaux soient menés de façon efficace et responsable.

7. — La présidence de chacune des Commissions devrait être assurée par deux co-présidents désignés respectivement par chacun des deux groupes. Des réunions communes des co-présidents des commissions pourront être prévues en tant que de besoin.

8. — La Réunion Préparatoire recommande que les Organisations intergouvernementales fonctionnelles directement intéressées par les problèmes considérés, dont la Conférence Ministérielle aurait jugé qu'elles peuvent utilement contribuer à leur discussion, puissent être représentées, de façon continue, au sein des commissions correspondantes par les observateurs avec droit de de parole, mais sans droit de vote, ne participant donc pas à la formation d'un consensus. Outre le Secrétarait des Nations Unies, la liste de ces organisations devrait comprendre notamment l'OPEP, l'AIE, la CNUCED, l'OCDE, l'OAA, le GATT, l'ONUDI, le PNUD, le FMI et la BIRD. De plus, chaque commission pourrait inviter des organisations intergouvernementales fonctionnelles appropriées à participer en tant qu'observateurs ad hoc à l'examen de questions déterminées.

9. — Les membres de la Conférence qui souhaiteraient suivre les travaux d'une commission à laquelle ils n'appartiennent pas devraient avoir la faculté d'y déléguer un représentant à titre d'auditeur sans droit de parole.

10. — Les travaux des quatre Commissions dont la Réunion Préparatoire recommande la création seront fondés sur les paragraphes pertinents de l'Aide-Mémoire joint en annexe à l'invitation du Gouvernement français à la présente réunion, compte tenu des précisions et interprétations suivantes :

a) Il est entendu que la Commission pour l'énergie fâcilitera tous arrangements qui paraîtraient souhaitables dans le domaine de l'énergie.

b) Il est entendu que la Commission pour les matières premières tiendra compte des progrès accomplis dans d'autres instances internationales et sera chargée de faciliter l'établissement ou le renforcement, selon le cas, des arrangements qui paraîtraient souhaitables dans le domaine des matières premières — y compris les produits alimentaires — qui présentent un intérêt particulier pour les pays en développement.

c) Il est entendu que la Commission pour le développement tiendra compte des progrès réalisés dans d'autres instances internationales, ainsi que des résultats obtenus, et qu'elle sera chargée de faciliter l'établissement ou le renforcement, selon le cas, d'arrangements visant à accélérer le développement des pays en développement, sur la base d'une étroite coopération.

d) Il est entendu que la Commission pour les affaires financières pourra examiner les problèmes financiers importants pour les Etats membres, y compris

leurs aspects monétaires, dans le respect de la compétence des institutions internationales (FMI, Banque Mondiale).

e) Il est entendu que les quatre Commissions devraient fonctionner parallèlement, que les résultats de leurs travaux sont liés les uns aux autres et devraient être soumis à la Conférence Ministérielle.

11. — Il est convenu que toute délégation pourra soulever, pour discussion dans les commissions, toute question se rapportant aux thèmes du dialogue.

12. — Il a été convenu, conformément aux paragraphes pertinents de l'Aide-Mémoire susmentionné, que la Conférence ministérielle sera chargée de fixer les orientations générales des travaux des Commissions.

13. — La Réunion Préparatoire recommande à la Conférence Ministérielle que les paragraphes pertinents dudit Aide-Mémoire tels qu'ils sont interprétés et précisés ci-dessus, ainsi que le principe susmentionné selon lequel toute question pertinente pourra être soulevée pour discussion dans les Commissions, servent comme orientations générales pour les Commissions.

14. — Certaines délégations ont déjà soumis à la présente Réunion Préparatoire des documents proposant des questions à soumettre aux Commissions pour examen. La Réunion Préparatoire recommande à la Conférence Ministérielle d'accepter que ces questions soient traitées par les Commissions ainsi que toute autre proposition qui pourrait être soumise ultérieurement dans le cadre des orientations générales.

15. — Pour ce qui est des dispositions pratiques, la Réunion Préparatoire recommande que la Conférence adopte comme langues officielles et comme langues de travail l'anglais, l'arabe, l'espagnol et le français.

16. — Elle recommande à la Conférence de se doter des règles de procédure qu'elle avait elle-même adoptées et qui reposent, en particulier, sur le principe du « consensus », d'après lequel les décisions et recommandations sont adoptées quand la présidence a constaté qu'aucune délégation membre n'y fait objection.

17. — La Réunion Préparatoire estime que la Conférence devrait être dotée d'un secrétariat international à compétence exclusivement administrative et technique, dont il appartiendrait à la session ministérielle de déterminer l'organisation, d'arrêter les modalités de fonctionnement et de répartir la charge financière, sur proposition des deux co-présidents. Il est entendu toutefois que dans l'attente d'une décision sur les dispositions à retenir pour la suite des travaux, le Gouvernement français assurera l'accueil et le secrétarait de la session ministérielle prévue pour décembre 1975, dans les conditions où il avait fourni ces services à la Réunion Préparatoire.

18. — La Réunion Préparatoire recommande enfin à la Conférence Ministérielle de décider qu'elle se réunira à nouveau au niveau ministériel dans un délai d'environ douze mois. Une ou des réunions de la Conférence au niveau des fonctionnaires pourraient éventuellement être tenues au moins six mois après la première réunion de la Conférence au niveau ministériel.

19. — En terminant, les participants ont rendu hommage au Président Giscard d'Estaing pour l'initiative qu'il a prise et grâce à laquelle le dialogue a pu s'amorcer, et au Gouvernement français pour les efforts qu'il a accomplis à cette fin.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

DATE: Le 19 décembre, 1976 A TITRE DOCUMENTAIRE

CONFERENCE MINISTERIELLE

Communiqué Final

CONFÉRENCE MINISTÉRIELLE *19 décembre 1975*

CCEI-CM4
Original : Anglais
Présentation : co-Présidents

COMMUNIQUÉ FINAL

1. — La Conférence sur la Coopération Economique Internationale s'est tenue à Paris, au niveau ministériel, du 16 au 19 décembre 1975. Elle a réuni les représentants des 27 membres de la Conférence, qui sont les suivants : Algérie, Arabie Saoudite, Argentine, Australie, Brésil, Cameroun, Canada, C.E.E., Espagne, Etats-Unis d'Amérique, Inde, Indonésie, Irak, Iran, Jamaïque, Japon, Mexique, Nigéria, Pakistan, Pérou, République Arabe d'Egypte, Suède, Suisse, Vénézuela, Yougoslavie, Zaïre, Zambie. Les ministres délégués à la Conférence se sont félicités de la présence du Secrétaire Général de l'Organisation des Nations Unies.

2. — Les débats de la Conférence ont été ouverts par le Président de la République française, M. Valéry Giscard d'Estaing.

3. — M. Allan J. MacEachen, Secrétaire d'Etat du Canada aux affaires étrangères et M. Manuel Perez-Guerrero, Ministre d'Etat du Vénézuela pour les affaires économiques internationales, co-Présidents de la Conférence sur la Coopération Economique Internationale, ont présidé la Réunion ministérielle.

4. — Les ministres délégués à la Conférence ont exposé leurs vues sur la situation économique internationale. Ils ont présenté des suggestions sur la façon dont les problèmes qu'ils avaient identifiés pourraient être résolus. L'attention a été appelée sur la situation difficile des pays les plus gravement touchés. Ils ont reconnu que la Conférence sur la Coopération Economique Internationale fournit une occasion exceptionnelle d'aborder ces problèmes et de renforcer la coopération économique internationale, pour le bien de tous les pays et de tous les peuples.

5. — La Conférence a décidé d'engager un dialogue international intensifié. A cet effet, elle a créé quatre Commissions (sur l'énergie, les matières premières, le développement et les affaires financières) qui se réuniront périodiquement pendant toute l'année 1976. Il a été convenu que chacune des quatre Commissions comporterait quinze membres, dont dix représentant des pays en développement et cinq représentant des pays industrialisés.

6. — Les Commissions commenceront leurs travaux le 11 février 1976. La préparation des travaux des quatre Commissions fera l'objet d'un examen au cours d'une réunion des co-Présidents de la Conférence et des quatre Commissions, après consultation des autres participants à la Conférence. Cette réunion aura lieu le 26 janvier 1976, dans le cadre des orientations générales indiquées aux paragraphes 10 à 14 de la Déclaration finale de la deuxième Réunion préparatoire qui ont été approuvées par la Conférence.

7. – La Conférence est convenue que les Commissions seront composées des participants suivants :

– **Energie** : Algérie, Arabie Saoudite, Brésil, Canada, CEE, Egypte, Etats-Unis d'Amérique, Inde, Irak, Iran, Jamaïque, Japon, Suisse, Vénézuela, Zaïre;

– **Matières premières** : Argentine, Australie, Cameroun, CEE, Espagne, Etats-Unis d'Amérique, Indonésie, Japon, Mexique, Nigéria, Pérou, Vénézuela, Yougoslavie, Zaïre, Zambie;

– **Développement** : Algérie, Argentine, Cameroun, Canada, CEE, Etats-Unis d'Amérique, Inde, Jamaïque, Japon, Nigéria, Pakistan, Pérou, Suède, Yougoslavie, Zaïre;

– **Affaires financières** : Arabie Saoudite, Brésil, CEE, Egypte, Etats-Unis d'Amérique, Inde, Indonésie, Irak, Iran, Japon, Mexique, Pakistan, Suède, Suisse, Zambie.

Les co-Présidents des Commissions seront :

– Energie : Arabie Saoudite et Etats-Unis d'Amérique;
– Matières premières : Japon et Pérou;
– Développement : Algérie et CEE;
– Affaires financières : CEE et Iran.

Des réunions communes des co-Présidents de la Conférence et des Commissions pourront être organisées en tant que de besoin.

8. – Il a été convenu que les membres de la Conférence qui désireraient suivre les travaux d'une Commission à laquelle ils n'appartiennent pas devraient avoir la faculté d'y déléguer un représentant à titre d'auditeur sans droit de parole.

9. – La Conférence a décidé qu'un certain nombre d'organisations intergouvernementales fonctionnelles directement intéressées par les problèmes qui seront examinés pourraient utilement contribuer à leur discussion. En conséquence, elle a invité ces organisations (Secrétariat de l'Organisation des Nations Unies, OPEP, AIE, CNUCED, OCDE, FAO, GATT, PNUD, ONUDI, FMI, BIRD, SELA) à se faire représenter en permanence au sein des Commissions correspondantes. Leurs observateurs auront le droit de parole, mais non le droit de vote, et ne participeront donc pas à la formation d'un consensus. De plus chaque Commission pourra inviter des organisations intergouvernementales fonctionnelles à participer en tant qu'observateurs *ad hoc* à l'examen de questions déterminées.

10. – La Conférence a décidé de créer un Secrétariat international à compétence exclusivement administrative et technique sur la base des propositions formulées par les deux co-Présidents. Elle a désigné comme chef du Secrétariat M. Bernard GUITTON, et approuvé les plans relatifs à l'organisation et aux modalités du fonctionnement de ce Secrétariat. Le coût de la création du Secrétariat et des réunions futures de la Conférence sera assumé par les membres de la Conférence, selon un barème approuvé par celle-ci.

11. – Il a été convenu que les quatre Commissions se réuniraient à Paris.

Les réunions ultérieures des Commissions seront convoquées par leurs co-Présidents.

12. — Une ou plusieurs réunions de la Conférence, au niveau des fonctionnaires, pourront être tenues six mois au moins après la présente réunion ministérielle. La Conférence ministérielle est convenue de se réunir de nouveau au niveau ministériel dans douze mois environ.

13. — La Conférence a adopté les Règles de procédure recommandées par la Réunion préparatoire, qui reposent sur le principe du consensus, d'après lequel les décisions et recommandations sont adoptées quand la présidence a constaté qu'aucune délégation membre n'y fait objection. Les langues officielles et de travail de la Conférence sont l'anglais, l'arabe, l'espagnol et le français. Les Règles de procédure s'appliquent à tous les organes de la Conférence.

14. — La Conférence a pris note de la résolution de l'Assemblée générale intitulée « Conférence sur la Coopération Economique Internationale (Résolution 3515 [XXX]) et est convenue de communiquer ses rapports à l'Assemblée générale des Nations Unies, lors de sa trente et unième session.

15. — Les membres de la Conférence ont rendu hommage au Président Giscard d'Estaing pour l'initiative qu'il a prise en vue d'amorcer le dialogue qui est maintenant engagé, et remercié chaleureusement le Gouvernement français de son hospitalité, des efforts qu'il a accomplis et des obligations qu'il a assumées afin d'assurer le succès de la Conférence ministérielle.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

DATE: Le 10 juillet, 1976 A TITRE DOCUMENTAIRE

COMMUNIQUE

de la Réunion des Hauts fonctionnaires
8-10 juillet, 1976

1. La Conférence sur la Coopération éconimique internationale s'est réunie à Paris du 8 au 10 juillet au niveau des hauts fonctionnaires pour examiner la progression du dialogue au sein des quatre commissions et pour les guider dans leurs travaux futurs. Des représentants des 27 pays membres de la Conférence ont pris part à cette réunion:

   Algérie, Arabie saoudite, Argentine, Australie, Brézil, Cameroun, Canada, CEE, Egypte (République arabe d'), Espagne, Etats-Unis d'Amérique, Inde Indonésie, Irak, Iran, Jamaïque, Japon, Mexique, Nigeria, Pakistan, Pérou, suède, Suisse, Vénézuela, Yougoslavie, Zaïre, Zambie.

   Le Secrétaire général des Nations Unies était représenté lors de la réunion.

2. Cette réunion était présidée par M. Allan J. MacEachen, Secrétaire d'Etat canadien aux Affaires étrangères et par M. Manuel Perez Guerrero, Ministre d'Etat vénézuélien aux Affaires économiques internationales, et co-Présidents de la Conférence.

3. Les hauts fonctionnaires ont reconnu que la Conférence sur la Coopération économique internationale a terminé maintenant la phase initiale de ses travaux, au cours de laquelle des discussions analytiques avaient porté sur une gamme étendue de problèmes économiques internationaux qui intéressent à la fois les pays en développement et les pays industralisés. S'il a été admis par certains que les travaux analytiques avaient contribué à une meilleure compréhension des problèmes étudiés par la Conférence, l'absence de résultats concrets au cours de la première phase de la Conférence a provoqué l'expression d'un certain désappointement.

4. Les hauts fonctionnaires sont convenus que la deuxième phase de la Conférence sera orientée vers l'action. La réunion des hauts fonctionnaires a donc prié les commissions d'élaborer des propositions concrètes d'action à soumettre à la Conférence ministérielle pour adoption, ce qui constituerait un progrès notable de la coopération économique internationale et apporterait une contribution importante au développement économique des pays en développement.

5. Les hauts fonctionnaires ont pris note du document présenté par le Groupe des 19 et contenant l'énumération des zones de concentration des travaux pour la deuxième phase.

6. Les hauts fonctionnaires ont chargé les commissions d'arrêter définitivement leurs programmes de travail en tenant compte des travaux analytiques effectués lors de la première moitié de la Conférence, en se guidant sur la directive générale aux commissions donnée dans le paragraphe 4, sur la note présentée par le Groupe des 19 et sur les contributions des autres participants, y compris celles apportées par les co-Présidents des commissions lors de la réunion des hauts fonctionnaires. Les hauts fonctionnaires ont demandé aux commissions d'arrêter définitivement leurs programmes de travail au plus tard pendant la session de juillet qui doit se tenir du 12 au 17 juillet. Si cette tâche a été menée à bien, les sessions suivantes des commissions auront lieu aux dates ci-dessous:

13-20 septembre 20-27 octobre 16-23 novembre

Ces dates pourront être modifiées d'un commun accord par les commissions pour leur permettre de mener à bien les programmes de travail arrêtés par les commissions pour chacune de leurs sessions.

7. Les hauts fonctionnaires sont convenus que certaines des commissions pourraient décider à l'unanimité, conformément au règlement intérieur de la Conférence, de tenir des réunions communes afin de coordonner leurs activités et de répartir les travaux.

8. Les hauts fonctionnaires sont convenus que les travaux de la deuxième phase de la Conférence devaient viser à élaborer des propositions pour un programme équitable et global de coopération économique internationale comprenant des accords, décisions, engagements financiers et recommandations à soumettre à l'approbation de la Conférence ministérielle.

9. La réunion ministérielle finale de la Conférence sur la Coopération économique internationale se tiendra à la mi-décembre 1976. Les deux co-Présidents de la Conférence en décideront les dates précises après avoir procédé aux consultations voulues.

10. Les hauts fonctionnaires ont réaffirmé la volonté de leurs gouvernements d'assurer le succès de la Conférence.

Conference on international economic co-operation

The Honourable Allan J. MacEachen
Co-chairman

Conférence sur la coopération économique internationale

L'honorable Allan J. MacEachen
Co-président

news release communiqué

DATE: Le 11 septembre 1976 A TITRE DOCUMENTAIRE

P R O C E S V E R B A L

des CO-PRESIDENTS de la CONFERENCE

Après consultation des membres de la Conférence sur la Coopération économique internationale, la présente minute a été rédigée d'un commun accord par les délégations du Canada et du Vénézuela, en leur qualité de co-Présidents de la Conférence.

En application de l'accord du 17 juillet en vertu duquel les deux co-Présidents devaient s'efforcer de proposer aux participants à la Conférence une base de procédure, un programme de travail, qui est acceptable pour les membres de la Conférence et qui offrira la base des travaux de la deuxième phase de la Conférence a été établi. On trouvera ci-joint le programme de travail.

Les deux co-Présidents croient comprendre que certaines délégations souhaitent faire des déclarations au sujet de ce programme de travail et ces déclarations seront distribuées sous forme de documents de la Conférence.

PROGRAMME DE TRAVAIL DES COMMISSIONS

Le programme de travail ci-après a été établi particulièrement en application des accords auxquels a abouti la Réunion des Hauts fonctionnaires en juillet. In ne préjuge pas les résultats finals de la CCEI. Les délégations peuvent présenter jusqu'au 31 octobre des propositions qui pourront être examinées à un moment convenu, au cours des travaux des Commissions.

COMMISSION POUR L'ENERGIE

La Commission pour l'Energie a évalué, sur la base de ses analyses, les tendances actuelles et passées de la situation énergétique mondiale. La Commission a identifié des problèmes, dont la liste figure ci-dessous, qui devront être traités dans le cadre de la coopération économique internationale.

Tenant compte des intérêts économiques, notamment en matière d'énergie, de tous les pays, la Commission propose de définir les principes, les éléments et les formes de cette coopération, en vue d'élaborer des propositions concrètes à soumettre pour approbation à la Conférence ministérielle, la Commission se concentrera sur les questions suivantes:

I - Disponibilité, offre et mise en valeur des ressources

a) Disponibilité et offre (compte tenu des contraintes techniques et financières à considérer en ce qui concerne cette disponibilité et cette offre, dans le sens commercial), conservation et mise en valeur des ressources énergétiques, y compris la fourniture d'énergie aux pays développés et aux pays en développement, particulièrement à ceux qui dépendent le plus de l'énergie importée, et accès aux marchés de l'énergie.

b) Prévisions de l'offre et de la demande.

c) Problèmes qui se posent aux pays en développement qui dépendent le plus des importations d'énergie ainsi qu'aux pays en développement les plus gravement touchés et mesures permettant d'en atténuer la gravité.

d) Augmentation des réserves et des capacités de production des sources traditionnelle et non traditionnelle d'énergie, particulièrement des ressources moins épuisables, plus permanentes et renouvelables, compte tenu de celles qui se trouvent au-delà des limites de la juridiction nationale.

e) Conservation et efficacité accrue de l'utilisation de l'énergie.

f) Accélération du développement et de l'industrialisation des pays en développement, notamment développement de la transformation des hydrocarbures dans

les pays en développement et exportations des pays en développement vers les pays développés.

g) Disponibilité et développement de l'infrastructure du domaine de l'énergie, dans tous les pays, et particulièrement dans les pays en développement.

II - Prix de l'énergie et pouvoir d'achat des recettes d'exportation de l'énergie

a) Capacité concurrentielle de diverses sources d'énergie y compris, mais pas exclusivement:

i) disponibilité, ii) "éuisabilité", iii) prix et coûts économiques des sources existantes d'énergie ainsi que la valeur intrisèque des sources épuisables d'énergie; iv) prix et coûts économiques probables de nouvelles sources d'énergie.

b) La Commission sur l'Energie examinera des propositions relatives à la protection du pouvoir d'achat des recettes d'exportation de l'énergie, y compris des recettes accumulées provenant des exportations de pétrole, dans le cadre général de l'amélioration et de la protection du pouvoir d'achat des recettes d'exportation des pays en développement face, notamment, à l'inflation régnant dans les pays industrialisés, aux modifications des prix des biens et services importés et à d'autres facteurs essentiels pour le progrès économique des pays en développement.

c) Le rôle du prix de l'énergie joint aux pris d'autres inputs économiques essentiels dans la situation économique mondiale, y compris la croissance, l'inflation et l'investissement.

III -Coopération technique, scientifique et financière

Coopération internationale, financière, scientifique et technique entre tous les pays en vue de la mise en valeur des ressources énergétiques ainsi que du transfert de la technologie du domaine de l'énergie aux pays en développement et de la participation de ces pays en la matière y compris:

a) une coopération visant à atténuer les difficultés particulières, en matière d'énergie, des pays en

développement importateurs de pétrole, particulièrement de ceux qui dépendent le plus des importations d'énergie et de ceux qui sont le plus gravement touchés, notamment:

- mesures leur permettant d'importer l'énergie requise pour leur développement économique;

- mesures destinées à favoriser la mise en valeur de leurs propres ressources énergétiques ainsi qu'à accroître la mobilisation des capitaux et la technologie nécessaires en vue de cette mise en valeur.

b) Coopération axée sur les préoccupations particulières des pays exportateurs de pétrole visant à assurer la fourniture d'énergie nécessaire à leur progrès économique grâce:

- à la diversification de leurs sources d'énergie;

- à leur participation à la recherche et au développement dans le domaine de la technologie énergétique.

c) Coopération générale:

Coopération générale en matière de transfert et d'utilisation de technologies énergétiques appropriées, existantes aussi bien que nouvelles, y compris l'assistance en matière de planification dans le domaine de l'énergie et de mobilisation des ressources financières internationales pour favoriser la mise en valeur de tous les types, traditionnels ou non, d'énergie dans les pays en développement.

Note

Il se peut que les travaux relatifs aux questions indiquées puissent être, en partie, effectués de façon plus appropriée et plus efficace par d'autres commissions. Les co-Présidents de la Commission sur l'Energie assureront en tant que de besoin la coordination nécessaire à cet égard avec les co-Présidents des autres Commissions.

COMMISSION POUR LES MATIERES PREMIERES

En vue d'appliquer la directive figurant dans le communiqué publié par la Réunion des Hauts fonctionnaires, selon laquelle, lors de la deuxième phase de la Conférence, les travaux devraient essentiellement viser à élaborer des propositions concrètes d'action à soumettre à la Conférence ministérielle pour adoption, ce qui constituerait un progrès notable de la coopération économique internationale et apporterait une contribution importante au développement économique des pays en développement, et conformément aux dispositions de la Déclaration finale de la Réunion préparatoire de la CCEI, approuvée par la Réunion ministérielle, prévoyant que la Commission sur les Matières premières devra tenir compte des progrès réalisés dand d'autres instances internationales et sera chargée de faciliter l'établissement ou le renforcement, selon le cas, des arrangements qui peuvent sembler souhaitables dans le domaine des matières premières - y compris les denrées alimentaires - qui présentent un intérêt particulier pour les pays en développement, la Commission pour les Matières premières a décidé de tenir pleinement compte des décisions pertinentes de la CNUCED IV et d'axer ses travaux, au cours de la deuxième phase de la Conférence, sur la liste de domaines ci-après, en vue d'élaborer des propositions concrètes qui, avec celles des autres commissions, devraient permettre d'aboutir à des propositions de programme équitable et complet de coopération économique internationale, comprenant des accords, décisions, engagements et recommandations à soumettre à la Conférence ministérielle pour approbation.

L'amélioration des structures du marché des produits de base (en particulier les mesures destinées à appuyer les négociations dans le cadre du Programme intégré, y compris son Fonds commun) doivent figurer en permanence à l'ordre du jour des prochaines sessions de la Commission.

I - Amélioration des structures du marché des produits de base

- Appui des négociations mentionnées dans les paragraphes ci-dessus.
- Transformation locale et diversification
- Transport. commercialisation et distribution.

II - Amélioration des recettes d'exportation

La Commission pour les Matières premières examinera des propositions relatives à l'amélioration et à la protection du pouvoir d'achat des recettes d'exportation des produits de base des pays en développement, en tenant compte entre autres des fluctuations des prix des produits manufacturés importés, des taux de change, des coûts de production et de l'inflation mondiale.

- Pouvoir d'achat des pays en développement
- Financement compensatoire.

III - Amélioration du marché des produits de base et autres questions

- Accès aux marchés
- Conditions de l'offre
- Investissement
- Compétitivité des produits naturels par rapport aux produits de synthèse
- Intérêts des pays en développement importateurs
- Denrées alimentaires.

COMMISSION POUR LE DEVELOPPEMENT

I - Transfert des ressources

-Problèmes de l'endettement des pays en développement.

La CCEI est une instance appropriée pour traiter du problème de l'endettement des pays en développement. Il a été reconnu que les problèmes de la dette des pays en développement ont, tant sur le plan du développement que sur le plan financier, des implications qui exigent un examen au cours de la deuxième phase de la Conférence en vue de faciliter la réalisation d'un accord sur des propositions concrètes à soumettre à la Conférence ministérielle pour approbation.

La Commission pour les Affaires financières formulera des propositions relatives aux principes ou caractéristiques des opérations de réaménagement de la dette. La Commission pour le Développement examinera d'autres aspects de l'endettement des pays en développement ou d'autres propositions y afférentes en tenant compte des besoins de ces pays en matière de développement et de leurs problèmes en matière de paiements extérieurs, ainsi que des propositions tendant à l'adoption de mesures de nature à favoriser l'allègement de la charge actuelle de la dette des pays en développement qui dépendent en grande partie de l'aide et connaissent de graves problèmes financiers de structure. Il s'agit, en particulier, des pays en développement les moins avancés, les plus gravement touchés et d'autres pays défavorisés. Ces derniers problèmes qui risquent de donner lieu à des difficultés d'exécution du service de la dette, sont des problèmes généraux de transfert des ressources.

-Aide publique au développement.

-Autres flux.

II - Alimentation et agriculture

-Augmentation de la production agricole des pays en développement.

-Engrais.

-Sécurité alimentaire mondiale.

-Aide alimentaire.

III -Coopération en matière d'industrialisation et de transfert de technologie

A - Augmentation de la capacité et de la production industrielles des pays en développement dans le cadre des changements intervenant dans les structures industrielles mondiales, y compris une participation croissante des pays en développement à la production industrielle.

(i) Coopération internationale en vue de promouvoir l'industrialisation des pays en développement, y compris le système de consultations.

(ii) Investissements et sociétés transnationales.

B - Transfert de technologie

(i) Mesures en faveur de l'accès à la technologie, y compris le code de conduite.

(ii) Renforcement de la capacité des pays en développement de choisir, adapter, mettre au point et appliquer les connaissances techniques, y compris les aspects institutionnels de la question et la formation ainsi que promotion de l'exportation de technologie par les pays en développement.

IV - Infrastructure

- Amélioration de l'infrastructure économique et sociale des pays en développement, et spécialement de l'infrastructure des transports et communications.

V - Commerce entre pays industrialisés et pays en développement

- Echanges de produits industriels et alimentaires présentant un intérêt pour les pays en développement, approvisionnement, accès aux marchés, négociations commerciales multilatérales et questions connexes figurant dans la Déclaration de Tokyo, SPG.
- Promotion du commerce.

Les problèmes relations aux pays en développement les plus gravement touchés, les moins avancés, sans littoral*

*Il est entendu que, sous ce titre, pourront être abordés les problèmes intéressant les pays qui connaissent des difficultés géographiques similaires qui ont été qualifiés comme pays semi-enclavés (semi-landlocked)

et insulaires seront examinés sous chacun des titres correspondants qui précèdent.

COMMISSION POUR LES AFFAIRES FINANCIERES

Programme de travail de la deuxième phase (1)

I - Endettement des pays en développement (2)

La CCEI est une instance appropriée pour traiter du problème de l'endettement des pays en développement. Il a été reconnu que les problèmes relatifs à la dette extérieure des pays en développement ont, tant sur le plan du développement que sur le plan financier, des implications qui exigent un examen au cours de la seconde phase de la Conférence en vue de faciliter la réalisation d'un accord sur des propositions concrètes à soumettre à la Conférence ministérielle pour approbation.

La Commission pour les Affaires financières formulera des propositions concernant les principes ou caractéristiques des opérations de réaménagement de la dette. La Commission pour le Développement examinera d'autres aspects de l'endettement des pays en développement ou d'autres propositions y afférentes, en tenant compte des besoins de ces pays en matière de développement et de leurs problèmes en matière de paiements extérieurs, ainsi que des propositions tendant à l'adoption de mesures de nature à favoriser l'allègement de la charge actuelle de la dette des pays en développement qui dépendent en grande partie de l'aide extérieure et connaissent de graves problèmes financiers de structure. Il s'agit en particulier des pays en développement les moins avancés, les plus gravement touchés et d'autres pays défavorisés. Ces derniers problèmes qui risquent de donner lieu à des difficultés d'exécution du service de la dette sont des problèmes généraux de transfert de ressources.

---

(1) Les aspects monétaires de chaque point de l'ordre du jour seront évoqués à l'occasion de l'examen des différents points, dans le respect du domaine de compétence des institutions internationales (BIRD et FMI).

(2) Compte tenu de la nécessité de coordonner l'étude de cette question entre la Commission pour le Développement et la Commission pour les Affaires financières.

II - Problèmes relatifs au financement de la balance des paiements des pays en développement (3)

A) Flux de capitaux vers les pays en développement et investissement dans ces pays

a) Accès aux marchés des capitaux.

b) Investissement direct.

B) Aide publique au développement (4)

III - Problèmes des avoirs étrangers des pays en développement exportateurs de pétrole y compris les conditions et modalités d'investissement de ces avoirs.

IV - Coopération entre pays en développement.

V - Mesures destinées à lutter contre l'inflation.

VI - Questions diverses.

---

(3) Certaines de ces questions sont étudiées par la Commission pour le Développement sous le titre "Transfert des ressources".

(4) Après étude de cette question par la Commission pour le Développement.

WITNESS—TÉMOIN

From the Canadian International Development Agency:

Mr. Michel Dupuy, President.

De l'Agence canadienne de développement international:

M. Michel Dupuy, président.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 2

Thursday, March 31, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 2

Le jeudi 31 mars 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

25530—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Anderson	Fairweather
Breau	Johnston
Brewin	Leblanc (*Laurier*)
MacDonald (*Egmont*)	Roche
Murta	Rondeau
Parent	Stanbury—(14)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-committee

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 31, 1977
(2)

[*Text*]

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 10:10 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Anderson, Breau, Foster, Leblanc (*Laurier*), MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Roche and Stanbury.

Witness: Mr. Shridath Ramphal, Secretary-General of the British Commonwealth.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1.*)

The witness made a statement and answered questions.

At 12:05 O'clock p.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 31 MARS 1977
(2)

[*Traduction*]

Le Sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 10 h 10 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Anderson, Breau, Foster, Leblanc (*Laurier*), MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Roche et Stanbury.

Témoin: M. Shridath Ramphal, secrétaire général du Commonwealth britannique.

Le Sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir Procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº 1.*)

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

A 12 h 05, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

Thursday, March 31, 1977

• 1010

[*Text*]

The Chairman: Gentlemen. Mr. Secretary-General, it is a great pleasure to welcome you here today. Some of our members may not know the background of this member and some of our guests who show up this morning might not know the background of the organization of this meeting. For our collective benefit I should like to say that Mr. Ramphal accepted an invitation to come to Canada to participate this evening in a major conference on the Commonwealth and la francophonie, which was organized in Quebec City by Le Centre Québécois de Relations Internationales. When we heard of his acceptance of this invitation, we let Secretary-General Ramphal know of our great interest in meeting him in the cours of his visit. The Secretary-General happily agreed to come to Ottawa to meet members of our subcommittee.

Sir, we know that it is a rare privilege for a parliamentary committee to meet with the Secretary-General of the Commonwealth and we are very grateful. Our mandate from the House of Commons is to—and I quote:

> examine and report upon the full range of policies of Canada in the field of international development with particular reference to the economic relations between developed and developing countries.

Few men in the world can speak of these matters with your wisdom or from the perspective of your distinguished career as Secretary-General and earlier as Foreign Minister of Guyana. In appearing before us today, you are helping us to understand the complex problems of development and north-south relations which Parliament has directed us to study. You may be assured that we look forward to the opportunity to discuss these questions with you.

I invite you now to make some introductory remarks and welcome you again very warmly to Ottawa. You bring with you this new temperature, I am sure. I wish you a pleasant stay in Ottawa because I am sure you will also have a very pleasant stay in Quebec City, where you have already been. So, Mr. Secretary-General please, we are listening to you.

Mr. Shridath Ramphal (Secretary-General of the British Commonwealth): Thank you, Mr. Chairman, for inviting me to talk with you and to talk with your colleagues in the context of your discussions of the problem of international development, problems which, if I may say so, your work has already served to move us all a little closer towards awareness and I believe to create a better climate for solutions, both in terms of Canadian policy and of global policies. I am always, Mr. Chairman, especially happy, with a tinge of nostalgia, to be back in parliamentary surroundings.

The Commonwealth which I serve has, I think, no greater long-term issue on its agenda than international poverty and

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

Le jeudi 31 mars 1977

[*Translation*]

Le président: Messieurs. Monsieur le secrétaire général, je suis ravi de vous souhaiter la bienvenue ici aujourd'hui. Certains des membres de notre Comité ne connaissent peut-être pas très bien notre invité et certains de nos invités de ce matin ne savent peut-être pas très bien sur quoi se fondent les travaux de notre Comité. Afin de combler ces lacunes, j'aimerais préciser que M. Ramphal a accepté de venir au Canada pour participer ce soir à une conférence importante sur le Commonwealth et la francophonie, conférence organisée à Québec par le Centre québécois de relations internationales. Ayant appris qu'il avait accepté de venir, nous avons exprimé à M. Ramphal notre désir de le rencontrer au cours de sa visite. M. le secrétaire général a gracieusement accepté de se rendre à Ottawa pour y rencontrer les membres de notre Sous-comité.

Monsieur Ramphal, il est rare qu'il soit donné à un comité parlementaire de rencontrer le secrétaire général du Commonwealth et nous vous remercions d'être des nôtres. La Chambre des communes nous a confié la tâche suivante:

> Étudier et faire rapport sur l'ensemble des politiques du Canada ayant trait au développement international, et en particulier aux relations économiques entre les pays développés et ceux qui sont en voie de développement.

Peu d'hommes au monde peuvent traiter de ces sujets avec votre sagesse ou avec le savoir que vous confère votre caractère de secrétaire général et, auparavant, de ministère des Affaires étrangères de la Guyanne. En comparaissant devant nous aujourd'hui, vous nous aiderez à comprendre les problèmes complexes du développement et des relations nord-sud que le Parlement nous a demandé d'étudier. Soyez certain que nous envisageons avec plaisir l'occasion de discuter de ces questions avec vous.

Je vous invite maintenant à faire quelques observations préliminaires et vous souhaite de nouveau chaleureusement la bienvenue à Ottawa. Je suis certain que c'est à vous que nous devons cet heureux changement de température. Je vous souhaite un bon séjour à Ottawa et suis certain que votre séjour à Québec sera également agréable, d'autant plus que vous y avez déjà été. Monsieur le secrétaire général, je vous en prie, nous vous écoutons.

M. Shridath Ramphal (secrétaire général du Commonwealth britannique): Merci, monsieur le président, pour m'avoir invité à dialoguer avec vous et avec vos collègues dans le cadre de vos discussions sur les problèmes du développement international. Permettez-moi de dire que vos travaux ont déjà servi à nous rapprocher d'une compréhension de ces problèmes et à créer un climat propice à leur solution, pour ce qui est tant de la politique canadienne que des politiques mondiales. Monsieur le président, je suis toujours particulièrement heureux et légèrement nostalgique lorsque je me retrouve en milieu parlementaire.

Le Commonwealth pour lequel j'œuvre n'a, à mon avis, aucun autre problème à long terme à régler qui soit aussi

[*Texte*]

really, it cannot be any different. Of the Commonwealth's one thousand million people, 89 per cent are from developing countries, representing all together some 44 per cent of the total population of the developing world. And of the estimated nine hundred and fifty million of the world's absolute poor, the people that Robert McNamara calls the world's marginal men, with annual per capita incomes, if we need to go to statistical terms, of less than $200, 80 per cent of these, 80 per cent of the poorest of the world are in the Commonwealth.

I accept your invitation therefore as one to help to open a window on this global scene. I hope in particular that I can help you to see the contemporary problems through the eyes of those on whom the contemporary system seems to bear hardest and, since I am not an economist, to see them more in terms of human needs than of abstruse economics.

• 1015

You will not, I think, think me rude if I said that it is naturly not always easy for the advantaged people of the world to see what is wrong with the world. The view from Washington, from Bonn, from Paris or even from Ottawa is not really the same as that from the huge plantations of Bangladesh. Yet awareness of this lack of perspective is, I am certain, essential if current problems are to be approached by the developed countries in an informed and in an enlightened manner and, most important of all, they are to be approached in a way which will permit solutions to evolve that have some chance of attracting global acceptance.

I would like to think, however, at the end of our discussion, where I would like to speak myself only briefly, we shall in fact agree that from both perspectives, from the perspectives of the developed and of the developing world, what dominates the scene is the ascendancy of interdependence over either dominance or dependency as the real touchstone of our future global relationships. But I will, Mr. Chairman, try to come back to that.

I assume too that it is unnecessary for me to document particularly for this Committee the reality of international poverty. It is unnecessary for me to enumerate how our human society in global terms continues to present a pattern of pervasive and constantly enlarging disparities in the human condition.

You know so well the contrasts of wealth and deprivation of privilege and the lack of opportunity; of wasteful consumption and of escalating want; of a crisis of leisure in some places, a crisis of survival in others; of three-car families on the one hand and meal-less homes on the other; of the pollution of unbridled developments and the even worse pollution of poverty.

But, Mr. Chairman, let no words of mine alone attempt to document the contradictions of our current global situation. This is how the RIO Report, the report on the restructuring of the international order recently published under Professor Tinbergen's editorship, and with which I am sure members of the Committee must be familiar, produced under the auspices

[*Traduction*]

important que la pauvreté internationale, et il ne pourrait vraiment en être autrement. Des mille millions d'habitants du Commonwealth, 89 p. 100 vivent dans des pays en voie de développement, et représentent en tout près de 44 p. 100 de la population totale des pays en voie de développement. Des 950 millions d'indigents du monde, de ces hommes que Robert McNamara appelle les marginaux du monde, de ces hommes dont le revenu moyen, s'il nous faut citer des chiffres, est inférieur à $200, 80 p. 100, je dis bien 80 p. 100 des êtres humains les plus pauvres du monde, font partie du Commonwealth.

Si j'accepte votre invitation ici, c'est donc pour vous aider à ouvrir une fenêtre sur cette scène mondiale. J'espère notamment pouvoir vous aider à voir les problèmes contemporains comme les voient ceux pour qui le système contemporain pèse le plus lourd et, comme je ne suis pas économiste, à les voir plus du point de vue des besoins humains que du point de vue purement économique.

J'espère que vous ne me jugerez pas impertinent si je vous dis qu'il n'est naturellement pas toujours facile aux nantis de notre univers de voir ce qui va mal de par le monde. De Washington, de Bonn, de Paris ou même d'Ottawa, la perspective n'est pas vraiment la même que d'une des vastes plantations du Bangladesh. Il est pourtant essentiel que les pays industrialisés prennent conscience de cette différence s'ils veulent s'attaquer aux problèmes actuels en connaissance de cause et de manière éclairée. En outre, chose d'importance suprême, il faut tâcher de trouver à ces problèmes des solutions qui pourront éventuellement faire l'objet d'un consensus mondial.

J'espère toutefois qu'à la fin de notre discussion, discussion au cours de laquelle je compte être bref, nous conviendrons que des deux points de vue, des points de vue des pays industrialisés et des pays en voie de développement, c'est le principe de l'interdépendance qui doit l'emporter sur la domination ou la dépendance pour constituer la pierre angulaire des relations internationales de l'avenir. Mais je reviendrai à cela plus tard, monsieur le président.

Je suppose également que je n'ai pas besoin, surtout devant un Comité comme le vôtre de décrire ce qu'est la pauvreté internationale. Je n'ai pas besoin de dire combien, dans notre société universelle, le fossé entre les diverses conditions humaines continue de se creuser.

Vous connaissez parfaitement les contrastes qui existent entre la richesse d'une part et l'indigence et le manque d'occasions de s'en sortir d'autre part; entre une consommation effreinée et des besoins toujours grandissants; entre la crise des loisirs de certaines sociétés et la crise de la survie d'autres sociétés; entre le luxe des familles propriétaires de trois automobiles et la famine qui règne dans d'autres ménages; entre la pollution d'une industrialisation déréglée et la pollution encore pire qu'impose la pauvreté.

Toutefois, monsieur le président, ne vous contentez pas de mes seules informations. Le rapport sur la réorganisation de l'ordre économique international, rapport paru récemment sous les auspices du Club de Rome et préparé par le professeur Tinbergen fait état de ces contradictions. C'est un rapport qui a été rédigé par quelques-uns des esprits les plus perspicaces

[*Text*]

of the Club of Rome, records these contradictions. It was a report put together by some of the world's most eminent minds and workers in the field of development from developed and developing countries.

The inequities in the international system, they said, are of tremendous significance. They have given rise to essentially two worlds and the disparities between them are growing. One is the world of the rich, the other the world of the poor, united by its heritage of common suffering. A poverty curtain divides the worlds materially and philosophically. One world is literate, the other largely illiterate; one industrial and urban, the other predominantly agrarian and rural; one consumption oriented, the other striving for survival. We have today about two thirds of mankind living, if it can be called living, on less than 50 cents a day. We have a situation where there are about 1 billion illiterate people around the world, although the world has both the means and the technology to spread education. We have nearly 70 per cent of the children in the Third World suffering from malnutrition, although the world has the resources to feed them.

We have maldistribution of the world's resources on a scale where the industrialized countries are consuming about 20 times more of the resources per capita than the poor countries. We have a situation where in the Third World millions of people toil under a broiling sun from morning till dusk for miserable rewards and premature death without ever really discovering the reason why.

• 1020

Mr. Chairman, none of this is new. It is just more familiar because it is becoming daily more generalized and better articulated. But familiarity also induces a kind of numbness, a kind of numbness that can engender an attitude of resignation. Yet the world's sufferers cannot be resigned, and they will resist at the global level the kind of paralysis that resignation produces.

This is why, for example—and this is a matter, I am sure, that in one way or another will engage the attention of this Committee—they will insist that concern for human rights worldwide must not limit itself to civil and political rights, but extend with no less intensity to the diffusion and the realization of social and economic rights globally; that human rights must have as much to do with the dialogue of development as with the dialogue of *détente*; that it must have as much to do with the right to work as with the right to vote; with the right to a roof, as with the right to privacy under one's roof; with the right to eat, as with the right to differ.

Fortunately, there is beginning to emerge in many parts of the developed world an enlightened perception that the interests of human society, in general, demand that the world's inequities must be righted. There is, I think, a dawning global appreciation that the task of creating a just and equitable world community cannot really be deferred much longer.

[*Translation*]

du monde et par des spécialistes du développement de pays industrialisés et de pays en développement.

Ces personnes ont affirmé que les inégalités du système international sont d'une signification considérable. Elles ont donné lieu à la création de deux mondes entre lesquels l'écart s'accentue. Il y a d'une part le monde des riches et d'autre part le monde des pauvres, uni par son patrimoine de souffrances communes. Un rideau de pauvreté divise le monde matériellement et idéologiquement. Un de ces mondes est savant, l'autre est analphabète en grande partie. L'un d'eux est industriel et urbanisé, l'autre est surtout agraire et rural; l'un d'eux est consommateur, l'autre lutte pour survivre. Aujourd'hui, près des deux tiers de l'humanité vivent, si l'on peut appeler cela vivre, à raison de moins de 50c. par jour. Il y a près d'un milliard d'analphabètes dans le monde, alors que nous disposons de tant de moyens techniques qui nous permettraient d'étendre l'instruction. Près de 70 p. 100 des enfants du Tiers-monde souffrent de sous-alimentation alors que le monde dispose des ressources qui permettraient de les nourrir.

Les richesses du monde sont si mal réparties que, par habitant, les pays industrialisés consomment près de vingt fois plus de ressources que les pays pauvres. Dans le Tiers-monde, des millions de personnes travaillent sous un soleil de plomb de l'aurore jusqu'au coucher du soleil pour une maigre pitance et pour mourir prématurément sans jamais savoir pourquoi.

Monsieur le président, ces idées ne sont pas neuves. Elles sont simplement mieux connues parce que plus répandues et mieux énoncées. Mais la connaissance incite parfois à l'indifférence et cette dernière fait engendrer la résignation. Pourtant les souffre-douleur de l'humanité ne peuvent pas se résigner, et ils résisteront à l'échelle mondiale à la paralysie que crée la résignation.

C'est pourquoi, par exemple, et c'est là une question qui intéressera d'une façon ou d'une autre, j'en suis certain, ce comité; c'est pourquoi donc ils insisteront pour que les préoccupations mondiales quant aux droits de l'homme ne s'en tiennent pas uniquement aux droits civils et politiques mais s'étendent avec tout autant de force à l'observation des droits sociaux et économiques. Ces peuples affirment que les droits de l'homme doivent entrer en ligne de compte tant en matière de développement qu'en matière de détente, tant pour ce qui est du droit de travailler que pour ce qui est du droit de voter, tant en ce qui concerne le droit d'avoir une demeure qu'en ce qui concerne le droit à l'intimité dans cette demeure, tant pour ce qui est du droit de manger que pour ce qui est du droit de s'opposer à une idée.

Heureusement, dans le monde industrialisé commence à se répandre la notion éclairée selon laquelle les intérêts de l'humanité exigent que les injustices soient corrigées. Déjà le monde entier commence à comprendre que la création d'une collectivité mondiale juste et équitable ne peut plus être remise indéfiniment.

[*Texte*]

What is also new is the awareness, certainly this is so among the disadvantaged, that this task of change cannot be accomplished through superficial changes, either in the human relationships generally or by modifications of a minor nature in international behaviour; an awareness that a new world community will not emerge merely from minimal shifts in the international status quo; that the change that is needed is a change in the structure of international economic life, a change sufficiently fundamental to permit a new international economic order—not to emerge just in its own right or for its own sake, but to emerge in a way that will help us to create a somewhat new planetary community.

This is where, Mr. Chairman, I think, we are in the world, at the level of perception, that obviously generalized perception is not enough. Even when we perceive the need for change, we are all too ready to shut out the specific aberrations left to disturb our tranquility. And, of course, an inward-looking nationalism and a materialist philosophy will provide the blinkers with which to do just that. Let me, if I may, mention a few of the more menacing of these aberrations, certainly as they are seen by the deprived world.

World expenditure on armaments is now at quite the obscene level of $300 billion a year, nearly $840 million for every day of every week, and this level is rising. This is more than 160 times the amount spent by the entire United Nations' system on peace and on development.

As regards population, even on the most conservative estimates it is now clear that within the next 50 years—within I like to think, contemporary lifetimes—the earth's population will be almost twice as great as it is now. That is more than seven billion compared with the present four billion. Although the global rate of population growth is, in fact, slowing down very slightly, it is still the case that over 800 million people will have been born in the nineteen-seventies alone, a rate of some 20,000 every day, of whom 700 million will be born into the poverty and condemned to the deprivations of the developing world.

• 1025

And yet it is simplistic to preach about the soaring birth rate of the poor. Family planning really becomes a little meaningless when five out of every six children dies before the age of three, and when, as is the condition in most of the developing world, children are the only hope against the emptiness and the hopelessness of old age. High birth rates, as others have demonstrated, clearly have both a cause and effect relationship with poverty, with illiteracy and with underdevelopment.

As regards food, it is estimated that one to one and a half billion people are currently the victims of hunger and undernourishment, with women and children being among the principal sufferers. Yet, in this situation, overconsumption is the lifestyle of the rich, who therefore become a preferred claimant on the world's food supplies. Mass consumerism has

[*Traduction*]

Chose neuve également, en tout cas parmi les indigents, on commence à se rendre compte que cette modification ne peut s'accomplir par des changements superficiels des relations humaines en général ou par des modifications mineures du comportement international; on se rend compte que la nouvelle collectivité mondiale ne naîtra pas d'infine modification du *statu quo* international, que le changement nécessaire est un changement de la structure de la vie économique internationale, changement assez fondamental pour permettre à un nouvel ordre économique international non seulement de naître pour le plaisir d'être, mais de naître afin de nous aider à créer une nouvelle collectivité planétaire.

Voici, monsieur le président, où nous en sommes pour ce qui est de la perception des problèmes. Évidemment, cette perception assez générale n'est pas suffisante. Tout en percevant le besoin de changements, nous sommes toujours prêts à écarter les absurdités qui viennent déranger notre tranquilité. Bien sûr, un nationalisme étroit et une philosophie matérialiste nous permettront de garder les visières qui nous aideront à négliger le sort des autres. Permettez-moi de mentionner quelques-unes de ces absurdités que les peuples dépourvus de biens considèrent comme les plus menaçantes.

Les dépenses mondiales en armement ont maintenant atteint le chiffre infame de 300 milliards de dollars par année, soit 840 millions de dollars par jour, et ce chiffre monte. Ceci représente plus de 160 fois le montant d'argent dépensé par l'Organisation des Nations unies pour la paix et le développement.

Pour ce qui est de la démographie, même si l'on s'en tient aux chiffres les plus raisonnables, il est maintenant clair que d'ici 50 ans, et certains de nos contemporains vivront encore à ce moment, je l'imagine, la population mondiale aura pratiquement doublée. Cela veut dire que nous serons plus de 7 milliards, alors que nous sommes près de 4 milliards actuellement. Bien que le taux mondial de croissance démographique soit en fait en train de diminuer légèrement, il n'en demeure pas moins que plus de 800 millions de personnes seront nées au cours des années '70, ce qui représente environ 20,000 personnes par jour, et que 700 millions de ces personnes seront nées en milieu défavorisé et condamnées aux privations d'un monde en voie de développement.

Il est trop simpliste d'invoquer la hausse constante du taux de natalité des indigents. Toute planification familiale devient un peu ridicule lorsque cinq enfants sur six meurent avant d'avoir trois ans et lorsque, comme cela se passe dans la plupart des pays en développement, les enfants sont le seul espoir contre l'isolement et le désespoir de la vieillesse. Comme d'autres l'ont prouvé, la hausse des taux de natalité a des relations de cause à effet avec la pauvreté, l'analphabétisme et le sous-développement.

En ce qui a trait à l'alimentation, on calcule qu'il y a entre un milliard et un milliard et demi de personnes qui sont actuellement victimes de la faim et de la sous-alimentation, les femmes et les enfants étant principalement touchés. Pourtant, les riches se livrent à des excès de consommation et sont donc les premiers à se servir dans les réserves alimentaires mondia-

[*Text*]

brought such enormous waste in a world of want that it is now believed that as much as 65 per cent of the food served in United States restaurants finds its way into garbage cans; that 25 per cent of all the food purchased by middle income families in the United States is similarly thrown away. I hope, Mr. Chairman, that Canada helps to bring down the over-all North American average.

And these contradictions can be repeated several times over. They can be repeated in the pollution of the environment from our current approaches to uban industrial and agricultural developments, and indeed our current life style. They can be repeated in the development of science and technology, in the service of military and commercial, rather than global interests. They can be repeated in the current threat to make even the oceans and outer space a kind of new battle ground of conflicting national interests.

It is in response to challenges of that order, at least in part, that the world has made a verbal commitment to a new international economic order, and made it of course on the basis of the conclusions of the sixth and seventh special sessions of the General Assembly. These conclusions have been supplemented by those of a number of specialized conferences, conferences on the environment, conferences on world food and world employment, and most recently of all conferences, on the Habitat. They are going to be further supplemented by conferences already programmed on water and on science and technology.

But it is really on the implementation of a program for the establishment of a new international economic order that rests the principal hope for relieving humanity of these quite intolerable conditions. So what about the mechanisms that alone can really fulfill the promise of corrective action? There has, of course, been no shortage of discussion. Within the two years, since the seventh special session in September of 1975, New York has been followed, in turn, by major conferences in Kingston, in Paris, Nairobi, Vancouver, Geneva, Colombo, Mexico city, and Manila, each of them in one way or another providing a forum committed to finding practical solutions and giving effect to a commitment to instal, by consensus, new arrangements in the field of trade, of commodities, of credit, which would lead to an improved sharing of the world's wealth.

Commonwealth heads of government will take up the issue again next June, this time with the benefit of the work done by the Commonwealth group of experts. Yet, in all honesty, Mr. Chairman, I think we must recognize that at the present moment the hard won consensus of the seventh special session is in grave and present danger of being dissipated. We will, I am sure you will agree, never make progress if the most extreme demand becomes the norm of Third World positions and if the most entrenched and reactionary response becomes the norm of the developed world.

• 1030

The realtive weakness of the negotiating position of developing countries will, I believe, ensure that the former does not

[*Translation*]

les. Les excès de consommation ont infligé un si vaste gaspillage dans un monde nécessiteux que l'on croit qu'actuellement 65 p. 100 des aliments servis dans les restaurants des États-Unis se retrouvent dans des poubelles et que 25 p. 100 des aliments achetés par des familles américaines à revenu moyen sont également jetés. J'espère, monsieur le président, que le Canada aide à faire diminuer les chiffres s'appliquant à l'ensemble de l'Amérique du Nord.

Ces contradictions se retrouvent partout. Elles se retrouvent en matière de pollution de l'environnement par nos installations urbaines, industrielles et agricoles et même par notre style de vie habituel. Elles se retrouvent dans l'élaboration des sciences et de la technologie, dans le service des intérêts militaires et commerciaux plutôt que les intérêts mondiaux. Elles peuvent même se retrouver dans la menace actuelle de faire des océans et de l'espace les nouveaux champs de bataille d'intérêts nationaux opposés.

C'est en réponse, du moins en partie, à des défis de ce type, que le monde s'est engagé oralement à observer un nouvel ordre économique international et ce, en se basant, bien sûr, sur les conclusions de la sixième et de la septième sessions spéciales de l'Assemblée générale. A ces conclusions sont venues s'ajouter celles d'un bon nombre de conférences spécialisées sur l'environnement, l'alimentation mondiale, l'emploi mondial et, tout récemment, sur l'habitat. Elles vont en outre être complétées par les conclusions de conférences déjà prévues sur l'eau ainsi que sur les sciences et la technologie.

Mais c'est vraiment sur l'application d'un programme d'établissement d'un nouvel ordre économique international que reposent les plus grands espoirs de soulager l'humanité de ces conditions de vie intolérables. Qu'en est-il donc des mécanismes qui seuls pourront vraiment nous permettre de tenir nos pormesses? Bien sûr, ce ne sont pas les discussions qui ont manqué. Au cours des deux années qui ont suivi la septième session spéciale de septembre 1975, à New-York, il y a eu d'importantes conférences à Kingston, Paris, Nairobi, Vancouver, Genève, Colombo, Mexico et Manille, chacune de ces conférences permettant de chercher des solutions pratiques et de faire respecter l'engagement visant à l'établissement, par consensus, de nouveaux mécanismes en ce qui a trait au commerce, aux marchandises, au crédit, mécanismes qui mèneraient à un meilleur partage des richesses mondiales.

Les chefs de gouvernement du Commonwealth reparleront de la question en juin prochain en tirant profit, cette fois-ci, des travaux effectués par le groupe de spécialistes du Commonwealth. Toutefois, monsieur le président, en toute franchise, je pense que nous devons reconnaître qu'actuellement le consensus difficilement obtenu lors de la septième session spéciale risque fort de s'évaporer. Nous n'avancerons jamais, vous en conviendrez, j'en suis sûr, si le Tiers-monde s'en tient à des exigences extrêmes et si le monde industrialisé se retranche fermement derrière des mesures réactionnaires.

Je pense que la relative faiblesse de la position de négociation des pays en voie de développement empêchera la première

[*Texte*]

prevail. But I say in all seriousness to this Committee that there are more and more signs that within the councils of the developed world, collective response is increasingly being agreed at the level of the lowest common denominator, and this is so whether at the level of region as within the EEC or at wider levels pertinent to Canada as within the OECD.

Middle countries, those outside the world's power structure and those who are sensitive out of their own experience to the yearnings of the poor and the small, need to guard their freedom of action against entrapment in such hard-line positions which polarize the world debate. It is, I believe, if I may say so, a situation very pertinent to Canada's fulfilment of an enlightened role in global dialogue.

The commodity problem typifies current frustrations. It was, I suppose, inevitable that failure to deal with the commodity problem would aggravate and entrench the condition of poverty in the countries of the developing world. Exports are their primary generator of income and employment, and their export of primary commodities provides them with almost 60 per cent of their export earnings. The 18 commodities included in the UNCTAD resolution alone contribute 50 per cent of all the exports of the developing world.

Given the existing regime in commodities, the operation of cause and effect between extensive reliance on commodity exports on the one hand and chronic poverty is becoming all too real. At UNCTAD IV in Nairobi last year a few developed countries, but an important few, and I am glad to sayy that Canada was not among them, opposed the essentials of the integrated commodity program on ideological grounds, opposed the proposals on the ground that it interfered with market forces. Yet within the domestic economies of these very countries they practice wide-ranging intervention in the field of commodities operating at the national, and sometimes as in the European community with a common agricultural policy, at their regional and multinational level, intervention in the marketplace to support prices and incomes of their own commodity producers.

As long ago as UNCTAD I there was general agreement that commodity prices were too low and that they were falling. Our own calculations in the secretariat show us that the prices of commodities exported by developing countries have fallen in relative terms by more than 40 per cent over the last 20 years. This is a perverse transfer of income, which we calculate at some $17 billion from the developing to the developed countries, from the poor to the rich, but the experience of individual countries confirms the deterioration much better than any statistical information.

• 1035

In my work I meet with leaders of all Commonwealth countries, and I meet therefore with the leaders of the world's developing states. Theirs is the authentic voice of despair and I

[*Traduction*]

menace de se réaliser. Mais je dois avouer sérieusement à ce Comité que des signes de plus en plus nombreux parmi les conseils du monde industrialisé montrent que l'on ne parvient à des réponses collectives qu'en s'en tenant au plus petit dénominateur, et ceci s'applique aux niveaux régionaux, au sein de la CEE, ou à une échelle plus vaste qui touche même le Canada, telle que l'OCDE.

Les pays intermédiaires, ceux qui ne font pas partie des puissances mondiales mais sont sensibles, en raison de leurs propres expériences, aux besoins des pauvres et des faibles, se doivent de maintenir leur liberté d'action afin de ne se retrouver derrière aucune des deux positions rigides qui s'affrontent à l'échelle mondiale. Permettez-moi de dire que c'est cette situation qui permet au Canada de jouer un rôle éclairé dans le dialogue mondial.

Le problème de biens est caractéristique des frustrations actuelles. Je suppose qu'il était inévitable que le fait de ne l'avoir pas résolu aggrave et renforce la pauvreté dans les pays en voie de développement. Les exportations constituent leur principale source de recettes et d'emploi, et leurs exportations de produits primaires leur fournissent près de 60 p. 100 de leurs recettes d'exportation. Les 18 marchandises incluses dans la résolution de la CNUCED comptent, à elles seules, pour 50 p. 100 de toutes les exportations des pays en voie de développement.

Étant donné la sitution actuelle en ce qui a trait aux denrées, les relations de cause à effet entre l'importance considérable accordée à l'exportation des denrées d'une part et la pauvreté chronique d'autre part deviennent bien trop évidentes. Lors de la CNUCED IV, à Nairobi, l'an dernier, quelques pays industrialisés, bien qu'ils aient été très nombreux, et je suis heureux de dire que le Canada n'en faisait pas partie, se sont opposés aux principes du programme intégré d'échanges de denrées en invoquant des principes idéologiques et en prétendant que cela dérangeait les forces du marché. Pourtant, à l'intérieur de ces pays, on a recours à de vastes mesures d'intervention en ce qui a trait aux denrées, et ce au niveau national et parfois même, comme pour ce qui est de la politique agricole commune de la communauté européenne, au niveau régional et multinational. Les gouvernements interviennent dans le marché pour appuyer le prix et les recettes de leurs propres producteurs de marchandises.

Dès la première CNUCED, tout le monde convenait du fait que les prix des denrées étaient trop faibles et qu'ils baissaient. D'après nos calculs, les prix des denrées exportées par les pays en voie de développement sont relativement tombés de plus de 40 p. 100 au cours des vingt dernières années. Ceci constitue un horrible transfert de revenus des pays en voie de développement aux pays industrialisés, des pauvres aux riches, de l'ordre de 17 milliards de dollars. Mais l'expérience vécue dans chacun des pays concernés prouve cette détérioration de la situation beaucoup mieux que tout renseignement statistique.

Dans le cadre de mon travail, je rencontre les chefs de tous les pays du Commonwealth et je rencontre donc les chefs des pays en voie de développement. C'est avec la voix du désespoir

[*Text*]

wish that you could hear it. If President Nyerere of Tanzania was here, for example, he would tell you he has said elsewhere. These are his own words: Tanzania was suffering from the present economic system before 1973: oil prices are just an extra burden although a heavy one. In 1965, he said:

> I could buy a tractor by selling 17.25 tons of sisal. The price of the same model in 1972, needed 42 tons of sisal. Even during the much talked about commodity boom of 1974, I still needed 57 per cent more sisal to get the same tractor than I did nine years before.

Now, he said, talking in 1976,

> Now the sisal price has fallen again, but the tractor price has gone up still further.

And so for Tanzania, the sisal which, in 1965, bought an entire tractor, in 1977, buys just some of its parts.

Sri Lanka's Prime Minister, Mrs. Bandaranaike, explained her country's similar experience, at the last session of the General Assembly, in these words:

> We have increased our production of tea, and systematically improved its quality over the years, and in the 14 years since 1962 we have watched its real price, in terms of the prices we pay for our imports, plummet by more than 70 per cent.

Yet, despite these gross inequities, the developed world continues by and large, to be resistant to basic change. Discussions on the common fund are right now in a large state of frustration at Geneva not on financial grounds. The rich countries do not complain about the cost of the common fund but on grounds basically related to ideology and to vested interest.

May I, Mr. Chairman, touch briefly on another aspect of the problem. In my own movements about the developed and the developing world, I have come to recognize that many people, in the industrialized countries, see that the emergence of the third world out of poverty can be achieved only through a reduction in their own hard-earned standards of living. I submit that not only is this view incorrect but that also the reverse is true and that there is urgent need to demonstrate that truth. It is my proposition that, over the long term, the improvement of living standards in the developing countries is, not only consistent with, but necessary for, the preservation of high standards of living and continued improvement in the quality of life in the have-nations. Moreover, I suggest, that, if the industrialized nations, of whatever ideological persuasion, because this is not a matter from which the socialist countries are exempt, are to maintain their high living-standards, continuing improvements have to be made in the quality of life of the developing world. Nor should this kind of philosophy be strange in the West where enlightened opinion has been convinced, for a long time, that the way to larger profits, to higher incomes, to a greater social and political stability at the national level, lies through satisfying the basic needs and the legitimate demands of the mass of the people. These have been the perceptions that have conditioned national policy within Europe and within North America. Why do these perceptions stop at national frontiers? Surely it now falls to the West,

[*Translation*]

qu'ils s'expriment, et je souhaite que vous puissiez les entendre. Si, par exemple, le président Nyerere de la Tanzanie était ici, il vous le dirait comme il l'a dit ailleurs. Voici ce qu'il disait: La Tanzanie souffrait du système économique actuel avant 1973: les prix du pétrole ne font qu'ajouter à ces maux. En 1965, disait-il:

> je pouvais acheter un tracteur en vendant 17.25 tonnes de sisal. Le prix du même modèle en 1972 représentait 42 tonnes de sisal. Même pendant l'explosion des denrées en 1974, il me fallait encore 57 p. 100 de plus de sisal pour le même tracteur que neuf ans auparavant.

Maintenant, en 1976, il disait:

> Aujourd'hui le prix du sisal est retombé mais le prix du tracteur a encore augmenté.

Aussi pour la Tanzanie, le sisal qui en 1965 achetait un tracteur entier, n'en achète que quelques pièces en 1977.

Le premier ministre de Sri Lanka, Mme Bandaranaike a expliqué la même situation pour son pays lors de la dernière session de l'Assemblée générale:

> Nous avons accru notre production de thé et en avons systématiquement amélioré la qualité. Dans les 14 ans écoulés depuis 1962, nous avons constaté que son prix réel, par rapport à ce que nous coûtent nos importations, avait baissé de plus de 70 p. 100.

Toutefois, malgré ces injustices flagrantes, le monde développé continue en général de s'opposer à tout changement fondamental. Les pourparlers sur un fonds commun n'avancent pas à Genève. Les pays riches ne se plaignent pas du coût du fonds commun, mais le rejettent à cause essentiellement des idéologies et de leurs intérêts.

J'aimerais, monsieur le président, aborder brièvement un autre aspect du problème. Je me suis aperçu, dans mes rapports avec le monde développé et le monde en développement, que beaucoup des pays industrialisés estiment que le Tiers Monde ne pourra sortir de la pauvreté que s'ils acceptent eux d'abaisser le niveau de vie qu'ils ont si durement gagné. Je prétends que ceci est non seulement inexact, mais également que l'inverse est vrai et qu'il faut absolument le prouver. J'estime qu'à long terme l'amélioration du niveau de vie des pays en développement non seulement ne menace pas le niveau de vie et l'amélioration continue de la qualité de vie des nations riches, mais encore leur est nécessaire. Je dirais d'autre part que si les nations industrialisées de toute idéologie, car les pays socialistes ne sont pas à l'abri de cela, veulent maintenir leur niveau de vie, il faudra continuellement améliorer la qualité de la vie dans les pays en développement. Et ce genre de philosophie ne devrait pas être étrange à l'Ouest où depuis longtemps une élite éclairée est convaincue que la façon d'accroître les bénéfices, d'augmenter les revenus, de renforcer la stabilité socio-politique au niveau national, est de satisfaire les besoins fondamentaux et les exigences légitimes de la masse humaine. Ce sont les perceptions qui ont conditionné la politique nationale de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Pourquoi s'arrêter aux frontières nationales? Il appartient certainement à l'Ouest en général de reconnaître que le maintien du niveau de vie élevé des pays industrialisés dépendra de plus en plus de

[*Texte*]

generally, to recognize by an extension of the same principles that, in the context of the growing interdependence of the world, the maintenance, and still more, the living standards, of the industrialized countries, will depend increasingly on improving the quality of life in the developing nations. This really, I suggest, Mr. Chairman, is the challenge, the real challenge, of the new international economic order.

• 1040

Almost 75 per cent of the population of the world, excluding the socialist countries, 75 per cent of the people, live in the developing countries. In 1975 that 75 per cent earned less than 20 per cent of its income. Their purchasing power is therefore low and the market they create for the manufactured goods the developed countries produce is much smaller than it could be, impressive although it already is. The increases in the incomes that the developing countries would earn from the dismantling of trade barriers and other obstacles and from a sustained expansion of their export income from primary commodities, and from manufactures, would be spent, and spent quickly, on imports from the industrialized countries.

What the Third World is seeking, therefore, should not, I think, be seen as a redistribution in its favour of a static world income, with its implication, of course, of a diminished share for the developed countries. The higher incomes sought by the poor through commodity arrangements as well as through better access to rich-country markets would not mean a mere transfer of existing resources from the rich to the poor but a signal of significant growth in the world economic activity, with the poor nations sharing—sharing, it is true—more equitably than hitherto in the increment to world incomes that such new activity will generate.

In short, my proposition is that there is now a quickening symbiotic relationship between development in the poor countries and continued growth in the rich. I know that traditional economics has tended to emphasize the one-way flow from the developed to the developing. I suggest that the reverse flow is equally important for sustaining employment levels in the developed world, and that it is becoming more and more obviously so.

The new contract which the Third World seeks from the First world and the Second, is not aid-oriented; it does not rest on the concept of charity, or even on the valid one of humanitarianism. It rests, I think, firmly and securely on the premise that the dependent relationships of the past have served the world, all the world, badly, that isolationism is not an option open to even the most powerful of countries, that a world order dominated by concepts of sovereignty and founded on what is essentially an adversary system is irrelevant and inimical to contemporary human needs and must be dismantled, that interdependence really is the only valid basis for a human strategy of survival, and perhaps most important of all, that in this kind of planetary bargain, its short-term problems notwithstanding, there really are no losers.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Secretary General, thank you very much. Needless to say, all the members of this Subcommittee

[*Traduction*]

l'amélioration de la qualité de la vie dans les pays en développement. Je crois, monsieur le président, que c'est là le véritable défi du nouvel ordre économique international.

Près de 75 p. 100 de la population mondiale, à l'exclusion des pays socialistes, vivent dans les pays en développement. en 1975, ils gagnaient moins de 20 p. 100 du revenu total. Leur pouvoir d'achat est donc faible et le marché qu'ils créent pour les produits finis est bien moindre qu'il pourrait l'être même s'il semble déjà assez impressionnant. Les revenus accrus que tireraient les pays en développement de l'élimination des barrières tarifaires et des autres obstacles, et l'expansion soutenue de leurs revenus d'exportation, pourraient être rapidement absorbés par les importations des pays industrialisés.

Ainsi ce que recherche le Tiers monde ne devrait pas être considéré comme une redistribution d'un revenu mondial statique qui, évidemment, tendrait à réduire la part des pays développés. Les revenus supérieurs que recherchent les pays pauvres par certains arrangements commerciaux et par un meilleur accès aux marchés des pays riches ne reviendraient pas à un simple transfert des ressources existantes mais amèneraient une croissance significative de l'économie mondiale où les nations pauvres partageraient—c'est le mot—plus équitablement l'augmentation des revenus mondiaux engendrés par cette nouvelle activité.

Bref, les rapports symbiotiques sont de plus en plus évidents entre le développement des pays pauvres et le maintien de la croissance des riches. Je sais que l'économie traditionnelle tend à insister sur l'apport à sens unique des pays développés. Je dirais que l'inverse est aussi important pour soutenir les niveaux d'emplois du monde développé et c'est de plus en plus évident.

Le nouveau contrat que recherche le Tiers-Monde auprès du premier et du second n'est pas orienté sur l'assistance et ne repose pas sur la charité et même sur des considérations humanitaires. Par contre, il repose fermement et sûrement sur l'hypothèse que les relations de dépendance du passé ont considérablement desservi le monde, que l'isolationnisme n'est même pas possible pour les plus puissants, qu'un ordre mondial dominé par des concepts de souveraineté et fondés sur ce qui est essentiellement un système d'opposition ne peut se soutenir et ne répond pas aux besoins contemporains de l'homme. L'interdépendance est en réalité la seule base valable à toute stratégie humaine et, ce qui est peut-être plus important, quel que soit le problème à court terme, à notre ère planétaire, il n'y aurait pas de perdant.

Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur le secrétaire général, je vous remercie beaucoup. Inutile de dire que tous les membres du Sous-

[*Text*]

on International Development of the Committee of External Affairs and National Defence are highly interested in your talk. I would not know how to say it in English, but . . . ce n'est pas une image très agréable que vous nous avez présentée du monde, mais c'est une image très réaliste...a realistic picture of the world today.

This is the reason why it is so important that members of Parliament of Canada, and this is the first time I have had an occasion to say it, have interests not only in what is local or in their immediate problems—meaning, probably, political survival—in what has to do strictly and only with internal problems. It is of the utmost importance that we take some of our time, and a lot of our time, to look at the world today, because we are all so much interrelated. Some people might not believe that, but we are. And what goes on somewhere else will eventually affect us here. So this is why we are so pleased that you have accepted our invitation to give us your views.

Now, a member from Prince Edward Island, the member for Egmont, Mr. David MacDonald.

• 1045

Mr. MacDonald (Egmont): Thank you, Mr. Chairman.

I have been particularly delighted. I do not know when I have heard such an excellent presentation on, as Mr. Ramphal said, such an important issue as he has presented us with here today. Certainly, he has justified all the good things we have heard about him.

There were two things that encouraged me, I might say, in his remarks, that gave me real hope. One was that he said he was not an economist. I found that extremely encouraging. And the second thing, he said that this is not a kind of zero-sum game, if I might use that jargon. It seems to me that one of the prime difficulties we have had, since we have been engaged particularly in the whole attempt to grapple with the content of the new international economic order, has been to realize whether or not we are simply engaged in something in which there is going to be perhaps another shift of a sort of finite group of bargains or resources which will, in effect, penalize some and benefit others. I think that has been a prime difficulty, if I may say so in many of the discussions that have taken place, particularly of the industrialized and developed countries.

Your opening comments were very true in terms of the different perspective that exists in talking about these subjects, whether we are in Ottawa or New York or Washington, as compared with being in Manila or Niarobi or in a part of the world that looks at it from the other side. I think the term we use sometimes to discuss a similar situation that exists within Canada is that it is a kind of metropolitan hinterland thesis, without being pejorative about it. Some of us who come from so-called hinterland areas like Prince Edward Island or New Brunswick can sympathize with the need for the different perspective.

I would like to ask the Secretary General, Mr. Chairman, whether or not there is active work being done to try to present a scenario, if you like, where there will be benefit. I do not

[*Translation*]

comité du développement international du Comité des affaires extérieures et de la défense nationale sont fortement intéressés par vos propos. Je ne saurais le dire en anglais mais . . . you have not drawn a very pleasant picture of the world, but it is certainly quite realistic . . . c'est un tableau réaliste du monde d'aujourd'hui.

C'est pourquoi il est si important que les députés canadiens, et c'est la première fois que j'ai l'occasion de le dire, non seulement s'intéressent à leurs problèmes locaux et immédiats (c'est-à-dire probablement à leur survie politique, à ce qui ne touche que les problèmes internes), mais aussi qu'ils consacrent quelque temps, même beaucoup, à étudier le monde d'aujourd'hui, car nous sommes tous interdépendants. Certains ne sont pas d'accord, mais c'est vrai. Ce qui se passe ailleurs nous touchera finalement un jour. C'est pourquoi nous sommes si heureux que vous ayez accepté notre invitation.

Je passe maintenant la parole à un député de l'Île-du-Prince-Édouard, celui d'Egmont, M. David MacDonald.

M. MacDonald (Egmont): Merci, monsieur le président.

Je suis ravi. Je ne sais si j'ai jamais entendu un aussi excellent exposé sur un problème aussi important. Il est certain que M. Ramphal vient de confirmer tout ce que nous avions entendu dire de bon à propos de lui.

Deux choses m'ont particulièrement encouragé: d'abord qu'il ait déclaré ne pas être économiste, ensuite que le jeu est sérieux. Il me semble que l'une des premières difficultés que nous ayons rencontrées, en essayant particulièrement de comprendre ce que sera ce nouvel ordre économique international, a été d'essayer de voir si nous nous lancions simplement dans quelque chose qui reviendrait peut-être à répartir différemment des ressources limitées qui en fait pénaliseront certains et profiteront à d'autres. C'est une des principales difficultés auxquelles se sont heurtés les pays industrialisés et développés.

Vous aviez tout à fait raison tout à l'heure de dire que l'on entrevoit ces problèmes dans une perspective tout à fait différente depuis, d'une part, Ottawa, New-York ou Washington et d'autre part, depuis Manille, Nairobi ou ailleurs où les gens voient les choses d'une tout autre perspective! Je pense que le terme que nous utilisons parfois pour décrire une situation semblable au Canada est la thèse de l'arrière-pays des grandes villes. Ceux d'entre nous qui viennent d'arrière-pays comme l'Île-du-Prince-Édouard ou le Nouveau-Brunswick comprennent qu'il aut parfois voir les choses d'un autre angle.

Croyez-vous véritablement pouvoir nous présenter un plan d'action utile. Je ne veux pas simplement dire financièrement utile, car nous parlons je crois de quelque chose qui—et j'étais

[*Texte*]

want "benefit" to mean just on a sort of limited financial basis, because I think we are talking about something that—and I was serious about the economist remark—transcends economic questions. I think we have to take into account the whole issue of the depletion of nonrenewable resources.

I agree very strongly with the reference to arms expenditures. I have been amazed at how little we have focused on that issue, to the degree that it uses up so many valuable resources, many of which are nonrenewable, in trying to strike a more equitable planetary bargain.

Can the witness tell us whether or not there is some active work being done either by the Commonwealth, by the special group of experts, or by some body that is attempting to put some ingredients into the discussion that will relieve some of the negative attitudes that I think exist respecting the losses, particularly from the standpoint of the developed countries, that they perceive they are going to have to encounter, whether it is in terms of an integrated approach in commodities or some aspect that seems to be, in a sense, a losing situation?

Mr. Ramphal: I think the short answer is that some work is being done but not enough. I am acutely conscious of the need to move the discussion away from merely a question of morality in which it tends to become an exercise for Sundays only.

Mr. MacDonald (Egmont): I can identify with that. I am a clergyman by profession so I know all about it. You read people very well.

• 1050

Mr. Ramphal: It is also a much more hard-headed aspect. I am convinced that there is a moral dimension and that it is very important that it should be emphasized. But decisions on the new international economic order, or on the various complements of it, have to be taken by politicians, and politicians have to be responsive to the attitudes of people. If you work and if you represent an area in which there is a mill that is going to be put out of operation because you are going to provide access to the manufacturers of the developing world, then you have to respond to the questions that will be asked about jobs. That means, I think, in terms of carrying conviction, that the case for fundamental change of the kind we are talking about has to be made not just only at conferences to government representatives, and not even to select committees of Parliament, whom I find on the whole are comprised of enlightened people, but to the people and their institutions who really make the decisions.

At Algiers not so long ago when Tinbergen presented his report that I referred to, and I commend that report, Mr. Chairman, to the Committee if, in fact, you have not seen it yet but, if you have, I really do commend it because I think that some of the best material yet produced has been produced in that document. My point at Algiers was that there was now a pressing need to reach the people who matter, to reach the trade unionists and to reach the labour movement in the United States in particular, because if you do not convince George Meany and the AFL-C10 and all the other unions that take their cue from them, how are you ever going to convince

[*Traduction*]

sérieux quand je me déclarais satisfait que vous ne soyez pas économiste—de quelque chose qui transcende les questions économiques. Il nous faut tenir compte de tout le problème de la diminution des ressources non renouvelables.

Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous avez dit sur les dépenses en armes. Je suis effaré de voir combien l'on a peu insisté sur ce problème, combien l'on y a consacré de ressources précieuses, dont beaucoup ne sont pas renouvelables, pour essayer de parvenir à un équilibre planétaire plus juste.

Le secrétaire général peut-il nous dire si le Commonwealth ou quelque groupe d'experts ou autre essaie d'alimenter la discussion qui devrait permettre de renverser certaines attitudes négatives relativement aux pertes, particulièrement du point de vue des pays développés. Pour certains, cette approche intégrée semble ne représenter que des pertes.

M. Ramphal: En deux mots, on a entrepris quelque chose dans ce sens mais pas assez. Je suis tout à fait conscient de la nécessité de cesser de se préoccuper uniquement de l'aspect morale car cela tend à ne devenir qu'une activité du dimanche.

M. MacDonald (Egmont): Je comprends cela. Je suis pasteur et je sais bien de quoi vous parlez. Vous avez une très bonne perception des hommes.

M. Ramphal: De plus, c'est un aspect plus sobre et réaliste. Je suis persuadé qu'il existe une dimension morale qu'il importe de faire ressortir. Or, les décisions concernant le nouvel ordre économique ou ses composantes complémentaires doivent être prises par des hommes politiques et ceux-ci doivent être conscients des attitudes de la population. Si l'on est travailleur et que l'on représente un circonscription où se trouve une usine qui doit fermer ses portes en raison de l'ouverture des marchés canadiens aux manufacturiers des pays en voie de développement, il faut répondre aux questions posées au sujet de l'emploi. Donc, si c'est la crédibilité qu'on recherche, il faut non seulement prôner ce genre de changement fondamental aux conférences de représentants gouvernementaux, et il ne suffit pas non plus de choisir des comités parlementaires, composés le plus souvent de personnes éclairées, je crois, mais aussi s'adresser au grand public et à ses institutions qui sont les véritables décisionnaires.

A Alger, il n'y a pas longtemps, lorsque Tinbergen a présenté le rapport que j'ai déjà mentionné (et j'en recommande la lecture aux membres du Comité en toute sincérité, car j'estime que c'est un document qui renferme certaines des meilleures idées énoncées jusqu'ici), on a constaté un besoin urgent d'influencer les individus qui comptent, les syndicalistes et le mouvement travailliste, celui des États-Unis en particulier, car s'il n'y a pas moyen de convaincre George Meany et l'AFL-CIO, ainsi que les autres syndicats qui lui emboîtent le pas, comment voulez-vous convaincre le Congrès et un gouvernement qui dépend en fait du vote ouvrier? Il faut alors

[*Text*]

Congress and a government that has depended on the labour vote? So, you have to go out and talk with the trade unionists and tell them what is in it for them, because that is the way you have to sell it to them.

I believe there is a case. I have barely attempted to outline it here, but we were able to produce and, in fact, I went and talked to the American labour movement in these terms and tried to document in statistical terms why it is critical to jobs in the United States that the purchasing power of the developing world be increased, and be increased quickly, and why the trends already demonstrate that the growth markets are the markets in the developing countries where the population explosion is taking place. Now, a good deal more of that has to be done, and not just in the United States. I am sure it has to be done here in Canada. It has to be done to consumers associations to tell them what is in it for them about access to markets, why goods that can be produced as well and as cheaply in countries in terms that will provide new job opportunities are in their interests as the consumers, even if it means moving industries and workers into other areas of industrial processing in the developed world.

Now, there is a need for backup of this kind of advocacy. There is need for the economists to do detailed analysis. We are doing some of it in the Secretariat. The final report of the commonwealth expers group has approached the question, but very much more needs to be done. If I was ever to urge any group about how to spend money for development, I would say put some money into the basic work that needs to be done in demonstrating what is in it for the developed world in terms of the new international economic order.

Mr. MacDonald (Egmont): If I can pursue this for a moment, but I do not jwant to take too much time because other members have questions, too. it seems to me that this is critically important at this point in time. If we look at the economic situation of a number of the developed countries we will see that over the past two or three years they have become particularly internally absorbed because of their own domestic situation. Certainly there is our own case in point, with a very large unemployment situation and with recurring difficulties with inflation and our own balance of payments situation.

• 1055

There are some major problems, and some of these undoubtedly will be dealt with tonight in the budget, but it seems to me that it would be important, whether it is under the Commonwealth, which is a very unique institution, or under some other body, that this work be done on two fronts. It has to be done in a global sense, so to speak, and there are bits and pieces of things being done with regard again to this whole question of the arms expenditure and its relationship to social and economic expenditures generally. Then there is a specific thing, which this Committee has attempted to grapple with a bit. When we were having hearings last year we did look at our own textile situation, which is a case in point. It has been a very lively problem and, as my colleagues from Quebec and our Chairman well know, this is a most difficult one to resolve

[*Translation*]

descendre dans la rue avec des syndicalistes, leur expliquer où est leur avantage.

Je crois qu'il s'agit d'une thèse valable, mais je ne vous en ai donné que les grandes lignes. En somme, nous avons satisfait notre clientèle. Je suis allé discuter avec les syndicalistes américains. Je leur ai dit ce que je viens de vous dire en exliquant au moyen de statistiques l'urgence qu'il y a danger d'augmenter le pouvoir d'achat du monde en voie de développement, et cela au plus vite. Je leur ai expliqué pourquoi les tendances actuelles démontrent que les marchés en croissance sont justement ceux du Tiers-Monde, où a lieu l'explosion démographique. Voilà donc une initiative qu'il faudra répéter souvent, et pas uniquement aux États-Unis. Je suis certain qu'elle est nécessaire au Canada. Il faut s'adresser aux associations de consommateurs pour leur faire comprendre l'avantage qu'il y a pour elles de donner accès à nos marchés, pourquoi il y va de leurs intèrêts de consommateurs de faire produire certains biens aux pays qui les favriquent aussi bien et à meilleur compte. Même s'il faut pour cela recycler des industries et de la main-d'œuvre dans les pays développés.

Or, pour que ce plaidoyer réussisse, il doit être appuyé par des économistes capables de faire des analyses détaillées. Le secrétariat s'est chargé de certaines analyses. Le rapport définitif du groupe d'experts du Commonwealth a abordé cette question, mais il reste beaucoup à faire. Si je devais jamais conseiller un groupe sur la façon d'aider financièrement au développement, je l'engagerais à consacrer une partie des fonds disponibles à démontrer au monde développé les avantages d'un nouvel ordre économique.

M. MacDonald (Egmont): Je voudrais approfondir un peu cette idée, mais je veux aussi laisser les autres députés poser leurs questions. Il me semble qu'il s'agit d'un des problèmes les plus aigus à l'heure actuelle. Si l'on examine la situation économique de certains pays développés, on constate qu'ils se préoccupent surtout de leur propre situation. C'est certainement notre cas au Canada, étant donné l'ampleur du chômage actuel, les difficultés que nous causent sans cesse l'inflation et notre balance des paiements.

Il y a certains gros problèmes qui seront sans doute abordés ce soir dans le budget, mais il serait important, qu'il s'agisse du Commonwealth, institution tout à fait unique, ou d'un autre organisme, que ce travail soit fait sur deux fronts. Globalement, et on fait quelques petites choses à propos de toute cette question du rapport qu'il y a entre les dépenses en armements et les dépenses socio-économiques en général. Le Comité, lorsqu'il a tenu des audiences l'an dernier, a étudié la situation des textiles au Canada. Ce fut très vivant et mes collègues du Québec et notre président savent bien que c'est un gros problème pour ce qui est de l'emploi au Québec. Nous avons d'autre part des responsabilités sur la scène internationale.

[*Texte*]

with regard to the employment situation that presently exists in Quebec, and also our attempted responsibilities in the international situation.

Do you see the Commonwealth taking some major initiative in this area, or can you identify for the Committee, because we might want to follow it up by exploring it ourselves, work that is being done in this area?

Mr. Ramphal: I would like to see the Commonwealth doing more. I would like to see us have the resources with which to do it, and you can help me in that respect too. I believe really that adjustment, which is what we are talking about, is going to become possible only through some kind of global approach; only if the developed world together comes to terms with it and accept it as part of a global program for redistributing labour and resources. Now that is going to take time, and it has to depend on being able to convince workers in the developed countries that adjustment, first of all, is workable. The impression I have is that if you talk to American trade unionists and if you talk to British trade unionists, there is scepticism about adjustment. There is a belief that this is a kind of economic theory that does not really work in practice.

The truth of the matter is, I think adjustment has been a constant process of industrial activity and economic arrangements within the United States itself. It is constantly going on, and it is because American labour has tended to be more resilient and more responsive in their practical approaches to employment that they have been able to do it. In Britain, adjustment has not been as easy. British Labour has tended to be resistant to moving into new, sometimes even higher tehnology. But I would like to think that seen globally, we can establish the case and can convince workers in the developed world that the future does lie in this direction.

And it will not rest on applicacy only, because we are reaching a stage, I think, at which we are back to the old confrontation. You had the benefit, I believe, of talking with Mr. MacEachen quite recently. He is closer to the scene of Paris than I am. What little I know of this leaves me with considerable misgivings. I believe there is a real danger that, seen from the standpoint of the poor countries, Paris could appear to be an exercise in frustration and in futility. This is not to say that Paris was not worth attempting, but it is quite another thing to say that Paris has produced results. If my information is correct about what is taking place in Geneva now, even the most recent developments, which suggested a change of attitude on the part of the United States and the EEC to the common fund, are not producing agreement on the fund itself. The nood is beginning to redevelop in the Third World that this multiplicity of conferences has been an exercise in diversion, and nothing is coming out of it except a kind of cycle in which each conference awaits the result of the last one and you get back into the circle again. When that happens, it is inevitable that pressures will develop within the Third World, probably taking as their starting point OPEC countries again, to go back to the old confrontation strategies.

The real sadness, I think, is that—and I say this with great respect for so many of the countries that I have worked with—there is a tendency in the developed world to believe that we

[*Traduction*]

Pensez-vous que le Commonwealth pourrait faire quelque chose d'important dans ce domaine ou pourriez-vous indiquer au Comité ce que l'on fait à cet égard?

M. Ramphal: J'aimerais que le Commonwealth en fasse plus. J'aimerais que nous ayons les ressources nécessaires, et vous pourriez m'aider à cet égard aussi. Je crois véritablement que seule une approche globale nous permettra de parvenir au réajustement voulu; c'est seulement si le monde développé accepte l'idée comme partie intégrante d'un programme global de redistribution de la main-d'œuvre et des ressources. Il est évident que cela va prendre du temps et cela va dépendre de notre pouvoir de persuasion dans les pays développés. J'ai l'impression que, si vous parlez aux syndicalistes américains, aux syndicalistes britanniques, vous constaterez que le réajustement les laisse sceptiques. Ils pensent que ce genre de théorie économique n'est pas réaliste.

La vérité est que le réajustement est justement un processus constant de l'activité industrielle et des arrangements économiques que connaissent les États-Unis eux-mêmes. C'est parce que les syndicats américains ont su réagir et sont devenus plus réalistes sur les questions d'emploi qu'ils ont réussi. En Grande-Bretagne, le réajustement n'est pas chose aussi facile. Les syndicats britanniques ont tendance à refuser la technologie avancée. Globalement, toutefois, j'espère que nous pourrons convaincre les travailleurs du monde développé que l'avenir est là.

Nous en arrivons à un point où nous nous retrouvons à la vieille confrontation. Vous avez eu, je crois, la chance de pouvoir vous entretenir récemment avec M. MacEachen. Il est plus près de la scène parisienne que moi. Le peu que j'en sais me fait bien peur. Je crois que, pour les pays pauvres, il y a un véritable danger que les entretiens de Paris n'aboutissent qu'à une entreprise futile. Cela ne veut pas dire qu'il ne fallait pas essayer, mais reste à voir si l'on obtiendra des résultats. Si je ne me trompe pas sur ce qui se passe actuellement à Genève, même tout récemment, où l'on a parlé d'un changement d'attitude de la part des États-Unis et de la CEE pour ce qui est du fonds commun, on n'est toujours pas d'accord sur le fonds lui-même. Dans le Tiers-Monde, on recommence à penser que la multiplicité des conférences permet la diversion et que l'on est ramené à ce genre de cycle où chaque conférence attend le résultat de la dernière avant de recommencer le cercle. Avec cela, il est inévitable que des pressions s'exerceront dans le Tiers-Monde, probablement d'abord dans les pays de l'OPEP, et que l'on en reviendra aux vieilles stratégies de confrontation.

Le malheur, c'est que les pays développés ont tendance à croire que nous avons dépassé le cap critique, car, après tout, les excédents de pétrole ont été recyclés, ce qui nous permet de

[*Text*]

have turned the corner; that, after all the surpluses from oil have been recycled, we have got it back one way or another; that the danger is past and it can be business as usual; that, of course, we have to do little bits and pieces here and there to keep fellows happy, but that, basically, things are going to remain much as they were. But they will not; and if that mood persists, then I fear that we are back to the frightening confrontations of the last three years.

• 1100

Mr. MacDonald (Egmont): Mr. Chairman, may I just thank the witness for those comments. May I also suggest that because of his excellent opening remarks, there might be some opportunity to circulate them to all the members of the House. I would think that would be most useful.

The Chairman: I will ask the Clerk to put aside these copies that we talked about last night. Enough copies should be put aside for distribution to members of Parliament, there is no doubt about that. We print 1,500 copies . . .

Mr. Breau: No, I think Mr. MacDonald's point is to send them not only the copy of the brief but . . .

Mr. MacDonald (Egmont): What I mean is the opening statement particularly, because that could be useful.

The Chairman: That would be part of it.

Mr. MacDonald (Egmont): My only point was that I think members might take more note of it if they received it as a separate document.

Mr. Breau: And the whole House of Commons, not only the members of this committee.

Mr. MacDonald (Egmont): Yes.

The Chairman: If you wish, I will see how best it can be done. Agreed?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Thank you, Mr. MacDonald, for that suggestion.

Mr. Breau, the member from Gloucester, New Brunswick, is next, followed by Mr. Stanbury, who indicated first, and Mr. Roche.

There is one hour left, I think, and I would like everyone who wishes to question to indicate this, so that we can divide the time.

Mr. Breau.

Mr. Breau: Mr. Chairman, I wish to associate myself with the comments made by Mr. MacDonald with regard to the statement by Mr. Ramphal. I believe it was a very eloquent statement and I would like to say that the more we hear about you and the more that we read about you, the more we realize how important your nomination to your post was. After all, the Commonwealth, if anything, is more of a human experience than a strictly political institution, and we are reassured when we hear you make these kinds of statements to parliamentarians.

[*Translation*]

les récupérer sous une autre forme, que le danger est chose du passé et qu'on peut donc revenir au train-train quotidien, qu'il faut bien entendu faire des concessions mineures pour contenter ces gens, mais qu'essentiellement tout continuera comme par le passé. Mais c'est faux et si cet état d'esprit devait persister, nous allons inévitablement au devant des terribles confrontations d'il y a trois ans.

M. MacDonald (Egmont): Monsieur le président, je tiens à remercier le témoin de son intervention. Vu la qualité exceptionnelle de sa déclaration d'ouverture, je propose que des exemplaires en soient distribués à tous les députés de la Chambre des communes, qui trouveront certainement le texte fort utile.

Le président: Je demanderais au greffier de garder les exemplaires dont il a été question hier soir. Nous aurons certainement suffisamment d'exemplaires pour tous les députés, car nous en faisons imprimer 1,500.

M. Breau: M. MacDonald proposait qu'on envoie non seulement des exemplaires du mémoire, mais aussi . . .

M. MacDonald (Egmont): Je pensais plus particulièrement à la déclaration d'ouverture.

Le président: Elle en ferait partie.

M. MacDonald (Egmont): Les députés y accorderaient sans doute plus d'attention s'ils les recevaient séparément.

M. Breau: Tous les députés de la Chambre des communes et non pas seulement les membres de ce Comité.

M. MacDonald (Egmont): Oui.

Le président: Si vous êtes d'accord, je vais essayer de faire pour le mieux. D'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Je vous remercie de cette suggestion, monsieur MacDonald.

La parole est maintenant à M. Breau, député de Gloucester, au Nouveau-Brunswick, et il sera suivi par MM. Stanbury et Roche.

Comme il nous reste encore une heure, je demanderais à tous ceux qui veulent prendre la parole de me le signaler, de façon à ce que je prenne les dispositions voulues.

Monsieur Breau.

M. Breau: Tout comme M. MacDonald, j'estime que l'exposé de M. Ramphal est du plus haut intérêt. Votre exposé et vos interventions confirment que votre nomination à ce poste est une décision des plus judicieuses. Plutôt qu'une institution strictement politique, le Commonwealth est aussi une expérience humaine, et c'est pourquoi nous sommes rassurés de vous entendre parler comme vous l'avez fait aujourd'hui.

[*Texte*]

When Parliament gave us the reference that the Chairman read, we believed that, in part, it was to provide a forum for people like yourself so that we can get to the agents of Canadian society and convince them of the value of your arguments and of the plight of so many people in the world.

I would like to, in one question, pose two broad questions.

First of all, I am happy that you indicated to us that you are speaking, for example, to the labour movement in the United States; but there is another problem which goes beyond that.

First of all, there is inherent in democracy a little bit of chauvinism: as much as you progress, you want to keep what you have got. We have gone from the time after World War II, in this country and, I believe, in the Western world, when people looked for a house and a car to the revolution of rising expectations. We are now in the revolution of rising entitlements, and people are becoming more concerned about political issues and about politics generally. As there is a little bit of chauvinism inherent in democracy, a lot of people believe that unless other people have the same political systems, it is a lost cause.

Those of us here, I believe, understand—and are optmistic about— the struggle for liberation in most of the Third World that has been negative, that was a real struggle in terms of fighting for other people, and that, unless we start making contacts with them and improving the situation that you so eloquently described to us this morning, there is no chance of ever having a rapprochement between the way of life that we have here and the way of life there. I am an optimist, I believe that with the years if we are patient, it will come. I would like your feelings on, first of all, whether or not there is a chance of rapprochement between these two political schools of thought.

• 1105

Second, one of the problems I believe that Canadians have in making up their minds on the whole question of assistance to the Third World, and restructuring the world economy—when I say "assistance to the Third World" I include "restructuring the world economy" also—is the same problem that we have in this country when it comes time to redistribute opportunities or redistribute income and that is, how much welfare do you do and how much development do you do? There are contradictions some times. I would like you to expound on that. Where should we concentrate? Should we concentrate strictly on the human needs of the poorest only, or should we do some development? A lot of people will not want us to do too much development because people are starving.

I would like you to give some thought to what the better instrument would be at this time: is it multilateral institutions? How would you like to see assistance from Canada in percentage terms, so much for welfare to look after human needs, rural development, and economic development? This can create tensions and contradictions in those countries as well as here.

Mr. Ramphal: Those are very important questions and very big ones. Could I first of all try to deal with the political

[*Traduction*]

Lorsque nous avons été saisi de l'ordre de renvoi dont le président a donné lecture, c'était à notre avis pour offrir une tribune à des personnes comme vous, de façon à ce que les Canadiens occupant des postes de responsabilités puissent comprendre le bien-fondé de vos arguments et les conditions lamentables d'une grande partie de l'humanité.

Je voudrais aborder deux question d'ordre général.

Vous avez dit que vous nous entretiendrez du mouvement syndical aux États-Unis, ce qui est très intéressant, mais le problème ne s'arrête pas là.

Pour commencer, le chauvinisme n'est pas étranger à la démocratie, car les hommes ont tendance à vouloir garder les fruits du progrès. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, nous sommes passés d'une époque où l'idéal de chacun était de posséder sa maison et sa voiture à une époque où l'on s'attend à ce que la satisfaction des besoins suive une courbe ascendante illimitée. Actuellement, les gens s'intéressent davantage aux problèmes politiques. Étant donné le chauvinisme inhérent à tout système démocratique, les gens ont souvent tendance à croire que tout système politique différent du leur est en principe mauvais.

La plupart d'entre nous savons que, même si la lutte pour la libération des pays du Tiers-Monde a souvent tourné court, néanmoins elle a présenté de nombreux aspects positifs et que, si nous ne prenons pas les mesures indispensables pour améliorer la situation de ces peuple tels que vous nous les avez décrits ce matin, il n'y aura pas moyen de combler le fossé entre leur niveau de vie et le nôtre. Mais étant optimiste, je suis convaincu que nous y arriverons d'ici quelques années. Est-ce qu'à votre avis il y a une chance de rapprochement entre ces deux idéologies politiques?

Par ailleurs, une des difficultés auxquelles nous nous heurtons lorsqu'on nous invite à nous prononcer sur l'aide au Tiers-Monde et le nouvel ordre économique mondial est analogue à la réaction que nous avons face aux problèmes de la redistribution des chances et des revenus. La question se pose dans les deux cas de savoir si la solution consiste en bienfaisance ou bien en aide au développement. Cela ne va pas sans contradiction. Devons-nous nous attacher en priorité aux besoins humains des plus déshérités ou devrions-nous au contraire nous attaquer au développement? Beaucoup de gens sont contre le développement à une époque où tant de gens meurent de faim.

Les institutions multilatérales sont-elles à votre avis les mieux placées pour remplir cet objectif? Quel pourcentage de l'aide canadienne devrait à votre avis aller à l'aide humanitaire, au développement rural et économique? Il ne faut pas oublier que cette aide risque de susciter des contradictions et des tensions dans les pays bénéficiaires, tout comme chez nous.

M. Ramphal: Je vais commencer par l'aspect politique du problème. Les pays occidentaux ont tendance à se préoccuper

[*Text*]

dimension; the concern that exists in the developed world generally—in the West—about democracy in its classical sense in the Third World? I think, as you rightly said, it is probably natural that people want to systems, for which they have fought in their own countries, and rights for which they have struggled, extended and enlarged to a wider global setting.

At the same time, I believe it would be a great misfortune if we tended to believe that all the world has to function on essentially the same basis of government. I had the opportunity to talk with the select Committee here some months ago, meeting in an interparliamentary context, and I took the opportunity to talk about, for example, the relevance of the one-party state and why it was important—and I was talking then in a commonwealth context—for us not to start with an assumption that democracy necessarily meant Westminster, that it necessarily involves a two-party system.

A good part of the developed world sees the two-party system essentially as an adversary system—a system which takes as its starting point the belief that you will reach right results by fighting; that if you contend, out of that contest will emerge truth and wisdom and balance and moderation. Now, if that is right, it is a system that can work only in conditions where you can afford it. I suppose the proof of it is what happens in extremity in any democratic system. If the community itself comes under so much pressure—whether it is an economic depression or it is a fight for survival in terms of a war—the system has to stand down; you cannot afford the adversary process.

The underdeveloping world sees much of its condition as that kind of fight for survival. President Nyerere would tell you that if he were here, and he would take on the debate openly. He would say, "Are you telling me that Tanzania now must introduce a two-party system in which we must set up an opposition whose job it is to tear us apart."

• 1110

Now, what he will go on to say, and which it is true to say that perhaps not all leaders of the developing world would go on to say but I think he would, I think President Kaounda would—"but for me democracy means participation. It means involving the people in the processes of government and in the ultimate decisions that are taken and that if we can construct a system which involves the people through a participatory process without the adversary aspect of the two-party system, then we have gone down the road to where it is meeting the basic requirements of a democratic system." And I am bound to say that I find that very convincing.

The danger is if that kind of argument is made an excuse for an essentially non-participatory, authoritarian system and that, of course, is sad, unless you set up, which I find it very difficult personally to do, a premise in a kind of paternalism out of dictatorship that will lead to good results.

The developing world is not monolithic. It has its Tanzanias and its Kenyas and its great men and it has others. And it has other systems. And I believe that a major responsibility rests

[*Translation*]

de l'existence ou de l'absence de démocratie dans les pays du Tiers-Monde. Je suppose qu'il est naturel que des gens qui ont lutté pour mettre en place un système politique dans leur propre pays tiennent ensuite à en étendre les avantages au reste du monde.

Mais ce serait une erreur grave de croire que le monde entier doit nécessairement opter pour une même forme de gouvernement. Lors de la réunion du comité interparlementaire, il y a quelques mois, à laquelle j'ai eu l'honneur de participer, j'ai soulevé, entre autres, la question des régimes à parti unique et de leur rôle, et ce, dans le contexte du commonwealth, en expliquant qu'un système démocratique ne signifie pas nécessairement un système biparti copié sur celui de l'Angleterre.

De nombreux pays du Tiers-monde considèrent en effet le système biparti comme étant basé essentiellement sur la confrontation, qui, d'après ses partisans, dégage des solutions de sagesse, d'équilibre et de modération. Or, même si c'était vrai, pareil système ne peut fonctionner que dans les pays qui peuvent se le permettre, comme cela a été prouvé à maintes reprises par les excès enregistrés dans les pays démocratiques lorsque la situation devient exacerbée à l'excès. Lorsqu'une collectivité est soumise à une pression excessive, qu'il s'agisse d'une crise économique ou d'une lutte pour la survie en cas de guerre, la démocratie et la confrontation qu'elle sous-entend peuvent être mises en sourdine.

Or, les pays en développement estiment justement qu'ils sont en lutte pour leur survie. Si le président Nyerere se trouvait ici, je suis certain qu'il vous dirait sans ambages qu'il n'est pas question pour lui de créer en Tanzanie un système biparti avec une opposition dont l'unique objet serait de démolir le parti au pouvoir.

Je ne crois pas me tromper en disant que lui et le président Kaounda estiment que la caractéristique principale de la démocratie est la participation de tous les citoyens au processus de gouvernement et aux prises de décisions, et s'il y avait moyen de mettre sur pied un système permettant à tous de participer à ce processus sans pour autant exiger la confrontation du système bipartite, on aurait jeté les bases essentielles d'un système démocratique, argument que je trouve pour ma part fort convaincant.

Mais le danger, c'est qu'à partir de ces beaux principes, on mette sur pied un système autoritaire et paternaliste qui est censé déboucher sur de bons résultats pour les peuples.

Le monde en développement n'est pas monolithique. Il est fait de la Tanzanie et du Kenya, d'autres pays, de ses grands hommes et de ceux qui le sont moins. Il comporte toutes sortes

[*Texte*]

within the developing world to enlarge systems which involve the people of their countries in these processes.

Developed countries can help. There sometimes has been a tendency for the developed world to be friends of regimes that do not really fulfil these highest criteria. The world of power politics sometimes leads to very strange results, where democratic systems find themselves in bed with regimes which are the very opposite because this is the basis for strategic interests to be advanced. And something can be done on that basis.

For the rest, I think it is a struggle for the developing world. It is not going to be helped by making it the price for doing something on the economic side. I am very concerned lest the very legitimate concerns about human rights spin over into what I think could become a distorted debate because, quite frankly, great parts of the developing world will see that discussion as being in some respects irrelevant to their condition.

I have tried to spell out why it is no good talking about the right to leisure if you have not got a job. It is in fact downright provocative that you talk about the right of dissent when basically the challenge in life is to feed yourself and perhaps eke out an education for the children. Those are the issues which the poor focus on. And the great value I think in the human rights debate now is to enlarge it, to see human rights not only in civil and political terms but in social and economic terms as well and make the concern for human rights in all their plenitude the basis of doing something at the level of economic arrangements.

On the second question, wefare or development and bilateral or multilateral assistance, I find it very difficult to accept the need to make a choice. I am certain in my own mind that it has to be a mix of both. I am sure that it is right that a major emphasis should be placed on helping the poorest countries and helping the poorest in the poorest. I am equally sure that if that is all we do, we will rapidly enlarge the category of the poor because we are using very sophisticated and sometimes quite unreal criteria when we talk about per capita income tests, which is what we are doing, to decide who is above $300 and who is below $300 and the one is poor, or among the poorest, and the other is not.

• 1115

There are many developing countries that will slip back into the category of the poorest unless they are assisted, but the kinds of assistance they need are going to be difficult. A country like Jamaica, or a country like Kenya, needs all the assistance it can get to advance the processes of industrial development. That is probably not quite the same thing that Lesotho or Bangladesh needs at this stage. But unless Jamaica and Kenya get that kind of help now, they are going to be back where they were perhaps 10 years from now. Of course, doing that involves other policies; it involves access. What are you going to do with the goods from these new factories and so on?

So from my standpoint I would urge a mix of assistance, and in our concern for the poorest not neglect those who can

[*Traduction*]

de systèmes. C'est au monde en développement lui-même d'élaborer des systèmes permettant aux diverses populations de participer au processus politique.

Des pays développés peuvent contribuer à cette évolution. Malheureusement, les pays développés ont trop souvent tendance à appuyer des régimes qui ne répondent à aucun de ces critères. La politique de puissance fait que, parfois, les pays démocratiques, pour promouvoir leurs intérêts stratégiques, s'acoquinent avec des régimes qui, eux, n'ont rien de démocratique.

A part ça, il s'agit d'aider le monde en développement dans sa lutte; il ne saurait être question d'imposer nos systèmes politiques comme prix de notre aide économique. Il y a un danger très réel que les préoccupations légitimes concernant les droits de l'homme ne se transforment en faux débat, une grande partie des pays du Tiers-monde estimant que ce problème n'a rien à voir avec eux.

Je vous ai déjà dit qu'il est inutile de parler du droit au loisirs à ceux qui sont sans emploi. C'est en fait une sorte de provocation que de parler du droit à la dissidence à ceux qui arrivent à peine à se nourrir et à éduquer leurs enfants. Voilà les problèmes des pauvres. Dans ce contexte, il faut que le débat sur les droits de l'homme englobe, outre les droits civils et politiques, également les droits sociaux et économiques, de façon à ce que la lutte pour les droits de l'homme ainsi compris puisse servir de point de départ à des actions d'ordre économique.

Par ailleurs, je ne vois pas pourquoi il faudrait choisir entre le bien-être ou le développement, ou encore entre l'aide bilatérale ou multilatérale. Il faut, à mon avis, faire appel à toutes ces techniques en même temps. Il faut, bien entendu, s'attacher tout d'abord à aider les personnes et les pays les plus nécessiteux. Si nous nous bornons à cela, nous constaterons que nous devrons très rapidement étendre la catégorie des pauvres, car les critères que nous utilisons pour définir la pauvreté sont bien souvent tout à fait étrangers à la réalité, en dépit de leur complexité; ainsi, en utilisant le critère du revenu par habitant, comme nous le faisons, nous fixons par exemple $300, et tous ceux qui ont moins sont classés parmi les plus pauvres.

Or, il y a de nombreux pays en développement qui retomberont dans la catégorie des plus pauvres à moins d'obtenir de l'aide, ce qui ne sera pas toujours facile. Ainsi, la Jamaïque et le Kenya ont besoin d'un maximum d'aide pour promouvoir leur développement industriel. Le Lesotho et le Bangladesh ont d'autres besoins à l'heure actuelle. Mais si la jamaïque et le Kenya n'obtiennent pas cette aide, ils risquent de retomber à leur point de départ d'ici 10 ans. Mais, pour que pareille aide puisse réussir, il faut bien entendu que la production de ces pays trouve des marchés.

Il faut donc utiliser en même temps diverses formes d'aides; il ne faut pas non plus, dans notre désir de venir en aide aux

[*Text*]

rapidly become among the poorest if they do not receive assistance. Of course, that has to be a mix in terms of both bilateral and multilateral asssistance, and a mix in terms of what you have described as welfare and development.

Le président: Merci, monsieur Breau.

Mr. Roche, the member for Edmonton-Strathcona in Alberta, followed by the Honourable Robert Stanbury, member from Toronto.

Mr. Roche: Mr. Chairman, sometimes people ask me what I like best about Parliament. I can tell you, Mr. Chairman, what I like best is the opportunity to come and hear the kind of address we heard this morning by Mr. Ramphal, a man for whom we have immense respect. We extend to him our wishes for his continued sucess in maintaining his own spirit of optimism, despite the pessimism he gave us in his address this morning. He spoke very realistically, and I thank him for that, but he used words like "frustration, considerable misgiving about the North-South, and futility".

I thank him, at the same time, for emphasizing a point that we need to think about here, namely what is in it for the developed countries, and that is certainly a fruitful approach for us here. Nonetheless, I think I have to say that his remarks this morning painted a very bleak picture, specifically in the Geneva talks on the common fund and the forthcoming resumption of the North-South conference, which he said he viewed with considerable misgiving.

I wonder if Mr. Ramphal might mention for a moment the relationship between the Commonwealth Conference coming up, the new report of the Commonwealth experts into the Commonwealth Conference and the relationship of all of that to the North-South conference.

I ask that question not to pose again what I call glamorous diversions of one conference to another, the very point that you made, but because I believe that there is an interconnection building up. If one group can seek to influence another, perhaps even some small gains might be made to avoid the very serious possibility of a return to that heavy confrontation, the kind of breakdown that Robert MacNamara has warned us is coming on the North-South. If you would just perhaps highlight how you think the upcoming Commonwealth meeting and the experts' report can deepen its sphere of influence.

Mr. Ramphal: Thank you, sir. The more I hear of these questions, Mr. Chairman, the more I am impressed with the deep intimacy this Committee has with these developments, because the question you ask is at the very heart of all that we have been thinking about in the last few weeks.

• 1120

Let me start with the proposition that, in my view, the Commonwealth heads-of-government discussion of world economic issues is absolutely unique in the world dialogue. Nowhere else in the world at any time do the real leaders of developng countries sit down and talk with each other. Their ministers sometimes make speeches at each other. They themselves sometimes make speeches at each other, but usually in the conclave of the groups so that the nonaligned leaders will

[*Translation*]

plus pauvres, oublier ceux qui risquent de le devenir très rapidement si nous ne les aidons pas. Il faut donc faire appel aux techniques d'aide bilatérale et multilatérale, ainsi qu'à l'aide humanitaire et économique.

The Chairman: Thank you, Mr. Breau.

La parole est maintenant à M. Roche, député d'Edmonton-Strathcona, en Alberta, suivi par l'honorable Robert Stanbury, député de Toronto.

M. Roche: Il arrive qu'on me demande parfois ce que j'aime le mieux dans la vie parlementaire. Ce à quoi je réponds que c'est justement la possibilité d'entendre des discours comme celui prononcé ce matin par M. Ramphal, pour qui nous avons tous le plus grand respect. Nous lui souhaitons donc de pouvoir rester optimiste en dépit des propos pessimistes qu'il vient de prononcer. Tout en étant réaliste, il a parlé de frustration et de doute quant au dialogue Nord-Sud.

Je suis également heureux qu'il ait souligné l'importance de ce problème pour les pays développés. Dans l'ensemble, il nous a donné une image plutôt morne en ce qui concerne tout particulièrement les négociations de Genève sur le fonds commun, ainsi que la reprise du dialogue Nord-Sud au sujet duquel il n'est pas très rassuré.

M. Ramphal pourrait-il nous dire s'il y a des rapports entre la prochaine conférence du Commonwealth et le nouveau rapport des experts du Commonwealth qui y sera débattu d'une part et le dialogue Nord-Sud de l'autre.

Si je vous pose cette question, c'est parce que je pense que des liens existent. S'il pouvait y avoir une influence réciproque, si faible soit-elle, cela permettrait peut-être d'éviter la confrontation, voir l'échec du dialogue Nord-Sud contre lequel Robert MacNamara nous a mis en garde. Pensez-vous que la conférence du Commonwealth et le rapport des experts puissent jouer un rôle positif dans ce domaine?

M. Ramphal: Les questions que l'on me pose montrent que les membres du Comité sont parfaitement au courant de toute la situation, votre question touchant au cœur même du problème qui a fait l'objet de notre discussion de ces dernières semaines.

Le fait même que les chefs d'État des pays du Commonwealth comptent discuter des problèmes économiques mondiaux est un fait sans précédent; en effet, c'est l'unique tribune où les réels détenteurs du pouvoir des pays du Tiers-Monde puissent se parler et discuter librement entre eux. Il arrive bien entendu que les ministres de ces pays prononcent des discours. Les chefs d'État eux-mêmes prononcent également des discours, mais généralement devant des groupes restreints, si bien

[*Texte*]

be talking about economic issues to their own colleagues, and developed country leaders will be talking about it in OECD, in economic summits or what-have-you, but nowhere else do the leaders of the rich and the poor sit down and really talk about it. They have not talked about it since 1975. When the Commonwealth meeting took place in Kingston it was the first time fter nearly three years of immense and intensive dialogue that the leadership had met at any level of talk, and the results were really quite remarkable because the conclusions of the Kingston Conference, in my view, quite clearly advanced the consensus that was reached at the Seventh Special Session. I think things would have been much harder for the world community if Kingston had not taken place, because I know for a fact the briefs on the positions in relation to the Seventh Special Session were changed in several capitals as a result of those consultations at Kingston, and that really is the best tribute one can pay to a meeting of Commonwealth heads of government.

Therefore, the discussions in 1977 ought, if we could manage it, to be timed so as to make their maximum contribution to the dialogue reaching this now very advanced and critical stage. Unfortunately I think the timing is askew. What is programmed now is a meeting of the OECD economic summit involving, it is true, two Commonwealth countries, Britain and Canada, and that summit will meet in early May. It will be followed, perhaps, by an official meeting and then later, I believe, by a ministerial meeting— perhaps Mr. MacEachen told you more about this—of the resumed CIEC talks. It may be, although I hope it will not be, that the ministerial discussion of the resumed CIEC towards the end of May could be the last of the Paris dialogue and, if that is so, the Commonwealth prime ministers will be meeting in London in June on the economic issues and considering the report of the Commonwwealth experts *ex post facto*.

Mr. Roche: Maybe you will have to pick up the pieces.

Mr. Ramphal: Very much so.

Mr. Roche: In order to avoid that extremity of having to pick up the pieces, it seems to me, sir, that this great crisis that has so many dimensions to it perhaps could be identified in two sharp issues on which we need to have some movement. The first would be debt relief and the second would be common fund.

Can you state succinctly what the position of the industrialized countries ought to be, first, on some movement on the common fund at this moment and, second, a little bit of movement on debt relief in order to show the developing nations that we are, however laboriously, at least willing to make some kind of progress, that we are not going to be idealogically hung up on both those issues?

Mr. Ramphal: Certainly on the common fund, I would have hoped and, indeed, had hoped that we could have reached a situation where there was agreement in principle on the common fund in the context of the integrated commodity program.

There has been movement of a kind, and one of the things I mentioned in my initial statement—one, I am sure, that would

[*Traduction*]

que les chefs des pays non alignés parlent de problèmes économiques à leurs collègues, tandis que les chefs des pays développés s'adressent aux membres de l'OCDE ou à des réunions au sommet sans que jamais les chefs des pays pauvres et des pays riches puissent réellement dialoguer. Le dernier dialogue remonte à 1975. La conférence du Commonwealth qui a eu lieu à Kingston offrait une première possibilité de dialoguer entre les différents chefs d'État après une interruption de trois ans, et les résultats ne se sont pas fait attendre, les conclusions de la conférence de Kingston étant en net progrès sur le consensus réalisé lors de la septième session extraordinaire. Sans la conférence de Kingston, les choses n'auraient pas été ce qu'elles sont, car les documents de travail de la septième session extraordinaire ont été changés par plusieurs capitales à l'issue des consultations de Kingston, ce qui est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à une conférence des chefs d'État des pays du Commonwealth.

Il faudrait donc que les discussions de la conférence de 1977 interviennent à un moment où leur impact sur le dialogue qui est arrivé à un point critique soit le plus fort. Malheureusement, je crains que la date ne soit mal choisie. Une réunion économique au sommet de l'OCDE est prévue pour le mois de mai, réunion à laquelle participeront deux pays du Commonwealth, la Grande-Bretagne et le Canada. Cette réunion sera suivie d'une réunion officielle et ensuite d'une réunion au niveau ministériel lors de la reprise des discussions du CIEC; M. MacEachen vous en aura peut-être parlé. Il se peut que les discussions au niveau ministériel du CIEC prévues pour la fin du mois de mai constituent la dernière étape du dialogue de Paris, auquel cas les premiers ministres des pays du Commonwealth se réuniraient à Londres en juin pour discuter des problèmes économiques et étudier le rapport des experts du Commonwealth *ex post facto*.

M. Roche: Vous serez obligé de recoller les morceaux.

M. Ramphal: C'est certain.

M. Roche: Pour éviter d'en arriver là, il serait peut-être bon que l'on définisse les deux aspects essentiels du problème qui doivent absolument être débloqués, à savoir l'allégement de l'endettement des pays en voie de développement et deuxièmement le fonds commun.

Les pays industrialisés devraient prendre des mesures en ce qui concerne le fonds commun et décider d'alléger, ne fût-ce qu'un peu, l'endettement des pays du Tiers-Monde, afin de montrer aux pays en développement que nous sommes bien décidés à réaliser au moins un progrès modeste.

M. Ramphal: J'avais espéré qu'un accord de principe aurait pu être conclu en vue de la création d'un fonds commun dans le cadre d'un programme intégré pour l'échange des biens.

Ainsi que je l'ai signalé dans ma déclaration d'ouverture, certains pays développés, après avoir laissé entendre lors de la

[*Text*]

not have escaped you—was that some developed countries have given indications of movement at particular stages in the discussion only to have their national positions pulled back because they have to proceed at the pace of the slowest within the developed world. That is a great pity, and this is my great worry about a country such as Canada that has tended to take relatively progressive and advanced positions within the councils of the developed world. It would be a great pity if debate has now become so polarized that the G-8 position was, in fact, holding Canada back. Now, I know there are several complexities involved in all this, but we must somehow reach a situation in which a middle road is found between the extremes. And I am afraid this has not emerged in Geneva.

• 1125

The Commonwealth Secretariat was, I am very pleased to say, invited by an overwhelming number of Commonwealth countries to go to Geneva last week because there was absolutely no thought any more. The group of 77 was caucusing; the developed countries were caucusing; there was no dialogue taking place; there was absolute frustration. And responding to this, a meeting was held in which there was at least a frank exchange of views across the board.

Now, I would have thought that there could have been that kind of agreement from the developed world on the principal of the common fund as an element in the integrated program. The position, as it has emerged, is that the developed world is willing to look up to the common fund, to see it as a supplement to the financing arrangements for buffer stocks, agree on the particular commodity agreements, and to discuss its details, subsequent to commodity agreements being concluded on a case-by-case basis.

From the point of view of the developing countries, that pulls the rug from under the conception of the common fund altogether, because it was the notion of having established the fund that would, itself, assist the individual commodity agreement. Therefore, there will be a tendency for the developing countries to say, you have given lip service to the common fund but you have not really in fact advanced us along the way to doing something about commodities at all.

On the debt question, I had entertained the hope right back in Nairobi that the very least the developed world could be expected to agree to was acceptance of a general conference on debt. This is a major problem in the whole spectrum of development. Why could not at least an international conference be convened that looks at all the problems of debt, debt release, debt rescheduling, private debt, public debt, in all its ramifications?

Mr. Roche: Would you think a country like Canada could be instrumental in trying to get such a conference going?

Mr. Ramphal: I am certain that a country like Canada can be instrumental. Canada, Sweden, Holland, Austria—countries that have respect within the councils of the developing

[*Translation*]

discussion qu'ils étaient prêts à aller de l'avant, ont fait marche arrière pour s'ajuster sur la position des pays développés les moins avancés. C'est très regrettable, en particulier pour un pays comme le Canada, dont les positions sont généralement assez avancées par rapport à celles d'autres pays développés. Il serait fort regrettable que la discussion soit devenue polarisée au point où le Canada doive se replier sur les positions des pays les moins avancés dans ce domaine. Je sais que c'est très complexe, mais il nous faut arriver à une situation intermédiaire entre les deux extrêmes. Malheureusement, nous n'y sommes pas parvenus à Genève.

Il me plaît de dire qu'un nombre considérable de pays membres du Commonwealth ont invité le secrétariat du Commonwealth à Genève, la semaine dernière, parce qu'il n'y avait plus d'échange d'idées. Le groupe des 77 discutait en petits comités, les pays industrialisés faisaient de même, il n'y avait pas de dialogue, seulement de la frustration. Pour faire face à cette situation, nous avons organisé une réunion pendant laquelle a eu lieu un échange de vues sincère, de façon générale.

J'aurais cru que les pays industrialisés auraient pu s'entendre sur le principe du fonds commun en tant que partie intégrante du programme. Toutefois, les pays industrialisés ont paru disposés à se servir du fonds commun, à le considérer comme supplément aux ententes financières visant les fonds tampons, à s'entendre sur les ententes visant les produits, à en discuter les détails, après que chaque entente eut été conclue individuellement.

Les pays en voie de développement estiment qu'on détruit ainsi tout le concept du fonds commun, parce qu'on voulait justement créer ce fonds pour faciliter la conclusion de chaque entente sur les produits. Et c'est pourquoi les pays en voie de développement seront portés à déclarer que nous avons accepté en principe l'idée du fonds commun, mais que nous n'avons pris aucune mesure concrète à l'égard des produits.

Pour ce qui est de la dette, j'espérais encore, à Nairobi, que les pays industrialisés pourraient au moins accepter la tenue d'une conférence générale sur la dette. C'est une des difficultés principales de tout le programme de développement. Pourquoi ne pourrait-on au moins organiser une conférence internationale pour étudier tous les problèmes ayant trait à la dette, l'affranchissement, les modifications du calendrier de remboursement, les dettes privées, les dettes publiques et toutes les répercussions?

M. Roche: Croyez-vous qu'un pays comme le Canada pourrait contribuer à l'organisation d'une telle conférence?

M. Ramphal: J'en suis convaincu. Les pays comme le Canada, la Suède, la Hollande et l'Autriche, qui ont suscité le respect des différents conseils des pays en voie de développe-

[*Texte*]

world and that have not got the same level of vested interests as the major powers, have a very vital role to play in this.

Mr. Roche: You have named the middle-range countries that can play a stronger role. I accept the validity of that. Do you subscribe to the new theory that the resolution of many of these problems revolves around the determination within the mind of President Carter?

Mr. Ramphal: U Thant once said that the new international economic order will come when the United States and the EEC agree on it. That I agree with.

Mr. Roche: When the United States and the EEC agree. Could I ask you a final question?

Mr. Ramphal: I would think Thant would have said the time will come when the EEC and the United States will agree.

Mr. Roche: Thank you for that. I would like to ask you a final question concerning your statement about human rights. I was very interested when you said that the human rights debate now ought to be enlarged, and that might be, indeed, another route to bring us toward a greager determination to introduce some economic justice in the world.

That raises the question of the industrialized countries aid programs to countries that are consistent violators of human rights. There is a mixed feeling as to whether or not we serve the cause of human rights by taking a stronger stand on our aid and, to be more specific about it, to cut off our aid to countries that are consistent and gross violators of human rights. Have you a view on that, as to a responsible position, and a helpful position, for industrialized countries to take with respect to their economic relations with developing countries that are themselves perpetuating gross violations on their own people?

• 1130

Mr. Ramphal: It is an immensely difficult and, for me, delicate question, but it is not one that I believe any of us can afford to dick. Let me start with responding to the right of one country to pass judgment on another. I believe the basic principle of international life, that we do not meddle, is a valid one and, indeed, a necessary one. But, by the same token, I think if we urge, as I urge consistently, that we must see ourselves in terms of being a planetary community, it is impossible not to accept what I think is a corollary, that situations can arise within countries that are so gross in their humanitarian aspects that they legitimately attract the attention of the world community.

When that kind of situation arises, I find it difficult to resist the conclusion that it is legitimate for other countries to concern themselves with it and to be critical of it, and that criticism of that kind cannot be rejected validly as being an interference in internal affairs. So I take as my starting point that you can have a situation in which violations of human rights if you like, can be so gross as to raise humanitarian issues that justify comment and criticism and protest. And I take the view that we must not make Commonwealth member-

[*Traduction*]

ment et qui n'ont pas les mêmes intérêts économiques que les grandes puissances, ont un rôle très important à jouer à cet égard.

M. Roche: Vous avez mentionné les pays de moyenne importance qui peuvent jouer un rôle plus important. Je suis d'accord avec vous. Êtes-vous d'accord avec la nouvelle théorie voulant que la résolution d'un bon nombre de ces problèmes dépend du président Carter?

M. Ramphal: U Thant a déjà dit qu'on ne pourra établir un nouvel ordre économique international que lorsque les États-Unis et la CEE seront d'accord. Je suis d'accord avec cette idée.

M. Roche: Lorsque les États-Unis et la CEE seront d'accord. Pourrais-je vous poser une dernière question?

M. Ramphal: Je crois que Thant estimait que la CEE et les États-Unis s'entendront un jour.

M. Roche: Merci. J'aimerais vous poser une dernière question au sujet de votre déclaration sur les droits de l'homme. Vous avez dit que le débat sur les droits de l'homme devrait maintenant être élargi, et qu'il pourrait même contribuer à accroître notre détermination à introduire une certaine justice économique dans le monde.

A ce moment-là, il faut évaluer les programmes d'aide des pays industrialisés envers des pays qui violent constamment les droits de l'homme. Il existe une certaine divergence d'opinions quant à l'utilité d'appliquer des critères plus stricts à notre aide, à être plus précis, à retirer toute aide aux pays qui violent d'une façon constante et évidente les droits de l'homme. Quelle est votre opinion quant à la position que devraient adopter les pays industrialisés à l'égard de leurs relations commerciales avec des pays en voie de développement qui perpétuent eux-mêmes une violation flagrante des droits de leur propre peuple?

M. Ramphal: C'est une question extrêmement difficile et très délicate, mais, à mon avis, personne n'a le droit d'éviter d'y répondre. Permettez-moi tout d'abord de parler des droits qu'a un pays de justifier les actes d'un autre. Je crois que le principe sur lequel se fondent les relations internationales est valable et même nécessaire, à savoir qu'aucun pays ne doit s'immiscer dans les affaires d'un autre. Mais, de plus, si nous prétendons, comme je le prétends toujours, que nous devons nous considérer comme une collectivité planétaire, on ne peut pas admettre que certaines situations flagrantes du point de vue humanitaire, dans certains pays, attirent l'attention de la collectivité mondiale.

Lorsque ce genre de situation se produit, il m'est difficile de ne pas conclure que les autres pays sont en droit de s'en préoccuper et de la critiquer, et que de telles critiques ne peuvent être qualifiées d'ingérence dans les affaires internes d'un pays. Je crois donc tout d'abord que certaines violations des droits de l'homme sont tellement flagrantes qu'on est en droit de les critiquer et de protester au nom du principe humanitaire. J'estime aussi qu'on ne peut exiger des membres du Commonwealth de s'abstenir de formuler ce genre de

[*Text*]

ship, for example, pay so high a price that because you are a member of the association you must refrain from excercising that right of criticism. If that were so, then I believe the Commonwealth would become so sterile in its interrelationships as to be much less useful than it could be.

The second aspect of the question is even more difficult. Whether, given that kind of situation, it is helpful, in effect, to exercise a measure of economic sanction. I find it very difficult to give an answer across the board. I believe these are going to be difficult decisions that governments will have to take very much in the context of the individual case. Certainly, there is a very strong argument for saying that the imposition of economic sanctions, if only in the form of the withholding of economic assistance, merely adds to the burdens of a people already oppressed in other respects, you add a new dimensoin of economic suffering to people who are hard pressed on civil and political rights issues. Yet I can recognize that there could be situations in which governments, because of the relationships on the issue, can be under immense pressures to exercize restraint. Really, I find it difficult to go beyond that.

Mr. Roche: Thank you.

The Chairman: The Honourable Robert Stanbury from Yourk-Scarborough.

Mr. Stanbury: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Ramphal, I just join my colleagues in welcoming you, and expressing our admiration for you, your work, the institution you represent and your country.

• 1135

Mr. Roche covered a lot of the ground I wanted to cover. I think your answer was as much as you possibly could have said on the subject of human rights, but I do not think it helps us much in resolving the issue. I cannot help but think back to what I would have said too, that many western countries have been friends of regimes, as you put it. I think, that many of us have found distasteful and do not fill the criteria that we normally apply to a minimum of humanity. It is awfully difficult to distinguish between those regimes to which I am sure you were referring and some of the existing regimes—maybe even one or two within the Commonwealth—that may not fulfill the criteria any better.

When you were giving your very sensitive and valid analysis of the differences of political systems I could not help but think, that if we are not careful, the justification of crisis or wartime footing in attacking problems of survival could be a justification for permanent regimes of any kind. I suppose even the ones you referred to critically would have thought of themselves as serving the best interests of their people. I would be more impressed with that justification by even prominent Commonwealth leaders such as those you mentioned if they showed some signs of believing that leaders other than themselves in their countries might be able to take over responsibility at some point, and that they themselves were not indispensable. I suppose we find that even in countries with two parties sometimes.

[*Translation*]

critique. Si tel était le cas, je crois que les relations au sein du Commonwealth deviendraient tellement stériles que son utilité en serait beaucoup amoindrie.

Le deuxième aspect de la question est encore plus complexe. Il s'agit de savoir s'il vaut mieux imposer une sorte de sanction économique lorsqu'une telle situation se présente. Il m'est très difficile de répondre d'une façon générale. Je crois que les gouvernements devront prendre des décisions à cet égard en se fondant sur chaque cas en particulier. Il est certain qu'on aurait grandement raison de dire que l'imposition de sanctions économiques, que ce soit uniquement le retrait de toute aide économique, ne fait qu'alourdir le fardeau d'un peuple déjà opprimé sous bien d'autres aspects. En plus d'être privés des droits civils et politiques, ces peuples souffriraient du point de vue économique. J'admets toutefois que, dans certaines circonstances, on pourrait exercer des presions considérables sur certains gouvernements pour qu'ils fassent preuve de plus de mesure. Mais je ne puis vraiment aller plus loin.

M. Roche: Merci.

Le président: L'honorable Robert Stanbury, de York-Scarborough.

M. Stanbury: Merci, monsieur le président.

Monsieur Ramphal, je tiens à vous souhaiter la bienvenue et à vous faire part de l'admiration que nous éprouvons pour votre travail, l'institution que vous représentez et votre pays.

M. Roche a soulevé bon nombre des questions dont je voulais parler. Je crois que vous ne pouviez pas dire beaucoup plus au sujet des droits de l'homme, mais cela ne nous aide pas à résoudre le problème. Je ne puis m'empêcher de penser à ce que j'aurais dit aussi, à savoir que bon nombre de pays occidentaux ont été des amis de régimes qui, comme vous l'avez dit, déplaisent à bon nombre d'entre nous et ne font pas preuve de ce que nous considérons un minimum d'humanité. Il est très difficile d'établir une distinction entre ces régimes, auxquels vous faisiez allusion j'en suis certain, et d'autres régimes actuels, même peut-être un ou deux au sein du Commonwealth, pour lesquels il est tout simplement impossible de satisfaire à nos critères.

Pendant que vous analysiez d'une façon très sensible et valable les différents régimes politiques, je n'ai pu m'empêcher de penser que, si nous ne faisions pas preuve d'une grande prudence, l'existence de tout régime pourrait être justifiée par la nécessité de faire face aux problèmes de survivance. Je suppose que même ceux dont vous avez critiqué les actes pourraient juger qu'ils agissent dans l'intérêt de leur peuple. Je serais plus porté à accecpter ce genre de justification, même de la part de leaders éminents du Commonwealth comme ceux que vous avez mentionnés, si ces derniers manifestaient une certaine tendance à ne pas se juger indispensables, et à croire que d'autres leaders dans leur pays pourraient, à un moment donné, assumer leurs responsabilités à leur tour. Je suppose

[*Texte*]

I am bothered by the idea that because a government has a high purpose that justifies it to prevent dissent. So at some point it seems to me some judgments have to be made, even though it is difficult and distasteful for us to make judgments about others. It seems to me it is valid, as you have suggested, to reach a point where a regime may be assisted more than the people of the country it represents and where we have a responsibility not to strengthen or sustain that regime, or to sustain the treatment of the people of countries through our assistance to them. I do not know where we draw that line, and I guess you cannot give us much more help on it than you already have, but it still bothers us.

Mr. Ramphal: I think in fact the borderline is indefinable. People generally know intuitively when it is crossed.

Mr. Stanbury: I think each of us does, but we seem to see the line in different places.

However, another aspect of perhaps the same problem is what you have referred to as enlarging the scope of this discussion of human rights into a concern for the whole economic and social order, and one of the criticisms of our international development program has been that so often it does not reach the people. This is sort of the other side of the coin we have been discussing, I suppose. Even if it does not sustain an oppressive regime, even if it is going through a government which is perfectly well motivated, and often it does not reach the people for whom it was intended and is not effective in helping. To what extent do you feel that we—I suppose we could be called donor countries—or countries who are sending some kind of aid or development assistance, are justified in being concerned with that and should insist on evidence that it is reaching the people who we think should be getting the benefit of it rather than relying on the governments who are on the receiving end?

• 1140

Mr. Ramphal: Well, I think it of course depends a lot on the kind of assistance we are talking about. If you are giving food aid, for example, on the basis that people are starving in a district, I think it is perfectly legitimate in these. I would regard it as your duty to ensure that mechanisms exist in relation to the administration of that aid that ensures that the people who are starving and who need the food will be getting it. Now, that is a very different situation from, in effect, second-guessing the judgment of the government in relation to project development, so that in effect you take over the function of the Ministry of Economic Development in terms of deciding what should be the priorities and so on. That I believe is not tenable, and I do not think it would be possible. I do not think aid would be accepted any longer on those terms. But the reality of both aid administrations is that you sit down with the local authorities, you set out the range of the matters on which you can be of assistance, and you agree with them on

[*Traduction*]

que nous retrouvons cette même situation dans des pays où le bapartisme existe.

Je ne puis accepter que les nobles desseins d'un gouvernement lui donnent le droit d'empêcher toute dissidence. Il me semble donc qu'à un moment donné il faut rendre certains jugements, même si nous trouvons difficile et déplaisant de juger les autres. Comme vous l'avez laissé entendre, il se peut que, dans certaines circonstances, on aide le gouvernement plutôt que la population du pays que ce gouvernement représente, et il est de notre devoir de ne pas maintenir ce gouvernement au pouvoir, ou de ne pas perpétuer la condition de la population de ces pays en apportant de l'aide à celui-ci. Je ne sais pas comment nous pourrions établir une nette démarcation, et je suppose que vous ne pouvez rien ajouter à cet égard, mais cela nous préoccupe quand même.

M. Ramphal: Je crois qu'en fait il est impossible d'établir une ligne de démarcation. En général, les gens savent par intuition quand elle est transgressée.

M. Stanbury: Je crois que chacun d'entre nous peut en tirer une, mais il semble que ce ne soit pas toujours au même endroit.

Toutefois, vous avez souligné un autre aspect du même problème lorsque vous avez dit qu'il fallait se préoccuper de l'ordre économique et social lors de la discussion sur les droits de l'homme, et d'aucuns estiment que notre programme de développement international ne rejoint pas vraiment les gens. Je suppose que c'est l'autre aspect de notre discussion. Même si notre aide ne contribue pas à soutenir un régime oppressif, même si elle est versée à un gouvernement très bien intentionné, il arrive souvent qu'elle ne serve jamais à améliorer la condition de la population visée. Dans quelle mesure, à votre avis, ces pays, les donateurs, ou ceux qui envoient une certaine aide, sont-ils en droit de s'en préoccuper et d'insister pour obtenir la preuve que cette aide est vraiment consacrée au bien-être de gens concernés, plutôt que de se fier aux gouvernements qui reçoivent cette aide?

M. Ramphal: Il est évident que cela dépend en grande partie du genre d'aide en question. Si un pays donne de l'aide pour l'alimentation, pour nourrir certaines personnes qui meurent de faim, à ce moment-là c'est parfaitement justifié. Il est même du devoir de ce pays de s'assurer que les dispositifs administratifs nécessaires existent afin de s'assurer que ce sont bien ceux qui meurent de faim qui recevront la nourriture. Ceci est très différent de tenter d'évaluer les décisions d'un gouvernement à l'égard des projets de développement, d'usurper en fait le rôle du ministère du Développement économique en fixant les priorités, etc. Ce serait alors entièrement injustifié, et ce serait aussi impossible. Si on imposait de telles conditions, ces pays n'accepteraient plus l'aide. Mais, en réalité, l'organisme d'aide discute avec les autorités locales, il détermine les domaines où il est susceptible d'apporter de l'aide, et il s'entend sur le genre de projet où il peut être utile. Ce faisant, il exerce évidemment une certaine influence.

[*Text*]

the kinds of projects you can help on. In doing that you do, of course, exercise a measure of influence. Every time you say, "We can help you on rural development but we cannot help you on an airport terminal", you influence the choices and you influence the judgment.

Mr. Stanbury: Are we entitled to do that?

Mr. Ramphal: I think you are entitled to determine, certainly in respect of some part of your aid program, the kinds of development that you regard yourself best equipped to assist in. And I think it would be unrealistic not to recognize that you have to sell your aid program here at home, too.

What I think the developing world does need, however, is a certain measure of program assistance. It does not necessarily need to consume all your aid budget. But assistance to the government in terms of programs rather than of projects, which still allows the donor country to sit down and discuss the character of the program but leaves the local administration a rather freer hand in the movement of the funds within the program is, I think, something that really assists economic development.

Mr. Stanbury: May I go back to food aid for a moment. One of the common criticisms here is, I think, based on a misunderstanding, and that is that so often food reaching a recipient country is not given, but sold, to the ultimate consumers. Could you comment on that. Very often this is seen as an abuse of the process.

Mr. Ramphal: I personally cannot say that it is intrinsically an abuse. If it is being sold corruptly, if it is being sold when it ought not to be sold, of course that is an abuse.

Mr. Stanbury: I am speaking of the sale by government, as a matter of policy.

Mr. Ramphal: I find it difficult to say that that is intrinsically an abuse. If some element of payment by the recipient is regarded by the administration itself as being a desirable way in which to administer the assistance, I cannot myself say that this is intrinsically wrong, merely because the food itself happens to have been received as a gift. It might, in fact, be very much the best way and sometimes the surest way of ensuring that the right people get the food.

• 1145

Mr. Stanbury: There is another point that I wanted to raise. If you could go on to another questioner, Mr. Chairman, I will come back to it later on.

The Chairman: Thank you, Mr. Stanbury.

Mr. Maurice Foster, the member from Algoma in Ontario.

Mr. Foster: Thank you very much, Mr. Chairman. Mr. Ramphal, I would like to extend my greetings to you along with those that you have received from the other members. Especially as a representative of the Commonwealth Parliamentary Association, we welcome you here. It is a special honour for Members of Parliament to have the Secretary-General attend a committee meeting. I know that the Members of

[*Translation*]

Chaque fois qu'il dit: «Nous pouvons contribuer au développement rural, mais non pas à la construction d'un aéroport», il exerce une certaine influence sur les choix effectués.

M. Stanbury: Avons-nous le droit de faire cela?

M. Ramphal: Je crois qu'un pays est en droit de déterminer, du moins pour une part de son programme d'aide, le genre de projets de développement auxquels il est le plus apte à contribuer. Pour être réaliste, il faut aussi admettre qu'un pays doit aussi vanter les mérites de son programme d'aide auprès de ses propres citoyens.

Toutefois, je crois que les pays en voie de développement ont besoin dans une certaine mesure de programmes. Tous les fonds du budget d'aide ne doivent pas nécessairement être totalement affectés è ces derniers. Mais je crois qu'on contribue vraiment au progrès économique lorsqu'on offre des programmes plutôt que des projets, car le pays donateur peut quand même discuter de la nature du programme, mais laisse plus de pouvoirs au gouvernement local quant à la répartition des fonds dans le cadre du programme.

M. Stanbury: J'aimerais revenir à l'aide accordée pour l'alimentation. Je crois qu'on exprime souvent ici des critiques fondées sur un malentendu, à savoir que les denrées alimentaires envoyées dans les pays ne sont pas données, mais bien vendues aux consommateurs. Pourriez-vous faire des observations à ce sujet? On considère souvent qu'il y a des abus dans ce domaine.

M. Ramphal: Je ne crois pas personnellement qu'on abuse toujours ainsi du système. Par contre, il s'agit bien d'un abus si l'on vend des denrées qui ne devraient pas l'être.

M. Stanbury: Je parle de la vente de ces denrées par un gouvernement.

M. Ramphal: Il est très difficile de déterminer s'il s'agit vraiment d'un abus. Si le pays bénéficiaire considère qu'il est souhaitable d'exiger un certain montant pour ces denrées, je ne puis dire à prime abord que c'est mal, seulement parce que les denrées alimentaires ont été données. Il se peut en fait que ce soit la meilleure façon de s'assurer que les denrées sont vraiment distribuées à ceux qui en ont besoin.

M. Stanbury: Je voulais poser une autre question. Vous pouvez donner la parole à quelqu'un d'autre, monsieur le président, je reviendrai plus tard.

Le président: Merci, monsieur Stanbury.

M. Maurice Foster, député d'Algoma, Ontario.

M. Foster: Merci beaucoup, monsieur le président. Monsieur Ramphal, j'aimerais aussi vous souhaiter la bienvenue, surtout en votre qualité de représentant de l'Association des parlementaires du Commonwealth. Les députés se sentent tout particulièrement honorés de la présence du secrétaire général à une réunion du Comité. Je sais que les députés qui assisteront à la conférence de Laval sur le Commonwealth et la franco-

[*Texte*]

Parliament who will be attending the Laval conference on the Commonwealth and the Francophonie this weekend will appreciate your attendance and will be especially interested in the speech which you gave here this morning.

I wanted to explore the role of the Commonwealth countries that are participating in the North-South Conference. It seems to me that they have a special opportunity or possibility of being a positive force in those discussions because they are in both the G-8 and the G-19. Did they function that well as a force in the SEAC conference deliberations? Were you able to take advantage of the Commonwealth relationships in that conference and do you see it as something that could be used more effectively than it has up to now?

Mr. Ramphal: It has not played any significant role in the Paris dialogue and I think that is because Paris itself has become a subcommittee. The whole concept of Paris was to reduce the dialogue into the kind of subcommittee that the G-19 and the G-8 became. But it has played a role in the UNCTAD discussions, which, in a sense, are part of the whole dialogue that Paris is about, and as I tried to explain just now, it has been playing a role last week at Geneva. And I think it is more in that kind of complex that you can expect to see it, than in Paris.

At Nairobi last year, there were in fact seven meetings, five of them at the ministerial level, between Commonwealth delegations. This is a field in which the secretariat proceeds with great circumspection, and I think rightly so, because once the debate is taking place in negotiating form between the group of 77 under-developed countries, for the Commonwealth to attempt to set up its own, as it were, sub-negotiating group would really be quite dangerous.

In fact, what we have found is that developed and developing countries on both sides, in a Commonwealth context, have come to us and sought our offices in providing the forum for that kind of discussion. I can certainly say that at Nairobi, the Commonwealth discussions did have a very significant influence in saving the conference from the abysmal failure that it might have been to the relative failure that it was.

Now, that may sound like very little, by way of achievement, but had it not been, I think, for that minor shift, very much towards the end of the conference, we would have been today in a much more difficult situation. We would not have faced the resumption of the discussions on the common fund and integrated program; we would not have faced the prospect of continuing to talk about debt in the SEAC talks; and those really emerged very much out of Commonwealth consultation.

Now, whether more can be done in relation to what is going on in Geneva now is less certain. I doubt, in fact, whether really very much more can be achieved, but certainly it is a facility which can and I think is increasingly being used by Commonwealth countries with a lot more confidence, both on the part of the developing and on the part of . . .

[*Traduction*]

phonie, qui aura lieu ce week-end, seront heureux de votre présence et seront tout particulièrement intéressés au discours que vous avez prononcé ici, ce matin.

Je voulais me renseigner sur le rôle des pays du Commonwealth qui participeront à la Conférence Nord-Sud. Il me semble que c'est pour eux une occasion spéciale de participer positivement à ces discussions, étant donné qu'ils font partie du G-8 et du G-19. Ont-ils vraiment eu une influence sur les délibérations de la Conférence SEAC? Avez-vous pu tirer profit des rapports entre les pays du Commonwealth lors de cette conférence, et croyez-vous qu'on pourrait s'en servir à meilleur escient à l'avenir?

M. Ramphal: Je crois qu'ils n'ont pas joué un rôle très important lors de la Conférence de Paris, parce que celle-ci est elle-même devenue en quelque sorte un sous-comité. La Conférence de Paris visait en fait à réduire le nombre de discussions ayant lieu au sein des sous-comités comme les G-19 et G-8. Mais ils ont joué un rôle important lors des discussions de la CNUCED, qui font partie en quelque sorte de tout le dialogue qui a lieu à Paris, et je viens de tenter de vous expliquer le rôle qu'ils ont pu jouer la semaine dernière à Genève. C'est dans ce genre de milieu, plutôt qu'à Paris, qu'ils peuvent faire valoir leur opinion.

L'an dernier, à Nairobi, les délégations du Commonwealth ont tenu sept réunions, dont cinq au niveau ministériel. C'est un domaine où le Secrétariat fait preuve de beaucoup de circonspection, et avec raison à mon avis, car le Commonwealth risquerait beaucoup en tentant d'établir son propre groupe de négociation une fois que les négociations auront été entreprises avec le groupe des 77 pays en voie de développement.

En réalité, nous nous sommes rendus compte que les pays industrialisés et les pays en voir de développement ont tous eu recours à nos services pour la tenue de ce genre de discussions. Il est certain en tout cas que les discussions entre les pays du Commonwealth ont grandement contribué à faire de la Conférence un échec relatif plutôt qu'un échec total.

Cela peut sembler un bien maigre accomplissement, mais n'eût été de cette minime intervention à la toute fin de la Conférence, la situation serait maintenant beaucoup plus grave. La reprise des discussions sur le fonds commun et le programme intégré n'aurait pas eu lieu, les discussions au sujet de la dette dans le cadre de la Conférence SEAC ne se seraient pas poursuivies, ces deux états de choses étant en grande partie imputables à la consultation du Commonwealth.

Il est moins certain cependant que nous pouvons faire plus à l'égard des pourparlers à Genève. Je doute fort qu'on puisse vraiment faire beaucoup plus, mais c'est certainement un dispositif dont se servent de plus en plus et avec beaucoup plus de confiance les pays du Commonwealth, que ce soit les pays en voie de développement ou . . .

[*Text*]

• 1150

Mr. Foster: The other point I wanted to ask you about is the question you mentioned a little while ago: you have to sell your aid programs in your own country too. I think this comes up every time we have our Minister of External Affairs here. How can we pass the message of aid or how can the government do it, or how can members of Parliament do it, and extending that to the new international economic order? It is so difficult.

I am interested in knowing if there are other countries which you have visited or that you have acquaintance with where they have really a good system of communicating those ideas and needs, or novel, interesting ways of doing that. I am interested to know if you could suggest to the Committee some of the best techniques that you have seen in other countries for this kind of communication.

Mr. Ramphal: I think you are more advanced.

Mr. Stanbury: We are? That is discouraging, quite frankly.

Mr. Ramphal: I was very intrigued with one of the developments that I noticed here recently which was the emergence of an information arm within the Department of External Affairs, directed to information about these issues at home, not just selling Canada's foreign policy abroad, but presenting it at home. I thought that was a very significant development. That is not done in many developed countries. And a lot more of it can be done. But I cannot say there are techniques that I have discovered elsewhere that are . . .

Mr. Foster: I was thinking of Scandinavian countries which have a higher percentage of the GNP going into international development in aid and I was just wondering if they have new ones or if they have better systems.

Mr. Ramphal: I thought you were referring only to Commonwealth countries?

Mr. Foster: No, I was thinking about other countries.

Mr. Ramphal: Certainly the Scandinavian countries I think are very much ahead of everyone in this in making the whole question of development and their national role in advancing international development almost a part of national ethos. This really is the kind of thing for which I am contending, and I would very much like to see Canada in that kind of crowd. I believe the Dutch have now done very, very much along the Scandinavian lines.

Mr. Foster: And it is just a matter of information techniques by the government, or is it something that is carried at a much higher profile level, at the political level, let us say, between the parties and so on?

Mr. Ramphal: It has to be carried at the political level, it has to transcend the divisions between the parties in the first place if it is to become a kind of national ethos. It has to be supportive of a whole range of nongovernmental organizations on whom this work really devolves. The Scandinavians have

[*Translation*]

M. Foster: Vous venez de mentionner le sujet sur lequel je voulais vous poser une question: il s'agit du fait que vous devez faire accepter vos programmes d'aide dans votre propre pays également. Je pense que le sujet est abordé chaque fois que le ministre des Affaires extérieures est ici. Comment pouvons-nous transmettre le message relatif à l'aide, comment le gouvernement peut-il le faire ou encore comment les députés peuvent-ils le faire, pour ensuite l'intégrer au nouvel ordre économique international? C'est si difficile.

J'aimerais savoir si vous avez visité ou si vous connaissez d'autres pays qui savent vraiment bien faire part de ces idées, de ces besoins, ou de ces nouvelles façons intéressantes d'y parvenir. J'aimerais savoir si vous pouvez suggérer aux membres du Comité certaines des meilleurs techniques que vous avez vues utiliser dans d'autres pays pour diffuser ce genre de message.

M. Ramphal: Je crois que vous êtes plus avancé ici.

M. Stanbury: Nous? Je dois vous dire que c'est décourageant à entendre.

M. Ramphal: J'ai été très intrigué par l'une des innovations que j'ai remarquées récemment ici, je veux parler de la création d'un service d'information au sein du ministère des Affaires extérieures. Ce service vise à diffuser ici des renseignements sur ces questions; il ne s'occupe pas uniquement de faire accepter la politique étrangère du Canada à l'étranger, mais aussi de la présenter au pays. Je crois que c'est une innovation très importante. Cela ne se fait pas dans de nombreux pays industrialisés et l'on peut encore faire bien davantage. Je ne peux pas dire que j'aie découvert ailleurs de nouvelles techniques qui seraient . . .

M. Foster: Je songeais aux pays scandinaves, où le pourcentage du PNB affecté à l'aide au développement international est plus élevé, et je me demandais simplement s'ils ont de nouvelles ou de meilleurs méthodes.

M. Ramphal: Je pensais que vous parliez uniquement des pays du Commonwealth?

M. Foster: Non, je pensais à d'autres pays.

M. Ramphal: Il est certain que les pays scandinaves sont bien à l'avant-garde des autres, quant il s'agit d'inclure dans leur éthique nationale toute cette question du développement et du rôle qu'ils ont à jouer pour aider le développement international. C'est vraiment le genre de choses que je préconise, et j'aimerais bien voir le Canada faire partie de cette ligue. Je crois que la Hollande a déjà progressé beaucoup dans le sens des Scandinaves.

M. Foster: Est-ce simplement une question de techniques d'information utilisées par le gouvernement, ou cela se fait-il à un échelon beaucoup plus élevé, par exemple à l'échelon politique, grâce à une entente entre les partis et ainsi de suite?

M. Ramphal: Il faut le faire à l'échelon politique, il faut que cette question transcende les divisions entre les partis tout d'abord, si elles doivent faire partie en quelque sorte de l'ethique nationale. Il faut l'appui de tout un éventail d'organisations non gouvernementales sur lesquelles ce travail retombe

[*Texte*]

been particularly strong on this, thinks like the Dag Hammarskjold Institute, nongovernmental agencies of a wide variety that do sustain the level of public thinking and make very important contributions, sometimes at the level of international debate. Again I believe you have already begun to move in those directions in Canada.

Mr. Foster: I think that covers my questions. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. May I point out that Mr. Foster today represents the electoral district that was also well represented by a famous man you knew, Mr. Lester B. Pearson.

Mr. Ramphal: Ah!

The Chairman: The next questioner, briefly, will be Mr. Gilbert Parent, member of Parliament from St. Catharines.

• 1155

Mr. Parent: I would like your comments on a problem which has interested me for some time and having the very best in experience and knowledge as you have about the emergent countries, I would be very interested in your views.

Many times the emerging countries send their most able young men and young women out of their countries into more developed countries to get educations, the idea being, what with the people who pay for them to come out, their governments and the governments they are visiting, that they will prepare themselves to return to their own countries to help build them. Yet quite often we have a situation where, after these able young men and women have left their countries, they choose not to return but to stay in the countries where life is good right now. I would like your comments on what could be done to persuade these people on whom the governments of the emerging countries have spent a great deal of money to have trained and educated, to go back to help their own country.

Perhaps I will leave it open like that; I will leave it open-ended for you. I think the thrust of the question should be evident.

Mr. Ramphal: It is a very difficult question. Nobody has found the answer to this kind of brain drain and it really is a problem that concerns Commonwealth heads of government every time they meet.

I would say three things. First of all, the developing country itself should do everything possible within its capacity, within its resources, to create the kind of conditions that induce the man to come back. I do not think people on the whole stay away because they are reaching out for the good life, the soft life, as against the hard one. Sometimes they stay away because there are things at home which they find incompatible with their own sentiments. This is a difficult political question but I think the governments of the developing countries have to take account of themselves in relation to their own systems, in terms of bringing their people back and getting them back. That is one level.

[*Traduction*]

en réalité. Les Scandinaves y tiennent particulièrement, et des organisations comme l'Institut Dag Hammarskjold, des organisations non gouvernementales d'une grande variété soutiennent vraiment à ce niveau de l'opinion publique et apportent une contribution très importante, parfois même à l'échelon international. Je crois vraiment que vous avez commencé à vous orienter dans cette direction, au Canada.

M. Foster: Je n'ai plus d'autre question, je crois. Je vous remercie.

Le président: Merci beaucoup. J'aimerais vous dire en passant que M. Foster représente aujourd'hui le district électoral qui a été si bien représenté déjà par un homme illustre que vous avez connu, M. Lester B. Pearson.

M. Ramphal: Ah!

Le président: M. Gilbert Parent député de St. Catharines, peut maintenant poser quelques questions.

M. Parent: J'aimerais savoir ce que vous pensez d'un problème qui m'intéresse depuis assez longtemps, votre opinion m'intéresse beaucoup à cause de votre grande expérience et de vos vastes connaissances des pays en voie de développement.

Très souvent les pays en voie de développement envoient leurs jeunes les plus capables poursuivre leur éducation dans des pays plus développés, en pensant que, grâce aux fonds versés par leur gouvernement et par les gouvernements des pays hôtes, ils rentreront dans leur pays et participeront à sa construction. Cependant, très fréquemment ces jeunes décident de ne pas rentrer chez eux et de rester dans les pays qui les ont accueillis et où la vie est plus facile. A votre avis, que peut-on faire pour persuader ces jeunes sur lesquels les gouvernements des pays en voie de développement ont misé de fortes sommes, de revenir afin d'aider à la construction de leur propre pays.

Le sujet n'est pas clos et vous êtes libres de me faire connaître vos suggestions. Le problème me semble évident.

M. Ramphal: C'est une question très délicate. Personne n'a trouvé de réponse à cette fuite de cerveaux, et le problème est débattu à chaque rencontre des chefs d'État des pays du Commonwealth.

J'aimerais dire trois choses. Tout d'abord, le pays en voie de développement devrait faire lui-même tout son possible pour créer les conditions favorables au retour de ses ressortissants. Je ne crois pas que, dans l'ensemble, ces personnes choisissent de rester à l'étranger parce qu'elles aspirent à la vie aisée et facile et répugnent à la vie dure. Parfois elles restent à l'étranger, car certaines choses dans leur pays leur répugnent. C'est une question politique délicate, mais je crois que les gouvernements des pays en voie de développement doivent penser à motiver ces jeunes gens à revenir au pays. C'est un premier point.

[*Text*]

I think developed countries will help that whole process by speeding up the process of development, to the extent that people are remaining away because they just cannot face the horrors or the deprivations or the frustrations of home. The kind of high motivation and commitment that should take them back may be lacking. Something that makes development real, that removes the frustration, at least in its more extreme forms, would clearly assist the process of their going back.

Thirdly, I think there may be some pretty specific levels; things the developed countries might do or refrain from doing in actually encouraging and assisting the drain. There are times when some developed countries are almost indifferent to the effects of the incentives they offer. I believe policies can be adopted which do not raise the very difficult and sensitive questions of undue interference with personal choices. Where you do not in fact hold out special encouragement or special incentives to the particularly bright doctor, the particularly bright geologist, and really give him a freer chance of getting back home. Exercising measured restraint, and this is at the level of government and the level of institutions. Universities have a lot to do with this.

Mr. Parent: With all due respect, sir, I think what you are saying to me is that you are still working on the premise of advise and consent; I was thinking in moral terms. If a young man or a young woman does leave his or her country, is there not some kind of moral obligation to return?

Mr. Ramphal: At the level of the individual, yes.

Mr. Parent: We dance around it, but all we are saying is make it nicer so they will come back. Is there not something to be said for making them come back?

Mr. Ramphal: That raises other problems.

Mr. Parent: I would be happy to hear a little bit about that too.

Mr. Ramphal: I would have thought that many countries would have difficulties imposing a system of compulsion outside of normal immigration arrangements.

• 1200

Mr. Parent: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Stanbury.

Mr. Stanbury: I think the time has expired.

The Chairman: I am waiting for . . .

Mr. Stanbury: Are you? All right, I wanted to ask about the shift in development priorities. In our five-year strategy you know there has been an indication that we should be shifting toward more fundamental kind of aid for human betterment and particularly agricultural development, rural development. I wondered how you felt about that, whether you favoured it, whether there should be a continuing shift toward something more fundamental than simply feeding the hungry and indus-

[*Translation*]

Je crois que les pays développés peuvent favoriser ce processus en accélérant l'expansion du pays en question; en effet ces gens choisissent de rester à l'étranger, parce qu'ils refusent d'affronter les privations ou les frustrations que connaît leur pays. Les motivations qui pourraient les ramener chez eux manquent peut-être. Si on pouvait réussir à promouvoir l'expansion et à éliminer les privations, du moins dans leur forme extrême, leur retour en serait facilité d'autant.

Troisièmement, je crois qu'il faut tenir compte de certains aspects très particuliers; dans cette fuite des cerveaux, les pays développés jouent certainement un rôle d'encouragement qu'ils ne devraient pas jouer. Il arrive que les pays développés soient presque indifférents aux conséquences des encouragements qu'ils dispensent. Je suis sûr qu'il est possible de définir des politiques qui ne posent pas le problème délicat et difficile à résoudre d'une interférence avec des choix personnels. En s'abstenant d'offrir des encouragements précis au docteur ou au géologue particulièrement brillant, on lui donne peut-être la possibilité de choisir librement de rentrer chez lui. Une certaine modération doit s'exercer au niveau du gouvernement et des institutions. Les universités ont un grand rôle à jouer à ce niveau.

M. Parent: Sauf votre respect, monsieur, j'ai l'impression que vous vous contentez de donner des conseils et des suggestions. Je parlais d'éthique. Si un jeune homme ou une jeune femme quitte son pays, n'est-il pas moralement obligé d'y revenir?

M. Ramphal: La réponse est oui, tout au moins au niveau de l'individu.

M. Parent: Nous tournons autour du pot, mais tout se résume à ceci: rendez votre pays plus attirant et ils reviendront. N'y a-t-il pas moyen de faire quelque chose pour les encourager à revenir dans leur pays?

M. Ramphal: Cela soulève d'autres problèmes.

M. Parent: Je serais très heureux que vous nous les mentionniez.

M. Ramphal: Je pense qu'il est difficile d'obliger quelqu'un à rentrer dans son pays, en dehors des accords réguliers relatifs à l'immigration.

M. Parent: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Stanbury.

M. Stanbury: Je crois que mon temps est écoulé.

Le président: J'attends . . .

M. Stanbury: Vraiment? Très bien. Je voulais vous interroger au sujet des priorités de développement. Dans notre stratégie quinquennale, nous avons prévu d'orienter notre aide vers une amélioration de la qualité de la vie et en particulier vers l'extension agricole et rurale. Êtes-vous en faveur de cette orientation, et pensez-vous qu'il ne faut plus se contenter de nourrir ceux qui ont faim et de développer l'industrie dans les pays les plus développés, et tenter d'atteindre un objectif plus

[*Texte*]

trial development in the more developed of the developed countries. In the least developed countries, in the poorest countries, I suppose the lesson to be drawn from the various United Nations conferences is that population problems are a product of poverty rather than the cause of poverty, that the population problems arising out of poverty that is created by environmental problems should be attacked at the level of the environmental problems rather than simply sending more food. Is there enough being done in terms of developed countries aid and is there enough being done in the developing countries themselves to recognize and attack the environmental problems that you are very familiar with.

I have just been reading a book which you have probably seen called *Losing Ground*, and it is a pretty dismal picture of how we have been all over the world destroying the land that produces our means of existence, and if we keep doing this, if we do not attack that problem, it seems that we are simply, as you were saying, enlarging the population of poverty in the world and multiplying the problem.

Mr. Ramphal: First of all, on the general trend projected over your five-year period, I found this entirely compatible with all my own ideas of the way in which developed country assistance can help.

Second, I believe there is a greater awareness within developing countries of the things that they need to do in an environmental sense to contribute to their own growth and development. I think a lot of this is becoming involved now with the new emphasis on rural development in developing countries. This is particularly so in Africa and in Asia where it has now become, I think, standard doctrine in developmental terms that the principal thrust has to be in the rural sector, that you have to stop the drift to the towns and you have to develop new approaches to development so that it takes place in the rural areas and encourages the emergence within them of new possibilities for life that are compatible with environmental needs and requirements. I think the signs here are fairly hopeful.

Mr. Stanbury: It may be that with Canadian experience in forestry, agriculture and fisheries perhaps this is a special area in which we could concentrate to great advantage.

Mr. Ramphal: I am sure you can and I think you are already doing an immense job.

Mr. Stanbury: Thank you.

Mr. Roche: I do not want to signify that we have no more questions . . .

The Chairman: Oh, no, no.

Mr. Roche: . . . we have many, but we have to have some consideration for the man's time. I would like to express our thanks very much for his words. I do not know in summation whether you were expressing some optimism or some real pessimism, that you are afraid that no real gains will be made without confrontation, more confrontation. I would hope that was not the key of your message, but you are certainly thinking along those lines and that certainly ought to wake up

[*Traduction*]

fondamental. Pour ce qui est des pays les moins développés, les plus pauvres, plusieurs conférences des Nations-Unies ont prouvé que les problèmes démographiques sont l'éffet plutôt que la cause de la pauvreté. Les problème démographiques découlent de la pauvreté, pauvreté créée par des problèmes d'environnement et qu'il faut attaquer à ce niveau au lieu de se contenter d'envoyer une aide alimentaire plus importante. L'aide apportée par les pays développés suffit-elle et fait-on assez dans les pays en voie de développement pour comprendre et résoudre les problèmes d'environnement que vous connaissez?

Je viens de lire un ouvrage que vous avez probablement vu et qui s'intitule *Losing Ground*. Il brosse un tableau assez sombre de la destruction à travers le monde de la terre qui fournit nos moyens d'existence; si nous continuons en ce sens, si nous ne nous attaquons pas à ce problème, nous risquons purement et simplement d'augmenter le nombre des pauvres en ce monde et de décupler le problème.

M. Ramphal: Tout d'abord, pour ce qui est de l'orientation générale de la stratégie quinquennale dont vous parlez, je trouve, pour ma part, qu'elle est parfaitement compatible avec mes propres idées sur l'aide que les pays développés peuvent apporter.

Deuxièmement, je crois que les pays en voie de développement ont de plus en plus conscience de ce qu'ils doivent faire au niveau de l'environnement pour promouvoir leur propre croissance et leur propre développement. Je crois que l'accent qui est mis actuellement sur l'expansion rurale des pays en voie de développement en est la preuve. C'est en particulier le cas en Afrique et en Asie où le principe directeur du développement est la nécessité de favoriser en premier lieu le secteur rural, de mettre un terme à l'exode vers les villes, d'établir de nouvelles règles de développement des régions rurales et d'encourager l'apparition de nouvelles sources de subsistance compatibles avec les exigences et les besoins de l'environnement. Je crois que les signes sont assez prometteurs.

M. Stanbury: Étant donné que le Canada a une large expérience de l'agriculture, de la forêt et des pêches, nous pourrions peut-être avantageusement concentrer notre aide dans ce domaine.

M. Ramphal: Je suis certain que c'est possible et j'estime que vous faites déjà un travail extraordinaire.

M. Stanbury: Merci.

M. Roche: Je ne peux pas dire que nous n'avons pas d'autres questions à poser.

Le président: Oh non, non!

M. Roche: Nous en avons beaucoup, mais nous tenons compte du temps dont nous disposons. Je voudrais vous remercier pour ce que vous venez de dire, je ne sais pas si vos propos au fond sont optimistes ou pessimistes lorsque vous dites redouter qu'aucun profit réel ne sera obtenu sans confrontation. J'espère que ce n'est pas la clef de votre message, mais je suis certain que vous avez voulu réveiller le Comité et l'ensemble du Parlement. Je vous en remercie.

[*Text*]

this Committee and, indeed, the whole of Parliament here. I thank you for that.

Mr. Ramphal: I think the danger presents itself.

• 1205

Mr. Breau: If I may, Mr. Chairman, I think the simple fact and the reassurance of having someone like Mr. Ramphal so eloquently putting the point forward is a factor of optimism.

Mr. Stanbury: Would you mind speaking to our unions, too, while you are here?

Mr. Ramphal: Not at all.

Mr. Stanbury: Do you think we could arrange that, Mr. Chairman?

The Chairman: Mr. Ramphal, we have been immensely privileged to have you as our guest this morning and I am confident that I speak for all of my colleagues when I tell you that in these two years that we have been meeting, yours has been perhaps the most instructive testimony which we have heard.

In thanking you for coming to Ottawa, I wish to tell you that you do honour to the Commonwealth in which we all have great confidence. We do not normally meet in this room, but it was appropriate to have done so today. On the wall behind me in this room there happens to be a photograph of the Queen. To some extent, I, as Chairman, feel clothed by her symbolic importance as head of the Commonwealth.

Thank you, Mr. Secretary General, for sharing your wisdom and experience with us.

Mr. Ramphal: Thank you very much, gentlemen.

[*Translation*]

M. Ramphal: Je crois que le danger est assez évident.

M. Breau: Monsieur le président, je crois que le simple fait qu'une personne comme M. Ramphal ait abordé ce problème de façon si éloquente, est très rassurant et nous pousse à l'optimisme.

M. Stanbury: Trouveriez-vous un inconvénient à vous adresser à nos syndicats aussi, pendant que vous êtes ici?

M. Ramphal: Pas du tout.

M. Stanbury: Pensez-vous que nous pourrions arranger cela, monsieur le président?

Le président: Monsieur Ramphal, nous avons eu l'immense privilège de vous recevoir ce matin et je suis certain d'exprimer l'opinion de tous mes collègues en vous disant que depuis deux ans que nous nous réunissons, votre témoignage a sans doute été le plus intéressant que nous ayons entendu.

Je vous remercie d'être venu à Ottawa, je voudrais vous dire que vous faites honneur au Commonwealth, auquel nous accordons toute notre confiance. Nous ne nous réunissons pas normalement dans cette pièce, mais je suis heureux que nous l'ayons fait aujourd'hui. Une photographie de la reine se trouve sur le mur derrière moi. Dans une certaine mesure, en ma qualité de président, je me sens investi de son importance symbolique comme chef du Commonwealth.

Merci, monsieur le secrétaire général d'être venu nous faire partager votre sagesse et votre expérience.

M. Ramphal: Merci beaucoup, messieurs.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 3

Friday, April 1, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

RESPECTING:

International Development

WITNESSES:

(See back cover)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 3

Le vendredi 1er avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Procès-verbaux et témoignages du sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

CONCERNANT:

Développement international

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Deuxième session de la trentième législature, 1976-77

WITNESS—TÉMOIN

Mr. Shridath Ramphal, Secretary-General of the British Commonwealth	M. Shridath Ramphal, Secrétaire général du Commonwealth britannique

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 3

Friday, April 1, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 3

Le vendredi 1er avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

25531—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Anderson
Breau
Brewin
Fairweather
Johnston
Leblanc (*Laurier*)
MacDonald (*Egmont*)
Murta
Parent
Roche
Rondeau
Stanbury—(14)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-committee

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs:

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, APRIL 1, 1977
(3)

[*Text*]

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:40 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Breau, Fairweather, Johnston, Leblanc (*Laurier*), MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme and Roche.

Other Member present: Mr. Munro (*Esquimalt-Saanich*).

Witness: From the Canadian International Development Agency: Mr. Michel Dupuy, President and Deputy to the Canadian Co-Chairman of the Conference on International Economic Co-operation.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1.*)

The Witness made a statement and answered questions.

At 11:01 o'clock a.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 1er AVRIL 1977
(3)

[*Traduction*]

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9 h 40 sous la prédidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Breau, Fairweather, Johnston, Leblanc (*Laurier*), MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme et Roche.

Autre député présent: M. Munro (*Esquimalt-Saanich*).

Témoins: De l'Agence canadienne de développement international: M. Michel Dupuy, président et adjoint du coprésident de la CCEI.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº 1.*)

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

A 11 h 01, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)
Le vendredi 1er avril 1977

• 0942

[*Text*]

Le président: Bonjour, messieurs.

Ce matin, c'est la troisième réunion du Sous-comité sur le Développement international et nous avons l'honneur de recevoir M. Michel Dupuy qui est adjoint du coprésident canadien à la Conférence Nord-Sud et également sous-chef de la délégation canadienne à la Conférence sur la coopération économique internationale.

Monsieur Dupuy, nous sommes très heureux que vous soyez ici ce matin. Comme nous n'avons que peu de temps, je vous prierais de bien vouloir, si vous en avez l'intention, faire votre déclaration préliminaire. Si vous préférez, vous pouvez présenter votre sujet et vous mettre ensuite à la disposition des membres du Sous-comité.

M. Michel Dupuy (président, Agence canadienne de développement international et adjoint du coprésident de la CCEI): Merci beaucoup, monsieur le président.

Je suis tout à fait disposé à parler brièvement des principaux problèmes de substance qui se posent en ce moment à la Conférence, à la lumière, bien sûr, de la présentation générale de l'état de la Conférence et de l'organisation pour la conclure qui a été présentée à ce Comité par le coprésident de la Conférence, M. MacEachen, il y a deux jours.

Alors, si vous me le permettez, je peux très brièvement indiquer quels sont les principaux problèmes et il va de soi que je me ferai un plaisir d'élaborer au fur et à mesure que les questions pourront être posées.

Le président: Très bien. Mr. Chairman, you will recall that the problems fall naturally in four categories corresponding to the four commissions of the conference: energy, raw materials, development and financial affairs.

On energy, the problem, of course, is well known. It is, in the most fundamental sense, an effort to come to grips with the over-all management of energy resources of the world in a co-operative approach. The problem of energy and the dealing with it has been characterized by a high degree of confrontation, which was so well evidenced by the energy crisis of three years ago. The energy problem, of course, is at the inception of the conference. The commission on energy has endeavoured to launch a genuine dialogue where there was confrontation. The dialogue has focussed, in the course of the past year, on several points that seem likely to be the ones on which the final negotiation in Paris is going to focus. We have already covered consultations and the establishment of some ongoing mechanisms or arrangements to insure the dialogue does go on over the coming years in the field of energy.

• 0945

I believe I pointed out how this dialogue was, in effect, more than a dialogue; a dialogue implies two partners. There would be a three-cornered discussion between the producers, the

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)
Friday, April 1, 1977

[*Translation*]

The Chairman: Good morning, gentlemen.

This is the third meeting of the Subcommittee of International Development and we are pleased to welcome Mr. Michel Dupuy who is the Assistant to the Canadian Co-Chairman of the North-South Conference and also Assistant to the Head of the Canadian Delegation to the Conference of International Economic Co-operation.

Mr. Dupuy, we are all very pleased to welcome you here this morning. As we do not have much time, I would ask you, if you wish, to make an opening statement. If you prefer, you can give us some indications on the subject we are about to discuss before the members raise their questions.

Mr. M. Dupuy (President, Canadian International Development Agency and Assistant to the Co-Chairman of the CIEC): Thank you very much, Mr. Chairman.

I am quite ready to speak briefly about the principal problems which have been raised at the Conference in the light, of course, of what the Co-Chairman of the Conference, Mr. MacEachen, said two days ago to this Committee about the present state of the Conference and about what is being organized for its conclusion.

So, if you wish, I can brieftly tell you what the principal problems are and, of course, I will be pleased to elaborate in the answers to the questions the members might ask.

The Chairman: Very well.Monsieur le président, vous vous souviendrez que les problèmes se répartissent en quatre catégories qui correspondent aux quatre commissions de la Conférence: la Commission pour l'énergie, la Commission pour les matières premières, la Commission pour le développement et la Commission pour les affaires financières.

En ce qui concerne l'énergie, bien sûr, le problème est bien connu. Il s'agit avant tout de pouvoir collaborer à la gestion des ressources énergétiques mondiales. Ce problème, comme sa résolution d'ailleurs, a suscité des conflits marqués comme l'a parfaitement indiqué la crise d'énergie d'il y a trois ans. C'est, bien sûr, le problème de l'énergie qui intéresse avant tout la Conférence. La Commission pour l'énergie s'est efforcée d'engager un dialogue véritable à propos de tous les points qui ont suscité des conflits. L'année dernière, ce dialogue s'est porté sur plusieurs points auxquels on s'intéressera probablement lors des négociations finales qui se dérouleront à Paris. Nous avons déjà parlé des consultations, de la création d'un mécanisme permanent ou d'arrangements qui assureront la poursuite du dialogue relatif à l'énergie dans les années à venir.

J'ai singalé, je pense, comment ce dialogue constituait en fait plus qu'un simple dialogue; dans un dialogue, il y a deux interlocuteurs. Dans ce cas, il s'agira de discussions tripartites

[*Texte*]

consumers, and those who have become known as the non-oil developing countries.

The second point of focus is the principles which would, by and large, inspire this dialogue. It is clear that the management of world energy resources implies shared responsibilities between the producers and the consumers: on the part of the producers, the assurance of steady supplies, expanding supplies, a price policy which would not provoke major disruptions in the world economy; on the part of the consumers which, by and large in terms of the major consumers, are the industrialized countries, the saving of energy, the conservation in the broadest sense, and the development of additional supplies, either additional foreign supplies or the development of alternative sources of energy. So there is there a possibility of shared responsibility in the over-all management of the world energy resources, bearing in mind that some are not inexhaustible. The discussion is gradually focusing on the development of some principles that could guide the ongoing consultation.

Another point of focus is the question of transfer of technology from the technology-rich countries to those in need of technology, and these include the OPEC countries as well. Technology for the better utilization of the oil resources for conservation, for exploration, for exploitation of new oil fields, and, of course, the whole area of development of alternative energy resources.

There is on the table a specific proposal for an energy institute, and one would expect to hear a little more about this energy institute, technically oriented, in the course of the discussion.

Related, of course, to the development of energy resources is the financing of the development. The amounts required over the coming decade or so are staggering and will have to be found. Should they be found through multilateral channels? Should there be a new institution to finance energy? To what extent should the responsibility be in the private sector versus the public sector? These are large areas of discussion, this area relating to the financing of the energy development.

More specifically of interest to the OPEC countries are basically three additional issues. One is the protection of the purchasing power of oil. This is the technical way of expressing indexation. The OPEC countries want to be able to purchase as much as possible of their import requirements out of their oil, and so the terms of trade are clearly relevant. This has been well perceived and is a focus for discussion in that Commission.

Another issue related to the protection of purchasing power, which perhaps is not as clearly identified publicly, is the protection of the returns, of the dollars so to speak, of the OPEC countries, since obviously they do not want to translate oil into currencies that would depreciate at such a rate as to make this transfer of oil into currencies injurious to their

[*Traduction*]

entre les producteurs, les consommateurs et ce que l'on appelle maintenant les pays en voie de développement non producteurs de pétrole.

Le deuxième point d'intérêt a trait aux principes qui régiront ce dialogue. Il est clair que, pour gérer les ressources énergétiques mondiales, il faut parvenir à un partage des responsabilités entre les producteurs et les consommateurs: les producteurs devront faire en sorte que les approvisionnements soient réguliers, qu'ils soient de plus en plus importants et que la politique de fixation des prix de perturbe pas de façon profonde l'économie mondiale; les consommateurs, qui sont en général les pays industrialisés, devront veiller à économiser l'énergie et à trouver des sources d'approvisionnements supplémentaires, que ce soit par l'exploitation de richesses énergétiques dans d'autres pays étrangers ou par celles de sources d'énergie nouvelles. Il est donc possible de partager les responsabilités en ce qui concerne la gestion des ressources énergétiques mondiales, et il faut tenir compte du fait que ces ressources ne sont pas inépuisables. Les discussions s'attachent de plus en plus à l'établissement de principes qui permettraient de régir un système de consultations permanentes.

On s'est également intéressé au transfert de technologie depuis les pays industrialisés vers ceux qui ont besoin de connaissances technologiques, notamment, bien sûr, les pays de l'OPEP. Connaissances technologiques relatives à une meilleure utilisation des ressources de pétrole aux fins de conservation; à la prospection, à l'exploitation de nouvelles nappes de pétrole et, bien sûr, au domaine de la mise au point de nouvelles sources d'énergie.

On a proposé la création d'un institut de l'énergie, institut à caractère technique, et l'on s'attend à ce que cette proposition soit étudiée au cours des discussions.

On s'est, bien sûr, intéressé aux méthodes de financement des recherches relatives à l'exploitation de nouvelles formes d'énergie. Les sommes qui seront nécessaires à cette fin, au cours de la décennie à venir, sont fort impressionnantes et il faudra bien les trouver. Les pays du monde devront-ils créer un fonds commun? Faudra-t-il créer un nouvel organisme chargé de financer le développement énergétique? Comment partager les responsabilités dans ce domaine entre le secteur public et le secteur privé? Ce sont de vastes domaines de discussions. Les questions relatives au financement de ce domaine sont particulièrement importantes.

Trois problèmes supplémentaires intéressent tout particulièrement les pays de l'OPEP. D'une part, il y a la protection du pouvoir d'achat des revenus du pétrole. C'est ainsi que l'on explique, de manière technique, les méthodes d'indexation. Les pays de l'OPEP veulent utiliser les revenus du pétrole pour financer la plus grande part possible de leurs importations; aussi, les termes de l'échange sont-ils particulièrement pertinents ici. On l'a bien compris et cette commission s'y intéresse profondément.

Il est un autre point qui a trait à la protection du pouvoir d'achat, point qui n'a peut-être pas été aussi bien précisé au public. Il s'agit de la protection des revenus, des dollars, par conséquent, des pays de l'OPEP. Ces pays ne veulent, bien sûr, pas échanger leur pétrole contre des devises qui risqueraient de se dévaluer au point de porter atteinte à leurs projets à long

[*Text*]

longer term prospects. So they would like to be able to protect the returns which are accumulating on their oil sales. This is a problem which is of course particularly identified with Saudi Arabia. There is, for the non-oil countries, the problem of financing their increasing deficits in their balance of payments on energy and this year the discussion is focusing on additional facilities in the IMF. You will recall that the IMF created, for two years, a special window called the oil facility, and there is the question of extending or prolonging this facility.

• 0950

Finally, there is the question of access to the markets of industrialized countries of products derived from oil. In respect of synthetics, the whole petrochemical industry products, it is clear the OPEC countries see part of their industrial future lying on the basis of that fundamental resource and, to them, market acess for these products is a matter of high importance. These are the major issues which are now before the energy commission.

On raw materials the issues are perhaps even clearer. One is the integrated program of the United Nations, and here we have a series of subissues related to the negotiation of commodity agreements and related to the common funds for financing butter stocks. The fund, of course, is expected by the developing countries to do more than operate as a source of financing for butter stocks. It is intended also to provide some financing for technical assistance and possibly even investment in the development of energy resources.

Perhaps here, in terms of philosophy and broad approaches, the major divide between the industrialized countries and the developing countries is that the developing countries see these new mechanisms as a way of transferring resources, while the industrialized countries rather see the development of mechanisms and agreements in that area as a way of stabilizing the movements of prices, which at times have been erratic on the commodities front.

Related but not an integral part of the integrated program is the whole set of issues related to compensatory financing. This is the stabilization, not of prices but of the revenue of the commodity exporting countries. There have been two major developments there. One is the improvement of the compensatory financing facilities of the IMF and the other one has been the development by the common market of a scheme called Stabex, which is basically a common market scheme operating with their developing country associates.

These matters are before the Raw Materials Commission. I mention also, as a significant issue, the issues of processing, which is raised by the developing countries, the issue of synthetics and threat of synthetics for the raw materials trade, and the issue of investment in security of supply, which again is an issue of interest to the industrialized countries, and has been pressed particularly vigorously by the European community.

[*Translation*]

terme. Ainsi, ces pays aimeraient pouvoir protéger les recettes qui s'accumulent sur les ventes de pétrole. C'est particulièrement le cas de l'Arabie Saoudite. Pour les pays non producteurs de pétrole, le problème du financement de leur déficit croissant de leur balance des paiements dans le domaine de l'énergie est préoccupant et, cette année, la discussion porte sur les facilités supplémentaires que prévoit à cet égard le Fonds monétaire international. Vous vous souviendrez que le Fonds monétaire international a prévu, pendant deux ans, des facilités spéciales à l'égard du pétrole et est question maintenant de prolonger cette période.

Finalement, il y a la question de l'accès au marché, pour les pays industrialisés, des produits dérivés du pétrole: les objets synthétiques et les produits pétrochimiques. Il est évident que les pays de l'OPEP envisagent leur avenir industriel dans l'optique de cette ressource de base dont ils disposent et, pour eux, l'accès au marché de ces produits de l'industrie pétrochimique est de très grande importance. Ce sont là les questions principales qu'étudie la Commission de l'énergie.

Dans le cas des matières premières, les questions sont peut-être encore plus claires. Il existe un programme intégré des Nations Unies à cet égard et des négociations portent sur les ententes et sur les fonds communs de financement des stocks de beurre. Les pays en voie de développement aimeraient que ce fonds ne serve pas seulement à financer les stocks de beurre mais également l'aide technique et les investissements de mise en valeur des ressources énergétiques.

Pour ce qui est des grands principes de base, les pays industrialisés et les pays en voie de développement envisagent la question différemment. Les pays en voie de développement considèrent que ces nouveaux mécanismes permettent le transfert des ressources alors que les pays industrialisés considèrent qu'il s'agit là d'une façon de stabiliser le mouvement des prix qui a été assez imprévisible dans le domaine des produits de base.

Reliée à ce programme intégré mais n'en faisant pas partie intégrante, il y a toute la question du financement compensatoire. Il s'agit de stabiliser non les prix mais les recettes des pays exportateurs de matières premières. Deux développements majeurs sont à signaler en ce domaine. Premièrement, les améliorations apportées au financement compensatoire par le Fonds monétaire international et, deuxièmement, la mise en place par le marché commun du programme Stabex pour les pays en voie de développement associés aux pays du marché commun.

Toutes ces questions sont étudiées à l'heure actuelle par la Commission des matières premières. Il faut mentionner également une question importante, celle de la transformation, qui est soulevée par les pays en voie de développement, la question des produits synthétiques et la menace que ceci pose pour le commerce des produits de base et la question de la sécurité de l'approvisionnement, question qui intéresse les pays industrialisés et surtout la Communauté économique européenne.

[*Texte*]

In CIEC, of course, these issues are dealt with more in a supportive way than in a negotiating way, because the negotiation is taking place within the UNCTAD's trademark. The negotiating conference is now in its final day in Geneva and I would be glad to give more information on the latest information we have on this conference. This is the negotiating conference on the common front.

Turning now to the development commission, broadly speaking the work there falls in two categories. You have the trade issues and you have the debate issues. Briefly, on trades, one finds on the table traditional issues such as the expansion both in terms of scope and in terms of time of the general preference scheme which has been in force for most industrialized countries over the past few years: issues of tariffs and of thrust on the part of the developing countries to obtain a better or preferential access to the major markets of the world; a request also to extend the preferential approach to the non-tariff barriers which are emerging quite clearly more and more as a significant impediment to trade as the gradual rounds of tariff reductions bring the tariff element down and make it less significant. Also, on trade or trade-related issues, one can see the thrust on industrialization of these countries, an effort to secure some assistance in a variety of ways to increase their industrialization.

• 0955

On the ODA side of the debate the major issues split basically on issues relating to the volume and issues related to the terms or quality of aid. On volume, the debate is largely on targetry. Much of the subject was aired two days ago but I would be glad to return to it. On quality, what is at stake is terms-tying liquidity, the basic features determining the quality of aid with the developing countries seeking traditional objectives in these sectors.

Coming now to the Finance Commission, the major issue there is in-depth service. I mention it as a matter coming under the Finance Commission; in fact, it is clearly an issue which overlaps both the Development Commission and the Finance Commission.

Perhaps I could briefly indicate where the issues are. I appreciate that at our meeting two days ago I undertook to go more deeply into the analysis of the debt problem; I would be glad to do this in response to questions. But briefly speaking, the debts and the debt service problem will be indeed a centrepiece during the final stage of the conference. Perhaps it was not discussed in the course of last year with the degree of thoroughness that might have best prepared the conference to come to grips with this issue. This is largely because the problem is not that well documented, it is very complex and it is constantly transforming itself and moving.

The reason why I say this is that basically the debt problem is of a two-fold nature. You have what is now becoming to be known as structural debts. These are basically development related. These have been built over the years as a result of the development efforts of developing countries. They are structural because they are long-term problems and related to funda-

[*Traduction*]

Au sein de la Conférence sur la coopération économique internationale, ces questions sont discutées, mais ce n'est pas là que les négociations se passent mais bien dans le cadre de la CNUCED. La Conférence de négociations, qui a lieu à Genève, en est à sa dernière journée, et je serais heureux de vous donner plus de renseignements par la suite. Il s'agit de la Conférence de négociations sur le front commun.

Pour passer maintenant à la Commission de développement, le travail se subdivise en deux catégories, la question commerciale et la question des débats. Dans le domaine commercial, les discussions portent sur les questions traditionnellles comme, par exemple, l'expansion de l'ampleur des programmes préférentiels en vigueur depuis quelques années, pour la plupart, des pays industrialisés. Il y a également la question des tarifs et du désir des pays en voie de développement d'obtenir un meilleur accès ou un accès préférentiel aux marchés importants du monde; la question d'étendre le programme préférentiel aux barrières non tarifères qui surgissent de plus en plus, au fur et à mesure que les barrières tarifères sont éliminées. Il faut signaler également que les pays en voie de développement font un effort considérable afin d'obtenir de l'aide leur permettant d'accroître leur industrialisation.

En ce qui concerne l'aide publique au développement, les débats sur cette question portent surtout sur la quantité, l'ampleur et la qualité de l'aide. En ce qui concerne la quantité, le débat porte surtout sur le fait que l'aide doit arriver à temps. Cette question a été discutée, il y a deux jours, mais je pourrais y revenir. Au sujet de la qualité de l'aide, la question porte surtout sur la liquidité et le remboursement.

Quant à la Commission des finances, on y discute principalement du service en profondeur qui est pourtant une question discutée également à la Commission du développement et à la Commission des finances.

Je pourrais peut-être brièvement vous dire où se situe le problème. Je sais qu'à notre réunion d'il y a deux jours, j'ai promis de parler plus à fond de la question de la dette. Je pourrais le faire en réponse à des questions. Mais de façon générale, le problème de la dette et du remboursement de celle-ci sera une questin clef, discutée au cours de l'étape finale de la Conférence. Peut-être cette question n'a-t-elle pas été discutée, au cours de l'année passée, suffisamment dans les détails pour préparer la Conférence à attaquer cette question de front. Cela peut être dû au fait que l'on n'a pas assez de documentation, que le problème est complexe et en perpétuel changement . . .

De façon générale, le problème de la dette est double. Il y a d'abord la question des dettes structurales qui sont fondamentalement reliées au développement. Elles se sont accumulées au cours des années à cause des efforts de développement des pays en voir de développement. Ce sont des problèmes à long

[*Text*]

mental policies of development in these countries. And, of course, they are both public and private so even on the structural side of debt problems you have the public debts and you have the private debts.

Another type of debt which is very often combined with the first type obscures it, is very difficult to disentangle, is debt related to the current state of the world economy. The need to bridge periods of tightness in balances of payments from one cycle to another cycle of the world economy and also the need by a number of these countries to cope with their massive oil imports or the significant drain on their resources which sharp increases in oil imports have provoked.

• 1000

The way these debt problems have surged over the past few years is indeed related to what has happened both on the energy front and in terms of the world economic conditions. On the energy front, a number of countries simply had to keep going and they had to borrow because there is no possibility that these countries can really balance their accounts in the short term. Their problem was aggravated by the fact that their traditional returns in their balance of payments coming mainly from the sales of raw materials or basic commodities have declined. So they have been short two ways.

A great many of them have been reluctant to go through the severe adjustment policies that would have alleviated their problem. They have made the bet that the recession would be short-lived and not deep. Their calculation, their risk-taking, seems to have been a little wrong. The recession was deeper and longer than they originally expected, and some of these countries have reached an acute debt situation.

They are not necessarily the poorest. Here again, you must look at the debt problems also in terms of the poorest and the less poor. It is wrong to assume that the poorest are necessarily the ones in the most dire straits. The reasons are that in the past their credit worthiness was so low that they could not accumulate debts and the major donors were naturally inclined to provide them with grants rather than loans. In terms of energy the degree of their industrialization, their degree of development, is still quite low, and therefore they are not energy-hungry to the same extent as more advanced developing countries.

Solutions to these problems—the LDC's, the developing countries, have put forward some very broad and sweeping solutions. Basically they fall into three categories. For the poorest the major thrust is total forgiveness. For the most severely affected countries, as they are called, those who have been particularly hard hit by the oil situation, the major thrust is on a moratorium. For the others, what is envisaged is very wide consolidation of both the official and the commercial debts based on largely automatic criteria.

I said the issue was not very fully documented. It is very hard to get at exact figures of the size of the debt. The most authoritative figures we have been able to get date back to

[*Translation*]

terme qui se relient aux politiques fondamentales de développement de ces pays. Elles peuvent être publiques et privées.

Une autre sorte de dette qui est très souvent reliée à la première et qu'il est difficile de séparer de celle-ci, est la dette qui survient à cause de l'état actuel de l'économie mondiale. Il est nécessaire de surmonter certaines périodes de difficulté afin d'équilibrer les balances des paiements d'un cycle à l'autre de l'économie mondiale; et de plus, bon nombre de ces pays doivent défrayer les importations massives de pétrole, ou contrebalancer l'épuisement de leurs ressources, provoqué par des augmentations importantes dans le prix d'importation du pétrole.

Il est évident qu'il existe un rapport entre l'apparition de ces problèmes de dette et les conditions économiques mondiales, en particulier dans le domaine énergétique. Sur le plan de l'énergie, de nombreux pays ont été obligés d'emprunter car ils ne pouvaient pas équilibrer leur balance des paiements à court terme. Leur problème a été aggravé du fait que les recettes provenant traditionnellement de la vente de matières premières ou de denrées de base ont décliné. Ils se sont donc trouvés doublement à court.

La plupart d'entre eux ont répugné à imposer des politiques sévères d'ajustement qui auraient allégé leur problème. Ils ont parié que la récession serait de courte durée et superficielle. Ils semblent s'être un peu trompés dans leurs calculs et les risques pris leur font du tort. La récession a duré plus longtemps et a été plus grave qu'ils ne l'avaient prévu et certains pays se sont terriblement endettés.

Ce ne sont pas nécessairement les pays les plus pauvres. Vous devez à nouveau envisager le problème de la dette en fonction des pas les plus pauvres et les moins pauvres. Il est faux de supposer que les plus pauvres sont nécessairement ceux qui se trouvent dans la plus grande misère. Leur solvabilité était déjà si minime dans le passé qu'ils ne pouvaient pas accumuler d'autres dettes. Les principaux pays donateurs étaient tout naturellement enclins à leur accorder des subventions plutôt que des prêts. Pour ce qui est de l'énergie, leur degré d'industrialisation et de développement est toujours faible et ils sont donc moins avides d'énergie que les pays en voie de développement plus avancés.

Pour résoudre les problèmes des pays les moins développés, les pays développés ont défini certaines solutions radicales et très larges. On peut essentiellement les classer en trois catégories. Pour les pays les plus pauvres, on propose l'oubli total. Pour les pays les plus gravement affectés, comme on appelle les pays qui ont en particulier souffert de la situation du pétrole, on suggère un moratoire. Pour les autres, on envisage une consolidation très large des dettes officielles et commerciales, consolidation basée sur des critères largement mécaniques.

Je dis que le sujet n'était pas très documenté. Il est difficile d'obtenir des chiffres exacts sur le montant de la dette. Les chiffres que nous avons pu obtenir et qui font autorité en la

[*Texte*]

1975, and at that time they showed in the course of the decade from 1965 to 1975 an increase in indebtedness from about $38 billion to $150 billion. Since 1975, over the past two years, the scattered evidence suggests that the debt may have gone well over $200 billion.

In 1975, here again based on estimate, it seemed that about 28 to 30 per cent of the debt was official debt. We do not have the same figures for the state of play now, but the recourse of the developing countries to the private channels has been so great that one would expect the figure I just quoted, 28 to 30 per cent, no longer to be accurate now.

A very large portion of that debt, of course, is held in a few countries and in the private banking systems of these countries, which of course makes the problem even more severe because it reaches not only servicing of balance of payments. It reaches the credit worthiness of very large international financing institutions. Faced with this problem industrialized countries, particularly those that happen to be large holders of debts, are more inclined to deal with these problems case by case, bearing in mind the variety of the issues, and try to alleviate what is obviously a major problem by improving the aids and, in a way, trying to gain time so the proper understanding and the degree of international discussion of this major problem progresses to the point where solutions can be actually negotiated.

• 1005

This was indeed the position which the Canadian government adopted at Nairobi, and which basically still remains the Canadian government approach. The Canadian government did support the eventual convening of a world debts conference at which time all of these problems would have been properly analysed and the way paved for some resolution. Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Dupuy. The first questioner is the member for Edmonton-Strathcona, Mr. Douglas Roche.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman, and thank you to Mr. Dupuy for an excellent overview of extremely complicated problems. I appreciate what you have said. So many questions arise, but I would like to reduce my questions down to just three, and begin on your final comment on the possibility of a conference on the debt question.

Yesterday, in coming before this subcommittee, Mr. Ramphal indicated that Canada, along with other middle-range countries, could perform a great service at this moment by taking an initiative for the calling of such a conference, not for the sake of having another conference but for the sake of giving a higher profile on identifying what you have, I think, accurately described as the central issue before the North-South conference. Mr. Ramphal indicated considerable misgivings as to the outcome of the North-South if the central issue of debt relief is not adequately met, so even though Canada takes the position that we have not contributed to the debt since most of our aid is of such a high grant component, I

[*Traduction*]

matière remonte à 1975, et reflètent au cours de la période de 1965 à 1975, un accroissement de la dette qui va d'environ 38 milliards de dollars à 150 milliards de dollars. Depuis 1975, c'est-à-dire au cours des deux dernières années, les témoignages recueillis de diverses sources tendent à indiquer que la dette a dépassé les 200 milliards de dollars.

En 1975, et c'est encore une approximation, il semble que de 28 p. 100 à 30 p. 100 de la dette aient été officiels. Ce pourcentage n'est plus le même aujourd'hui, mais le recours des pays en voie de développement à des organismes privés a été si grand que l'on peut s'attendre à ce que les chiffres que je viens de citer ne soient plus valables aujourd'hui.

Une importante proportion de la dette est détenue par les banques privées de quelques pays, ce qui aggrave encore le problème puisque ces sommes ne permettent pas d'améliorer la balance des paiements. La dette vient augmenter l'avoir des institutions financières internationales les plus puissantes. Face à ce problème, les pays industrialisés et, en particulier, ceux qui détiennent les plus grandes parties des dettes, préfèrent résoudre chaque problème individuellement, sans en perdre de vue la variété, s'efforcent d'améliorer l'aide qu'ils apportent et de temporiser, en espérant que la compréhension mutuelle et le niveau international des discussions de ce problème en arriveront bientôt à un point où des solutions pourront être négociées.

C'est en fait la position adoptée à Nairobi par le gouvernement canadien, position qui n'a pas beaucoup changé. Le gouvernement canadien a appuyé la proposition de convoquer une conférence mondiale sur la dette, dès que tous ces problèmes auront pu être analysés et que des solutions auront pu être envisagées. Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Dupuy. Le premier à poser des questions est le député d'Edmonton-Strathcona, M. Douglas Roche.

M. Roche: Merci monsieur, le président, et merci beaucoup, monsieur Dupuy, pour l'excellent survol de ces problèmes extrêmement complexes. Je suis d'accord avec ce que vous avez dit. De nombreuxes questions se posent mais je voudrais me limiter à trois. Je voudrais en particulier revenir sur l'éventualité d'une conférence sur la question de la dette.

M. Ramphal a comparu, hier, devant ce comité, et il a indiqué que le Canada ainsi que d'autres pays partisans d'une attitude modérée pourraient jouer un rôle très positif en prenant l'initiative de convoquer une telle conférence, non pas pour le seul fait de convoquer une autre conférence mais pour permettre de cerner d'encore plus près ce que vous avez décrit comme le problème central de la conférence nord-sud. M. Ramphal a dit qu'il doutait des résultats de la conférence nord-sud si le problème capital de l'allégement de la dette n'était pas résolu de façon adéquate, bien que le Canada n'ait pas contribué à accroître cette dette puisque notre aide est essentiellement représentée par des subventions. Pensez-vous

[*Text*]

am asking if you think it would be realistic for Canada to push for a conference on the debt renegotiation.

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, as I have indicated, we do indeed have a very developed sensitivity about these debt problems. We have not, as was noted, largely contributed to international debts, neither from the private sector nor from the government viewpoint because of our traditionally high percentage of grants-to-loan which characterize the Canadian aid program. In a sense, this tends to weaken our leverage because we are not regarded as a key player, which is unfortunate, but we have traditionally been at the vanguard in the international clubs or consortia which have looked at rescheduling operations or ways of alleviating the debt granting. We have traditionally supported the developing countries in their efforts to obtain alleviation.

The position I think we are likely to take is that as the proposals for a conference are pressed forward, we should support it. We should support the debt conference.

Mr. Roche: Just on that point, you did use the words "supporting the conference", but Mr. Ramphal was using words like "initiate" and to me there is a difference. Would it be realistic for Canada, recognizing the gravity of the debt scheduling problems, to push hard for such a conference?

• 1010

Mr. Dupuy: We should balance this with our ability to have a role. Indeed, we support it, as I said, but we must look, for instance, at the situation which happened to the Swedes. Sweden has been pressing for a debt conference and they have taken a very forthcoming position. And this is the kind of position, indeed, that we appreciate. But we have found that by taking such a position, the effectiveness of their advocacy may have declined a little, because the major holders of debt regard the Swedish position as being perhaps a little unrealistic from their viewpoint.

It is a difficult point to make, I appreciate, in answering your question and it is basically a matter of "diplomatic judgment". Are you going to press, as is being done, but at what point does this become contraproductive in terms of efficiency of your action? This I can only put before this Committee as a problem, obviously, not as a policy. The policy is likely to be made in conjunction with a ministerial meeting of the Trade Development Board of UNCTAD, which is now being suggested, possibly for the fall.

Mr. Chairman, I think I cannot go much beyond this because the meeting is still to come; the meeting at which these problems are going to be translated into specific recommendations on timing for a debt conference. This meeting is only going to take place in the fall and, at this stage, we cannot go beyond the speculation I have outlined.

Mr. Roche: Thank you. Going to my second question, may I refer to Canada's participation on the development commission and our work there, the development commission having, of course, transfer of resources as one of its major fields? To what extent is Canada's role on that Commission affected by the decline in Canada's O.D.A. from .58 per cent of GNP to

[*Translation*]

qu'il serait réaliste que le Canada convoque une conférence sur la renégociation de la dette?

M. Dupuy: Monsieur le président, comme je l'ai dit, nous sommes extrêmement préoccupés par ces problèmes de la dette. Nous n'avons pas contribué à l'accroissement de la dette nationale, que ce soit au niveau du secteur privé ou au niveau du gouvernement, étant donné que le programme canadien d'aide est essentiellement constitué par les subventions. En un sens, cela tend à nous affaiblir, dans la mesure où nous ne sommes pas considérés comme un acteur clé, ce qui est malheureux. Cependant, nous avons toujours été à l'avant-garde des groupes ou consortiums internationaux qui s'efforcent de renégocier l'allégement de la dette. Nous avons traditionnellement aidé les pays en voie de développement dans leurs efforts d'obtenir un allégement de leur dette.

Je pense que nous allons appuyer la proposition de convocation d'une conférence sur la dette.

M. Roche: Vous venez de dire «appuyer la conférence», alors que M. Ramphal parlait de prendre l'initiative de convoquer cette conférence. Cela fait, pour moi, une grande différence. Tenant compte de la gravité des problèmes de remboursement de la dette, le Canada ne devrait-il pas défendre vigoureusement l'idée ce cette conférence?

M. Dupuy: Effectivement, nous devons tenir compte également du rôle que nous pouvons jouer, nais nous pouvons également tirer une leçon de ce qui s'est passé en Suède. La Suède a défendu l'idée d'une conférence sur la dette et adopté une position très dynamique à cet égard. C'est d'ailleurs le genre de position que nous apprécions le plus. Mais nous nous sommes aperçus qu'en assumant cette position les Suédois portaient atteinte à leur pouvoir de convaincre car les principaux créanciers considèrent que les Suèdois manquent un peu de réalisme, c'est du moins leur point de vue.

Ce que je cherche à vous expliquer est assez difficile; il s'agit avant tout de «jugement». Devons-nous prôner cette conférence; d'un autre côté, à partir de quel moment cette position commence-t-elle à porter atteinte à notre efficacité? C'est une question que je pose au Comité à titre de problème et non pas à titre politique, bien sûr. Quant à la politique, elle sera probablement adoptée à l'occasion d'une réunion ministérielle de la Commission d'expansion de la CNUCED qui aura peut-être lieu à l'automne.

Monsieur le président, je ne saurais en dire plus car cette réunion n'a pas encore eu lieu, la réunion au cours de laquelle ces problèmes devraient faire l'objet de recommandations précises quant au calendrier d'une conférence sur la dette. Cette réunion n'aura lieu qu'à l'automne et, pour l'instant, je ne saurais faire d'autre supposition.

M. Roche: Merci. Je passe à une seconde question, et je voudrais parler de la participation du Canada à la Commission d'expansion, des travaux que nous y accomplissons, en particulier dans le domaine du transfert des ressources, n'est-ce pas? Dans quelle mesure le rôle du Canada, au sein de cette commission, a-t-il été modifié depuis que notre contribution

[*Texte*]

.53 per cent? I am not here advancing an argument of targetry, that going to .7 is going to solve this problem of the developing world; I do not believe that at all. But I do think it is possible that Canada's role in participating in better international partnerships through the development commission may be undermined by our decline in O.D.A. from .58 to .53, and I would like to have your view on that.

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, there has been no evidence of any weakening of the Canadian position in that Commission to this point. The main reasons are probably that we have been quite active in pressing for improvements across the board in the official development assistance, both in terms of volume and terms of quality. On volume, it is the current policy of the government to move toward the target.

Of course, I will not deny that the current economic conditions have affected the implementation of that fundamental policy which was again reaffirmed in the development strategy, but the policy remains unchanged.

Mr. Roche: Is it happening, because of the economic conditions in the industrialized countries, including Canada, that progress in achieving better international partnerships for development is being retarded.

• 1015

Mr. Dupuy: I should think that the global judgment is difficult to make because the reasons for the faltering performance of OECD countries as a whole seem to me to vary from country to country. One can see that some countries are still pressing ahead vigorously and yet these are countries which, at one time or another, have been affected in their efforts by economic conditions. I have in mind, for instance, the performance of Sweden, of Norway, of the Netherlands, which have reached the target ahead of the deadline.

There are countries, such as the United States, where it seems to me there has been weakening support in the Congress and, by and large, publicly for large aid programs. One must bear in mind here the complexity of the U.S. aid programs which range from economic development in the purest sense to quasi-military assistance, all that being part of the package.

So the question is very difficult to answer in its totality, but I would think that if one looks at the donors as a whole, the weakening of public support, some disappointments on early returns on aid, the economic conditions through which we are going—these are some of the basic factors. Hence, precisely, CIEC is engaged in a major effort to turn this around, and to stimulate among the major industrialized countries a renewed determination to mobilize resources to transfer.

Mr. Roche: I had better go to my third question and refer to your comments about the present commodity fund negotiations in Geneva at this moment.

Is it possible that Geneva might come to a resolution of the common fund problem. I think it was rather well described

[*Traduction*]

d'aide au développement est passée de 0.58 p. 100 du PNB à 0.53? Je ne suis pas de ceux qui prétendent qu'en passant à 0.7 p. 100, nous allons résoudre tous les problèmes des pays en voie de développement, absolument pas. Mais il est possible que le rôle du Canada sur la scène internationale et, en particulier, au sein de la Commission d'expansion soit amoindri du fait que notre participation est passée de 0.58 p. 100 à 0.53 p. 100; j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Dupuy: Monsieur le président, rien ne prouve que la position du Canada au sein de cette commission ne soit affaiblie. Les principales raisons en sont probablement que nous avons été très actifs et que nous avons proposé des améliorations au système d'aide officielle au développement, à la fois en matière de volume et de qualité. Pour le volume, la politique actuelle du gouvernement est de se rapprocher de l'objectif.

Bien sûr, nous ne nions pas que les conditions économiques actuelles aient porté atteinte au déroulement de cette politique fondamentale qui a été réaffirmée dans la stratégie du développement; pourtant, la politique demeure inchangée.

M. Roche: Ce qui se passe, c'est qu'à cause des conditions économiques dans les pays industrialisés, y compris le Canada, les progrès dans la voie d'une meilleure entente internationale pour le développement sont retardés.

M. Dupuy: J'imagine qu'il est difficile d'en juger globalement car les raisons du déclin économique des pays de l'OCDE varient d'un pays à l'autre. Certains pays continuent à faire preuve de dynamisme et, pourtant, ce sont des pays qui, à un moment ou à un autre, ont été retardés dans leurs efforts par les conditions économiques. Je pense, en particulier, à la situation de la Suède, de la Norvège, des Pays-Bas, qui sont parvenus à l'objectif avant la date limite.

Il y a des pays, comme les États-Unis, où le Congrès et, en règle générale, la population toute entière, semblent se désintéresser dans une certaine mesure des programmes d'aide. A cet égard, il faut tenir compte de la complexité des programmes d'aide américains qui vont de programmes de développement économique proprement dits à des programmes d'aide quasi militaires, le tout dans un même ensemble.

Il est donc très difficile de répondre à cette question, mais j'imagine que si l'on tient compte de l'ensemble des pays donneurs, les facteurs les plus pressants seront un affaiblissement du soutien public, une certaine déception provoquée par les premiers résultats obtenus par l'aide; enfin, les conditions économiques actuelles. C'est précisément pour cette raison que la CCEI a entrepris de renverser cette tendance et d'encourager les principaux pays industrialisés à faire un nouvel effort de mobilisation de leurs ressources.

M. Roche: Je vais passer à ma troisième question et vous référer aux observations que vous avez faites à propos des négociations de Genève sur le fonds commun.

Il est possible que les négociations de Genève parviennent à une résolution sur le problème posé par le fonds commun. Hier

[*Text*]

yesterday by Mr. Ramphal that the crux of the problem is that the developing nations want a fund established in order that there can be better negotiations for commodity agreements. The developed countries are arguing that we have to approach case by case and then a fund would come later on. So there is not what is called an ideological difference in the fund. Canada tried to come down the middle previously by saying we would support a fund if it were established.

Do you see any progress being made in Geneva in such a way that the crisis of the common fund will not reappear at the Paris North-South at the end of May, that might, in turn, be a substantial element in a failure of the North-South conference, if it is not again sufficiently realized in accommodating the polarized positions of the developed and the developing world on the issue of the common fund?

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, I am sure it will be appreciated that I am being drawn into speculation about the future and it is difficult to be . . .

Mr. Roche: Well, I do not want to do that. I would be content myself by having your view as to the progress that has been made so far at Geneva which we might then be able to weigh in this Committee in order to make a report to the government as to what this Committee thinks is a realistic position for Canada to take in Paris.

Mr. Dupuy: Thank you, Mr. Chairman.

My personal view is that if the discussion remains one of approaches at a high theoretical plane, progress is going to be very difficult. If discussion moves away from that debate which is deadlocked and looks at what a fund could do, how it would operate, what would be its size, its purpose, its objective, its management, then progress is possible; and I am heartened by the fact that this is what is happening. As I perceive the discussions on the funds, they have somewhat moved away from a deadlock situation into a much more pedestrian, but probably a more effective, kind of discussion on what this fund could achieve. The philosophical differences are virtually unbridgeable. As I indicated, the major contributors to this fund, the United States, Japan, Germany, and the Community as a whole, consider the purpose of the whole integrated program should be to stabilize. The Manilla Declaration has the clear thrust that they should be used as transfer of resources.

• 1020

But in terms of the actual negotiations, which are now in train, one can see that out of these negotiations come a better understanding of how buffer stocks would operate, of various ways the funds could be developed. It could be what Mr. Fourcade, the French Finance Minister, during the Nairobi Conference describedas the fund of funds—the funds that would borrow from the surplus particular commodities' funds, and lend to the ones in deficit. All this seems to make sense.

Mr. Roche: You get the integrated approach.

[*Translation*]

encore, M. Ramphal nous a expliqué assez clairement que le fond du problème était que les nations en voie de développement désiraient la création d'un fonds pour faciliter les négociations des accords sur les produits. Les pays développés prétendent que chaque problème doit être réglé individuellement et que la création d'un fonds peut attendre. Les idées sont donc partagées à propos de ce fonds. Le Canada a essayé déjà de parvenir à un moyen terme et a déclaré qu'il serait en faveur de ce fonds s'il était créé.

Pensez-vous que des progès soient accomplis à Genève qui permettent d'éviter une nouvelle crise du fonds commun lors de la prochaine conférence nord-sud de Paris, à la fin de mai? En effet, si une fois de plus, les pays développés et les pays en voie de développement refusent de concilier leur position quant à la création d'un fonds commun, cela risque de constituer une raison majeure d'échec de la conférence nord-sud.

M. Dupuy: Monsieur le président, vous vous rendez compte qu'on me demande de stipuler sur l'avenir et qu'il est difficile . . .

M. Roche: Ce n'est pas ce que je voulais. Je me contenterai de votre point de vue quant aux progrès qui ont été accomplis jusqu'à présent à Genève; cela nous permettrait à nous, le sous-comité, de faire un rapport au gouvernement et de lui indiquer ce qui, à notre sens, constituerait une position réaliste pour le Canada, à Paris.

M. Dupuy: Merci, monsieur le président.

Personnellement, j'estime que si la discussion continue à planer au niveau de la théorie, il sera difficile de faire des progrès. Par contre, certains progrès devraient être possibles si la discussion s'écarte de l'impasse où elle se trouve actuellement pour étudier ce que ce fonds pourrait accomplir, comment il fonctionnerait, quelle serait son importance, ses objectifs, ses raisons d'être, son mode de direction, etc. Or, j'ai l'impression que c'est la voie que l'on a décidé de suivre. Je pense donc que ces discussions sont sorties de l'impasse dans laquelle elles se trouvaient; en effet, elles sont maintenant beaucoup plus terre à terre et plus pratiques puisqu'elles portent sur les modalités de fonctionnement de ce fonds. Certes, les divergences philosophiques ne seront sans doute jamais aplanies. Cependant, les principaux participants à ce fonds, les États-Unis, le Japon, l'Allemagne et la Communauté européenne, ont convenu que l'objectif de ce programme devrait être de stabiliser les prix. La déclaration de Manille insistait pour que ce fonds soit utilisé pour le transfert des ressources.

En ce qui concerne les négociations qui se poursuivent, on peut affirmer qu'on en est arrivé à une meilleure compréhension de la notion de stocks régulateurs et des possibilités de fonctionnement de ces fonds. Comme l'a dit M. Fourcade, ministre français des Finances, au cours de la Conférence de Nairobi, il s'agirait d'un fonds réunissant les fonds correspondants à chaque produit de base, si bien que lorsqu'un fonds serait déficitaire, il suffirait simplement d'opérer un transfert à partir d'un fonds excédentaire. A mon avis, cela est très sensé.

M. Roche: Il s'agit donc d'une approche intégrée.

[*Texte*]

Mr. Dupuy: That is the integrated approach.

In brief, I do believe there is progress, I do believe progress is being made on the essential feature of the working of the mechanisms of this nature, and I am inclined to think this is the way the deadlock will eventually be resolved. If the developing countries choose to bring the general issue into CIEC, as I said, I am afraid we will have a very difficult time. But, fortunately, it is now a sort of gentlemen's agreement that the hard negotiations on the integrated program will not take place in CIEC. CIEC is going to be the manifestation of encouragement, of goodwill, of acceptance of the process more than a place for negotiation, as I understand it.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Merci, Mr. Roche.

Mr. David MacDonald, member from Egmont, Prince Edward Island.

Mr. MacDonald (Egmont): Mr. Chairman, in some ways Mr. Roche has covered some of the territory very well that I wanted to inquire about. I would like just to ask a brief question on some follow-up with respect to our position on the common fund. In the testimony Mr. MacEachen gave, he felt that we were in the vanguard of those who are making a position that was going to make real progress at the negotiations in Geneva, while Mr. Ramphal did not comment, I do not think, specifically on Canada's position. He gave the impression that the developed countries, as a unit, were really not moving very far towards finding some useful progress. Let me put it this way: has Canada's position on the common fund been favourably received by the developing countries at Geneva? Are we in good order there with respect to our position?

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, I will be happy to reply to this question. But we are, obviously, moving away from CIEC in talking about a negotiation in Geneva, and this is understood, that we are no longer on the specific subject.

My impression is, yes. I have only preliminary reports about what is going on in Geneva—it is going on still today. I had sporadic reports coming through the past few days. But the position of Canada is not the head of the line, so to speak. The ones who are, among the industrialized countries, head of the line, are probably the Swedes and the Dutch after them.

Mr. MacDonald (Egmont): Where are we? Are we third?

Mr. Dupuy: We are probably third or fourth, I am not too sure about the position of Norway. But what the Swedes have said is, we are going to contribute an amount of money—so much. So their money is already on the table. The Dutch have said, we are prepared to contribute when this fund is established. So they have not put money on the table but they have said that they would contribute. And Canada has said, we would be prepared to make a contribution once through the process of negotiation. We know what this fund is going to achieve.

[*Traduction*]

M. Dupuy: C'est cela.

Je suis donc convaincu que des progrès ont été faits en ce qui concerne la définition des modalités de fonctionnement de ce mécanisme et, à mon avis, ce n'est qu'ainsi que nous pourrons sortir de l'impasse. Si les pays en voie de développement préfèrent débattre de cette question au sein de la CCEI, je crains alors que nous ne traversions une période difficile. For heureusement, nous avons convenu tacitement de ne pas discuter des modalités précises de ce programme intégré au sein de la CCEI. En effet, cette dernière doit rester une tribune où se manifeste un certain élan, une certaine bonne volonté, une certaine tolérance, et elle ne doit pas être livrée à des négociations âpres.

M. Roche: Merci, monsieur le président.

Le président: Thank you, Mr. Roche.

M. David MacDonald, député d'Egmont, Îles-du-Prince-Édouard.

M. MacDonald (Egmont): Monsieur le président, M. Roche a plus ou moins posé les questions que j'avais préparées. J'aimerais cependant demander une petite précision en ce qui concerne notre position vis-à-vis du fonds commun. M. MacEachen nous a dit que le Canada était à l'avant-garde de ceux qui avaient adopté une position progressiste au cours des négociations de Genève, mais M. Ramphal n'a rien dit à ce sujet. Il a même donné l'impression que le groupe des pays industrialisés faisait peu de gestes concrets pour faire progresser ces négociations. J'aimerais savoir si la position adoptée par le Canada au sujet du fonds commun a été favorablement accueillie par les pays en voie de développement, lors de la Conférence de Genève? Sommes-nous bien vus?

M. Dupuy: Monsieur le président, je serais ravi de répondre à cette question mais je dois vous faire remarquer qu'elle ne porte pas sur le sujet d'aujourd'hui, à savoir la CCEI.

Pour en revenir à votre question, ma réponse est oui. Je n'ai reçu que des rapports préliminaires sur les négociations qui se poursuivent encore aujourd'hui, à Genève, mais je peux vous dire qu'en ce qui concerne le degré d'engagement, le Canada vient au troisième rang. Il est en effet précédé, parmi les pays industrialisés, de la Suède et des Pays-Bas.

M. Macdonald (Egmont): Nous sommes donc troisième?

M. Dupuy: Troisième ou quatrième, car je ne sais pas exactement quel est le degré d'engagement de la Norvège. Les Suédois ont déjà déclaré qu'ils verseraient tel montant d'argent. Ils se sont donc engagés pour un montant précis. Les Pays-Bas ont déclaré qu'ils seraient prêts à contribuer lorsque ce fonds serait créé. Ils ne se sont donc pas engagés pour un montant précis mais ils ont affirmé qu'ils contribueraient. Le Canada, lui, s'est dit prêt à contribuer à ce fonds, une fois que le processus de négociation serait engagé. Nous sommes convaincus que ce fonds sera créé un jour ou l'autre.

[*Text*]

• 1025

Now if you look at the other extreme, which is probably a little overtaken by events, but if you look at the position of the United States at Nairobi, the position was, we do not believe the fund, as we understand it, is something that calls for support, and we reserve our position totally on the participation into any activities related to the fund.

Now, the reason why I said it is overtaken is that, under this position the United States took at Nairobi, it was not at all clear that they would participate at all in any discussion related to the fund. They have. They have not only participated in the discussions of the preparatory meetings that took place last fall but they are now in Geneva negotiating. So although they never withdrew their reservation, their actions have shown a degree of interest that was not evident in Nairobi.

I give these points of reference. It is difficult in a fluctuating debate to tell precisely where Canada is, but the position of Canada, I would definitely place in the vanguard, if not the leader but in the vanguard.

Mr. MacDonald (Egmont): That sounds like the classic Canadian position, if I may say so. We support it if we considered it worth supporting. Mackenzie King is obviously alive and well at Geneva, Mr. Chairman.

I want to move to another area because it concerns the participation and the ongoing effectiveness of various United Nations' agencies which, I think, were offered a role in some way to contribute to the various individual groups and programs that were going on. Has there been an active participation on the part of the various United Nations agencies? Have they felt it a satisfactory forum wherein they could make a contribution, or have there been real frustrations? Have they expressed frustration with the nature of the discussions and the dialogues that have gone on under CIEC?

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, the United Nations Secretary-General was invited to CIEC and attended the ministerial meeting with some of his colleagues, the senior representative of the agencies of the United Nations interested in north-south. So he is there as a matter of right.

Now, the United Nations agencies involved with some aspect or the other of the four commissions were invited to participate as observers at the commission meetings. Some of my colleagues will be able to give you the specific list, which is public, and was actually an integral part of the community of December, 1975. I understand that most of them have made presentations, and also, as observers they were invited to speak. They can speak. So in terms of contributions of these people to the discussion and the analysis, they seem to have made helpful contributions.

I do not sit on these commissions and therefore I am not eye witness of this. I have it second-hand, but I understand that some of my colleagues will be invited to this committee and will be able to give you a first-hand account.

[*Translation*]

Par contre, les États-Unis ont adopté à Nairobi la position extrême, qui s'est d'ailleurs atténuée depuis lors, en se disant convaincus que ce fonds ne fonctionne jamais et que, par conséquent, ils ne s'engageaient pas à y participer.

J'ai dit que la position américaine s'était atténuée depuis Nairobi parce que, à cette époque, on ne savait pas si ce pays participerait aux discussions portant sur la création de ce fonds. Or, les Américains non seulement ont participé aux réunions préparatoires qui ont eu lieu, l'automne dernier, mais ils participent aujourd'hui aux négociations de Genève. Même s'ils n'ont jamais retiré leurs réserves initiales, ils ont quand même manifesté un certain intérêt pas du tout évident à Nairobi.

Je vous donne tous ces détails pour vous situer un peu dans le contexte de nos discussions. En effet, il est difficile, dans un débat aussi mouvant, de dire exactement où se trouve le Canada, mais je puis vous assurer qu'il est à l'avant-garde, sinon le pionnier, dans ce domaine.

M. MacDonald (Egmont): J'ai l'impression que nous adoptons toujours la position classique, si je puis dire. En effet, nous sommes en faveur de quelque chose si nous estimons que cela en vaut la peine. Manifestement, l'esprit de Mackenzie King plane sur Genève.

J'aimerais maintenant aborder le problème de la participation et de l'efficacité des différents organismes des Nations Unies qui ont été invités à participer aux différents groupes et programmes. Ces organismes ont-ils participé activement? Ont-ils jugé que cette tribune leur permettait de s'exprimer ou bien, au contraire, qu'elle ne provoquait que frustration, étant donné la nature des discussions qui se sont déroulées dans le cadre de la CCEI?

M. Dupuy: Monsieur le président, le secrétaire-général des Nations Unies avait été invité à la CCEI et il avait d'ailleurs participé à la réunion ministérielle avec certains de ses collègues, dont le représentant principal des organismes des Nations Unies intéressés au dialogue nord-sud. Il était donc présent en qualité de secrétaire-général.

Par ailleurs, des organismes des Nations Unies intéressés par certaines questions étudiées dans l'une des quatre commissions avaient été invités à y participer à titre d'observateurs. Nous pourrions vous en donner la liste qui a d'ailleurs été rendu publique en décembre 1975. La plupart de ces organismes ont soumis certaines recommandations et, à titre d'observateurs, ils ont même été invités à prendre la parole. Je crois donc que tous ces participants ont pu apporter une contribution précieuse à toutes nos discussions.

Je ne suis pas membre de ces commissions et je ne peux donc que vous informer d'une situation qui m'a été rapportée; cependant, certains de mes collègues, qui comparaîtront

[*Texte*]

On the other hand, the group of 77 in the United Nations, because, after all, the United Nations is governments, not staff. The group of 77 have undoubtedly felt uneasy about the whole conference in Paris basically because they are not all there and they attach such great importance to their unity. So, the Group of 19 in Paris has had to develop very tight links with the group of 77 and has had to persuade the non-CIEC members that CIEC is worthwhile. This is a political element of very considerable magnitude which is in CIEC—the absent countries—and to that extent one should appreciate that there is in the United Nations a bounty of opinion which has expressed scepticism about CIEC and reserved judgment. The best evidence of this is, of course, that the last session of the United Nations Assembly was not closed in December but simply recessed until such time as CIEC is over and a brief resumed session can pass judgment on it. I think this is probably the best evidence that comes to my mind of some reservation in the United Nations about the whole CIEC exercise.

• 1030

Mr. MacDonald (Egmont): There is just one other related area to that, and I am wondering to what degree, because of the very reservations and scepticism that you just expressed, any recommendations or perceived actions come out of CIEC. To what degree will there be a sense of responsibility either on the part of the various UN agencies that have functional roles in a number of these areas or on the part of governments, both developing and developed, who have not been directly involved? This surely must be a major functional weakness in the kind of substantive decisions that come from this conference.

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, for those who have not participated there would be no commitment to the conclusions of the conference. On the part of the industrialized countries it is unlikely to be a major problem. We have kept in the closest rapport with other industrialized countries who are not at the CIEC, and so far in all the briefing I personally gave them through the OECD, I have never perceived any anguish on their part.

The problem is much more difficult on the other side, the 19 and the 77 plus. We must bear in mind, though, that in terms of the major economic indicators—population, geographical size, resources, place in trade, rate of development, per capita income, you name them—the 19 represent over 80 per cent of the developing world. That is something that is a bit obscured in the numbers game, but obviously you cannot put in the same basket Saudi Arabia and the Fiji or India and Mauritius. So that a great deal of the fundamental issues that will be dealt with by the 19 are issues of concern primarily to the 19.

[*Traduction*]

devant ce comité, pourront vous donner un compte rendu plus précis puisqu'ils y ont participé.

J'aimerais maintenant vous dire un mot du groupe des 77 des Nations Unies, car il ne faut pas oublier que cet organisme regroupe essentiellement des États, et pas du personnel. Il ne fait aucun doute que le groupe des 77 nourrissait certaines appréhensions au sujet de la Conférence de Paris, car ils n'y sont pas tous représentés et qu'ils attachent une très grande importance à leur unité. En conséquence, le groupe des 19, à Paris, a dû établir des liens très étroits avec le groupe des 77 afin de persuader les États non membres de la CCEI que celle-ci était une tribune valable. L'absence de ces pays constitue un élément très important de la CCEI et, à ce propos, il convient de signaler qu'un certain nombre de pays membres des Nations Unies ont mnifesté un certain scepticisme à l'égard de la CCEI et ont réservé leur jugement. A preuve, la dernière session de l'Assemblée des Nations Unies n'a pas été clôturée en décembre, mais simplement suspendue jusqu'à la fin de la CCEI, après quoi la session pourra rapidement se prononcer sur l'aboutissement de cette conférence. A mon avis, cet exemple illustre parfaitement la rétiscence de certains membres des Nations Unies à l'égard de la CCEI.

M. MacDonald (Egmont): Étant donné toutes ces réserves, tout ce scepticisme dont vous venez de parler, je me demande si des recommandations ou des initiatives particulières vont découler de la CCEI. En effet, dans quelle mesure les différents organismes de l'ONU ainsi que les gouvernements qui n'ont pas participé à cette conférence mais qui s'occupent des problèmes qui y auront été traités, se sentiront-ils responsables d'en adopter les recommandations? A mon avis, c'est une lacune majeure qui risque d'annuler les décisions positives qui auront été prises à cette conférence.

M. Dupuy: Monsieur le président, ceux qui n'auront pas participé à cette conférence ne se sont nullement engagés à en respecter les conclusions. En ce qui concerne les pays industrialisés, il est probable que cela constitue un problème majeur. En effet, nous avons entretenu des rapports extrêmement étroits avec les pays industrialisés qui ne participent pas à la CCEI et, de plus, je les ai personnellement tenu informés de la situation, par l'intermédiaire de l'OCDE; or, je n'ai jamais perçu une certaine angoisse de leur part.

Le problème est plus grave en ce qui concerne le groupe des 19 et le groupe des 77. Il ne faut pas oublier qu'au niveau des principaux indicateurs économiques, notamment, la démographie, la superficie géographique, les ressources, l'activité commerciale, le taux de croissance, le revenu par habitant, le groupe des 19 représente plus de 80 p. 100 des pays en voie de développement. Cela complique peut-être les chiffres, mais il est évident qu'on ne peut pas mettre dans le même panier l'Arabie Saoudite et les îles Fiji, ou l'Inde ou l'île Maurice. En conséquence, la majorité des problèmes fondamentaux que soulèvera le groupe des 19 concernera essentiellement ce groupe.

[*Text*]

With respect to the UN organizations, one should not forget that they are made of governments and they are the same governments, so the people who have decided something in Paris should have the same view when they meet in Washington at the Bank or in Geneva at the GATT negotiations. These are the same people and the future implementation of CIEC will very much rest on the power of persuasion of these countries, which will have been members of CIEC and will have to convey, to carry the CIEC message into all these other organizations.

Mr. MacDonald (Egmont): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Parent, the member from St. Catharines. Gilbert Parent.

• 1035

Mr. Parent: I was interested in Mr. Ramphal's statement yesterday. He was saying that, basically, the differences that were holding people apart with regard to the common fund were ideologies rather than finances. Would you care to comment on that?

M. Dupuy: Monsieur le président, je dirais qu'il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une négociation et que dans une négociation, il y a des positions de négociation. C'est une négociation qui, sans aucun doute, va se prolonger. Je crois que, même dans les meilleurs termes, les pays en voie de développement suggèrent en ce moment à Genève que l'on en vienne à une conclusion au mois de novembre. Ce sont les derniers renseignements qui me sont parvenus.

Donc, la négociation ne va pas se terminer aujourd'hui ou demain et ils vont sans aucun doute conserver des cartes avant de les jouer. Je crois que la même chose est probablement vraie du côté des pays industrialisés. C'est pour cela que je ne m'effraie pas trop à ce stade, ayant eu moi-même dans ma vie l'occasion de mener des négociations. Je ne m'effraie pas trop du fait qu'il existe jusqu'à un certain point un climat de tension, de confrontation, que sur certaines positions on est très loin l'un de l'autre parce que ce genre de choses tend à se résoudre quand on arrive à la conclusion de la négociation.

L'optimisme ou le pessimisme est vraiment quelque chose de très individuel. Pour ma part, je crois avoir, ce matin, en répondant à une autre question, manifesté un certain optimisme, si la négociation sur le front continue à se dérouler de la façon dont elle est engagée. Mais je n'exclus pas du tout des moments de grave confrontation.

Je crois que c'est à peu près tout ce que l'on peut dire.

M. Parent: Il n'y a que 27 pays qui ont été invités à la Conférence. Les autres pays qui n'ont pas été invités, quelle sera leur réaction aux décisions qui seront prises par ces 27 pays? Le savez-vous?

M. Dupuy: Je serais porté à dire, d'abord, que presque inévitablement, les pays en voie de développement seront déçus et la raison de cette déception est un peu reliée à ce que je disais au sujet de la négociation. Ils savent que la fin de la Conférence de Paris, la Conférence Nord-Sud, ne marque pas la fin du dialogue Nord-Sud. Nous allons continuer. C'est une Conférence qui ne va pas régler tous les problèmes et il ne leur

[*Translation*]

En ce qui concerne les organisations de l'ONU, il ne faut pas oublier qu'elles sont composées de gouvernements et de ces mêmes gouvernements qui ont participé aux conférences, de sorte que ceux qui auront adopté une position, à Paris, devront adopter la même à Washington, à la réunion de la banque mondiale ou à Genève, pour le GATT. Il s'agit donc des mêmes personnes et le succès de la CCEI dépendra beaucoup du pouvoir de persuasion de ces pays qui, après avoir participé à la CCEI, devront en transmettre le message aux autres organisations.

M. MacDonald (Egmont): Merci, monsieur le président.

Le président: Je vais maintenant laisser la parole à M. Parent, député de St. Catherines. Gilbert Parent.

M. Parent: M. Ramphal a dit hier que les divergences d'opinion au sujet du fonds commun étaient plutôt idéologiques que financières. Qu'en pensez-vous?

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, we must not forget that it is a negotiation and, as such, there are different positions. This negotiation is likely to continue and I understand that developing countries are suggesting, in Geneva, that a conclusion be reached in November. This is the latest information I have.

Therefore, the negotiation is not going to end today or tomorrow and they will already had the opportunity to participate in that kind of negotiation. So, I am not too worried by this tension, this confrontation, this gap between positions, because that kind of situation tends to settle itself as we approach the end of the negotiations.

Optimism or pessimism is really something individual. I know I have been rather optimistic earlier when I answered the question on the progress of these negotiations. I know that confrontation has to happen, but I am optimistic.

That is all I have to say.

Mr. Parent: Only 27 countries have been invited to the Conference. I would like to know what will be the reaction of those countries which have not been invited as far as the decision made by the 27 are concerned?

Mr. Dupuy: I would say, first of all, that it is almost obvious that developing countries will be disappointed because of what I mentioned earlier about the negotiation. They know tht the end of the Paris conference, the north-south conference, is not an end to the north-south dialogue. We have to continue. This conference is not going to settle all the problems and we cannot say, since these discussions are going to continue for

[*Texte*]

est pas possible, dans la perspective d'une discussion qui va se prolonger probablement pendant des décades, parce que nous avons affaire à un problème séculaire, il ne leur est pas possible de dire: «Cette fois-ci, nous sommes contents, nous sommes tout à fait contents,» parce que ce serait arrêter la discussion.

Donc, ils vont devoir dire presque inévitablement: «Nous avons fait des progrès, c'était pas mal mais nous ne sommes pas contents. Nous voulons continuer.» Je crois que c'est inhérent à la nature même du dialogue Nord-Sud. Le test le plus grave pour la conférence de Paris, puisque la Conférence fonctionne à l'unanimité, le test le plus grave est de savoir si à la fin de cette Conférence l'unanimité se fera sur un document quelconque. À ce moment-là, si les 27 pays de la Conférence sur la coopération économique internationale produisent un document, tous auront accepté. Ce n'est pas comme à la CNUCED où on vote. On peut voter oui, on peut voter non, on peut faire des réserves. Là, ils se seront engagés. Et d'autre part, si l'on n'arrive pas à produire un document, si quelqu'un s'en va, la conférence s'écroule. C'est le désastre. La conférence s'écroule parce qu'il n'y aura pas eu d'unanimité. Donc, il y a à Paris un test qui est extrêmement fort; c'est un test de la capacité de cette Conférence de réaliser l'unanimité sur un document. Mais à partir du moment où le document est réalisé, bien sûr, comme je le disais il y a un instant, ceux qui n'y ont pas souscrit ont le droit de le critiquer et, sûrement, le feront, et ceux qui y auront souscrit devront justifier et défendre leur action.

M. Parent: Dans cette veine, vous avez également parlé de la dette. There have been suggestions that developing countries see no realistic hope for across-the-board agreement on debt renegotiation, and that instead, the solution is seen to lie in an increase in what they call concessional financing.

• 1040

There is some sort of consensus emerging on how to handle the debt problem per se. You were talking a little bit before about the problem and the negotiations in Paris. Well, what about the debt negotiations, how are they possibly going to come out of that?

Mr. Dupuy: Let us again split the debt problem and try to see how at least some of the major problems fit and what kind of solution you can think of. I split it into structural and acute; I split it into private and public; I split it into short term and long term. Let me split it yet another way: the past and the future.

If you are talking about what is now international indebtedness, and if you are talking about the way you are going to erase this debt and make a fresh start, obviously you are talking about sorts of measures, the cancellation of debts, rolling over of debts and all sorts of things dealing with starting with a new slate. If you are talking about the future, it seems to me that the first thing that has to be done is to make sure we are not going to recreate the problem which we are trying to solve for the past.

[*Traduction*]

decades, that we are quite happy now because that would mean the end of the discussions.

Therefore, they are obviously going to say «We made some progress, well, but we are not quite happy, we want to continued.» This is intrinsic to the nature of this north-south dialogue. What is the most important for this Paris conference, since it is based on the principle of unanimity, is to get unanimity on one document. Then, if the 27 countries participating in this conference on International Economic Cooperation produce a document, that will mean every participant accepted it. It is not like UNCTAD where there is a vote, where they can vote yes or no or make some reservations. At this Paris conference, countries will commit themselves. On the other hand, if no document is produced, if a country leaves, the conference is doomed. It would be a disaster. This conference would be a failure in the absence of unanimity. So, this is very important for the Paris conference because it will be tested on its capacity to bring unanimity on one document. But once the document is produced, the countries which have not participated will be allowed to criticize it and those which will have participated will have to justify and substantiate their action.

Mr. Parent: On the same line, you talked about the debt. On a prétendu que les pays en voie de développement jugeaient impossible la conclusion d'une entente générale sur une deuxième négociation de la dette, et qu'ils envisageaient plutôt une solution dans l'accroissement des subventions assorties de conditions.

Il existe une certaine unanimité quant à la façon de résoudre le problème de la dette en lui-même. Vous parliez plus tôt de ce problème et de négociations qui avaient lieu à Paris. Quels seront les résultats des négociations sur la dette?

M. Dupuy: Tentons, encore une fois, de dégager les deux aspects de ce problème, de voir où résident les principaux problèmes et quel genre de solutions on pourrait apporter. Je fais une distinction entre les problèmes fondamentaux et les problèmes aigus; entre les dettes privées et publiques; entre les dettes à court terme et les dettes à long terme. On peut établir encore une autre distinction, le passé et l'avenir.

Si vous parlez de l'endettement à l'échelle internationale, et des moyens dont disposent les pays pour acquitter leur dettes et recommencer à neuf, là, vous parlez, évidemment, de certaines mesures, comme l'annulation ou le refinancement des dettes, toutes les mesures nécessaires pour passer l'éponge. Toutefois, si vous parlez de l'avenir, il me semble qu'il faut, avant tout, veiller à éviter le retour des problèmes que nous cherchons déjà à résoudre.

[*Text*]

We know that the heart of the problem is excessive terms on ODA, on government debts—bad terms and aids which are really onerous to the recipient countries. What all industrialized countries should do is basically what Canada has done: make grants, because if you grant you do not create a problem. So if you look to the future there is no doubt in my mind that the solution is the quality of aid.

Commercially, of course, you have a very big problem because, as I indicated, some of these countries are getting into debt, including commercial and private debts, because their balance of payments is in an impossible situation as a result of the energy scene, the commodity scene and the development scene.

In brief, what I am saying is that the problem is not debt; debt is a manifestation of problems which lie outside. If you solve the energy problems, if you solve the commodities problem and if you have soundly based development programs based on grants and the mobilization of internal resources, you will not get into debt in the future. That is something which, of course, is awfully hard to put across to these countries that are on the brink because they know that if you are trying to solve the underlying causes of debt it will take time, and they have no time. Wiping the slate clean is a very difficult operation.

Mr. Parent: Is that what you suggest in grants?

Mr. Dupuy: Well, this is what the developing countries definitely suggest. But wiping the slate clean may be easy for a country such as Sweden which is not a large holder of debt; it may be relatively easy for a country such as Canada because we are not large holders of public debts, but it becomes very difficult for a country such as the United States.

As I said a little earlier, the global debt is estimated at over $200 billion and accumulating very fast, mainly because of the energy situation. It is estimated, and this is more of a guess than an estimate, that the United States is holding probably half of it.

Now the United States, even with the strength of their banking system, would probably not withstand $100 billion going into the hole overnight. It is the world economic system that you are talking about. This is basically it. This is why, when you are talking about debt, they say hold it, what would happen if Chase Manhattan went bankrupt tomorrow? That is the dramatic aspect of it, and precisely because it is dramatic, I think we will have to come to grips with it.

• 1045

Mr. Parent: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Il reste quinze minutes. Est-ce que l'on pourrait les partager entre M. Fairweather et M. Breau? We will share the time, then, between Mr. Fairweather and Mr. Breau.

Mr. Gordon Fairweather, the member from Fundy-Royal.

Mr. Fairweather: I just have a couple of questions on commodity agreements.

[*Translation*]

Nous savons déjà que le problème provient tout d'abord des conditions excessives appliquées à l'assistance publique du développement, aux dettes des gouvernements, et des conditions qui sont, au fait, très coûteuses pour les pays bénéficiaires. Tous les pays industrialisés devraient faire comme le Canada, donner des subventions, car on évite alors de créer des problèmes. Pour ce qui est de l'avenir, je suis convaincu que la solution consiste à modifier la nature même de l'aide.

Du point de vue commercial, bien entendu, le problème est énorme car, comme je l'ai indiqué, certains pays contractent des dettes, notamment des dettes commerciales et privées, parce que leur balance des paiements est fortement déficitaire à cause de la situation dans le domaine de l'énergie, des produits de base et du développement.

En résumé, ce n'est pas la dette en elle-même qui pose des problèmes, celle-ci n'est que le reflet de problèmes existant ailleurs. Si l'on résout les problèmes posés par l'énergie et les produits de base, si l'on élabore des programmes de développement sains, fondés sur l'octroi de subventions et la mobilisation des ressources internes, il n'existera plus de dette de ce genre à l'avenir. Évidemment, il est extrêmement difficile de le faire comprendre aux pays qui sont au bord de la faillite, parce qu'il faudra beaucoup de temps pour supprimer les causes et que ces pays n'ont pas de temps. Il est très difficile de passer l'éponge sur toutes les dettes passées.

M. Parent: Est-ce l'objet de vos subventions?

M. Dupuy: C'est certainement ce que proposent les pays en voie de développement. Mais il est peut-être facile pour un pays comme la Suède de passer l'éponge, car le chiffre de ses créances n'est pas tellement important. C'est aussi relativement facile pour le Canada, mais ce serait extrêmement difficile pour un pays comme les États-Unis.

Comme je l'ai dit plus tôt, on évalue la dette globale à plus de 200 milliards et celle-ci augmente rapidement, surtout à cause de la situation énergétique. On évalue la part des États-Unis, c'est plutôt une supposition qu'une vraie évaluation, à la moitié de ce montant.

Même si leur système bancaire est en excellente posture, les États-Unis ne pourraient probablement pas supporter tout d'un coût un déficit de 100 milliards. Nous parlons ici fondamentalement du système économique international. C'est pourquoi lorsqu'on parle de la dette, on nous dit: «Attendez un peu, qu'arriverait-il si la Chase Manhattan faisait faillite demain matin?» C'est le côté dramatique, et parce que c'est dramatique, nous devrons nous en occuper sérieusement.

M. Parent: Merci, monsieur le président.

The Chairman: There are 15 minutes left. Could these be shared by Mr. Fairweather and Mr. Breau? Nous partageons donc le temps entre M. Fairweather et M. Breau.

Monsieur Gordon Fairweather, député de Fundy-Royal.

M. Fairweather: J'ai quelques questions au sujet des ententes sur les produits.

[*Texte*]

I would like to have my cynicism removed about commodity agreements. It seems to me that agreements in commodities come when the developed nations want them to come, and they do not come when there is not perceived to be any benefit to the developed world. Is that overly cynical?

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, I will pass no judgment on cynicism but . . .

Mr. Fairweather: All right.

Mr. Dupuy: . . . going to the heart of the situation . . .

Mr. Fairweather: You can judge my cynicism, I do not mind that.

Others do.

Mr. Dupuy: . . . there is a bit of mythology that surrounds commodities problems, in raw materials in particular. The mythology is that it is, in essence, a north-south problem. It is not: it is a producer-consumer problem.

The major producers of raw materials happen to be the United States, the Soviet Union, Canada and Australia—and Canada and Australia are probably the largest in terms of international trade.

I was very much struck by that fact when, a couple of years ago, I was involved in a mission in Japan and we got to talking about this problem. I made the mistake of saying: "You, Japan must have a considerable stake in the developing, world, in developing their natural resources". But they said: "But, Mr. Dupuy, we only import about 11 to 12 per cent of our raw material needs from that part of the world. The chunk comes from you, from the United States and from Australia". This is the background against which the commodity agreements are negotiated.

There are, of course, commodities which are mainly tropical commodities and of interest to very few developing countries. There, I do agree that the problem is more a north-south problem; things like tea, cocoa, sisal, jute: these are commodities of that nature.

But basically, I would rather say that the agreement is negotiable when the producers and the consumers find themselves in agreement—and let us not forget that among the major consumers are some developing countries.

Mr. Fairweather: I think, had I thought through the question, I would have asked my second question first because what I sought was a list of commodities from developing countries.

As I understand it, an over-all commodity agreement that would be of immense and almost embarrassing benefit to Canada would be for copper. You have given the list of commodities for which supply and price have been stabilized. What are the major commodities for which there is some stability of supply and price?

Mr. Dupuy: In terms of existing agreements, I think very few. Outside the non-tropical ones, there is a tin agreement.

[*Traduction*]

Je voudrais qu'on dissipe mon attitude plutôt cynique au sujet des ententes sur les produits. Il semble que les ententes sur les produits se présentent quand les pays développés le veulent bien, et qu'on en conclut aucune si le monde industrialisé ne peut pas en tirer profit. Cette attitude est-elle trop cynique?

M. Dupuy: Monsieur le président, je ne porterai aucun jugement sur le cynisme, mais . . .

M. Fairweather: Très bien.

M. Dupuy: . . . si l'on va au cœur du problème . . .

M. Fairweather: Vous pouvez porter jugement sur mon cynisme, cela ne m'importe peu.

D'ailleurs, d'autres le font.

M. Dupuy: . . . il y a quelques mythes su sujet de problèmes portant sur les produits, surtout en ce qui concerne les matières premières. Et le mythe consiste à croire que c'est un problème nord-sud. Ce n'est pas le cas: c'est un problème entre producteur-consommateur.

Les grands producteurs de matières premières sont les États-Unis, l'Union soviétique, le Canada et l'Australie—le Canada et l'Australie étant sans doute les plus importants dans le commerce international.

Cela m'a frappé particulièrement, il y a quelques années, lorsque je participais à une, mission au Japon, et que nous discutions de ce problème. J'ai fait l'erreur de dire: «Vous, Japonais, devez avoir un grand intérêt dans le monde en voie de développement, à lui aider à développer ses ressources naturelles». Mais, on m'a répondu: «Mais, monsieur Dupuy, nous n'importons que 11 p. 100 ou 12 p. 100 de nos besoins en matière première de cette partie du monde. La grande partie vient de chez vous, des États-Unis et de l'Australie». Voilà donc la base sur laquelle on négocie les ententes sur les produits.

Certes, certains produits sont plutôt tropicaux et intéressent très peu de nations en voie de développement. Dans un tel cas, je suis d'accord que c'est un problème nord-sud; les produits tels que le thé, la cacao, le sisal, le jute, des produits de ce genre.

Mais, au fonds, les ententes sont négociables lorsque les producteurs et les consommateurs trouvent un point d'entente—il ne faut surtout pas oublier qu'on retrouve des pays en voie de développement chez les consommateurs les plus importants.

M. Fairweather: A bien y penser, j'aurais dû poser ma seconde question en premier, car je voulais justement une liste des produits venant des pays en voie de développement.

Par exemple, une entente d'ensemble sur un produit qui serait profitable à en être gênante, pour le Canada, porterait sur le cuivre. Vous avez déjà donné une liste des produits dont on a stabilité le prix et l'offre. Quels sont les produits les plus importants de cette catégorie?

M. Dupuy: Aux termes des ententes actuelles, il n'y en a très peu. Sauf les produits non tropicaux, il y a une entente sur

[*Text*]

There is the embryo of a club in iron ore. It is more of a producer-type organization and we are not a member of it. There have been at various periods of time some agreements on copper. There is at the present time also the beginning of a producer's club on bauxite, and obviously we are not a member of it. With regard to the tropical or semi-tropical commodities, there is an agreement on cocoa, which has been in existence for some years but is now in difficulty, I believe, and there is an agreement on sugar, which of course includes sugar beets. There has been an international wheat agreement over the years but of quite a different nature.

• 1050

That is all. In brief, the number of agreements on commodities is quite limited, those in which we have had experience over the years. The main ones have been tin, cocoa, sugar, coffee, and wheat.

Mr. Fairweather: I would like to pursue this but, Mr. Breau, the time is running.

Mr. Breau: No, you can take some more time.

The Chairman: Two more minutes.

Mr. Roche: Can I have a brief point of order to supplement this? I think this is very interesting. Could we have our staff prepare for us a chart, Mr. Chairman? They did it one time before for the subcommittee, indicating the status of commodity agreements in existence: when it started, what it is accomplishing. If our staff could do that for us before the next meeting it would be helpful before we begin to pursue this subject with Mr. Dupuy's officials in a more detailed way next week.

The Chairman: Yes, it will be done.

Next and last is . . . monsieur Herb Breau, du Nouveau-Brunswick, député de Gloucester.

M. Breau: Merci, monsieur le président.

Monsieur Dupuy, d'après les discussions qui ont eu lieu à la conférence, est-ce qu'il ressort une position claire des pays en voie de développement, sur la question des bénéfices de l'aide multilatérale ou bilatérale? Je sais que le gros problème pour eux était parfois le lien qu'il y avait entre le pays qui donnait et le pays qui recevait. Est-ce que ce lien est le seul problème? Est-ce que, par exemple, les pays en voie de développement préfèrent faire affaire avec des organismes multilatéraux plutôt qu'avec des pays individuels? Ou en d'autres mots, si l'aide bilatérale n'était pas liée, est-ce qu'ils acceptent cela? Si oui, est-ce qu'il semble y avoir, à l'intérieur de cette position-là, une différence entre des projets à caractère développement, et de l'aide à caractère transfert automatique dans les cas de crises ou dans les cas de transfert de produits alimentaires, etc?

M. Dupuy: Monsieur le président, je ne crois pas qu'il ressort des débats de la Commission sur le développement une position très cohérente des pays en voie de développement, sur la préférence qu'on pourrait avoir pour l'aide bilatérale ou pour l'aide multilatérale. Ce ne semble pas avoir été un sujet qui ait été vraiment très important dans le cadre de cette

[*Translation*]

l'étain. Il y a un club naissant pour le minérai de fer. Il s'agit plutôt d'une organisation des producteurs, dont nous ne faisons pas partie. Des accords sur le cuivre ont été conclus à différents moments. Depuis, un club des producteurs de bauxite est en train d'être organisé; il est évident que nous n'en faisons pas partie. Pour ce qui est des produits de base exotiques ou soi-disant tels, il existe depuis quelques années un accord sur le cacao, mais il pose maintenant des difficultés, et un accord sur le sucre ce qui comprend, bien entendu, la betterave sucrière. Un accord international sur le blé a aussi été conclu, mais il est assez différent.

C'est tout. En résumé, le nombre des accords sur les produits de base est assez limité, du moins ceux auxquels nous avons participé, au cours des années. Les plus importants ont été ceux sur l'étain, le cacao, le sucre, le café et le blé.

M. Fairweather: J'aimerais poser d'autres questions à ce sujet, monsieur Breau, mais le temps passe vite.

M. Breau: Vous pouvez continuer.

Le président: Deux minutes encore.

M. Roche: Pourrais-je invoquer le Règlement à ce sujet? Je trouve cela très intéressant. Notre personnel pourrait-il préparer un tableau à ce sujet, monsieur le président? Il en a déjà préparé un pour le sous-comité au sujet des accords sur les produits de base: la date de leur conclusion, leur résultat. J'aimerais que notre personnel en prépare un avant la prochaine réunion, avant de continuer à discuter en détail de ce sujet en compagnie des collaborateurs de M. Dupuy, la semaine prochaine.

Le président: Ce sera fait.

Le dernier député à prendre la parole est Mr. Herb Breau, member from Gloucester, New Brunswick.

Mr. Breau: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Dupuy, in light of the discussions which took place at the Conference, have the developing countries taken a firm position concerning the advantages of multilateral or bilateral aid? I know that the major problem for them sometimes was the relationship between the donor and the recipient. Is this relationship the only problem? For example, do developing countries prefer dealing with multilateral bodies instead of individual countries? In other words, would they accept unconditional bilateral aid? If so, having taken that position, do they make a difference between development programs and aid allocated by way of automatic transfers in case of emergency or food transfers, et cetera?

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, I do not think we can say in light of the Development Commission discussions that developing countries have taken a coherent position concerning bilateral or multilateral aid. This was really not an important topic of these discussions. Even if the Commission did not deal with it in depth, from my experience, from my discussions with

[*Texte*]

Commission du développement. Sur le problème lui-même, indépendamment du fait que cette Commission ne l'a pas traité de façon approfondie, sur le problème lui-même, dis-je, mon expérience a été, au cours des occasions que j'ai eues de discuter avec des pays en voie de développement, est qu'ils ont souvent une attitude ambivalente. Lorsqu'ils sont en groupe, et dans des organisations donc multilatérales, ils exprimeront une préférence pour l'aide multilatérale. Et lorsque vous les rencontrez bilatéralement si je puis dire, ils expriment une préférence pour l'aide bilatérale, non pas à cause de la question du déliement de l'aide ou du non-déliement de l'aide, mais parce qu'ils considèrent souvent que l'aide bilatérale est plus efficace que l'aide multilatérale. Je crois donc qu'il n'y a pas de doctrine absolue là-dessus. Les expérience . . .

• 1055

M. Breau: Vous dites qu'ils considèrent que l'aide bilatérale est plus efficace?

M. Dupuy: Oui. L'aide est là et, tout naturellement, tout dépend des pays donateurs. Il y a certains pays qui ont une réputation d'efficacité, d'autres qui ont une moins bonne réputation, mais souvent l'aide bilatérale peut être plus rapidement obtenue qu'à travers les mécanismes multilatéraux.

Pour ce qui est de la question des transferts automatiques par rapport aux transferts plus lents, essentiellement, ce qui est soulevé là c'est le projet contre la fourniture de denrées ou le soutien monétaire à la balance des paiements. Ici aussi les points de vue varient beaucoup. Il n'y a pas, dans les pays en voie de développement, de doctrine qui soit absolument généralisée. La réaction des pays dépend beaucoup de leurs besoins particuliers. Ceux qui ont des balances de paiements extrêmement vulnérables sont naturellement intéressés à des formes de transferts très liquides. Mais d'autres qui sont moins vulnérables et qui ont des besoins de développement sous forme de projets, qui ont vraiment besoin de mettre en valeur leurs ressources naturelles et qui ont besoins d'investissements plus que de soutien liquide, ceux qui ont de grands besoins d'investissements vont naturellement donner la priorité à ces investissements. En d'autres termes, les priorités de ces pays dans la gestion leur économie, vont déterminer leur attitude au sujet de la liquidité des transferts beaucoup plus qu'une doctrine.

M. Breau: Maintenant sur la question du fonds commun, le débat idéologique dont M. Ramphal nous a parlé hier et auquel vous avez fait un peu allusion, la réunion de la fin de mai est-elle vraiment la première occasion, le premier contexte où cette question-là serait discutée au moins en principe, sinon dans le détail, depuis les élections américaines? En d'autres mots, je devrais peut-être demander pour être plus clair et précis si on a eu occasion de déceler une nouvelle position de la part du gouvernement américain depuis l'élection?

M. Dupuy: Monsieur le président, je crois que l'on peut déjà percevoir un mouvement dans la prosition américaine. La position américaine de principe demeure la même; mais la position américaine dans la négociation commence à se développer et elle en est une qui est assez dynamique. Cela, naturellement, a des implications considérables pour le CCEI

[*Traduction*]

developing countries, I can say that their position on this problem is often ambivalent. Within multilateral organizations, they express a preference towards multilateral aid. But in bilateral gatherings, if I may use that expression, they say they prefer bilateral aid, not in view of the binding aspect of aid, but because they often think that bilateral aid is more efficient than multilateral aid. Therefore there is no absolute doctrine on this matter. The experience . . .

Mr. Breau: They find the bilateral aid more effective?

Mr. Dupuy: Yes. The aid is available, and naturally depends on the donating countries. Certain countries have a good reputation for efficiency, others a lesser one, but often bilateral aid can be obtained more rapidly than by going through multilateral procedures.

As for automatic transfers in relation to slower transfers, essentially the issue is the protection of food supply or monetary support in relation to the balance of payment. Again, points of view vary considerably. There is no general doctrine among the developing countries. The reaction of such countries will depend greatly on their particular needs. Those who have a very vulnerable balance of payments are naturally interested in very liquid forms of transfer. But the less vulnerable who need development aid in the form of projects, who really need to develop their natural resources and who require investments more than cash support, those therefore who have greater needs for investments will naturally give priority to these investments. In other words, the priorities in the management of their economy will determine for certain countries their attitude concerning cash transfers much more than would be the case for a doctrine.

Mr. Breau: Now, concerning the common fund, in terms of the ideological debate of which Mr. Ramphal spoke yesterday, and to which you alluded earlier, will the end of may conference really be the first opportunity, the first context where this question will be discussed at least in principle, if not in detail, since the American elections? In other words, to be quite clear and exact, we noted a new position from the American government since the election.

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, I think there already has been some change in the American position. In principle, their position has not changed; but there has been some evolution of the American position in negotiations; it seems to be more dynamic. Naturally, this has important implications for the CIEC since there could be some difficulties should the de-

[*Text*]

parce que si les pays en voie de développement décident d'amener le problème des matières premières à la CCEI sur la base des principes, il va alors y avoir des difficultés. S'ils se proposent de l'amener à la CCEI sur la base des faits, des possibilités et des mécanismes, je crois que les perspectives sont plus favorables.

M. Breau: A votre avis, la position amércaine dans les négociations, s'est déjà révélée plus positive.

M. Dupuy: Il n'y a aucun doute. Cependant, à Nairobi, ils avaient laissé planer un doute sur leur présence dans les négociations et ils sont venus. Ils ont donc enlevé ce doute mais les rapports qui me parviennent de Genève indiquent qu'ils sont maintenant engagés dans une discussion sérieuse du fonds commun et cela manifeste déjà un degré d'intérêt qui n'est plus compatible avec la position extrêmement négative qu'il avaient il y a à peu près un an.

M. Breau: Bill Simon est parti.

Le président: Merci monsieur Breau.

Monsieur Dupuy, nous vous remercions infiniment. On sait que la grande qualité qu'on doit avoir dans la négociation c'est la patience. Nous vous en savons plein de cette patience. Nous vous souhaitons, dans les négociations que vous poursuivez au nom du Canada, tout le succès auquel, je pense bien, cette mission a le droit de s'attendre. Nous vous remercions infiniment d'avoir bien voulu accepter notre invitation, non pas de comparaître, mais de venir partager avec nous vos difficultés, vos espoirs, et nous espérons vous revoir lorsque cette négociation qui se poursuit, et qui et très importante d'ailleurs, atteindra ce que nous espérons être une conclusion favorable de part et d'autre; conclusion qui certainement ne sera pas satisfaisante pour tout le monde si j'imagine la raison des négociations, mais de faire en sorte que les gens puissent continuer à se fréquenter, puissent continuer à débattre leurs difficultés ensemble, c'est déjà un progrès. Nous vous souhaitons donc de nouveau tout le succès nécessaire à cette tâche immense et nous espérons vous revoir bientôt à l'occasion d'un autre témoignage qui celui-là est directement lié à vos nouvelles fonctions en tant que président de l'Agence canadienne de développement international. Merci.

• 1100

M. Dupuy: Monsieur le président, je suis toujours à la disposition du Comité avec le plus vif plaisir; je vous remercie des bonnes paroles que vous avez prononcées et de votre appui. Merci.

Le président: Je vous en prie, au revoir.

Mr. Roche.

Mr. Roche: Mr. Chairman, I would like to reinforce the appreciation that you have expressed to Mr. Dupuy for his remarks here this morning.

The Chairman: *Merci,*, M. Roche.

Gentlemen, next Tuesday night, 8 o'clock. J'espère que vous serez là.

Merci.

[*Translation*]

veloping countries decide to try to establish principles on the problem of raw materials within the CIEC. If they do this, based on fact, possibilities and procedures, I think then the possibilities are much better.

Mr. Breau: In your opinion, is the American position, as far as negotiations are concerned, more positive?

Mr. Dupuy: Absolutely. However, in Nairobi, there was a possibility they would not be participating in the negotiations, but they did come. They have now removed the doubt that reined, but the report which I received from Geneva show that they are now committed to serious discussions of the common fund and, of course, this indicated a degree of interest which is no longer compatible with the extremely negative position which they held one year ago.

Mr. Breau: Bill Simon is gone.

The Chairman: Thank you, Mr. Breau.

Mr. Dupuy, we thank you very, very much. We know that the foremost virtue in negotiations is patience. We know that you have that patience. We wish you, in the negotiations you will be conducting on behalf of Canada, all the success which this mission is entitled to expect. We thank you very much for having accepted our invitation, not to testify, but to come and share with us your problems, your hopes and we hope to see you when this ongoing negotiations, and which is very important as a matter of fact, will come to what we hope will be a favourable conclusion for both sides; a conclusion which will certainly not be reached to the satisfaction of everyone, if I consider the reasons for negotiations, but that will allow people to continue meeting and continue to discuss their problems together, which in itself, is progress. So we again wish you all the necessary success in this immense undertaking and we hope to see you again soo during another testimony which, at that, time will be directly related to your new functions as President of the Canadian International Development Agency. Thank you.

Mr. Dupuy: Mr. Chairman, I am always available to the Committee and with the greatest of pleasure. I thank you for your good words and your support. Thank you.

The Chairman: My pleasure. Goodbye.

Monsieur Roche.

M. Roche: Monsieur le président, je veux me joindre à vous dans vos remerciements à M. Dupuy pour sa collaboration ici, ce matin.

Le président: *Thank you*, Mr. Roche.

Messieurs, mardi soir prochain, à 20 h .I hope you will be there.

Thank you.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 4

Tuesday, April 5, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 4

Le mardi 5 avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

WITNESS—TÉMOIN

From the Canadian International Development Agency:

Mr. Michel Dupuy, President and Deputy Co-Chairman of CIEC.

De l'Agence canadienne de développement international:

M. Michel Dupuy, président et adjoint du coprésident de la CCEI.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 4

Tuesday, April 5, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 4

Le mardi 5 avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

25538—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Anderson
Breau
Brewin
Fairweather
Johnston
Leblanc (*Laurier*)
MacDonald (*Egmont*)
Murta
Parent
Roche
Rondeau
Stewart (*Cochrane*)—(15)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

On Tuesday, April 5, 1977:

Mr. Stewart (*Cochrane*) replaced Mr. Stanbury.

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

Conformément à l'article 65(4)*b*) du Règlement

Le mardi 5 avril 1977:

M. Stewart (*Cochrane*) remplace M. Stanbury.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 5, 1977
(4)

[*Text*]

The Sub-Committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 8:08 p.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Breau, Foster, Leblanc (*Laurier*), MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Roche and Stewart (*Cochrane*).

Witnesses: From the Department of External Affairs: Mr. E. J. Bergbusch, Director, Aid and Development Division; Mr. R. J. Blackburn, Deputy Director, Transport Communications and Energy Division. *From the Canadian International Development Agency:* Mr. K. J. Rust, Acting Director, Policy Institutions Division Multilateral Programmes Branch; Mr. J. Sinclair, Advisor, Policy Institutions Division. *From the Department of Energy, Mines and Resources:* Mr. R. P. Hooper, Senior Advisor, International Oil and Gas Division. *From the Department of Finance:* Dr. E. P. Neufeld, General Director, International Trade Finance Branch; Mr. R. G. Martin, Assistant Director, International Economic Relations; Mr. A. Blum, International Economic Relations. *From the Department of Industry, Trade and Commerce:* Mr. P. Eastham, General Director, Office of General Relations; Mr. W. A. Dymond, Chief, Commodity Agreements Division.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1.*)

The witnesses made a statement and answered questions.

On motion of Mr. Roche, *Ordered,*—That the document entitled—Memorandum for Sub-Committee on International Development—be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "END-S-3"*).

On motion of Mr. Roche, it was agreed,—That the Sub-Committee on International Development approves the work programme as detailed in Appendix "END-S-3".

At 9:49 o'clock p.m. the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 5 AVRIL 1977
(4)

[*Traduction*]

Le Sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20 h 08 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Breau, Foster, Leblanc (*Laurier*), MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Roche et Stewart (*Cochrane*).

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: M. E. J. Bergbusch, directeur, Direction de la coopération; M. R. J. Blackburn, directeur adjoint, Direction du transport, des communications et de l'énergie. *De l'Agence canadienne de développement international:* M. K. J. Rust, directeur adjoint, Division des institutions d'élaboration de politiques, Direction générale des programmes multilatéraux; M. J. Sinclair, conseiller, Division des institutions d'élaboration de politiques. *Du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources:* M. R. P. Hooper, conseiller supérieur, Pétrole et gaz naturel, Marché international. *Du ministère des Finances:* M. E. P. Neufeld, directeur général, Direction des finances et commerce internationaux; M. R. G. Martin, directeur adjoint, Relations économiques internationales; M. A. Blum, Relations économiques internationales. *Du ministère de l'Industrie et du Commerce:* M. P. Eastham, directeur général, Bureau des relations générales; M. W. A. Dymond, chef, Accords relatifs aux produits.

Le Sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº 1*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

Sur motion de M. Roche, *Il est ordonné,*—Que le document intitulé—Note à l'intention du Sous-comité sur le développement international—soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice «END-S-3»*.)

Sur motion de M. Roche, il est convenu,—Que le Sous-comité sur le développement international approuve le programme des travaux tel que détaillé à l'Appendice «END-S-3».

A 21 h 49, le Sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

Tuesday, April 5, 1977

• 2008

[*Text*]

The Chairman: Gentlemen, we will have to adjourn definitely at a quarter to ten tonight because this will be the first vote on a non confidence motion.

I am sorry that all members are not in yet but, as you are aware, there are all kinds of meetings going on.

However, I will not wait for the others to show up. I would like to invite . . . le directeur de la Division de la coopération du ministère des Affaires extérieures, M. E. J. Bergbusch . . . , to begin his openint remarks. I think he would like to introduce to you his colleagues from the Department of External Affairs, from the Canadian International Development Agency, from the Department of Energy, Mines and Resources, from the Department of Finance, from the Department of Industry, Trade and Commerce, and from the Ministry of State for Science and Technology. So gentlemen, without any more delay—Not that I would not like to introduce you all individually and make comments on all the individuals who were kind enough to sacrifice one of their evenings to come and meet us, we do appreciate it.

• 2010

I would like to invite Mr. Bergbusch to start the deliberations tonight.

Mr. E. J. Bergbusch (Director Aid and Development Division, Department of External Affairs): Thank you, Mr. Chairman. I do not have any extended opening statement. I thought I would introduce my colleagues who have come to address questions on the four or five major aspects of CIEC and the North-South dialogue, which you have been discussing with other witnesses prior to tonight, and to make a few remarks, trying to situation CIEC, if you like, in a broader setting.

I think I will first of all introduce my colleagues. I have them listed alphabetically by agency so they are going to find their places in different times.

Kendall Rust and John Sinclair from CIDA I see down the table here. Mr. Rust is the Acting Director of the Policy Institutions' Multilateral Programs Branch and John Sinclair is an adviser in the Policy Institutions Division. Phil Hooper is Senior Advisor, International Oil and Gas, Department of Energy, Mines and Resources. Dr. Newfeld is General Director, International Trade Finance Branch. Bob Martin is Assistant Director, International Economic Relations, and Armand Blum is International Economic Relations as well. Percy Eastham, General Director, Office of General Relations in the Department of Industry, Trade and Commer; Bill Dymond, Chief of Commodity Agreements Division; and Jim Mullin, General Director or International Division of the Ministry of Science and Technology. From External Affairs, in addition to myself, are Bob Blackburn, the Deputy Director of the Transport Communications and Energy Division, and David Wright, head of the Multilateral Section in the Aid and Development Division.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

Le mardi 5 avril 1977

[*Translation*]

Le président: Messieurs, il nous faudra ajourner à 10 heures moins le quart, heure à laquelle nous devons avoir notre premier vote sur une motion de censure.

Je regrette que tous les députés ne soient pas arrivés mais vous savez qu'ils ont toutes sortes de réunions.

Néanmoins, je n'attendrai pas qu'ils arrivent et j'invite donc . . . the director, Aid and Development division, Department of External Affairs, Mr. E. J. Bergbusch . . . à nous faire quelques observations préliminaires. Je crois qu'il voudrait d'abord vous présenter ses collègues du ministère des Affaires extérieures de l'Agence canadienne de développement international, du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources, du ministère des Finances, du ministère de l'Industrie et du Commerce et du ministère d'État chargé des sciences et de la technologie. Aussi, messieurs, sans plus attendre, même si j'aimerais vous présenter tous individuellement, je tiens à vous remercier d'avoir bien voulu sacrifier une de vos soirées pour venir nous voir.

Je prie donc M. Bergbusch d'ouvrir la séance.

M. E. J. Bergbusch (Directeur, Division de la coopération, ministère des Affaires Extérieures): Merci, monsieur le président. Je n'ai pas de grande déclaration préliminaire à faire. Je vais tout d'abord vous présenter mes collègues venus répondre aux questions que vous voudrez leur poser sur les quatres ou cinq principaux aspects de la CCEI et sur le dialogue Nord-Sud dont vous avez déjà parlé avec d'autres rémoins. J'essaierai ensuite de vous situer la CCEI dans un contexte plus large.

J'ai ici la liste alphabétique de mes collègues, par organisme, si bien qu'ils ne sont vraisemblablement pas placés dans cet ordre.

Kendall Rust et John Sinclair de l'ACDI, là-bas. M. Rust est directeur intérimaire, Institutions d'élaboration de politique et John Sinclair est agent à la direction de l'analyse de la politique. Phil Hooper est premier conseiller, pétrole et gaz naturel, marché international, ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources. M. Neufeld est directeur général, direction des Finances et Commerce internationaux. Bob Martin est directeur adjoint, Relations économiques internationales et Armand Blum est également aux Relations économiques internationales. Percy Eastham, directeur général, Politiques commerciales, ministère de l'Industrie et du Commerce, Bill Dymond, chef, Accords relatifs aux produits; et Jim Mullin, directeur général, Division internationale, ministère des Sciences et de la Technologie. Du ministère des Affaires Extérieures, m'accompagnent Bob Blackburn, directeur adjoint, Direction du transport, des communications et de l'énergie, et David Wright, section multilatérale, division de la coopération.

[*Texte*]

To say a few brief words to put CIEC in a setting, which I suppose your previous witnesses have done in a general sense, I would locate it as part of a process of international adjustment that you can look at the short term or the long term. Most specifically, one way ask where CIEC fits into the pattern of the institutions that have existed for the last ten or fifteen years, the normal firmament of international institutions, and I think the answer would come by looking at them very briefly in the historical sense.

The Bretton Woods institutions established after the wars were the expression and the embodiment of a certain approach, a certain set of arrangements in the international economic sphere. They were the underpinnings of the trade and payment system as it has existed for the past 30 years. But they reflected, of course, the perceptions of the people who created them and over time the world changed and new pressures came to bear on the international economic system, pressures which are economic and political. The weight of the various factors within the international economy changed. The obligations that the United States had taken on, ofr example, under the original system, were of a character that reflected its standing and role in the world at that time. In the intermediate period, Europe recovered. The institutions created then, the GATT, the IMF, the International Bank for Reconstruction and Development, a significant title, underwent a change with the entry of the developing countries into the world scale in the decade between 1955 and 1965.

• 2015

You are well aware that in effect, this rather dynamic and reasonably symmetrical system came out of particular strains in the early sixties, as it no longer accorded with the balance of economic power in the world. A number of events occurred, which I think led directly to the establishment of CIEC.

One, perhaps, may take this in stages: the break with the link with gold in 1971; the rapid inflation, which was laready a characteristic of the period and which subsequently ensued; the oil price rise of 1973-74—which the United States' Under-Secretary for Economic Affairs in the State Department, in his testimony before the Senate Committee, recently characterized as the most abrup and shocking, most disruptive event in international economic history. That was his judgment. It certainly had a major effect and certainly contributed, I think, to the international depression or recession, which was perhaps already incipient at that time.

Against this background, who asked for CIEC, why did it come about? In political terms, I think it can be said that the first moves to get CIEC, why did it come about? In political terms, I think it can be said that the first moves to get CIEC created came, in effect, from the OPEC countries and the oil producers. Their motives probably were partly political and partly economic. After the oil price rise, they were concerned about projecting their position. Saudi Arabia was the first country, in a sense, that said: you people have difficulties with the oil price rise, why do not producers and consumers et together and discuss this? The European economies—being much more exposed to these measures, I think it is fair to say, than the North American economies—saw some merit as well in trying to cope with the situation by further discussion and

[*Traduction*]

Pour vous situer la CCEI dans un contexte un peu plus général, comme ont dû le faire d'autres témoins, je dirai qu'elle entre dans le processus de réajustement international que l'on peut envisager à court ou à long terme. Plus précisément, on peut se demander où se situe la CCEI dans le cadre des organismes qui existent depuis 10 ou 15 ans, dans le firmament des institutions internationales et je pense que le plus simple serait de passer celles-ci en revue, par ordre chronologique.

Les accords de Bretton Woods, après les guerres, exprimaient et consacraient une certaine approche, un ensemble d'ententes dans la sphère économique internationale. Ils venaient étayer le système commercial qui existait depuis 30 ans. Mais ils réflétaient bien sûr la façon de voir du peuple qui les avait conçus et, avec le temps, le monde a évolué et de nouvelles pressions se sont exercées sur le système économique international, pressions tant économiques que politiques. L'importance des divers facteurs de l'économie internationale a changé. Par exemple, les obligations qu'avaient assumées les États-Unis au départ reflétaient sa position et son rôle dans le monde d'alors. Au cours de la période intermédiaire, l'Europe s'est relevée. Les institutions créées alors, le GATT, le FMI, la Banque internationale pour la reconstruction et le développement, ont toutes été marquées par l'accession des pays en développement à l'échelle internationale entre 1955 et 1965.

Vous savez bien qu'en fait ce système dynamique et passablement symétrique est le résultat des tensions particulières du début des années 60 où l'équilibre international des forces économiques s'était vu modifier. Un certain nombre d'événements ont directement mené à l'établissement de la CCEI.

On peut peut-être considérer cela par étape: l'abandon de l'étalon or en 1971; l'inflation rapide qui caractérisait déjà la période et qui n'a pas cessé; la hausse du prix du pétrole en 1973-1974—à propos de laquelle le sous-secrétaire d'État aux Affaires économiques des États-Unis a déclaré dans son témoignage au comité sénatorial que c'était l'événement le plus abrupt, choquant et bouleversant de l'histoire économique internationale. Il est évident que cela a eu une incidence majeure sur la récession internationale qui se préparait déjà peut-être alors.

Qui donc a senti le besoin de la CCEI? Pourquoi l'a-t-on mise sur pied? Politiquement parlant, les premières initiatives viennent en fait des pays de l'OPEP et des producteurs de pétrole. Leurs motifs étaient sans doute mi-politiques mi-économiques. Après la hausse du prix du pétrole, ils se souciaient de leur image. L'Arabie saoudite fut le premier pays à déclarer si la hausse du pétrole vous cause des problèmes, pourquoi ne pas réunir les producteurs et les consommateurs pour discuter de la question? Les économies européennes—qui étaient beaucoup plus touchées par ces mesures, c'est certain, que les économies nord-américaines—ont estimé qu'il serait en effet utile d'essayer de discuter et de trouver des possibilités d'accommodement avec les producteurs de pétrole. La France en particulier a beaucoup appuyé cette idée de dialogue produc-

[*Text*]

an attempt to find an accommodation with the oil producers. France, in particular, was prominent in pressing the concept that there should be a consumer-producer dialogue. A the discussion on this prospect advanced, at a certain stage the United States took some rather important steps to see that, in fact, the process was carried forward and, indeed, resulted in what has now become CIEC.

So if you look at the origins of it, you see that it has its origins both in the impulses of the OPEC countries and in the impulses of the industrialized countries. If it has a function now, as I think any of the participants would believe it has, it is, I think, precisely to contribute to a better set of arrangements, a better set of consultative process between oil producers and consumers. It is to contribute, perhaps, not necessarily through its own actions but through its influence, in part, to a greater degreee of international economic cooperation. That will help all the participants jointly to cope with the recession we now face, with the adjustments to the situation we now face internationally. It is a situation where the OPEC countries are calculated to run a balance-of-payments surplus in the order of something like $30 billion a year over the next several years as they have in the past, where the previous pattern of supply and demand has been very greatly changed as a result of the oil price rise, where the combination of the oil price rise, inflation, and the recession have created very distinct problems of economic management—both for individual countries and for the international community.

Two characteristics of the conference I would draw to your special attention. One is its character both as a tripartite discussion, which lives coterminously with the fact that it has some characteristics of a dialogue, that is, the G-19 and the G-8, which you know of, are in fact the two sides discussing questions across the table. Yet everyone has acknowledged that here are three main elements in the conference: the OPEC countries; the developing countries, which are oil importers; and the industrialized countries. I think that everyone in the conference has also acknowledged that within those three groupings there are different perceptions of their own national interests and of the appropriate international arrangements which will prevail in the future. The technique to bring those perceptions together is in fact the rule of consensus which is, I suppose, more formally applied and promulgated here than in any other international organization. It is applied elsewhere but here it is in fact the rule of life. So nothing will come out of CIEC unless and until it is agreed by all three partners and by all the members of the conference, which means that in a sense one is setting the stakes pretty high. It is not a conference you can get out of by passing a resolution. Solely it is a question of reaching among all the partners that what you are doing is worthwhile and that you are prepared to say, this is the conclusion of the conference; we have done what we wanted to do.

• 2020

For Canada, one may say as perhaps for some of the other industrialized countries that one's interests lie in seeing that out of this conference comes something on the energy side of

[*Translation*]

teurs/consommateurs. A un moment donné, les États-Unis ont pris quelques mesures assez importantes pour assurer la poursuite du processus qui a finalement abouti à ce qu'est devenu la CCEI.

Donc, à l'origine, c'est le produit d'une initiative à la fois des pays de l'OPEP et des pays industrialisés. Sa fonction est aujourd'hui, et je crois que tous les participants sont d'accord là-dessus, de contribuer précisément à l'élaboration d'une série d'accords et de processus consultatifs entre les producteurs et les consommateurs de pétrole. Ce n'est peut-être pas directement mais par son influence que nous pouvons espérer une coopération économique internationale accrue. Pour aider tous les participants à se sortir de la récession que nous connaissons aujourd'hui en procédant aux réajustements internationaux nécessaires. Dans ce contexte, les pays de l'OPEP devraient avoir un excédent annuel à leur balance de paiements de quelque 30 milliards de dollars pour plusieurs années, sachant que la répartition de l'offre et de la demande a considérablement changé du fait de la hausse du prix du pétrole combinée à l'inflation et à la récession. Cela a posé des problèmes de gestion économique pour chacun des pays et pour le comunauté internationale.

J'attire votre attention plus particulièrement sur deux éléments. Tout d'abord, sur le fait qu'il s'agit d'une discussion tripartite qui possède évidemment certaines des caractéristiques du dialogue puisque les deux parties aux entretiens sont en fait le G19 et le G8. On a toutefois reconnu qu'il y a trois éléments principaux à cette conférence: Les pays de l'OPEP, les pays en développement qui importent du pétrole et les pays industrialisés. Je pense que tous les participants à la conférence ont également reconnu que ces groupes percevaient différemment leurs intérêts nationaux et les dispositions internationales qui s'avéraient nécessaires. Il s'agit en fait d'essayer de parvenir à un consensus et ce forum en est, je pense, le meilleur exemple international. On y a recours ailleurs mais ici c'est la condition *sine qua non*. Rien ne peut venir de la CCEI qui ne soit accepté par les trois parties en cause et tous les participants à la conférence, ce qui signifie dans un sens que l'on vise assez haut. On ne peut pas sortir d'une telle conférence en adoptant une simple résolution. Il faut parvenir à un accord entre tous les partenaires qui doivent convenir que leur action fut utile et qu'ils ont atteint le but poursuivi.

Pour le Canada, comme sans doute pour d'autres pays industrialisés, nos intérêts consistent à s'assurer qu'il sortira quelque chose sur le plan de l'énergie, que nous n'aurons pas à

[*Texte*]

the discussions which provides perhaps better assurances that we will not be facing rude shocks and other upsets in the global economic picture in the near future and that we also perhaps have some prospect of working together with the OPEC countries in managing a transition to a non-oil world in the longer run. So far as developing countries are concerned, I suppose one may say that as usual we have a development interest per se in this particular dialogue but that our interest in that part of the dialogue is necessarily hinged to a greater or lesser degree on what it also may bear on the energy side, because the very dynamic of the conference links those two issues or those two aspects together.

That is about as much as I would like to do by way of situating the conference except to say that April looks like the month of consultations within the G-8 and within the G-19. We are up against it now. Both groups have to look very seriously at their positions and what they want to do—the OPEC countries, the industrialized countries, the developing countries. May looks like the month of negotiation, looking towards the end, the end of May and the beginning of June. So, we are in this very tight time framework. There is a meeting of the G-8 on now and Mr. MacEachen has left to attend it this afternoon.

Le président: Merci, monsieur Bergbush.

I think I recognize two or three gentlemen who have not been introduced. Would you kindly introduce yourselves so that your names will be added to the Minutes of these proceedings.

Mr. Gilles Dugay (Aid and Development Division, Department of External Affairs): My name is Gilles Dugay and I work in the Department of External Affairs, the Aid and Development Division.

Le président: Monsieur Duguay, oui, que je reconnais bien d'ailleurs. Et monsieur . . .

Mr. Allan Jones (Aid and Development Division, Department of External Affairs): My name is Allan Jones. I am also with Aid and Development Division, External Affairs.

The Chairman: It is my understanding that you all agree that we will not proceed. I would have preferred to hear a statement for the Department of External Affairs, Canadian International Development Agency and various other departments who are here, but these names will be appended to tonight's *Proceedings*. So since you agree among yourselves not to make a statement but to be questioned by the members of this subcommittee, I will immediately go to the first questioner, the member from Edmonton-Strathcona in Alberta, Mr. Douglas Roche, followed by Mr. Maurice Foster, Algoma, and Mr. David MacDonald, from Edmont, and others who might like to question. You may direct your questions to any one of the gentlemen here, according to your interests.

Monsieur Roche, s'il vous plaît.

• 2025

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman, and I express my appreciation to the panel of officials who have come here. When I see this panel, many of whom I know, from past

[*Traduction*]

faire face à d'autres bouleversements généraux dans un proche avenir et que nous pouvons aussi espérer travailler de concert avec les pays de l'OPEP à préparer à long terme une transition à un monde sans pétrole. Pour les pays en voie de développement, il y a évidemment le problème du développement en soi mais il est certain que pou nou touche également à l'énergie car la dynamique même de la conférence lie ces deux aspects du problème.

C'est à peu près tout ce que je voulais vous dire sur la conférence sinon qu'avril semble un mois de consultations tant pour le G-8 que pour le G-19. Ces deux groupes doivent étudier très sérieusement leur position et ce qu'ils entendent faire. Le mois de mai devrait être le mois des négociations entre les pays de l'OPEP, les pays industrialisés et les pays en développement. Ce serait vers la fin mai et le début juin. Vouv voyez que les délais sont très courts. La réunion du G-8 est en cours et je crois que M. macEachen est parti cet après-midi.

The Chairman: Thank you, Mr. Bergbusch.

Je crois que je reconnais deux ou trois messieurs que l'on ne m'a pas présentés. Voulez-vous vous présenter de sorte que l'on puisse ajouter vos noms au procès-verbal de notre réunion?

M. Gilles Dugay (Division de la coopération, ministère des Affaires extérieures): Je m'appelle Gilles Dugay et travaille au ministère des Affaires extérieures, Division de la coopération.

The Chairman: Yes, Mr. Dugay, I know you indeed. And Mr . . .

M. Allan Jones (Division de la coopération, ministère des Affaires extérieures): Je m'appelle Allan Jones. Je travaille aussi à la Division de la coopération, Affaires extérieures.

Le président: Si j'ai bien compris, vous avez tous convenu de démarrer immédiatement. J'aurais évidemment préféré entendre une déclaration du ministère des Affaires extérieures, de l'Agence canadienne de développement international et des autres ministères représentés dont les noms figureront au procès-verbal. Mais puisque vous avez décidé de n'en pas faire pour que les membres du Sous-comité puissent tout de suite vous poser des questions, je vais donner la parole au député d'Edmonton-Strathcona en Alberta, M. Douglas Roche, suivi de M. Maurice Foster, Algoma, et de M. David MacDonald, d'Egmont, pour commencer. Vous pouvez adresser vos questions à l'un ou l'autre de ces messieurs selon le sujet qui vous intéresse.

Mr. Roche, if you please.

M. Roche: Merci, monsieur le président, et je remercie aussi le groupe de fonctionnaires qui ont pris la peine de se déplacer ce soir. En vous voyant tous, il y a que je connais depuis

[*Text*]

experience, the expert knowledge that they have I feel somewhat intimidated since they have a wide and deep, I would say, command of these very complex subjects, Mr. Chairman, but I am intimidated until I remember what we are doing here. We are here, on this side, as politicians. It seems to me that our role is to prepare the interim report that we hope to submit to the government, which will be an expression of our political judgment as to what steps Canada might realistically advance at CIEC. In coming to that judgment, we will rely on our friends who are here tonight and their colleagues, who have already made presentations to us. I would like to ask Mr. Bergbusch if the department or any set of officials here would be able to set before the Committee a paper listing the main issues at CIEC, the options that are available to Canada for positions that we might take and, finally, give us the views of the officials on the consequences of certain options so that we might study that evidence and come to a judgment. I think, Mr. Chairman, we must avoid placing ourselves, and I speak for myself but any of my colleagues can join me if they want, in a position of making determinations on the details of the commodity fund or the methods by which debt relief can be accomplished because we do not have the expertise.

I have spoken once before to this group that has kindly joined us tonight and made the point in a similar circumstance prior to the UNCTAD when we were, at that time, preparing an interim report. I asked, at that time, the officials to present to us a submission that lists the issues with possibilities for solutions which would give us a set of options that we could study. I do not know tonight how we will be able to have a comprehensive examination of the issues. Now I am very happy to try. I want to reach into the commodity fund and debt relief in order that as members of the Committee we can try to make the best judgment, as politicians, on what is the most realistic thing to do.

Now, before I ask some specific questions, you might wish to reply, Mr. Bergbusch, because if you are prepared to set before the Subcommittee such a paper as I have outlined, it would be very much appreciated.

Mr. Bergbusch: Mr. Roche, we have made available to the Parliamentary Centre, and I presume therefore to the Committee, the text of the Manila declaration which is the whole range of developing countries' demands and also the list of demands which the developing countries have more narrowly addressed in the CIEC; it is a list of subjects for discussion in CIEC that were proposed by the developing countries at the outset of CIEC. That list of topics is, in fact, more a list of demands than an agenda, although they were addressing themselves to an agenda at this stage. Now, I recognize . . .

Mr. Roche: Excuse me for a second. There seems to be some confusion as to what was made available to the Parliamentary Centre. I am aware, of course, hat you made the Manilla declaration available. We have been studying that for some time. On an update of what CIEC has been able to do in the preparatory meetings and the series of meetings that have been going on all winter, particularly addressing themselves to the

[*Translation*]

longtemps, je sais combien vous êtes compétents et cela m'intimide un peu tellement ces sujets sont complexes. Mais, monsieur le président, ma timidité s'évanouit quand je me souviens de notre rôle d'hommes politiques. Nous devons préparer le rapport intérimaire que nous espérons soumettre au gouvernement et qui doit exprimer notre point de vue politique sur les mesures que pourrait prôner le Canada à la CCEI. Nous devrons fonder notre jugement sur les renseignements donnés par nos amis de ce soir et leurs collègues qui nous ont déjà fait bénéficier de leurs témoignages. Je demanderais à M. Bergbusch si son Ministère ou d'autres fonctionnaires ici présents pourraient présenter au Comité un document énumérant les principaux problèmes auxquels se heurte le CCEI, les options qui s'offrent au Canada et le point de vue des fonctionnaires sur les implications de certaines de ces options, de sorte que nous puissions étudier cela avant de juger nous-mêmes. Il nous faut, monsieur le président, éviter de nous placer, je parle pour moi, mais certains de mes collègues voudront sans doute s'associer à moi, dans une situation où nous devrions prendre des décisions sur les détails touchant le fonds d'approvisionnement ou les méthodes permettant de soulager les pays de leurs dettes parce que nous n'avons pas les connaissances voulues pour cela.

J'en ai déjà parlé à ces messieurs dans des circonstances similaires lorsque nous préparions un rapport intérimaire avant la CNUCED. J'ai alors demandé aux fonctionnaires de nous présenter une liste des problèmes et des solutions éventuelles qui nous permettraient de choisir parmi les options envisagées. Je ne sais pas encore, ce soir, comment nous pourrons examiner convenablement les problèmes. Je ne demande pas mieux que d'essayer; je voudrais aborder le problème de ce fonds de denrées et des dettes, de sorte que notre Comité soit mieux préparé à juger, en tant qu'hommes politiques, de ce qui semble le plus réaliste.

Avant que je pose des questions précises, vous voudrez peut-être répondre, monsieur Bergbusch, à ce que je viens de dire, car si vous vouliez nous soumettre ce genre de document, nous vous en serions très reconnaissants.

M. Bergbusch: Monsieur Roche, nous avons communiqué au Centre parlementaire, et je pense que le Comité l'aura reçu, le texte de la déclaration de Manille qui énumère tout ce que demandent les pays en voie de développement ainsi que les demandes qu'ils ont plus particulièrement adressées à la CCEI; c'est une liste de sujets de discussion proposée par les pays en développement au début de la CCEI. Il s'agit donc plus d'une liste de réclamations que d'un ordre du jour, même si c'est ainsi qu'ils l'ont qualifiée. Je reconnais, évidemment, . . .

M. Roche: Excusez-moi une seconde. Il semble que l'on ne soit pas très sûr de ce qui a été communiqué au Centre parlementaire. Bien entendu, je sais que vous avez mis à notre disposition la déclaration de Manille. Elle a fait l'objet de notre étude pendant un certain temps. Pour ce qui est des derniers travaux de la CCEI au cours des réunions préparatoires et de la série de réunions qui a eu lieu tout l'hiver, surtout

[*Texte*]

four commission of CIEC, have you made that kind of material available to the Parliamentary centre.

• 2030

Mr. Bergbusch: I was just saying we have made it available to the Parliamentary Centre just in the last few days, because we heard your request in your recent hearings here. It was in response to that we have just sent forward to the Parliamentary Centre a list of demands which developing countries put in CIEC specifically, a list of topics which they put forward. That again is ather wide and comprehensive and the question that one would have to address oneself to is in a sense, what is their strategy, what are they really going to be after because we know very well that they are not really interested in that whole range of things. I am trying to be helpful in this respect, so I would suggest that, in fact, there are five areas which are areas of real interest and those are: the every area; the raw materials commodities area; what I would call finance, but I include the debt question and the aid question. Those are the three main areas in the CIEC and add to those the area of trade and what is going on in the MTNs and what is happening in transfer to technology and you have it.

Mr. Roche: Thank you. Aside from the material that has been input from the developing countries, could I ask you if Canada or the Canadian government has position papers on energy, on development, on raw materials, and on financial affairs, that we could examine? That would be a Canadian analysis of the four principal commissions that would then lead to options.

Mr. Bergbusch: I would, I think, make two points Mr. Roche. One is that the proceedings within the commissions are not open to public scrutiny. We have an obligation to the other governmes to operate as they do in the context of confidence. Obviously in fulfilling our own obligations within our ministry to our own minister, we have prepared certain analyses and papers. Those are ones which would bear on government decisions and presumbly would only be available to a Parliamentary committee at the judgment of a particular minister. They deal with an evolving situation so I am inclined to think there are ones where no definite Canadian policy position has yet been determined, but in fact decisions will need to be taken in some instances over the next week.

Mr. Roche: The fact of the matter is then, the analyses of the principal issues before CIEC have been made from a Canadian viewpoint and are available to the Ministry, but they are not available to the subcommittee, is that correct?

Mr. Bergbusch: Mr. Roche, I was trying to describe a general situation. I would not want to vouch for the situation.

Mr. Roche: I would just like you to say yes or no. Such analyses have been made, is that correct?

Mr. Bergbusch: Some analyses have been made, yes.

[*Traduction*]

les travaux des quatre commissions, avez-vous transmis les documents en votre possession au centre parlementaire?

M. Bergbusch: Je disais justement que nous les avions transmis dernièrement au centre parlementaire, ayant été informés que c'était une des requêtes que vous aviez faites au cours de vos dernières réunions. Nous venons donc d'envoyer au centre parlementaire une liste des demandes déposées par les pays en voie de développement à la CCEI, donc la liste des questions qui les intéressent. Une fois de plus, ces demandes sont relativement nombreuses et couvrent un grand nombre de domaines et ce qu'il faut se demander en réalité, c'est quelle sera la stratégie de ces pays, que demanderont-ils vraiment car nous savons très bien que tout ce qui est contenu dans cette liste ne les intéresse pas au même point. Je crois utile de dire à cet égard qu'à mon avis il y a 5 domaines qui les intéressent vraiment et ce sont: celui de l'énergie; celui des matières premières; celui du financement dans lequel j'inclus la dette et l'assistance. Ce sont les trois domaines principaux d'intérêt de la CCEI auxquels s'ajoutent les questions commerciales et ce qui se passe au niveau des négociations multilatérales, et pour finir la question du transfert des connaissances technologiques.

M. Roche: Je vous remercie. Mais à part ces documents concernant les pays en voie de développement, pourriez-vous me dire si le Canada ou le gouvernement canadien a rédigé des documents définissant sa position en matière d'énergie, de développement, de matières premières, et de questions financières que nous pourrions examiner? Cela équivaudrait à une analyse canadienne des quatre commissions principales débouchant sur certaines options.

M. Bergbusch: Je dirai deux choses, monsieur Roche. Premièrement, les délibérations au sein des commissions sont secrètes. Nous devons nous aligner sur les autres gouvernements et conserver ce caractère confidentiel. Bien entendu nous avons des responsabiliés envers notre ministère et notre ministre et nous avons préparé certaines analyses et certains documents. Ce sont ces derniers qui infléchiront les décisions du gouvernement et ils ne peuvent être mis à la disposition d'un comité parlementaire que sur la décision du ministre en cause. Ils traitent d'une situation changeante et j'ai donc tendance à croire qu'aucun ne définirait une politique canadienne arrêtée. Cependant, dans certains cas, des décisions devront être prises au cours de la semaine prochaine.

M. Roche: Il reste donc que les analyses du point de vue du Canada des principaux problèmes dont est saisie la CCEI ont été faites et remises au ministère, mais qu'elles ne peuvent être transmises à ce sous-comité, est-ce bien cela?

M. Bergbusch: Monsieur Roche, j'ai essayé de décrire ce qu'était la situation générale. Je ne peux vous dire que c'est partout pareil.

M. Roche: J'aimerais que vous me répondiez par l'affirmative ou la négative. De telles analyses ont été faites, n'est-ce pas?

M. Bergbusch: Certaines analyses ont été faites, oui.

[*Text*]

Mr. Roche: And those analyses are not available to the Committee? Is that correct? I want you to understand that I am not making a personal complaint against you or your officials. I am only saying that here we are—and I am addressing myself to the Chairman who might like to make this under advisement, as to the difficties—in precisely the same situation we were in prior to UNCTAD namely that you have at the table here a group of politicians who are doing their best to master very, very complex issues, that we do not have the technical expertise on. We have on the other side of the table a group of gentlemen who are highly trained experts who have prepared analyses, who can tell us what will work and what will not of the specific mechanisms that are coming before CIEC just as they could for the specific mechanisms that came before UNCTAD. I think it is very difficult for us to come to a political judgement and expect to be taken seriously in the report that we will issue, when we have not had access to the raw material prepared by Canadians. I think I have made my point.

Mr. Bergbusch: Could I make a point, Mr. Roche? The reason we are here this evening is because we are to provide the information that is because we are to provide the information that you seek. If there are questions on the common fund.-on the proposals which have been in the press on energy developments, we are certainly, happy to give you all the information available, but we cannot give you a government position because our analyses are ones which are internal to the Ministry and may involve discussions between ourselves, between ministries and with our own Minister, and that after all is a confidential relationship.

• 2035

Mr. Roche: I want to assure you that I appreciate your co-operation here tonight and I know that you will answer any of the questions we put before you. Our problem is in being able to formulate questions that are meaningful and relevant to the analyses that have been done. So there is a dichotomy that persists here. I do not want you to use up your time, Mr. Chairman. I am willing to proceed with certain questions. But when we come to our meetings in camera to decide what we are going to recommend, this is the bind we are going to be in. And I draw this to your special attention.

The Chairman: Mr. Roche, may I say that, even if we had this paper tonight, I am sure that we cannot go through this whole paper and put questions to the gentlemen who appear tonight.

Mr. Roche: Oh, I know. Certainly not tonight.

The Chairman: So maybe I will follow your suggestion and take your advice for reflection during the Easter vacation and see how we come out very shortly after we come back—if we do leave. Maybe at this time, you will put your questions to the best of your ability—and I know you have enough ability to put these questions.

[*Translation*]

M. Roche: Et ces analyses ne peuvent être mises à la disposition du comité? N'est-ce pas? Je veux que vous compreniez qu'il ne s'agit pas d'un blâme personnel que je vous adresse ou que j'adresse à vos collaborateurs. Je dis simplement—et je m'adresse au président qui pourrait peut-être demander conseil au sujet de ces difficultés—que nous nous retrouvons exactement dans la même situation qu'avant la conférence de la CNUCED, à savoir que sont présents à cette table un groupe de parlementaires qui fait de son mieux pour maîtriser des problèmes extrêmement complexes, et qui n'a pas les connaissances techniques suffisantes pour les étudier. De l'autre côté de la table se trouve un groupe de grands spécialistes qui a préparé des analyses qui peut nous indiquer lesquelles des options proposées à la CCEI sont susceptibles de connaître l'échec ou le succès de la même manière que pour la CNUCED. Il nous est très difficile de parvenir à un jugement politique et espérer être pris au sérieux dans notre rapport, alors que nous n'avons pas accès aux documents de base préparés par les Canadiens. Je crois donc avoir bien défini notre problème.

M. Bergbusch: Pourrais-je dire quelques mots, monsieur Roche: si nous sommes ici ce soir c'est pour vous fournir les renseignements que vous réclamez. Si vous avez des questions sur le fonds commun, sur les propositions parues dans la presse en matière de développement énergétique, c'est avec grand plaisir que nous vous donnerons tous les renseignements disponibles, mais nous ne pouvons vous indiquer de position gouvernementale car nos analyses sont internes au ministère et peuvent servir de base de discussion entre nous-mêmes, entre les ministères et avec notre propre ministre, et après tout il s'agit de discussions confidentielles.

M. Roche: Sachez que j'apprécie vivement votre coopération ici ce soir et je sais que vous répondrez à toutes les questions que je vous poserai. Notre problème est de pouvoir formuler des questions pertinentes portant sur les analyses qui ont été faites. Il y a donc persistance de cette dichotomie. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, monsieur le président. Je suis disposé à poser certaines questions, mais lorsque nous en arriverons à notre réunion à huis clos pour décider de nos recommandations, c'est le problème que nous aurons. J'attire donc votre attention là-dessus.

Le président: Monsieur Roche, je me permettrai de dire que même si nous avions ce document ce soir, je ne suis pas certain que nous pourrions l'examiner puis poser des questions à ces messieurs présents ici ce soir.

M. Roche: Oh, je sais. Certainement pas ce soir.

Le président: Je suivrai donc peut-être votre suggestion et y réfléchirai pendant les vacances de Pâques pour voir quelles solutions peuvent être adoptées tout de suite après notre retour—si nous partons. A ce moment-là vous pourrez peut-être poser vos questions au mieux de votre compétence et je sais que votre compétence est suffisante pour poser ces questions.

[*Texte*]

Mr. Roche: Thank you. Given the limitations that we face, I think this is the best procedure.

Mr. Bergbusch: I would like to make one offer as well, if I may. I am certain that my colleagues, if you wish, in each of the major areas, will be quite happy now to give you an analysis of the current state of play and the various options that exist internationally in each of these areas.

Mr. Roche: Well, I would prefer to see that in writing rather than verbally at the moment. I shall take you up on your offer if you could have that done and submit it before the next meeting. I think that will be very interesting.

Rather than taking up too much time now, I would like to go into the common fund question at Geneva. I suppose Mr. Dymond was there at Geneva. You were not? Well, whoever wants to speak on the question.

Last week, Mr. Ramphal came before us and said that he was a little disappointed. He described himself as rather pessimistic on this question on the grounds that, despite everything we had been through on UNCTAD, we still have what he called idealogical divisions between the the industrialized countries and developing countries. He said with respect to the common fund, that it was not just a financial question to argue about how much money; he said that the argument was an idealogical one. It was a different perception of the common fund.

Perhaps it would help us if we could get a comprehensive viewpoint of what did happen in Geneva respecting making some progress, because surely that will affect the mood, if nothing else, of CIEC.

The Chairman: When you answer, would you kindly identify yourself?

Mr. P. Eastham (General Director, Office of General Relations, Department of Industry, Trade and Commerce): Yes. My name is Eastham.

As it happens, I was not in Geneva, but my colleague, Mr. Blum, from the Department of Finance was, and has just returned. Perhaps it would be better for him to respond to this question.

The Chairman: Mr. Blum.

Mr. A. Blum (International Economic Relations, Department of Finance): Well, the common fund negotiation that was just finished in Geneva, as you perhaps know, was proceeded by three preparatory meetings. This procedure followed the adoption in Nairobi of Resolution 93.4 which covered the integrated program on commodities and wherein the question of a negotiation of a common fund was agreed to.

The three preparatory meetings that we had prior to the convening of the common fund negotiation were devoted to trying to enter into a dialogue with the developing countries as to exactly what were the technical and financial implications of a common fund. You again may be aware that it is the first time that this sort of organization has really come under international scrutiny, and there were quite a number of questions and quite a number of implications that had to be

[*Traduction*]

M. Roche: Je vous remercie. Étant donné ces limites, je crois que c'est la meilleure façon de procéder.

M. Bergbusch: Je voudrais moi aussi vous faire une offre, si on me le permet. Je suis certain que mes collègues, si vous le souhaitez, dans chacun des principaux domaines, seraient fort bien disposés à analyser pour vous maintenant l'état actuel de la situation et les diverses options internationales dans chacun de ces domaines.

M. Roche: Je préférerais l'avoir par écrit qu'oralement pour le moment. J'accepterais votre offre si vous pouviez le faire de cette manière et nous le soumettre avant la prochaine réunion. Ce sera très intéressant.

Plutôt que de poursuivre de débat trop longuement maintenant, j'aimerais passer à la question du fonds commun à Genève. Je suppose que M. Dymond était à Genève. Non? Que celui qui y a été me réponde.

La semaine dernière, M. Ramphal nous a dit qu'il avait été un peu déçu. Il nous a dit être plutôt pessimiste car malgré les discussions de la CNUCED, il existe toujours ce qu'il a appelé des divisions idéologiques entre les pays industrialisés et les pays en voie de développement. Il nous a dit qu'en ce qui concernait le fonds commun, que ce n'était pas simplement une question d'argent, mais une question idéologique. La question portait sur la perception différente de ce fonds commun.

Il serait peut-être utile que nous sachions ce qui s'est passé à Genève, car les résultats de cette conférence doivent peser sur l'ambiance de la CCEI.

Le président: Voudriez-vous donner votre nom avant de répondre?

M. P. Eastham (directeur général, politique commerciale, ministère de l'Industrie et du Commerce): Oui. Je m'appelle Eastham.

Je n'étais pas à Genève, mais mon collègue, M. Blum, du ministère des Finances y était et vient juste de rentrer. Il serait peut-être préférable qu'il réponde à cette question.

Le président: Monsieur Blum.

M. A. Blum (relations économiques internationales, ministère des Finances): La négociation sur le fonds commun qui vient juste de se terminer à Genève avait été précédée, comme vous le savez peut-être, par trois réunions préparatoires. Cette procédure a suivi l'adoption à Nairobi de la résolution 93.4 qui couvrait le programme intégré d'approvisionnement et avait approuvé le principe de la négociation d'un fonds commun.

Les trois réunions préparatoires que nous avons eues avant le début des négociations portant sur le fonds commun ont été consacrées à une tentative de dialogue avec les pays en voie de développement pour déterminer quelles étaient exactement les implications techniques et financières d'un fonds commun. Vous savez peut-être que c'est la première fois que ce genre d'institution fait l'objet d'une véritable étude internationale, et il y avait un certain nombre de questions et d'implications qu'il

[*Text*]

studied before any informed judgment could be made. So this is what the three preparatory meetings were devoted to, and, in fact, I think also very much what that first negotiating conference found that it spent it time doing. Apart from the difficulty we found in identifying the implications of the various options to a common fund and the various forms that such a common fund could take, there was also a difficulty which was created—and I think this is perhaps what the common law secretary mentionned—on a matter of a basic approach.

• 2040

The developing countries were fundamentally asking the developed countries to commit themselves in advance to establishing a common fund. The majority of the developed countries, although quite prepared to continue to elaborate the possibilities of creating such a common fund, found it very difficult to agree in advance to the creation of such a common fund. I think it is pretty clear that if you sit down to negotiate something, it is difficult before you finish negotiating, whatever it is that you are negotiating, to decide that you will arrive at a solution.

Mr. Roche: This is the ideological separation that Mr. Ramphal spoke of. He said the developed countries want to negotiate before there will be a fund, and the developing countries want to have a fund in order that they can negotiate. Now with any resolution made at all about it, where does it stand right now as a result of that meeting?

Mr. Blum: There was an agreed statement that was made by the president of the conference. By "agreed" I mean a statement that he read that had been in fact negotiated and agreed to by both the developed and the developing countries, and for that matter the socialist countries too. It was a statement that was agreed to by the conference, so to speak, in advance of the president making it. So it has not quite got the formal status of a conference resolution, but to all extent and purposes it is about the same thing.

Mr. Roche: Did Canada speak on that question or did we file a paper?

Mr. Blum: Canada filed a number of papers during the preparatory meetings. The format of an UNCTAD conference, you may be aware, is not really one in which individual countries speak. UNCTAD works by groups. The group of developing countries talks through its spokesmen and the group of developed countries talks through its own spokesmen. Now, Canada did make a statement in the plenary conference but this statement was mainly to mention that we would come to the conference, obviously, and we are preparead to negotiate to see if we could find a way of working out a useful common fund.

Mr. Roche: Did we make any statements on the actual negotiations themselves?

Mr. Blum: No. It is just that the format of the negotiations does not lend itself to it. No country really makes a statement. We make a statement from within, or at least the statements made on behalf of Canada were the ones made by Group B,

[*Translation*]

fallait étudier avant de pouvoir prendre une décision en toute connaissance de cause. C'est donc à cet exercice que les trois réunions préparatoires ont été consacrées, et d'ailleurs, la première conférence de négociation, à mon avis, s'est également livrée en grande partie à ce même exercice. Mise à part la difficulté d'identification des implications de différentes options d'un fonds commun et des diverses formes qu'un tel fonds pourrait prendre, il y a également la difficulté, et c'est peut-être celle-là qu'a mentionnée le secrétaire du droit commun, de s'entendre sur la démarche de base à adopter.

Les pays en voie de développement demandaient surtout que les pays industrialisés s'engagent par avance à l'établissement d'un tel fonds commun. La majorité des pays industrialisés, bien que tout à fait prêts à poursuivre l'étude des possibilités de création d'un tel fonds commun, ont trouvé très difficile d'approuver à l'avance la création d'un tel fonds commun. Il est clair que lorsqu'on négocie, il est difficile avant d'avoir terminé les négociations, qu'elles portent sur quoi que ce soit, de décider qu'on parviendra à s'entendre.

M. Roche: C'est la division idéologique dont M. Ramphal a parlé. Il a dit que les pays industrialisés voulaient négocier avant l'établissement du fonds, et que les pays en voie de développement veulent avoir ce fonds afin de pouvoir négocier. Étant donné qu'aucune résolution n'a été prise, quelle est la position actuelle à la suite de cette réunion?

M. Blum: Une déclaration approuvée a été faite par le président de la conférence. Par «approuvée» j'entends le libellé ayant été négocié et approuvé à la fois par les pays industrialisés et les pays en voie de développement, et même, du reste, par les pays socialistes. Cette déclaration a été approuvée par les membres de la conférence, pour ainsi dire, avant que le président ne la fasse. Elle n'a donc pas tout à fait le statut officiel d'une résolution, mais à toutes fins utiles elle a pratiquement la même force.

M. Roche: Est-ce que le Canada a pris la parole à ce sujet ou est-ce que nous avons déposé un document?

M. Blum: Le Canada a déposé un certain nombre de documents au cours des réunions préparatoires. Vous savez sans doute que dans des conférences comme celle de la CNUCED, les pays ne s'expriment pas individuellement. Les travaux de la CNUCED se font par groupes. Le groupe des pays industrialisés s'exprime par la voix de son porte-parole et le groupe des pays en voie de développement par celle de son propre porte-parole. Certes, le Canada a fait une déclaration lors de la conférence plénière, mais elle avait simplement pour but de dire que nous viendrions à la conférence, ce qui était indubitable, et que nous étions disposés à négocier pour voir s'il était possible de trouver le moyen d'établir un fonds commun utile.

M. Roche: Est-ce que nous avons fait des déclarations portant sur les négociations elles-mêmes?

M. Blum: Non. Ce genre de négociations ne le permet pas. Aucun pays ne fait véritablement de déclarations. Les déclarations faites au nom du Canada ont été faites par le groupe B, c'est-à-dire le groupe des pays industrialisés. Lorsque le porte-

[*Texte*]

which is a group of industrialized countries. When the spokesman of Group B spoke, he spoke on behalf of all the industrialized countries that are members of Group B, and that is the format of an UNCTAD negotiation. There is no real room for a country to speak unless it wishes to dissociate itself from its group. Then, of course, any country is free to speak. But as long as it stays within the group formation, then a country normally does not speak on its own.

Mr. Roche: What do you think this Committee ought to recommend respecting a realistic step for Canada to take on the common fund?

Mr. Blum: Well, sir, it is very difficult. I think the present situation really does not lend itself, in my view, to any particular recommendation for the very reason that I mention. It is very difficult to say in advance what sort of common fund we should go for before we have looked at and studied the implications. Quite a number are very technical, particularly on the financial mechanisms concerned, the practical implications of a common fund. I think it is only after we have gone through this process of study, of discussion, of negotiation, so to speak, that at the end we will be left with a political judgment to be made or a decision to be made. I think it is at that particular time that the decision can be taken. I do not see that there is much more we can do now than simply continue the work that we have been doing so far.

• 2045

The Chairman: Monsieur Roche, could I put you on the next list? Next is Dr. Maurice Foster, the member from Algoma, followed by Mr. MacDonald, Mr. Parent and then others, if not Monsieur Roche. Mr. Foster.

Mr. Foster: Thank you very much, Mr. Chairman. My questions will relate mostly to the Energy Commission of the CIEC negotiations. I am wondering and perhaps I guess it is Mr. Hooper, is it, that is the responsible person. We saw at the start of this year a moderation of the increases in the costs of OPEC oil by Saudi Arabia. I wonder if this is an indication that the Energy Commission is going better than some of the other commissions in CIEC and whether in fact we actually have a moderation in the demands for increases in the price of crude oil, whether because the OPEC countries are so heavily invested in the oil-consuming countries that it would destroy their economies by the inflation caused from a very rapid increase in crude oil prices or whatever reason. I am just wondering if you could give us your impression whether there is more progress in that Commission than in the other ones and whether the benefits that the western consuming countries were looking for when they initially approached OPEC for meetings have substantially been realized already.

Mr. R. P. Hooper (Senior Adviser, International Oil and Gas Division, Department of Energy, Mines and Resources): Mr. Foster, I would like to think the conference had a lot to do with it. On the other hand, you have to think also there was probably a lot of discussion between the United States

[*Traduction*]

parole du groupe B s'exprime, il s'exprime au nom de tous les pays industrialisés, membres du groupe B, et c'est la procédure respectée lors de négociations de la CNUCED. Un pays ne peut pas vraiment s'exprimer individuellement à moins qu'il ne souhaite se dissocier de son groupe. Alors, bien entendu, ce pays a toute liberté de s'exprimer, mais tant qu'il reste dans le groupe, il n'est pas censé s'exprimer individuellement.

M. Roche: Quelles mesures réalistes devrait recommander ce Comité, d'après vous, pour le Canada, relativement à ce fonds commun?

M. Blum: Monsieur, c'est délicat. La situation actuelle ne se prête pas véritablement, à mon avis, à une recommandation quelconque pour la raison même que je viens de mentionner. Il est très difficile de dire à l'avance quelle sorte de fonds commun nous devrions préconiser avant d'avoir étudié toutes les implications. Un grand nombre sont très techniques, surtout en ce qui concerne les mécanismes financiers, les implications pratiques d'un fonds commun. Ce n'est qu'à la fin de ces études, de ces discussions, de ces négociations, pour ainsi dire, que nous pourrons prendre une décision politique fondée sur notre jugement. Ce n'est qu'à ce moment-là que la décision pourra être prise. Je ne pense pas que nous puissions faire beaucoup plus maintenant que continuer simplement à faire ce que nous avons fait jusqu'à présent.

Le président: Monsieur Roche, pourrais-je vous inscrire pour le prochain tour? Le suivant est M. Maurice Foster, député d'Algoma, suivi de M. MacDonald, M. Parent et d'autres s'ils le veulent, sinon de nouveau M. Roche. Monsieur Foster.

M. Foster: Je vous remercie infiniment, monsieur le président. Mes questions porteront principalement sur la Commission énergétique de la CCEI. Je ne suis pas sûr mais je pense que c'est M. Hooper qui en est responsable. Nous avons constaté au début de cette année une modération de l'augmentation du prix du pétrole de l'OPEP provoquée par l'Arabie Saoudite. Je me demande si nous pouvons en conclure que la Commission énergétique connaît moins de problèmes que d'autres commissions de la CCEI et si en réalité cette modération des demandes de majoration du prix du pétrole brut est due au fait que les pays le l'OPEP ont tellement investi dans les pays consommateurs de pétrole que l'inflation provoquée par une augmentation très rapide des prix du pétrole brut ruinerait leurs propres économies, ou s'il y a d'autres raisons. Pourriez-vous simplement nous dire si selon vous les progrès sont plus rapides au sein de cette Commission que dans les autres et si les avantages recherchés par les pays occidentaux consommateurs en invitant au départ les membres de l'OPEP à participer à ces réunions se sont déjà considérablement concrétisés?

M. R. P. Hooper (Conseiller supérieur, Pétrole et gaz naturel, Marché international, ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources): Monsieur Foster, j'aimerais penser que la conférence y est pour beaucoup. D'un autre côté, il ne faut pas oublier qu'il y a probablement eu beaucoup de

[*Text*]

Embassy and the Saudi administration on the subject as well, as they have a fairly close relationship. The Saudis did two things. First of all they persuaded Iran to go along with the price freeze for one year. Then, when this new price increase proposal came up, they started off by saying they were not going to agree to any increase at all. Then, when they finally came up with the 5 per cent they said that was a concession already, to go to 5 per cent instead of 10 per cent, because they had originally decided not to have any increase.

They gave three different reasons for what they expected to get out of this approach to moderate the price of oil. The first one was the statement that they were afraid that any abnormal increase would impede the recovery that seemed to be coming on from the recession. I think there that was a legitimate understanding on their part. Most of the people involved in Saudi Arabia in this affair have been educated at universities in the United States and have a pretty good idea of the world economy and they were sincerely concerned. In fact, they even offered the probability that if there was a substantial increase there could be a continuing deepening recession which might bring on Communist régimes in countries like France or Italy. Of course, they are very much anti-Communist in Saudi Arabia.

Then they went on to say that another hope was that there would be progress in the north-south dialogue. And the third thing that they were hoping to get out of this price moderation was a solution to the Middle East problem, the current impasse on establishing a home for the Palestinians and so forth. So they did it and it seems to have worked reasonably well. It has not had the effect that it might have had on, say, Iran.

• 2050

It was pretty easy to anticipate what would happen as a result of their holding the price down and their announcement that they were going to increase production, because a lot of the other countries in OPEC, such as Nigeria, Algeria and Libya, have high-quality oil that remains high priced. It has a low sulphur content and it has a high value to the western world, so they are not required to reduce their production. The impact was going to be on Iran and Saudi Arabia. But unfortunately they had a bad storm in the month of January outside of Saudi Arabia and they never got anywhere close to the anticipated production they were trying to head for. They were looking to go up to 10 or 11 million barrels a day; I think they averaged about 8 million in January as I recall.

The other day I asked what had happened in February. It was one of the Aramco companies and the fellow told me that they had been instructed not to tell anybody what had happened, but he said that it was about 600,000 barrels a day higher than January, so they did not do too well in February either. Nevertheless, the low price is holding, but it does create problems.

As a matter of interest, a large amount of the oil that Saudi Arabia had surplus was a low-grade oil, heavy oil with a high sulphur content, and some companies trying to take advantage

[*Translation*]

discussions entre l'ambassade des États-Unis et l'administration saoudienne à ce sujet étant donné les liens assez étroits qui les unissent. L'Arabie Saoudite a fait deux choses. Tout d'abord, elle a réussi à persuader l'Iran de bloquer les prix pour un an. Ensuite, à l'annonce de cette nouvelle proposition d'augmentation des prix, elle a d'abord dit qu'elle n'approuverait aucune augmentation. Lorsqu'elle a finalement accepté une augmentation de 5 p. 100, elle a dit que c'était déjà une concession puisqu'à l'origine elle avait décidé de ne pratiquer aucune augmentation.

Elle a donné trois raisons différentes de ce qu'elle attendait de cette attitude modérée. Premièrement, elle a dit avoir peur que toute augmentation excessive ne freine la reprise qui devrait suivre la récession. Cette attitude était tout à fait légitime. La plupart des responsables en Arabie Saoudite dans ce domaine ont été formés dans des universités américaines et ont une très bonne idée de l'économie mondiale, et étaient sincèrement préoccupés. D'ailleurs, ils ont même évoqué la possibilité qu'en cas d'augmentation considérable il puisse y avoir une aggravation de la récession risquant de mener au pouvoir dans des pays comme la France ou l'Italie un régime communiste. Naturellement, ils sont très anti-communistes en Arabie Saoudite.

L'Arabie Saoudite a ajouté qu'elle mettait également beaucoup d'espoir dans la conférence nord-sud. Et, troisièmement, elle espérait que cette modération permettrait d'aboutir à une solution dans le Moyen-Orient, de sortir de l'impasse actuelle dans l'établissement d'un foyer pour les Palestiniens, etc. Ils l'ont fait et cela a apparemment bien marché. Cela n'a pas eu les répercussions attendues sur l'Iran par exemple.

Il était assez facile de prévoir ce qui se passerait si l'on maintenait les prix assez bas et si l'on annonçait que la pollution serait accrue car beaucoup des autres pays de l'OPEP, comme le Nigeria, l'Algérie et la Libye ont du pétrole en grande qualité qui reste assez cher. La teneur en soufre est faible et il est très précieux pour le monde occidental, si bien qu'on ne leur a pas demandé de freiner leur production. C'étaient l'Iran et l'Arabie-saoudite qui devaient s'en ressentir. Malheureusement, il y a eu une grosse tempête en janvier, près de l'Arabie-saoudite et ils n'ont jamais pu produire ce qui était prévu. Ils envisageaient de pousser leur production jusqu'à 10 ou 11 millions de barils par jour et, si je me souviens bien, ils atteignaient en janvier une moyenne de 8 millions.

L'autre jour, j'ai demandé ce qu'il en avait été en février. Je m'adressais au représentant d'une des sociétés Aramco qui m'a répondu qu'on l'avait prié de n'en rien dire à personne, mais que c'était à peu près 600,000 barrils de plus par jour qu'en janvier, ce qui n'est donc pas très brillant non plus. Néanmoins, le prix reste bas et cela crée des problèmes.

Une grosse quantité du pétrole excédentaire de l'Arabie-saoudite était du pétrole de qualité inférieure, de l'huile lourde à forte teneur en soufre, et certaines sociétés essayaient de

[*Texte*]

of this low price discovered that when they were buying it and bringing it in—into Canada, for example—they immediately ran into some of our environmental anti-pollution laws that restrict the sulphur content in fuel oil. So there have been some problems.

However, the fact is that they have made the effort. The big question is: how long will it continue? There has been constant talk of a compromise occurring sometime this year. For example, as you know, the majority went up 10 per cent. Saudi Arabia went up to 5 per cent, and the Emirates went along with Saudi Arabia. Then Indonesia went up only 6.2 per cent, I think, because the Japanese said that if they would not hold the price down they would buy from somebody else. They are very pragmatic about that sort of thing. So it has not yet had the effect of pushing the other prices down because the Saudis have not been able to get production up to the level that would cause problems in Iran.

Kuwait productions are down considerably, but that does not bother the Kuwaitese because they have a small population anyway and they are happy to have a low production. As a matter of fact, for the last couple of years Kuwait has been producing at about half of what it did a few years ago.

Mr. Foster: So you say that even though the Saudis are selling for 60 cents a barrel less, or so, that has not really shot their production ahead and the countries that are selling for 60 cent a barrel more or so, their sales have not dropped off.

Mr. Hooper: Not yet; there was another factor. In the month of January there was a big drop in liftings from all the OPEC countries. It went down by about 5 million barrels a day from November and December. It was running around 34 million a day in November and December, then it dropped down to 28 million a day in January, which is what we were expecting because everybody had been loading up in those two months in anticipation of a price increase. Inventories in the western countries were very high and the oil companies just started to back off.

The Chairman: Would Mr. Blackburn from External Affairs like to comment further on the question?

Mr. R. J. Blackburn (Deputy Director, Transport Communications and Energy Division, Department of External Affairs): Sure, just on that one. It strikes me that perhaps one of the reasons that Saudi Arabia felt confident in pursuing its position of restraining its own increase to 5 per cent, and the reason some of the other countries that have been talking, as usual, of increases up to about 35 per cent . . . .

• 2055

I think we are in an increase which would average out, if the market shares stayed the same, at around 8 per cent, and the reason is, I think, that CIEC has forcussed a great deal of attention on the function of the price of oil and the supply of oil in the world economy and the very damaging effects of further large increases at particular times, and the common need of all of the countries around the table at CIEC to look

[*Traduction*]

profiter de ce bas prix, et se sont aperçus qu'en l'achetant, et en l'important, par exemple, au Canada, ils se heurtaient immédiatement aux lois sur la lutte contre la pollution qui limitaient la teneur en soufre du pétrole combustible. Cela a donc posé quelques problèmes.

Toutefois, l'effort fut fait. Il s'agit de savoir maintenant combien de temps cela va durer. On a beaucoup parlé d'un compromis pour cette année. Par exemple, vous savez qu'en général, les prix ont monté de 10 p. 100. L'Arabie-saoudite n'a haussé les siens que de 5 p. 100 et les Emirats de même. Puis l'Indonésie a atteint 6.2 p. 100 car les Japonais ont déclaré que si elle ne contenait pas les prix, elle perdrait leur clientèle. Dans ce genre de choses, ils sont très pragmatiques. Cela n'a donc pas encore eu pour effet d'abaisser les autres prix car les Saoudiens n'ont pas réussi à maintenir la production au niveau qui aurait pu poser des problèmes à l'Iran.

Les productions du Kuwait ont considérablement diminué mais cela n'ennuie pas trop les Kuwaitais qui ne sont pas très nombreux de toute façon et qui se contentent d'une faible production. D'ailleurs, dans les deux dernières années, le Kuwait a produit environ la moitié de ce qu'il produisait il y a quelques années.

M. Foster: Vous dites donc que même si les Saoudiens vendent 60¢ le barril de moins, cela n'a pas véritablemenent poussé leur production et les pays vendant à 60¢ de plus le barril, n'ont pas vu leur volume diminuer.

M. Hooper: Pas encore. Toutefois, il y a un autre facteur. Au mois de janvier, il y a eu une grosse chute des remontées de tous les pays de l'OPEP. La diminution fut d'environ 5 millions de barils par jour entre novembre et décembre. Les remontées en novembre et décembre étaient à peu près de 34 millions par jour, mais ont tombé à 28 millions en janvier. Nous nous y attendions car tout le monde avait beaucoup forcé les chargements au cours de ces deux mois, prévoyant la hausse des prix. Les stocks des pays occidentaux étaient très importants, et les compagnies pétrolières commençaient simplement à ralentir.

Le président: M. Blackburn, des Affaires extérieures, voudrait-il ajouter quelque chose?

M. R. J. Blackburn (Directeur adjoint, Division des transports, des communications et de l'énergie, ministère des Affaires extérieures): Une des raisons, peut-être pour laquelle l'Arabie-saoudite a pensé qu'elle pouvait maintenir sa position et contenir sa hausse à 5 p. 100, alors que d'autres pays parlaient d'habitude de hausses atteignant environ 35 p. 100 . . .

Je crois que nous en arrivons maintenant à une augmentation qui va s'établir en moyenne autour de 8 p. 100 si les actions restent au même niveau. Cela serait dû au fait que le CCEI s'est énormément évertué à attirer l'attention sur le rôle que jouent le prix et l'approvisionnement en pétrole dans l'économie mondiale et sur les répercussions fort néfastes que peuvent avoir des augmentations de prix à certains moments.

[*Text*]

down towards a period, probably 1985-1990, where we are going to be facing, quite likely, absolute shortages of hydrocarbons and the need beyond that period to have alternatives.

Obviously, if energy planning and investment is to take place, whether it is public or private, you have to have some idea of what is happening. You have to have a strong economy where people can make rational investments and I think that this kind of message is one that the industrialized countries have been trying to get across at CIEC.

I think there is quite good evidence that there is some response and I see some evidence, certainly, in the fact that after several months—two and a half years, I guess—of fairly sustained increases in the OPEC market price of crude, we had a 15-month freeze, and then quite a severe difference of opinion in January this year, when the price increase came again, as to just how much of an increase the world economy could stand at this stage.

Mr. Foster: It occurs to me that you really have a functioning mechanism there, as far as energy is concerned, to do exactly what the conference is all about. Do you envisage the ultimate solution as being some type of negotiating arrangement that you have now or will there be some more structured arrangement or more technical kind of arrangement, working under some agency from the United Nations? Or do you think the present mechanism, perhaps with some modifications, will be the ultimate solution to the energy side of the commission—at least, the price of crude oil?

Mr. Hooper: Well, it is possible but not probable that there might end up being something like this.

In the IEA, we formed something that originally was thought to be impossible: we got everybody to agree to a common method of sharing supply in an emergency and developing the means to reduce demand in the future; and it has been discussed in the Commission. But so far, the OPEC countries have been pretty emphatic that it is their sovereign right to decide what the price will be at any point in time.

However, the United States had proposed an energy institute which would offer expert advice to the LDCs on what to to do about their energy problems and there has been talk about a fund to finance some of this development; and it is possible that there may end up being, at some point, say, an enlargement of the IEA to a combined IEA-OPEC meeting. It is something that would probably be desirable if you can convince OPEC that it is in their interests to get involved, but so far they have shied away from it pretty much—but it is possible that it will occur.

Mr. Blackburn was involved with some of the detailed discussions that were leading up to that possibility and some of the countries would like to see a continuing dialogue on energy on both sides; because, after all, the LDCs are being hurt rather badly by all this, too. It is a possibility, but so far some of the more radical OPEC countries, like Iraq and, I guess, Algeria, are not too favourably disposed towards it.

[*Translation*]

Et, naturellement, la conférence a étudié le fait qu'aux environs probablement de 1985-1990 tous les pays auront besoin de trouver des solutions de rechange car ils se trouveront confrontés avec un manque total d'hydrocarbures.

Il n'y a pas de doute que si l'on veut planifier et investir dans le domaine de l'énergie, que ce soit dans le secteur public ou privé, il faut prévoir plus ou moins ce qui va se produire. Il faut que l'économie soit saine si l'on veut que les gens y investissent et je crois que c'est ce qu'ont essayé de faire comprendre les pays industrialisés lors de la conférence sur la coopération économique internationale.

Je pense que cette attitude a eu des rppercussions qui me semblent confirmées par le fait qu'après des mois, après 2 ans et demi, plutôt, d'augmentations continues sur le marché de l'OPEP et des prix du pétrole brut, nous avons pu assister à un blocage de 15 mois et à des divergences d'opinions très marquées en janvier cette année quand le prix a augmenté à nouveau pour décider jusqu'à quel point l'économie mondiale pourrait l'absorber.

M. Foster: Il me semble que vous avez là un rouage en place qui vous permet dans le domaine de l'énergie, d'appliquer ce que la conférence recommande. Ou, est-ce que vous envasagez, comme solution ultime d'utiliser quelque genre d'accord dont vous disposez déjà ou de négocier quelques arrangements plus structurés ou techniques dans le cadre d'un organisme des Nations Unies? Ou est-ce que vous pensez que le rouage en place pourrait, être modifié d'une certaine façon et constituer pour la Commission une solution ultime tout au moins pour l'établissement du prix du pétrole brut?

M. Hooper: C'est possible et non probable qu'il en soit, ainsi en fin de compte.

Au sein de l'Agence internationale de l'énergie nous avons réussi quelque chose qui paraissait au début impossible c'est-à-dire d'obtenir l'unanimité sur le partage et l'approvisionnement en cas d'urgence et sur l'établissement de moyens pour réduire la demande à l'avenir. Cette question a été discutée au sein de la Commission. Or, les pays de l'OPEP sont très catégoriques et tiennent à leur droit souverain d'établir le prix du pétrole à tout moment.

Toutefois, les États-Unis ont proposé de créer un institut de l'énergie qui fournirait des avis d'experts aux pays à croissance lente afin de résoudre leurs problèmes dans le domaine de l'énergie. On a songé à créer un fonds qui financerait en partie cette activité et il est possible que l'Agence internationale de l'énergie verrait son rôle s'accroître et pourrait combiner ses activités avec celles de l'OPEP. Ce serait sans doute souhaitable si vous pouviez convaincre l'OPEP qu'elle aurait intérêt à s'y intéresser mais jusqu'ici cette organisation a évité la question.

M. Blackburn s'est occupé jusqu'à un certain point des discussions approfondies qui menaient dans cette voie et certains des pas seraient favorables à ce qu'entre les deux côtés s'établisse un dialogue continu sur cette question d'énergie car, après tout, les pays les moins développés sont durement touchés, eux-aussi. Jusqu'ici cependant des pays parmi les plus

[*Texte*]

The Chairman: Mr. Bergbusch would like to add something, if you will permit it.

Mr. Foster: Yes, certainly.

The Chairman: And Mr. Blackburn also.

Mr. Bergbusch: I think this is one of the great question marks in the conference which is unresolved. I think one of the formulas we have used in our own minds is that certainly there will be little chance of a continuing energy dialogue in the near future, at least, unless within the framework of the conference the industrialized countries and the OPEC countries can also do something which will lead to the acquiescence of the developing countries in anything that they may contemplate among themselves because there are, let us say, political leverages as well as ones from the developing countries to the OPEC countries and because the developing countries also are not going to acquiesce vis-à-vis us unless they see that there is something in the package for them. I think the detail of this is somethinbg on which Bob Blackburn might also want to comment further.

• 2100

Mr. Blackburn: Yes, thank you, Mr. Chairman, if I could to show Mr. Roche that really this is a very dynamic process and I do not agree entirely with Mr. Hooper's pessimism about the possibility of their being a dialogue. I think it reflects probably the kind of approach in a negotiation that Armand Blum talked about a minute ago. I think the developing countries see this as an industrialized country concern and so they are going to make sure that we do not think we have it in our pocket early on in the negotiation while they still have other objectives that they are interested in pursuing.

I think there is quite a bit of evidence that some of the OPEC countries see the use of an ongoing dialogue in energy. There is no other place where this is happening now. It was very very difficult to put CIEC together, to get the energy commission together. We tried to do it. There were a number of attempts, most of which were abortive until finally two years after the oil price increases we managed to put CIEC together. People there represent about 90 per cent of the world's oil production, and a higher proportion than that of its consumers, I think.

It seems to me that there would be much to be said for carrying on a meeting of a group like that. I do not know just what the mechanism for it will be, whether it will be possible to break the link with the other three areas which was established at the time CIEC was initiated, but I am really quite optimistic that there will be a continuing dialogue, as Art Bergbusch says, if the conference as a whole arrives at solutions which are interesting enough to all of the countries involved.

Mr. Foster: Does the institute . . .

[*Traduction*]

radicaux de l'OPEP, comme l'Irak et l'Algérie ne se sont pas montrés trop en faveur de cette solution.

Le président: Bergbusch voudrait ajouter quelque chose, si vous le permettez.

M. Foster: Certainement.

Le président: Et monsieur Blackburn aussi.

M. Bergbusch: Je crois que cela reste un des grands points d'interrogation de la conférence. Je crois qu'il ne nous paraissait pas y avoir beaucoup de possibilité de dialogue sur l'énergie pour un proche avenir si, dans le cadre de la conférence, les pays industrialisés et les pays de l'OPEC n'arrivaient pas à convaincre les pays en voie de développement de donner leur approbation à certaines des mesures envisagées. S'il existe, d'une part, des pressions politiques, il y en a aussi qui viennent des pays en voie de développement, pour les pays de l'OPEP; et, il est évident que ces pays en voie de développement ne vont pas donner leur approbation à moins qu'ils en tirent certains avantages. Je crois que Bob Blackburn voudrait en dire plus long.

M. Blackburn: Merci, monsieur le président, je voudrais démontrer à M. Roche qu'il s'agit là d'un processus très dynamique et que je ne suis pas tout à fait d'acord avec M. Hooper qui se montre pressimiste quant à la possibilité d,établir ce dialogue. Je crois qu'il s'agit là plutôt du genre de négociations dont Armand Blum a parlé il y a un instant, c'est-à-dire au fait que les pays en voie de développement croient que ce sont les pays industrialisés que se souvient de cette question et ils ne voudraient pas que nous pensions avoir gain de cause dès le début car ils voudraient aussi faire intervenir d'autres objectifs.

Je crois que tout prouve que les pays de l'OPEC seraient favorables à l'établissement d'un dialogue continu sur l'énergie mais il ne semble pas que cela soit le cas dans d'autres domaines. Il a été très difficile d'établir cette conférence sur la coopération économique internationale, de réunir cette commission sur l'énergie et ce n'est qu'après toutes sortes d'échecs qu'enfin deux ans après les prix du pétrole avaient augmenté, que nous avons réussi. Ceux qui y participent représentent à peu près les 9 dixièmes des producteurs mondiaux de pétrole et, je crois, une plus grande proportion encore des consommateurs.

Il me semble qu'il y a beaucoup d'arguments qui militent en faveur de la réunion d'un groupe de ce genre et, même si je ne puis préciser comment on y parviendrait, comment on pourrait briser le lien établi avec les trois autres domaines au moment où la conférence avait été lancée, mais je reste très optimiste. Je crois que le dialogue continu s'établira, comme Art Bergbusch l'a indiqué, si la conférence dans son ensemble aboutit à travers des solutions qui intéressent suffisamment tous les pays en cause.

M. Foster: Est-ce que l'institut . . .

[*Text*]

The Chairman: Mr. Bergbusch would like to continue.

Mr. Bergbusch: I do not want to interrupt the query about the institute, I would just mention that there is a broader aspect for this which you may wish to address later on within this Committee and that is if you like, the fuller integration of the oil rich, the OPEC countries, with their enormous surpluses into the international economic system. Mr. Neufeld, who is in the IMF context has been working on the financial side of this. We have been addressing the energy context very specifically here, but there is this broader aspect there, too, of bringing them more fully into the international economic management on the financial side, which may be in some ways related to what we are discussing here on the energy side.

I did not mean to interrupt your question.

Mr. Foster: It was really sort of going towards your answer. In this institute which has been proposed by the United States obviously there have been negotiations between the oil producers and consuming nations. Is there an aspect to that related to the LDC's, as well? For instance, is OPEC suggesting that they might give some advantage to the LDC's in the price of their oil or are they suggesting that some of these surplus funds from the oil dollars would go into the common fund for stabilizing commodity prices? Can you describe the energy commission, as it relates to the LDC's?

• 2105

Mr. Blackburn: Yes. The institute which was referred to is really a shorthand. I do not think really at this stage we have come to grips with institutional arrangements, either for continuing dialogue or for these other purposes that institutes, financing facilities or whatever might serve. I think at this point we are looking towards areas where useful work might be done, and certainly one of the main areas where there is general agreement that something must be done is to provide the energy that oil-importing developing countries need to support their development programs, their economic hopes for the future, in which Canada and other industrialized countries have been very closely identified. The ways of doing this, I think international institutions have already done a great deal in financing short-term deficits, dislocations caused by oil price increases, but over the long term you are going to have to find more satisfactory solutions, and the idea of technical assistance to do proper resources surveys, to develop energy infrastructure so that you can make proper plans, so that you can negotiate with international companies that want to come in, so that you can have a rational planning situation, so that you do not for lack of any better alternative just decide to buy a turnkey nuclear plant or something like this.

I think there is a strong interest on all sides in having oil-importing developing countries meet their energy needs in a rational way in the future. Obviously this has financial implications. Whether existing international institutions can

[*Translation*]

Le président: M. Bergbusch voudrait continuer.

M. Bergbusch: Je ne voudrais pas vous interrompre dans votre question sur l'institut mais j'aimerais simplement préciser qu'il y a aussi un aspect plus vaste de la question dont le comité voudra sans doute s'occuper plus tard. Il s'agit de l'intégration plus complète des pays qui disposent du pétrole, des pays de l'OPEC avec leurs énormes surplus, dans le système économique international. M. Neufeld, qui œuvre dans le cadre du FIM, a effectué des travaux sur l'aspect financier de cette question. Jusqu'ici nous nous en étions tenus au contexte très précis de l'énergie mais maintenant nous aimerions nous occuper d'intégrer cette question plus généralement dans le contexte financier de la gestion économique internationale.

Je ne voudrais pas vous empêcher de poser votre question.

M. Foster: Ma question entrait en quelque sorte dans le cadre de votre réponse. Il n'y a aucun doute que lorsque cet institut a été proposé par les États-Unis, il y a eu des négociations entre les producteurs de pétrole et les nations consommatrices mais est-ce que les pays les moins développés étaient considérer dans ces négociations? Par exemple, est-ce que l'OPEP est prête à fournir aux pays les moins développés des avantages pour le prix de leur pétrole ou est-elle prête à verser des fonds de surplus du pétrole à une caisse commune qui servirait à stabiliser les prix des produits? Pourriez-vous nous dire comment vous concevez le rôle de cette commission de l'énergie dans le cas des pays les moins développés.

M. Blackburn: Ainsi, l'institut dont nous parlons n'est en fait qu'un condensé, je ne crois pas que pour l'instant nous en soyons encore arrivés à des accords institutionnels en vue d'établir un dialogue continu ou des arrangements financiers. Je crois que, pour l'instant, nous nous bornons à étudier quels sont les domaines où nous pouvons œuvrer utilement et l'un de ces domaines sur lequel nous sommes tous d'accord c'est la fourniture d'énergie nécessaire aux pays non industrialisés importateurs de pétrole pour qu'ils puissent continuer à appliquer leurs programmes de développement et concrétiser leurs espoirs économiques et dans ce contexte, on peut citer le travail de pays tels que le Canada et d'autres pays industrialisés. Je crois que jusqu'ici les institutions internationales ont fait beaucoup pour financer les déficits à brève échéance, pour aplanir les difficultés créées par les augmentations du prix du pétrole mais je pense aussi que pour régler les problèmes à longue échéance il va falloir trouver des solutions plus satisfaisantes. Aider dans le domaines des enquêtes appropriées sur les ressources, aider à développer l'infrastructure énergétique, à établir une planification appropriée, à négocier avec les sociétés internationales qui veulent participer au développement, par exemple dans le cas des achats d'installations nucléaires essentielles etc., voilà les objectif que nous poursuivons à longue échéance.

Je crois qu'on s'intéresse beaucoup de tous côtés à ce que les pays en voie de développement importateurs de pétrole puissent satisfaire pour l'avenir d'une façon rationnelle leurs besoins en énergie. Il est certain que pour en arriver là, il

[*Texte*]

provide adequate funds or whether it is realistic to think of new funds being available for this is not clear yet. Certainly it would be very attractive if some OPEC funds could be recycled in this direction, especially if they were additional funds. But that is not a question that has been settled yet, and as for the institutions, whether it is called an institute or something else, I think that will happen later, after we have decided as a conference just where we want to go.

An area which I should mention in this context is research and development, where obviously the developing and developed countries, including the OPEC countries, have a very great interest in developing alternative energy resources of the future. That might come into this general framework as well.

The Chairman: If you would like to add briefly . . .

Mr. Hooper: Yes, very briefly. That is not to say that OPEC are not already doing some things. On certain sales of oil, for example to India, they are extending 12 months credit, which is equivalent to 10 or 15 cents a barrel per month of a discount on the price of oil. They have created this fund to start with that they have put $800 million into, to help them, and there is the other problem too. One of the things that overhangs the Energy Commission in the idea of doing something is that if we do not do something, it is always open to OPEC to raise the price by some amount and then segregate a certain amount of it, to turn around and give it to the less-developed countries that are hurt, and it just comes out of our pocket into theirs. That proposal actually has been made by one of the OPEC countries within OPEC. It has not really seen the light of day, but it does exist.

The Chairman: Next is Mr. David MacDonald, the member from Egmont, followed by Mr. Parent and Mr. Breau.

Mr. MacDonald (Egmont): Mr. Chairman, I would like to come back to the discussion that Mr. Roche was having with respect to the common front. Now that it has been indicated that there was a statement that was agreed to by the participants at the Conference, made by the President, I wonder if that statement can be made available to the Committee? I presume it is a public document. Is it not?

Mr. Bergbusch: Perhaps I could answer this one. Three statements were made at the end of the Conference, one by Group B, one by the Group of 77, and one by the Chairman. Certainly those are all in the public domain and could readily be made available.

Mr. MacDonald (Egmont): I would have thought, quite frankly, they would have been available to us here this evening. Maybe there was some problem in getting them here tonight. I do not know. But it is a bit difficult. I share Mr. Roche's frustration that documents which are available and in the public domain are not available to the Committee when we are discussing these things with the officials. I know they were

[*Traduction*]

faudra résoudre des difficultés financières et que, dans cette optique, il n'est pas certain que les institutions internationales actuelles pourront fournir des fonds suffisants ou que l'on pourra disposer de nouveaux fonds. Naturellement une solution fort séduisante serait que des fonds de l'OPEP soient recyclés pour être affectés à ces besoins, particulièrement dans le cas de fonds supplémentaires mais cette question n'a pas encore été réglée. Quant à la situation des institutions, qu'on les dénomme instituts ou autres, je crois que lorsque nous nous réunirons pour la conférence nous établirons alors dans quelle voie nous nous dirigerons.

Dans cette optique je voudrais parler de la recherche et du développement car il est évident que les pays aussi bien industrialisés que non industrialisés, y compris les pays de l'OPEP, il y aura tout intérêt à découvrir pour l'avenir des ressources énergétiques de remplacement. Cette question entrerait aussi dans ce cadre général.

Le président: Pourriez-vous brièvement ajouter . . .

M. Hooper: Oui, très brièvement. Je ne dirai pas que les pays de l'OPEP ne font rien en ce sens; pour certaines ventes de pétrole par exemple aux Indes, ils accordent un crédit de 12 mois, ce qui équivaut à une remise de 10c à 15c. du baril de pétrole; ils ont établi une caisse avec 800 millions de dollars. Et il y a aussi cet autre problème qui se pose: la Commission de l'énergie se trouve poussée à agir car autrement les pays de l'OPEP pourraient toujours augmenter d'un certain montant le prix de leur pétrole et puis, ensuite en réserver une partie pour verser aux pays les moins développés et les plus durement touchés. Ce seroit une façon de nous soutirer de l'argent pour le verser dans leur poche. L'un des pays de l'OPEP en a d'ailleurs fait la proposition.

Le président: Le prochain sur ma liste est M. David MacDonald, député d'Egmont et ensuite ce sera le tour de M. Parent puis de M. Breau.

M. MacDonald (Egmont): Monsieur le président, je voudrais en revenir à cette discussion de M. Roche sur le front commun. Puisqu'on a indiqué que le président de la conférence avait fait une déclaration à laquelle les participants avaient donné leur accord, je me demande alors si nous ne pourrions obtenir au Comité cette déclaration? Je suppose qu'il s'agit d'un document public?

M. Bergbusch: Vous permettez que je réponde? Trois déclarations ont été présentées à la fin de la conférence: l'une par le groupe B, l'autre par le groupe 77 et une troisième par le président. Il s'agit dans tous les cas de documents publics et qui peuvent facilement être consultés.

M. MacDonald (Egmont): J'aurais, je vous l'avoue, aimer les avoir ce soir. Peut-être a-t-on rencontré certaines difficultés pour les apporter ici ce soir, je n'en sais rien. Je partage toutefois les frustrations de M. Roche en ce sens que ces documents qui sont du domaine public ne sont pas ici au Comité lorsque nous en discutons avec les fonctionnaires. Je sais que les documents n'étaient pas disponibles la semaine

[*Text*]

not available last week, but they certainly are available this week. At least that is my understanding.

• 2110

It would also be useful I think to know if at these preparatory sessions Canada really attempted to move the position of Group B from the position that it had adopted primarily at the UNCTAD meetings in Nairobi.

Perhaps Mr. Blum can tell us to what degree we were able to influence any movement among the Group B countries, because I assume that without some movement on the part of Group B countries in this area, the very things that we have been discussing in terms of getting some kind of rational framework, some kind of assurances on the energy side, would really not be forthcoming. I suspect there has to be some clear indication from the Group B countries that we are serious about a bargain, otherwise no bargain will be struck.

Mr. Blum: Yes, Mr. MacDonald, as a matter of fact Canada did play, I think, an important role in the preparatory meetings. On the occasion of the first preparatory meeting, Canada circulated a paper to the whole meeting, and in that paper we basically said two things. We said that as we were going to enter into an examination of something which was quite unique, and since there were, one could envisage offhand, quite a number of technical problems, one of the things that we should do would be to look at all the options that could be envisaged of a common fund.

The UNCTAD Secretariat had come up with some papers explaining the type of common fund that they envisaged. In our view, that type of common fund could present quite a number of problems and therefore we suggested that in addition to that proposal that had been made by the Secretariat, that a number of other options, which had been talked about at one time or another, should also be looked at and studied, so that, as a result of it, we countries going through the exercise could determine what seemed to make the most sense.

The second part in substance of the Canadian paper referred to the question of one of the possible approaches to the problem that a common fund sought to cure, which was the required need for financing when establishing a buffer stock in an international commodity agreement. One of the possible solutions for that would also be the concept of joint consumer-producer financing; that is that when you set up a buffer stock under an international commodity agreement, you could have participation by both producers and consumers to the financing of that buffer stock.

The Canadian paper which made those two proposals in fact became, in a way, the approach of Group B, I think mainly by default, because our paper, I think it is fair to say, was perhaps the first paper submitted by any of the Group B countries at the first preparatory meeting that really looked at the whole situation and proposed a general approach. Group B then made up its own position which, to a great degree in fact, reflected the Canadian suggestion. So I think, from that point of view, one could say that Canada did play a certain role in having a Group B position formulated.

[*Translation*]

dernière mais ils devraient l'être cette semaine; du moins, c'est ce que j'ai cru comprendre.

Je crois qu'il serait bon de savoir si vraiment, lors des séances préparatoires, le Canada a essayé de faire changer d'avis au groupe B par rapport à la position qu'il avait adoptée lors des séances de l'UNCTAD à Nairobi.

Peut-être que M. Blum pourrait nous dire jusqu'à quel point nous avons pu influencer la position des pays du groupe B car je suppose que, si ces pays n'avaient pas changé d'attitude, il y aurait échec pour certaines des questions dont nous avons discuté, soit au point de vue établissement d'un cadre rationnel soit au point de vue assurance dans le domaine de l'énergie. Je crois que les pays du groupe B devront nous garantir clairement qu'ils savent que nous sommes sérieux dans notre marché, autrement rien ne serait possible de ce côté-là.

M. Blum: Oui, monsieur le président. Le Canada a joué un rôle très important lors des réunions préparatoires; par exemple, lors de la première réunion préparatoire, le Canada a distribué à tous les participants un document indiquant deux questions. Nous y indiquions que nous étions devant une situation unique et que du fait qu'on pouvait s'attendre à rencontrer toutes sortes de problèmes techniques, nous désirons examiner toutes les possibilités d'établir un fonds commun.

Le secrétariat de l'UNCTAD avait fourni des documents expliquant sa façon de concevoir ce fonds commun. A notre avis, cette proposition causait un certain nombre de difficultés et, par conséquent, nous proposions outre celle qu'avait indiqué le secrétariat, un certain nombre d'autres possibilités dont on avait parlé à un moment ou à un autre. Nous indiquions que nous devions examiner et étudier ces possibilités afin de choisir celle qui paraîtrait la plus appropriée.

Le deuxième point exposé par ce document canadien se rapportait à la question du financement nécessaire pour établir un stock tampon en cas d'accord international sur un produit, financement que l'on songeait à régler en établissant ce fonds commun. L'une des autres solutions possibles aurait été de faire financer ce stock tampon à la fois par le consommateur et par le producteur.

Le document canadien qui présentait ces deux propositions a, en fait, servi à inspirer l'attitude du groupe B, parce qu'il est juste de le reconnaître, ce document canadien était vraiment le premier soumis par un pays du groupe B, lors de cette séance préparatoire, qui réellement tenait compte de l'ensemble de la situation et proposait une façon générale de l'aborder. Je pense donc que, de ce point de vue, on peut dire que le Canada a joué un rôle certain dans la prise de position du groupe B.

[*Texte*]

Insofar as during the course of the conference itself was concerned, individual countries within Group B, of course, have different positions. The Canadian position, as I was suggesting before to Mr. Roche, has been pretty straightforward since the beginning, in that we would like to have a good look at all the implications of the possible options of a common fund and to then be able to make up our mind. It is very difficult to pass judgment in advance of having studied the implications of a proposal.

• 2115

Mr. MacDonald (Egmont): Does our commitment or concern extend as far as trying to draft up some proposal or at least put some flesh on the bones of a common fund, which would be seen as an initiative on our part and would also be perhaps a point of some reference, not only for other group B countries but for the developing countries as well? Or are we primarily in a reactive position with respect to the common fund proposals?

Mr. Blum: I think perhaps the right words now would be, "in an exploratory position".

I should say that some work was done during the conference in fleshing out what one might call possible elements of a common fund, particularly on the financial side. Perhaps I could give an example—there are a number of possibilities of doing a common fund.

The secretariat's view of a common fund is that you start by putting money in—you create the fund and you put in money, either by direct government contributions or by callable amounts on governments through various other financial means. Then, once you have got the sum of money, and once a commodity agreement is set up with a buffer stock, that buffer stock calls on the common fund and gets its money. That is one way of doing it.

Another way that has been mentioned is that you have what is called a pooling type of fund whereby you take a number of existing buffer stocks and you pool them together, and you realize certain economies from the fact that they are working together.

For example, some of the arguments made are that they could borrow at lower rates from the market or that there would be a certain offsetting effect. In other words, some buffer stocks might need money at a time when other buffer stocks would be flush with money, and therefore by pooling, the buffer stocks that needed the money would not have to go on the market and borrow the money: they could get the money from the buffer stocks that were flush with the money; because they do not always sell and buy at the same time.

Another possibility was a clearing where you would not pool the money but you would put in together whatever was surplus to your requirement at any one time.

So there are quite a number of options, but all of these involve, purely on the technical basis, very complicated financial mechanisms. This is why I was saying that it is very difficult to say which one will work until such time as we have explored them all.

[*Traduction*]

Au cours de la conférence, certains pays ne faisant partie de ce groupe B avaient naturellement adopté des positions différentes. La position canadienne, comme je l'avais dit précédemment à M. Roche, était d'emblée assez directe. Nous voulions connaître toutes les répercussions découlant des différentes façons d'établir ce fonds commun avant de prendre une décision. Il est difficile de juger une proposition avant d'en avoir étudié les répercussions.

M. MacDonald (Egmont): Est-ce qu'on s'est engagé ou intéressé à établir quelque proposition concrète de fonds commun qu'on pourrait considérer comme venant de notre part et qui pourrait servir de référence à d'autres pays du groupe B mais aussi aux pays en voie de développement? Ou est-ce que nous en sommes toujours à étudier ces propositions?

M. Blum: Peut-être qu'on pourrait répondre dans ce cas: «nous sommes en train d'examiner la question».

Je dirai qu'au cours de la conférence on a essayé de concrétiser les choses, de préciser les éléments éventuels de ce fonds commun, surtout du côté financier.

Prenons par exemple les différentes possibilités d'établissement d'un fonds commun: d'après le secrétariat, vous mettez une somme d'argent soit en vous servant des contributions directes du gouvernement ou d'autres moyens pour obtenir des fonds gouvernementaux; puis, une fois l'accord sur le produit établi avec le stock tampon, vous puisez dans le fonds commun pour constituer le stock. Voilà une façon de procéder.

Une autre serait de créer une caisse de centralisation englobant un certain nombre de stocks tampons pré existents, ce qui vous permettrait certaines économies puisqu'il y a exploitation commune.

L'argument avancé en faveur d'un tel processus c'est que dans le cas de ce fonds on pourrait y emprunter pour renflouer les stocks tampons les plus bas et qu'il pourrait y avoir certains effets compensatoires ainsi pour les stocks tampons nécessitant des injections de fonds on n'auraient pas besoin de se présenter sur le marché pour emprunter car on pourrait obtenir cet argent à partir des autres stocks tampons plus florissants. Ainsi, les ventes et les achats ne se feraient pas au même moment.

Il y aurait encore une autre possibilité: ce serait celle de créer une chambre de compensation où vous ne centraliseriez pas l'argent mais où vous accumuleriez les surplus.

Ainsi, il existe un certain nombre de possibilités à envisager, mais dans tous les cas, il faut mettre en jeu des rouages financiers très délicats. C'est la raison pour laquelle j'ai indiqué qu'on ne pouvait se prononcer tant qu'on ne les aurait pas étudiés tous.

[*Text*]

Is it, for example, likely that, given developments in the creation of buffer stocks, you will get buffer stocks which in fact do not always move together? For if they move together, then you do not get any economy: they all need money at the same time.

So until such time as you have a clear idea as to what it is all about, it is very difficult to make a judgment.

Mr. MacDonald (Egmont): I would just like, because my time is short, to swing to another area; and I think this is an area where we want a lot more information from the officials and from the Minister.

I would like to come over to the area of the International Monetary Fund because I believe that this is one area where there has been considerable concern expressed by the developing countries, and again an area of some tension between the developed and the developing nations.

I am wondering whether or not there are any serious discussions about IMF reforms; whether or not there has been any consideration given to the Commonwealth experts' report that suggested that the fund should move much more heavily in the area of discriminatory treatment in favour of the less-developing countries and the more seriously affected ones. Is there any thought to opening up and to reoriented the International Monetary Fund? Is that part of the agenda, and is there any progress being made in that area, or do you forecast any?

Mr. Bergbusch: This is an active area and perhaps Mr. Neufeld will take it.

Mr. E. P. Neufeld (General Director, International Trade Finance Branch, Department of Finance): Mr. Chairman, I should say first of all that we have just finished, some few months ago, a very long process of monetary reform which ended in an agreement on the part of the governors of the fund in a new set of articles for the IMF. These articles are presently before the various parliaments of the world and we expect that our own will be examining them before too long.

• 2120

Within that long reform process, there was a great deal of discussion with respect to the kind of changes that would be needed to reflect the new realities, and I think it was the case that the position of the developing countries was regarded as one of the new realities that had to be specifically examined and accounted for, with the result that in the reform package there are a number of things that reflect that concern.

There is, for example, the establishment of the trust fund out of the sales of auctions of IMF gold. There was, indeed not part of the amendment as such but nonetheless part of the process, this liberalization of a compensatory financing facility, with the result that it extended very substantial funds for its purposes this last year. There was this process of the increase in the quotas which led to the general formula that the relative position of the developing countries in the fund would not have deteriorated, even though the objective criteria determining quota sizes indicated that it should deteriorate. So the position of the developing countries in that process was

[*Translation*]

Il est, par exemple, vraisembleable que dans l'histoire de ces stocks tampons il n'y aurait pas nécessairement augmentation ou diminution de tous les stocks au même moment. Car si c'était le cas, alors vous ne pourriez réaliser aucune économie.

Donc, jusqu'à ce que vous ayez acquis une conception claire de ce qui se passe, il est fort difficile de juger.

M. MacDonald (Egmont): Vu que j'ai peu de temps, je voudrais rapidement passer à un autre domaine où je crois que nous aurions besoin d'obtenir beaucoup plus de renseignements de la part des factionnaires et du ministre.

Il s'agit du fonds monétaire international car je crois que dans ce domaine, les pays en voie de développement ont indiqué qu'ils entretenaient d'importantes inquiétudes et, dans ce domaine aussi, il existe une certaine tension entre les nations industrialisées et les nations non industrialisées.

Je me demande si on songe sérieusement à faire la réforme du Fonds monétaire international. J'aimerais savoir si oui ou non le rapport des exports du Commonwealth qui proposait que ce fonds favorise beaucoup plus les pays les moins développés et les pays les plus touchés a fait l'objet d'une étude. Est-ce qu'on a songé à élargir l'accès au Fonds monétaire international ou à réorienter ce fonds? Est-ce que cela fait partie du programme et est-ce qu'on progresse en ce sens, ou est-ce que vous prévoyez des progrès en ce sens?

M. Bergbusch: C'est un domaine dont on s'occupe et M. Neufeld pourrait en parler.

M. E. P. Neufeld (directeur général, direction des finances et commerce internationaux, ministère des Finances): Monsieur le président, je dirai tout d'abord que nous venons de terminer, il y a quelques mois, l'étude d'une réforme monétaire fort laborieuse qui a abouti au fait que les gouverneurs du fonds ont accepté d'établir une nouvelle série d'articles visant ce fonds. Ces articles sont actuellement étudiés par les différents parlements dans le monde et nous espérons que notre parlement ici va les examiner très bientôt.

Pendant cette longue période de réforme, on a beaucoup discuté du genre de changements qu'il faudrait pour traduire cette nouvelle réalité; et je crois que, comme la position des pays en voie de développement faisait partie de cette réalité qu'il fallait examiner et définir, l'ensemble des réformes proposées traduisait notre préoccupation.

Il y avait, par exemple, la création d'un fonds de fiducie constitué des recettes de la vente aux enchères de l'or du FMI. Le processus de révision comprenait—bien qu'elle ne constituait pas un amendement proprement dit—le système d'indemnisation qui a permis le versement d'un montant important l'année dernière. Il y a eu également l'augmentation des contingents qui a empêché la détérioration de la position des pays en voie de développement, même si les facteurs déterminants des contingents l'indiquaient. Le système assurait donc la protection des pays en voie de développement. La position des pays de l'OPEP par raport aux pays industrialisés s'est

[*Texte*]

protected. The position of the OPEC countries was very substantially increased to reflect their renowed strength, and this was offset by decline in the relative position of the industrialized countries. That was the formula that was generally adopted.

There were other ideas that were very substantially discussed but where, in the end, it was decided not the change along the lines that some members of the fund argued would help the developing countries. I am thinking, for example, of the famous argument with respect to the so-called SDR aid link, and here the judgment in the end was that that would not be desirable, having in mind the other purposes of the fund, which is to develop a stable international monetary system and so on.

There have been some suggestions that the lending of the fund, as such, should begin, in some sense, to discriminate against some of its members and in favour of others. As a principle, this was not accepted. It was not accepted because it was thought that in general the fund had some very general and very important purposes and those purposes could not be served if they had first-class and second-class members, with the result that that principles, the general purpose of the fund to maintain in a national monetary stability through permitting the maintenance of equilibrium and balanced payments positions, still is very much to the fore in the fund. And it is the principle that it applies to all its members.

In terms of your questions which were related to future reform—and you made a reference to the McIntyre report—I would say, first, that I think the McIntyre group started before this reform exercise was really finished, and it made its input into the debate. It was a public document, as you know, and it was available to all parties to that debate. And that was the nature of its contribution.

Looking down the road there, I think at present, people will be very happy when all countries have ratified the present monetary reform and probably are not thinking in terms of immediately going through another long two, three or four years process of an additional set of monetary reform. I would be deceiving you if I left the impression that there is going immediately to be another round of monetary reform because I really do not think there will be.

• 2125

At the same time there is movement even now on specific issues. In the next six months the managing director of the fund will have to decide whether he will recommend an allocation of SDR's. That will be an important issue. Also, the international communities are under commitment to begin discussions of another increase in the quotas of the fund, and that again will emerge very quickly.

These issues are likely to be taken up in the interim committee discussions of April 28 and April 29 in Washington. Within that committee I think nine out of the 20 members are developing countries and therefore I would be surprised if once more the interests of the developing countries in these issues

[*Traduction*]

considérablement renforcée. Voilà la formule adoptée par la plupart des pays.

On a discuté d'autres possibliltés qui ont fini par être rejetées malgré l'avis contraire de certains membres du fonds qui croyaient quelles pouvaient aider les pays en voie de développement. Je pense tout particulièrement à l'aide liée aux droits spéciaux de tirage, rejetée parce qu'elle entrait en conflit avec les autres objectifs du fonds, notamment la stabilisation du système monétaire international.

Certains ont proposé qu'en matière d'emprunt, le fonds favorise certains de ses membres à l'exclusion d'autres. Ce principe a été rejeté parce qu'il était convenu que le fonds ne pouvait atteindre ses objectifs en faisant la distinction entre des membres de première et de deuxième classe, car le but principal du fonds est toujours d'assurer la stabilité monétaire des pays membres en leur permettant d'équilibrer leur balance de paiements. Le principe s'applique de la même manière à tous les pays membres.

Pour répondre à votre question sur les réformes futures—vous avez mentionné le rapport McIntyre—je dirai d'abord qu'à mon avis, l'équipe McIntyre a commencé avant que le programme de réformes ne soit mis en vigueur et qu'il a participé de façon active au débat. Il s'agit, comme vous le savez, d'un document public qu'on a mis à la disposition de tous les participants au débat. Voilà ce en quoi consistait sa contribution.

Pour ce qui est de l'avenir, je crois qu'on serait heureux de voir ratifier les réformes monétaires actuelles par tous les pays, parce que personne n'est disposé à entreprendre une nouvelle série de réformes monétaires pouvant prendre deux, trois ou quatre ans. Je ne cherche pas à vous donner l'impression qu'on procédera immédiatement à une nouvelle série de réformes monétaires; je ne crois pas que ce sera le cas.

Par contre, nous sommes en train de trancher des questions très précises. Dans les six prochains mois, le directeur du fonds devra décider s'il recommandera l'allocation des droits spéciaux de tirage. C'est une question importante. D'ailleurs, les pays intéressés se sont engagés à négocier d'ici peu de nouvelles augmentations dans les contingents fixés par le fonds.

Ces questions seront probablement étudiées à la séance intérimaire du Comité qui aura lieu les 28 et 29 avril à Washington. Étant donné que neuf des vingt membres du Comité sont des pays en voie de développement, je ne serais pas surpris si les débats tournaient autour des intérêts des pays en voie de développement. J'en suis convaincu.

[*Text*]

that are emerging will not hold a conspicuous place. I am sure that they will.

Mr. MacDonald (Egmont): I believe my time has run out.

The Chairman: Yes.

Mr. MacDonald (Egmont): But perhaps I can dispose of this comment, First of all, I hope we can have a chance to look at both the articles that you indicated to be ratified by Parliament. Also, I think it is important for us to be aware of where there are still major objections within the new set of articles on the part of the developing countries. I find interesting, the use of the term "did not want to create first and second-class membership in the International Monetary Fund". A great many of the developing countries concluded that is exactly the status of the International Monetary Fund. Even the adjustments that have been made in terms of the allocation of voting have not in any way recognized much of the reality in the international economic sphere. But these are things which we will, I hope, get into in more detail. Perhaps we will have an opportunity with Mr. Neufeld, because he is specifically involved in that area, to come and talk to us more extensively about that, Mr. Chairman.

Le président: Merci, monsieur MacDonald. I see a quorum and this will only take a minute. I need a quorum for this.

You have seen what the Clerk has circulated: note to the intention of Sous-comité sur le développement international. It has been agreed by your subcommittee, and I do not think there is any debate on that. I just need a motion to accept it as the work of our subcommittee. Mr. Roche, you agree with . . .

Mr. Roche: Yes.

The Chairman: Would you make a motion?

Mr. Roche: I so move.

The Chairman: Seconded by Mr. Foster. Thank you, gentlemen.

The next questioner is Mr. Gilbert Parent and we will finish with Mr. Herb Breau. Mr. Parent.

Mr. Parent: Mr. Chairman, I think my question should be addressed to Mr. Rust.

There was a statement made by a member of the Institute of Medical Sciences in India in November to this effect: that the Canadian International Development Research Centre is spending $1.5 million during three years to develop a vaccine that prevents pregnancy. I would like to know if this is a fact.

Mr. K. J. Rust (Acting Director, Policy Institutions Division, Multilateral Programmes Branch, Canadian International Development Agency): I am sorry, I do not have any information on that at all. Perhaps that information can be found out and passed on to the Committee.

Mr. Parent: I would like a specific answer to that question. I want a yes or a no to it. So, Mr. Chairman, if that could be forthcoming.

I guess the other question I have which follows close on. I presume we have invested moneys on research and on the

[*Translation*]

M. MacDonald (Egmont): Je crois que mon temps est écoulé.

Le président: Oui.

M. MacDonald (Egmont): Je pourrais peut-être répondre à la dernière remarque. D'abord, j'espère que nous aurons l'occasion d'examiner les articles que vous avez l'intention de faire ratifier par le Parlement. D'ailleurs, je crois qu'il est important de savoir que les pays en voie de développement s'opposent toujours à certaines dispositions des articles en question. Je trouve intéressant votre emploi de l'expression «membres de première et de deuxième classes» par rapport au Fonds monétaire international. Or, un grand nombre de pays en voie de développement ont constaté que cette distinction se fait ou sein du Fonds monétaire international. Même la modification de l'allocation des votes ne traduit pas réellement le nouvel ordre économique international. J'espère que nous aurons l'occasion d'entrer plus dans le détail. Monsieur le président, nous pourrions peut-être inviter M. Neufeld, qui s'intéresse tout particulièrement à ce domaine, à venir nous entretenir de la question.

The Chairman: Thank you, Mr. MacDonald. Je vois que le quorum est atteint et cela ne prendrait qu'une minute.

Vous avez vu la note que le greffier du Comité a fait circuler à l'intention du . . . the Subcommittee on International Development. Ce Comité est d'accord et je ne crois pas qu'un débat soit nécessaire. J'ai simplement besoin d'une motion d'adoption. Monsieur Roche, voulez-vous . . .

M. Roche: Oui.

Le président: Voulez-vous proposer l'adoption?

M. Roche: Je la propose.

Le président: Appuyé par M. Foster. Merci, messieurs.

M. Gilbert Parent posera les prochaines questions, suivi de M. Herb Breau. Monsieur Parent.

M. Parent: Monsieur le président, je crois que ma question devrait s'adresser à M. Rust.

En novembre, un membre de l'Institut des sciences médicales de l'Inde a déclaré que le Centre canadien de recherches pour le développement international a consacré 1.5 millions de dollars pendant trois ans à la mise au point d'un vaccin contraceptif. Je voudrais savoir si c'est vrai.

M. K. J. Rust (Directeur intérimaire, Institution d'élaboration de politiques, Division des programmes multilatéraux, Agence canadienne du développement international): Je regrette, mais je n'ai aucun renseignement là-dessus. Il serait peut-être possible de se les procurer et de les transmettre au Comité.

M. Parent: Je voudrais une réponse précise à ma question. Je veux que vous me disiez oui ou non. Monsieur le président, j'aimerais avoir ces renseignements.

Ma deuxième question porte sur le même sujet. J'imagine que nous consacrons des fonds à la recherche et à l'élaboration

[*Texte*]

development of birth-control programs in countries which receive aid from us. Is that so?

Mr. Bergbusch: Mr. Chairman, I wonder if I could just comment on this. I do not think we have come this evening well prepared to discuss programs of development assistance per se because our focus in preparing for this was on CIEC itself and there is not a direct link, as I see it, to the questions that have been posed on CIEC. Perhaps an occasion could be found which relates to CIDA estimates where something could be done about questions of this character.

The Chairman: I was trying to see where Mr. Parent was leading and I was just going to bring this to his attention. On April 19, 21 and 26 we will be looking into the details of CIDA. I am sure it will be the right time. Mr. Parent will be there and he will ask these questions.

• 2130

Mr. Parent: I look forward to that meeting then, Mr. Chairman.

The Chairman: So do I. This will be on April 19.

M. Parent: Voici une autre question concernant l'assistance publique au développement.

Les membres du Sous-comité ont approfondi des questions de volume, c'est-à-dire d'objectif de liquidités et de prêts à terme avec M. MacEachen et en particulier vendredi, avec M. Dupuy. Il y a cependant eu moins de négociations sur la question de l'aide conditionnelle. Selon certains critiques, cette méthode diminue considérablement la portée de l'aide et ils estiment que les pays en voie de développement seraient mieux pourvus avec une aide bien moindre pour autant qu'ils ne prévoient pas d'obligation d'achat.

Maintenant, c'est peut-être une vue simpliste, mais il est vrai que l'aide conditionnelle présente des problèmes évidents. Ma question est celle-ci: La Commission de développement a-t-elle présenté certaines propositions ou étudié les diverses possibilités concernant l'aide conditionnelle? Si oui, pourriez-vous partager avec nous quelques-unes de vos idées?

Mr. Bergbusch: Mr. Chairman, I do not think this question has been addressed in the Development Commission, but I will defer to Mr. Sinclair and Mr. Rust to see whether there has been some discussion of it.

Mr. J. Sinclair (Advisor, Policy Institutions Division, Canadian International Development Agency): I think the only comment I could mention is that in context of the discussions in the Development Commission on ODA, the general issue of your theme, has been, you know, one of the elements discussed. I find it is discussed very much in the margin of the discussion on ODA, but referring to the document that was discussed right at the beginning, the Manila Declaration, there is a small chapter of that dealing with the whole question, and there is a general concern on the part of the whole aid community and the developing countries to see an improvement in the condition and time of aid, not merely the question of on time, but the terms of aid and a whole number of qualitative factors which are being discussed in the CIEC

[*Traduction*]

des programmes de limitation des naissances dans les pays qui reçoivent notre aide. Est-vrai?

M. Bergbusch: Monsieur le président, je voudrais faire une remarque. Nous sommes venus ce soir pour parler des programmes d'aide au développement proprement dits et de la CCEI et pour répondre aux questions relatives à la CCEI. Au moment de discuter du budget de l'ACDI, nous pourrions peut-être répondre à ce genre de questions.

Le président: Je voulais savoir où M. Parent voulait en venir et j'avais l'intention d'attirer son attention là-dessus. Les 19, 21 et 26 avril, nous examinerons le budget de l'ACDI. Je suis certain que cera le moment propice. M. Parent sera présent et pourra poser ses questions.

M. Parent: J'attends la séance avec impatience, monsieur le président.

Le président: Moi aussi. Elle aura lieu le 19 avril.

Mr. Parent: I have another question concerning official development assistance.

The members of the subcommittee discussed the question of volume, of the purpose of cash payments and term loans in detail with Mr. MacEachen and particularly with Mr. Dupuy on Friday. However, there have been fewer negotiations for tight aid. Soem critics maintain that this method considerably decreases the value of the aid and feel that developing countries would be better off with smaller amounts of aid entailing no obligation to purchase.

While this may be a simplistic approach, it is true that tight aid presents certain problems. My question is: Has the Development Commission presented proposals or studied the various possibilities of tight aid? If so, could you share your ideas with us?

M. Bergbusch: Monsieur le président, je ne crois pas que la Commission du développement a étudié la question, mais je prie MM. Sinclair et Rust de répondre.

M. J. Sinclair (Agent, Direction de l'analyse de la politique, Agence canadienne de développement international): Je dirai simplement que, dans le contexte de la Conférence de la Commission du développement sur l'aide publique au développement, les questions que vous avez soulevées ont fait l'objet de discussions. A mon avis, c'était corollaire aux discussions sur l'assistance officielle au développement mais la déclaration de Manille comprend un bref chapitre portant sur les questions. D'ailleurs, les pays industrialisés ainsi que les pays en voie de délevoppement préconisent l'amélioration des termes et conditions de l'aide, non seulement en ce qui concerne les échéances, mais aussi toute une série de facteurs qualitatifs qui font maintenant l'objet d'une révision dans le cadre de la CCEI. Mais, étant donné l'envergure de la déclaration de

[*Text*]

context, but certainly have not been an essential theme in any sense, very much a peripheral theme but when one looks at the Manila Declaration it is a very comprehensive document, a document that contains a bit of everything. So that in the periphery, but certainly not in the centre of the debate, sir, has been this issue.

Mr. Parent: Is there any suggestion that this will be a major topic for your discussion of your research?

Mr. Sinclair: No. It is for this reason that I say it is very much peripheral. If one looks at the Manila Declaration in the 100 paragraphs on ODA, perhaps one paragraph deals with this question, and to the extent that CIEC in its final stages is going to focus on some of the core issues, this is certainly not one of the core issues that have been addressed either by developing countries.

Mr. Parent: Thank you.

Le président: Le prochain est M. Herb Breau, député de Gloucester, Nouveau-Brunswick.

Mr. Breau: Thank you, Mr. Chairman. I wonder whether someone, probably from the Department of Finance, could give me an answer. I would like to know, first of all, out of the aggregate increases in cash to OPEC countries since 1973, how much has been used up by themselves if this exists somewhere for their own development purposes; how much they would have transferred to developing countries; what were the conditions and the terms; how much was grant, how much was loan, and how much of that would have been just invested in the developed world, either in real estate or bying up businesses?

Mr. Bergbusch: There is no precise information, but perhaps Mr. Neufeld can give you some general parameters.

Mr. Neufeld: Yes, I think there are two or three parts to your question. The last part of it really suggested you were talking about how the OPEC countries have in total disposed of the excess revenues they have received through their exports of oil. I think it is safe to say that . . . first of all in terms of amounts we know that last year they had an over-all surplus of over $40 billion, I think somewhere between $44 or $45 billion if I remember correctly. So that was the amount of money that was involved to be disposed of, and it is expected that it might be a little less this year, but it will still be very, very large. It will be of that order of magnitude.

• 2135

In terms of how it was dispsed of, this is exceedingly difficult to know. We do know, for example, that the great majority of it was invested in U.S. dollar denominated securities. At the same time, some of this was done indirectly and other of it was directly. We also know that some went, in addition to that, into a number of other industrialized countries in much smaller amounts including Canada.

The final part to your question was how much of the total was aid element. There are some figures—I do not have them

[*Translation*]

Manille, document très compréhensif qui couvre un grand nombre de questions, il ne s'agit certainement pas d'un thème essentiel. Donc, monsieur, la question de l'aide conditionnelle n'est certainement pas au cœur du débat.

M. Parent: A-t-on laissé sous-entendre qu'elle serait au cœur de votre débat sur la recherche?

M. Sinclair: Non. Voilà pourquoi je lui attribue une importance secondaire. En examinant les 100 paragraphes de la déclaration de Manille consacrée à l'assistance publique au développement, on en trouvera peut-être qu'un seul qui porterait sur la question. Et puisqu'en tirant à sa fin, la CCEI mettra l'accent sur les questions importantes, il est fort peu probable que les pays en voie de développement s'adressent à la question.

M. Parent: Merci.

The Chairman: The next questioner is Mr. Herb Breau, MP for Gloucester, New Brunswick.

M. Breau: Je voudrais savoir d'abord quelle proportion de l'augmentation globale comptant versée au comptant aux pays de l'OPEP depuis 1973 a été consacrée à leur propre développement; quelle proportion de ce montant a été transférée aux pays en voie de développement; quels étaient les termes et conditions; quelle proportion était sous forme de subventions et quelle proportion sous forme de prêts et quelle proportion a été consacrée à l'achat de terrains ou d'entreprises dans les pays industrialisés?

M. Bergbusch: Nous ne disposons pas de renseignements précis, mais M. Neufeld pourra peut-être vous répondre de façon générale.

M. Neufeld: Oui. Je crois que votre question comporte deux ou trois parties. Dans la dernière partie de votre question, vous vouliez savoir comment les pays de l'OPEP ont dépensé les excédents de revenus qui ont résulté de l'exportation de pétrole. Or, on sait que l'année dernière, l'excédent global est passé à 40 milliards de dollars; si je me souviens bien, il s'élevait à 44 ou 45 milliards de dollars. Voilà le montant qu'il fallait dépenser; et, même s'il est quelque peu moindre cette année, il s'agira quand même d'un montant très, très élevé. Il sera tout aussi considérable.

Il serait très difficile de déterminer l'affectation de ces capitaux. Nous savons, par exemple, que la plupart d'entre eux ont été investis en devises et valeurs américaines. Certains de ces investissements étaient directs, d'autres indirects. Nous savons également que des montants moins élevés ont été investis dans d'autres pays industrialisés, y compris le Canada.

La dernière partie de votre question portait sur le pourcentage d'aide. Il existe des chiffres approximatifs, je ne les ai pas

[*Texte*]

in fron of me, possibly you do—that are available that have estimated, on the basis of the announcement of the programs by OPEC countries with respect to their aid projects, how much of it was going to go to aid. I will defer to someone who has those estimates.

Mr. Sinclair: I could perhaps add a few supplementary points on the role of OPEC aid. I think when one qualifies the word "estimates" one is talking very much about a situation where the OPEC countries do not, unlike the DAT countries, have a very co-ordinated process for defining what they give as ODA and how much they give year by year. Most of the estimates that have been made have been, shall we say, for 1975 of something like $2.5 billion or $3 billion worth of aid coming from OPEC countries. Using the word "aid" in the strict DAT definition of concessional flows as opposed to contributions to the IMF or something like that which sometimes are sort of paraphrased as aid activities but are not strictly aid . . .

Mr. Breau: Excuse me. Does that include military expenditures?

Mr. Sinclair: No, this is the estimates of what OPEC countries have been giving that DAT countries would also call aid. This includes, in other words, direct transfers to other developing countries for identified development protects, all to international agencies shall we say, and the contributions the OPEC countries made to the IDA, for instance. In that context one is talking about $2.5 billion or so per annum for the last two or three years. One of the points to note about the OPEC aid is that it appears to be highly concentrated, restricted to a fairly limited number of countries and institutions they are trying to create for themselves, parallel institutions. In terms of the concessionality we were talking bout a little earlier, it tends to be on very hard terms. It is not the sort of 90 per cent grant element that is characteristic of Canadian loan terms. They have very much harder terms, only a 30 per cent or 40 per cent grant element.

Mr. Breau: Dr. Neufeld said that some of these figures could be found somewhere, but that you did not have them here. Would you have some kind of overview? What I am trying to look at is to what extent have the drastic transfers in funds that we saw in 1973 changed. A lot of people say that oil producing countries have a lot of cash that they could dispose to developing countries and I am trying to find out how much of that money really has just been rechannelled in the western world and the ultimate beneficiaries are none other than the western world. Instead of the consumer having the money and having paid less for his oil, to what extent has he paid more, but really, as a result of well organized economies ultimately he gets the benefit anyway. So maybe they do not really have that much cash to give to give a developing countries.

Dr. Neufeld: You certainly are right that the OPEC countries have very little choice but to invest the money in the industrialized countries, having made the decision that they will dispose of only a certain portion of it in the form of aid to the developing countries. When they have a surplus, what does this really mean? It means that they have a bank account

[*Traduction*]

avec moi, mais vous les avez peut-être, sur l'aide accordée par les pays de l'OPEP dans le cadre de leurs programmes d'aide au développement. Je demanderai à quelqu'un qui a les chiffres en mains de répondre à votre question.

M. Sinclair: Je pourrais peut-être ajouter quelques remarques supplémentaires sur le rôle de l'aide accordée par les pays de l'OPEP. Si l'on parle de chiffres approximatifs, c'est que les pays de l'OPEP, contraitement aux pays du DAT, ne déterminent pas chaque année quel montant ils consacrent à l'assistance publique au développement. Les chiffres approximatifs datant, disons de 1975 sont d'environ 2.5 ou 3 milliards de dollars d'aide accordée par le pays de l'OPEP. Et j'entends par le mot "assistance" les versements tels que définis par le DAT et non les contributions au Fonds monétaire international ou les activités connexes qui ne sont considérées comme de l'assistance proprement dite.

M. Breau: Excusez-moi. Ce chiffre comprend-il des dépenses militaires?

M. Sinclair: Non, il s'agit d'une estimation de ce que les pays de l'OPEP versent en aide officielle au développement. Il s'agit, autrement dit, de transferts directs aux pays en voie de développement destinés aux projets de développement, aux agences internationales et des contributions de l'OPEP à l'ADI, par exemple, ce qui revient à 2.5 milliards de dollars par an depuis deux ou trois ans. Il faut noter que l'aide accordée par les pays de l'OPEP semble être hautement concentrée et limitée à un nombre assez restreint de pays et d'institutions qu'ils essaient de mettre sur pied, des institutions parallèles. En ce qui concerne les concessions dont il a été question tout à l'heure, les conditions semblent être très restrictives. Le pourcentage des subventions ne s'elève pas à 90 p. 100 comme dans le cas des prêts canadiens à terme, mais à 30 ou à 40 p. 100.

M. Breau: M. Neufeld a déclaré qu'il était possible d'avoir ces chiffres, mais que vous ne les avez pas avec vous. Serait-il possible de nous présenter une vue d'ensemble? Je cherche à déterminer dans quelle mesure les transferts massifs de fonds que nous avons vus en 1973 ont changé. On dit couramment que les pays producteurs de pétrole ont beaucoup d'argent liquide qu'ils pourraient mettre à la disposition des pays en voie de développement et j'essaie de déterminer quelle proportion de ces fonds ont déjà été réacheminés vers le monde occidental, qui finit par en profiter. Dans quelle mesure la planification économique a-t-elle permis aux consommateurs occidentaux de profiter de cet état de choses malgré les hausses du prix du pétrole? Il se peut donc qu'ils n'ont pas autant de comptant à verser aux pays en voie de développement.

M. Neufeld: Vous avez certainement raison de dire que les pays de l'OPEP, ayant décidé de n'envoyer qu'une certaine proportion de leurs fonds aux pays en voie de développement, ne peuvent faire autrement que d'investir dans les pays industrialisés. Qu'entend-on par avoir des excédents? Cela veut dire

[*Text*]

somewhere and it is absolutely inevitable that that will be in an industrialized country. It is a matter of there being . . .

Mr. Bergbusch: Crucial protection of an investment.

• 2140

Dr. Neufeld: There is no other choice but to do that. That is where the financial institutions of the world are, they do not exist anywhere else. So there is no choice, they have to invest those funds, having, as I say, indicated that they wished only to spend so much in terms of aid; the rest they wish to invest on commercial rates in solid places. Given that, their decision is, of course, to invest it in the industrialized countries. Your question then was, does this not mean that while they may have increased the price of oil we are getting it anyhow, so why worry about it? Of course the answer is, we are getting it but we are paying for it. We are . . .

Mr. Breau: I still think we should worry about it, the consumer has to worry about it and, of course, there are all sorts of adjustments. But I am saying that our economy is really built by the demand being created in some countries by very aggressive development plans, like those of Iran. They have to buy from the Western World—well, they are buying some things from the Western World, they are buying some miliary equipment. That creates a demand, so we benefit from that as a society, or as an economy. If these investments are coming back all over Europe, Canada and the United States either in the form of buying up real estate or buying up businesses, they are still funds just being rechanelled here in these economies. It is a good thing that the public in the Western World have been affected. The public is being affected, the one who has to adjust to the higher prices of oil has a problem, but our general economy is really getting the benefit again somewhere, to some extent.

Mr. Neufeld: Really, since the OPEC countries, in a group, are importing much less than they are exporting to us because of the high price they get for the oil, it really means that the industrialized countries are paying for the difference with the funds the OPEC countries are investing with them, and at market rates of interest. So we are, in fact, buying their oil on credit at market rates of interest. That is the long and the short of it. One hopes, of course, when one looks at the Western World generally to see how they are, indeed, using those savings within their countries, that they will be so building up the productivity of their country by this, that and the other means, that they will have the wherewithall to pay the money back when it becomes due.

Mr. Breau: Thank you.

The Chairman: Mr. Roche, you may take up all the rest of the time.

Mr. Roche: I think it is only going to be two minutes. I am interested in pursuing the question of the common fund, has any work been done with respect to jute as a commodity?

Mr. Bergbusch: Perhaps I could make some remarks as Bill comes to the table. There have been, of course, some consulta-

[*Translation*]

qu'ils ont un compte en banque dans un pays industrialisé quelconque. Il s'agit d'être là . . .

M. Bergbusch: Il s'agit de protéger son investissement.

M. Neufeld: Ils n'ont réellement pas le choix. C'est là que les institutions financières du monde se trouvent, il n'y en n'a pas ailleurs. Ils n'ont donc pas le choix, il faut qu'ils investissent cet argent, ayant indiqué, comme je l'ai dit, qu'ils ne souhaitaient consacrer que tant au programme d'assistance, souhaitant investir le reste à des taux commerciaux sur des marchés solides. Naturellement, tout cela fait qu'ils décident d'investir dans des pays industrialisés. Vous vouliez savoir si cela ne signifiait pas que bien qu'ils aient augmenté le prix du pétrole nous récupérons de toute manière cet argent, alors pourquoi se faire du souci? Bien entendu nous récupérons cet argent mais nous le payons. Nous sommes . . .

M. Breau: Je crois néanmoins que nous devrions nous en inquiéter, le consommateur doit s'en inquiéter et biens entendu, il y a toutes sortes d'ajustements. Je dis simplement que notre économie est en réalité fondée sur la demande créée dans certains pays par des plans de développement très dynamiques, comme ceux de l'Iran. Ils doivent s'approvisionner dans le monde occidental . . . ils achètent des articles au monde occidental, ils achètent de l'équipement militaire. Cela crée une demande, si bien qu'en tant que société, qu'en tant qu'économie nous en profitons. Si ces investissements se font partout en Europe, au Canada et aux États-Unis soit sous forme d'achat de biens fonciers ou d'entreprises, cet argent se trouve quand même réinjecté ici dans ces économies. Il est bon que la population du monde occidental ait senti le coup. Le public s'en ressent; celui qui doit faire face à des prix de pétrole plus élevés a un problème, mais notre économie de manière générale en profite d'une façon ou d'une autre et dans une certaine mesure, en retour.

M. Neufeld: En réalité, étant donné que les pays de l'OPEP, en groupe, apportent beaucoup moins qu'ils n'exportent à cause du prix élevé qu'ils obtiennent pour le pétrole, il n'en reste pas moins que les pays industrialisés paient la différence, paient le taux d'intérêt du marché correspondant à ces investissements. Par conséquent, nous achetons leur pétrole à crédit à des taux commerciaux d'intérêt. Ce n'est pas plus compliqué que cela. On espère, bien entendu, que les pays du monde occidental, d'une manière générale, utiliseront ces économies de telle sorte qu'en accroissant leur productivité grâce à ce moyen ou à d'autres, ils pourront faire les remboursements quand il le faudra.

M. Breau: Je vous remercie.

Le président: Monsieur Roche, vous pouvez prendre tout le temps qui reste.

M. Roche: Je n'en aurai que pour deux minutes. J'aimerais revenir à cette question du fonds commun. A-t-on fait quelque chose pour le jute?

M. Bergbusch: Je vais faire quelques observations en attendant que Bill vienne à la table. Bien entendu des consultations

[*Texte*]

tions internationally on it. I think, and Bill can confirm this, the evidence so far is that jute is not a commodity whose problems are going to be solved by international stocking. It has a different range of problems—competition, synthetics and substitutes, the improvement of the productive process, the cultivation, and the ensuring of a steady quality of supply and volume of supply to the market. I will let Bill carry on from there. Perhaps this will serve by way of an introduction.

Mr. W. A. Dymond (Chief, Commodity Agreements Division, Department of Industry, Trade and Commerce): Yes, that is very true. I think the first point to make with regard to Canada is that we are really not very important players in the jute discussions because we have a very small industry in Canada that is a direct user of jute and, accordingly, take a very small part of international trade. I think the judgment of developed countries and, indeed, some developing countries, in the jute discussions is that there are indeed very serious problems affecting the jute economy. But they are not those problems that are succeptible to commodity agreement treatment, that is treatment designed to modify short-term price fluctuations on world markets. The problems tend to be those of, first of all as Mr. Bergbusch mentioned, competition from static products. There are also very serious problems involving the production, marketing and distribution economies within the countries. One problem is that when the demand for jute has picked up, the production has not been there—not because of a price effect, but because of the internal economy governing its production, marketing and distribution. What the outcome of the discussions on jute will be is hard to say. However, it does not present itself very readily as a candidate, as does a commodity like sugar, for example, for a commodity agreement by buffer stock or other means, and thus be susceptible to treatment under the common fund.

• 2145

Mr. Roche: Thank you; I understand the point you are making.

With regard to jute, I wonder if Canada . . .

The Chairman: Mr. Roche, I think Mr. Rust would like to add to what has been said.

Mr. Rust: I would just like to add one comment. In the discussions in jute, one of the focuses has in fact been on the whole question of increased productivity for jute and further research and development. For the past year and a half or so, two years, India, Bangladesh and Nepal have been trying to put together a jute research institute, Jute International. They are in the final phases now of reaching agreement to get this institute established, which will be involved in doing a fair bit of research and marketing, improved productivity in crops. I think that is one of the major areas that needs to be addressed, and it is certainly one that from a CIDA perspective we have been interested in and have been following.

[*Traduction*]

internationales ont eu lieu à ce sujet. Bill pourra confirmer, mais je pense qu'il en ressort jusqu'à présent, que le jute n'est pas un produit dont le stockage international résoudra les problèmes. Ces problèmes sont différents . . . la concurrence, les produits synthétiques et de remplacement, l'amélioration de la production, la culture, et l'assurance d'une qualité stable d'approvisionnement et de volume d'approvisionnement sur le marché. Je vais laisser Bill poursuivre. Ce n'était là qu'une sorte de présentation du problème.

M. W. A. Dymond (chef, Division des accords sur les produits, ministère de l'Industrie et du Commerce): Oui, c'est bien cela. La première chose à signaler pour ce qui est du Canada, c'est que nous ne jouons pas un rôle très important au sein des discussions relatives au jute car notre industrie au Canada est insignifiante, nous ne sommes pas un utilisateur direct du jute et, en conséquence, nous jouons un rôle très modeste sur le plan du commerce international. Je crois que selon certains pays industrialisés et, bien entendu, certains pays en voie de développement, il ressort des discussions que l'industrie du jute est en butte à de graves problèmes économiques. Or, il ne s'agit pas de problèmes pouvant être réglés par des accords sur les produits, c'est-à-dire des accords destinés à modifier les fluctuations des prix à court terme sur les marchés mondiaux. Les problèmes ont tendance à se situer, tout d'abord comme M. Bergbusch l'a dit, au niveau de la concurrence avec les produits stables. Il y a également de très graves problèmes au niveau de la production, de la commercialisation et de la distribution dans les pays producteurs. Un des problèmes, c'est que quand la demande pour le jute s'est accrue, la production n'a pas suivi, non pas à cause du prix, mais à cause de la gestion économique de sa production, sa commercialisation et sa distribution. Prédire sur quoi déboucheront les discussions sur le jute est difficile. Cependant, ce n'est pas le candidat idéal, comme le sucre, par exemple, a un accord sur les produits avec fonds de stabilisation ou autre, et donc susceptible de voir ses problèmes réglés par l'intermédiaire du fonds commun.

M. Roche: Je vous remercie; je comprends très bien.

Pour ce qui est du jute, je me demande si le Canada . . .

Le président: Monsieur Roche, je crois que M. Rust aimerait ajouter quelque chose à ce qui a été dit.

M. Rust: J'aimerais simplement ajouter une précision. Au cours des discussions portant sur le jute, l'accent a été mis en particulier sur toute la question de l'augmentation de la productivité et de la recherche et du développement. Au cours des deux dernières années, l'Inde, le Bangladesh et le Népal ont essayé de mettre sur pied un institut de recherches sur le jute, *Jute International*. Ils en sont à la phase finale maintenant, avant de signer l'accord de création de cet institut, qui fera surtout des études sur la commercialisation, et l'amélioration de la productivité des récoltes. C'est un des principaux domaines sur lesquels il faut se pencher, et du point de vue de l'ACDI, c'est certainement celui auquel nous nous sommes intéressés et que nous avons étudié de près.

[*Text*]

Mr. Roche: Is there any way Canada could help a country like Bangladesh, which is so dependent on the export of jute for its foreign exchange, to increase its markets in industrialized countries, including our own? I suppose this brings us into the trade liberalization area, but I rather think we could make a more realistic contribution to the economy of Bangladesh by finding a way for them to increase their export earnings, rather than just contenting ourselves with plowing either money or food into Bangladesh in ODA.

The Chairman: Mr. Dymond.

Mr. Dymond: Mr. Roche, as I indicated, for a country like Canada with a small part in international trade, perhaps the scope is not as great as it is for other countries. In our studies on jute in preparation for these series of meetings as a followup to UNCTAD IV, we discovered that there are no more than 33 people directly employed in the jute industry in Canada. That begs the question, I admit: are there ways and means of increasing the consumption of jute, the import of jute, in Canada?

Mr. Roche: And manufacture.

Mr. Dymond: And the manufacture of jute products. That question, I think, calls for a long reply, which I could not give tonight, but perhaps one or two general points.

First of all, it is felt that products such as jute, hard fibres and rubber, which are subject to competition from synthetics, will have, so to speak, a leg up in the future because synthetics are petroleum-based and subject to price increases, which they have not known before. On the evidence available so far, that is probably true in rubber. We have had a short run, a short time, for those price increases to work themselves through in the production of synthetics. Whether it is true in jute and hard fibres is hard to say. The sort of products they produce—for example, carpetbagging and sacking and so forth—compete not only on a price basis but on a technical basis with synthetic products, where the supply is more regular, where the supply is more assured, and the price has tended over the years to be more stable.

I would have to say in all frankness, and subject to further study, that I would think not only in Canada but in other countries, the prospects of jute as a commodity in the long-term are not bright ones.

Mr. Roche: Which is why the prospect for Bangladesh is not very bright as long as it is so dependent on it.

Mr. Dymond: As long as they are in jute.

The Chairman: Well, it will be less bright if we miss the vote.

Gentlemen, I would like to thank you individually but I will do it collectively. I am sure we will see some of you from time to time before we publish this report. I thank you very much, gentlemen, but we have to rush and we are not young anymore. We only have ten minutes to go to the House. Have a nice evening.

This meeting is adjourned to the call of the Chair.

[*Translation*]

M. Roche: Le Canada pourra-t-il aider un pays comme le Bangladesh dont les échanges dépendent tellement de l'exportation du jute, à accroître ses débouchés dans les pays industrialisés, y compris le nôtre? Cela nous conduit bien entendu à ce débat de la libéralisation des échanges commerciaux, mais je crois que nous pourrions contribuer d'une manière plus réaliste à l'économie du Bengladesh en trouvant un moyen pour qu'il augmente ses recettes d'exportation, plutôt que de nous contenter de lui envoyer de la nourriture ou de l'argent.

Le président: Monsieur Dymond.

M. Dymond: Monsieur Roche, comme je l'ai indiqué, pour un pays comme le Canada jouant un petit rôle dans le commerce international, cela n'est sans doute pas aussi important que pour d'autres pays. Dans nos études sur le jute, en préparation de cette série de réunions suivant la quatrième conférence de la SNUCED, nous avons découvert qu'il n'y avait pas plus de 33 personnes travaillant directement pour l'industrie du jute au Canada. Cela sollicite la question, je l'admets: y a-t-il des moyens d'accroître l'usage du jute et, partant, l'importation de jute au Canada?

M. Roche: Et la fabrication.

M. Dymond: Et la fabrication de produits en jute. Cette question, à mon avis, requiert une longue réponse, que je ne pourrai donner ce soir, mais je me contenterai d'un ou deux points d'ordre général.

Premièrement, on estime que les produits comme le jute, les produits de fibres dures et caoutchouteuses, qui sont concurrencés par les produits synthétiques, auront, pour ainsi dire, leur revanche à l'avenir car les sythétiques sont des dérivés du pétrole et susceptibles d'augmentation de prix, qu'ils n'ont pas connue jusqu'à présent. D'après les renseignements actuels, c'est probablement vrai pour le caoutchouc. Ces augmentations de prix ont mis très peu de temps à se traduire au niveau de la production des produits synthétiques. Il est difficile de dire s'il en est de même pour le jute et les produits à fibres dures. Le genre de produits qu'ils produisent—par exemple, les tapis et les sacs, etc.—sont concurrencés non seulement du point de vue du prix mais du point de vue technique par les produits synthétiques, où l'approvisionnement est plus régulier, où l'approvisionnement est plus sûr, et où les prix se sont stabilisés durant les dernières années.

Je dois dire, en toute franchise, et sous réserve d'études complémentaires, que non seulement au Canada mais dans d'autres pays, les perspectives du jute en tant que produit à long terme, ne sont pas très brillantes.

M. Roche: Raisons pour lesquelles les perspectives du Bangladesh ne sont pas très brillantes, tant qu'il en dépend.

M. Dymond: Tant qu'il dépend du jute.

Le président: Ce sera encore moins brillant si nous ratons le vote.

Messieurs, j'aimerais vous remercier individuellement mais je le ferai collectivement. Je suis certain que nous reverrons certains d'entre vous avant la publication de notre rapport. Je vous remercie infiniment, messieurs, mais il nous faut courir et nous ne sommes plus jeunes; nous n'avons que dix minutes pour nous rendre à la Chambre. Bonne soirée.

La séance est levée.

APPENDIX "END-S-3"

MEMORANDUM FOR SUB-COMMITTEE ON INTERNATIONAL DEVELOPMENT

A. *Staff Assistance*

As the Sub-Committee recommences its work it continues to have available to it a variety of staff assistance:

—Bill Corbett, Clerk of the Committee

—Peter Dobell and Bob Willmot of the Parliamentary Centre

—Bob Miller of the Research Branch of the Library of Parliament.

The services which this staff will provide include assistance to the Members of the Sub-Committee in designing the program of work, recommending witnesses, preparing background notes for individual sessions, and, under direct supervision of the Sub-Committee, preparing a draft report. The Sub-Committee therefore looks forward to the continuing assistance of these staff members for the duration of its inquiry.

B. *Program*

At its meeting on March 30, the Sub-Committee adopted a motion stating that it interprets its order of reference,

> "as providing a basis for examining Canada's role in the area of international development along two main lines:
>
> (*a*) an examination of CIEC and Canada's role in it; and
>
> (*b*) an examination of the effectiveness of Canada's aid programs from the perspective of the government policy paper, *Strategy for International Development Cooperation 1975-1980.*

Accordingly, the following work program is recommended.

(1) *CIEC*

The evidence to date suggests the importance of an interim Report on CIEC. Aside from recognizing the importance of the Conference in general terms, such a Report might make recommendations in several policy areas, including energy, commodities and the Common Fund, debt relief and development, particularly as that relates to the volume and terms of Official Development Assistance.

Accordingly the first order or business is to agree on the scheduling of witnesses in April whose testimony would permit the Sub-Committee to issue a Report of some subtance, in time for it to have some influence on the preparation of Canadian policy. As part of the process the staff of the Committee can undertake research to clarify the issues and to identify those where some useful initiative by the Committee may be possible.

It would probably be most effective to devote separate meetings after Easter to each of the themes identified above—energy, commodities, the Common Fund, debt relief and, perhaps ODA.

APPENDICE «END-S-3»

NOTE À L'INTENTION DU SOUS-COMITÉ SUR LE DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

A. *Personnel*

Au moment où le Sous-comité reprend ses travaux il continu de pouvoir recourir à divers membres du personnel:

—Bill Corbett, greffier du Comité

—Peter Dobell et Bob Willmot du Centre parlementaire

—Bob Miller de la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement.

Les services que ces employés offriront consiste à aider les membres du sous-comité à établir le programme de travail, à recommander des témoins, à préparer les documents d'informations nécessaires aux séances et sous surveillance directe du sous-comité, à rédiger un avant-projet de rapport. Le sous-comité s'attend donc à ce que ces employés l'aident de façon constante tout au long de son enquête.

B. *Programme*

A sa réunion du 30 mars, le sous-comité a adopté une motion selon laquelle il interprète son mandat comme suit;

> «Fournir une base en ce qui concerne l'étude du rôle du Canada dans le domaine du développement international et ce, suivant deux directions principales:
>
> *a*) un examen de la CCEI et du rôle du Canada, et
>
> *b*) un examen de l'efficacité des programmes d'aide du Canada dans la perspective du document gouvernemental intitulé, *Stratégie de coopération au développement international 1975-1980.*

On recommande donc le programme du travail suivant:

(1) *CCEI*

Les témoignages recueillis jusqu'à maintenant font ressortir l'importance de la Conférence de façon générale, on pourrait faire dans ce rapport des recommandations dans plusieurs domaines de politique, y compris l'énergie, les produits de base et le Fonds commun, l'allègement de la dette et le développement, surtout dans la mesure où ces questions concerne l'importance et les conditions de l'aide publique au développement.

Voilà pourquoi on doit, lors de la première réunion, s'entendre sur les dates de comparution des témoins qui comparaîtront en avril et dont le témoignage permettra au sous-comité de préparer un rapport ayant quelque substances, lequel serait présenté suffisamment tôt pour influer sur l'élaboration de la politique canadienne. Dans le cadre de cet objectif, le personnel du comité peut entreprendre les recherches nécessaires pour élucider les problèmes et déterminer les questions pour lesquelles une initiative utile du comité serait possible.

Peut-être serait-il plus efficace de consacrer, après Pâques, des séances distinctes pour chacun des thèmes énumérés plus haut—énergie, produits de base, Fonds commun, allègement de la dette et, peut-être l'aide publique au développement.

(2) *the Implementation and Effectiveness of the Five Year Strategy*

The Members of the Sub-Committee have agreed that its second and parallel task is to undertake an inquiry into the implementation and effectiveness of the Five year Strategy. But since that strategy is very broad and many-faceted it is clearly essential to select those matters upon which the Sub-Committee might concentrate.

Since it is generally agreed, as Mr. Ramphal has testitied and as the Strategy itself affirms, that *Rural Development* is a vital aspect of future development efforts, this might well be the Sub-committee's general focus. And since, as Point 5 of the Strategy emphasizes, development must concentrate on helping the poorest people, the broad definition of our program might be the examination of the design, implementation and evaluation of rural development programs, particularly as they affect the lives of the poorest people. If this recommendation meets with approval, the staff could prepare more detailed proposals for the conduct of the inquiry.

(2) *Mise en œuvre et efficacité de la stratégie quinquenale.*

Les membres du sous-comité sont d'accord sur le fait que leur deuxième tâche parallèle consiste à entreprendre une enquête sur la mise en œuvre et l'efficacité de la stratégie quinquenale. Mais puisque cette stratégie est très vaste et comporte bien des aspects, il est évidemment essentiel de choisir les questions sur lesquelles le sous-comité pourrait peut-être concentrer son attention.

Comme M. Ramphal l'a dit et que la stratégie elle-même l'affirme et que, de façon générale on convient que le *développement rural* est un aspect vital de nos efforts futurs de développement, il pourrait bien s'agir de la tâche principale du sous-comité. Voilà pourquoi comme le souligne le point 5 de la stratégie le développement doit s'appliquer à aider les plus pauvres, nous devrions peut-être nous consacrer à l'étude de la conception, de la mise en œuvre et de l'évaluation des programmes de développement rural, surtout en ce qui concerne leurs repercussions sur la vie des plus pauvres. Si cette recommandation est approuvée, le personnel pourrait préparer des propositions plus détaillées pour la conduite de l'enquête.

(2) *the Implementation and Effectiveness of the Five Year Strategy*.

The Members of the Sub-Committee have agreed that its second and parallel task is to undertake an inquiry into the implementation and effectiveness of the Five year Strategy. But since that strategy is very broad and many-faceted it is clearly essential to select those matters upon which the Sub-Committee might concentrate.

Since it is generally agreed, as Mr. Ramphal has testified and as the Strategy itself affirms, that *Rural Development* is a vital aspect of future development efforts, this might well be the Sub-committee's general focus. And since, as Point 5 of the Strategy emphasizes, development must concentrate on helping the poorest people, the broad definition of our program might be the examination of the design, implementation and evaluation of rural development programs, particularly as they affect the lives of the poorest people. If this recommendation meets with approval, the staff could prepare more detailed proposals for the conduct of the inquiry.

(2) *Mise en œuvre et efficacité de la stratégie quinquennale*.

Les membres du sous-comité sont d'accord sur le fait que leur deuxième tâche parallèle consiste à entreprendre une enquête sur la mise en œuvre et l'efficacité de la stratégie quinquennale. Mais puisque cette stratégie est très vaste et comporte bien des aspects, il est évidemment essentiel de choisir les questions sur lesquelles le sous-comité pourrait peut-être concentrer son attention.

Comme M. Ramphal l'a dit et que la stratégie elle-même l'affirme et que, de façon générale on convient que le *développement rural* est un aspect vital de nos efforts futurs de développement, il pourrait bien s'agir de la tâche principale du sous-comité. Voilà pourquoi comme le souligne le point 5 de la stratégie le développement doit s'appliquer à aider les plus pauvres, nous devrions peut-être nous consacrer à l'étude de la conception, de la mise en œuvre et de l'évaluation des programmes de développement rural, surtout en ce qui concerne leurs repercussions sur la vie des plus pauvres. Si cette recommandation est approuvée, le personnel pourrait préparer des propositions plus détaillées pour la conduite de l'enquête.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of External Affairs:

Mr. E. J. Bergbusch, Director, Aid and Developing Division;

Mr. R. J. Blackburn, Deputy Director, Transport Communications and Energy Division.

From the Canadian International Development Agency:

Mr. K. J. Rust, Acting Director, Policy Institutions Division, Multilateral Programmes Branch;

Mr. J. Sinclair, Advisor, Policy Institutions Division.

From the Department of Energy, Mines and Resources:

Mr. R. P. Hooper, Senior Advisor, International Oil and Gas Division.

From the Department of Finance:

Dr. E. P. Neufeld, General Director, International Trade Finance Branch;

Mr. R. G. Martin, Assistant Director, International Economic Relations;

Mr. A. Blum, International Economic Relations.

From the Department of Industry, Trade and Commerce:

Mr. P. Eastham, General Director, Office of General Relations;

Mr. W. A. Dymond, Chief, Commodity Agreements Division.

Du ministère des Affaires extérieures:

M. E. J. Bergbusch, Directeur, Direction de la coopération;

M. R. J. Blackburn, Directeur adjoint, Direction du transport, des communications et de l'énergie.

De l'Agence canadienne de développement international:

M. K. J. Rust, Directeur adjoint, Division des institutions d'élaboration de politiques, Direction générale des programmes multilatéraux;

M. J. Sinclair, Conseiller, Division des institutions d'élaboration de politiques.

Du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources:

M. R. P. Hooper, Conseiller supérieur, Pétrole et gaz naturel, Marché international.

Du ministère des Finances:

M. E. P. Neufeld, Directeur général, Direction des finances et commerce internationaux;

M. R. G. Martin, Directeur adjoint, Relations economiques internationales;

M. A. Blum, Relations économiques internationales.

Du ministère de l'Industrie et du Commerce:

M. P. Eastham, Directeur général, Bureau des relations générales.

M. W. A. Dymond, Chef, Accords relatifs aux produits.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 5

Tuesday, April 26, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 5

Le mardi 26 avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

25539—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Anderson
Breau
Brewin
Fairweather
Johnston
MacDonald (*Egmont*)

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

Parent
Ritchie
Roche
Rondeau
Stanbury
Stewart (*Cochrane*)—(14)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

On Monday, April 25, 1977:

Mr. Stanbury replaced Mr. Railton;

Mr. Lapointe replaced Mr. Flynn.

Conformément à l'article 65(4)*b*) du Règlement

Le lundi 25 avril 1977:

M. Stanbury remplace M. Railton;

M. Lapointe remplace M. Flynn.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 26, 1977
(5)

[*Text*]

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:43 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Fairweather, Johnston, MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Ritchie, Stanbury and Stewart (*Cochrane*).

Other Member present: Mr. Flynn.

Witness: Mr. Earl Drake, Executive Director, International Bank for Reconstruction and Development.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1*).

The witness made a statement and answered questions.

In accordance with a motion of the Sub-committee at the meeting held on Wednesday, March 30, 1977, the Chairman authorized that the statement by Mr. Earl Drake be printed as an Appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (*See Appendix "END-S-4"*).

At 10:56 o'clock a.m., the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 26 AVRIL 1977
(5)

[*Traduction*]

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9 h 43 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Fairweather, Johnston, MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Ritchie, Stanbury et Stewart (*Cochrane*).

Autre député présent: M. Flynn.

Témoin: M. Earl Drake, directeur exécutif, Banque internationale de reconstruction et de développement.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº 1*).

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

Conformément à une motion du sous-comité adoptée à la séance du mercredi 30 mars 1977, le président accorde son autorisation pour que la déclaration de M. Earl Drake soit jointe aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir appendice «END-S-4»*).

A 10 h 56, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

Tuesday, April 26, 1977

• 0943

[*Text*]

The Chairman: Good morning, gentlemen, madam.

This morning I am pleased to welcome Mr. Earl Drake, Executive Director of the World Bank. Mr. Drake offered to come in his personal capacity when the Bank was reluctant to send a representative to appear before the Subcommittee. While he will not speak on behalf of the Bank he is eminently qualified to discuss the debt problems of the developing countries from the perspective of his position there, and the Bank has co-operated with him in preparing for this meeting. He has also spoken to officials of the International Monetary Fund and the U.S. government.

Mr. Drake is the Executive Director representing not only Canada but also the Bahamas, Barbados, Granada, Guyana, Island and Jamaica. I wish to emphasize that he is not here to present Canadian policy but rather to present some basic factual information to discuss the debt problem as it is seen from the perspective of the bank and the views of the developing countries. Mr. Drake has provided copies of two statistical tables and these were circulated last night. I would suggest that they be appended to the proceedings of today's meeting.

Mr. Drake, I understand that you have some opening comments to make.

Mr. Earl Drake (Executive Director, International Bank for Reconstruction and Development): Thank you, Mr. Chairman. I am pleased to have this opportunity to appear before the Committee on this important subject. One of my principal responsibilities at the World Bank is to ensure close liaison between Canada and the Bank and I can think of no more appropriate way of doing this than appearing before you today.

In preparing for this appearance, as the Chairman has mentioned, I have consulted closely with the World Bank and supplemented this information with material from the International Monetary Fund and the U.S. Treasury. Some of this information is highly confidential and can only be referred to in broad orders of magnitude. Some of it is well documented and reliable, particularly the public and publicly-guaranteed debt, and some of it is educated guess work.

• 0945

I am not authorized to speak to you on behalf of the World Bank because it does not have an official position on debt. I speak to you in my personal capacity but I have good reason to believe that my information is well grounded.

The shocks which confronted the world economy in 1973-74 gave the oil-importing developing countries two options: they could abruptly curb their development objectives by deflating their economies and imposing tight import restrictions, or they could seek an increased level of external finance which would allow a more orderly adjustment process. For most countries, the latter course was clearly preferable despite its risks.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

Le mardi 26 avril 1977

[*Translation*]

Le président: Bonjour, madame et messieurs.

Je souhaite la bienvenue à M. Earl Drake, directeur exécutif de la Banque mondiale. M. Drake a offert de témoigner en son nom propre, la Banque, quant à elle, ayant refusé de comparaître devant le sous-comité. Bien qu'il ne parle pas au nom de la Banque, il est, par le poste qu'il y occupe, éminemment bien placé pour nous exposer le problème de l'endettement des pays en voie de développement; la Banque l'a d'ailleurs aidé à préparer son exposé. Il a également eu l'occasion de s'entretenir avec des représentants du Fonds monétaire international et du gouvernement américain.

M. Drake, en sa qualité de directeur exécutif, représentant non seulement le Canada mais également les Bahamas, les Barbades, Grenade, la Guyanne et la Jamaïque. Je tiens à souligner que son objet n'est pas de nous expliquer la politique canadienne, mais plutôt de nous expliquer les données de base de l'endettement du point de vue de la Banque et des pays en voie de développement. M. Drake nous a remis deux séries de tableaux statistiques qui ont été distribués hier soir. Je propose que ceux-ci soient annexés au compte rendu de la réunion.

M. Drake, je crois savoir que vous avez une déclaration préliminaire.

M. Earl Drake (Directeur exécutif, Banque internationale de reconstruction et de développement): Je vous remercie monsieur le président. Je suis heureux de cette occasion qui m'est donnée de comparaître devant le Comité pour discuter de cette importante question. Une de mes tâches essentielles à la Banque mondiale est d'assurer une liaison étroite entre le Canada et la Banque, rôle qui ne saurait être mieux assuré que par ma comparution devant vous ce matin.

Comme votre président l'a dit, j'ai, en vue de cette réunion, consulté les représentants de la Banque mondiale et obtenu également des renseignements du Fonds monétaire international et du ministère américain du Trésor. Certaines de ces données étant hautement confidentielles, je ne citerai que des ordres de grandeur. S'il en est qui sont entièrement fiables, plus particulièrement celles qui concernent la dette publique, d'autres, par contre, sont purement affaire de conjecture.

Je ne suis pas autorisé à vous parler au nom de la Banque mondiale, car elle n'a pas adopté de position officielle en ce qui concerne l'endettement. Ce que je dis n'engage donc que moi-même, mais je crois pouvoir dire que mes renseignements sont fondés.

Le choc qui a ébranlé l'économie mondiale en 1973-1974 a placé les pays en voie de développement importateurs de pétrole devant les alternatives suivantes: soit modifier brutalement leurs objectifs de développement en faisant appel à la déflation et en imposant des restrictions draconiennes aux importations, soit faire appel à un financement extérieur accru permettant un ajustement moins brutal. Pour la plupart des

[*Texte*]

Since the oil price increases of 1973, balance of payments management for most of these countries has become very difficult. Their aggregate current account deficit has approximately tripled since 1973, although there was some improvement last year. In order to preserve the development momentum, while attempting internal adjustment to a new situation, the developing countries have been financing these deficits by external borrowings on an unprecedented scale.

It is estimated that medium- and long-term foreign indebtedness of developing countries rose from about $35 billion in 1967 to $165 billion in 1976. In addition, there may have been something in the order of $50 billion in short-term credits outstanding at the end of 1976 but these turnover quickly in the financing of imports and are not normally a serious problem in themselves. These figures are striking and illustrate why indebtedness is such a current topic of international discussion, but they do not necessarily pose a threat of acute debt servicing difficulties. The nominal increases are in fact far less dramatic when one allows for growth of exports which finance the foreign exchange to service the debt. Here I would suggest that you refer to table one which relates the growth of debt and exports and breaks these figures down by categories of countries.

It is important to disaggregate the figures because total debt statistics are misleading in that they do not reflect the wide diversity in developing country situations. A more meaningful picture is obtained by distinguishing as I have tried to do here three broad groups: oil exporting countries; middle income countries and low income countries. By low income countries, I mean countries with $200 per capita and under. Within these groupings there exists considerable diversity.

Mr. Stanbury: Excuse me, Mr. Chairman, some of us seem to have the witness' statement and others do not. Is there any reason for this?

The Chairman: No. I am informed by the Clerk that it was circulated last night.

Mr. MacDonald (Egmont): There is no copy of the statement, just these tables.

The Chairman: Just the tables. Do you have the tables?

Mr. Stanbury: No, I have not received . . .

The Chairman: I will give you copies of the tables.

Mr. Stanbury: I am sorry to interrupt, but it might be useful to members to have what you are referring to.

The Chairman: It is useful, indeed.

Mr. Drake: We are on table one, Mr. Stanbury, entitled Growth of Debt and Exports of Developing Countries.

If we turn first to oil-exporting countries, the principle borrowers have been Indonesia, Iran and Algeria. These countries' export earnings have of course greatly benefited from oil price increases. As will be seen from this table, their exports have grown much faster than their external debt and they

[*Traduction*]

pays, la deuxième option était nettement préférable, en dépit des risques qu'elle comporte.

Depuis la hausse des hydrocarbures intervenue en 1973, la plupart de ces pays se sont heurtés à de très graves difficultés de balance de paiement. Leurs déficits globaux ont pratiquement triplé depuis 1973, bien qu'une certaine amélioration ait été enregistrée l'an dernier. Afin d'assurer la poursuite du développement tout en s'adaptant à la situation nouvelle, les pays en voie de développement ont, pour financer leur déficit fait appel à des emprunts extérieurs à une échelle sans précédent.

On estime que l'endettement à moyen et long terme des pays en voie de développement est passé de 35 milliards en 1967 à 165 milliards en 1976. De plus, quelque 50 milliards de crédits à court terme étaient exigibles à la fin de 1976, mais ceux-ci ne posent généralement pas de problèmes graves, étant utilisés essentiellement pour le financement des importations. Voilà des chiffres frappants qui expliquent l'importance prise par l'endettement dans toutes les discussions internationales, même si le service de cette dette ne pose pas de difficultés graves. En réalité l'augmentation réelle de l'endettement est moins dramatique si l'on tient compte de la croissance des exportations génératrices des devises étrangères nécessaires pour le service de la dette. A ce propos je vous renvoie au tableau 1 qui donne le chiffre comparé entre la croissance de la dette et des exportations par catégorie de pays.

Il est en effet essentiel de ventiler ces chiffres, les statistiques globales de l'endettement ne donnant pas une idée exacte de la très grande diversité des situations économiques des différents pays en voie de développement. On obtient une image plus exacte en distinguant trois groupes principaux: les pays exportateurs de pétrole, les pays à revenu moyen et les pays à faible revenu, c'est-à-dire les pays dont le revenu par habitant ne dépasse pas $200 par an. La diversité est grande dans ces trois groupes.

M. Stanbury: Je m'excuse, monsieur le président, mais comment se fait-il que certains membres du Comité ont le texte du témoin et d'autres, pas?

Le président: D'après le greffier, le texte vous a été remis hier soir.

M. MacDonald (Egmont): Nous avons reçu les tableaux, mais pas la déclaration.

Le président: Vous avez les tableaux?

M. Stanbury: Non, je n'ai rien reçu.

Le président: Je vais vous en donner un exemplaire.

M. Stanbury: Je m'excuse de vous interrompre, mais il est préférable que tous les membres du Comité aient les documents.

Le président: En effet.

M. Drake: Vous trouverez ces chiffres au tableau nº 1 intitulé Croissance de l'endettement et des exportations des pays en voie de développement.

Dans la catégorie des pays exportateurs de pétrole, les principaux emprunteurs ont été l'Indonésie, l'Iran et l'Algérie. L'augmentation des recettes d'exportation de ces pays est due, bien entendu, en grande partie à la hausse des prix du pétrole. Ce tableau montre en effet que leurs exportations se sont

[*Text*]

should have little difficulty in attracting and servicing external credits, particularly from private sources. While there is no debt problem as such for this group, it is important to remember that their circumstances vary greatly and that a country like Indonesia has a per capita income of only $180. It should also be noted that careful financial management is necessary, even for countries which enjoy rapid improvements in their balance of payments.

• 0950

A second category of middle-income countries includes about a dozen countries which are heavy borrowers and which depend largely on private markets for external capital. These countries, of which Brazil, Mexico, Yugoslavia and Korea are the major borrowers, have productive and diversified economies which have been capable of generating adequate export earnings to service debts and to maintain their international credit worthiness. As you can see from the figures before you, their growth in exports has approximately kept pace with their external borrowing over the past nine years. Much of their capital flow has come through commercial banks.

If this flow continues it will help to maintain and even accelerate their pace of development, but it will also create problems. The most difficult one is the relatively short-term nature of this commercial lending. Short-term maturities tend to discourage the use of funds for longer-range productive investment and to exacerbate the debt service problem.

The servicing of the interest rate still remains manageable but the debt amortization problem will become increasingly serious. If we look ahead, for example, in 1985 the gross loan disbursements to these main middle-income countries are projected to be $59.5 billion, but amortization will amount to $38 billion and interest $19 billion, leaving a net transfer of only $2.5 billion. So the situation, I feel, calls for actions by borrowing governments, by the commercial banking community and the international financial institutions.

The governments of the borrowing countries must increase their current reduced level of savings: They must adjust relative prices to provide adequate incentive to expand both exports and food production. And they must closely monitor additional external debt. The commercial banks should accept the long-term nature of the financing problem of these countries, especially when the recent medium-term loans fall due during the next three to five years.

Lastly, there is need for expansion in the capital structure and lending level of the world bank and the regional banks. The role of these international financial institutions is to serve as financial intermediaries between the world capital markets and these middle-income countries. Only these institutions and bilateral donor governments can provide the long-term loans necessary to balance the shorter private lending.

The last category is the low-income developing countries which have been particularly hard hit by recent economic events and confront a serious resource transfer problem. These

[*Translation*]

accrues bien plus rapidement que leur dette extérieure, si bien qu'ils ne devraient avoir aucun mal à obtenir des prêts, surtout du secteur privé. Bien que l'endettement ne pose pas de problème pour ce groupe de pays, il ne faut pas oublier que leur situation économique est loin d'être uniforme et que, dans un pays comme l'Indonésie, le revenu par habitant n'est que de $180 par an.D'ailleurs même les pays dont la balance des paiements enregistre une amélioration rapide ne sauraient se passer d'une gestion financière prudente.

La deuxième catégorie de pays comprend les pays à revenu moyen, dont une douzaine qui sont gros emprunteurs et qui s'adressent principalement au marché des capitaux privés. Ces pays, dont le Brésil, le Mexique, la Yougoslavie et la Corée sont les principaux emprunteurs, possèdent des économies productives et diversifiées dont les recettes d'exportation suffisent à assurer le service de leur dette et à maintenir leur crédit international. Les chiffres figurant au tableau montrent en effet que le rythme de croissance de leurs exportations a suivi celui de leur endettement extérieur au cours de neuf années écoulées. Leurs prêts ont été assurés par des banques commerciales.

Si ces prêts se maintiennent, ils aideront les pays intéressés à accélérer davantage encore leur développement, mais cela n'ira pas sans susciter d'autres problèmes, surtout parce qu'il s'agit de prêts à court terme. Les prêts à court terme découragent les investissements productifs à plus long terme et ils aggravent le service de la dette.

Le paiement des intérêts, tout en ne dépassant pas les possibilités de ces pays, va néanmoins poser des problèmes de plus en plus graves. Ainsi en 1985, les prêts accordés à ces pays à revenu moyen devraient atteindre 59.5 milliards de dollars, mais leur amortissement ne sera que de 38 milliards et les intérêts de 19 milliards, ce qui ne laissera qu'un transfert net de 2.5 milliards seulement. Il faut donc pour venir à bout de ce problème que les gouvernements emprunteurs, les banques commerciales et les institutions financières internationales prennent les mesures qui s'imposent.

Les gouvernements des pays emprunteurs doivent notamment augmenter le niveau de l'épargne qui a subi une baisse. Ils doivent rajuster les prix pour encourager les exportations et la production vivrière. Ils doivent surveiller de très près toute hausse de la dette extérieure. Pour leur part, les banques commerciales doivent accepter et accorder à ces pays des prêts à long terme, surtout lorsque les prêts à moyen terme viendront à échéance au cours des 3 à 5 années à venir.

Enfin la Banque mondiale et les banques régionales doivent augmenter le volume de leurs prêts. En effet le rôle de ces institutions financières internationales est de faire le pont entre les marchés des capitaux et ces pays à revenu moyen. Seuls ces institutions financières et les gouvernements sont, aux termes d'accords bilatéraux, à même d'assurer des prêts à long terme contre balançant les prêts à court terme du secteur privé.

La dernière catégorie est celle des pays en voie de développement à faible revenu qui ont été très durement frappés par la conjoncture économique récente et qui doivent faire face à un

[*Texte*]

countries, with populations totalling 1.2 billion, have recently been growing at an annual rate of only 1½ per cent, and still average $150 per capita. The major borrowers in this category have been India, Pakistan and Zaire. Table I shows that their outstanding debt has risen sharply and has outpaced their modest export growth. Because most of their borrowing comes from official sources, however, their debt service burden in relation to exports is likely to remain about the same and to be manageable.

The real difficulty for the poorest nations is not the burden of debt itself, but rather the very low level of capital flows, a level so low as to limit their economic growth. Their debt problem is a long-term one, which cannot be solved merely by short-term rescheduling and by further relaxation of already liberal terms. The critical issue is the need for substantial, real increases in the net flow of official development assistant from DAC countries. The poorest nations, which have suffered the most over the past decade, must move closer to the long-run goal of standing on their own feet by earning and saving more foreign exchange. This will require action on their part and that of the developed countries. The poor countries must reshape their policies to stimulate and diversify their exports, and they must reduce their reliance on agricultural imports, particularly food banks.

• 0955

The donor countries can help by enlarging their flows of official development assistance, making it available on grants or grant-like terms and concentrating it in the neediest countries. In addition to improving their aid policies, the industrialized nations could help greatly by reducing the barriers that continue to discriminate against the exports of the poorest nations.

Now may I turn briefly to the role of the private banks? A major change in the debt pattern has been the rapid increase in financing from private sources. Table II illustrates that in 1967 the bulk of funds came from official sources, whereas last year, approximately one half the credits came from private sources, especially the commercial banks. You will see there that it is $81 billion from official sources and $84 billion from private sources.

Table II also shows that these private credits have gone almost entirely to middle-income and oil-exporting countries. Although middle-income countries would not want to be totally dependent on private sources because of their short-term nature, these credits have nevertheless played a vital role in meeting the external resource needs of those countries. Commercial bank loans, because they can be negotiated and mobilized quickly and drawn down immediately instead of being tied to progress on slow moving investment projects, can be used to offset sudden pressures on the balance of payments. They therefore fill a gap in the arsenal of developing country policy tools.

[*Traduction*]

grave problème de transfert de ressources. Ces pays dont la population compte 1.2 milliard d'habitants et dont la croissance économique n'atteint qu'un demi pour cent par an, n'ont un revenu par habitant que de $150 par an. Les principaux emprunteurs dans cette catégorie sont l'Inde, le Pakistan et le Zaire. Le tableau I montre que leur dette exigible a augmenté très rapidement, bien plus rapidement que leurs exportations. Mais comme ils empruntent essentiellement à des sources officielles, le service de leur dette par rapport à leur exportation restera sans doute inchangé et ne posera donc pas de problème insurmontable.

La difficulté réelle pour les pays les plus pauvres est non pas l'entêtement lui-même, mais plutôt la très faible circulation de capitaux qui limite leur croissance économique. Leur endettement est un problème à long terme qui ne sera pas résolu par des reconductions à court terme ni par l'assouplissement de conditions déjà favorables. Le problème réel est d'assurer une hausse sensible du montant net de l'aide officielle au développement provenant des pays industrialisés. Les pays les plus pauvres qui ont le plus souffert au cours de la décennie écoulée ne deviendront économiquement autonomes qu'en augmentant leurs recettes et leurs réserves de devises étrangères. Ceci exigera une action concertée de leur part ainsi que des pays développés. Les pays pauvres doivent modifier leur politique pour stimuler et diversifier leurs exportations tout en réduisant le volume de leurs importations agricoles.

Les pays donateurs, pour leur part, doivent accroître leur aide officielle au développement sous forme de subventions accordées principalement aux pays les plus nécessiteux. En outre les pays industrialisés devraient réduire les obstacles qui continuent à freiner les exportations des pays les plus pauvres.

Je vais maintenant vous dire quelques mots au sujet du rôle des banques privées. L'augmentation rapide des prêts accordés par le secteur privé représente une des nouveautés essentielles de l'endettement international. Le tableau II montre qu'en 1967, la majorité des fonds provenait de sources officielles, alors que l'an dernier, la moitié des crédits environ provenaient de sources privées, essentiellement de banques commerciales. Les sources officielles ont prêté 81 milliards de dollars contre 84 milliards provenant du secteur privé.

Le tableau II montre également que la majeure partie de ces crédits privés ont été accordés aux pays à revenu moyen et aux pays exportateurs de pétrole. Bien que les pays à revenu moyen ne peuvent se permettre de dépendre entièrement du marché privé de capitaux qui ne prête qu'à moyen terme, ces crédits ont néanmoins joué un rôle essentiel dans l'approvisionnement de ces pays en devises étrangères. Par rapport aux prêts accordés pour des investissements à long terme, les banques commerciales accordent leurs prêts très rapidement, ce qui fait tout leur intérêt pour résoudre des difficultés soudaines de balance de paiement. Les banques commerciales trouvent ainsi leur place parmi les différentes techniques financières à la disposition des pays en développement.

[*Text*]

Recently, some American observers—and here I am thinking particularly of Mr. Arthur Burns of the Federal Reserve Bank—have expressed concern over this evolution. They have suggested that commercial banks may be overexposed in developing countries and that foreign loans may be inherently risky with consequent danger to the stability of the world banking system. In recent testimony to the U.S. Congress, the Assistant Secretary of the Treasury has taken issue with these views. He has stated that losses on foreign loans have been small and, in fact, less on a proportionate basis than on domestic loans. He has concluded, and I quote:

> We reject the view that the international lending activities of American banks are posing grave risks to the American economy or banking system. We believe, to the contrary, that they have been remarkably successful in playing a vital role in helping to finance an unprecedented level of international trade, capital flows, and payments imbalances . . . We can find no adverse effects of their activity.

In the foregoing remarks I have tried to present as objective as possible an overview of the debt problem as seen from the World Bank perspective. Before concluding, however, I should, for balance, try to summarize the position of developing countries as presented in recent international conferences. The Group of 19 demands on debt relief as presented by their Pakistani spokesman at the CIEC meetings in Paris are as follows—and these are more or less the same as in the Manila Declaration. They asked that official bilateral debts:

> (a) Be forgiven for least-developed countries and island and land-locked countries, and

• 1000

> (b) Either be forgiven, converted to IDA terms or granted a moratorium for other most seriously affected countries. They also ask that the international financial institutions like the World Bank should provide program credits equivalent to each country's debt service to that institutions.

On commercial debts, what are called interested developing countries should be entitled to consolidation and rescheduling over 25 years through some form of international funding mechanism.

On outstanding marketing borrowings, the host governments, that is the countries where the funds were borrowed, should persuade the lenders to reschedule for any developing countries seeking relief or the host governments themselves should refinance such debts.

There is considerable evidence that the developing countries are not united on this position, particularly with respect to commercial debts. The Latin Americans and some other countries refused to endorse a similar set of demands at the time of the last World Bank IMF annual meetings.

[*Translation*]

Plusieurs observateurs américains, dont M. Arthur Burns de la Federal Reserve Bank, ont récemment exprimé leurs préoccupations devant cette évolution. D'après eux, les banques commerciales prennent des risques exagérés dans les pays en voie de développement, car tout prêt international étant fondamentalement risqué, cette pratique menace la stabilité du système bancaire international. Lors d'une récente déposition devant le Congrès américain, le sous-secrétaire au Trésor s'est inscrit en faux contre ce point de vue. Il a dit notamment que les pertes sur les prêts étrangers ont été faibles, moindres en réalité que sur les prêts intérieurs. Pour conclure il a dit, et je cite:

> Il est faux de dire que les prêts internationaux consentis par les banques américaines constituent une menace pour l'économie et le système bancaire américain. Nous estimons au contraire que ces prêts ont permis de financer un volume sans précédent d'échanges commerciaux internationaux, d'investissements et de balances de paiements. Nous n'avons constaté aucune répercussion préjudiciable.

J'espère vous avoir donné ainsi un aperçu rapide du problème de l'endettement, tel que le voit la Banque mondiale. Avant de conclure, je voudrais résumer la position des pays en voie de développement, telle qu'elle a été exposée lors des récentes conférences internationales. Lors de la réunion de la CIEC à Paris, le porte-parole pakistanais du Groupe des 19 a soumis les revendications suivantes concernant l'allègement de la dette, revendiations analogues à celles de la déclaration de Manille. Ils demandent notamment que les dettes bilatérales officielles fassent l'objet des mesures suivantes:

> (a) Qu'une remise de dette totale soit accordée aux pays les moins développés ainsi qu'aux îles et aux pays n'ayant pas accès à la mer.

> (b) Que la dette soit remise ou transformée selon les conditions de l'AID, ou encore moratoriée pour les autres pays les plus gravement affligés. Ils ont également demandé que les institutions financières internationales comme la Banque mondiale offrent des crédits de programme équivalents au service de la dette de chacun de ces pays auprès de cette institution.

En ce qui concerne les dettes commerciales, les pays en voie de développement qui sont intéressés devraient avoir le droit de consolider et de reprogrammer leurs dettes sur une période de 25 ans grâce à un certain mécanisme de financement international.

En ce qui concerne les emprunts de commercialisation exigibles, les gouvernements qui en bénéficient, c'est-à-dire les pays qui ont contracté ces emprunts, devraient persuader les prêteurs de reprogrammer ces prêts dans le cas des pays en voie de développement qui cherchent une aide, ou ces pays eux-mêmes devraient refinancer de telle dettes.

Il est amplement démontré que les pays en voie de développement ne sont pas unanimes à ce propos, surtout en ce qui concerne les dettes commerciales. Les pays d'Amérique latine et d'autres pays ont refusé d'endosser un tel ensemble d'exi-

[*Texte*]

As I have previously intimated, I believe most of these demands are not justified by the facts of the debt situation. Indeed I believe the demands are so sweeping as to constitute a desservice to developing countries because they risk drying up the future flow of resources on which they are so dependent.

In summary, Mr. Chairman, I believe in dealing with the recent increased indebtedness that most debtors and most creditors have behaved responsably. The debt problem is a large and serious one that will continue into the future but it can be handled with goodwill and prudent management. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Drake. The first questioner this morning is the honourable member from York-Scarborough, the Honourable Bob Stanbury, followed by Mr. David MacDonald.

Mr. Stanbury: Thank you, Mr. Chairman. I welcome Mr. Drake.

Perhaps we could have copies of Mr. Drake's statement for each member of the Committee.

The Chairman: No problem there.

Mr. Stanbury: I appreciate the difficulty of getting these in advance, but it is helpful if it is possible to have the statement in advance, and I presume that is attempted.

The Chairman: In a few minutes we will have copies. It is attempted.

Mr. Stanbury: Mr. Drake mentioned two elements, I think, by way of recommendation: the improvement of aid policies of governments and the reduction of trade barriers to the exports of the least developed countries.

I wonder if he could be more specific in assisting the Committee with respect to the Canadian situation and comment on the aid policies and the trading barriers that exist in Canada. I think he is in a somewhat better position to do so than the normal Canadian public servant. He is slightly removed from his role as a Canadian public servant and I think in a position to comment fairly independently here on those two aspects of the subject matter of this subcommittee.

Mr. Drake: Thank you, Mr. Chairman. I will be glad to try but I should say, Mr. Stanbury, I hope to come back again.

Mr. Stanbury: We hope you do too.

Mr. Drake: In making these remarks I was really trying to look at the global perspective. I was not aiming particularly at Canada. I must say on the subject of improved aid flows, I feel that the Canadian record is really pretty good. On volume Canadian levels are above the DAC average. We are certainly not at .7 per cent and personally I would like to see us move more quickly toward that. But trying to be fair about it, I think our record and volume has been above average. Our

[*Traduction*]

gences lors de la dernière réunion annuelle de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international.

Comme je l'ai déjà indiqué, je crois que les chiffres relatifs à l'endettement ne justifient pas la plupart de ces exigences. Ces exigences sont tellement extravagantes qu'elles desserviraient les pays en voie de développement, car elles risquent de tarir à l'avenir les ressources dont ils dépendent tellement.

En somme, monsieur le président, je crois que devant l'augmentation récente de l'endettement, la plupart des débiteurs et des créanciers ont manifesté un sens très net de leurs responsabilités. Le problème de l'endettement est sérieux, grave même, et il continuera de l'être à l'avenir, mais il peut être résolu grâce à la bonne volonté et à une administration prudente. Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie, monsieur Drake. Le premier membre du Comité qui posera des questions ce matin est l'honorable député de York-Scarborough, l'honorable Bob Stanbury; il sera suivi de M. David MacDonald.

M. Stanbury: Je vous remercie, monsieur le président. Je vous souhaite la bienvenue, monsieur Drake.

J'aimerais bien que l'on fasse distribuer à chaque membre du Comité un exemplaire de la déclaration de M. Drake.

Le président: Cela ne présente pas de difficulté.

M. Stanbury: Je sais combien il est difficile de les obtenir d'avance, mais il est toujours préférable d'avoir les déclarations un peu à l'avance; je suppose d'ailleurs que c'est ce que l'on essaie de faire.

Le président: Dans quelques minutes nous aurons plusieurs exemplaires.

M. Stanbury: M. Drake a mentionné deux éléments, je crois, dans ses recommandations: l'amélioration des politiques d'aide des divers gouvernements et la réduction des barrières commerciales imposées aux exportations en provenance des pays les moins industrialisés.

Je me demande s'il ne pourrait pas expliquer davantage au comité la situation qui prévaut au Canada et s'il ne pourrait pas nous donner son opinion sur les politiques du Canada en matière d'aide à l'étranger et sur les barrières commerciales qui existent chez nous. Je crois qu'il est bien mieux en mesure de la faire que tout autre fonctionnaire canadien ordinaire. Il est quelque peu détaché de son rôle de fonctionnaire canadien, et je pense qu'il est en mesure de formuler une opinion indépendante sur ces deux aspects des travaux du sous-comité.

M. Drake: Merci, monsieur le président. Je me ferai un plaisir de tenter de vous répondre, monsieur Stanbury, mais j'espère pouvoir revenir à nouveau.

M. Stanbury: Nous l'espérons également.

M. Drake: Dans mes remarques, j'ai en fait tenté de donner une perspective d'ensemble. Je ne visais pas particulièrement le Canada. Je dois dire que le Canada s'est vraiment assez bien comporté en ce qui concerne l'augmentation de l'aide offerte. Le niveau de la participation canadienne dépasse la moyenne des pays membres du Comité d'aide au développement (CAD). Nous n'avons certainement pas encore atteint 0.7 p. 100, et j'aimerais personnellement que nous nous approchions de ce

[*Text*]

record on terms has really been exemplary. We have been outstanding in providing aid either in the form of grants or aid for a long time; and we have also been outstanding in directing this to the countries which are the neediest.

• 1005

Now I feel that we could be more helpful. A role we could play in international forums would be to try and urge others to follow our example and to follow the needs of the developing countries.

A number of other donor countries either have much harder terms than we have or direct their concessional flows not to the neediest countries but to countries with which they have traditional ties—ex-colonial ties, et cetera—so that the scarce flows of highly concessional resources are not always going where the needs are greatest.

So, aside from moving more quickly to point seven, I do not think that there is too much more for Canada to do in the field of aid. Again, it is sometimes important that the aid flows be in the form of program assistance, which can be disbursed quickly, which can help to meet balance of payments problems, rather than the long-term project aid. But again, the Canadian balance is not bad: I think approximately one-third is in that form. I think perhaps we might sometimes be a little more flexible but these are fairly minor comments.

Similarly, on trade barriers—and this is not my field of expertise, so I think you should put this to some of your other witnesses when they come—but again, the Canadian record is not bad.

The one area where we have not been very forthcoming is on manufactured goods. This is an area, one of the few areas, where developing countries do hope to expand their exports, but it is more difficult. I do not need to tell you about the problems of footwear and textiles and things but these are areas where the developing countries feel that they have a natural advantage; where many of the products are there, where labour is cheap, where this is one of the few natural advantages they have. But there are still a number of barriers to exporting to Canada.

Now, I would be the last one to advocate that we suddenly drop all barriers and impose an undue hardship on the Canadian industries concerned but I do think we should be thinking much more about a phased program of adjustment assistance to these industries which, over the long run, are judged to be weak and which have not been able to withstand international pressure. If we had a form of adjustment assistance which would ease the burden for them over a five-to ten-year period,

[*Translation*]

chiffre rapidement. Mais en toute justice, je crois que notre participation dépasse la moyenne. Notre participation a été vraiment exemplaire. Depuis longtemps, nous sommes parmi les premiers en ce qui concerne l'aide offerte, que ce soit sous forme de subventions ou d'aide directe; et nous avons également réussi à orienter cette aide vers les pays qui en ont le plus grand besoin.

Je crois certainement que nous pourrions aider davantage. Nous pourrions jouer un rôle sur la scène internationale en tentant d'encourager les autres à suivre notre exemple et à agir en fonction des besoins des pays en voie de développement.

Un certain nombre d'autres pays donateurs fixent des conditions beaucoup plus sévères que nous, ou encore au lieu d'accorder leur aide aux pays qui en ont le plus besoin, il l'accorde à des pays avec lesquels ils ont des liens traditionnels—par exemple d'anciennes colonies, ainsi de suite—de sorte que le faible financement des ressources grandement réduites ne va pas toujours là où les besoins sont les plus grands.

J'aimerais bien que nous nous approchions plus rapidement du taux de 0.7 p. 100, mais à part cela, je ne vois pas ce que le Canada pourrait faire de plus dans le domaine de l'aide à l'étranger. Il importe parfois, je le répète, que l'aide soit accordée sous forme d'aide à des programmes—car elle peut ainsi être distribuée rapidement et aider à résoudre les difficultés de la balance des paiements—plutôt qu'à long terme. Je répète cependant que le bilan du Canada n'est pas mauvais: je pense qu'environ un tiers de l'aide qu'il apporte est sous cette forme. Je pense que nous pourrions parfois être plus souples, mais ce ne sont là que des observations assez mineures.

De même, en ce qui concerne les barrières commerciales—et ceci n'est pas de ma spécialité, aussi je crois que vous devriez poser cette question à d'autres témoins—,mais je répète encore une fois que le bilan du Canada n'est pas mauvais.

Le seul secteur dans lequel nous n'ayons pas vraiment brillé, est celui des produits manufacturés. C'est l'un des domaines dans lesquels les pays en voie de développement espèrent augmenter leurs exportations, mais la question est plus difficile à résoudre. Je n'ai pas à vous parler des difficultés qui se présentent dans le domaine de la chaussure et des textiles et ainsi de suite, or ce sont là des secteurs dans lesquels les pays en voie de développement croient avoir un avantage naturel; ils possèdent plusieurs des matières premières nécessaires, la main-d'œuvre y est peu coûteuse, et c'est l'un des rares avantages naturels qu'ils possèdent. Cependant ils rencontrent encore bien des barrières lorsqu'ils veulent exporter leurs produits au Canada.

Je serai bien le dernier à recommander que nous laissions tomber soudainement toutes les barrières, car cela nuirait considérablement aux industries canadiennes concernées, mais je crois vraiment que nous devrions songer bien davantage à un programme structuré d'aide à des industries qui sont considérées comme faibles et qui n'ont pu résister aux pressions internationales. Si nous avions une certaine forme d'aide qui allégerait leur fardeau pendant une période de cinq à 10 ans,

[*Texte*]

as one or two other countries are doing, I would certainly recommend that.

Mr. Stanbury: In fact, recent steps in these fields seem to have reversed the progress that you are recommending here. Would you agree?

Mr. Drake: I would, yes.

Mr. Stanbury: You mentioned the traditional political ties having a strong influence in the field of aid. On debt rescheduling, there is some suggestion that political considerations have been a pretty strong factor in whether or not and how debts have been rescheduled, as well. There was the suggestion, for instance, that there was a magical change in the attitude toward rescheduling of the debt of Chile after the fall of Allende and that India, for instance, had much more difficulty getting its debts rescheduled.

Do you agree that there has been an excessive political factor in the rescheduling in the past? And, if so, should this be changed? And if so, how would you feel that fairer access to reschedulings can be achieved?

• 1010

Mr. Drake: Mr. Stanbury, I am not sure that there has been undue political influence in quite the way you suggest. I feel that the major factor influencing debt reschedulings has been a crisis of confidence in the management of the country's economy. It has not really been a judgment on ideological grounds. There certainly was a crisis of confidence over the Allende government but I am not sure it was ideology per se. The major creditors felt that the economy was not being well managed, that the situation was out of control. But I can think of other countries with Marxist governments where there has been no debt problem, no rescheduling problems, where they feel that the economy is being managed and where there is a willingness to honour debt services. I do not think it is ideology per se. But politics does enter into it in so far as many of the crises which are perceived by creditors are of a political nature. As I have tried to say, most of the debt problems really are manageable but it is a question of confidence in the government, whether the government perceives the problems and is prepared to manage them in a reasonable way. And where there is a political crisis or an impending political crisis this will tend to trigger a situation where the creditors re-examine the debts and may become panicky and rush for a re-scheduling. And I can think of some today which are looming, where people are watching the political situation. I do not like to mention individual countries but perhaps you will forgive me one example. Basically there is no debt problem in Zaire. Zaire has a lot of resources and, if you look strictly at the figures and Zaire's export potential, they should be able to manage their debt. But the real question is whether the government is going to be in power for very long and whether it is capable of managing its resources effectively. So in that

[*Traduction*]

comme un ou deux autres pays le font, je l'approuverais certainement.

M. Stanbury: En fait, des mesures prises récemment dans ces domaines semblent avoir donné le résultat contraire de ce que vous recommandez ici. Êtes-vous d'accord?

M. Drake: Oui.

M. Stanbury: Vous avez signalé que les liens politiques traditionnels avaient une influence considérable dans le domaine de l'aide. En ce qui concerne la reprogrammation des dettes, on a prétendu que les considérations politiques avaient constitué un facteur très important dans la décision d'accorder ou non un nouveau programme de remboursement des dettes et dans les conditions fixées. On a insinué, par exemple, qu'après la chute du gouvernement Allende il y avait eu un changement miraculeux d'attitude au sujet d'une nouvelle structuration de la dette du Chili, et que l'Inde, par exemple, avait eu beaucoup plus de difficulté à obtenir une nouvelle structuration de ces dettes.

Croyez-vous également que le facteur politique ait eu trop d'importance par le passé, lorsqu'il s'agissait de reprogrammer les dettes? Et dans l'affirmative, faudrait-il y changer quelque chose? Et si oui, comment pourrait-on être plus juste en ce qui concerne l'accès à une nouvelle programmation des dettes, d'après vous?

M. Drake: Monsieur Stanbury, je ne suis pas certain que des influences politiques excessives se soient exercées comme vous le suggérez. Le principal facteur qui a pu influencer la nouvelle structuration des dettes a été, je pense, une perte de confiance dans l'administration de l'économie des pays en question. Il ne s'agissait pas vraiment de jugement fondé sur des idéologies. Il y a certainement eu une perte de confiance envers le gouvernement Allende, mais je ne suis pas certain qu'il s'agissait d'idéologie comme telle. Les principaux créanciers ont trouvé que l'économie n'était pas bien gérée et que la situation était incontrôlable. Je songe toutefois à d'autres pays ayant des gouvernements marxistes, mais où il n'y a pas eu de problème de dette ou de modification du calendrier, où, selon les créanciers, l'économie est sous contrôle et l'on est disposé à honorer les dettes. Je ne pense pas que l'idéologie elle-même soit le facteur déterminant. Toutefois, la politique joue un rôle dans la mesure où un grand nombre de crises perçues par les créanciers sont des crises politiques. Comme j'ai essayé de le dire, la plupart des problèmes liés aux dettes peuvent vraiment être réglés, mais il s'agit de faire confiance au gouvernement, de voir si le gouvernement a connaissance des problèmes et est disposé à les régler. Là où sévit ou risque de sévir une crise politique, les créanciers ont tendance à réexaminer les dettes et, peut-être pris de panique, à demander rapidement une modification du calendrier. Je songe à certains endroits où des crises menacent d'éclater actuellement, endroits dont on surveille la situation politique. Je n'aime pas mentionner le nom des pays en question, mais peut-être me permettez-vous de fournir ce seul exemple. Essentiellement, il n'existe pas de problème de dettes au Zaïre. Le Zaïre a beaucoup de ressources et, si l'on examine strictement les chiffres et le potentiel

[*Text*]

sense there is a political problem. But it is not an ideological one.

Mr. Stanbury: An UNCTAD group of experts in 1975, I think, suggested it might be possible and desirable to work out some system of guidelines for debt re-negotiations. Do you think this is feasible and, if so, what kind of guidelines would you envisage and what would be the institutional setting in which they might be applied—for instance the IMF World Bank Development Committee or something like that?

Mr. Drake: I would be loathe to try to work out a series of guidelines today but I do think the institutional setting is important. Most of the reschedulings have been in the hands of the Paris Club, which is a group of creditors that tend to be dominated by the export promotion agencies of the countries concerned who have the debt involved and their concern is getting their money back. One can understand that. But I feel that many of the situations should be handled by a more neutral body, a body which has a broader perspective, not just to get the money back to export credit agencies but is concerned about the long run future of the country, about its balance of payments position and about the effect of debt servicing on its development program. Of course I am probably not an objective witness, but I feel the bank and the fund is the place to do that. They have the statistics there, they are in constant consultation with these countries, they are concerned about their balance of payments position, they are in constant dialogue about their development performance, and they have themselves some resources involved. So I feel that if the bank and found together were given the task of chairing these meetings, of preparing an assessment, of preparing as subjective a factual basis as possible, that in many, many cases this would be a better setting to negotiate and we would not have just the concern of narrowly defined creditors but we would look at both sides of the picture.

Mr. Stanbury: You agree it would be desirable and feasible to work out a set of generally acceptable guidelines to be applied in this context?

Mr. Drake: Yes, generally acceptable, but I think there would have to be some variations. I think there can be quite different cases. There can be cases where a developing country has a very narrow resource base and where suddenly the export earnings of a particular commodity drop and it is in a sudden-debt problem, through no fault of its own. There can also be cases where it is sheer mismanagement. So I think the guidelines have to cover a range of situations and that we do not just have a procrustean bed into which everything is fitted. But, with the experience of the fund and the bank, it should be possible to work that out. I think one forum by which that might be done is the Development Committee of the Fund in the Bank on which sits the representatives of all the countries of the world. It is more or less balanced, approximately half

[*Translation*]

d'exportation de ce pays, on se dit qu'il doit pouvoir régler ses dettes. Ce qu'on se demande toutefois vraiment, c'est si le gouvernement va réussir à maintenir son pouvoir pendant très longtemps encore et s'il est capable de gérer adéquatement ses ressources. C'est donc en ce sens qu'il existe un problème politique. Mais ce n'est pas un problème idéologique.

M. Stanbury: En 1975, si je ne m'abuse, un groupe de spécialistes de la CNUCED a dit qu'il serait possible et souhaitable d'élaborer un système de directives pour la renégociation des dettes. Trouvez-vous cela possible, et dans l'affirmative, quelles seraient les directives que vous envisageriez? Quelle serait l'institution chargée de les appliquer? Serait-ce, par exemple, le comité de développement de la banque mondiale, le FMI, ou un organisme de ce genre?

M. Drake: Je répugne à essayer d'élaborer une série de directives actuellement, mais je pense que le cadre institutionnel est important. La plupart des modifications de calendrier ont été abandonnées au club de Paris, groupe de créanciers qui tend à être dominé par les organismes de promotion des exportations des pays prêteurs, qui ne songent qu'à la récupération de leur argent. Cela est compréhensible, mais je pense que beaucoup de situations devraient être réglées par un organisme plus neutre, ayant une perspective plus vaste, ne se préoccupant pas uniquement de rendre l'argent aux organismes de crédits à l'exportation, mais se préoccupant également de l'avenir du pays, de sa balance des paiements et de l'effet du paiement de la dette sur son programme de développement. Bien sûr, je ne suis sans doute pas un témoin objectif, mais je pense qu'il revient à la Banque et au Fonds monétaire de s'occuper de cela. Ils disposent des statistiques, sont constamment en pourparlers avec ces pays, se préoccupent de leur balance des paiements, s'intéressent constamment à leur développement et ont eux-mêmes certaines ressources en jeu. Je pense donc que, si l'on chargeait la Banque et le Fonds de présider ensemble les séances, de préparer une évaluation et une base de renseignements aussi subjective que possible, dans bien des cas cela créerait pour les négociations, une atmosphère plus saine, et ce ne serait pas les seules préoccupations des créanciers qui seraient exprimées, mais également celles des autres parties concernées.

M. Stanbury: Vous convenez qu'il serait souhaitable et possible d'élaborer un ensemble de directives généralement acceptables à appliquer dans ces cas?

M. Drake: Oui, des directives généralement acceptables, mais je pense qu'il devrait y avoir certaines variations. Les cas peuvent être différents les uns des autres. Il arrive qu'un pays en voie de développement ait une base de ressources très maigre et que ses recettes provenant de l'exportation d'un produit donné baissent, ce qui cause un problème soudain de dette, bien que ce ne soit pas la faute du pays en question. Il y a aussi des cas où il s'agit purement de mauvaise gestion. Je pense donc que les directives doivent porter sur tout un éventail de situations et ne doivent pas être rigides. Toutefois, grâce à l'expérience du Fonds monétaire et de la Banque, il doit être possible de parvenir à une solution. Je pense qu'un des milieux les plus propices à l'élaboration de ces directives serait celui du comité de développement du Fonds et de la Banque, comité où

[*Texte*]

are from developed and half from developing countries, which is necessary because any guidelines which are worked out have to be agreeable to the debtors as well as the creditors. It should not be something simply imposed by the creditors.

• 1015

Mr. Stanbury: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Stanbury. Next is the honourable member from Egmont in Prince Edward Island, Mr. David MacDonald.

Mr. MacDonald (Egmont): Thank you, Mr. Chairman. This is a second opportunity for us to talk to Mr. Drake because some members of the Committee had an opportunity about a year ago to visit the World Bank in Washington and met Mr. Drake and some of the other officials there.

I feel, Mr. Chairman, that there is particular value in us talking to the Bank to understand its various components better than we have. I think a good deal of activity of the Bank is central to the resolution of a number of very difficult questions in the international economic community. I must admit I was struck forcibly by Mr. Drake's opening comment about the Bank not having an official position on debt. I think it so intrigued my colleague, Mr. Fairweather, that he may want to raise questions about that.

I will not deal with that but I do want to comment and get a little more reaction on something else in his statement. On the one hand he said, if I am quoting correctly, the current account deficit has tripled since 1973, and there has been borrowing at an uprecedented level. He has given us figures to indicate the relationship of debt as a percentage of export as it affects developing countries, low and middle income and oil exporting. He has also shown us in conrete terms by projecting what might happen by 1985, the actual net transfer that would take place, but he then went on to say that there does not seem to be any fundamental or crisis difficulty with respect to this. I suppose in banking terms that may be correct. I am certainly neither a banker nor an economist. What I really am troubled by however is this sanguine statement, if I can put it that way, with respect to the fundamental questions of development and the actual progress that these countries will make. I seem to hear in Mr. Drake's comments a basic contradiction: that it was important that there be transfers, perhaps of increasing amounts, with respect to developing countries but on the other hand, if these countries are going to achieve any concrete development it will have to be in the area of pulling themselves up by their own boot straps, self-sufficiency. Maybe it is either knowing too little or too much about economics, but I think one of these statements seems to lie in direct conflict with the other and maybe Mr. Drake would like to try to elaborate on that a bit just so I will be clear?

[*Traduction*]

siègent des représentants de tous les pays du monde. Il est relativement équilibré, la moitié des délégués provenant des pays industrialisés et l'autre moitié des pays en voie de développement, chose nécessaire parce que toutes les directives concues devront être jugées acceptables tant par les débiteurs que par les créanciers. Elles ne doivent pas être simplement imposées par les créanciers.

M. Stanbury: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Stanbury. La parole est maintenant à l'honorable député de Egmont, de l'Île-du-Prince-Édouard, M. David MacDonald.

M. MacDonald (Egmont): Merci, monsieur le président. C'est la deuxième occasion que j'ai de parler à M. Drake, parce que certains membres du comité ont déjà eu l'occasion, il y a un an, de se rendre à la Banque mondiale, à Washington, et d'y rencontrer M. Drake ainsi que certains hauts fonctionnaires de la Banque.

Je trouve, monsieur le président, qu'il est heureux que nous puissions ainsi parler aux responsables de la banque afin de mieux en comprendre les différents rouages. Je pense qu'il est essentiel, pour résoudre un bon nombre des problèmes complexes qui se posent à la collectivité économique internationale, de bien comprendre les travaux de la banque. Je dois avouer avoir été frappé par l'observation préliminaire de M. Drake, il a déclaré que la banque n'a pas de position officielle en ce qui a trait aux dettes. Je pense que cela a tellement étonné mon collègue, M. Fairweather, qu'il voudra peut-être poser des questions à ce sujet.

Quant à moi, je ne traiterai pas de cela, mais j'aimerais obtenir des éclaircissements sur certains de ses propos. Il a dit d'une part, si j'ai bien compris, que le déficit des comptes courants a triplé depuis 1973 et que les emprunts se multiplient à un taux sans précédent. Il nous a fourni des chiffres montrant le rapport entre la dette et les exportations des pays en voie de développement, qu'il s'agisse de pays à faible ou moyen revenu ou de pays exportateurs de pétrole. Il nous a également montré de manière concrète comment pourrait s'opérer un transfert net et réel d'ici 1985, ajoutant toutefois que cela ne semble pas poser de problème fondamental. Je suppose que, du point de vue bancaire, cela est exact. Je ne suis certes ni banquier, ni économiste. Ce qui m'inquiète toutefois, c'est sa déclaration optimiste, si je puis dire, sur les questions fondamentales du développement et sur les progrès réels que réaliseront ces pays. Je crois déceler dans les propos de M. Drake une contradiction fondamentale: il dit qu'il est important qu'il y ait des transferts, peut-être de plus en plus importants, vers les pays en développement, mais il déclare aussi que, si ces pays veulent parvenir à un développement véritable, ils vont devoir recourir à une autorèglementation, arriver à une autosuffisance. Peut-être que j'en sais trop ou pas assez en matière d'économie, mais il me semble que ces affirmations s'opposent, et je saurais gré à M. Drake de m'apporter quelques éclaircissements.

[*Text*]

Mr. Drake: Well, I am sorry if I have confused you, Mr. MacDonald. Perhaps I am making too narrow a definition of debt. I am trying to say that the debt servicing problem by itself is not an unmanageable one, that the critical question is the flow of external resources now and in the future. These countries, all these categories of countries, will need a sustained in real terms and an increased in nominal terms flow of external resources for the next decade.

The ideal would be that all of that would come on concessional terms or at the very least on long term market rates from the international institutions. That would be the ideal. There is no question about that, and that would be the best way by which to accelerate their growth but I think that is unrealistic to expect. The most optimistic projections about ODA flows will not begin to cover the total resource needs of these countries.

What I am saying is there will continue to be a need for large flows of external resources. A lot of that will have to come from private sources. There is just no other feasible source. Even though that is not the optimum way of doing it, it is the most realistic and it is manageable if the private flows are balanced by an increased flow of ODA. If the private banks keep lending, if they keep turning over, the interest payments themselves are manageable. It is when the amortization builds up and if it is not off-set by increased loans from the private banks that it will become unmanageable. But if we have a continuing flow, a turnoever, of private bank loans, 5- to 7-year loans turning over, with just the interest payments to be served, from what we know of the likely export earnings of these countries they should be able to manage that.

• 1020

If they take those flows and invest them productively to increase their own productivity, their own exports, eventually they are going to come out of it. Eventually they are going to be able to earn more, they are going to be able to pay back those debts, and they will have a larger productive base for it. If we look at this altogether and if concessional flows go to the poorest countries, if a mixture of private flows turning over on a regular basis balanced by flows from the international banks and the bilateral countries goes to the middle income countries, the thing should be manageable.

I really do not have too much sympathy for the oil exporters, except for Indonesia, but when you talk about Iran and Venezuela, they should be able to look after themselves. They should not be a problem. Unfortunately they have not all been managing their economies very well, but I do not have much sympathy for them because they really have a lot of resources. If they would just sit down and manage them properly they should not be a burden on the conscience of the rest of the world, particularly Iran. Venezuela is doing a little better, but Iran and Venezuela both need to mind their own internal management a bit.

[*Translation*]

M. Drake: Je regrette de ne pas m'être exprimé clairement, monsieur MacDonald. Peut-être ma définition de la dette est-elle trop restrictive. J'essaie de dire que le règlement des dettes n'est pas un problème insurmontable en soi, que la question critique est celle des ressources externes, tant maintenant qu'à l'avenir. Pendant la prochaine décennie, tous ces pays vont avoir besoin d'une masse de ressources externes, qui, en termes réels, devra être soutenus et, en termes monétaires, devra s'accroître.

L'idéal serait que les institutions internationales fournissent cette masse à des conditions allégées ou du moins à des taux de marché à long terme. Ce serait l'idéal. Sans nul doute, ce serait le meilleur moyen d'accélérer leur croissance. Toutefois, ce serait trop espérer. D'après les prévisions les plus optimistes, les fonds d'aide publique au développement ne sauraient commencer à satisfaire aux besoins de ces pays.

Le besoin continuel et important de ressources externes continuera donc de se faire sentir. Une grande partie de ces ressources devra provenir de source privée. Il n'en existe simplement pas d'autre. Même si cela n'est pas le meilleur moyen de parvenir à une solution, c'est le plus réaliste et le plus facilement réalisable, si les ressources privées sont équilibrées par des ressources accrues d'aide publique au développement. Si les banques privées continuent à prêter, à faire circuler l'argent, les paiements d'intérêts deviennent eux-mêmes faisables. C'est à ce moment que l'amortissement s'accroît et, s'il n'est pas contrebalancé par des prêts accrus de la part de banques privées, tout devient difficile. Mais s'il y a une circulation permanente, des prêts des banques privées, des prêts de cinq à sept ans, avec les paiements d'intérêts seulement à verser, d'après ce que nous connaissons des recettes d'exportations de ces pays, ceux-ci devraient pouvoir s'en tirer.

Si ces pays se servent de ces rentrées d'argent pour les investir de façon productive, afin d'accroître leur propre productivité, leurs propres exportations, ils pourront éventuellement améliorer leur sort. Ils pourront, à un moment donné, pouvoir gagner davantage, rembourser leurs dettes et profiter d'une base de productivité plus étendue. Si nous examinons la situation dans son ensemble, si ces rentrées sont concédées aux pays les plus pauvres, si un mélange de circulation de capitaux privés se fait de façon régulière et qu'il soit équilibré par des circulations de capitaux provenant de banques internationales et de pays bilatéraux, vers des pays à revenus moyens, cela pourra marcher.

Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour les pays explorateurs de pétrole, sauf pour l'Indonésie. Vous mentionnez l'Iran et le Venezuela; or, ces pays devraient pouvoir s'en tirer. Ils ne devraient pas poser de problèmes. Malheureusement, ils n'ont pas tous bien géré leur économie. Je n'ai quand même pas beaucoup de ressources. Si dans ces pays on voulait bien s'arrêter un instant, et s'occuper de gérer convenablement, cela ne serait pas un problème de conscience pour le reste du monde, surtout dans le cas de l'Iran. Le Venezuela s'en tire un peu mieux, mais l'Iran et le Venezuela doivent tous les deux s'occuper un peu mieux de leur gestion interne.

[*Texte*]

I do not think that is a real problem. The real problem is the other two countries, but it should be manageable. That is my essential thesis. Provided that those funds are invested productively, as I say, provided that they use them in ways to increase their exports, to increase their domestic food production, their balance of payments position should get better.

Mr. MacDonald (Egmont): Given the scenario that you are outlining, can you think of any examples of developing non-oil exporting countries where this has been the case?

Mr. Drake: Korea is a shining example of steady economic progress. Their growth rate has far outpaced the Western World. Mexico has had its difficulties, but Mexico basically has a very sound economy. It has not handled its devaluation too well but it will come out of it all right. Even India is beginning to show remarkable progress. India has picked up its balance of payments position much better. Its reserves are building up again. Unfortunately there it depends so much on the monsoon, but the Indian picture looks much better than anyone thought possible a decade ago.

Mr. MacDonald (Egmont): Would it be possible for the World Bank to provide a detailed picture or a chart for us that would show the extent of transfers taking place now internationally and its relationship to the amount that is at present servicing previous debts incurred so that we would have some idea as to the change in nature of this situation, both on a global basis as well as a country-by-country basis? A lot of statements are made and you have given us a sort of beginning of this with respect to some of the information here, but it would really help I think if we had it more on a country-by-country breakdown. Is that possible?

Mr. Drake: Mr. Chairman, I would be very glad to. I have brought with me what are called the World Debt Tables, which are published annually and which I will be glad to make available to the Clerk and to see that it gets to this Committee annually. I did not want to circulate them because they are just masses of statistics. I wanted to try to give you some salient statistics.

Unfortunately again they only want to publish firm figures, so this only takes us up to 1974. But they do keep bringing up-to-date revisions and there will be another version out soon. This gives you a lot of detail by countries, by interest rates, by amortization periods, by sources of funds, etc. I think there is a lot of information there, and that would serve to keep you up-to-date if I put you on the mailing list.

On your point, let me try to illustrate that for the low-income countries it is not as bad as it sometimes appears. These are 1974 figures but the picture has not really changed in percentage terms. If we look at 1973, the total disbursements to these countries in 1973, including grants—you have to remember that there are also grants as well as loans when you talk about the forest countries—was $4 billion. The total

[*Traduction*]

Je ne crois pas qu'il y ait de problème réel. Le problème véritable se pose dans le cas des deux autres pays, mais cela devrait pouvoir s'arranger. Voilà ce que je pense essentiellement. A la condition que les fonds soient investis de façon productive, et que les pays s'en servent de façon à accroître leurs exportations, la production alimentaire interne, la balance des paiements devrait pouvoir s'améliorer.

M. Macdonald (Egmont): D'après le tableau que vous nous brossez, pouvez-vous nous donner des exemples de pays en voie de développement non exportateurs de pétrole, où ce fut le cas?

M. Drake: La Corée est un exemple frappant de progrès économiques soutenus. Leur taux de croissance a de beaucoup dépassé celui du monde occidental. Le Mexique a éprouvé des difficultés, mais son économie est fondamentalement saine. Il ne s'est pas bien occupé de sa dévaluation, mais la situation devrait s'améliorer. Même l'Inde commence à faire des progrès remarquables. Sa balance de paiements est en bien meilleure posture et ses réserves s'accroissent. Malheureusement, tout là-bas dépend de la mousson, mais la situation est beaucoup plus prometteuse qu'elle ne l'était il y a dix ans.

M. MacDonald (Egmont): La Banque mondiale pourrait-elle nous fournir un tableau ou un graphique détaillé montrant l'importance des transferts qui se font à l'échelle internationale et les rapports qui existent entre ces transferts et la somme qui actuellement couvre des dettes précédemment contractées, afin que nous ayons une meilleure idée de ce qui se passe, mondialement, et pays par pays? Il y a eu beaucoup de déclarations, vous nous avez donné vous-même certains renseignements, mais une ventilation pays par pays pourrait certainement nous aider. Est-ce possible?

M. Drake: Monsieur le président, je serai heureux de répondre à votre demande. J'ai apporté avec moi ce que nous appelons les tableaux de la dette mondiale, qui sont publiés tous les ans. Il me fera plaisir de les donner au greffier et de m'assurer qu'ils soient adressés au comité tous les ans. Je ne voulais pas les faire circuler, car ils contiennent énormément de statistiques. Je voulais plutôt vous en donner les points saillants.

Malheureusement, on ne veut publier là encore que des chiffres fermes. Par conséquent la date la plus récente est celle de 1974. Il y a des révisions constantes pour que ces chiffres soient mis à jour et une nouvelle version devrait être publiée sous peu. Ce document vous donne beaucoup de détails, par pays, taux d'intérêt, périodes d'amortissement, sources de financement, etc. Vous y trouverez beaucoup de renseignements et vous pourrez vous tenir ainsi à jour si vous êtes sur la liste d'envoi.

Pour répondre à votre question, je dois vous dire que pour les pays à faibles revenus, ce n'est pas aussi sombre que ça semble parfois l'être. Ce sont les chiffres de 1974, mais le tableau n'a pas tellement changé du point de vue pourcentage. Voyons 1973, les déboursés totaux pour ces pays y compris les subventions,—vous devez vous rappeler qu'il y a des subventions de même que des prêts pour les pays forestiers—étaient

[*Text*]

disbursements was $4 billion to the poorest countries. From that we had to deduct amortization periods of .8 per cent and interest payments of .4 per cent. This gave us a net transfer of $3 billion in 1973.

• 1025

In 1974, it has improved, because the loans have gone up to 3.6 per cent and the grants have gone up to 2.1 per cent. I do not want to bore you with statistics, but that gives us a total of 5.8 per cent. The amortization has gone up, but it is only .9 per cent; interest is .5 per cent. So, that the net transfer is 4.3 per cent. The net transfer has gone from 2.9 per cent to 4.3 per cent, even though there has been a little more amortization and a little more interest. But the key thing for them is the bottom line on that transfer and that is going up.

Mr. MacDonald (Egmont): Again, we have to look at it over a period. I would think that was the period in which there was a tremendous amount of scurrying around over the rapid increase in the price of petroleum, and I think that might have affected, on an immediate basis, the kind of net transfers that would take place.

There was another question, if I have just time to pursue it, about your final comments in terms of the Manilla declaration. You seem to think DND were doing themselves a disservice by that kind of position they were taking with respect to the whole question of debt and transfers, but I do not recall any comments with respect to their position on the World Bank itself.

There have been some recent changes in the structure of the Bank, and in the voting arrangements. Do you see these as being satisfactory, now, to the Group of 19 and 77? Do you think there is likely to be further negotiation in terms of the actual decision-making and administrative arrangements with respect to the World Bank?

Mr. Drake: Yes, this has not been a very live topic recently, but it will come up again. We expect to begin negotiating, soon, on another capital increase for the World Bank, and one element of that discussion will be the voting structure. I do not know how it is going to come out, but, certainly, there is pressure from the Group of 77 to change the relative proportions. My sense of it is that they are not pressing for anything very radical. Certainly, the people in the Bank, the LDC representatives in the Bank and Fund, are not. They want some change at the margin. They want some token gestures of more voting strength for them, but they are not asking for a revolution. They are not asking for one country, one vote, which really does not make sense in banking terms. The voting strength of the World Bank is based on the shares you put into the Bank, and it is weighted in favour of developing countries. But, by and large, as in any financial institution, your votes depend on how many shares you put in it, and they are not seeking to overturn that. They are seeking to weight it a little differently so they have a few more votes, but it is in many ways an academic question.

[*Translation*]

de $4 milliards, pour les pays les plus pauvres. Il faut déduire de cette somme les périodes d'amortissement de .8 p. 100 et les paiements d'intérêt de .4 p. 100. Cela nous donne un transfert net de $3 milliards pour 1973.

En 1974, la situation s'est améliorée, étant donné que les prêts ont augmenté à 3.6 p. 100 et les subventions à 2.1 p. 100. Je ne voudrais pas vous ennuyer avec ces statistiques, mais cela nous donne un total de 5.8 p. 100. L'amortissement a augmenté, mais il n'est que de .9 p. 100, et l'intérêt de .5 p. 100. Ainsi, le transfert net est de 4.3 p. 100. Ce dernier est donc passé de 2.9 p. 100 à 4.3 p. 100, même s'il y a eu un peu plus d'amortissement et un peu plus d'intérêt. Mais ce qui est important pour eux c'est la dernière ligne de ces transferts qui accuse une augmentation.

M. MacDonald (Egmont): De nouveau, nous devons voir cela sur une certaine période. Je pense qu'il s'agit de la période où il y a eu énormément d'activité lors de l'augmentation rapide du prix du pétrole. Je crois que cela a pu agir immédiatement sur le genre des transferts nets qui se sont faits.

Il y a également une autre question qui se pose, si on me permet de continuer, au sujet de vos derniers commentaires concernant la déclaration de Manille. Vous semblez croire que le ministère de la Défense nationale ne s'est pas rendu service en optant pour la position qu'il a prise, dans toute cette question de dettes et de transferts. Toutefois, je ne me souviens pas qu'on ait fait des commentaires sur sa position relativement à la Banque mondiale.

Il y a eu récemment des changements dans la structure de la banque, dans les dispositions concernant le vote. Croyez-vous que c'est satisfaisant, actuellement, pour le groupe des 19 et des 77? Croyez-vous qu'il pourrait y avoir d'autres négociations sur la prise de décisions actuelle et les dispositifs administratifs relatifs à la Banque mondiale?

M. Drake: Oui, c'est un sujet qui a été très débattu récemment, et il sera de nouveau repris très bientôt. Nous espérons entamer des négociations sous peu pour notre majoration de capital à la Banque mondiale. Un des aspects de ces discussions sera la structure du vote. Je ne sais pas comment cela va se passer, mais il est certain que le groupe des 77 exercera des pressions pour changer le rapport proportionnel. J'ai l'impression qu'ils ne veulent pas vraiment de choses très radicales. Certainement pas dans le cas des gens de la Banque, des représentants des pays les moins industrialisés à la Banque et aux Fonds monétaire. Ils veulent certains changements marginaux. Ils comptent sur des gestes symboliques pour que leurs votes soient plus significatifs, mais ils ne veulent pas de bouleversement. Ils ne demandent pas la formule un pays d'un vote, qui n'a pas vraiment de sens du point de vue bancaire. L'importance du vote à la Banque mondiale est basée sur vos actions dans la Banque, et c'est pondéré en faveur des pays en voie de développement. De façon générale, comme dans toute institution financière, votre vote dépend du nombre d'actions que vous détenez, et on ne cherche pas à changer cela. On essaie de pondérer cela de façon un peu différente, pour qu'il y

[*Texte*]

Questions rarely come to a vote in the World Bank. It is run by consensus. It is true that, of the 20 directors at the Bank, 11 are from developing countries and 9 are from developed countries. But of those directors several represent mixed constituencies as I do, and although I come from a developed country, I always have to take into account the views of the developing countries in my constituency and so we are always somewhere in the middle. By and large it is not a problem, because the Canadian position has always been pretty moderate, but there are three of us in that position, who always represent mixed constituencies. So I must say that I do not feel, and my colleagues on the Board of the Bank do not feel, that it is a serious problem. It seems to be perceived as a more serious problem by UNCTAD and by the CIEC who look at the Bank from a distance. But those who work at it day-to-day do not seem to feel it is as serious a problem.

• 1030

Mr. MacDonald (Egmont): Okay.

I assume my time is up?

The Chairman: Yes, you assume correctly, but I might have some time left for you at the end.

Next is the honourable member from Fundy-Royal, Mr. Fairweather.

Mr. Fairweather: Mr. MacDonald alluded to banks' not having official positions on debt. Domestic banks have official positions on debt, I can assure you. That point amused me when you made that statement.

I am interested, Mr. Drake, in the phenomenon now of the President of the United States and, a little before him, Senator Jackson, and what I might call conditions attached to transactions, not only in the bank but in trade and so on. What do the directors think about the President's views of, for instance, human rights? Does Mr. Drake foresee a change in that there will be terms and conditions to loans? It will no longer in the nineteen-eighties be a matter of straight banking transactions. There will obviously be conditions not only in the World bank but, I think, even more so in pressures by nations about their own banks and what they do in various parts of the world.

I know it is nebulous but there is insistent and persistent and, in my terms, rather exciting development.

Mr. Drake: First of all, Mr. Chairman, to Mr. Fairweather on no official position on debt. The World Bank certainly has a position on the debt owed to it, which is that every debt should be paid on time. There is no doubt about that. When I say no official position, it does not have an official position on global debt problems; it represents all the countries of the world and it feels it cannot come out on this.

[*Traduction*]

ait quelques votes de plus, mais c'est surtout une question théorique.

Les questions débouchent rarement sur un vote à la Banque mondiale. Tout se fait surtout par consensus. Il est vrai que des directeurs de la Banque, onze appartiennent aux pays en voie de développement et neuf aux pays industrialisés. Parmi ces directeurs, plusieurs représentent des circonscriptions un peu mélangées, comme la mienne, et même si je viens d'un pays industrialisé, je dois toujours tenir compte des pays en voie de développement, dans ma circonscription, par conséquent, nous sommes toujours un peu au centre. De toutes façons, ce n'est pas un problème, car la position du Canada a toujours été très modérée. Nous sommes trois dans cette position, à représenter toujours des circonscriptions mélangées. Je dois dire que je ne crois pas, de même que mes collègues de la direction de la Banque, que ce soit un problème bien grave. Il semble que ce soit perçu comme étant un problème plus sérieux par la CNUCED et la CCEI qui regardent la Banque d'une certaine distance. Mais ceux qui travaillent au jour le jour n'ont pas l'impression que ce soit un problème bien grave.

M. MacDonald (Egmont): Très bien.

Je suppose que mon temps est écoulé?

Le président: En effet, mais je puis revenir à vous à la fin s'il reste du temps.

Le suivant est l'honorable député de Fundy-Royal, M. Fairweather.

M. Fairweather: M. MacDonald a indiqué que les banques n'avaient pas d'attitude officielle vis-à-vis de l'endettement. Je puis l'assurer que les banques du pays ont une attitude officielle. C'est une assertion que je trouve amusante.

M. Drake, je trouve intéressantes les prises de position du président des États-Unis maintenant et avant lui du sénateur Jackson concernant ce qu'on pourrait appeler les conditions exigées pour certaines transactions non pas seulement au niveau de la banque mais au niveau du commerce de façon générale. Qu'en pensent les directeurs des vues du président relativement aux droits de l'homme, par exemple? M. Drake envisage-t-il la possibilité qu'il y ait eu des conditions d'exigées pour les prêts? Dans les années 1980, il ne s'agira plus de strictes transactions bancaires. Il y aura des conditions d'imposées, non pas seulement au niveau de la banque mondiale mais au niveau des banques nationales. Les gouvernements exerceront des pressions auprès de leurs banques dans leurs transactions avec les pays étrangers.

Je sais que cette nouvelle tendance est encore un peu floue, mais elle prend corps. Elle présente un intérêt certain pour moi.

M. Drake: D'abord, monsieur le président, monsieur Fairweather, je voudrais parler de l'attitude officielle de la banque concernant.l'endettement. La Banque mondiale a une attitude en ce qu'elle exige que les prêts soient remboursés à temps. Il n'y a absolument aucun doute là-dessus. Là où elle n'a pas d'attitude officielle, c'est au niveau des problèmes d'endettement à l'échelle mondiale. La banque représente tous les pays

[*Text*]

Mr. Fairweather: It was just an early morning dream.

Mr. Drake: I might say that the World Bank has never had a default; in all its years, it has never had a default. I think it is fairly generous in its terms and has a constant dialogue with developing countries, but when it comes to payments it is as tough as can be.

On conditions. I have mixed feelings on this, I must say. Basically, my position is that it is wrong for any individual member country of the World Bank to try to impose any conditions that are not allowed by the articles of the charter. The articles say that every loan, every policy of the bank, should be judged on economic grounds, and to impose any conditions that are ultra vires could create a series of reactions and counter-reactions, which could be the end of the institution.

The Congress of the United States is now talking about imposing conditions involving human rights. Under one amendment that has been passed by the House but still not by the full Congress, it calls upon its director to oppose any loan to developing countries which involves production of citrus fruit, palm oil or sugar, because that could conceivably hurt the interests of the United States. Now it would literally be the end of the bank if every member country imposed similar conditions. If we said we would oppose any loan involving wheat, or Germany anything involving manufactured goods, it would simply be the end of it. So I do feel that in principle we should resist the imposition of terms by any one country.

When it comes to human rights, I am a bit ambivalent. The broadest definition of human rights is really what we are involved with in the World Bank. We are trying to help the human condition of mankind. There are human rights involving, I think, a decent standard of living, and that is what we are trying to improve.

• 1035

I have to admit to you that I think a political atmosphere in which people are free to express their opinions, free from arbitrary imprisonment or torture is related to that. As an individual I have to concede that.

It is difficult for the bankers and institutions to come to grips with it because we are not human rights experts, we do not have the data. We are an institution which lives on data. We feed in material all the time, we try to be objective, we try to quantify everything we deal with. We are not equipped to deal with it. We do not have the expertise, we do not have the data.

My own feeling on this is that if some other body, some United Nations body could make judgments on human rights,

[*Translation*]

du monde et elle estime qu'elle n'a pas à prendre position là-dessus.

M. Fairweather: Cela aurait été trop beau.

M. Drake: Il faut signaler que la Banque mondiale, depuis qu'elle existe, n'a jamais eu à faire face à un refus de la part d'un pays de remplir ses engagements. Elle fait des conditions généreuses et entretient un dialogue avec les pays en voie de développement, mais lorsque vient le moment du remboursement, elle peut se montrer implacable.

En ce qui concerne les conditions imposées pour les prêts, mes sentiments sont partagés. De façon générale, j'estime qu'un pays membre de la Banque mondiale a tort de vouloir imposer à titre individuel des conditions qui ne sont pas permises par les articles de la charte. Cette charte veut que chaque prêt, chaque politique de la Banque repose sur des principes économiques; imposer des conditions ultra vires peut créer une chaîne de réactions qui pourraient mener à la disparition de la Banque.

Le congrès américain songe à poser des conditions de façon à faire entrer des considérations relatives aux Droits de l'homme. Cette motion a été adoptée avec un amendement par la Chambre des représentants mais non pas par le Congrès dans son entier. Elle veut que le directeur refuse tout prêt à des pays en voie de développement pour la production des agrumes, de l'huile de palme ou du sucre pour éviter de nuire aux intérêts américains. Ce serait la fin de la Banque si chaque pays membre imposait de telles conditions. Si nous interdisions tout prêt pour la production du blé, si l'Allemage faisait de même pour les produits manufacturés, la Banque cesserait tout simplement d'exister. Par principe, il faut donc rejeter les conditions que peuvent poser certains pays.

En ce qui concerne le respect des Droits de l'homme, je ne suis pas aussi catégorique. Après tout la Banque mondiale répond à la définition des Droits de l'homme dans leur acception la plus générale. Il s'agit d'aider l'être humain. Parmi les Droits de l'homme, il y a le droit de mener une vie décente, et c'est ce à quoi nous nous attaquons. Nous essayons de faire en sorte que chaque homme mène une vie décente, ait un minimum de soins de santé, d'éducation et de possibilités d'emploi.

Je dois vous avouer que pour moi tout cela est lié à un milieu politique où les gens peuvent s'exprimer librement, ne peuvent être emprisonnés arbitrairement ou torturés. C'est l'opinion que j'ai à titre personnel.

Pour les banquiers, pour les dirigeants d'organismes, il est plus difficile de saisir le problème parce qu'ils ne sont pas experts en matière de droits de l'homme, puisqu'ils n'ont pas toutes les données. Nous formons un organisme qui dépend de l'information qu'il reçoit. Nous recevons des données constamment, nous essayons d'être objectifs, nous essayons de tenir compte des divers facteurs dans tout ce que nous faisons. Cependant, nous sommes mal placés pour traiter la question des droits de l'homme. Nous n'avons pas l'information nécessaire.

J'estime pour ma part qu'il faudrait que ce soit un autre organisme qui s'en charge, un organisme des Nations Unies,

[*Texte*]

could make a finding that some countries are so derelict in their respective human rights that they deserve to be outside the pale, where it is not possible to carry on a dialogue about the betterment of economic conditions because basic conditions because basic conditions are not there, they would make that judgment. Then I think the World Bank as a member body of the United Nations should take that into account and that our articles should be changed to do it. But I do think it is wrong for any one country to try to impose its standards.

Mr. Fairweather: You know, I share your ambivalence in a way. You illustrated it beautifully with the trade conditions which we could say are selfish and yet you get into the human rights field and that is another standard.

It is true though that the IMF for example with the United Kingdom, Italy, and others, there are conditions that you term "banking conditions", sort of "put-your-house-in-order" conditions.

Mr. Drake: That is correct.

Mr. Fairweather: I am not prejudging this, but in a country like the United Kingdom with a very high degree of social legislation, it may be said in banking terms that it may be, you know, poor management. In a sense the bank takes over the direction of the country, does it not?

Mr. Drake: Yes, but it does it within its articles to which the United Kingdom has subscribed. When it joined the IMF and when other countries joined the bank they did say that if they wanted to make drawings from those institutions they would be prepared to have full disclosure of economic facts and would enter into conditions about the management of their economy.

Mr. Fairweather: If we take this very interesting discussion to its ultimate, the directors of the IMF have supplanted the parliamentary system.

Mr. Drake: No, only to the extent that the Parliament of the United Kingdom has opted for that choice.

Mr. Fairweather: Yes. It is rather like my colleague, Mr. MacDonald here: the agreement made by Canada and Prince Edward Island in effect puts Prince Edward Island into some sort of a bondage. Am I overstating it perhaps to make the point?

Mr. MacDonald (Egmont): No.

An hon. Member: Trusteeship.

Mr. Fairweather: Trusteeship, that is better.

I am not accusing, I am interested in what we are going to face in the next decade. For instance, one of the countries you mentioned is Iran, probably one of the most despotic regimes in the world with thousands of people locked up. In banking terms it is rather exemplary but in human rights terms one of the most disgraceful. You know, the world has to address itself to this.

[*Traduction*]

par exemple. Il pourrait trancher la question des droits de l'homme, déterminer si des pays montrent un tel mépris pour les droits de l'homme qu'ils doivent être tenus à l'écart, qu'il n'est pas possible d'entretenir un dialogue avec eux en vue d'améliorer leur situation économique. A ce moment-là, la Banque mondiale, en tant qu'organisme membre des Nations Unies, pourrait faire quelque chose et modifier sa charte en conséquence, mais il ne convient pas qu'un pays impose ses conditions à titre individuel.

M. Fairweather: J'ai un peu la même attitude que vous. Mes sentiments sont partagés également. Vous avez parlé des conditions imposées au commerce et qui sont issues d'une attitude égoïste, mais il y a aussi tout le domaine des droits de l'homme et cela, c'est tout autre chose.

Il faut dire que le Fonds monétaire international, par exemple, impose au Royaume-Uni, à l'Italie et à d'autres pays certaines conditions, exige d'eux qu'ils mettent de l'ordre dans leurs affaires.

M. Drake: C'est exact.

M. Fairweather: Je ne veux pas trancher la question ici, mais il se peut que dans le cas du Royaume-Uni, qui a un grand nombre de mesures sociales, il y ait mauvaise administration du point de vue de la banque. D'une certaine façon, c'est la banque qui prend les affaires du pays en mains, n'est-ce pas?

M. Drake: Oui, mais c'est selon des articles auxquels le Royaume-Uni a souscrit. Lorsque le Royaume-Uni a adhéré au Fonds monétaire international, tout comme les autres pays, il s'est engagé, au moment d'effectuer des retraits auprès de cet organisme, à divulguer toutes les données d'ordre économique le concernant et accepter certaines conditions pour la conduite de ses affaires.

M. Fairweather: Si l'on mène cette discussion à cette conclusion logique, on s'aperçoit que ce sont les directeurs du Fonds monétaire international qui ont remplacé le système parlementaire.

M. Drake: Seulement dans la mesure où le Parlement du Royaume-Uni a choisi cette voie.

M. Fairweather: Cela revient à l'exemple qui citait mon collègue, M. MacDonald, tout à l'heure, l'accord entre le Canada et l'Ile du Prince-Édouard qui place cette dernière en position d'infériorité. J'exagère peut-être?

M. MacDonald (Egmont): Pas du tout.

Une voix: C'est une tutelle.

M. Fairweather: Une tutelle, c'est mieux.

Je n'accuse personne, je veux savoir ce qui pourrait se passer au cours des prochaines années. Par exemple, vous avez parlé de l'Iran, qui a probablement l'un des régimes les plus despotiques au monde, où des milliers de gens sont en prison. Du point de vue de la banque, c'est peut-être un pays qui a une administration exemplaire. Dans le domaine des droits de l'homme cependant, sa conduite est des plus répréhensibles. Il faut que tous les pays du monde commencent à s'intéresser à ce genre de problème.

[*Text*]

Mr. Stanbury: Mr. Drake indicated it was not so exemplary. They are spending money on wrong priorities. He did not mention human rights.

Mr. Fairweather: In terms of debt as a percentage of export. That is all I meant; you know, what Iran does in arms for instance.

The nod is just a nod of what?

• 1040

Mr. Drake: Oh, I agree basically with your thesis. I am not an admirer of the way Iran has managed its priorities, but in terms of good banking risks it is a good banking risk. I quite agree with you there. I am not an expert on human rights, but from the little I know of human rights I would agree with your judgment on that too. I feel that these two institutions, the Bank and the Fund, are really not equipped to deal with human rights. It is not that they are not important subjects, but my thesis is that some other competent international body could make a judgment on them. Then it might be appropriate for us to change our articles so that we could take that into account.

The Chairman: The next questioner is the hon. member from Okanagan-Kootenay, Mr. Howard Johnston.

Mr. Johnston: Mr. Chairman, my questions are perhaps a little indirect, but I am curious about some aspects. One was just alluded to. When one looks at the debt tables and all the rest of it and reads through the statements, there is really nothing about the world's arms race in it. The word "arsenal" is used once, but in quite a different context, a gap in the arsenal of developing country policy tools.

One suspects that the arsenals of developing countries have some relationship to the debt. Does it show up anywhere on the tables? Does this explain the great leap in private debt, for example, that is indicated on the sources of external debt? Do private banks fund armaments, or is it the official creditors who get involved in that game too?

Mr. Drake: I am afraid I cannot answer that question. We do not have statistics on the purposes of loans. Of course, the World Bank is precluded from ever financing arms. The Bank and the Fund do not have any involvement in that.

Here we have problems in reporting. We feel we have quite full reporting on public debt, but it is very incomplete on private flows. We really only pick that up from the IMF balance of payments statistics, but they are very broad orders of magnitude and do not particularize.

My guess is that there are some of both, some official and some private, but I am afraid we do not have the statistics on that. I think you would have to go elsewhere for that. I think some group in London tries to pull together material on that, but we simply do not have it.

[*Translation*]

M. Stanbury: M. Drake a indiqué que la conduite de ce pays n'avait rien d'exemplaire. Ils dépensent beaucoup dans des domaines non prioritaires. Il n'a pas parlé cependant des droits de l'homme.

M. Fairweather: Si l'on examine sa dette, le pourcentage de ses exportations, si l'on voit ce que l'Iran fait dans le domaine des armements, par exemple.

Que signifie ce hochement de tête?

M. Drake: Je suis d'accord avec ce que vous avancez. Je n'admire pas plus qu'il ne le faut la façon dont l'Iran a établi ses priorités, mais ce pays ne représente pas un risque du point de vue de la banque. Je suis d'accord avec vous. Je ne suis pas expert en matière de droits l'homme, mais je puis partager vos vues. J'estime cependant que ces deux organismes, la Banque mondiale et le FONDS monétaire international ne sont pas équipés pour tenir compte de considérations comme les droits de l'hommes; ils sont importants, mais je crois que c'est à un autre organisme international compétent de porter un jugement en ce qui les concerne. Ce n'est qu'à la lumière d'un tel jugement que nous pourrions modifier notre charte.

Le président: C'est au tour de l'honorable député d'Okanagan-Kootenay, M. Howard Johnston.

M. Johnston: Monsieur le président, je suis curieux au sujet de certains points. Je ne sais pas s'ils sont liés directement au sujet. Il y en a un qui vient d'être mentionné. Lorsqu'on examine les tableaux d'endettement, lorsqu'on se penche sur ces déclarations, on s'aperçoit qu'il n'y a rien là concernant la course aux armements. Le terme «d'arsenal» est utilisé une fois, mais dans un autre contexte. Il est question d'un trou dans l'arsenal que forment les politiques et les outils des pays en voie e développement.

Il est permis de penser que les arsenaux des pays en voie de développement peuvent avoir quelque chose à avoir avec leurs dettes. Y a-t-il quelque chose à ce sujet dans les tableaux? Est-ce là l'explication de l'augmentation considérable de l'endettement? Est-ce que ce sont les banques privées qui financent les achats d'armements et les organismes officiels qui accordent du crédit entrent-ils dans le jeu également?

M. Drake: Je crains de ne pouvoir répondre à votre question. Nous n'avons pas de données sur les fins que servent nos prêts. Il est évident que la Banque mondiale ne peut financer l'achat d'armes. La Banque et le Fonds monétaire international n'ont rien à y voir.

C'est une question d'information. Nous avons des renseignements suffisants sur les dettes publiques, mais nos données sont incomplètes concernant les sources privées. Nous ne pouvons que consulter les chiffres du Fonds monétaire international sur les balances commerciales et ces chiffres sont indiqués en gros et en détail.

Je suppose que les deux sources de financement officielles et privées, sont utilisées pour l'achat d'armes, mais je crains de n'avoir rien de précis là-dessus. Il faudra vous adresser à quelqu'un d'autre. Je sais qu'il y a un groupe à Londres qui

[*Texte*]

Mr. Johnston: Okay. In terms of domestic policy, we are dealing with the subcommittee on external aid and always we have as individual members a very difficult problem in selling external aid back home in the constituency. We are always very concerned about it when we move into this area, which is fairly well beyond the public knowledge.

I am curious about the very optimistic statement you have given, even on what one regards as such desperately poor countries as India, and contrast that with a good deal of domestic concern in Canada for the state of our own national debt, and concern that the very nation itself is moving toward a bankruptcy picture with our deficit and with the growing volume of funds necessary each year to service our own national debt. Do you have any suggestion as to how one can reassure a constituent who is so panicked about Canada's own situation that he or she cannot see how we can possibly be sending money off to Bolivia or Zaire or anywhere else in the world?

I think one starting place is to talk about the different levels from which one begins. The simpliest, and I agree it is not always very satisfactory, is the GNP per capital. For the average person in Canada the gross national product is $6,000, and for 1.2 billion people it is $150 per capita. I think every Canadian can realize that there is such an immense gap in the standard of living that we are talking about totally different orders of magnitude. When I say that that problem of these countries is manageable, we are talking about just a bare minimum growth pattern. I want to stress that I wish it were much greater, I am only trying to give a realistic assessment. We are talking about a real growth of 1½ per cent for over 1 billion people, many of whom are below minimum standards of decency, who do not have adequate housing, who have a life expectancy far below ours, many of whom have no opportunity for education or for decent employment, many of whom do not have adequate nutrition even to permit the full development of the brain—small children who are starved of the basic minimum that would permit full brain development. These sorts of conditions are far beyond statistics. I realize that it is not easy to tell that to Canadians, but I think if Canadians could be exposed to those conditions they would see that it is of a totally different order of magnitude.

• 1045

Mr. Johnston: One final question—I hope I still have some time.

The Chairman: You do.

Mr. Johnston: We are about to—at least I gather that it will be coming forward—deal with a bill that will restructure the Bretton Woods Agreement. There are many bills that come before Parliament on which individual members vote without much knowledge, but I cannot think of any bill that is presented to the Parliament of this country that will be voted on with less understanding of what is involved that the bill to restruc-

[*Traduction*]

s'occupe d'amasser les données sur ce sujet, mais je ne les ai pas.

M. Johnston: Très bien. Pour en revenir à nous, nous formons ici un sous-comité à l'aide extérieure et nous devons en tant que députés, faire accepter cette aide à nos commettants. Or, ce n'est pas facile. C'est un problème qui se pose dans le domaine que le public connaît assez mal.

Ce qui m'a frappé, c'est votre description optimiste de la situation, même pour des pays aussi pauvres que l'Inde. Pendant ce temps, au Canada, il y a beaucoup d'inquiétude pour ce qui est de la dette nationale, pour ce qui est du déficit du budget, du spectre de la faillite qui pointe à l'horizon, pour ce qui est du montant nécessaire tous les ans pour financer les emprunts du pays. Que pouvez-vous répondre à un citoyen qui s'inquiète de la situation financière du Canada et qui ne voit pas comment le pays peut envoyer des fonds à la Bolivie, au Zaïre ou ailleurs dans le monde?

Je pense qu'il faut commencer par montrer les différents niveaux qui existent dans le monde. Le plus simple, je suis d'accord pour dire que ce n'est pas toujours satisfaisant, serait de prendre le produit national brut par habitant. Au Canada, le produit national brut par habitant est de plus de 6,000 dollars en moyenne, alors que pour 1.2 milliard de gens il est de 150 dollars. N'importe quel Canadien peut se rendre compte que le niveau de vie est si différent qu'il est presque impossible de faire des comparaisons. Évidemment, si je dis que le problème dans ces pays est abordable, il n'est question que d'une croissance minimale. Je voudrais voir une croissance plus grande, et je ne vous donne qu'une évaluation réelle. Il est question d'une croissance réelle de 1.5 p. 100 pour plus d'un milliard de personnes, dont certaines ne jouissent pas même des normes minimales de décence, d'un logement convenable, qui ont un taux de survie très inférieur au nôtre, et qui n'ont aucune occasion de s'instruire ou de trouver un bon emploi, et qui n'ont, dans certains cas, même pas une alimentation suffisante pour permettre le plein développement des facultés intellectuelles—d'enfants qui ne reçoivent même pas l'alimentation de base pour permettre le plein développement intellectuel. On ne retrouve pas ces conditions de vie dans les statistiques. Je sais qu'il ne sera pas facile de le faire comprendre aux Canadiens, mais s'ils y étaient exposés, ils verraient bien que ce problème d'une importance tout à fait différente.

M. Johnston: Une dernière question . . . si j'en ai le temps.

Le président: Vous l'avez.

M. Johnston: Nous sommes sur le point d'entreprendre la discussion, d'un bill pour restructurer la Convention *Bretton Woods*. Beaucoup de bills sont déposés au Parlement sur lesquels les membres votent individuellement sans bien connaître le sujet, mais je n'ai pensé à aucun autre bill qui soit déposé au Parlement au sujet duquel il y a si peu de connaissance que ce projet de loi pour restructurer la Convention *Bretton*

[*Text*]

ture the Bretton Woods Agreement. I do not know whether you can advise us greatly on that in your capacity, but should that bill be passed swiftly by Parliament? Are there any areas in it that we should consider with special care?

Mr. Drake: I certainly hope it is passed swiftly, but I do think it should be done on the basis of full knowledge. I would stress that the Bank and the Fund stand ready to give you any information you want. I have alluded here to some facts and figures that are a bit confidential, because they come from other sources, but nothing concerning the Bank or the Fund is a secret. You, the people of Canada, the Government of Canada, are a shareholder, and there is full disclosure of any bank business. Any facts or figures you want are yours, and we are delighted to make them available to you, to come here to appear as witnesses, to welcome you as guests at the Bank and the Fund. We would like you to know and understand the institutions you are supporting, institutions of which Canada has been a staunch supporter through the years and which I feel are doing a service to the international community but deserve to be better known.

Mr. Johnston: Would the relaxation of terms under which the special drawing rights are utilized be inflationary?

Mr. Drake: I do not want to appear to be ducking it. This is a Fund matter and the Fund bank jealously guards its own fields. I can give a superficial answer, but if you want to get into SDRs I suggest that you ask the Canadian Director of the Fund to come and appear before you. I am a little out of my depth, and that deserves some treatment on its own. I do not think in the near future there is going to be a massive expansion of SDRs. That is not the way it looks now. We are going to have an interim committee meeting in two days and we will know better then, but it does not look as though that is going to come up for at least another two years. That is the way it felt when I left Washington yesterday.

Mr. Johnston: Thank you. Is the Director of the Fund going to appear before the Committee, Mr. Chairman?

The Chairman: He is not, I am sorry.

Mr. Johnston: It seems as though it might be an idea to try to have him appear, because there are some questions there, in relation to aiding and assisting countries around the world; this is an important factor.

Mr. Drake: The Fund is playing an increasing role in that area.

Mr. Johnston: Thank you.

The Chairman: And thank you, also, for the suggestion.

The next questioner is the hon. member for Dauphin, Manitoba, Mr. Gordon Ritchie.

• 1050

Mr. Ritchie: Thank you, Mr. Chairman. I just have one or two questions. There is always a problem of trade; we have in the United States and Canada both, I think the problem of low-priced imports in the textile and shoe industries especially

[*Translation*]

Woods. Je ne sais pas si vous pouvez nous conseiller en vue de vos fonctions, mais ce bill devrait-il être adopté rapidement par le Parlement? Y a-t-il des domaines particuliers qu'on devrait étudier plus attentivement?

M. Drake: J'espère qu'on l'adoptera très vite, mais il faudrait que ce soit en pleine connaissance de cause. Je souligne que la Banque et le Fonds monétaire international sont disposés à fournir tous les renseignements voulus. J'ai déjà mentionné certains chiffres et faits confidentiels, car ils nous viennent d'autres sources, mais rien concernant directement la Banque ou le Fonds n'est secret. Vous, les représentants du peuple, le gouvernement du Canada, est actionnaire et toute transaction de la Banque est du domaine public. Vous pouvez avoir tous les chiffres et les renseignements que vous voulez, il nous fera plaisir de vous les donner, de comparaître comme témoin, ou de vous recevoir soit à la Banque ou au siège du Fonds monétaire international. Nous voulons que vous connaissiez très bien les organismes que vous appuyez d'ailleurs depuis des années, et qui rendent un service à la communauté internationale qui mérite d'être mieux connu.

M. Johnston: Le relâchement des termes permettant les droits de retrait spéciaux pourrait-il avoir une incidence inflationniste?

M. Drake: Je ne veux pas avoir l'air d'esquiver la question, mais c'est un domaine du Fonds que ses fonctionnaires protègent jalousement. Je peux vous donner une réponse générale, mais si vous voulez discuter des DRS, je propose que vous demandiez au directeur canadien du Fonds à comparaître. Ce n'est pas mon domaine, c'est un sujet qui doit être traité par quelqu'un qui s'y connaît. Je ne crois pas qu'on voie dans un avenir prochain une croissance massive des DRS. Du moins, ce n'est pas la conjoncture actuelle. Il y aura une réunion du Comité intérimaire après demain, et nous le saurons mieux à ce moment-là, mais il semble que le sujet ne se présentera pas pour au moins deux ans. C'était la situation à mon départ de Washington, hier.

M. Johnston: Merci. Le directeur canadien du Fonds comparaîtra-t-il devant ce Comité, monsieur le président?

Le président: Non, hélas.

M. Johnston: Peut-être serait-il bon de lui demander de comparaître, car il y a certaines questions à poser portant sur les pays contribuant à l'aide internationale dans le monde entier; c'est un sujet très important.

M. Drake: Le Fonds international joue un rôle croissant dans ce domaine.

M. Johnston: Merci.

Le président: Je vous remercie de votre suggestion.

Je cède maintenant la parole à l'honorable député de Dauphin (Manitoba), M. Gordon Ritchie.

M. Ritchie: Merci, monsieur le président. Je n'ai qu'une ou deux questions. Il y a toujours un problème concernant le commerce; et les États-Unis aussi bien que le Canada doivent envisager le problème des importations à prix modiques des

[*Texte*]

and, I suppose, some other imports that are not quite so prominent. Do these play a large role in trade between the less-developed countries and at least the two North American countries? Have you any thoughts on what might be done to work out a seemingly better situation?

Mr. Drake: Mr. Chairman, they do not play a very large role now—textiles and footwear—in either country. As you know, there has been a series of constant discussions in both countries, and there are vested interests here in both fields. My own feeling, as I indicated to Mr. Stanbury, is that probably the comparative advantage lies with the developing countries in both of these fields. Not only do they have cotton and hides and skins in their own countries, but they have the advantage of cheap labour, so in the long run and taking a global perspective, that seems to be the comparative advantage there. But I would not advocate phasing our overnight Canadian companies who have employees, who have capital. I think there should be some sort of fund for an adjustment process over a period of years to provide for this. The Netherlands has done quite a bit in this field, and that might bear some study here.

Mr. Ritchie: As regards debt, the communist countries who, I presume, are not considered developing countries, also seem to owe enormous debts to private banks in the West. There is some feeling, I believe, that they may not be able to carry on and that their buying may be restricted by lack of credit from the West. How do you view this in relationship to money available to Third-World countries and the debt situation?

Mr. Drake: I am afraid that I do not have statistics on that. The World Bank really only looks at developing countries that are its clients. I understand from reading in the press that, of course, the eastern countries have been heavy borrowers, but it does not appear to me from the information I have seen that that has limited the flows to developing countries. Most of the flows to developing countries from private banks have been to the relatively well off ones, to about a dozen countries, and from the historic trends to big borrowers like Brazil, Mexico, Korea, there does not seem to have been any slackening off. One of the things that has facilitated this is the development of the euromarket, its enormous growth has facilitated this and it has proved to be a very useful tool for the middle-income developing countries. It is possible, over the long run, that there could be competition between the two, but right now there does not seem to be. What could affect it more is that if the OECD economies pick up and there is more domestic demand, there could be more competition. There really has been a surplus of funds. In some countries, by and large the private banks have been responsible, but there have been, literally, carpetbaggers around peddling money to some of these developing countries. It has not been a situation of shortage, but if we look ahead there may be more competition for funds.

Mr. Ritchie: Thank you, Mr. Chairman.

[*Traduction*]

industries du textile et de la chaussure, et quelques autres produits d'importation moins importants. Ces importations ont-elles une forte incidence sur le commerce entre les pays moins développés et ces deux pays nord-américains? Avez-vous quelques idées pour améliorer la situation?

M. Drake: Monsieur le président, les textiles et la chaussure ne jouent pas un rôle important maintenant dans ni l'un ni l'autre de ces deux pays. Comme vous le savez, il y a une série de discussions continues dans les deux pays, et au Canada il y a des intérêts connus dans les deux domaines. Comme je le disais à M. Stanbury, sans doute les pays en voie de développement ont l'avantage dans ce deux industries. Non seulement, ont-ils les cotons et les cuirs dans leurs propres pays, mais ils jouissent d'une main-d'œuvre moins chère, qui dans l'optique globale, semble leur donner un avantage. Mais je ne serais pas en faveur de la suppression immédiate de compagnies canadiennes qui ont le capital et les employés disponibles. Je crois qu'on devrait établir un fonds pour permettre un processus d'ajustement sur plusieurs années. Les Pays-Bas ont réagi d'une façon importante dans ce domaine, et méritent qu'on étudie leur processus.

M. Ritchie: Maintenant, en ce qui concerne la dette, les pays communistes, qui ne sont pas considérés pays en voie de développement, semblent aussi devoir des sommes énormes aux banques privées de l'Ouest. On semble croire qu'ils ne pourront pas continuer à accumuler de telles dettes, et que leur pouvoir d'achat sera restreint par un manque de crédit de l'Ouest. Quel rapport faites-vous entre cette situation et les fonds qui sont disponibles aux pays du Tiers-Monde et la situation quant à l'endettement de la dette en général?

M. Drake: Je n'ai pas de chiffres à vous donner à cet égard. La Banque mondiale ne traite qu'avec les pays en voie de développement qui sont ses clients. A en croire la presse, évidemment, les pays de l'Est ont beaucoup emprunté, mais selon les renseignements, cela ne semble pas avoir restreint le flot de crédit aux pays en voie de développement. En général, les crédits des banques privées aux pays en voie de développement ne sont accordés qu'à ceux qui sont assez à l'aise, donc une douzaine de pays; et surtout les grands emprunteurs comme le Brésil, le Mexique et la Corée; or, ce flot de crédit ne semble pas avoir diminué. A cet égard, le développement du marché européen, et sa croissance énorme, a beaucoup aidé et est devenu un outil dans les mains des pays en voie de développement à revenus moyens. Il semble, qu'à long terme, il pourrait y avoir concurrence entre les deux, mais ce n'est pas le cas présentement. Si l'économie des pays de l'OCDE et la demande intérieure augmentaient, il pourrait y avoir une plus grande concurrence. En fait, il y a un excédent de capitaux disponibles. Dans certains pays, en général, les banques privées sont responsables des crédits avancés, mais il y a de véritable aventuriers financiers qui cherchent à vendre de l'argent à certains de ces pays en voie de développement. Il n'y a pas eu de carence de fonds, mais à l'avenir, il se peut qu'il y ait concurrence pour ces fonds.

M. Ritchie: Merci, monsieur le président.

[*Text*]

The Chairman: Gentleman, I would just like to ask a question, because I know you have to go early, we were told, this morning.

Would it be useful if Canada were to take the leadership in organizing an international conference of countries on debt relief, particularly, on this question? And what would be your opinion of it?

• 1055

Mr. Drake: Mr. Chairman, I would have some questions about that. What I do feel might be useful is, when the CIEC hands over this issue to some other bodies—I feel it is going to have to, I cannot imagine the CIEC coming to grips substantively with this in the few months remaining. And I think one appropriate body for that might be the development committee, as I have said, because it is a joint committee of the Fund and the Bank which have the most information available, and it is jointly owned by the developed and developing countries—a more or less 50-50 representation.

I think that might be an appropriate body and I think it might be useful and appropriate for Canada to suggest that that body then deal in depth with the debt problem—not particularly a special conference but that that should be one of the principal topics of that body. A special working group might be set up to do reports: that might be appropriate.

The Chairman: Thank you, gentlemen, and thank you again, Mr. Drake, for your willingness in accepting our invitation to discuss with us the debt problems of the developing countries. I am sure we could have extended this discussion this morning but we do thank you very much for your kindness in flying back from down south to be with us for these few moments. Thank you very much.

Mr. Drake: Mr. Chairman, may I say "Thank you", and that I have enjoyed it; and that my colleagues and I at the World Bank very much enjoyed your visit a year ago and hope that you will repeat it sometime. Thank you.

[*Translation*]

Le président: Messieurs, j'ai une question seulement à poser, car je sais que M. Drake doit partir bientôt.

Serait-il utile que le Canada prenne l'initiative dans l'organisation d'une conférence internationale des pays concernant le secours sur la dette, en particulier? Qu'en pensez-vous?

M. Drake: Monsieur le président, je me posais quelques questions à cet égard. Il serait plus utile d'en discuter au moment où la CCEI remettra cette question à d'autres organismes, ce qu'elle devra éventuellement faire, car je ne peux concevoir que la CCEI puisse approfondit le sujet dans les quelques mois qui lui restent. Le comité sur le développement serait peut-être l'organisme approprié, car c'est un comité mixte du Fonds et de la Banque qui possède presque tous les renseignements nécessaires, et qu'il est la propriété, à parts égales, des pays développés et des pays en voie de développement.

C'est sans doute l'organisme le plus approprié, et il serait utile et juste que le Canada suggère que cet organisme approfondisse toute la question de l'endettement—non seulement dans une conférence spéciale, mais plutôt à titre de responsabilité principale. On pourrait établir un groupe de travail spécial pour rédiger les rapports. Cela serait très utile.

Le président: Merci, messieurs, et merci encore, M. Drake, d'être venu discuter avec nous du problème de l'endettement des pays en voie de développement. Sans doute aurait-on pu continuer cette discussion plus longuement, mais nous vous remercions beaucoup d'être venu de votre bon climat du Sud pour partager avec nous ces quelques moments. Merci beaucoup.

M. Drake: Monsieur le président, je tiens aussi à vous remercier, car je suis bien content d'être venu; mes collègues et moi-même à la Banque Mondiale avons été ravis de votre visite l'année dernière et nous espérons que vous reviendrez nous voir un de ces jours. Merci.

APPENDIX "END-S-4"

Statement to Standing Committee on External Affairs and Defence

DEBT PROBLEMS OF DEVELOPING COUNTRIES

I am pleased to have this opportunity to appear before the Committee on this important subject. One of my principal responsibilities as Executive Director of the World Bank is to ensure close liaison between Canada and the Bank, and I can think of no more appropriate way of doing this than speaking to you on this topic.

In preparing for this appearance I have consulted closely with the World Bank and supplemented this information by material from the International Monetary Fund and the U.S. Treasury. Some of this information is highly confidential and can only be referred to in broad orders of magnitude, some of it is well documented and reliable and some of it is educated guesswork. I am not authorized to speak to you on behalf of the World Bank which does not have an official position on debt; I speak to you in my personal capacity but I have good reason to believe that my information is well grounded.

The shocks which confronted the world economy in 1973-74 gave the oil-importing developing countries two options: they could abruptly curb their development objectives by deflating their economies and imposing tight import restrictions or they could seek an increased level of external finance which would allow a more orderly adjustment process. For most countries the latter course was clearly preferable, despite its risks. Since the oil price increases of 1973, balance of payments management for most of these countries has become very difficult. Their aggregate current account deficit has approximately tripled since 1973. In order to preserve the development momentum, while attempting internal adjustment to a new situation, the developing countries have been financing these deficits by external borrowings on an unprecedented scale. It is estimated that medium- and long-term foreign indebtedness of developing countries rose from about $35 billion in 1967 to $165 billion in 1976. In addition there may have been something in the order of $50 billion short-term credits outstanding at the end of 1976 but these turn over quickly in the financing of imports and are not normally a serious problem. In the same period the annual debt service payments rose from $4 billion to about $17 billion. These figures are striking, and illustrate why indebtedness is such a current topic of international discussion but they do not necessarily pose a threat of acute debt servicing difficulties. The nominal increases are in fact far less dramatic when one allows for the growth of exports which earn the foreign exchange to service the debt. Here I would suggest that you refer to Table I which relates the growth of debt and exports and breaks these figures down by categories of countries.

APPENDICE «END-S-4»

Exposé au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

ENDETTEMENT DES PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT

Je suis heureux d'avoir l'occasion de comparaître devant le Comité au sujet de cette importante question. Une de mes principales responsabilités, en tant que directeur exécutif de la Banque mondiale, est d'assurer un lien étroit entre le Canada et la Banque et je ne puis voir de façon plus appropriée que de vous entretenir de ce sujet.

Pour me préparer à cette comparution, j'ai consulté étroitement la Banque mondiale; j'ai ajouté à ces renseignements des documents provenant du Fonds monétaire international et du ministère des finances des États-Unis. Certains renseignements sont très confidentiels et ne sont qu'approximatifs, d'autres sont bien documentés et sûrs tandis que d'autres encore ne sont que pure spéculation. Je n'ai pas le droit de vous parler au nom de la Banque mondiale qui n'a pas d'opinion officielle en ce qui concerne la dette; je vous parlerai donc en mon nom personnel et j'ai de bonnes raisons de croire que mes renseignements sont bien fondés.

Les problèmes auxquels l'économie mondiale a fait face en 1973-1974 n'ont laissé que deux choix au pays en voie de développement importateurs de pétrole: refréner brusquement leurs objectifs de développement en amenuisant leur économie et en imposant de sévères restrictions sur les importations ou essayer d'obtenir une augmentation du financement extérieur afin de procéder à un certain rajustement. Pour la plupart des pays, la dernière solution était de loin préférable en dépit des risques qu'elle comportait. Depuis l'augmentation des prix du pétrole en 1973, la gestion de la balance des paiements est devenue bien difficile pour la plupart de ces pays. Le total de leur compte déficitaire actuel a presque triplé depuis 1973. Dans l'espoir de conserver l'élan amorcé dans le domaine du développement, tout en tentant un rajustement interne à une situation nouvelle, les pays en voie de développement ont financé ces déficits en empruntant à l'extérieur des sommes sans précédent. On estime que leurs emprunts à moyen et long terme négociés à l'étranger, sont passés de $35 milliards en 1967 à $165 milliards en 1976. En outre, à la fin de 1976 les emprunts à court terme échus devaient s'élever à quelques $50 milliards, mais ces emprunts sont vite remboursés par le financement des importations et ne présentent pas normalement un problème grave. Au cours de la même période, les paiements annuels du service de la dette sont passés de $4 milliards à environ $17 milliards. Ces chiffres sont frappant et démontrent pourquoi l'endettement est un sujet d'actualité dans les discussions internationales, mais ne laissent pas nécessairement entrevoir de difficultés sérieuses à l'égard du service de la dette. Les augmentations nominales sont de fait beaucoup moins dramatiques lorsque l'on tient compte de la croissance des exportations, sources de devises étrangères permettant d'assurer le service de la dette. Je proposerais ici que vous vous reportiez au tableau 1 qui illustre la croissance de la dette

It is important to disaggregate the figures because total debt statistics are misleading in that they do not reflect the wide diversity in developing country situations. A more meaningful picture is obtained by distinguishing three broad groups: oil exporters, middle-income and low-income countries. But even within these groupings there exists considerable diversity.

Oil Exporters

If we turn first to oil exporting countries the principal borrowers have been Indonesia, Iran and Algeria. These countries' export earnings have, of course, greatly benefitted from oil price increases. As will be seen in Table I, their exports have grown much faster than their external debt and they should have little difficulty in attracting and servicing external credits particularly from private sources. While there is no debt problem as such for this group, it is important to remember that their circumstances vary greatly and that a country like Indonesia has a per capita income of only $180. It should also be noted that careful financial management is necessary even for countries which enjoy rapid improvements in their balance of payments.

Middle-Income Countries

The second category of middle-income countries includes about a dozen countries which are heavy borrowers and which depend largely on private markets for external capital. These countries of which Brazil, Mexico, Yugoslavia and Korea are the main borrowers, have productive and diversified economies which have been capable of generating adequate export earnings to service debt and maintain their international credit worthiness. As you can see from the figures before you, their growth in exports has approximately kept pace with their external borrowings over the past 9 years. Much of their capital flows has come through commercial banks. If this flow continues it will help to maintain and even accelerate their pace of development but it will also create problems. The most difficult one is the relatively short-term nature of this commercial lending. Short-term maturities tend to discourage use of funds for longer-range productive investment and to exacerbate the debt service problem. The servicing of the interest rate still remains manageable but the debt amortization problem will become increasingly serious.*

The situation calls for actions by borrowing governments, the commercial banking community and the international financial institutions. The governments of the borrowing coun-

et de l'exportation et qui fait la ventilation de ces chiffres par catégorie de pays.

Il est important de ventiler ces chiffres car les statistiques de la dette totale peuvent induire en erreur en ce qu'elles n'illustrent pas la très grande diversité des situations des pays en voie de développement. La distinction entre trois groupes généraux: exportateurs de pétrole, pays à revenu moyen et faible, donne une image plus juste de la situation. Cependant, il existe une très grande diversité même dans ces catégories.

Exportateurs de pétrole

Si nous examinons d'abord le cas des pays exportateurs de pétrole, nous constatons que les principaux emprunteurs, dans cette catégorie, ont été l'Indonésie, l'Iran et l'Algérie. Ces pays ont, bien sûr, réalisé des gains importants dans le secteur de l'exportation en raison des augmentations du prix du pétrole. Comme nous le verrons au tableau 1, leurs exportations ont augmenté beaucoup plus rapidement que leurs dettes extérieures, et il devrait leur être facile d'obtenir des crédits à l'étranger et de payer les frais de service de ces emprunts, surtout des emprunts consentis par le secteur privé. Même si aucun des pays de ce groupe n'a de problème d'endettement, il importe de garder à l'esprit que les circonstances qui règnent dans chacun d'eux varie considérablement, et que, par exemple, dans un pays comme l'Indonésie, le revenu moyen par habitant n'est que de $180. Il importe également de souligner qu'une saine gestion financière est nécessaire même pour les pays qui ont profité d'une amélioration rapide de leur balance des paiements.

Pays à revenu moyen

La deuxième catégorie, celle des pays à revenu moyen, comprend environ une douzaine de pays qui empruntent beaucoup et qui dépendent, dans une large mesure, des marchés privés pour obtenir des capitaux à l'étranger. Ces pays (parmi lesquels le Brésil, le Mexique, la Yougoslavie et la Corée sont les plus importants emprunteurs) ont une économie productive et diversifiée qui leur a permis de réaliser, de le secteur des exportations des gains suffisamment importants pour pouvoir payer les frais de service de leurs dettes tout en conservant leur cote de crédit sur le marché international des capitaux. Comme en font foi les chiffres que vous avez sous les yeux, la croissance de leurs exportations a été, au cours des neuf dernières années, à peu près parallèle à l'augmentation de leurs emprunts à l'étranger. Ils ont obtenu la plupart de leurs capitaux par l'intermédiaire de banques commerciales. S'ils continuent d'emprunter au même rythme, le maintien et même l'accélération de leur cadence de développement en seront facilités, mais ces emprunts leur causeront également des problèmes. Le plus grave de ces problèmes découlera de l'obligation de rembourser à terme relativement court ces emprunts commerciaux. Les échéances à court terme ont tendance à décourager l'utilisation des fonds pour des investissements productifs à plus long terme, et à aggraver le problème du service des dettes. Le paiement des frais de service des intérêts demeure contrôlable, mais le problème de l'amortissement de la dette s'en trouve de plus en plus aggravé.*

La situation exige que les gouvernements qui font des emprunts, les banques commerciales et les établissements financiers internationaux prennent des mesures pour remédier

tries must increase their current reduced level of savings, adjust relative prices to provide adequate incentive to expand both exports and food production; and closely monitor additional external debt. The commercial banks should accept the long-term nature of the financing problem of these countries especially when the recent medium-term loans fall due during the next three to five years. Lastly, there is need for expansion in the capital structure and lending level of the World Bank and regional banks. The role of these international financial institutions is to serve as financial intermediaries between the world capital markets and these middle-income countries. Only these institutions and bilateral donor governments can provide the long-term loans necessary to balance the shorter private lending.

Low-Income Countries

The last category is the low-income developing countries which have been particularly hard hit by recent economic events and confront a serious resource transfer problem. These countries with populations totalling 1.2 billion have recently been growing at an annual rate of only 1.5 per cent and still average only $150 per capita. The major borrowers in this category have been India, Pakistan and Zaire. Table I shows that their outstanding debt has risen sharply and has outpaced their modest export growth. Because most of their borrowing comes from official sources however, their debt service burden in relation to exports is likely to remain about the same and to be manageable. The real difficulty for the poorest nations is not the burden of the debt itself but rather the very low level of capital flows—a level so low as to limit their economic growth. Their debt problem is a long-term one which cannot be solved merely by short-term rescheduling and by further relaxation of already liberal terms. The critical issue is the need for substantial real increases in the net flow of official development assitance from DAC countries.

The poorest nations, which have suffered the most over the past decade, must move closer to the long run goal of standing on their own feet by earning and saving more foreign exchange. This will require action on their part and that of the developed countries. The poor countries must reshape their policies to stimulate and diversify their exports and they must reduce their reliance on agricultural imports particularly foodgrains. The donor countries, can help by enlarging their flows of official development assistance, making it available on grant or grant-like terms and concentrating it in the neediest countries.

In addition to improving their aid policies, the industrialized nations could help greatly by reducing the barriers that continue to discriminate against exports of the poorest nations.

à cette situation. Les gouvernements des pays qui font des emprunts doivent accroître leurs réserves de capitaux, lesquelles sont actuellement faibles, rajuster les prix afin de stimuler suffisamment l'accroissement des exportations et la production alimentaire, et surveiller de près toute dette extérieure supplémentaire. Les banques commerciales devraient accepter le fait que les problèmes de ces pays en matière de financement se posent à long terme, particulièrement lorsque les prêts à moyen terme récemment consentis deviennent exigibles au cours des trois ou cinq années suivantes. Finalement, il est nécessaire d'accroître les capitaux de la Banque mondiale et des banques régionales. et le niveau des prêts qu'elles accordent. Ces établissements financiers internationaux servent d'intermédiaires financiers entre les marchés internationaux de capitaux et ces pays à revenu moyen. Seuls ces établissements et les gouvernements donateurs peuvent fournir les prêts à long terme nécessaires pour contrebalancer les prêts plus réduits accordés par le secteur privé.

Pays à faible revenu

La dernière catégorie est celle des pays en voie de développement à faible revenu, qui ont été très sérieusement désavantagés par les événements économiques récents et qui affrontent un grave problème de transfert de ressources. Ces pays, qui ensemble comptent 1.2 milliard d'habitants, ont récemment enregistré une croissance économique annuelle de 1.5% seulement et le revenu par habitant y est encore de $150. Les principaux emprunteurs de cette catégorie sont l'Inde, le Pakistan et le Zaïre. Le tableau 1 indique que leur arriéré a augmenté sensiblement et plus rapidement que le faible niveau de leurs exportations. Toutefois, la plupart de leurs emprunts provenant de sources gouvernementales, il est probable que par rapport aux exportations, les frais résultant de leurs dettes demeureront inchangés et qu'ils pourront les régler. Pour les pays les plus pauvres, le fardeau de la dette n'est pas le véritable problème; leurs difficultés tiennent davantage à l'extrême insuffisance du mouvement de leurs capitaux, qui ne peut que limiter leur croissance économique. Leurs problèmes de dette se situent dans une perspective à long terme; ils ne peuvent se résoudre par le seul fait de consolidations à court terme ni par de meilleures conditions de remboursement, qui sont déjà généreuses. La question cruciale est donc qu'il faut fortement augmenter l'apport net de l'aide officielle au développement provenant des pays membres du CAD.

Les pays les plus pauvres, qui ont le plus souffert cette dernière décennie doivent se rapprocher d'un objectif à long terme qui leur permette de redresser leur économie en gagnant et en épargnant davantage de devises, effort qui exigera leur participation ainsi que celle des pays développés. Les pays défavorisés devront remanier leurs politiques afin de stimuler et de diversifier leurs exportations; à l'avenir, ils devront moins compter sur des importations de produits agricoles et en particulier de céréales. Les pays donateurs pourraient contribuer à leurs efforts en augmentant le volume de l'aide officielle au développement, sous forme de dons ou de contributions assimilables à des dons destinés en particulier aux pays les plus démunis.

Les pays industrialisés devront donc améliorer leurs politiques d'aide, et de plus, ils pourraient jouer un rôle très efficace

The Role of the Private Banks

A major change in the debt pattern has been the rapid increase in financing from private sources. Table II illustrates that in 1967 the bulk of funds came from official sources whereas last year approximately one-half the credits came from private sources, especially the commercial banks. Table II also shows that these private credits have gone almost entirely to middle-income and oil-exporting countries. Although middle-income countries would not want to be totally dependent on private sources because of their short-term nature, these credits have nevertheless played a vital role in meeting the external resource needs of those countries. Commercial bank loans, because they can be negotiated and mobilized swiftly and drawn down immediately (instead of being tied to progress on slow-moving investment projects), can be used to offset sudden pressures on the balance of payments. They therefore fill a gap in the arsenal of developing country policy tools.

Recently some American observers have expressed concern over this evolution. They have suggested that commercial banks may be over-exposed in developing countries and that foreign loans may be inherently risky with consequent danger to the stability of the world banking system. In recent testimony to the U.S. Congress, the Assistant Secretary of the Treasury, has taken issue with these views. He has stated that losses on foreign loans have been small and in fact less on a proportionate basis than on domestic loans. He has concluded "We reject the view that the international lending activities of American banks are posing grave risks to the American economy or banking system. We believe, to the contrary, that they have been remarkably successful in playing a vital role in helping to finance an unprecedented level of international trade, capital flows and payments imbalances— We can find no adverse effects of their activity . . ."

The Demands of Developing Countries

In the foregoing remarks I have tried to present as objective as possible an overview of the debt problem as seen from the World Bank perspective. Before concluding however, I should for balance try to summarize the position of developing countries as presented in recent international conferences. The Group of 19 demands on debt relief as presented by their Pakistani spokesman at the CIEC meetings in Paris, are as follows. They asked that official bilateral debts (a) be forgiven for least developed countries and island and land-locked countries and (b) either be forgiven, converted to IDA terms or granted a moratorium for other Most Seriously Affected countries. They also asked that the international financial institutions like the World Bank, should provide program

en diminuant les barrières tarifaires qui constituent encore un obstacle aux exportations des pays les plus pauvres.

Rôle des banques privées

L'accroissement rapide du financement émanant de sources privées constitue un important changement du profil de la dette. Selon le tableau II, en 1967 la grande majorité des subventions émanaient de sources officielles, alors que l'an passé, environ la moitié des crédits provenaient de sources privées, notamment, de banques commerciales. Le Tableau II montre aussi que ces crédits d'origine privée sont allés presque entièrement à des pays à revenu moyen et à des pays exportateurs de pétrole. Bien que les pays à revenu moyen ne souhaiteraient pas dépendre entièrement de sources privées étant donné qu'elles accordent des prêts à court terme, ces crédits ont néanmoins joué un rôle vital pour répondre aux besoins en ressources extérieures de ces pays. Les prêts bancaires commerciaux pouvant être négociés et obtenus rapidement, et utilisés immédiatement (au lieu d'être liés aux lents progrès de projets d'investissements), peuvent servir à contrebalancer des pressions soudaines exercées sur la balance des paiements. Ils comblent par conséquent une lacune dans toute la gamme des moyens dont disposent les pays en développement.

Quelques observateurs américains se sont récemment montrés préoccupés de cette évolution. Ils ont laissé entendre que les banques commerciales sont peut-être trop exposées dans les pays en développement, et que les prêts étrangers comportent en soi, un risque et mettent par conséquent en danger la stabilité du système bancaire mondial. Témoignant récemment devant le Congrès américain le secrétaire adjoint au Trésor s'en est pris à ces opinions. Il a déclaré que les pertes subies sur des prêts étrangers étaient de peu d'importance et étaient en fait inférieures, toutes proportions gardées, à celles subies par les prêts aux États-Unis. Il concluait en disant: Nous rejetons l'opinion voulant que les activités dans le domaine des prêts internationaux des banques américaines fassent courir de graves risques à l'économie ou au système bancaire américains. Nous pensons au contraire, que ces activités ont connu un succès remarquable par le rôle vital qu'elles ont joué pour aider à financer un niveau sans précédent d'échanges commerciaux internationaux, de mouvements de capitaux et de déséquilibres de paiements. Nous sommes d'ailleurs convaincus qu'elles connaissent toujours autant de succès. Aucune incidence néfaste n'est, d'après nous, attribuable à leurs activités . . .»

Les demandes des pays en voie de développement

Dans les remarques précédentes, j'ai tenté de vous représenter de manière aussi objective que possible le problème de l'endettement, tel que vu par les représentants de la Banque mondiale. Toutefois, avant de conclure, je vais essayer de résumer l'opinion exprimée par les pays en voie de développement, lors des récentes conférences internationales. Comme l'a souligné le porte-parole pakistanais aux sessions de la CCEI tenues à Paris, le Groupe des 19 a soumis les demandes suivantes concernant l'allègement de leur dette. Il a demandé que les dettes bilatérales officielles (a) soient radiées pour les pays les moins développés, les pays intérieurs et les pays qui n'ont pas accès à la mer et (b) soient ou radiées, ou converties aux conditions de l'IDA ou assujetties à un moratoire dans le

credits equivalent to each country's debt service to that institution. On commercial debts, "interested developing countries," should be entitled to consolidation and rescheduling over 25 years through some form of international funding mechanism. On outstanding market borrowings, the host governments (where the funds were borrowed) should "persuade" the lenders to reschedule for any developing countries seeking relief or the host governments themselves should refinance such debts. There is considerable evidence that the developing countries are not united on this position particularly with respect to commercial debts. The Latin-American and some other countries refused to endorse a similar set of demands at the time of the last IMF/IBRD Annual Meetings.

As I have previously intimated, I believe that most of these demands are not justified by the facts of the debt problem. Indeed I believe the demands are so sweeping as to constitute a disservice to developing countries because they risk drying up the future flow of resources on which they are so dependent.

In summary Mr. Chairman, I believe that in dealing with the recent increased indebtedness, most debtors and creditors have behaved responsibly. The debt problem is a large and serious one that will continue into the future but it can be handled with goodwill and prudent management.

cas des pays les plus gravement touchés. Il a aussi proposé que les *institutions financières internationales*, comme la Banque mondiale, offrent des crédits de programme équivalents au service de la dette de chaque pays envers l'institution financière visée. En ce qui concerne les *dettes commerciales*, les «pays en développement intéressés» devraient pouvoir refinancer ou négocier une nouvelle répartition des versements sur une période de 25 ans, au moyen d'un genre de mécanisme de financement international. Quand aux emprunts financiers existants, le gouvernement d'accueil (où les fonds ont été empruntés) devrait «persuader» les prêteurs de réviser le calendrier d'amortissement de la dette des pays en voie de développement qui demandent un allègement, ou refinancer eux-mêmes ces dettes. La preuve est faite que l'opinion des pays en développement n'est nullement uniforme, surtout en ce qui concerne les dettes commerciales. En effet, les pays d'Amérique latine et certains autres pays avaient refusé d'endosser des demandes similaires, à l'époque des dernières rencontres annuelles du FMI et de la BIRD.

Comme je l'ai déjà souligné, je crois que la plupart de ces demandes ne peuvent être justifiées, simplement en raison de l'existence du problème obligatoire. En réalité, elles sont, à mon avis, tellement absolues qu'elles desservent les pays en développement, car elles risquent de tarir prématurément l'afflux des ressources dont ils ont tant besoin.

En résumé, monsieur le président, je crois que la plupart des débiteurs et des créditeurs se sont comportés de façon responsable en regard de l'endettement croissant. Même si celui-ci constitue un problème important et grave qui se perpétuera encore, il devrait être abordé avec bonne volonté et prudence.

GROWTH of DEBT and EXPORTS of DEVELOPING COUNTRIES 1967-76

	External Debt*			Exports			Debt as a Percentage of Exports	
	1967	1976	Annual Growth	1967	1976	Annual Growth	1967	1976
	(Billion $)			(Billion $)				
Low-Income Countries	9	29	13%	5	12	10%	184%	253%
Middle-Income Countries	22	109	20%	25	105	19%	77%	104%
Oil Exporting Countries	4	27	23%	8	67	31%	52%	40%
TOTAL	35	165	19%	38	184	21%	87%	90%

*Exceeding one year's maturity.

SOURCES of EXTERNAL DEBT of DEVELOPING COUNTRIES 1967-76
(Billion $)

	Low-Income	Middle-Income	Oil Exporters	Total
1967				
Official Creditors	8	13	3	24
Private Creditors	1	9	1	11
1976				
Official Creditors	26	42	13	81
Private Creditors	3	67	14	84

*In 1985 gross loan disbursements to the main middle-income countries are projected to be 659.5 billion but amortization balance of $2.5 billion.

CROISSANCE DE LA DETTE ET DES EXPORTATIONS DES PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT 1967-1976

	Dette extérieure*			Exportations			Dette en tant que pourcentage des exportations	
	1967	1976	Croissance annuelle	1967	1976	Croissance annuelle	1967	1976
	(milliards $)			(milliards $)				
Pays à faible revenu	9	29	13%	5	12	10%	184%	253%
Pays à revenu moyen	22	109	20%	25	105	19%	77%	104%
Pays exportateurs de pétrole	4	27	23%	8	67	31%	52%	40%
TOTAL	35	165	19%	38	184	21%	87%	90%

*Plus d'une année d'échéance

SOURCES DE LA DETTE EXTÉRIEURE DES PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT 1967-1976
(milliards de $)

	Faible revenu	Moyen de pétrole	Exportateurs	Total
1967				
Créanciers officiels	8	13	3	24
Créanciers privés	1	9	1	11
1976				
Créanciers officiels	26	42	13	81
Créanciers privés	3	67	14	84

*On estime qu'en 1985, le montant brut des prêts destinés aux principaux pays à revenu moyen sera de $59.5 milliards, mais également que ces mêmes pays devront consacrer $38 milliards à l'amortissement de leurs dettes et $19 milliards au paiement d'intérêts, de sorte que le transfert net de fonds ne s'élèvera qu'à $2.5 milliards.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 6

Thursday, April 28, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 6

Le jeudi 28 avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

WITNESS—TÉMOIN

From the International Bank for Reconstruction and Development:

Mr. Earl Drake, Executive Director.

De la Banque internationale de reconstruction et de développement:

M. Earl Drake, directeur exécutif.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 6

Thursday, April 28, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 6

Le jeudi 28 avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

25540—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Anderson
Breau
Brewin
Fairweather
Johnston
MacDonald (*Egmont*)

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

Parent
Ritchie
Roche
Rondeau
Stanbury
Stewart (*Cochrane*)—(14)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

G. A. Birch

Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 28, 1977
(6)

[*Text*]

The Sub-Committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:40 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-Committee present: Messrs. Fairweather, MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Roche, Stanbury and Stewart (*Cochrane*).

Witnesses: From the Export Development Corporation: Mr. John A. MacDonald, President and Chairman of the Board and Mr. François Jeanjean, Chief Economist.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1*).

The witnesses made a statement and answered questions.

The Committee expresses its sincere sympathy to the Clerk of the Committee, Mr. William C. Corbett, on the recent passing of his mother.

At 4:55 o'clock p.m. the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 28 AVRIL 1977
(6)

[*Traduction*]

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15 h 40 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Fairweather, MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Roche, Stanbury et Stewart (*Cochrane*).

Témoins: De la Société pour l'expansion des exportations: M. John A. MacDonald, président et président du Conseil d'administration et M. François Jeanjean, économiste en chef.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº 1*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

Le Comité exprime ses sincères condoléances au greffier du Comité, M. William C. Corbett, à l'occasion du décès récent de sa mère.

A 16 h 55, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du sous-comité

G. A. Birch

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

Thursday, April 28, 1977

• 1542

[*Text*]

The Chairman: Today we are continuing our series of meetings on the debt problems of developing countries. One witness this afternoon is Mr. John MacDonald, Chairman of the Board and President of the Export Development Corporation.

Mr. MacDonald has agreed to discuss the EDC's policies, particularly as they relate to the problems of debt in the Third World.

Mr. MacDonald, it is our pleasure and the pleasure of all the members of this Committee to welcome you here today. I believe you have an opening statement to read that was distributed just a moment ago. So it will be easier for members to follow, and I thank you for the statement.

Mr. John A. MacDonald (President and Chairman of the Board, Export Development Corporation): Mr. Chairman, I do have a very brief statement which I thought might at least establish the factual base of EDC's operation in this area. As the statement notes, EDC has been in the international lending business since 1960, and as such we are concerned with the credit-worthiness of countries, all countries, developed and developing, where we have been lending funds to support the sale of Canadian capital goods.

EDC operates on a commercial basis and lends to countries on commercial terms. This means that EDC does not lend to those countries which are least able to afford commercial terms and require instead development assistance such as that provided by CIDA.

While most of EDC loans are made to countries which do not receive substantial amounts of development assistance, in a few instances loans are made to those countries having reached a level of development sufficient to justify commercial credit, yet still low enough to deserve development assistance. In all our lending operations, therefore, our basic philosophy has been that all countries will require export credits at one stage of their development, and that it would be harmful to extend export credits to any country before it reaches that stage of development.

Since 1960, EDC has loaned for its own or for the government account some $3.6 billion to 68 countries. Of that, $570 million was lent—here the classifications are the customary classifications—to 20 developed countries and the balance of a little over $3 billion was lent to 47 developing countries. Since that time EDC has received $537 million of principal repayments and $375 million of interest for a total of $912 million.

Since 1960, EDC has experienced no default on its long-term lending but has, with other lenders, participated in 16 multilateral and three bilateral reschedulings involving $63 million. About a third of the total amount rescheduled by EDC has already been repaid and the balance is being repaid on time.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

Le jeudi 28 avril 1977

[*Translation*]

Le président: Nous poursuivons notre série de réunions consacrées à l'endettement des pays en voie de développement. Notre témoin de cet après-midi est M. John MacDonald, président du Conseil d'administration de la Société pour l'expansion des exportations.

M. MacDonald nous entretiendra de la politique de la SEE, et plus particulièrement de l'endettement des pays du tiers-monde.

Monsieur MacDonald, nous vous souhaitons la bienvenue. Le texte de votre déclaration d'ouverture vient d'être distribué aux membres du Comité, ce qui leur permettra de le suivre plus facilement.

M. John A. MacDonald (Président du Conseil d'administration de la Société pour l'expansion des exportations): Monsieur le président, j'ai effectivement préparé une brève déclaration d'ouverture qui fera le point de notre fonctionnement dans ce domaine. La SEE s'occupe de prêts internationaux depuis 1960, et à ce titre, s'intéresse à la solvabilité de tous les pays, qu'ils soient développés ou en voie de développement, dès lors que nous sommes appelés à accorder des prêts pour appuyer l'exportation de biens d'équipement canadien.

La SEE fonctionne comme une société commerciale et les prêts qu'elle consent sont assujettis à des conditions commerciales. Ce qui veut dire que la SEE n'accorde pas de prêts aux pays qui ne peuvent faire face aux conditions commerciales de crédit et ont donc besoin d'aide au développement comme celle fournie par l'ACDI.

Bien que la majorité des prêts de la SEE soient donc accordés aux pays qui ne reçoivent pas une aide importante au titre du développement, dans certains cas, nous avons accordé de l'aide à des pays dont le développement justifie un crédit commercial, mais qui néanmoins bénéficient encore d'une aide au développement. Nous partons donc du principe que tous les pays auront éventuellement besoin de crédits à l'exportation lorsqu'ils auront atteint un certain niveau de développement, mais qu'il est inutile de leur accorder ce genre de crédit tant que ce niveau de développement n'a pas été atteint.

Depuis 1960, la SEE a prêté, en son nom propre ou au nom du gouvernement 3.6 milliards de dollars à 68 pays. Sur ce montant, 570 millions de dollars ont été prêtés à 20 pays développés et le solde d'un peu plus de 3 milliards de dollars à été prêté à 47 pays en développement. Depuis lors, la SEE a recouvré 537 millions de dollars au titre de remboursement du principal et 375 millions de dollars d'intérêt, soit un total de 912 millions de dollars.

Depuis 1960, la SEE n'a pas enregistré de défauts de paiements sur ses prêts à long terme; elle a toutefois participé avec d'autres créanciers à la prorogation de 16 accords de prêts multilatéraux et de trois accords de prêts bilatéraux portant sur 63 millions de dollars. Un tiers environ de ces prêts

[*Texte*]

• 1545

Incidentally, despite some concern, 1976 proved to be an excellent year, as only one country, Zaire, experienced the need to reschedule its debt. The amount rescheduled in 1976 was $11 million or less than 5 per cent of all repayments received that year by EDC. Altogether the ratio of payments rescheduled by EDC to total repayments has been about 7 per cent since 1960.

This ratio compares favourably with the proportion of total repayments on public debt by LDC's which has been rescheduled with all creditor countries during the last 15 years. We estimate that to be about 10 per cent. The better performance of EDC when compared with that of other creditor countries, we think, is a reflection of our basic philosophy, which I have mentioned, and of our careful assessment of risk.

Looking at the future, we are selectively optimistic about the solvability of the large borrowers, be they developed or developing countries, and see no reason to believe that the proportion of the debt rescheduled by all countries or by EDC will change drastically in the years ahead.

That, Mr. Chairman, is the brief, factual basis of the Corporation's operation.

The Chairman: Thank you very much, Mr. MacDonald. With the President and Chairman of the Board of the Export Development Corporation today is Monsieur François Jean-jean, Chief Economist at the EDC.

I think I recognize two members, for the time being, who wish to question. The first is the honourable member from Fundy-Royal in New Brunswick, Mr. Fairweather, and the other, Mr. Stanbury.

Mr. Fairweather.

Mr. Fairweather: Thank you, Mr. Chairman.

The other day, Mr. MacDonald, when Mr. Drake was here, I raised with him what I might call the current phenomenon of human rights aspects of transactions in the international field. I know that this is a very terse statement, and the qualification, I see, is that of credit-worthiness only. I know we are not discussing the merits of policy but I am saying that whether we like it or not, questions are going to be asked in the constituency—the world constituency—beyond credit-worthiness: they are going to be asked about types of governments and so on.

I would like to know, for example—and let us go straight to the point—what about Chile? Are there loans now current with Chile, and have any been approved since the junta?

Mr. John A. MacDonald: We have had loans with Chile since the inception of the Corporation, which has gone on over three regimes. We have no current loans on the board at the moment.

Mr. Fairweather: There are none—and none have been approved since the . . .

Mr. John A. MacDonald: We had loans which were in negotiation pre-Allende, if I may use that benchmark. A loan was consummated, I think, during the Allende regime, and

[*Traduction*]

ont déjà été remboursés et le solde est remboursé selon les échéances prévues.

En dépit de certaines inquiétudes, 1976 a été une excellente année, seul le Zaire ayant demandé à proroger sa dette. Onze millions ont donc été prorogés en 1976, soit moins de 5 p. 100 de l'ensemble des remboursements touchés par le SEE au cours de cette année. Depuis 1960, le montant des dettes prorogées par la SEE représente quelque 7 p. 100 du montant global des remboursements.

Cette proportion est favorable par rapport au taux de remboursement de la dette publique globale des pays les moins développés prorogée par l'ensemble des pays créditeurs au cours des 15 années écoulées, cette proportion atteignant 10 p. 100 à notre avis. Les meilleurs résultats enregistrés par le SEE par rapport aux autres créanciers sont dus à mon avis aux principes que je vous ai exposés ainsi qu'à l'étude détaillée des risques que nous faisons avant d'accorder un prêt.

Nous sommes assez optimistes quant à la solvabilité future des principaux pays emprunteurs, tant développés qu'en développement; nous ne pensons pas que la proportion des dettes prorogées par l'ensemble des créanciers ou par la SEE soit sensiblement modifiée au cours des années à venir.

Voilà monsieur le président, qui termine mon exposé.

Le président: Je vous remercie, monsieur MacDonald. Le président de la Société pour l'expansion des exportations est accompagné par M. François Jean, économiste en chef de la SEE.

Je donne maintenant la parole au député de Fundy-Royal au Nouveau-Brunswick, M. Fairweather, qui sera suivi par M. Stanbury.

Monsieur Fairweather.

M. Fairweather: Je vous remercie monsieur le président.

Lorsque M. Drake comparaissait devant nous l'autre jour, j'ai soulevé la question des droits de l'homme dont on entend parler de plus en plus souvent dans les instances internationales. Dans votre exposé, vous avez dit que la solvabilité est l'unique condition d'obtention d'un prêt. Je sais qu'il ne nous appartient pas de discuter du bien-fondé de telle ou telle politique, mais que cela nous plaise ou non, on commence à poser un peu partout des questions qui débordent celle de la solvabilité, notamment en ce qui concerne le genre de gouvernement des pays débiteurs.

Avez-vous des créances sur le Chili en ce moment et avez-vous accordé des prêts à ce pays depuis la prise de pouvoir de la junte militaire?

M. John A. MacDonald: Depuis sa création, la société a accordé des prêts au Chili, lequel a connu trois régimes différent au cours de cette période. Mais nous n'avons pas de créances dans ce pays actuellement.

M. Fairweather: Et vous n'en avez pas approuvé depuis lors?

M. John A. MacDonald: Des prêts avaient fait l'objet de négociations avant la venue au pouvoir d'Allende, prêts qui ont

[*Text*]

actually, the debts have been rescheduled. But we have no applications at the moment.

Mr. Fairweather: Would one of the factors beyond creditworthiness involve a regime's attitude towards what the United Nations calls human rights?

Mr. John A. MacDonald: That, Mr. Fairweather, would be one of the more difficult questions for the Corporation's board of directors to make a judgment on. I am sure you are fully aware of the assertions and counter-assertions that prevail in this field, and the board's attitude with respect to this type of question and many others—and there are other similar questions that arise—has been to conform to the policies of the Government of Canada and/or the laws of the Government of Canada. For the board to reach beyond that and to, in a sense, create its own body of law, would be probably beyond the realm of a board of directors.

Mr. Fairweather: I thought that Mr. Drake made a rather forthcoming statement, and I do not know whether you have had an opportunity to see what he said . . .

Mr. John A. MacDonald: No, I have not.

Mr. Fairweather: . . . but you are really in a more accountable position than the World Bank because your bosses are near you.

Mr. John A. MacDonald: Right here. They are always close.

Mr. Fairweather: As External Affairs euphemistically terms them, "their masters", and then they proceed to do what they like. I am not usually that cynical.

• 1550

Mr. John A. MacDonald: I would not want to hide too deeply in that defence.

Mr. Fairweather: No.

Mr. John A. MacDonald: The board of directors has statutory independence. It derives from Parliament. However, a majority of the board of directors are public servants. Five, or slightly a minority, are distinguished private businessmen.

The board of directors has taken the decision with respect to certain other sensitive matters that being in the public realm, its shares wholly owned by the Government of Canada and engaged in the pursuit of public objectives, it has to be sensitive to what Parliament or the government or the laws—in fact with the laws it complies.

Mr. Fairweather: This is very reassuring. That is fine. It seems to me that as you are living in a world of awareness of what governments and politicians hear, politicians themselves are in a position now to have to respond to this concern. It is going on in the corporate community far away from this Hill. People are asking questions about multinational corporations, banks and so on, who until now have been responding, I think, in a rather narrow way. I am rather comforted to think that this Corporation would be responding to some of the concerns the public have about transactions in the world with régimes that are, to say the least, bandits. But their credit might be good.

[*Translation*]

été accordés au cours du régime Allende; ces dettes ont été prorogées. Mais nous n'avons pas de nouvelles demandes.

M. Fairweather: Est-ce qu'en plus de la solvabilité d'un pays, vous tenez également compte de son attitude vis-à-vis des droits de l'homme?

M. John A. MacDonald: Le conseil d'administration de la SEE n'est pas bien placé pour juger en la matière. Comme vous le savez, les affirmations sont contradictoires dans le domaine, si bien que pour toutes les questions de cet ordre, le conseil a pour principe d'appliquer la politique et les lois du gouvernement canadien. Le conseil outrepasserait ses compétences s'il allait plus loin.

M. Fairweather: Je ne sais pas si vous êtes au courant de ce que M. Drake a dit devant le Comité.

M. John A. MacDonald: Non, je ne suis pas au courant.

M. Fairweather: Vous devez faire plus attention que la Banque mondiale, votre patron étant plus près.

M. John A. MacDonald: C'est très vrai.

M. Fairweather: Comme les fonctionnnaires du ministère des Affaires extérieures qui parlent de leur maître, après quoi ils ne font qu'à leur tête. Je ne suis pas toujours aussi cynique que cela.

M. John A. MacDonald: Je ne tiens nullement à m'abriter derrière le gouvernement.

M. Fairweather: Non.

M. John A. MacDonald: Statutairement, le conseil d'administration est indépendant. Cependant la majorité des membres du conseil sont des fonctionnaires et cinq, soit un peu moins de la moitié, sont des hommes d'affaires éminents.

Le conseil d'administration a décidé, en ce qui concerne différentes autres questions délicates, qu'étant une société publique entièrement financée par le gouvernement canadien, elle doit se conformer aux décisions du gouvernement et aux lois du pays.

M. Fairweather: Voilà qui est très bien. Mais vous savez sans doute que les politiciens eux-mêmes doivent maintenant tenir compte de cette préoccupation, comme d'ailleurs le monde des affaires. On pose de plus en plus de questions concernant les multinationales et les banques, donc la réaction jusqu'à présent a été assez tiède. Je suis donc heureux de vous entendre dire que la SEE tiendrait compte des préoccupations du public concernant des transactions éventuelles avec des régimes compromis, même si leur solvabilité est bonne.

[*Texte*]

Mr. John A. MacDonald: Yes. But I think, Mr. Fairweather, you will appreciate that the Corporation feels pressures of all kinds. Some of them are very direct in our business because we finance export contracts, which are jobs in Canada, and we feel pressure from many directions.

Mr. Fairweather: I have one other question. You feel pressure of all kinds. What pressure do you feel and how do you respond to the Arab boycotts?

Mr. John A. MacDonald: That, I think, is a perfect illustration of the response I made earlier. The Government of Canada has made a statement and the moment it made the statement the board of directors adopted a resolution in conformity with that statement.

It first came to our attention prior to the government's statement. We referred the matter to the government on the grounds that I stated earlier, namely that the issues were larger than could be dealt with by one Crown corporation. When the government made its statement, the board of directors issued instructions which were completely in conformity with it.

Mr. Fairweather: So no credit could be extended . . .

Mr. John A. MacDonald: No credit ever has been, notwithstanding the public reports.

Mr. Fairweather: Thank you.

The Chairman: If there is no disagreement, I think we can proceed as we did quite generally about the practice of EDC. If it is possible to bring the discussion back to our order of reference as much as possible on the North-South Conference, the subject-matter being debt relief, it will be highly appreciated by the Chair so that we can have some food for thought before we write the subcommittee report.

The next questioner is the member from York-Scarborough, Hon. Robert Stanbury.

Mr. Stanbury: Mr. Chairman, I wonder if the President could comment on the question of how critical the debt situation of the developing countries is. I think Mr. Earl Drake, when he was here, presented figures showing large increases in total indebtedness, but indicated that on the whole he thought these debts were manageable. When the Secretary General of the Commonwealth, I think, was here he indicated more concern. He saw the problem as critical. I wonder if Mr. MacDonald could give us an assessment of the situation in the light of the increases in the indebtedness of the developing countries in the last decade and perhaps indicate whether or not he feels some special policy measures are called for internationally.

• 1555

Mr. John A. MacDonald: I think we would tend to share Mr. Drake's assessment. I think I applied it in my opening statement. One must, of course, make a distinction between—I do not know how you would categorize the less developed or developing countries as between those which we think to be within the ambit of our lending activities, that is they have achieved some sort of capability of absorbing commercial

[*Traduction*]

M. John A. MacDonald: Vous devez comprendre, monsieur Fairweather, que la SEE doit tenir compte de toutes sortes de facteurs. Comme nous finançons des ventes à l'exportation lesquelles fournissent de l'emploi au Canada, nous sommes soumis à des pressions très diverses.

M. Fairweather: Vous dites que vous êtes soumis à des pressions diverses. Quelle est votre réaction vis-à-vis du boycottage arabe?

M. John A. MacDonald: Voilà un excellent exemple de ce que je vous disais tantôt. Le gouvernement canadien a fait une déclaration à ce sujet et notre conseil d'administration a aussitôt adopté une résolution conforme à cette déclaration.

Le problème nous a d'ailleurs été signalé avant la déclaration du gouvernement. Nous l'avons soumis à l'attention du gouvernement, en expliquant que ce problème débordait la compétence d'une société de la Couronne. Après la déclaration du gouvernement en la matière, le conseil d'administration a donné des directives entièrement conformes à celle-ci.

M. Fairweather: Aucun crédit ne sera accordé . . .

M. John A. MacDonald: Un crédit n'a jamais été accordé en dépit de la rumeur publique.

M. Fairweather: Je vous remercie.

Le président: J'aimerais que nous ramenions la discussion à notre ordre de renvoi, c'est-à-dire la Conférence Nord-Sud et le problème de l'endettement, ce qui nous permettra de rédiger le rapport du sous-comité en connaissance de cause.

La parole est maintenant à M. Robert Stanbury député de York-Scarborough.

M. Stanbury: Le président de la SEE pourrait-il nous dire si à son avis l'endettement des pays en développement est aussi sérieux qu'on le dit. M. Drake, lors de sa comparution devant nous, a avancé des chiffres montrant que l'endettement s'est accru très sensiblement, tout en ajoutant que dans l'ensemble il ne dépassait pas encore les possibilités des pays débiteurs. Le secrétaire général des pays du Commonwealth est d'avis que le problème est très grave. M. MacDonald pourrait-il nous dire ce qu'il pense de l'endettement croissant des pays en voie de développement au cours de la décennie écoulée et si à son avis des mesures à l'échelon international s'imposent.

M. John A. MacDonald: Ainsi que je l'ai dit dans ma déclaration d'ouverture, je suis d'accord avec M. Drake à ce propos. Il faut bien entendu distinguer entre les pays en développement qui comptent uniquement sur l'aide et ceux dont le niveau de développement nous permet d'accorder des prêts à des conditions commerciales; j'estime cependant que dans l'ensemble, ces pays ont surmonté la crise énergétique

[*Text*]

credits as opposed to relying entirely on aid, but our view is that the countries have come through the oil crisis better than anticipated. There are a body of opinions that feel that the cost of surveys of debt for developing countries is much less formidable than some of the nominal figures would indicate when you take into account inflating values. I note in a recent article by the London *Economist* of April 16, 1977, and I will read one paragraph:

> The problem of third world lending as a whole has been overdramatized. As Table I shows the aggregate current account deficit of the non-oil developing countries last year was covered by aid, direct investment, short-term credit from the IMF and long-term borrowing from all official bodies like the world bank.

And then here is the critical sentence.

> All the net borrowing by developing countries from the Euro markets in 1976 went into reserves.

And there is an accompanying table which indicates an increase of reserves of something in the order of $11 billion, so a lot of the borrowing which has caused a great deal of anxiety in the recent year or so has been in a sense, as the *Economist* says, taking advantage of the highly liquid conditions of the banking system to borrow while the borrowing was good and then place it in the reserves, which I think is rather prudent behviour on their part. So taking these evidences and qualifying it by saying that the size or art of measuring creditworthiness of countries in aggregate or in particular over a period of time is an imprecise size, to say the least, and a very great art of the other sign, our view continues to be that there are no signs at the present time and we foresee none which would indicate that the management of debt is going to increase or is out of proportion.

Mr. Stanbury: Thank you. Your statement indicated in one place that there were few instances of loans being made to developing countries, and a little farther on you indicated that of some $3.6 billion loaned to 68 countries since 1960, some $570 million was lent to 20 developed countries and the balance of $3,026 million was lent to 47 developing countries, and there seems to be a bit of inconsistency there. Could you explain that? I suppose they are developing countries but countries which do not receive substantial amounts of development assistance.

Mr. John A. MacDonald: Right. We are trying to direct our remarks to that category of developing countries. When you speak of developing countries you could include Canada in that so . . .

Mr. Stanbury: I often do, but I did not think you did in that.

Mr. John A. MacDonald No, no. I was just saying it is an imprecise definition, but we are trying to focus on those countries and what are called developing countries and we divide our basic figures up to show that something over $3 billion of our lending has been to what could reasonably be called developing countries. Our loans are to those developing

[*Translation*]

mieux que prévu. Certains spécialistes estiment que si l'on tient compte de l'inflation, l'endettement des pays en voie de développement n'est pas aussi grave que ce que les seuls chiffres pourraient faire croire. Je vais à ce propos vous lire un paragraphe paru dans la revue londonienne l'*Economist* datée du 16 avril 1977:

> Le problème de l'endettement du Tiers monde pris dans son ensemble a été exagéré. Comme le montre le tableau 1, le déficit global des pays en développement non-producteurs de pétrole a été couvert l'an dernier par l'aide, les investissements directs, les crédits à court terme du Fonds monétaire international et les emprunts à long terme d'institutions officielles telles la Banque mondiale.

Et j'arrive maintenant à la phrase critique.

> Le montant net des emprunts des pays en développement sur les marchés des capitaux européens en 1976 a été versé dans les réserves.

Le tableau montre que ces réserves se sont accrues de quelque $11 milliards, ce qui veut dire qu'une bonne partie des emprunts qui ont suscité tant d'inquiétudes ces derniers temps ont en réalité été réalisés à la faveur des bonnes conditions de l'emprunt pour être ensuite versé dans les réserves, ce qui montre que ces pays savent faire preuve de prudence. Donc, compte tenu du fait qu'il est toujours difficile de se faire une idée exacte de la solvabilité d'un pays, je suis d'avis que rien à l'heure actuelle ne semblerait indiquer que l'endettement des pays en développement dépasse leurs moyens.

M. Stanbury: Je vous remercie. Vous dites dans votre déclaration que peu de prêts ont été accordés aux pays en développement, mais vous ajoutez un peu plus loin que sur $3.6 milliards prêtés à 68 pays depuis 1960, $570 millions a été prêté à 47 pays en développement, ce qui semble contradictoire. Je suppose qu'il s'agit de pays en développement qui ne touchent pas beaucoup d'aide au développement.

M. John A. MacDonald: C'est juste, car nous nous intéressons plus particulièrement à cette catégorie de pays en développement. On pourrait à la rigueur inclure le Canada parmi les pays en voie de développement.

M. Stanbury: Moi, je le fais très souvent, mais je ne croyais pas que vous en fassiez autant.

M. John A. MacDonald: Je voulais simplement dire que la définition manque de précision; ces chiffres montrent simplement que plus de $3 milliards ont été prêtés à des pays raisonnablement appelés en développement. Nous accordons des prêts aux pays en développement qui n'obtiennent pas

[*Texte*]

countries which are not aid countries. In other words, we are in the commercial lending side of it.

Mr. Stanbury: Are you saying that they are to countries to which Canada doe not give development aid?

Mr. John A. MacDonald: No, no. Canada might be giving development aid. In fact, frequently Canada would be giving development aid and we would not be lending. They would not be suitable countries to be taking loans on commercial terms, because we lend for five-year terms, seven-year terms more frequently, and the kind of borrowing they might well be engaged in would be for much longer terms; what are called "soft loans".

• 1600

Mr. Stanbury: I am still not clear on what your answer is. I am sorry. In one place you say that most EDC loans are made to countries that do not receive substantial amounts of development assistance.

Mr. John A MacDonald: Right.

Mr. Stanbury: Later on you say that $3 billion out of the $3.6 billion of your loans was lent to developing countries.

Mr. John A. MacDonald: Determination of what is a developing country, for example . . .

Mr. Stanbury: Perhaps I could simplify the matter, at least in my mind, by asking if these 47 developing countries to which you lent $3 billion are also countries to which Canada is giving aid.

Mr. John A. MacDonald: Infrequently, although there are some. Indonesia, for example, is a case referred to in my remarks, where we view them as in transition. They are moving out of the aid context. However, you do not arrive in that condition overnight and it would be wrong to deny them aid, so there are legitimate continuing aid programs. But they would have commercial projects such as port development, for which there was a cash flow; we can make a commercial loan to them. We try to do what we describe as parallel financing. We liaise with CIDA and they might take the infrastructure, the training program for which there is no commercial revenue but which is part of the developing of a country; putting it on, you might say, the launch pad for commercial development. There are very few of those instances.

Mr. Stanbury: Thank you. I was wondering too if you had developed any judgment about whether there seemed to be a greater risk in lending to those developing countries or whether it was simply a matter of judgment in individual cases; some developing countries led you to believe the risk was just as good as in the case of your loan to some developed countries.

Mr. John A. MacDonald: I mentioned earlier that it is difficult to make a hard and fast rule. Creditworthiness or a banking judgment has to be a judgment made case by case. Of course, we try to look at the over-all balance of payments of

[*Traduction*]

d'aide à ce titre, car nous nous occupons exclusivement de prêts commerciaux.

M. Stanbury: Il s'agit donc des pays auxquels le Canada n'accorde pas d'aide au développement?

M. John A. MacDonald: Il se pourrait que le Canada leur accorde de l'aide au développement, auquel cas nous n'accordons pas de prêt. Ces pays-là font mieux de s'abstenir de contracter des emprunts commerciaux, car nous prêtons le plus souvent sur des périodes de 5 à 7 ans et les emprunts qu'ils pourraient faire seraient sur des périodes bien plus considérables, des emprunts dont les conditions sont bien plus faciles.

M. Stanbury: Je ne comprends toujours pas très bien votre réponse. J'en suis désolé. D'une part, vous dites que la plupart des prêts de la SEE sont destinés à des pays qui ne reçoivent pas tellement d'aide au développement.

M. John A. MacDonald: Oui.

M. Stanbury: Ensuite, vous dites que sur 3,6 milliards de dollars de prêts, 3 milliards ont été prêtés à des pays en voie de développement.

M. John A. MacDonald: Il s'agit simplement de déterminer ce qu'est un pays en voie de développement, par exemple . . .

M. Stanbury: Pour simplifier les choses, du moins pour moi, je vais vous demander si ces 47 pays en voie de développement auxquels vous avez prêté 3 milliards de dollars sont également des pays qui reçoivent de l'aide du Canada.

M. John A. MacDonald: Rarement, mais cela arrive. L'Indonésie, par exemple, est l'un des cas auxquels j'ai fait allusion. Nous jugeons que c'est un pays en voie de transition. Bientôt, il ne recevra plus d'aide. Pourtant, on ne parvient pas à ce stade du jour au lendemain et nous aurions tort de refuser notre aide; c'est ce qui justifie les programmes d'aide permanents. Mais d'autre part, ces pays ont des entreprises commerciales, la mise en valeur de ports, par exemple, et c'est pour ce genre d'entreprises que nous leur faisons des prêts commerciaux. Dans ce cas, nous essayons de mettre sur pied ce que nous appelons un financement parralèle. Nous nous associons à l'ACDI qui se charge de l'infrastructure, des programmes de formation qui ne supposent aucun revenu commercial, mais qui font partie de la mise en valeur d'un pays. Autrement dit, nous donnons la pousseé nécessaire au lancement commercial. Mais ces cas sont rares.

M. Stanbury: Merci. Êtes-vous parvenu à une conclusion quant à l'importance des risques lorsqu'on prête à ces pays en voie de développement ou bien s'agit-il simplement d'une décision qui doit être prise dans chaque cas individuellement. Certains pays en voie de développement ont réussi à vous convaincre que les risques n'étaient pas plus grands que lorsqu'on prête à un pays industrialisé.

M. John A. MacDonald: J'ai dit plus tôt qu'il était difficile d'établir des règles infaillibles. La solvabilité d'un client, la décision du banquier, ce sont des décisions qui doivent être prises individuellement. Bien sûr, nous essayons de tenir

[*Text*]

the country, its resource base, developmental plans and the success it is achieving in these, the debt service ratio and how they are managing it. Sometimes you can lend with great confidence to a country that has less than some other countries in terms of natural endowment but is doing a better management job; making the right economic priority decisions, putting its investments on those things which will create future wealth and, therefore, the basis for assistance. In such instances particularly, we often qualify our lending and make it eligible only, for example, to projects that will earn hard currency or act as import substitutes. In other words, they will further contribute to the creditworthiness. So we are prepared to take it on a country-by-country basis.

Mr. Stanbury: You mention in your annual report that one of your objectives is to help Canadian business to thrust with vigour beyond traditional markets into new markets of opportunity. I gather then that you consider these developing countries to which you have loaned this $3 billion to be markets of particular opportunity for Canadian business.

Mr. John A. MacDonald: Latin America, Eastern Europe, the Middle East; these are countries which have considerable wealth that they are developing. They are great new markets. In our judgment and, I think, the judgment of many other people, they represent the targets of opportunity for Canada as an exporting nation.

Mr. Stanbury: You will be aware of a recent OECD study which indicates that Canadian market access for manufactured goods from developing countries is rather low as compared to other industrialized countries. Is this a factor which limits your success in promoting Canadian exports to developing countries?

• 1605

Mr. John A. MacDonald: The question of our ability to penetrate new markets is again a complex one. We have some disadvantages. We tend to be a high-cost economy. On the other hand, we have some intangible advantages in terms of our international reputation in the quality of our products and the service. However, the Canadian market is dominated by the United States-Canada economic relationships which establish the character of it. We have been having increasing success in penetrating markets in the high technology field. And this is where we think we will be likely to be going. The Corporation's own lending activities is, in a sense, a kind of barometer of that success and of that growth, because we tend to finance exports outside the North American continent, and we tend to be, and we are in fact, confined to the capital equipment and services area. So that the growth of our lending activity tends to reflect that we are beginning to penetrate in these rather critical areas for our future as an exporting country.

[*Translation*]

compte de la balance des paiements d'un pays, de ses ressources, de ses plans de développement et des succès qu'il a remportés jusqu'à présent dans ce domaine, le taux de remboursement de la dette, les méthodes de gestion. Il nous arrive de prêter avec beaucoup de confiance à des pays qui sont moins favorisés que d'autres du point de vue des ressources naturelles, mais dont la gestion est mieux équilibrée, dont les décisions économiques sont plus sûres, dont les investissements sont réservés aux secteurs qui risquent le mieux de devenir une source d'enrichissement future. Dans les cas de ce genre, nous imposons souvent des conditions à nos prêts, nous exigeons qu'ils servent uniquement à des entreprises qui seront source de devises ou qui pourront servir à remplacer des importations. Autrement dit, des entreprises qui contribueront à la solvabilité du pays. Voilà donc des décisions qu'il faut prendre pour chaque pays individuellement.

M. Stanbury: Dans votre rapport annuel, vous dites que l'un des objectifs de votre société est d'aider les entreprises canadiennes à gagner de nouveaux marchés et de nouvelles possibilités de marché. Vous devez donc considérer ces pays auxquels vous avez prêté 3 milliards de dollars comme des pays offrant des marchés particulièrement intéressants aux entreprises canadiennes.

M. John A. MacDonald: L'Amérique latine, l'Europe de l'Est, le Moyen-Orient; tous ces pays ont des richesses considérables qu'il mettent actuellement en valeur. Ce sont de magnifiques nouveaux marchés. A notre sens, et de l'avis d'un grand nombre de personnes, ils représentent des objectifs d'exportation de choix pour l'avenir.

M. Stanbury: Vous devez connaître une étude récente de l'OCDE qui précise que les possibilités d'accès sur les marchés des pays en voie de développement de biens manufacturés au Canada ne sont pas tellement bonnes si on les compare à celles d'autres pays industrialisés. Est-ce là un facteur qui limite sensiblement vos possibilités de promotion des exportations canadiennes dans les pays en voie de développement?

M. John A. MacDonald: La question de savoir si nous sommes bien placés pour entrer sur de nouveaux marchés est également très complexe. Nous avons certains désavantages. Notre économie est assez coûteuse, et d'autre part, nous avons certains avantages intangibles, notre réputation internationale de qualité des produits et des services, par exemple. Pourtant, le marché canadien est dominé par les relations économiques États-Unis-Canada qui en créent les tendances. De plus en plus, nous avons réussi à pénétrer les marchés de la haute technologie. Ici encore, nous voyons un avenir intéressant. Les activités de prêt de la société constituent en quelque sorte le baromètre de ces succès et de cette croissance, car nous finançons volontiers des exportations à l'extérieur du continent nord-américain, mais avant tout, ce financement se fait dans le secteur du matériel lourd et des services. Ainsi, la croissance de nos activités de prêts répercute dans une certaine mesure les progrès que nous faisons sur ces marchés dont l'importance est critique pour notre avenir en tant que pays exportateur.

[*Texte*]

Mr. Stanbury: Would you be able to penetrate that area if manufactured goods of developing countries have better access to our market?

Mr. John A. MacDonald: I think one has to accept that trade has to be multilateral and multidirectional. We do not think you can go on exporting, nor does any country, without being able to reciprocate by providing a market to the products of other countries. But we, as a corporation, of course, are confined exclusively to the concerns about exporting. The Department of Trade and Commerce has the more complex task of balancing Canada's trade interests in the two directions.

Mr. Stanbury: If you identify the developing countries particularly as areas of particular opportunity for Canadian business in the future, presumably, then, you make some input into Canadian trade policy. Do you have that opportunity to do that, and how do you go about that?

Mr. John A. MacDonald: That tends to be one of those things which flows from, for example, the nature of our Board of Directors of which the Deputy Minister of the Department of Industry, Trade and Commerce, and the Under Secretary of State for External Affairs are members. Interdepartmental committees often participate with us in some of the developing loan programs. There is a two-way exchange of the sensitivities that are involved. For example, when the Minister of the Department of Industry, Trade and Commerce visits countries where we have been very successful in promoting exports, he learns from those countries of their ambitions in the other direction. I think, the continuing economic committees, which have been struck in many of the countries, such as the U.S.S.R., Indonesia and Cuba, just to name a few, deal with this question: how can you open the doors in both directions and remove artificial barriers.

Mr. Stanbury: Do you feel, in fact, that the EDC has been able to have some influence on trade policy?

Mr. John A. MacDonald: I think the answer has to be, "yes", in the day-to-day working. That is, the Board of Directors, as such, would not normally make a recommendation to a thrust in matters that the Minister of the Department of Industry, Trade and Commerce, and his Department, are actively engaged, but they think the by-product from our activities and the economic intelligence that we naturally derive, when we negotiate, feeds back into the Department of Industry, Trade and Commerce, and of course, the trade commissioners and ambassadors are invaluable extensions of our own negotiations in the countries. So there is a two-way communication going on all the time.

Mr. Stanbury: Do you have a parallel liaison with CIDA, and . . .

Mr. John A. MacDonald: Yes.

Mr. Stanbury: . . . do you try to influence, to a degree, the direction of our aid policy and programs to coincide with your objectives?

Mr. John A. MacDonald: We have excellent liaison. The President of CIDA sits on our Board of Directors. He and I

[*Traduction*]

M. Stanbury: Vos progrès seraient-ils plus sensibles si les produits manufacturés des pays en voie de développement étaient mieux accueillis sur nos marchés?

M. John A. MacDonald: Le commerce doit forcément se faire sur une base multilatérale et multidirectionnelle. Nous ne pensons pas qu'il soit possible de continuer à exporter, aucun pays ne saurait le prétendre, sans aucune réciprocité, sans offrir un marché au pays des autres pays. Bien sûr, en tant que société, nous nous préoccupons uniquement d'exportation. Le ministère de l'Industrie et du Commerce a des activités plus complexes qui consistent à équilibrer les intérêts commerciaux du Canada dans les deux sens.

M. Stanbury: Puisque vous êtes appelés à identifier les possibilités qu'offriront à l'avenir les pays en voie de développement pour les entreprises canadiennes, j'imagine que vous intervenez dans une certaine mesure dans la politique commerciale canadienne. Est-ce que je me trompe, quel est votre rôle?

M. John A. MacDonald: C'est effectivement une activité qui revient tout naturellement à notre société par la composition de son conseil d'administration auquel siège le sous-ministre de l'Industrie et du Commerce et le sous-secrétaire d'État aux Affaires extérieures. Des comités interministériels nous aident souvent à mettre sur pied des programmes de prêts au développement. Les courants d'influence vont dans les deux sens. Par exemple, lorsque le ministre de l'Industrie et du Commerce rend visite à des pays où nos exportations sont florissantes, il se renseigne sur les ambitions de ces pays dans l'autre direction. Les comités économiques permanents qui ont été créés dans un grand nombre de pays, l'URSS, l'Indonésie, Cuba, pour n'en nommer que quelques-uns, s'occupent de voir comment on peut favoriser le commerce dans les deux sens, supprimer les barrières artificielles.

M. Stanbury: Pensez-vous que la SEE ait exercé une influence notable sur la politique commerciale?

M. John A. MacDonald: Je peux vous répondre par l'affirmative; effectivement, la société a pu jouer un role au jour le jour. Je veux dire que le conseil d'administration ne formule pas d'ordinaire des recommandations sur les activités propres du ministère de l'Industrie et du Commerce dans son ensemble; par contre, ce dernier estime que nos activités et les connaissances économiques que nous tirons forcément de nos négociations se répercutent sur le ministère; n'oublions pas non plus que les commissaires commerciaux, les ambassadeurs, sont des alliés précieux pour nos propres négociations dans les pays étrangers. Les communications se font donc en permanence dans les deux sens.

M. Stanbury: Avez-vous un système de liaison parallèle avec l'ACDI et . . .

M. John A. MacDonald: Oui.

M. Stanbury: . . . essayez-vous d'influencer dans une certaine mesure l'orientation de notre politique d'aide et de nos programmes pour les rendre conformes à vos objectifs?

M. John A. MacDonald: Le système de liaison est excellent. Le président de l'ACDI siège à notre conseil d'administration.

[*Text*]

meet frequently. We have a committee, which we have appointed over a year and a half ago, made up of CIDA, Industry, Trade and Commerce and us, to co-ordinate Canada's over-all commercial interest when matters of trade and export credit tend to come into contact. I believe Indonesia is an example of where this is happening.

• 1610

Mr. Stanbury: You will be aware of CIDA's intention to concentrate Canadian aid in the poorest developing countries. Is this, in any way, inconsistent with your objectives or how do you see your activities meshing with this apparent emphasis on Canadian aid policy?

Mr. John A. MacDonald: Well, we think the Canadian aid policy arrives at its objectives as a result of its view of what the Parliament has given it in the way of a mandate or the government has decided. We, from our point of view, do not try to influence in the sense of trying to have a view on aid policy. Our objective is to finance commercial trade. Where we see that there is a coincidence, such as I have described, in two or three countries, we would try to remain alert. We have joined, and we have been party to, several international agreements which were founded upon what are called credit mix, that is using aid money in order to soften the commercial terms to get commercial business. We really try to keep the two divorced in that sense but, where there are continuing legitimate aid objectives, then we see nothing improper, in fact, we see great advantage, in co-ordinating our activities with CIDA. We do have numerous discussions at the working level to co-ordinate where the aid programs can appropriately go and which are better to be taken up on strictly commercial terms.

Mr. Stanbury: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Merci, monsieur Stanbury. The next questioner is the member from Strathcona, M. Douglas Roche.

Mr. Roche: My questions are somewhat along the lines that Mr. Stanbury was opening out and I, too, would like to get straight in my mind, as he was seeking to do, the area of concern of EDC with respect to the debt problem. I thank you for your statement, Mr. MacDonald. Do I understand correctly that EDC is really dealing with the better-off countries?

Mr. John A. MacDonald: Exactly.

Mr. Roche: And where there are problems of debt repayment, by the better-off countries, you reschedule. Well, that being the case, I wonder if the debt problem, that we are hearing about on global terms, is caused by the low-level countries of the third world, who have received some form of assistance, whether commercial from other countries, or ODA from our country, Canada, as well as from other countries, and that the mounting debt problem that they face is caused by factors that are removed from EDC's specific concerns.

Mr. John A. MacDonald: There would be, I think, support for that proposition from us. As I have indicated, we do not think it appropriate for us to lend, on commercial terms, to a

[*Translation*]

Je le rencontre très souvent. Nous avons un comité qui a été créé il y a plus d'un an et demi et qui est composé de l'ACDI, de l'Industrie et du Commerce et de nous-mêmes; ce comité est chargé de coordonner l'ensemble des intérêts commerciaux du Canada chaque fois que le secteur du commerce et celui du crédit à l'exportation coïncident. Je crois que l'Indonésie constitue un bon exemple.

M. Stanbury: Vous devez savoir que l'ACDI a exprimé l'intention de réserver l'aide canadienne aux pays en voie de développement les plus pauvres. Cela est-il conforme ou pas avec vos objectifs? Comment vos activités se concilient-elles à cette orientation de la politique d'aide canadienne?

M. John A. MacDonald: Nous pensons que si la politique d'aide canadienne parvient à ses objectifs, c'est par le biais d'un mandat du Parlement ou d'une décision du gouvernement. Pour notre part, nous n'essayons pas de défendre un point de vue en matière de politique d'aide. Notre objectif est le financement du commerce. Lorsque ces activités coïncident, c'est le cas de deux ou trois pays comme je vous l'ai dit, nous essayons de nous tenir au courant. Nous avons été partie à plusieurs accords internationaux fondés sur la multiplicité du crédit, c'est-à-dire sur un principe qui consiste à utiliser de l'argent provenant de l'aide pour adoucir les termes de financement d'une entreprise commerciale. Dans la mesure du possible, nous essayons de conserver la distinction, mais si les objectifs de l'aide étaient permanents et légitimes, nous ne voyons pas pourquoi nous ne pourrions pas coordonner nos activités à celles de l'ACDI, au contraire, cela nous semble souhaitable. Il nous arrive fréquemment de discuter de la coordination de programmes d'aide, des cas où des termes strictement commerciaux semblent préférables.

M. Stanbury: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Stanbury. Je donne maintenant la parole au député de Strathcona, M. Douglas Roche.

M. Roche: Je vais revenir aux questions posées par M. Stanbury au début et, moi aussi, j'aimerais bien comprendre la position de la SEE face au problème de l'endettement. Monsieur MacDonald, je vous remercie pour votre exposé. Vous ai-je bien entendu dire que la SEE faisait affaire en fait avec les pays les plus favorisés?

M. John A. MacDonald: Exactement.

M. Roche: Et lorsque ces pays relativement favorisés ont des problèmes de remboursement de leur dette, vous leur accordez des facilités? Dans ce cas, ce problème de la dette dont on entend tant parler, je me demande s'il n'est pas le fait des pays défavorisés, des pays du Tiers monde qui ont reçu une certaine aide, qu'il s'agisse d'aide commerciale d'autres pays, ou bien d'aide au développement de notre pays, et d'autres pays également; je me demande si ce problème croissant de la dette auquel ils doivent faire face n'est pas attribuable à des facteurs étrangers à la SEE.

M. John A. MacDonald: C'est assez bien la position que nous défendons. Comme je vous l'ai dit, nous ne jugeons pas souhaitable de prêter sur une base commerciale à des pays qui

[*Texte*]

country that does not have the economic base to sustain the repayment. In our judgment that country would not be "credit worthy" in commercial terms. Therefore, to that sense, we are somewhat removed from the questions of the volume of indebtedness incurred by the countries, although, as I say, we keep following the subject matter because it is hard to know where one leaves off and the other one begins when countries move through gradations of prosperity or developmental improvement. On the whole, we still subscribe to the view that, even with the less well-off countries, the proportions are still what might be called "normal" in terms of debt service ratios and so on. And, indeed, many of the countries, or even most of the countries, have come through the crisis much better than many people anticipated.

Mr. Roche: Well, I guess that is the point I would like to continue reflecting upon. As I guess you are pretty well aware, you are dealing here with nonexperts in currency questions—speaking for myself, anyway. But I listened to the world leaders, particularly Secretary General Ramphal of the Commonwealth, who came before us and said that the North-South Conference, now hurtling to its conclusion, will turn on the question of whether the developed countries respond to the very severe question of debt to which he referred. He said that debt is a main question, and that he was making an appeal to the industrialized countries, Canada included, to start running with this ball; if we could do nothing else in solving the problem of mounting debt, he would at least give our weight to a specific conference dealing with debt.

• 1615

All of that is to put the question in very strong terms. I am just wondering whether your perspective from EDC—because EDC is not personally being affected by the mounting debt question, you have not had defaults, and where you have a little trouble in upper-level Third World countries you reschedule—is your perspective quite a bit different and, I would say, more narrowly defined than what Secretary General Ramphal projects?

Mr. John A. MacDonald: We have participated as interested observers—I think is to correctly identify ourselves—at a number of conferences, both internally within the Government of Canada and internationally, in the last few years. Debt service has been under discussion, Mr. Jeanjean reminds me, almost from the days of Mr. Pearson, I guess—in what year was it?

Mr. F. Jeanjean (Chief Economist, Export Development Corporation): In 1966, I believe.

Mr. John A. MacDonald: ... in 1966. One point of view says that actually the amount of debt of the less well off group we are describing here is, in fact, not a large figure. It can be very large for the country concerned, and represent a particular problem, which can be examined; but in what might be, I think, described as "global terms" it does not fit the descriptions that have frequently been put on this whole subject. In

[*Traduction*]

n'auront pas les ressources nécessaires pour effectuer les remboursements. Du point de vue commercial, ce genre de pays ne nous semble pas solvable. Dans ce sens, la dette accumulée par certains pays ne nous intéresse pas directement, mais bien sûr nous suivons le problème de près, car il est parfois difficile d'établir un ligne de démarcation bien nette dans le cas des pays qui passent graduellement dans le camp des pays prospères grâce à une amélioration de leur situation. Dans l'ensemble, nous estimons que même dans le cas des pays les moins favorisés, les proportions sont toujours «normales» je parle du taux de remboursement de la dette, etc.. D'ailleurs, un grand nombre de pays, au fait la plupart ont surmonté la crise beaucoup mieux que l'on ne s'y attendait.

M. Roche: Voilà précisément le sujet que j'aimerais approfondir. Comme vous devez vous en douter, nous ne sommes pas des experts en matière monétaire, du moins je ne le suis pas moi-même. Mais j'ai écouté des dirigeants internationaux, je parle en particulier du secrétaire général du Commonwealth, M. Ramphal qui nous a déclaré lorsqu'il est venu nous voir que la Conférence Nord-Sud qui touche maintenant à sa fin s'intéressera à la question de savoir si les pays développés ont l'intention de trouver une solution à ce très grave problème de la dette. Il nous a dit que la dette constituait un problème primordial, qu'il faisait un appel aux pays industrialisés, y compris le Canada, pour qu'ils commencent à s'intéresser à cette question. Il nous a dit que si nous ne faisions rien d'autre dans la voie d'une solution au problème, nous pourrions à tout le moins promouvoir l'idée d'une conférence chargée de trouver des solutions à ce problème.

Tout cela semle très grave. Et je me demande quelle est la position de la SEE, car cette société n'est pas directement touchée par le problème croissant de la dette. Aucun pays n'a refusé de vous rembourser et à ceux des pays du Tiers-Monde qui ont quelques difficultés, vous accordez des facilités. Votre point de vue est donc un peu différent, j'imagine qu'il est plus étroitement défini que celui du secrétaire général Ramphal?

M. John A. MacDonald: Nous avons participé à titre d'observateurs intéressés—je pense que c'est une bonne définition de notre position—à un certain nombre de conférences, à la fois au sein du gouvernement canadien et au niveau international, au cours des dernières années. Le remboursement de la dette a fait l'objet de discussions et M. Jeanjean me rappelle que cela remonte presque à l'époque de M. Pearson, ... En quelle année?

M. F. Jeanjean (économiste en chef, Société d'expansion des exportations): En 1966, je crois.

M. John A. MacDonald: ... en 1966. Certains économistes prétendent que la dette accumulée par les pays les plus défavorisés dont nous parlons ici n'est en fait pas tellement importante. Bien sûr, pour le pays en cause, cela peut sembler une somme importante, un problème grave. Mais si l'on considère la question en «termes globaux», le problème n'est pas aussi grave qu'on l'a souvent prétendu. Autrement dit, certains

[*Text*]

other words, some would argue that, in fact, it has been overdescribed in that respect. But, I repeat, it does not mean that a debt for a particular country may not be large, and as matter of fact may become unmanageable. We have even had, as noted in our case, some 16 reschedulings, clearly indicating that an individual country can get into a position where it cannot manage its debts, and defaults.

I guess our perspective, as an interested observer, I suppose, would be that it is a matter that is certainly worthy of discussion—and as I understand it, indeed, it was discussed rather with great difficulty at the last North-South Conference—but that the measurement of the problem, as well as the agreement on the cure, is not as readily available. I speak with some caution here: I think if it is agreed that there is a problem for debt in these groups of countries, which flows from aid programs, that kind of debt problem is more easily adjusted without a loss of principle, so to speak, than the kind of debt we are engaged in, which is commercial debt, because the essence of the availability of commercial debt is a high degree of confidence on the part of lenders that it will be repaid.

• 1620

Mr. Roche: Yes, and I think you have put your finger on it there, that a very large factor in the over-all debt problem is debt that is caused by ODA, not commercial, because you would not have lent the money in the first place if you did not think they were credit worthy. I will give you a case in point, which I have in mind, and which I think illustrates the problems of the low-level countries. The country I have in mind is Bangladesh. I was there recently, and the government officials there with whom I spoke told me that the way things are going in Bangladesh, even though there is evidence of recovery in various aspects, their accumulating debt problem will be such as to bankrupt, if you can use that word for a country that does not have any money to begin with, the country within five years. Apparently, the increased amount of ODA that is coming in is being paid to service debts that they have accumulated. Now we are not talking here only about the narrow relationship of Canada-Bangladesh, because we did cancel $16 million of debt that we had with Bangladesh. Canada has given signs of its good faith toward countries that are really up against it. Bangladesh does aid and commercial business with a host of countries, the accumulative effect of which has been to mount that debt problem so that it is absolutely destroying their capacity to plan development.

Now that seems to me to be the kind of problem that Ramphal is touching and I only use Bangladesh as one illustration of many countries. I think there are 30 to 35 countries that would really qualify as low-level countries. That indeed is what this issue is all about. I wonder to what extent the perspective of the EDC has any note of this urgency since you are not really affected.

Mr. John A. MacDonald: Well, I think you almost do have to take it country by country to get at the situation because there is no universality to the problem, except in maybe some rare instances. Countries, and I do not want to comment on

[*Translation*]

prétendent que la situation a été exagérée. Mais je le répète, cela ne signifie pas que la dette d'un pays donné ne constitue pas un fardeau très lourd pour ce pays, un problème insurmontable. Comme nous vous l'avons dit, nous avons renégocié les accords de remboursement de 16 pays, et cela prouve que certains pays peuvent parfaitement se trouver dans l'impossibilité de rembourser.

A titre d'observateurs intéressés, nous pensons que la question est certainement digne d'être discutée, je crois qu'elle l'a d'ailleurs été, et avec des difficultés considérables, à la dernière Conférence Nord-Sud. Par contre, il n'est pas aussi facile de mesurer le problème, de convenir d'une solution. Je désire d'ailleurs exprimer certaines réserves: si l'on reconnaît l'existence d'un problème de la dette attribuable au programme d'aide dans certains groupes de pays, il est beaucoup plus facile de rajuster ces dettes sans porter atteinte aux principes beaucoup plus facile que dans le cas de nos propres transactions qui sont de nature commerciale et qui supposent chez le prêteur la conviction d'un remboursement.

M. Roche: Oui, vous avez mis le doigt sur le problème, le problème de la dette est imputable dans une large mesure à l'AOD et non pas aux prêts commerciaux car, pour votre part, vous ne prêteriez pas de l'argent à des pays que vous ne jugeriez pas solvables. Je vais vous donner un exemple qui me vient à l'esprit et qui, je pense, illustre bien les problèmes des pays les plus défavorisés. Je pense au Bangladesh. J'y étais récemment et les officiels m'ont dit qu'au train où les choses allaient au Bangladesh et en dépit d'un certain redressement de la situation, leur endettement global risque de les acculer à la faillite d'ici 5 ans. En effet, les montants accrus de l'aide publique au développement sont utilisés pour le service de la dette accumulée. Comme nous avons annulé les 16 millions de dette que le Bangladesh nous devait, ceci ne concerne pas exclusivement nos rapports avec ce pays. Le Canada a en effet fait preuve de bonne fois vis-à-vis des pays qui se trouvent en difficulté. Mais le Bangladesh a réussi à obtenir de l'aide ainsi que des prêts commerciaux de toute une série de pays, ce qui a agrravé son endettement au point où il ne parvient plus à planifier son développement.

Ce sont là certains des problèmes invoqués par M. Ramphal et j'ai mentionné le cas du Bangladesh à titre d'exemple. Les pays les plus pauvres sont au nombre de 30 à 35 je pense, et c'est eux que cela concerne. Est-ce que cette crise vous concerne vu que la SEE n'intervient pas réellement dans ce domaine?

M. John A. MacDonald: Il faut juger chaque cas individuellement, car il n'existe pas de règle applicable à tous. Le crédit étant plus facile que l'accumulation de l'épargne, certains pays en ont fait une utilisation excessive ce qui les a mis en

[*Texte*]

individual countries, can get into difficulty by an excessive use of credit because it is an easier path to follow than savings created within the country. It could be gross mismanagement of the economy, however it could be a result of factors entirely beyond the society itself. They may be natural or population problems or the condition in which the country began its journey as an independent nation. Whatever these reasons you can arrive at a point where you do not know where you are going to find the solution because you are borrowing more than you can afford to merely keep current. When you have reached that condition you really are in an acute state; there can be no question about that.

Our perspective is that the global amount so far as we can determine is not a great sum but it could be very bad for certain countries. I think Bangladesh would certainly class as one of those countries in that condition.

The cure for this is one which goes beyond the perspective of this particular corporation. It involves major nations in the world. The kind of debt rescheduling that we have engaged in does bring us into this kind of discussion. When the Paris Club sits down with a country that is no longer able to keep current its obligations and it, collectively, says to that country: Fine, what particularly are your problems? Usually the International Monetary Fund is invited in to provide an external, rather detached analysis of the difficulties and to make recommendations. Usually, if these recommendations are accepted, the lending countries are prepared to give accommodation to the country on the belief that the acceptance of these recommendations will produce a condition within a reasonable period of time where they can get back to being current, and indeed with a capacity to borrow anew for legitimate investment and developmental needs. Most countries similar to Canada are quite unable to generate the total of the savings that they require for developmental purposes.

When you speak of it either in the particularized case of Bangladesh or in the aggregate of all these countries in similar conditions, I really do not have any answer from our particular perspective. It would be rather unwise for me to offer one as the EDC perspective.

• 1625

Mr. Roche: Thank you for that. May I continue for a minute or two, if you do not mind?

The Chairman: Certainly.

Mr. Roche: Responding to one of the points that Mr. Stanbury was opening up, you indicated the working relationship you have with CIDA and operations and so on. That brings up the question of the difference in purpose. Is it correct to categorize EDC's purpose of existence as to protect the commercial interests of Canada?

Mr. John A. MacDonald: The purpose of EDC is established by Parliament, and roughly speaking it says that we are to facilitate Canada's exports by providing insurance and lending facilities.

Mr. Roche: Precisely. Your point of concern is Canada.

[*Traduction*]

difficulté. Ceci peut être dû également à une très mauvaise gestion de l'économie, mais aussi à des facteurs qui échappent totalement au contrôle du pays intéressé tels que les catastrophes naturelles, les problèmes démographiques ou la situation héritée des puissances coloniales au moment de l'accès à l'indépendance de ces pays. Quelles que soient les raisons, on peut en arriver au point où on ne sait plus à quel saint se vouer lorsqu'un pays emprunte plus que le seul service de sa dette. Arriver à ce point, la situation est vraiment dramatique.

Nous sommes donc d'avis que même si le montant global de l'endettement n'est pas tellement important, la situation peut néanmoins être grave pour certains pays tels que le Bangladesh.

Mais le remède à cette situation dépasse la compétence de la SEE et devra être assumé par les principaux pays du monde. Nous avons toutefois participé à ces discussions dans le cadre de la prorogation de certaines de nos dettes. Lorsque le Club de Paris est appelé à discuter avec un pays qui n'est plus à même de faire face à ses dettes, le Fonds monétaire international est généralement invité à effectuer une analyse et à faire des recommandations. Si ces dernières sont acceptées, les pays créanciers accordent des facilités au pays débiteur dans l'espoir que la mise en œuvre des recommandations du FMI permettra la remise à flot des finances du pays dans un délai raisonnable de façon à lui permettre à emprunter à nouveau pour faire face à ses besoins d'investissement et de développement. Le Canada, comme la plupart des pays, ne peut compter sur sa seule épargne pour financer la totalité de ses investissements.

Je n'ai donc pas de solution à offrir en ce qui concerne le cas particulier du Bangladesh ou l'ensemble des pays se trouvant dans une situation analogue. D'ailleurs, cela ne relève pas de la compétence de la SEE.

M. Roche: Je vous remercie. Vous permettez que je poursuive encore quelques instants?

Le président: Allez-y.

M. Roche: En réponse à une question posée par M. Stanbury, vous avez dit que vous collaborez étroitement avec l'ACDI. Mais les objectifs de ces deux sociétés sont tout à fait différents; celui de la SEE étant de protéger les intérêts commerciaux du Canada, n'est-ce pas?

M. John A. MacDonald: L'objectif de la SEE, tel que prévu par le Parlement, est de faciliter les exportations du Canada grâce à des crédits et à l'assurance à l'exportation.

M. Roche: Donc vous vous intéressez essentiellement au Canada.

[*Text*]

Mr. John A. MacDonald: Yes. Exactly.

Mr. Roche: Could you indicate a way in which EDC might be affected were there to be substantial changes made in the international picture with debt? That is say, whether or not there would be a moratorium or a general rescheduling or some significant move that might be made by the North-South Conference to ease the pressure on so many countries today, whether they are exclusively low-level or some of the medium-level countries that are in rescheduling problems. If some sort of significant action were taken, what would be the effect on EDC?

Mr. John A. MacDonald: The effect on EDC of a moratorium on commercial debt, that is the debt that we are involved in, would I think have a deleterious effect. It would immediately transform the nature of our operations from being commercial.

Mr. Roche: I would like to pursue that. I find this very fascinating. Could I just get sharply focused now. You are saying that if some significiant action is taken at the global level to respond to this problem defined in Ramphal's terms, it could have a deleterious effect on EDC.

Mr. John A. MacDonald: If it extended to commercial debt. Now, how it could be done in law I have no idea because there is no such thing as international law.

Mr. Roche: I assume that any major action would start with ODA-related debt, and then perhaps move to commercial debt, too.

Mr. John A. MacDonald: As I say, I am just making what might be called the point of principle that we borrow money to finance our operations. We borrow from the Government of Canada, we borrow in world markets, and our success in borrowing and therefore in maintaining our particular mandate, which is to stay in Canadian exports, is because of the confidence in the commercial nature of our operations, to wit, if we lend money, we get it back. The moment you raise doubt that we would not get it back, we would not be able to borrow at the price we are able to borrow now. And if we cannot borrow at the price we are borrowing now, the cost of Canadian exports will go up. So from the very narrow mandate of the job we are designed to do, the effect would be deleterious.

Mr. Roche: So that any sort of general debt moratorium might put the Canadian export picture in a much more clouded position than it now is in.

Mr. John A. MacDonald: As reflected by our particular value as an instrument in that purpose. I refer again to commercial debt.

Mr. Roche: So it is really in the interests of Canada not to see any signficant changes made by the North-South Conference on the debt problem?

Mr. John A. MacDonald: Commercial debt. We would assert that the problems of commercial debt have been handled very well over the past 15 years through the rescheduling processes. The solution is—I hate to sound like a banker—in prudent lending and in a willingness to make sensible

[*Translation*]

M. John A. MacDonald: En effet.

M. Roche: Dans quelle mesure une modification majeure apportée à l'endettement international toucherait-elle la SEE? Si la conférence Nord-Sud décidait un moratoire général ou une prorogation générale de la dette pour soulager certains pays, que ce soit des pays à très faible ou moyen revenu, quelles en seraient les répercussions pour la SEE?

M. John A. MacDonald: Un moratoire sur les dettes commerciales aurait certainement des répercussions préjudiciables pour la SEE, en nous empêchant notamment de fonctionner sur des bases commerciales.

M. Roche: Donc, d'après vous, toute mesure internationale pour faire face au problème de l'endettement tel que défini par M. Ramphal nuirait sérieusement à la SEE.

M. John A. MacDonald: Si ces mesures étaient appliquées aux créances commerciales. Je ne sais d'ailleurs pas comment on procéderait du point de vue juridique, car il n'existe pas en réalité de droit international.

M. Roche: Vous commencerez j'imagine par les créances relevant de l'aide publique au développement pour passer ensuite aux créances commerciales.

M. John A. MacDonald: Nous empruntons de l'argent pour financer nos transactions. Nous empruntons auprès du gouvernement canadien ainsi que sur les marchés mondiaux de capitaux et notre crédit est bon pour autant que nos transactions commerciales sont dignes de confiance, c'est-à-dire que nous parvenons à recouvrer nos créances. Mais dès lors qu'il n'est plus certain que nous les recouvrions, nous ne parviendrions plus à emprunter aux taux qui nous sont actuellement accordés. Si cela arrivait, le prix des produits exportés par le Canada augmenterait. Donc, une mesure de ce genre irait à l'encontre des objectifs qui nous ont été fixés.

M. Roche: Un moratoire généralisé rendrait donc nos exportations bien plus difficiles.

M. John A. MacDonald: Oui, dans la mesure où notre rôle est de promouvoir les exportations grâce à l'octroi de prêts commerciaux.

M. Roche: C'est donc dans l'intérêt du Canada, parce que la conférence Nord-Sud n'apporte pas de modifications majeures au problème de l'endettement international.

M. John A. MacDonald: Uniquement de l'endettement commercial. A mon avis, les créances commerciales n'ont pas posé de problèmes au cours des 15 années écoulées grâce notamment à la prorogation de celles-ci. Les créanciers doivent faire preuve de prudence et accepter des prorogations nécessaires

[*Texte*]

reschedulings when they are required in the presence of appropriate remedial action when it is needed, but always maintain that when the faith in credit of a country is pledged to a debt that obligation is met; otherwise it becomes increasingly difficult and finally impossible for that country to borrow commercially when it comes to the point when it wants to do so.

Mr. Roche: I guess I have probably exhausted the patience of the Chairman.

The Chairman: Oh, no. You know my patience is unlimited.

Mr. Roche: I will not test your patience now, but if there is time at the end . . .

The Chairman: Certainly. The next questioner is the member from St. Catharines, Mr. Gilbert Parent, followed by the member from Egmont, Mr. David MacDonald. Mr. Parent.

• 1630

M. Parent: Merci, monsieur le président. Monsieur MacDonald, nous avons parlé des pays en voie de développement et de pays développés. Dans le document que vous nous avez présenté il est indiqué que nous avons prêté 570 millions de dollars aux pays développés. Pouvez-vous nous indiquer les noms de quelques-uns de ces pays?

M. John A. MacDonald: Développés?

M. Parent: Oui.

M. John A. MacDonald: La Pologne, la France, l'Angleterre, les États-Unis.

M. Parent: Ah bon, merci.

Avez-vous analysé par type de pays les risques encourus à prêter de l'argent à ces pays?

M. John A. MacDonald: C'est largement confidentiel.

M. Parent: Ah bon! Nous ne pouvons donc pas savoir quels sont vos critères, comment vous prenez vos décisions.

M. John A. MacDonald: Je peux vous décrire notre méthode d'évaluation. Comme je l'ai dit il y a quelques minutes, nous tentons de découvrir la base des ressources de chaque pays, son succès au point de vue développement économique, le pourcentage de dettes comparé au montant total. Nous établissons des critères de cette manière. De plus, dans chaque cas nous devons porter un jugement. Et chaque prêt que la Société décide d'accorder est jugé par la direction. Nous considérons tous ces facteurs. Nous avons accès à des informations de la IMF et d'autres organismes qui sont au courant des conditions économiques de tous les pays du monde. Ces rapports sont disponibles.

La section de M. Jeanjean est responsable de fournir, je vais le dire en anglais, un Credit rating pour chaque pays.

M. Parent: Et pouvez-vous nous dire si généralement parlant les pays en voie de développement nous occasionnent un plus grand risque?

[*Traduction*]

assorties de mesures de redressement appropriées tout en s'assurant que les dettes assumées par le pays débiteur sont honorées, sans quoi il devient impossible à ce pays d'obtenir des crédits commerciaux.

M. Roche: J'ai sans doute épuisé la patience du président.

Le président: Pas du tout, car ma patience ne connaît pas de limite.

M. Roche: Je ne vais pas l'éprouver, mais s'il reste du temps à la fin de la réunion . . .

Le président: Très bien. La parole est maintenant à M. Gilbert Parent, député de St. Catharines qui sera suivi par M. David MacDonald, député d'Egmont. Monsieur Parent.

Mr. Parent: Thank you, Mr. Chairman. Mr. MacDonald, we spoke of developing and developed countries. In the document you gave us, it is stated that we have lent $570 million to the developed countries. Can you tell us which countries they are?

Mr. John A. MacDonald: Developed?

Mr. Parent: Yes.

Mr. John A. MacDonald: Poland, France, England and the United States. Thank you.

Mr. Parent: I see, thank you.

Have you analysed the risks involved in lending money to these counties according to the type of country?

Mr. John A. MacDonald: It is extremely confidential.

Mr. Parent: I see! So, we cannot be told what criteria are used to make your decisions.

Mr. John A. MacDonald: I can describe our assessment method to you. As I said a few minutes ago, we try to determine the resource base of each country, its success from an economic development point of view and the percentage of debts compared to the total amount. We establish criteria in this way. Also, in each case we must make a judgment. Each loan the corporations decides to make is assessed judged by the Board. We consider all these factors. We have access to information from IMF and other organizations who are directly concerned with the economic conditions in all the countries of the world. These reports are available.

Mr. Jeanjean's section is responsible for providing a credit rating for each country.

Mr. Parent: And can you tell us whether, generally speaking these developing countries are a greater risk to us?

[*Text*]

M. John A. MacDonald: Non, je ne le pense pas. Nous avons beaucoup de confiance en tous ces pays. Nous ne faisons pas de prêt sans être certains d'être remboursés dans les délais.

M. Parent: Accordons-nous crédit aux pays que nous ne reconnaissons pas, tel le Taïwan?

M. John A. MacDonald: Il nous est presque impossible de faire un prêt de la sorte parce que pour la plupart du temps nous obtenons la garantie du gouvernement central. Et si le Canada ne reconnaissait pas le pays, il serait presque impossible de compléter un prêt de cette manière.

M. Parent: Voici ma dernière question.

Does the interest rate vary from country to country?

M. John A. MacDonald: Le taux varie avec chaque prêt. Nous n'avons pas de formule; c'est une question de négociation. Nous cherchons toujours l'obtention des meilleurs conditions pour le Canada.

M. Parent: Pouvez-vous nous indiquer les pourcentages, du minimum au maximum, avec lesquels nous travaillons? Est-ce 3 p. 100, 10 p. 100, ou quoi?

M. John A. MacDonald: C'est très, très difficile d'en parler. C'est un de nos secrets professionnels. Si je vous parlait de tel niveau . . . Tous les pays en négociation avec nous chercheraient à atteindre ce niveau. Et pour nous c'est une question d'être compétitifs. Si nous sommes très compétitifs nous avons une position de négociation, très forte, et nous pouvons espérer un taux très élevé. Mais si la compétition entre nations est très vigoureuse, c'est une autre histoire!

• 1635

M. Parent: Bon, je vous remercie monsieur le président, monsieur MacDonald.

The Chairman: The next for the first round and last, the honourable member from Egmont, Mr. David MacDonald.

Mr. MacDonald (Egmont): Thank you, Mr. Chairman. I am not going to take too long this afternoon, but there are a couple of questions I would like to put to Mr. MacDonald.

I was interested in some of the latter questioning that was pursued by Mr. Parent. I am interested as well in the definition of insurance losses that occurred apparently during 1976, claims of $2.3 million were paid of which $1.8 million of those paper losses were the result of commercial causes and $470,000 for losses arising from political risks.

I wonder if Mr. MacDonald could give some idea of what is the distinction between commercial causes and political risks.

Mr. John A. MacDonald: Well, political risk would be one which flows from the act of a government. It might be currency, it might be an arbitrary act of some kind, it might a delay in payment of one kind. A commercial risk might be the failure or disappearance of the buyer in the other country.

Mr. MacDonald (Egmont): On the aspect of the political risk, to what extent are political factors taken into account in the decision-making process of the corporation?

Mr. John A. MacDonald: In what respect, Mr. MacDonald?

[*Translation*]

Mr. John A. MacDonald: No, I do not think so. We have a good deal of confidence in these countries. We do not make any loans without being sure that we will be reimbursed on time.

Mr. Parent: Do we give credit to countries we do not recognize like Taiwan?

Mr. John A. MacDonald: It is almost impossible for us to make a loan of that type as, most of the time, we obtain a guarantee from the central government and if Canada does not recognize a certain country, it is virtually impossible to make a loan under those circumstances.

Mr. Parent: And, this is my final question.

Est-ce que le taux d'intérêt varie de pays en pays?

Mr. John A. MacDonald: The rate varies with each loan. We do not have a set formula; it is a matter of negotiation. We always try to obtain the best conditions for Canada.

Mr. Parent: Could you indicate the percentages from the minimum to the maximum, with which we are dealing? Is it 3 per cent, 10 per cent, or what?

Mr. John A. MacDonald: It is very, very difficult to answer that. It is one of our professional secrets. If we speak about a certain level . . . All countries when they negotiate with us would like to reach that level. We have to be competitive, which puts us in a position of strength during negotiations. But things would be entirely different if competition among countries was very strong.

Mr. Parent: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: La parole est maintenant à M. David MacDonald, député d'Egmont.

M. MacDonald (Egmont): Je vous remercie, monsieur le président. Je voudrais poser deux questions à M. MacDonald.

Je m'intéresse plus particulièrement à la définition des pertes d'assurance intervenues en 1976, $2.3 millions ayant été remboursés à titre d'assurance dont $1.8 million était des pertes commerciales et $470,000 représentait des pertes dues à des risques politiques.

Quelle est d'après M. McDonald la différence entre risques commerciaux et risques politiques?

M. John A. MacDonald: Le risque politique est celui qui découle des mesures prises par le gouvernement, que ce soient des manipulations monétaires, ou toutes mesures arbitraires se traduisant par un retard de paiement. La banqueroute de l'acheteur par contre est un risque commercial.

M. MacDonald (Egmont): Dans quelle mesure la SEE tient-elle compte des risques politiques?

M. John A. MacDonald: De quel point de vue?

[*Texte*]

Mr. MacDonald (Egmont): Well, I mean . . .

Mr. John A. MacDonald: Do you mean selling an insurance policy?

Mr. MacDonald (Egmont): Yes.

Mr. John A. MacDonald: In selling an insurance policy, what we are trying to do is to make an underwriting judgment as to what political risks, if any, that the exporter is facing when he seeks to buy an insurance policy from us against the possibility of not being paid. Now, we look at the market and we look at the economic conditions. It is somewhat similar to making a loan in many respects, but you come out with different answers. Strangely enough, you might make a loan for five years with some confidence. I would be worried about a 90-day credit because there are short term balance-of-payments difficulties, that there would be 60-day delays or 80-day delays and worse.

Mr. MacDonald (Egmont): Those are commercial surely though, not political are they not?

Mr. John A. MacDonald: If currency is not available and they are not paying, it may be political. In other words, the arbitrary act of a government. It is not the failure of an individual firm to pay, through bankruptcy or whatever may have happened to them.

Mr. MacDonald (Egmont): Does the corporation in any way take into account—and I am not just talking here about its program of insurance, I am talking about the whole range of activities of the corporation—the acceptability of the regime? I am going to be very specific, I think, perhaps to help to point up the issue.

I think more than any other single issue, the Export Development Corporation has been quite heavily criticized for its proposed relationship with Noranda in terms of its investment in Chile. There have been a great many questions raised because the numerous reports from the United Nations attempt to examine the situation from an objective point of view to see whether or not a regime which has engaged in the extent of violation of human rights there should be given a form of economic assistance.

You mentioned that there are very attractive commercial or trading opportunities in South America today and yet, in a number of countries, Chile, Argentina, Uruguay, increasingly Brazil, there are very serious questions being raised about the internal situation with respect to the increasing amount of depression and oppression. As you likely know, there have been not only increased discussions in the American Congress, there have been actions taken with respect to forms of economic assistance which has resulted in the last analysis in the action being taken by President Carter with respect to Latin American countries and Ethiopia.

• 1640

Interestingly enough a couple of days ago we had Mr. Earl Drake from the World Bank here and there was some discussion raised by my colleague, Mr. Fairweather about whether or not the World Bank had to increasingly address itself to the

[*Traduction*]

M. MacDonald (Egmont): Je veux dire . . .

M. John A. MacDonald: Vous voulez dire du point de vue de l'assurance sur l'exportation?

M. MacDonald (Egmont): Oui.

M. John A. MacDonald: Avant de souscrire une police d'assurance à l'exportation, nous étudions les risques éventuels auxquels l'exportateur pourrait faire face et contre lesquels il cherche à se prémunir. Nous tenons compte notamment du marché et de la situation économique comme cela se fait pour les prêts que nous accordons, bien que les conclusions ne soient pas toujours identiques. Ainsi, il arrive que nous accordions un prêt à cinq ans alors que j'hésiterais à accorder un crédit à 90 jours en raison des difficultés de balance de paiements en court terme du pays intéressé, ce qui risquerait de nous entraîner dans des retards de 60, 80 jours au plus.

M. MacDonald (Egmont): Mais ce sont là des risques commerciaux et non pas politiques.

M. John A. MacDonald: Cela devient des risques politique lorsqu'il n'y a pas de devises pour payer, à la suite d'une mesure arbitraire prise par le gouvernement. Que le défaut de paiement n'est donc pas dû à la faillite de la société.

M. MacDonald (Egmont): Est-ce que la SEE pour l'ensemble de ses transactions tient compte de la nature du régime politique en place dans le pays? Je vais prendre un exemple.

L'ACDI a été vivement critiquée pour avoir envisagé d'investir au Chili pour le compte de la société Noranda. La question s'est posée de savoir si un régime coupable d'avoir contrevenu aux droits de l'homme, comme c'est le cas au Chili d'après de nombreux rapports des Nations-Unies, doit recevoir une aide économique.

Vous avez dit que l'Amérique du sud offre d'excellentes perspectives commerciales alors que des pays tels que le Chili et l'Argentine, l'Uruguay et le Brésil oppriment de plus en plus leur population. Vous savez certainement que le congrès américain a débattu cette question, à la suite de quoi des mesures ont été prises dans le domaine de l'aide économique, mesures qui ont été couronnées par la décision du président Carter en ce qui concerne l'aide des États-Unis aux pays d'Amérique latine et en Éthiopie.

Fait intéressant, nous recevions il y a quelques jours M. Earl Drake de la Banque mondiale, à qui mon collègue, M. Fairweather, demandait si la Banque mondiale ne devait pas de plus en plus tenir compte de l'aspect des droits de l'homme. Le

[*Text*]

aspect of human rights. Now he raised with us the difficulties involved in making that determination, but said that it did not rule out that an objective fact-finding should in the future be one of the factors taken into account. Does this create any concern on the part of the Export Development Corporation?

Mr. John A. MacDonald: Well, first of all I must make the point that we do not provide economic assistance to any country. I should make it clear that we are a very selfish organization. We try to serve the interests of Canada and the interests of Canada that we serve are the creation of jobs in Canada. That is a pretty blunt and fundamental fact that we have to have before us all the time. I mentioned we are sensitive to pressure. We get lots of pressures and the pressures are from people and unions and others who are interested in the jobs that we are financing. We are an exporting nation—25 percent of our gross national product is involved in trade and I guess the corporation's board of directors feels that pressure before it feels any other. But, as I mentioned to Mr. Fairweather earlier, the corporation recognizes that it is in the public sector and if the Government of Canada passes laws or declares policies, the corporation conforms to it. that is basically the position we have taken respecting several sensitive issues that have arisen abroad. The corporation will not try to write new laws sort of extra-parliamentary.

Mr. MacDonald (Egmont): Well, just to pursue it a bit, I think what you are saying to me is the corporation is not looking after the human rights aspect at all. Am I fair in making that assumption?

Mr. John A. MacDonald: The corporation has to look at the statute that created it and until Parliament amends that statute, I do not think any board of directors would be entitled to take in new considerations which might affect jobs in Canada.

Mr. MacDonald (Egmont): Just on that "affecting jobs in Canada".—because that is an interesting one—I discovered when I was in British Columbia not too many weeks ago that there was considerable concern amongst some of the labour people in that province because the very development of the resources in Chile may undercut the possibility of similar mining ventures in British Columbia. I suppose that has already been raised with the corporation as a factor in its considerations.

Mr. John A. MacDonald: That is right. We used to have on our board of directors a very prominent representative of the mining industry. We had discussions at great length and they were vigorous.

Mr. MacDonald (Egmont): With Mr. Zimmerman, I guess.

Mr. John A. MacDonald: Yes.

Mr. MacDonald (Egmont): He is with Noranda.

Mr. John A MacDonald: Let us forget Chile for the moment and take the broader subject, the forest industry in Poland that we are financing. Should we be financing a pulp and paper industry that might compete with us. The point is, you are not going to prevent the Poles from having a forest

[*Translation*]

témoin a mentionné les difficultés que posait cette décision, et qu'à l'avenir des enquêtes objectives devraient sans doute être faites. Est-ce que cela pose des problèmes à la Société?

M John A. Macdonald: Je dirai tout d'abord que nous ne fournissons de l'aide économique à aucun pays. Je précise que nous sommes une organisation très égoïste. Nous essayons de servir les intérêts du Canada et, ce faisant, de créer des emplois au Canada. Voilà le fait brutal et fondamental auquel il nous faut penser, en tout temps. J'ai déjà dit que nous étions sensibles aux pressions. Les organisations et les syndicats intéressés aux emplois que nous finançons, en exercent beaucoup sur nous. Nous sommes un pays d'exportation—25 p. 100 de notre produit national brut provient du commerce, et je crois que le conseil d'administration de la Société resent cette pression avant toute autre. Comme je l'ai déjà dit à M. Fairweather, la Société reconnait qu'elle opère dans le secteur public et si le gouvernement du Canada adopte des lois ou établit des politiques, la Société doit s'y conformer. Voilà la position que nous avons adoptée face aux questions délicates qui ont été soulevées à l'étranger. La Société ne rédige pas des lois parallèles à celles du gouvernement.

M. MacDonald (Egmont): Vous me dites que la Société ne tient pas compte, après tout, de l'aspect des droits humains. Est-ce bien cela?

M. John A. MacDonald: La Société doit se conformer à la loi en vertu de laquelle elle existe et, jusqu'à ce que le Parlement modifie cette loi, je ne crois pas qu'aucun conseil d'administration puisse accepter de nouvelles considérations qui pourraient affecter les emplois au Canada.

M. MacDonald (Egmont): Je reprends votre expression: «qui pourrait affecter les emplois au Canada». Elle est intéressante, j'ai découvert, alors que j'étais en Colombie-Britannique il y a quelques semaines, que la main-d'œuvre de cette province s'inquiétait de l'expansion même des ressources au Chili qui pourraient saboter des entreprises minières semblables en Colombie-Britannique. Je suppose qu'on a déjà soulevé cette question devant la Société.

M. John A. MacDonald: C'est exact. Nous avions au sein du conseil d'administration un représentant très connu de l'industrie minière. Nous avons eu des discussions très longues et très vigoureuses à ce sujet.

M. MacDonald (Egmont): Avec M. Zimmerman, je suppose.

M. John A. MacDonald: Oui.

M. MacDonald (Egmont): De la société Noranda.

M. John A. MacDonald: Oublions le Chili pour l'instant pour un sujet plus vaste, l'industrie forestière de la Pologne que nous finançons. Devrions-nous financer une industrie de pâtes et papier qui pourrait être notre concurrent. Le fait est que vous ne pouvez empêcher les Polonais d'avoir une industrie

[*Texte*]

industry and therefore half of the pie is better than none. We have a very big and highly qualified industry that created the machinery and the millwork and so on; the Lloyds and all the others that are doing this. So we are selling $400 or $500 million worth of equipment to them. The foreign investment guarantee program is a tougher question. This is where we are providing guarantees to enterprises to invest in other countries.

The statute there requires us to take into account the balance of interests, the advantage to the other country as well as to Canada. Our statistics show that this program, on the whole, has produced a return to us of something like seven to one in terms of further procurement in Canada, dividends and royalty payments and so on. We believe that, providing it goes forward on an acceptable basis to the host country, usually in a minority position, the results are wholly beneficial to Canada in future trade relationlships; it is almost like liking ourselves in various ways to other economies. It helps Canada as an exporting country.

On the particular issues to which you were referring, Mr. MacDonald, the policy of the board has been what I described it. We will conform to any policy of the Government of Canada or Parliament.

Mr. MacDonald (Egmont): I wonder if the board was struck by the rather interesting situation that, and I think it must be some kind of a precedent, three members of Parliament who originally had been accepted to visit the country of Chile to examine the very situation that a number of us have been concerned about, were refused admission. It seems strange, does it not, that a corporation of the Government of Canada is considering giving financial support in some way or other to a venture in a country which has already rejected a visit by parliamentarians of three political different parties from that country.

• 1645

The Chairman: Before the Chairman of the EDC answers, may I say this is a formal meeting but it is being run in a very informal way and I would like to know the relevancy of this. Of course the Chairman can answer, if he so wishes. But I personally fail to see the relevancy. I have been letting such things go but, in all fairness, as Chairman, I wonder if I should not be calling some of this out of order, because the line of questioning seems to be going a little bit further than it should be. I have no objection, mind you, because I am not the one being questioned, but as Chairman at least, I want to show you that I am following the debate and trying to see the relevancy of the question.

Mr. Roche: On a point of order.

The Chairman: Yes, Mr. Roche.

Mr. Roche: You raised a question here and I want to make a comment concerning Mr. MacDonald's questioning.

The terms of reference, Mr. Chairman . . .

[*Traduction*]

forestière et que, par conséquent, la moitié du gâteau vaut mieux que pas de gâteau du tout. Nous avons une industrie très importante et très compétente qui nous a donné l'équipement et les usines qui nous avons: les Lloyds et les autres. Nous vendons quelque 400 ou 500 millions de dollars d'équipement à ces sociétés. Le programme de garantie des investissements étrangers soulève une question sérieuse. Il prévoit des garanties pour les entreprises qui doivent investir dans d'autres pays.

La loi nous oblige à tenir compte des divers intérêts et avantages pour les autres pays, de même pour le Canada. D'après nos statistiques l'ensemble du programme nous a donné des recettes d'un rapport de 7 à 1 pour les acquisitions au Canada, les dividendes et le paiement de redevances, etc. A la condition que le programme se poursuive de façon acceptable dans le pays hôte, qui est habituellement dans une situation minoritaire, nous croyons que les résultats seront tout à fait avantageux pour le Canada dans ses rapports commerciaux futurs. Cela équivaut à peu près à nous lier de diverses façons à d'autres économies, et cela ne peut qu'aider le Canada en tant que pays exportateur.

Voilà la politique du conseil, en réponse à la question que vous avez soulevée, monsieur MacDonald. Nous nous conformons à toutes politiques du gouvernement du Canada.

M. MacDonald (Egmont): Je me demande si le conseil a été frappé par cette situation plutôt intéressante, je pense qu'il s'agit d'un précédent, où trois députés qui avaient accepté au départ de visiter le Chili afin d'étudier une situation qui nous inquiétait, s'en sont vu refusé l'entrée. Il me semble étrange, qu'une société du gouvernement du Canada songe à fournir une aide financière à une entreprise ou une autre dans un pays qui a déjà refusé la visite de parlementaires représentant trois partis différents.

Le président: Avant que le président de la SEE ne réponde, je vous rapelle que si nous ne nous en tenons pas exactement aux règles, il n'en s'agit pas moins d'une séance formelle et je me demande dans quelle mesure cette question se justifie. Bien sûr, le président peut vous répondre s'il le désire. Personnellement, je m'interroge sur le bien-fondé de cette question. J'ai été très indulgent jusqu'à présent, mais peut-être devrais-je intervenir, car j'ai l'impression que nous allons plus loin que nous ne devrions. Je n'ai pas d'objections, c'est certain, car ce n'est pas à moi que ces questions sont posées mais, à titre de président, je tiens à vous prouver que j'écoute ce que vous faites et je m'interroge sur le bien-fondé de cette question.

M. Roche: J'en appelle au Règlement.

Le président: Oui, monsieur Roche.

M. Roche: Vous avez posé une question et je voudrais faire une observations à propos des questions posées à M. MacDonald.

Monsieur le président . . .

[*Text*]

The Chairman: It is a North-South dialogue and . . .

Mr. Roche: . . . as you know, to the subcommittee do not mention a North-South dialogue but rather ask us to consider Canada's total relationship with developing countries and the way in which we are conducting those relations. I think our efforts today to inquire into the way in which EDC can help this subcommittee come to a better understanding of our commercial relationships certainly admit of the kind of questions Mr. MacDonald has raised, namely the refusal of Chile to allow three members of Parliament from three different parties to enter while at the same time accepting Canadian money. It seems to me to be an extremely relevant question.

The Chairman: I do not want to have a debate today on procedure; I just wanted to make my point.

Mr. MacDonald (Egmont): The only reason I really raised it is because of the contradiction that is involved, because it has been a major focus of concern. And because I think, quite frankly, Mr. Chairman, that it has often been difficult for interested Canadian citizens and groups to know exactly what the position of the Export Development Corporation was. I suppose the Corporation feels it can only go so far in discussing it, but it certainly would help the Canadian people to understand whether this is a responsible move or whether it is not.

Mr. Fairweather: Mr. Chairman, on the same point of order, as I raised it with Mr. Drake the other day, it seems to me that—and I do not want to inflate the political role—in a sense, we, after all, reflect concern. What I am anxious about is that the EDC and other elements or other instrumentalities for increasing liquidity and so on—increasing trade, yes—are perceived as good. There are bad words in society and there are good words. And I must be very frank—that when we begin fiddling with a no-show in Chile then in my distant early warning system my antenna says EDC is going to be in trouble in other areas. I am rather impressed by the answers. Now we will know that this Committee has got to go to work on government.

You know, we are in the world, and this is a world where increasingly those questions are going to be asked.

Mr. J. A. MacDonald: I hope you will appreciate our point.

Mr. Fairweather: Yes, I do.

Mr. J. A. MacDonald: I think I illustrated that in the Arab boycott question. My suggestion to the board of directors was that EDC decline a solo flight on this question and said this is a matter for governments and Parliament. Whatever the law of this country is and whatever policy the government of the day is, the Corporation will conform to it. We have had this debate with respect to financing certain types of goods to be exported, and again we have come to the position, does it have an export permit? The government of the day has the power to deny an export permit. And that is where the decision on this matter should be taken.

[*Translation*]

Le président: Il s'agit du dialogue nord-sud et . . .

M. Roche: Comme vous le savez, le sous-comité ne nous a pas parlé du dialogue nord-sud, mais nous a demandé d'étudier l'ensemble des relations canadiennes avec les pays en voie de développement et la façon dont nous envisageons ces relations. Je pense qu'aujourd'hui nous nous efforçons de découvrir dans quelle mesure la SEE peut aider ce sous-comité à mieux comprendre les relations commerciales et lorsque M. MacDonald soulève la question du refus du Chili de permettre à trois membres du Parlement de trois partis différents d'entrer dans le pays tout en acceptant l'argent canadien, il y a lieu de se poser des questions. Il me semble que c'est parfaitement justifié.

Le président: Je ne voudrais pas me lancer dans un débat sur la procédure, je voulais simplement souligner ma position.

M. MacDonald (Egmont): Si j'ai posé cette question c'est à cause de la contradiction qui intervient; également parce que cela préoccupe beaucoup de monde. Franchement, monsieur le président, les citoyens canadiens qui s'intéressent à la question ont souvent eu beaucoup de mal à comprendre la position de la Société pour l'Expansion des exportations. J'imagine que la société ne s'estime pas autorisée à discuter de la question sans la moindre réserve, mais cela permettrait aux Canadiens de comprendre s'il s'agit d'une mesure raisonnable ou pas.

M. Fairweather: Monsieur le président, à ce même sujet, j'ai parlé de cette question à M. Drake l'autre jour et, je ne voudrais pas outrer l'aspect politique de la question, mais il me semble que cette préoccupation existe véritablement. Je me demande quelle opinion se fait le public de la SEE et des autres organismes dont nous disposons pour augmenter les liquidités, favoriser le commerce, etc. La société se fait de bonnes et de mauvaises opinions, mais très franchement, lorsque je vois ce qui s'est passé au Chili, mon système d'alarme personnel, mes antennes me disent que la SEE risque d'avoir des ennuis dans d'autres régions du monde. Les réponses qu'on nous a données m'ont beaucoup impressionné. Nous savons que ce comité a beaucoup de travail à faire.

Comme vous le savez, nous faisons partie du monde, d'un monde où ces questions vont se poser de plus en plus.

M. J. A. MacDonald: J'espère que vous comprendrez notre point de vue.

M. Fairweather: Absolument.

M. J. A. MacDonald: Je crois vous en avoir donné un bon exemple avec la question du boycottage arabe. J'ai proposé au conseil d'administration de la SEE de refuser de s'engager seule dans cette affaire qu'il appartenait au Parlement et aux gouvernements de régler. Quelle que soit la loi de ce pays, quelle que soit la politique du gouvernement en place, notre Société s'inclinera. Il nous est arrivé de discuter du financement de l'exportation de certains biens, et nous avons dû nous demander: y a-t-il un permis d'exportation? En effet, le gouvernement en place a le pouvoir de refuser un permis d'exportation. Et c'est à ce niveau-là que la décision doit être prise.

[*Texte*]

• 1650

I do not think a corporation should try to make foreign policy or its government's policy.

The Chairman: So, I think that would be the last questioner, today, except that Mr. Douglas Roche has asked to ask a question or two on the second round. It is my desire to adjourn at five o'clock sharp for other commitments that were taken by some of the people who are here in front of the table.

Mr. Roche: I am confident that I can help you meet your commitment in advance.

The Chairman: It is not necessarily mine, may I add.

Mr. Roche: I wanted to come back to the question of ODA-type debt, to return to the centrality of our questioning of Mr. MacDonald, today, and to express my appreciation of his frank answers that he has given us.

I think much of this does revolve around what Mr. MacDonald, himself, said about the kind of adjustments that might be made to ODA-related debt. I wonder whether he can tell us in what ways the ODA-related debt could be adjusted at the North-South gathering? I am wondering if you are thinking of such things as a cancellation or a moratorium. It seems to me that the key issue revolves around how low-level countries can get out from under ODA-debt. Can you speak to that question, helping us to make a reflection in our report about what we think the position the Government of Canada might take?

Mr. John A. MacDonald: I have not hesitated, I think, to give frank answers here but I really do think it would be, not only rash but probably also wrong for me to venture an opinion on a subject which is beyond my responsibilities and to which I have not given that much thought. We have taken a peripheral interest in it. Mr. Jeanjean and his staff have gone to conferences. They have done some technical expert work in some of these fields in this country and outside this country, and we have an interest in it. I have a personal possible view, but, as an official view, as President of the Export Development Corporation, I really have not assayed any thought, as to whether you did this or that, or whether it is necessary, or what the consequences would be if you did it. I have not considered what prospects there would be of securing agreement if you tried. We have done no work on any of these things.

Mr. Roche: I see. I am not so much asking you to speak in an infallible way of representing EDC, although I recognize you cannot divorce yourself too far from it. But we are searching for guidance, here, and I think you are in a position where at least you could maybe point us in the direction of your thinking now.

Mr. John A. MacDonald: I would say, speaking in my personal capacity, watching these things over the years, that it would not be in the interest of developing countries to tamper with commercial debt, because once you destroy the element of

[*Traduction*]

Je pense qu'une simple société ne doit pas essayer d'imposer une politique extérieure ou une politique quelconque à son gouvernement.

Le président: Je crois que vous étiez le dernier sur ma liste, à l'exception de M. Douglas Roche qui a demandé à poser une ou deux questions au second tour. J'ai l'intention de lever la séance à 17 heures précises, car certains d'entre nous ont d'autres engagements.

M. Roche: Je suis certain que vous serez en avance.

Le président: Je ne parlais pas forcément d'engagements personnels.

M. Roche: Je reviens sur cette question de la dette de type AOD, c'est le principal sujet sur lequel nous ayons posé des questions à M. MacDonald aujourd'hui et je lui suis d'ailleurs très reconnaissant de la franchise de ses réponses.

Le problème gravite principalement autour de ce que M. MacDonald nous a dit, des ajustements qui pourraient être apportés à la dette de type AOD. Le témoin peut-il nous dire de quelle façon la dette attribuable à l'AOD pourrait être réajustée lors de la conférence Nord-Sud? Pensez-vous à des mesures telles qu'une annulation ou un moratoire? Il me semble que la question clé est de savoir comment les pays les plus défavorisés peuvent se débarrasser de cette dette. Pouvez-vous développer cette idée, nous aider à réfléchir aux rapports que nous devrons préparer sur la prise de position du gouvernement canadien?

M. J. A. MacDonald: Je n'ai pas hésité à vous donner des réponses franches jusqu'à présent, mais à mon sens, il ne m'appartient pas de vous donner une opinion sur une question qui dépasse le cadre de mes responabilités et à laquelle je n'ai pas suffisamment réfléchi. Si nous nous sommes intéressés à cette question, c'est uniquement de façon accessoire. M. Jeanjean et son personnel ont assisté à des conférences, ils ont fait des études techniques de certains de ces domaines au Canada et à l'extérieur du Canada; en règle générale, nous nous sommes intéressés à la question. Bien sûr, j'ai peut-être une opinion personnelle à ce sujet, mais en tant que président de la Société d'expansion des exportations, je ne saurais formuler une opinion quant à la nécessité de ces mesures et à leurs conséquences. Je ne me suis pas demandé dans quelle mesure on pouvait s'attendre à des résultats si l'on essayait. Nous n'avons pas réfléchi à ces questions.

M. Roche: Je vois. En fait, je ne vous demandais pas d'exposer de façon infaillible la position de la SEE, mais je reconnais que vous ne pouvez pas tellement vous en désolidariser. Pour notre part, nous cherchons tous les conseils qu'on peut nous donner et peut-être pourriez-vous nous indiquer l'orientation générale de votre réflexion.

M. J. A. MacDonald: A titre personnel, après avoir étudié la situation pendant des années, je pense que les pays en voie de développement n'ont aucun intérêt à essayer de se débarrasser par un moyen quelconque de leur dette commerciale qui

[*Text*]

confidence that is present in that you are not working to their advantage . . .

Mr. Roche: Right . . .

Mr. John A. MacDonald: . . . because they will want commercial debt some day.

Mr. Roche: Right. You made that point well.

Now what about ODA.

Mr. John A. MacDonald: When you come to rules that have been made for terms of 50 years, or 40 years, at 2 per cent interest, it seems to me you are dealing with something far more elastic and you can go back to your original motivation which led you to grant such thoroughly non-commercial assistance in the first place.

And speaking again personally, not as a Corporation official, it seems to me that it may be found, by international agreement, that, indeed, there is a case for adjustment. The broad principle always should be that you do not make adjustments of things that have been laid down by agreement unless you really do have to for some very grave public reason. Then it seems to me that in that area of elasticity probably there is some room for exploration.

Mr. Roche: Thank you very much.

• 1655

The Chairman: Gentlemen, just before we adjourn, may I tell you, and I want this to be part of the record, that I have learned, today, of the sad death of the mother of our devoted Clerk, Mr. Bill Corbett. And, on your behalf, I would like, in the name of the Subcommittee, and also the External Affairs Committee, to offer him our sincerest and deepest sympathy. His mother is at the moment, at the Fairbaine Funeral Home, in Morrisburg, Ontario. The funeral is on Saturday, at 11 a.m., so I am sure that some of you would like to send in a note to express your sympathy.

Gentlemen, the next meeting is tomorrow morning, at 9.30. Thank you.

[*Translation*]

suppose un élément de confiance que l'on n'a aucun intérêt à détruire . . .

M. Roche: Oui . . .

M. J. A. MacDonald: . . . car ils peuvent fort bien un jour ou l'autre vouloir contracter une nouvelle dette commerciale.

M. Roche: Parfaitement, c'est très bien expliqué.

Maintenant, qu'en est-il de l'AOD?

M. J. A. MacDonald: Lorsqu'il s'agit d'accords qui portent sur 50 ans, sur 40 ans, avec un intérêt de 2 p. 100, la marge de manœuvre est bien plus considérable et on peut envisager de remettre en question les motifs qui, à l'origine, ont justifié cette aide qu'on ne saurait absolument pas qualifier de commerciale.

Ici encore, à titre personnel, et non pas en tant que représentant officiel d'une société, il me semble que des ajustements en vertu d'accords internationaux se justifient parfaitement. Bien sûr, il faut toujours respecter ce principe fondamental selon lequel il faut éviter de modifier des accords signés à moins d'avoir de graves raisons d'intérêt public pour ce faire. Quoi qu'il en soit, cette question mérite sans doute d'être étudiée.

M. Roche: Merci beaucoup.

Le président: Merci, avant de lever la séance, j'aimerais vous annoncer officiellement le décès de la mère de notre greffier dévoué, M. Bill Corbett. En votre nom à tous, au nom du sous-comité et également au nom du Comité des affaires extérieures je lui offre nos plus sincères condoléances. La mère de notre greffier repose actuellement au salon funéraire Fairbaine à Morrisburg, Ontario. Les funérailles auront lieu samedi à 11 heures du matin, ceux d'entre vous qui désirent envoyer un message de condoléances pourront donc le faire.

Messieurs, la séance est levée, nous reprendrons demain matin à 9 h 30. Merci.

[*Text*]

confidence that is present in that you are not working to their advantage . . .

Mr. Roche: Right . . .

Mr. John A. MacDonald: . . . because they will want commercial debt some day.

Mr. Roche: Right. You made that point well.

Now what about ODA.

Mr. John A. MacDonald: When you come to rules that have been made for terms of 50 years, or 40 years, at 2 per cent interest, it seems to me you are dealing with something far more elastic . . . you can go back to your original motivation which led you to grant such thoroughly non-commercial assistance in the first place.

And speaking again personally, not as a Corporation official, it seems to me that it may be feasible, by international agreement, that, indeed, there is a case for adjustment. The broad principle always should be that you do not make adjustments of things that have been laid down by agreement unless you really do have to for some very grave public reason. Then it seems to me that in that area of electricity probably there is some room for exploration.

Mr. Roche: Thank you very much.

• 1653

The Chairman: Gentlemen, just before we adjourn, may I tell you, and I want this to be part of the record, that I have learned, today, of the sad death of the mother of our devoted Clerk, Mr. Bill Corbett. And, on your behalf, I would like, in the name of the Subcommittee, and also the External Affairs Committee, to offer him our sincerest and deepest sympathy. His mother is at the moment, at the Fairbairn Funeral Home, in Morrisburg, Ontario. The funeral is on Saturday, at 11 a.m., so I am sure that some of you would like to send in a note to express your sympathy.

Gentlemen, the next meeting is tomorrow morning, at 9.30. Thank you.

[*Translation*]

suppose un élément de confiance que l'on n'a aucun intérêt à détruire . . .

M. Roche: Oui . . .

M. J. A. MacDonald: . . . car ils peuvent fort bien un jour ou l'autre vouloir contracter une nouvelle dette commerciale.

M. Roche: Parfaitement, c'est très bien expliqué.

Maintenant, qu'en est-il de l'AOD?

M. J. A. MacDonald: Lorsqu'il s'agit d'accords qui portent sur 50 ans, sur 40 ans, avec un intérêt de 2 p. 100, la marge de manoeuvre est bien plus considérable et on peut envisager de remettre en question les motifs qui, à l'origine, ont justifié cette aide qu'on ne saurait absolument pas qualifier de commerciale.

Ici encore, à titre personnel, et non pas en tant que représentant officiel d'une société, il me semble que des ajustements en vertu d'accords internationaux se justifient parfaitement. Bien sûr, il faut toujours respecter ce principe fondamental selon lequel il faut éviter de modifier des accords signés à moins d'avoir de graves raisons d'intérêt public pour ce faire. Quoi qu'il en soit, cette question mérite sans doute d'être étudiée.

M. Roche: Merci beaucoup.

• 1653

Le président: Merci, avant de lever la séance, j'aimerais vous annoncer officiellement le décès de la mère de notre greffier dévoué, M. Bill Corbett. En votre nom à tous, au nom du sous-comité et également au nom du Comité des affaires extérieures je lui offre nos plus sincères condoléances. La mère de notre greffier repose actuellement au salon funéraire Fairbairn à Morrisburg, Ontario. Les funérailles auront lieu samedi à 11 heures du matin, ceux d'entre vous qui désirent envoyer un message de condoléances pourront donc le faire.

Messieurs, la séance est levée, nous reprendrons demain matin à 9 h 30. Merci.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 7

Friday, April 29, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 7

Le vendredi 29 avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING

CONCERNANT

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

WITNESSES—TÉMOINS

From the Export Development Corporation:

Mr. John A. MacDonald, President and Chairman of the Board;

Mr. François Jeanjean, Chief Economist.

De la Société pour l'expansion des exportations:

M. John A. MacDonald, président et président du conseil;

M. François Jeanjean, économiste en chef.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 7

Friday, April 29, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 7

Le vendredi 29 avril 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

---

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Anderson
Breau
Brewin
Fairweather
Johnston
MacDonald (*Egmont*)

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

Parent
Ritchie
Roche
Rondeau
Stanbury
Stewart (*Cochrane*)—(14)

(Quorum 8)

Le greffier du sous-comité
G. A. Birch
Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, APRIL 29, 1977
(7)

[*Text*]

The Sub-Committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:42 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Foster, Prud'homme, Roche, Stanbury and Stewart (*Cochrane*).

Witnesses: From the Royal Bank: Mr. Frank G. Ballachey, Regional Manager, Export Financing; Dr. R. Senkiw, Senior Economist, International Economics. *From the Bank of Montreal:* Mr. Jack Toten, Vice-President and Chief Economist.

The Sub-Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1*)

Mr. Ballachey and Mr. Toten made a statement and, with the other witness, answered questions.

At 11:03 o'clock a.m. the Sub-Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 29 AVRIL 1977
(7)

[*Traduction*]

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9 h 42 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Foster, Prud'homme, Roche, Stanbury et Stewart (*Cochrane*).

Témoins: De la Banque Royale: M. Frank G. Ballachey, directeur régional, Financement de l'exportation; Dr. R. Senkiw, économiste principal, Économie internationale. *De la Banque de Montréal:* M. Jack Toten, vice-président et économiste en chef.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº1*)

MM. Ballachey et Toten font des déclarations puis, avec l'autre témoin, répondent aux questions.

A 11 h 03, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

G. A. Birch

Clerk of the Sub-Committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)
Friday, April 29, 1977.

• 0940

[*Text*]

The Chairman: Gentlemen, we will start because the House of Commons sits at 11 a.m. and a couple of members might have to leave around 10.45 a.m. I know some other colleagues will show up while I am making the introduction and I shall distribute to them a copy of my introduction.

Gentlemen, this is our third meeting this week on the debt problems of the developing countries.

Our witnesses this morning are from the Royal Bank: Mr. Frank Ballachey, Regional Manager, Export Financing and Dr. R. Senkiw, Senior Economist, International Economics. Also from the Bank of Montreal, we have: Mr. Jack Toten, Vice-President and Chief Economist and Mr. Pancras Nagy, Assistant Chief Economist. We also have with us Mr. Gill from the Royal Bank.

Mr. Frank G. Ballachey (Regional Manager, Export Financing, Royal Bank): I might add here that Mr. Alan Gill is on the interchange program; he is with the Department of Finance and is on the government business exchange program. He will be with us for two years and we are very pleased to have him with us.

The Chairman: I should explain that these gentlemen have not sought to make official presentations on behalf of their institution, rather, they are here in response to our request for assistance in understanding the role and perspective of private banks, particularly the Canadian ones, in the debt situation of the developing countries.

We have heard, gentlemen, considerable testimony that private lending has been extremely important in the third world recently and we are therefore pleased to have this opportunity to meet and talk with those who have been able to observe the process closely.

Mr. Ballachey and Mr. Toten are both ready to make introductory comments. I suggest we hear them one after another, beginning with Mr. Ballachey. Gentlemen, bienvenue, welcome.

• 0945

Mr. Ballachey: Mr. Chairman, ladies and gentlemen, we at the Royal Bank are very pleased to be given this opportunity to comment on the lesser-developed country indebtedness question which is being discussed within the context of the CIEC's dialogue.

As you may be aware, the Royal Bank was asked to make an input into the preparation of the Canadian position prior to last year's UNCTAD IV meeting. We greatly appreciated that opportunity and we hope that the consultation process between the government and the private sector on similar issues will be a continuing one. I would argue, however, that in the future such consultations should begin at an earlier stage. I do not mean this as a criticism; it is a suggestion.

We understand that the CIEC discussions are winding down and that officials are now in the process of preparing wording

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)
Le vendredi 29 avril 1977

[*Translation*]

Le président: Messieurs, nous allons commencer car la Chambre des communes siège à 11h.00 et certains députés devront peut-être nous quitter vers 10h.45. Je sais que d'autres collègues vont arriver, en attendant je vais vous lire une brève introduction que je leur communiquerai.

Messieurs, c'est notre troisième réunion sur le problème de l'endettement des pays en voie de développement.

Nos témoins viennent ce matin de la Banque Royale: M. Frank Ballachey, gérant régional, Financement de l'exportation, et M. R. Senkiw, économiste sénior, Économique internationale; de la Banque de Montréal, M. Jack Toten, vice-président et chef économiste, et M. Pancras Nagy, chef adjoint économiste. Nous avons également M. Gill de la Banque Royale.

M. Frank G. Ballachey (gérant régional, Financement de l'exportation, Banque Royale): J'ajoute que M. Alan Gill participe au programme Échange Canada: il vient du ministère des Finances et sera avec nous pendant deux ans dans le cadre de ce programme d'échange entre le monde des affaires et le gouvernement. Nous sommes très heureux de l'avoir.

Le président: Je préciserai que ces messieurs n'ont pas demandé à comparaître officiellement, mais qu'ils ont répondu à notre appel pour nous permettre de mieux comprendre le rôle des banques privées, et surtout des banques canadiennes, dans le contexte de l'endettement des pays en voie de développement.

Messieurs, beaucoup de témoins nous ont déclaré que les prêts privés sont depuis quelques années devenus extrêmement importants dans le Tiers-monde. C'est pourquoi nous sommes très heureux d'avoir l'occasion d'interroger des gens qui ont pu observer de près tout le processus.

M. Ballachey et M. Toten vont l'un autre nous lire quelques observations préliminaires. Je suggère que nous les écoutions tous les deux avant de poser nos questions. Bienvenue, messieurs. Nous commencerons par M. Ballachey.

M. Ballachey: Monsieur le président, mesdames et messieurs, la Banque Royale est très heureuse de pouvoir discuter de la question des dettes des pays moins développés dans le contexte du dialogue de la CCEI.

Vous savez probablement qu'on avait demandé à la Banque Royale de participer à l'élaboration de la position canadienne avant la réunion de la CNUCED l'année dernière. Nous espérons que ce processus de consultation entre le gouvernement et le secteur privé se poursuivra. Toutefois nous préférerions qu'à l'avenir de telles consultations débutent plus tôt. Ce n'est pas une critique, c'est une suggestion.

Nous savons que les pourparlers de la CCEI en arrivent à leur conclusion et que l'on prépare actuellement le texte final.

[*Texte*]

for final text. We are inclined to wonder, therefore, if there is much input that can be made at this stage. Nevertheless, the question of LDC indebtedness will continue to be an issue for years to come, and we therefore hope that the Committee will find our views on this subject to be of some interest.

It is important to place the role of commercial banks relative to LDC's in its proper perspective. It is estimated that in 1977 the less-developed countries in the aggregate will run a total current account deficit of some $26 billion while the OECD countries will, in the aggregate, run a deficit of $17 billion. The OPEC countries will be running a total aggregate current account surplus of some $36 billion.

Major commercial lending institutions have been playing a significant intermediary role in matching up the sources of funds with the users of funds under these conditions. As a result, the amount of private bank lending to non-oil exporting LCD's as a share of total lending has increased from about one-quarter or $2.2 billion in 1969 to about one-half or $12.5 in 1976.

While such gains in the commercial bank share cannot go on indefinitely, the actual annual volumes of lending are likely, in our opinion, to continue climbing into the early 1980's. By the end of this decade, given inflation and LDC aspirations to improve their living standards, we can see that the annual amount of private bank lending could well approximate $20 billion. What should be noted in this context is that the recent shortening of maturities and grace periods will make the next few years a period when particularly large amounts will be required as various LDC's search out ways to continue financing their development programs.

It is significant to note in this regard that many of the international lending institutions, such as the World Bank and the Inter-American Development Bank, are looking more and more to commercial lending entities to participate in co-financing arrangements. Both of these organizations have set up special departments to bring in the private-sector banks in joint lending operations with them. Given the increasing role of private lending institutions, some observers have become very concerned about the indebtedness problems of LDC's.

The question which has recently been raised, particularly in the United States, is whether these private institutions are acting responsibly in their business dealings with developing countries. The concern is twofold. In the first place, will private banks' risk exposure tie to any extent the hands of those creating foreign policy? Second, does private lending saddle a developing country with excessive debt-servicing problems?

• 0950

I believe that both of these questions can be answered by a brief description of how the larger private institutions go about the business of lending abroad, particularly to LDC's.

Needless to say, our prime motive for the care exerted in undertaking foreign commitments is to ensure that the risks of defaults are minimized. Accordingly, the Royal Bank on

[*Traduction*]

Nous nous demandons si l'on peut véritablement apporter quelque contribution maintenant. Néanmoins, la question des dettes des PMD ne sera pas réglée dans les années à venir et nous espérons donc pouvoir être utiles d'une façon ou d'une autre au Comité en lui faisant part de notre point de vue à ce sujet.

Il est important d'envisager le rôle des banques commerciales vis-à-vis des PMD dans une perspective appropriée. On estime qu'en 1977 les pays moins développés essuieront dans l'ensemble un déficit de quelque $26 milliards dans leur compte courant, alors que celui des pays de l'OCDE s'élèvera à $17 milliards. Par contre, les pays de l'OPEP verront leurs bénéfices atteindre quelque $36 milliards.

De grands établissements de prêt ont joué un rôle d'intermédiaire important entre les sources de financement et les intéressés. Ainsi la somme des prêts bancaires consentis aux PMD non exportateurs de pétrole par rapport au total des prêts est passée d'environ un quart ou $2.2 milliards en 1969 à environ la moitié ou $12.5 milliards en 1976.

Même si cette progression ne peut se poursuivre indéfiniment, le volume annuel des prêts continuera vraisemblablement à augmenter au début des années 80. D'ici la fin de cette décennie, étant donné l'inflation et les aspirations des PMD relativement à leur niveau de vie, nous prévoyons que la somme annuelle de prêts bancaires privés pourrait atteindre quelque $20 milliards. Notons à ce sujet que le racourcissement récent des échéances et des périodes de grâce feront que, dans les quelques prochaines années, il faudra des sommes particulièrement importantes pour répondre aux besoins des PMD qui veulent continuer à financer leurs programmes de développement.

On n'oubliera pas, à cet égard, que bien des organismes de prêt internationaux, comme la Banque mondiale et la Banque interaméricaine de développement, se tournent de plus en plus vers les organismes de prêt privés et leur demandent de participer à des accords de cofinancement. Ces deux organismes internationaux ont constitué des services spéciaux pour faire entrer le secteur privé dans des opérations mixtes de prêts. Étant donné le rôle croissant des établissements de prêts privés, certains observateurs s'inquètent beaucoup des problèmes de dettes des PMD.

On s'est en effet récemment demandé, surtout aux États-Unis, si ces établissements privés étaient raisonnables quand ils traitaient ainsi avec les pays en voie de développement. C'est un problème à deux volets. Tout d'abord, les risques pris par ces banques privées ne vont-ils pas lier d'une façon ou d'une autre les mains des responsables de l'élaboration de la politique étrangère? Deuxièmement, les prêts privés ne constituent-ils pas pour un pays en voie de développement des problèmes de dettes excessifs?

Une rapide description des méthodes utilisées par les grandes banques privées dans leur prêts à l'étranger, et particulièrement au PMD, devrait permettre de répondre à ces deux questions.

Inutile de dire que la principale raison pour laquelle nous sommes très prudents dans tout engagement à l'étranger, est que nous voulons nous efforcer de minimiser les risques. Aussi

[*Text*]

behalf of whom I am here today has developed a set of indicators in order to obtain a reading of what is referred to as a country risk index. This index is used to establish our country lending limits which place a ceiling on the amount of lending we are prepared to undertake in a specific country.

The decision affecting the establishment of a country limit rests on a number of commercial factors. The basic under pinnings are provided, however, by a formal system of assessing the degree of country risk which takes into account a given country's economic environment, its political circumstances, the quality of its business, and its government institutions.

The system covers, in our bank at least, some 100 countries. In deriving an over-all country risk rating the economic factor receives a rating of about 50 per cent, the political factor 33 per cent, and the business factor 17 per cent. The package of material prepared in support of a country limit recommendation contains information on a wide range of factors relevant to the country being studied and to the specific characteristics of our loan portfolio for that country.

One of the most important elements on which we rely for our view of a country is the economic risk analysis which focuses on the over-all economic health of the country, particularly its external viability and its ability to service its economic debt. The classification scheme for countries which we have used to develop our index relies upon judgments concerning the historical relative external strengths and weaknesses of the countries included in the sample on which we run our statistical benchmark tests. Such judgments are based on information concerning multilateral and bilateral foreign debt rescheduling as well as knowledge about the general state of a country's balance of payments situation and over-all debt standing.

Also significant in the establishment of our country lending limits is the input from the various sections of the bank, particularly from officers in the field who comment on and score a number of factors bearing on political and business risks. These include such matters as domestic political stability, the labour environment, the private sector's relationship with the government, sophistication of the financial community, business practices and ethics, and the bankruptcy rate. The over-all risk index is then the resulting combination of the three types of risk element.

The technique I have just described is referred to as a country risk analysis. Its development in the context of quantified analysis is a fairly recent phenomenon, and the methodology is becoming increasingly sophisticated. The point in indicating the amount of work that is done to establish country limits is to emphasize that commercial institutions, and I hope I am speaking for all the Canadian banks in this case, do not rush blandly into lending abroad. We are not about to lend money to a foreign country if our economic indexes indicate that it is already carrying a debt service burden it cannot manage. That would not make commercial sense. I think you will agree. It also means that it makes little

[*Translation*]

la Banque royale que je représente aujourd'hui a-t-elle établi une série d'indicateurs lui permettant d'évaluer ce que l'on appelle l'indice de risques d'un pays. Cet indice sert à préciser nos limites de prêts pour le pays en question, c'est-à-dire à fixer un plafond aux sommes que nous acceptons d'engager dans ce pays.

La fixation de cette limite dépend d'un certain nombre de facteurs commerciaux. Toutefois, les éléments fondamentaux sont fournis par un système type d'évaluation du degré de risques qui tient compte de la situation économique du pays, des circonstances politiques, de l'état de ses affaires, de ses institutions gouvernementales.

Ce système couvre, du moins pour notre banque, quelque 100 pays. Dans l'établissement du degré de risques général pour un pays, on compte pour 50 p. 100 environ le facteur économique, pour 33 p. 100 le facteur politique et pour 17 p. 100 l'entreprise privée. Les documents préparés à l'appui d'une telle recommandation contiennent des renseignements sur tout un éventail de facteurs touchant le pays à l'étude et les caractéristiques précises de notre portefeuille de prêts pour ce pays.

Un des éléments les plus importants, lorsque nous considérons un pays est l'analyse des risques économiques fondée sur la situation économique générale du pays, et particulièrement de ses chances de réussite et de son aptitude à honorer ses dettes. Le schéma de classification des pays que nous avons utilisé pour établir cet indice repose sur la pondération des forces et faiblesses historiques des pays contenues dans l'échantillonnage sur lequel nous effectuons nos tests repères statistiques. Cette pondération se fonde sur les renseignements recueillis concernant la révision des dettes multilatérales et bilatérales, sur ce que l'on sait de l'état général de la balance des paiements du pays, sur l'importance de ses dettes.

Dans l'établissement de ses limites de prêts, nous attachons également beaucoup d'importance aux renseignements que nous fournissent les divers services de la banque, en particulier notre personnel sur le terrain, qui peut évaluer pour nous un certain nombre de facteurs jouant sur les risques politiques et économiques, par exemple la stabilité politique intérieure, les relations syndicales-patronales, les relations du secteur privé avec le gouvernement, le degré d'évolution des établissements financiers, les pratiques et l'éthique commerciales, le taux de faillite. L'indice général de risques est le résultat du calcul des trois éléments de risques.

On appelle cette technique, l'analyse des risques dans un pays. C'est un phénomène assez récent dans le contexte de l'analyse quantifiée, et les méthodes deviennent de plus en plus compliquées. En vous montrant la somme de travail que représente l'établissement de ces limites, je veux vous faire comprendre que les établissements privés, et j'espère parler au nom de toutes banques canadiennes à cet égard, ne consentent pas des prêts à l'étranger les yeux fermés. Nous ne prêterons pas d'argent à un pays étranger si nos indices économiques nous révèlent qu'il ne peut déjà pas payer l'intérêt des dettes accumulées. Ce serait commercialement une erreur. Vous êtes sûrement d'accord. Il serait d'autre part stupide de dire que les

[*Texte*]

sense to suggest that commercial lenders are encouraging unmanageable debt burdens for developing countries.

• 0955

From what I have said, I think it can be inferred that commercial bankers look at the question of LDC indebtedness not so much at the over-all level but in terms of individual cases. This is reasonable, because may countries with large debt payment responsibilities are considered quite capable of meeting all payments.

The comparison with domestic consumer borrowers is relevant. Many Canadians who use credit do so sensibly. Many countries conduct themselves in the same manner. Debt, per se, in our opinion is not bad, it is only when debt is not managed properly that it becomes a problem. Indeed, it would be unfair to judge all developing countries by the same debt criteria.

For these reasons, we would say that it makes good sense to examine LDC debt problems on a case-by-case basis. I gather that Mr. MacEachen and Mr. Dupuy indicated to this Committee three or four weeks ago that the Canadian position at CIEC on indebtedness referred to the need to maintain case-by-case examination of debt problems. We would agree, certainly, with such an approach.

Aside from being supportive of the Canadian positions at CIEC, as we know them, there is not a great deal we would wish to add at this point. As noted, it appears likely that commercial borrowing will continue to play a very large part in LDC development programs, particularly so as the growth of aid budgets of developed countries appears to be slowing down. It would therefore, seem appropriate to encourage, and to continue to encourage, mechanisms that will facilitate participation of the banking community, for example, in the process.

Consultations, such as these we are having today, are useful. Perhaps the government should look towards encouraging the international financial institutions, of which we are a member, to push forward their plans for developing cofinancing facilities. We—I am speaking of our own bank—are now engaged in putting together co-opeative financing packages with certain of the major world, public, financial institutions, such as the Inter-American Development Bank and the World Bank.

There is a continuing need, in our opinion, to maintain and expand, also, the existing co-operation and exchanges of information between the government and the banking community on matters relating to Canada's relations with developing countries.

Gentlemen, I hope that gives you a little start, and then Mr. Toten will get into his remarks. I am sure we will both be ready to answer questions to the best of our ability, anyway.

The Chairman: First, I should thank you very much and invite Mr. Toten to speak. It would be easier for the Committee members to question you alternately.

I invite the Vice-President and chief Economist of the Bank of Montreal, Mr. Toten, to make his statement, please—of which we have copies.

[*Traduction*]

bailleurs de fonds privés encouragent les pays en voie de développement à se charger de dettes qu'ils ne peuvent assumer.

Vous comprendrez donc que les banquiers privés considèrent la question des dettes des PLD non pas globalement, mais cas par cas. C'est une attitude raisonnable, étant donné que bien des pays fortement endettés peuvent être jugés tout à fait capables de rembourser la totalité.

On peut très bien à cet égard établir une comparaison avec les emprunteurs canadiens. Nombre de Canadiens utilisent le crédit de façon raisonnable. C'est la même chose pour beaucoup de pays. Les dettes ne sont pas, à notre avis, mauvaises en soi, mais seulement quand elles sont mal gérées. Il serait véritablement injuste d'utiliser les mêmes critères pour juger l'état d'endettement de tous les pays en voie de développement.

C'est ainsi qu'il nous semble judicieux d'examiner individuellement les problèmes d'endettement des PLD. Je suppose que M. MacEachen et M. Dupuy ont déclaré au Comité il y a trois ou quatre semaines qu'à la CCEI, la position canadienne sur l'endettement était qu'il est nécessaire d'examiner individuellement chaque cas. Nous sommes tout à fait d'accord là-dessus.

Nous n'avons d'ailleurs pas grand chose à ajouter une fois que nous avons dit que nous appuyons les prises de position du Canada à la CCEI. Il semble probable que les emprunts privés continueront de jouer un rôle très important dans les programmes de développement des PMD, d'autant plus que la croissance des budgets d'aide des pays développés semble ralentir. Il serait donc bon de continuer d'encourager des mécanismes facilitant la participation des banques à ce processus.

Les consultations comme celles que nous avons aujourd'hui sont utiles. Peut-être le gouvernement pourrait-il envisager d'encourager les organismes financiers internationaux, dont nous sommes membres, à renforcer leur plan de développement des possibilités de cofinancement. Notre banque a entrepris de constituer des plans de cofinancement avec certains grands organismes financiers internationaux comme la Banque inter-américaine de développement et la Banque mondiale.

A notre avis, il est toujours nécessaire de maintenir et d'accroître la coopération et les échanges d'information entre le gouvernement et les banques sur toutes questions touchant les relations du Canada avec les pays en voie de développement.

Messieurs, j'espère que cela vous donne quelques sujets de réflexion. C'est maintenant le tour de M. Toten et nous ferons ensuite de notre mieux pour répondre à vos questions.

Le président: Merci beaucoup, et à vous M. Toten! Il serait plus facile que les membres du Comité vous interrogent chacun votre tour.

J'invite le vice-président et chef économiste de la Banque de Montréal, M. Toten, à lire la déclaration dont nous vous avons distribué le texte.

[*Text*]

Mr. Jack Toten (Vice-President and Chief Economist, Bank of Montreal): Mr. Chairman, I want to express my appreciation at being here. We are pleased to appear and be of any assistance we can.

My statement is directed chiefly towards the debt problems of developing countries, which is the subject under discussion, as I understand it.

So far as commercial banks are concerned, there are two main aspects to the question.

Concerns have been expressed about the well-being of the non oil-exporting, less-developed countries. Partly because of the sharp increase in oil prices, and partly because of lower prices for some commodities, the NOLDC's current account balance of payments positions have generally deteriorated in the last few years. As a result, their external financing needs have increased tremendously without a corresponding increase in official development assistance and direct investment. International commercial banks have been reluctant to fill this gap, especially for the poorest and most needy countries. There have been special plans set up to assist, but some countries have had to restrain internal expansion and/or adjust their development plans downwards. At the same time, there have been suggestions that commitments of major international banks in some of the non-oil exporting, less-developed countries are so large as to create a danger to bank solvency if there were a major default.

• 1000

If we turn to the first of these concerns, there is no doubt that commercial banks generally have been very selective in lending to low-income, non-oil exporting, less-developed countries, and the figures supplied by Mr. Drake on April 26 indicate a very low volume of credit outstanding to these countries from private creditors. However, with reference to those figures, judging from the figures in World Bank annual reports, the statistics provided by Mr. Drake cover dispersed external public debt only. In addition there is private debt, and some of this will be provided by banks.

I do not think this would create total loans to low-income, non-oil exporting, less-developed countries very much, since I suspect that most bank advances would be to borrowers in middle-income countries and oil-exporting countries.

This should not be surprising. Lending by commercial banks is a profit-oriented business. A bank that is willing to compromise its position by taking on high-risk loans, however needy or poor the borrower may be, is failing its elementary duty to its shareholders. This is just as self-evident in international lending as it is in domestic lending. Therefore, commercial banks cannot be expected to relieve the plight of the poorest and, almost by definition, riskiest countries of the Third World.

However, there are substantial bank advances to middle-income developing countries whose abilities to repay must be

[*Translation*]

M. Jack Toten (Vice-président et chef économiste, Banque de Montréal): Monsieur le président, je remercie beaucoup le Comité de nous avoir invité à comparaître et nous essaierons de l'aider dans son étude.

Mes propos porteront principalement sur les problèmes des dettes des pays en voie de développement, puisque c'est, je crois, l'objet de votre recherche.

Pour les banques commerciales, cette question se pose principalement à deux niveaux.

On s'est inquiété du bien-être des pays moins développés non-exportateurs de pétrole. D'une part la forte hausse des prix pétroliers et d'autre part la diminution des prix de certaines denrées explique pourquoi, ces dernières années, la balance des paiements des PMDNP s'est détériorée. Aussi leurs besoins de financement extérieur ont-ils considérablement augmenté sans qu'augmente pour cela l'aide publique au développement et les investissements directs. Les banques internationales ont hésité à combler cette lacune, surtout dans les pays les plus pauvres et les plus nécessiteux. On a mis sur pied des programmes d'assistance spéciaux, mais certains pas ont dû limiter leur expansion nationale et diminuer leurs programmes de développement. Parallèlement, on a dit que les engagements des principales banques internationales dans certains pays moins développés non-exportateurs de pétrole sont tellement importants qu'ils menacent la solvabilité bancaire en cas de défaut de paiement.

Revenons à la première de ces préoccupations, il est certain que les banques commerciales se sont en général révélées très sélectives dans leurs prêts aux pays moins développés, non-exportateurs de pétrole et à faible revenu. Les chiffres cités par M. Drake le 26 avril montrent combien est faible le volume de crédit privé consenti à ces pays. Toutefois, au sujet de ces chiffres, si l'on considère les chiffres contenus dans les raports annuels de la Banque mondiale, les statistiques données par M. Drake ne couvrent que la dette publique vis-à-vis de l'étranger. Il faut y ajouter la dette privée, dont une partie a été contractée envers les banques.

Je ne pense pas que cela susciterait beaucoup de prêts pour les pays moins développés, non-exportateurs de pétrole et à faible revenu, car je suppose que la plupart des avances bancaires seraient consenties à des emprunteurs de pays à revenu moyen et de pays exportateurs de pétrole.

Cela ne doit pas surprendre. Pour les banques commerciales, les prêts doivent engendrer des bénéfices. Une banque qui accepte de compromettre son avenir en prenant des risques élevés, quel que soit le degré de pauvreté de l'emprunteur, ne s'acquitte pas de son devoir élémentaire vis-à-vis de ses actionnaires. C'est aussi évident pour les prêts internationaux que pour les prêts intérieurs. Aussi ne faut-il pas attendre que les banques privées soulagent les pays les plus pauvres, qui, presque par définition, sont ceux qui présentent le plus de risques dans le Tiers Monde.

Les banques consentent néanmoins des avances très importantes aux pays en voie de développement à revenu moyen

[*Texte*]

assessed. So far as I am aware—and Mr. Ballachey's remarks, of course, confirm it as far as the Royal Bank is concerned—every major bank sets limits on the amount of exposure it will permit in any country, and these limits are usually arrived at by multilevel appraisal system which, in many ways, is comparable to the standard credit authorization procedure.

However, in the case of loans to external borrowers there is, in many cases, the additional consideration of country risk, and this applies whether the borrower is official or private. In the case of the problem of country risk, since we are dealing with the outlook for the economic development of individual countries in the context of world events, economists are usually called upon to make a major input into the decision-making process. Much careful statistical work and economic analysis goes into the setting of country limits.

As far as the Bank of Montreal is concerned, we are confident that our system enables us to keep on top of this problem.

In addition, it might be worth pointing out that some of the commercial bank advances that are quite properly shown as obligations of the countries concerned are, in fact, guaranteed by a government agency in the home country. There are other loans that are guaranteed by major corporations operating internationally. Thus, though international statistics quite properly list these loans as debts of the countries concerned, and the commercial banks will look to that country for payment in the first instance, it does not necessarily follow that the debtor in that country is the only source of ultimate repayment as far as the commercial banks are concerned.

There is one final point that perhaps is worth noting in this connection. Where insufficient information is available about a particular country, commercial banks usually stand aside. Thus, the failure of certain countries to provide an adequate flow of information to the commercial banks almost ensures that they will be unable to obtain credit, at least on a commercial basis.

That is the end of my statement, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Toten.

The first questioner this morning will be the Vice-Chairman of the Committee on External Affairs, the member from Algoma in Ontario, Dr. Maurice Foster.

Mr. Foster: Thank you very much, Mr. Chairman.

I would like to welcome the gentlemen here this morning from the two banks. It is very useful to the Committee to have people from the private sector, especially when they are so involved in aid to countries, to have the benefit of their information for the Committee.

What percentage of the lending that you make to less-developed countries is covered by the Export Development Corporation or other governmental guarantee programs?

Mr. Ballachey: We, and I think the Bank of Montreal, compared this not too long ago. We estimate that the guarantees from the loaning side, and there are two sides of EDC,

[*Traduction*]

après avoir évalué leur aptitude à rembourser. A ma connaissance, et les observations de M. Ballachey le confirment pour la Banque Royale, toute grande banque se fixe des limites aux risques qu'elle accepte de prendre dans un pays et ceci, grâce à un système d'appréciation à divers niveaux, que l'on peut, à bien des égards, comparer à la procédure normale d'autorisation de crédit.

Toutefois, dans le cas de prêts à des emprunteurs étrangers il faut souvent considérer également le risque que représente le pays, et cela s'applique tant à l'emprunteur particulier qu'à l'emprunteur public. Pour ce qui est des risques que présente un pays, étant donné que nous envisageons le développement économique des pays dans le contexte international, on fait en général appel à des économistes dans le processus d'élaboration des décisions. On effectue un travail statistique très soigneux et une analyse économique avant de fixer les limites pour chaque pays.

La Banque de Montréal estime que son système lui permet de résoudre ce problème.

Il est peut-être utile de signaler qu'en outre que certaines des avances bancaires privées, justement appelées obligations pour les pays concernés, sont en fait garanties par un organisme gouvernemental du pays d'origine. D'autres prêts sont garantis par d'importantes sociétés internationales. Ainsi, même si les statistiques internationales portent à juste titre ces prêts au chapitre des dettes des pays concernés, et si les banques privées demandent tout d'abord le remboursement aux pays en question, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'emprunteur représente la seule source de remboursement pour les banques privées.

Peut-être pourrait-on également signaler à cet égard que, si l'on n'a pas assez de renseignements concernant un pays particulier, les banques privées évitent habituellement de s'engager. Aussi lorsque certains pays ne peuvent fournir de renseignements suffisants aux banques privées, il est presque certain qu'elles ne pourront obtenir de crédit, du moins de crédit privé.

C'est tout ce que j'avais à dire monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Toten.

C'est d'abord le vice-président du Comité des affaires extérieures, M. Maurice Foster, député d'Algoma en Ontario qui souhaite vous interroger.

M. Foster: Merci beaucoup, monsieur le président.

Je remercie ces messieurs de représenter ce matin ces deux Banques. Il est très utile pour le Comité de consulter le secteur privé, surtout comme c'est le cas, lorsqu'il joue un rôle si important dans l'aide internationale.

Quel pourcentage des prêts consentis aux pays moins développés est couvert par la Société pour l'expansion des exportations ou par d'autres programmes de garanties gouvernementaux?

M. Ballachey: Je crois qu'avec la Banque de Montréal nous avons comparé cela il n'y a pas très longtemps. Nous estimons que les garanties fournies par le département des prêts de la

[*Text*]

constitute less than 2 per cent of the guarantees we get. Under the present system with EDC as you may be aware, when they give a guarantee it is 100 per cent liability on their books, where for instance Eximbank can give a guarantee and it only constitutes 25 per cent liability on their books. So there has not been a great deal of encouragement for EDC when there is a poor risk situation involved, and it is still deemed desirable to support this in the interests of Canadian exporting, for them to issue guarantees.

I think it is the system. I do not think it is particularly EDC management's fault. But we have had experience, and I know other Canadian banks have too, where guarantees are not forthcoming to that extent. Of course, EDC can only guarantee Canadian content primarily. They can guarantee a small amount of the other.

In many of the loans to lesser development countries, therefore, we find ourselves in a situation where we will have a joint loan with EDC for the Canadian content portion, which can go as high as 50 per cent bank and 50 per cent EDC. The minimum we aim at is 30 per cent bank participation and 70 per cent EDC. I think I should say here, however, that this does not by any means constitute the total lending of the banks because we do lend on our own without EDC participation. In nearly all of these transactions, especially where there are foreign projects rather than just direct exports, and even in the case of direct exports, there are supplies where there are installation costs and things.

To put a package together and sell it, you have to offer other financing, local cost financing, local infrastructure, even sometimes downpayment financing which we, as bankers, are not very fond of, but we do it. EDC is precluded from doing that, and EDC is precluded from financing the foreign costs. Some things are not procurable in Canada and there are often very substantial local cost infrastructures and so forth. In those cases the banks take on the lending themselves and do so with no guarantees, take the country risk or the risk of the borrower completely, and in quite a few instances the local costs and other related costs to making the Canadian export possible can be more substantial than the actual Canadian content portion.

Mr. Foster: Did you say only two per cent of your outstanding loans would actually be covered by EDC?

Mr. Ballachey: That is on the lending side. On the insurance side—there are two sides. On the shorter-term things, that is up to five years, EDC insurance is available and occasionally guarantees to banks. In that case EDC retains at least a 10 per cent recourse to the exporter. Then they insure the exporter for 90 per cent and we have an assignment of the proceeds of the insurance policy, not the insurance policy itself.

Mr. Foster: What percentage of those short-term loans would be covered by EDC?

Mr. Ballachey: I do not think I have the precise figure but the total amount—we had a meeting with EDC recently—of Canadian exports insured by EDC is not a terribly high figure

[*Translation*]

société—il y a deux départements à la SEE—constituent moins de 2 p. 100 des garanties que nous obtenons. En vertu du système actuel de la SEE, comme vous le savez peut-être, les garanties qu'elle offre figurent entièrement dans leur passif, tandis que, dans le cas de l'Eximbank, la garantie fournie n'est inscrite qu'à 25 p. 100 dans le passif. Ainsi, la SEE n'a pas été très encouragée à garantir les situations à risques élevées, ce qui est pourtant souhaitable dans l'intérêt des exportations canadiennes.

Je crois que c'est le système. Je ne pense pas que ce soit spécialement la faute de la direction de la SEE. Mais il nous est arrivé, cela s'est produit dans d'autres banques canadiennes également, de ne pas obtenir les garanties voulues. Évidemment, la SEE doit d'abord garantir le contenu canadien. Elle peut garantir une légère partie du reste.

Pour de nombreux prêts aux pays moins développés, nous nous trouvons donc dans une situation où nous consentons un prêt de concert avec la SEE pour ce qui est du contenu canadien, et où la répartition se fait comme suit: 50 p. 100 pour la banque et 50 p. 100 pour la SEE. Le minimum que nous visons est de 30 p. 100 pour ce qui est de la participation bancaire et de 70 p. 100 pour la SEE. Je crois devoir dire toutefois que cela est loin d'inclure tous les prêts consentis par les banques parce que nous offrons également des prêts auxquels la SEE ne participe pas. Dans presque toutes ces transactions, surtout lorsqu'il y a des projets étrangers plutôt que des exportations directes seulement, et même dans ce cas, les projets comportent des frais d'installation, etc.

Pour constituer une offre de prêt, il faut inclure d'autres sortes de financement, le financement des coûts locaux, l'infrastructure locale, et même parfois le financement de dépôts en espèces, ce qu'en tant que banquiers, nous n'aimons pas tellement, mais nous le faisons tout de même. La SEE ne peut le faire et elle ne peut non plus financer les coûts étrangers. Il y a des éléments qui ne sont pas disponibles au Canada, ce qui entraîne souvent des coûts importants au niveau local, etc. Dans ces cas, les banques effectuent les prêts elles-mêmes et le font sans garantie, assumant le risque que représente le pays ou l'emprunteur, et dans plusieurs cas, les dépenses effectuées pour permettre l'exportation canadienne peuvent être plus importantes que la valeur du contenu canadien lui-même.

M. Foster: Avez-vous dit que seulement 2 p. 100 de vos prêts non remboursés sont garantis par la SEE?

M. Ballachey: Cela concerne les prêts. Pour ce qui est de l'assurance—il y a deux départements—pour les projets à court terme, c'est-à-dire jusqu'à cinq ans, la SEE offre des assurances et parfois des garanties aux banques. Dans ce cas, la SEE retient au moins 10 p. 100 de recours contre l'exportateur. Ensuite, elle assure l'exportateur à 90 p. 100 et nous obtenons une cession du produit de la police d'assurance, non la police elle-même.

M. Foster: Quel pourcentage des prêts à court terme serait garanti par la SEE?

M. Ballachey: Je ne pesne pas avoir de chiffres exacts, mais au total—nous avons rencontré la SEE récemment—la SEE n'assure pas beaucoup d'exportations canadiennes en raison de

[*Texte*]

because of the nature of Canadian exporting. I am sure it is less than 10 per cent of our total exports. Those are all bank finance, so it is probably closer to 5 per cent. So on our portfolio—it is very hard to say. I think maybe it is here.

By and large, when you take the total amount of Canadian exports, the amount insured is not a big percentage and the amount guaranteed is a very low percentage.

• 1010

Mr. Foster: Could you tell us what . . .

Mr. Ballachey: Jack, do you have anything to say there?

Mr. Toten: No. But I wonder if the question arises over my reference to the international statistics, when I was pointing out that a lot of them were guaranteed. In fact, in other countries you will find that the system of operation is quite different. If you look at the EDC balance sheet, for instance, at the end of the year, I think I am right in saying there is $3 billion in advances and a few million in guarantees. Mr. Nagy, is that correct?

Mr. Pancras Nagy (Assistant Chief Economist, Bank of Montreal): It is $2 billion in direct spending, including authorizations, and $2 million worth of guarantees.

Mr. Toten: That is on their balance sheet?

Mr. Nagy: Yes.

Mr. Toten: In other words, guarantees in Canada are practically negligible. In the other countries they operate in quite a different way, and you will find that it is mostly guarantees in the equivalent of EDC in the United Kingdom, France, West Germany—I am not sure about Japan.

Mr. Ballachey: Japan is the same.

Mr. Toten: So the advances are made by the banks and the EDC confines itself to deciding when it will guarantee and when it will not. It is a different system of operating, and that is what I was talking about.

Mr. Ballachey: I think it is fair to say that there is no commercial banking system in the world, at least in the exporting countries, that has fewer supports to enable them to lend longer term, fixed rates and so forth, than Canada. I think this has been brought out very frequently.

Mr. Foster: Is this because our commercial banks are so large and so powerful in Canada compared to the much smaller banks in many other countries?

Mr. Toten: I think I would have to deny that.

Mr. Ballachey: I would deny that too.

Mr. Foster: I was very impressed with the size of the buildings you are putting up in Toronto. That is why I assumed you must be very large and powerful.

Mr. Senkiw: It is to take over the hearquarters from other places.

An hon. Member: We hope not, Mr. Senkiw.

[*Traduction*]

la nature même des exportations. Je suis certain que c'est moins de 10 p. 100 de nos exportations totales. Ce chiffre représente tout ce qui est financé par les banques, de sorte que c'est probablement plutôt cinq p. 100. Pour ce qui est de notre portefeuille—c'est très difficile à dire. Peut-être est-ce ici.

En général, si l'on considère toutes les exportations canadiennes, la partie assurée ne représente pas un pourcentage très élevé et la partie garantie représente un pourcentage qui, lui, est très bas.

M. Foster: Pourriez-vous nous dire . . .

M. Ballachey: Jack, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Toten: Non. Mais je me demande si cette question a été soulevée parce que j'ai parlé des statistiques internationales, soulignant qu'il y en avait beaucoup qui étaient garanties. En fait, dans d'autres pays, vous verrez que le système est très différent. Si vous prenez le bilan de la SEE, par exemple, à la fin de l'année, je pense pouvoir dire qu'il y a $3 milliards d'avances et quelques millions de garanties. M. Nagy, est-ce exact?

M. Pancras Nagy (Économiste en chef adjoint, banque de Montréal): Il y a $2 milliards de dépenses directes, y compris les autorisations, et $2 millions de garanties.

M. Toten: Cela figure sur leur bilan?

M. Nagy: Oui.

M. Toten: En d'autres termes, les garanties sont pour ainsi dire négligeables au Canada. Les autres pays fonctionnent de manière toute différente, et vous verrez que, pour ce qui est des institutions comparables à la SEE, on accorde surtout des garanties au Royaume-Uni, en France, en Allemagne de l'Ouest—je ne suis pas certain au sujet du Japon.

M. Ballachey: C'est la même chose pour le Japon.

M. Toten: Ainsi les avances sont consenties par les banques et la SEE se contente de décider si elle les garantira ou non. C'est un système tout différent, c'est bien ce que je disais.

M. Ballachey: Je crois pouvoir dire qu'il n'y a pas un seul système bancaire commercial au monde du moins dans les pays exportateurs, qui ait moins d'appuis pour consentir des prêts à long terme, à des taux fixes, etc., qu'au Canada. Je crois qu'on a souligné cet aspect très souvent.

M. Foster: Est-ce parce que nos banques commerciales sont tellement importantes et si puissantes au Canada, par comparaison avec les banques de nombreux autres pays qui sont beaucoup plus petites?

M. Toten: Je dois m'inscrire en faux ici.

M. Ballachey: Moi aussi.

M. Foster: J'ai été très impressionné par l'importance des immeubles que vous érigez à Toronto. C'est pourquoi j'ai supposé que vous étiez très important et très puissant.

M. Senkiw: C'est pour pouvoir accaparer les sièges sociaux d'autres endroits.

Une voix: Nous espérons que non, monsieur Senkiw.

[*Text*]

Mr. Toten: On that size, you will find that banks in other countries have in fact been growing much larger much faster than Canadian banks. We are gradually slipping down in place among the world's large banks. Banks in West Germany, in France, the United Kingdom and Japan are growing faster than the ones in Canada.

Mr. Foster: But is it not true that in terms of assets and relative positions at the present time, Canadian banks are much larger than the majority of banks in the United States, let us say, because we have a relatively small number?

Mr. Ballachey: I think I have some figures here, if you can bear with me for a minute.

Mr. Toten: Rather than getting into a comparison, let me put it this way: there are some very powerful banks in the United States.

Mr. Ballachey: The commercial banks in the United States with assets of over $1 billion, and some of them, like the Bank of America, go up to $50 billion, do almost all the lending to the less developed countries. In other words, it is banks comparable in size to the major Canadian banks or banks larger than the Canadian banks in the United Kingdom, in France, in Germany and in the United States and other countries, that do the major lending to the less developed countries. If you look at it, they are the only ones who really have the personnel, the expertise and the knowledge to carry out the necessary examinations before they make their loaning.

Would you say that is fair?

Mr. Toten: Yes, I think so. Between 50 and 100 of the largest banks in the world do most of the business.

Mr. Foster: What is the amount of the outstanding loans that you have now in non-oil less developed countries at the Royal and the Bank of Montreal?

• 1015

Mr. Ballachey: Speaking for the Royal, and I hope Dr. Senkiw will correct me if my figures are not correct, from our recent annual report you will see that about 28 per cent of the bank's business is international, the Royal Bank. And our portfolio we think is quite well balanced. If you take 28 per cent of $30-odd billion, $31 billion, it is a fair amount of money.

Our portfolio of foreign loans balances almost in one-third proportion to the developed countries, one-third proportion to those that we would say are the medium to higher income lesser developed countries, and one-third to the lesser devoloped countries, not all lesser developed.

I am not including in there certain countries—I will not name them but I think you all know that no commercial bank at this point feels that it could lend to them. They are just in such a position that they are not commercial bank lending risks. And there are a lot of those and those are what CIDA is all about, aid programs. Even EDC is not an aid program, as you know. And I am sure a lot of countries—they are not in a

[*Translation*]

M. Toten: Au sujet de l'importance, les banques d'autres pays ont en fait pris de l'expansion beaucoup plus rapidement que les banques canadiennes. Nous perdons graduellement notre place parmi les grandes banques du monde. Les banques d'Allemagne de l'Ouest, de France, du Royaume-Uni et du Japon croissent beaucoup plus rapidement que les banques du Canada.

M. Foster: N'est-il pas vrai que du point de vue de l'actif et des positions relatives actuellement, les banques canadiennes sont plus importantes que la majorité des banques des États-Unis disons, parce qu'elles sont en petit nombre?

M. Ballachey: Je crois avoir des chiffres ici, si vous pouvez attendre une minute.

M. Toten: Plutôt que d'établir une comparaison, je dirai qu'il y a aux États-Unis des banques très puissantes.

M. Ballachey: Les banques commerciales des États-Unis ayant un actif de plus d'un milliard de dollars et certaines d'entre elles, comme la Bank of America, ont même jusqu'à $50 milliards d'actif, consentent presque tous les prêts que reçoivent les pays moins développés. En d'autres termes, ce sont des banques de taille comparable aux principales banques canadiennes ou des banques plus importantes que les nôtres, au Royaume-Uni, en France, en Allemagne et aux États-Unis ainsi que dans d'autres pays, qui consentent le plus de prêts aux pays moins développés. En fait, elles sont les seules à avoir le personnel, l'expérience et les connaissances voulues pour effectuer les études nécessaires avant de consentir un prêt.

Est-ce juste selon vous?

M. Toten: Oui, je pense. De 50 à 100 des banques les plus importantes du monde font la plupart des transactions.

M. Foster: Quel est le montant des prêts non remboursés que la banque Royale et la banque de Montréal ont consentis aux pays moins développés non-exportateurs de pétrole?

M. Ballachey: Pour ce qui est de la banque Royale, j'espère que M. Senkiw me corrigera si je suis dans l'erreur, vous verrez d'après notre dernier rapport annuel qu'environ 28 p. 100 des opérations de la banque se font au niveau international. Nous pensons que notre portefeuille est assez bien équilibré. Une proportion de 28 p. 100 de quelque 30 ou 31 milliards de dollars, représente beaucoup d'argent.

Nos prêts à l'étranger sont répartis comme suit: presqu'un tiers va aux pays industralisés, un tiers à ceux qui entrent dans la catégorie des pays moins développés à revenu moyen et élevé, et un tiers aux pays moins développés, mais pas à tous.

Je n'inclus pas certains pays—je ne les nommerai pas je pense que vous savez tous que les banques commerciales ne pensent pas en ce moment pouvoir leur consentir des prêts. Ils se trouvent dans une situation telle qu'ils représentent des risques que les banques commerciales ne peuvent assumer. Il en a plusieurs, et c'est pour cela que nous avons l'ACDI et les programmes d'assistance. Même la SEE ne participe pas à un

[*Texte*]

position to, it is not sound banking, not sound business practice, to lend to someone who has nothing.

Mr. Foster: So you have about $2 billion loaned to the less developed countries, do you? That is from my quick arithmetic.

Dr. R. Senkiw (Senior Economist, International Economics, Royal Bank): Yes, it is about $2 billion to $3 billion.

Mr. Ballachey: It is $2 billion to $3 billion but we cannot give you the precise breakdown.

Mr. Foster: Could you describe, say, two types of loan projects? I think it would be useful for our Committee to have some visual idea of this.

Let us have an example of one that was a disaster, where you lost your shirt, and another one which was the kind of thing that represents a significant benefit to the less developed country but worked out well. Could you give us a couple of quick examples on that? I am sure you do not want to talk about the disasters but . . .

Mr. Ballachey: Actually I cannot give you any great disasters. There have been very minor ones but I think it speaks well for our assessment of our loan criteria that we have so far avoided major disasters. In fact, our losses on international loans are, I think—am I right?—less than our losses on domestic loans. So, we have had considerable successes. Of course, it is hard to measure success until you are finally paid but . . .

Mr. Foster: Could you describe the kind of projects or the kind of country or the kind of situation that you consider the most risky, where you really do a very thorough examination before you say yes?

Mr. Ballachey: Well, there are cases where te country is, to us—its balance of payments is not that good, its financial picture is not that good but we still feel that the project itself is viable, our cash flow projections, marketing studies where they have firm commitments for marketing where it is going to either increase their balance of payments through exporting or reduce their need for importing, which would also favourably affect their balance of payments system. If we, looking at this, feel that this is going to take place, it is going to be either an import substitute or an export situation which is going to improve the over-all picture of the economy, we do study this very carefully on what we call a project financing basis. In other words, we look at the payout of the cash flows. We will go into countries where we would not normally lend those amounts just on the strength of the country's guarantees itself. If we are convinced that this is going to improve the economy according to our studies and analysis, that it is going to be a foreign exchange earner or a foreign exchange saver, then we are more apt to look at it favourably on that. But normally we look at the country, as I mentioned ealier, our criteria, and decide whether this is in the straightforward loans such as

[*Traduction*]

programme d'assistance, comme vous le savez. Je suis certain que beaucoup de pays ne sont pas dans une situation permettant aux banques d'effectuer chez eux des transactions; il ne serait pas judicieux, du point de vue des pratiques commerciales, de prêter à quelqu'un qui ne possède rien.

M. Foster: De sorte que vous avez consenti environ 2 milliards de dollars en prêts aux pays moins développés? J'ai fait un calcul rapide.

M. R. Senkiw (Économiste senior, Économique international, Banque royale): Oui, c'est environ 2 à 3 milliards de dollars.

M. Ballachey: De 2 à 3 milliards de dollars, mais nous ne pouvons vous donner de chiffres précis.

M. Foster: Pourriez-vous nous décrire deux genres de projet de prêt? Je crois qu'il serait utile au Comité d'avoir une certaine idée de ce que cela représente.

Vous pourriez peut-être nous donner un exemple de prêt qui a tourné au désastre, où vous avez tout perdu, et un exemple de projet qui a donné des avantages importants aux pays moins développés et qui a bien réussi. Pourriez-vous nous donner ces exemples rapidement? Je suis certain que vous ne voulez pas parler de désastres, mais . . .

M. Ballachey: En fait, je ne peux vous donner d'exemple de désastre. Nous avons eu de petits échecs, mais je crois qu'il est tout à l'honneur de notre évaluation des risques que nous ayons pu jusqu'à maintenant éviter les grands désastres. En fait, les pertes que nous avons subies au titre des prêts internationaux sont, je crois, inférieures à nos pertes au titre des prêts nationaux. Nous avons donc remporté des succès considérables. Évidemment, il est difficile de mesurer ce succès tant que le prêt n'a pas été entièrement remboursé, mais . . .

M. Foster: Pourriez-vous nous décrire le genre de projet, le genre de pays ou le genre de situation qui, selon vous, représente le plus de risques, et que vous devez étudier en détail avant de dire oui?

M. Ballachey: Il arrive que la balance des paiements d'un pays ne soit à notre avis pas très saine, que sa situation financière ne soit pas très bonne, mais que nous jugions le projet lui-même rentable, d'après nos projections des mouvements de liquidité, d'après nos études de mise en marché, lorsque le pays s'est engagé à favoriser la mise en marché. Nous pensons alors que le projet va soit augmenter la partie exportations de sa balance des paiements ou réduire ses besoins en importations, ce qui aurait un effet favorable sur sa balance des paiements. Si après avoir étudié ces aspects, nous estimons que le projet aura les effets recherchés et qu'il y aura soit un substitut aux importations ou un développement d'exportations améliorant la situation économique du pays, nous entreprenons une étude très soigneuse du point de vue de ce que nous appelons le financement d'un projet. En d'autres termes, nous étudions le rendement des mouvements de liquidités. Nous prêterons à des pays que nous ne considérerions pas normalement comme clients possibles sur la foi des garanties offertes par le pays lui-même. Si nous sommes convaincus que cela améliorera l'économie, en fonction de nos études et de nos analyses, et que cela permettra de réaliser des recettes en

[*Text*]

balance of payments loans and all these. We rely on our total assessment of the country.

• 1020

So there are two types. There are those that are viable entities themselves and look as though they will generate cash flows to the benefit of the country and to the foreign exchange position. We are more apt to take them on than we are the straight importing from Canada of a piece of equipment or something that we cannot see is going to make any difference in the actual economics of the country.

It is not a simple thing, and no two cases are alike.

Mr. Foster: Are you dealing mostly with private companies or individuals in these countries or are you dealing, in the socialist countries, with governments?

Mr. Ballachey: We are doing all, but with the less-developed countries I think it is safe to say that most of their economies are pretty much state-run, anyway, and we would look very often to a guarantee of the government or a responsible agency of the government such as a central bank or something. But we do lend to private institutions, especially in what we could call the higher-income less-developed countries, where the big borrowers, incidentally, are commercial banks.

Mr. Foster: So you are generally being guaranteed by the government of the less-developed country?

Mr. Ballachey: Yes. I would think that is fair to say in most cases, except in some cases, as Jack mentioned, where there are multinational corporations involved, where we may get a parent guarantee or something.

Mr. Foster: Is there any difference in your policy, say, in dealing with Eastern-block countries, with Communist countries, or with non-aligned or Western-related Countries?

Mr. Ballachey: I think it is fair to say that we do feel we have some moral obligations. Our chairman has made statements on this many times. We certainly would not make loans that would be in direct conflict with the policies of the Canadian government, as far as we know them. Jack, you might like to elaborate on that.

Mr. Toten: Is your question referring to Eastern-bloc countries?

Mr. Foster: Yes.

Mr. Toten: We do make loans to Eastern-bloc countries. Generally speaking, in our cases, many of them are in support of Canadian exports, wheat and so on, that sort of thing. There are other loans to the entities in the countries concerned. Often the central bank or, now, some of the other agencies in those countries are interested in borrowing. The amounts are not large.

[*Translation*]

devises ou des économies de devises, cela nous portera à accorder plus d'attention au projet. Normalement toutefois, nous étudions un pays, comme je l'ai mentionné plus tôt, en fonction de nos critères, et nous décidons s'il s'agira de prêts directs comme les prêts de balance des paiements, etc. Nous nous fions à notre évaluation totale du pays.

Il y a donc deux types de projets. Il y a ceux qui sont rentables en eux-mêmes et semblent devoir produire des mouvements de liquidités pour le pays et améliorer sa situation du point de vue des devises. Nous choisissons ces projets plutôt que ceux où il s'agit tout simplement d'importer du Canada une pièce d'équipement ou quelque chose qui, selon nous, ne modifiera pas vraiment la situation économique du pays.

Ce n'est pas simple et il n'y a jamais deux cas semblables.

M. Foster: Faites-vous affaire surtout avec des sociétés privées ou des particuliers dans ces pays ou, dans les pays socialistes, avec les gouvernements?

M. Ballachey: Avec tout le monde, mais en ce qui concerne les pays moins développés, la plupart de leurs économies sont dirigées par l'État, de toute façon, et nous cherchons très souvent à obtenir une garantie du gouvernement ou d'un organisme gouvernemental comme une banque centrale ou quelque chose de ce genre. Nous consentons toutefois des prêts aux institutions privées, surtout dans ce que nous appelons les pays moins développés à revenu plus important, où les principaux emprunteurs sont, soit dit en passant, des banques commerciales.

M. Foster: De sorte qu'en général, c'est le gouvernement du pays moins développé qui vous offre des garanties?

M. Ballachey: Oui. C'est le cas la plupart du temps, sauf comme l'a dit Jack lorsqu'il s'agit de sociétés multinationales, dont nous pouvons obtenir une garantie générale.

M. Foster: Dans votre politique faites-vous une distinction entre les pays du bloc de l'Est, les pays communistes, les pays non alignés ou les pays ayant des liens avec l'Ouest?

M. Ballachey: Nous pensons que nous avons certaines obligations morales. Notre président a fait des déclarations à ce sujet à maintes reprises. Nous ne consentirons certainement pas de prêts qui serviraient à des fins opposés directement aux politiques du gouvernement canadien, du moins à celles que nous connaissons. Jack, avez-vous quelque chose à ajouter.

M. Toten: Votre question porte-t-elle sur les pays du bloc de l'Est?

M. Foster: Oui.

M. Toten: Nous consentons des prêts aux pays du bloc de l'Est. En général, il y en a beaucoup qui servent à soutenir des exportations canadiennes, le blé, etc. Il y a d'autres prêts consentis à des entités dans les pays concernés. Il arrive souvent que la banque centrale ou, maintenant, certains autres organismes de ces pays soient intéressés à emprunter. Les montants ne sont pas importants.

[*Texte*]

One of the problems is, as I mentioned in my concluding remarks, that where we do not have adequate information we do not loan. And some of the Eastern-bloc countries, are not forthcoming with enough information for us to make a proper assessment of what their position is. They are improving, and I think you will find that major Western banks are insisting that they either produce the information or else they will not get the loan from us.

Mr. Foster: Could you give us a breakdown of your total loans outstanding and what percentage of this goes internationally and what percentage goes . . .

Mr. Toten: I am sorry, we did put something in our annual report but I did not bring it with me because, in preparing for this, I was thinking of it from the other direction. That is, I was thinking of the debts of the less developed countries, not of our position in relation to them. So I do not have the information.

Mr. Foster: One of you mentioned that you did not really get enough time to have a good consultation with the Department of External Affairs and the Department of Finance in their presentation to the CIEC conference. In what areas do you feel that, if you had had more time, you could have given more advice to the government?

• 1025

Mr. Ballachey: I think I said that so I had better answer. I just felt that if, in the preparations for conferences such as UNCTAD IV, and I believe we were able to put in some useful input into the preparation of the briefings for the Canadian group on that.

Speaking generally, if the government feels it is advantageous to have the Canadian private sector involved in some of these international problems, where we are closely involved ourselves, then there should be a little more advance notice before the actual meetings. I think the preliminary meetings of CIEC are now taking place in Paris. I may be wrong, but we just felt that perhaps it was a little late in the day for us to be coming and giving our views on a conference where the preliminary meetings are already under way. It was not meant as a criticism, it was just a suggestion.

Mr. Foster: In the general advice you would give the government, what areas concerning statements coming out of CIEC do you feel are most pertinent to your position as a private bank?

Mr. Ballachey: We are interested in the total picture of the indebtedness because we are involved. Mr. Toten or Dr. Senkiw, would you like to comment on that?

Mr. Toten: This has nothing to do with the banks particularly, but Canadian business, as you may or may not be aware, has been having some discussions among themselves as to how they might improve their interface with government on the international activities.

[*Traduction*]

L'un des problèmes qui se posent, comme je l'ai mentionné dans ma conclusion, c'est que lorsque nous n'avons pas assez de renseignements, nous n'offrons pas de prêt. Certains pays de l'Est ne nous fournissent pas assez de renseignements pour que nous puissions évaluer avec exactitude leur situation. Les choses s'améliorent et les principales banques occidentales insistent pour qu'ils fournissent les renseignements, sans quoi, ils n'obtiennent pas de prêts.

M. Foster: Pourriez-vous nous donner une ventilation des prêts non remboursés, le pourcentage de ceux qui ont été consentis au niveau international, et le pourcentage de ceux qui . . .

M. Toten: Je suis désolé, nous avons bien mentionné quelque chose à ce sujet dans notre rapport annuel, mais je ne l'ai pas avec moi parce que, en me préparant à cette réunion, je pensais plutôt à l'autre aspect, c'est-à-dire, aux dettes des pays moins développés, et non à notre position par rapport à eux. Je n'ai donc pas ces renseignements.

M. Foster: L'un d'entre vous a mentionné que vous n'aviez pas eu assez de temps pour consulter le ministère des Affaires extérieures et le ministère des Finances au sujet de leur exposé à la CCEI. Dans quel domaine croyez-vous que vous auriez pu donner plus de conseils au gouvernement, si vous aviez eu le temps?

M. Ballachey: Je pense avoir dit cela pour obtenir de meilleures reponses. J'estimais que nous devrions pouvoir participer à la préparation de conférences comme la CNUCED IV, et je crois que nous avons en effet pu collaborer de façon utile à la préparation des séances d'information fournies au groupe canadien à ce sujet.

D'une manière générale, si le gouvernement estime qu'il est avantageux de faire participer le secteur privé canadien à l'étude de certains de ces problèmes internationaux auxquels nous nous intéressons nous-mêmes de très près, nous devrions alors être prévenus un peu plus tôt de la date des réunions. Sauf erreur, c'est maintenant qu'ont lieu les réunions préliminaires de la CCEI à Paris. J'ai peut-être tort, mais nous avons pensé qu'il était peut-être un peu tard pour que nous donnions notre point de vue à une conférence, puisque les réunions préliminaires ont déjà commencé. Ce n'est pas une critique, c'est simplement une observation.

M. Foster: Si vous aviez à donner des conseils au gouvernement, quels sont les domaines abordés par la CCEI qui vous intéressent le plus en tant que banque privée?

M. Ballachey: L'ensemble du problème de la dette nous intéresse, car cela nous touche. M. Toten ou M. Senkiw, voudriez-vous ajouter quelque chose?

M. Toten: Cela n'a rien à voir avec les banques en particulier, mais vous n'ignorez peut-être pas que les patrons canadiens étudient le moyen d'améliorer les relations avec le gouvernement en matière d'activités internationales.

[*Text*]

I am a vice-chairman of CBIAC which is the Business and Industry Advisory Committee to OECD, and BIAC, which is the parent business group in Paris, has been finding that their relations with OECD have been improving considerably in the sense that the OECD has felt the need to consult with business on more things that are going on. So we feel that in Canada there must be a similar need for interface between government and business, on the basis of government asking business a sort of specific question. Not that we are trying to move in and become government; it is a matter of government saying, if we do this, what do you think the effect will be, and so that there is more consultation.

In the OECD setup there are in fact two official organizations—official, semi-official; they have recognized international status—BIAC and TUAC. TUAC is the Trade Union Advisory Committee to OECD. When OECD recently put out guidelines for multilateral companies, both of these organizations were heavily involved in consultation with the government bodies and with the civil servants in Paris to try to bring out a reasonable document, and Canadian businessmen were quite active in giving their opinion to OECD.

I do not think Mr. Ballachey was thinking in these terms when he raised the question, but there are possibilities here. All we are thinking is that a lot of things you do impinge on business. Before we get too far down the line, how about asking us if we have an opinion as to what the real effect will be of policies?

Mr. Ballachey: I might just add that I am chairman of the Canadian Banker's Association Export-Import Committee, and we do have frequent consultations with the Export Development Corporation, the Department of Industry, Trade and Commerce and Finance on mutual problems. I am very happy to say that I think these are growing, we have more meetings.

I think it is helpful to the government agencies involved in this export financing field, and the problems of exporting to the lesser developed countries and elsewhere, to have a continuing and expanding exchange of information and ideas. We are working on more exchanges on assessment of the risks and so forth. From our point, we may have information that can be helpful to government, they certainly have been helpful to us, and I think this is a growing trend which I welcome; the spirit of co-operation between government and the private sector.

• 1030

Mr. Foster: Does the government often give you direction as to where you can invest in less developed countries because of political considerations?

Mr. Ballachey: No. We do not get directions. We get sometimes what I would term a little arm-twisting that we might put in a little more together with them, but that is done on a discussion basis, and we are not pressured, or advised. We have our own criteria for lending and they respect it.

[*Translation*]

Je suis le vice-président pour le Canada du comité consultatif économique et industriel de l'OCDE, et l'antenne parisienne a constaté que ses relations avec l'OCDE s'étaient considérablement améliorées dans la mesure où cette dernière avait estimé nécessaire de consulter plus souvent les industriels. Il doit donc y avoir au Canada un besoin analogue d'échange entre le gouvernement et les industriels, le gouvernement devant poser des questions précises aux représentants des industriels, non pas dans le but de remplacer le gouvernement, mais simplement pour que ce dernier, avant d'agir, nous demande quelles seront les conséquences selon nous, en un mot, pour que la consultation soit accrue.

L'OCDE est constituée en réalité de deux organismes officiels—officiels ou semi-officiels, ils sont reconnus internationalement—le comité consultatif économique et industriel et le comité consultatif syndical. Lorsque l'OCDE a publié ses directives destinées aux sociétés multilatérales, ces deux organismes ont longuement consulté les instances gouvernementales et les fonctionnaires à Paris pour que ce document soit le plus raisonnable possible, et les industriels canadiens se sont très souvent fait entendre par les représentants de l'OCDE.

Je ne pense pas que ce soit la réponse attendue par M. Ballachey, mais ces possibilités existent. Nombre de vos décisions et de vos actions nous touchent. Avant d'aller trop loin, pourquoi ne pas nous demander quelles seront d'après nous les conséquences réelles de ces politiques?

M. Ballachey: J'ajouterai simplement que je suis président du comité canadien import-export de l'Association des banquiers, et que nous sommes fréquemment en consultation avec les représentants de la société pour l'expansion des exportations, du ministère de l'Industrie et du Commerce ainsi que des Finances au sujet de problèmes qui nous sont communs. Je suis très heureux de pouvoir dire que la fréquence de ces réunions s'accroît.

Cet échange permanent et croissant d'informations et d'idées ne peut qu'être utile aux agences gouvernementales chargées de financer les exportations et de régler les problèmes d'exportation à destination des pays moins industrialisés ou en voie de développement. Nous échangeons de plus en plus nos vues quant à l'appréciation des risques, par exemple. Selon nous, nous avons des renseignements pouvant rendre service au gouvernement, il nous a certainement rendu des services, et c'est avec beaucoup de plaisir que je constate la croissance de cet esprit de coopération entre le gouvernement et le secteur privé.

M. Foster: Le gouvernement vous donne-t-il souvent des directives quant à vos investissements dans les pays moins industrialisés pour des raisons politiques?

M. Ballachey: Non. Il ne nous donne pas de directives. Je dirai que parfois il essaie un peu de nous forcer la main pour que nous l'épaulions dans certaines de ses initiatives, mais seulement dans le cadre de discussions, il n'exerce pas de pressions et il respecte nos critères.

[*Texte*]

Mr. Toten: I think, to clarify Frank's answer, the only place where there is any arm twisting is in connection with a Canadian export deal. So far as I know, there is no pressure, no suggestion, nothing, with respect to pure investment by Canadian banks.

Mr. Ballachey: No. And when I say "arm twisting", it is not, really. That is probably too strong a word. They will naturally hope that we might take a little more sometimes than we are prepared to take.

Mr. Toten: I think it is their duty to . . .

Mr. Ballachey: It is their duty to try to . . . EDC has a policy to try and involve the Canadian banks in joint loans with them. That means a bigger supply of funds available for supporting Canadian exports. There has been no real problem on this. We usually manage to work out a pretty good package.

Mr. Foster: It almost seems too chummy. Usually when business men are in here, they give the government hell. I am just wondering, in foreign trade or loans, whether there is a much more charitable attitude towards government than there is in many other aspects of domestic outbursts.

Mr. Toten: I think Frank has described the co-operative spirit in which we work with the agencies concerned. This also extends to the External Affairs Department with their commercial agents around the world.

Mr. Ballachey: That is right. We have good working relationships with government in the export and finance fields.

The Chairman: Thank you, Dr. Foster. The next questioner is from Edmonton-Strathcona, Mr. Douglas Roche.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman. I wish to express my appreciation to Mr. Ballachey and Mr. Toten for very enlightening briefs and for coming here this morning.

There are a couple of areas of some concern to me. I wonder if I could refer to Mr. Ballachey's brief indicating as indeed his colleague, Mr. Toten, has that the commercial relationship with developing countries is quite restricted because of the poor risk and that your source of concern about debt is not high because you do not get yourselves into situations that may present difficulties to you later on. You make that fairly clear, Mr. Ballachey, especially on page 4, but as we go over to page 5, you make the notation that the aid program to the least developed is slowing down and that commercial borrowing will consequently have to play a large part in LDC development programs. I am just wondering if we can reconcile those two positions, namely that you do not go into low-level countries to begin with—at least not in a very significant way—and it may be necessary for there to be an increase in commercial lending to the least developed because ODA is slowing down.

[*Traduction*]

M. Toten: Pour préciser ce que vient de dire Frank, je dirai qu'il n'essaie de le faire que lorsqu'il s'agit d'exportations. À ma connaissance, il n'y a ni pressions, ni suggestions lorsqu'il s'agit d'investissements purs effectués par les banques canadiennes.

M. Ballachey: Non. Et lorsque je dis qu'il nous force la main, ce n'est pas tout à fait vrai. L'expression est probablement un peu trop forte. Il aimerait, naturellement, que nous fassions parfois un peu plus que nous ne désirons.

M. Toten: Son devoir est de . . .

M. Ballachey: Son devoir est d'essayer . . . La SEE—c'est sa politique—vise à faire participer les banques canadiennes aux prêts qu'elle consent. Cela peut représenter une masse de fonds supplémentaires pour appuyer les exportations canadiennes. Il n'y a jamais véritablement eu de problème à cet égard. Généralement, nous arrivons à nous entendre au mieux des intérêts des deux parties.

M. Foster: Cela me semble presque trop beau pour être vrai. Généralement, lorsqu'il y a participation des hommes d'affaires, ce n'est pas toujours la fête pour le gouvernement. Je me demande justement, en matière de commerce et de prêts étrangers, si l'attitude envers le gouvernement est beaucoup plus charitable qu'elle ne l'est souvent lorsqu'il s'agit de problèmes internes.

M. Toten: Frank vous a décrit l'esprit de coopération dans lequel nous travaillons avec les organismes concernés. Il s'étend également au ministère des Affaires extérieures et à ses agents commerciaux dans le monde entier.

M. Ballachey: C'est exact. Nous avons d'excellentes relations de travail avec le gouvernement dans les domaines de l'exportation et du financement.

Le président: Je vous remercie, monsieur Foster. Le suivant sera M. Douglas Roche, député d'Edmonton-Stratchcona.

M. Roche: Je vous remercie, monsieur le président. J'aimerais remercier MM. Ballachey et Toten de leur présence ici ce matin et les féliciter pour les deux excellents mémoires qu'ils nous ont présentés.

Il y a quelques domaines qui me causent des inquiétudes. J'aimerais me référer au passage du mémoire de M. Ballachey—M. Toten en a parlé également, d'ailleurs, dans le sien—où il a dit que les relations commerciales avec les pays en voie de développement sont relativement restreintes à cause des risques que cela représente, et que la question de la dette n'est pas si importante, car vous ne vous mettez pas de vous-même dans des situations pouvant présenter ultérieurement des difficultés. Vos explications, monsieur Ballachey, surtout à la page 4, sont très claires, mais, à la page 5, vous signalez que le programme d'aide aux pays les moins développés connaît un ralentissement et que, par conséquent, les prêts commerciaux devront jouer un grand rôle dans les programmes de développement de ces pays. Je me demande simplement comment on peut concilier les deux. D'un côté, vous dites ne pas avoir de relations avec ces pays—tout du moins de relations importantes—et, de l'autre, qu'il peut s'avérer nécessaire

[*Text*]

• 1035

Mr. Ballachey: That may sound inconsistent, but in this context I was referring to the world picture as a whole, where there are many countries for which guarantees are available; for instance, the British system, OECGD is prepared to give guarantees. I was also thinking of the programs of the World Bank and the Inter-American Development Bank and other similar organizations, where they are now asking banks to go in with them to provide it, because they are running short of funds themselves. In some cases their guarantees are available to us, in others, we take some comfort in going in as a joint lender with the World Bank, for instance, which up to now has had a pretty good track record. We feel it is safer for us to be a participant in a loan with the World Bank than it is to go out on our own. In other words, we are more apt to take a little bigger position where we feel that their assessment of the whole—there have been some defaults.

Roman, would you like to remark on that?

Mr. Senkiw: I think I would just clarify it a bit. It is not inconsistent to make that sort of statement, because the types of countries in which we do have loans are the types that are really aid cases. This is the whole story. The countries that are really the most hurt in recent years are precisely those countries where we do not lend. In other words, we certainly feel that there could be more ODA; if the governments of the Western countries decide to give it, that is fine. This would not really affect the types of lending operations we have, because we do not lend to those very, very poor countries.

Mr. Ballachey: The countries we lend to are those lesser developed countries that are emerging, that are in a bit higher income bracket, and the World Bank is not an aid organization, it does not lend to the really very poor lesser developed country. I do not think there is a role for us to play, unless the Canadian Government wants to guarantee us in the countries where we feel there is no chance of repayment. Even then we do not like to, because we do not like to call on our guarantees.

Mr. Roche: Yes. Most of the debt problem in the developing nations is the result of ODA; this seems to be fairly clear, does it not?

Mr. Toten: Judging from Mr. Drake's figures, yes. You recall that he had—was it $3 billion from private sources and $26 billion, or something, from public sources? I think that is true. In spite of Mr. Ballachey's comments, there may be, statistically, a need for more private credit to some of these countries, but I do not think it is going to be forthcoming—not from us or anybody else.

In answer to your question, it has been a governmental problem, and so far as we are concerned, it has to remain a

[*Translation*]

d'accroître les prêts commerciaux dans ces pays, l'APD connaissant un ralentissement.

M. Ballachey: Cela peut sembler illogique, mais, dans ce contexte particulier, je faisais allusion au monde, dans son ensemble, où de nombreux pays offrent des garanties; par exemple, le système britannique est prêt à donner des garanties. Je pensais également aux programmes de la Banque mondiale et de la banque de développement interaméricaine et à d'autres organismes analogues, qui demandent maintenant aux banques de fournir les fonds, car eux-mêmes commençent à être à court. Dans certains cas ils mettent leurs garanties à notre disposition, dans d'autres, c'est sans trop d'appréhension que nous nous associons à un prêt de la Banque mondiale, par exemple, car ses résultats jusqu'à présent sont assez probants. Nous estimons plus sûr de participer à un prêt avec la Banque mondiale que d'agir seuls. En d'autres termes, nous ne craignons pas de nous engager un peu plus, car nous estimons que dans l'ensemble son jugement—elle s'est quelquefois trompée— . . .

Roman, aimeriez-vous faire un commentaire?

M. Senkiw: J'apporterai simplement une précision. Faire ce genre de déclaration n'est pas illogique, car les pays dans lesquels nous investissons ne sont pas véritablement ceux qui sont assistés. C'est là toute l'histoire. Ce sont précisément les pays qui ont le plus souffert au cours des dernières années qui ne bénéficient pas de nos prêts. En d'autres termes, nous estimons assurément qu'il devrait y avoir un accroissement de l'aide publique au développement; si les gouvernements occidentaux en décident ainsi, très bien. Cela n'influerait pas véritablement sur nos activités, car nous ne prêtons pas à ces pays extrêmement pauvres.

M. Ballachey: Nous prêtons aux pays moins industrialisés qui commencent à émerger, qui se trouvent dans une tranche de revenus un peu plus élevés, et la Banque mondiale n'est pas un organisme d'assistance, elle ne prête pas d'argent aux pays véritablement sous-développés. Je ne pense pas qu'il y ait là de rôle pour nous à jouer, à moins que le gouvernement canadien ne veuille nous donner des garanties dans les pays où les chances de remboursement d'après nous sont nulles. Et même dans ce cas, nous n'aimerions pas cela, car nous n'aimons pas avoir recours à nos garanties.

M. Roche: Oui. La majeure partie du problème de dette dans les pays en voie de développement est le résultat de l'APD; cela semble clair, n'est-ce pas?

M. Toten: Si l'on en juge d'après les chiffres de M. Drake, oui. Vous vous souvenez que selon lui . . . c'était bien 3 milliards de dollars de sources privées et 26 milliards de dollars environ de sources publiques? Je crois que c'est vrai. Malgré les commentaires de M. Ballachey, il est probable que des crédits privés supplémentaires soient nécessaires à certains de ces pays, mais je ne pense pas qu'ils seront débloqués ni par nous ni par personne d'autre.

Pour répondre à votre question, c'est un problème du gouvernement, et en ce qui nous concerne il faut que cela reste un

[*Texte*]

government problem, because they are not commercially viable as borrowers.

Mr. Roche: Right.

Mr. Toten: And there is just nothing we can do.

Mr. Roche: And writing off ODA debt will not enhance their credit worthiness in your eyes?

Mr. Toten: Not one bit, because it is their current position that is so hopeless, as it were.

Mr. Roche: Exactly, which seems to be the central issue of the North-South Conference, whether or not debt can be relieved by some sort of long-range rescheduling, or write-off, or partial write-off. I am wondering whether, in your view, if there were to be any significant steps taken to relieve the massive debt caused by ODA in the least developing countries such a step would have a negative or a positive consequence for future flows of private credit to developing countries?

Mr. Toten: It is a case-by-case matter. I certainly do not have in my head the positions of all these countries. One wonders whether they are of a size to become viable no matter what they do, the world has been split up into so many small entities. That is not our problem, it is a political problem. Nevertheless, I would not like to say that even if you were to forgive everything up to date that starting tomorrow they would be viable. Some countries might be, but some that I can think of would not be one bit better off. They still require aid to maintain even the present low living standards in those countries.

• 1040

Mr. Roche: Of course, the whole exercise of this whole thing is to get the least developed countries into a state where they have some potential for growth and would be credit worthy.

What we are struggling for, I think, in this Committee, is to find a route to raising their level of development so that they are not dependent on ODA, and if ODA is making them worse, it is worsening the problem, as well as giving them some immediate band-aids.

I am looking to you for some guidance as to how commercial policies can be struck internationally that can move them away from ODA reliance, because it is going to be good for you if we do move that way since you will then start lending them money and will be improving your own position.

Mr. Ballachey: I think, though, it has to be realized that we commercial banks, just as EDC and the World Bank have found, are not in the aid business and we do not see how we can, as profit-making organizations—and we are not ashamed to be in that category—can be expected to get into the aid business.

Mr. Toten: I do not know that it is entirely aid.

Mr. Roche: I think I will have to stay on that point for a second because perhaps I have misrepresented my own thinking. I am not suggesting for a moment that you should get into the aid business as such. What I am trying to struggle towards is a way to help those least-developed countries get out of the aid business and into your sphere so that you will deem them

[*Traduction*]

problème de gouvernement, car il ne s'agit pas d'emprunteurs commercialement sains.

M. Roche: Oui.

M. Toten: Et nous ne pouvons absolument rien faire.

M. Roche: Et annuler la dette de l'APD ne leur donnera pas une valeur supplémentaire en matière de crédit à vos yeux?

M. Toten: Absolument pas, car c'est leur position actuelle qui est tellement désespérée.

M. Roche: Exactement, et c'est ce qui semble être le problème central de la conférence nord-sud, pourrait-on réduire cette dette en reportant son échéance à plus long terme, ou en l'annulant carrément ou partiellement. A votre avis, si des mesures importantes étaient prises allant dans ce sens, est-ce que cela aurait une conséquence négative ou positive sur l'influx de capitaux privés dans les pays en voie de développement?

M. Toten: Il n'y a que des cas particuliers. Je n'ai certes pas à l'esprit la situation de tous ces pays. On se demande si leur importance peut permettre la rentabilité, quoi qu'ils fassent, le monde ayant éclaté en tant de petites entités. Ce n'est pas notre problème, c'est un problème politique. Néanmoins, je ne voudrais pas dire, que même en cas d'annulation totale, à partir de demain, ils deviendraient économiquement sains. Pour certains peut-être, mais pour d'autres cela ne changerait absolument rien. Dans ces pays, l'assistance est toujours nécessaire, même pour maintenir simplement le faible niveau de vie actuel.

M. Roche: Bien entendu, le but de tout cela est de hausser les pays les moins industrialisés, de leur donner des possibilités de croissance et, donc, un certain crédit.

Ce que nous nous efforçons de trouver dans le Comité, c'est le moyen d'élever leur niveau de développement afin qu'ils ne dépendent plus de l'APD, et si l'APD ne fait que les rendre pires, elle ne fait qu'aggraver le problème, que cacher leurs blessures.

Je voudrais que vous me disiez quelle politique commerciale internationale pourrait les soustraire à cette APD, car cela ne peut que servir votre intérêt, étant donné que vous pourrez alors commencer à leur prêter de l'argent et par conséquent améliorer votre propre position.

M. Ballachey: Il faut se rendre compte, tout comme la SEE et la Banque Mondiale s'en sont aperçu, que les banques commerciales ne sont pas des organismes d'assistance; nous ne voyons pas comment on peut demander à des organismes à but lucratif—et nous n'avons pas honte de l'être—de jouer ce rôle.

M. Toten: Je ne sais pas s'il s'agit uniquement d'assistance.

M. Roche: Il faut que je m'arrête un instant, car je me suis peut-être mal fait comprendre. Loin de moi l'idée de suggérer que vous vous lanciez dans l'assistance en tant que telle. Ce que je m'efforce de trouver, c'est le moyen d'aider les pays les moins industrialisés à se soustraire à cette assistance et à entrer dans votre sphère, afin que vous leur donniez un certain

[*Text*]

to be credit-worthy. And what I am asking is, if any sort of significant action were taken to relieve the massive debt they now have, would that be a positive or a negative step in your eyes?

Mr. Ballachey: I do not think it would. I think I agree with Jack that, in the cases of a great many countries, you could forgive all their debts and they still would not be a very good lending proposition. We cannot see that they are viable entities.

Mr. Roche: Therefore, you do not see forgiveness as a route into . . .

Mr. Toten: I do not see it as a significant solution.

Mr. Roche: I want to speak about the mechanisms that Mr. Ballachey mentioned towards the end of his paper and ask you to perhaps elaborate a bit on what kinds of mechanisms you think would be appropriate for the banking institution to take on in order to become more involved in co-financing packages.

Mr. Ballachey: Well, I was speaking in that case again not of the hopeless cases—and I should not say anything is hopeless—but of those countries that are emerging, that are increasing their development and going forward more in the medium term. There are positive steps where commercial banks are being brought into partnership with the international lending organizations. Roman, do you see any way in which there are mechanisms that we can get involved in with the really lesser, lesser developed countries?

Mr. Senkiw: One thing I should state on that, which carries over from your previous question and ties it up with this one, is that we should be aware that these are very long-term problems. It really sort of surfaced recently that we should not come to the conclusion that we can solve everything by one meeting, a CIEC meeting, or anything else in which debt forgiveness or some other mechanism is adopted. That is not going to solve their problems.

These are long-term problems; these are development problems; and it will take at least one or two generations in many of these cases to bring these countries anywhere close to being viable entities. And I would agree with Mr. Toten that, in some of these cases, they will never be viable entities as economies.

So I think probably the best route to take would be on a case-by-case basis, and we would study each one of these countries where we do have concerns—I do not mean "we" as banks but I mean where the Canadian government has concerns—and work out our own Canadian government's policy vis-à-vis each one of them as a separate issue.

Mr. Roche: I would like to stay on that for a second because we are here touching on the central issues of the concern of our Committee in trying to recommend realistic policies to the Canadian government for its involvement with developing countries.

You said a moment ago that certain countries would never be viable economically. I wonder if you could just indicate the

[*Translation*]

crédit. Et je vous demande si, à vos yeux, il serait valable ou non de prendre des mesures importantes pour réduire leur dette massive actuelle.

M. Ballachey: Je ne le pense pas. Je pense être d'accord avec Jack; pour beaucoup de ces pays, une annulation totale de toutes leurs dettes ne les rendrait pas plus crédibles à nos yeux. Pour nous, ce ne sont pas des entités viables.

M. Roche: Par conséquent, vous ne considérez pas l'annulation comme un moyen . . .

M. Toten: Je ne la considère pas comme une solution valable.

M. Roche: Je voudrais parler des mécanismes mentionnés par M. Ballachey à la fin de son mémoire et vous demander de nous donner des précisions sur les mécanismes que les institutions bancaires devraient adopter pour accroître les opérations de cofinancement.

M. Ballachey: Une fois de plus, il ne s'agit pas des cas désespérés, et je ne devrais peut-être pas parler de cas désespérés, mais de pays qui commencent à émerger, qui se développent et qui commencent à acquérir un statut moyen. Il existe des mesures positives entraînant une association des banques commerciales avec les organismes internationaux de prêt. Roman, voyez-vous des mécanismes qui nous permettraient d'agir au niveau des pays véritablement sous-développés?

M. Senkiw: Je devrais tout d'abord dire, ce qui permettra de lier votre question précédente à celle-ci, que nous ne devrions pas oublier qu'il s'agit de problèmes à très long terme. On a commencé à se rendre compte tout dernièrement qu'il ne faudrait pas conclure que nous pouvons tout régler en une seule réunion, en une réunion de la CCEI par exemple, en annulant la dette ou en adoptant une méthode quelconque allant dans ce sens. Cela ne résoudra pas leurs problèmes.

Il s'agit de problèmes à long terme; il s'agit de problèmes de développement; et il faudra au moins une ou deux générations dans nombre de ces cas, avant que ces pays aient une chance de devenir des entités viables. Et tout comme M. Toten, je pense que, dans certains cas, ils ne deviendront jamais des entités économiques viables.

J'estime donc que la meilleure démarche serait la solution ponctuelle. Nous devrions étudier séparément chacun de ces pays qui nous posent des problèmes, et quand je dis «nous», je n'entends pas les banques, mais le gouvernement canadien, et définir la politique du gouvernement canadien vis-à-vis de chacun d'entre eux pris séparément.

M. Roche: J'aimerais vous interrompre un instant, car il s'agit ici justement du problème des membres du Comité, dont l'objectif est de recommander des politiques réalistes au gouvernement canadien dans ses relations avec les pays en voie de développement.

Vous avez dit que certains pays ne seraient jamais économiquement viables. Pourriez-vous simplement nous indiquer sur

[*Texte*]

kind of evidence you would offer to support that kind of statement.

Mr. Toten: I think we will possibly get into particular instances and I would prefer not to.

• 1045

Mr. Roche: Well, I will take a country, for example, a country that is at the core of this whole question of the least-developed countries, Bangladesh. It is supposed to be the basket case of the world. I have been to Bangladesh and talked to the government officials there. I am just using that as one illustration.

I do not think I would accept, on the basis of what I have been able to find out about Bangladesh, that it will never be viable. I think it can be viable. It has sufficient combinations that if it can ever get out from under its indebtedness and get onto a stable kind of political system and put in the development policies with the aid of financing international co-financing packages, I think it could be viable. Not that I am challenging your statement; I am trying to deepen the level of our discussion here.

Mr. Toten: Yes. I think by bringing in the name of a particular country, you do raise an extremely interesting case. I am not sufficiently knowledgeable to be able to back this up, but was not Bangladesh, as an area, at one time viable? Did it not produce a good part of the world's jute and other crops? It is at the mouth of the Ganges.

Mr. Roche: The largest jute mills in the world are in Bangladesh.

Mr. Toten: So then you have to consider, Why is it where it is? It is what Roland mentioned a moment ago, you have to look at each country on a case-by-case basis. I do not want to get any further into the problems of Bangladesh; the points you have made are very good. But let us go on to consider and put those points into further context. Sure it is possible, but who is to decide under what conditions it is possible? Not us. And not Canada, I do not suppose. I think the CIEC conference has to deal with that point about who is to decide what sort of advice is to be given.

Now, to come back to some of the advice. There is an agency in the world that does give supervision to some of the more advanced countries, shall we say, the United Kingdom. I am talking about the IMF. The IMF stepped in and there were negotiations as to what the U.K. would do to justify a rather large loan that she got from the IMF. Canada contributed to do that because it came from the group of 10 countries; it did not come from IMF resources. Then, having done that, the U.K. was under the assumption that they were going to follow the advice of the IMF and got $1.5 billion from world markets.

So there is a route, and it is that route too that perhaps is open for consideration. There is no way that we are going to step in and supervise governments. That is just not possible. But is there any international agency that can do it? That is perhaps where you have to look.

[*Traduction*]

quel témoignage vous vous appuyez pour faire ce genre de déclaration?

M. Toten: Il faudrait que nous nous arrêtions à des cas particuliers et je préférerais ne pas avoir à le faire.

M. Roche: Prenons le cas du pays qui nous préoccupe le plus lorsqu'on parle de pays moins développés, à savoir, le Bangladesh. C'est censé être un des pays les plus pauvres du monde, et je m'en sers comme exemple. J'y suis allé et j'ai parlé de ces questions avec des fonctionnaires.

Compte tenu de tout ce que j'y ai appris, je ne pense pas que le facteur de risque soit trop élevé. Ce n'est pas un cas impossible. Le pays a assez de potentiel pour repayer ses dettes, s'il arrive seulement à établir un système politique stable et à appliquer des politiques de développement avec l'aide financière internationale. Remarquez, je ne mets pas en doute ce que vous venez de dire. Je cherche seulement à approfondir la question.

M. Toten: Je comprends. Vous soulevez un cas très intéressant en nommant ainsi un pays en particulier. Je ne saurais donner des arguments à l'appui, mais ai-je raison de dire qu'il y avait une époque où le prêteur ne courait pas de risques en lui prêtant de l'argent? N'est-ce pas vrai qu'une bonne partie de tout le jute du monde vient de ce pays? Le pays se trouve aux embouchures du Gange.

M. Roche: Les plus grandes usines de traitement de jute au monde s'y trouvent.

M. Toten: Il faudrait donc se demander pourquoi un pays se trouve dans des circonstances malheureuses. Comme Roland a dit il y a un instant, il faut étudier le cas de chaque pays individuellement. Vous avez fait des observations fort justes au sujet du Bangladesh, mais je ne veux pas parler de ces problèmes plus en détails. N'oublions pas le contexte du problème. Bien sûr qu'il est possible de donner des conseils, mais qui doit décider quand il faut procéder ainsi. Ce n'est pas à nous. Pas plus qu'au gouvernement canadien. La Conférence CCEI a discuté cette question.

Revenons maintenant aux conseils qu'on peut leur offrir. Il existe un organisme qui donne des conseils de ce genre à quelques pays avancés, tels que le Royaume-Uni. Je fais allusion ici au FMI. Des négociations ont eu lieu entre la Grande-Bretagne et le FMI afin de déterminer comment ce pays allait justifier le prêt important que le FMI lui avait consenti. Le Canada a contribué à ce prêt, puisque l'argent est venu de dix pays. A la suite de ces pourparlers, le Royaume-Uni a pu obtenir $1.5 milliard sur les marchés mondiaux, à la condition de se conformer aux conseils du FMI.

Il existe donc une voie, laquelle pourrait peut-être se discuter aussi. Il est tout simplement impossible pour nous d'intervenir et de surveiller un gouvernement. Mais existe-t-il un organisme international quelconque qui pourrait le faire? Voilà une solution possible.

[*Text*]

Mr. Ballachey: And even in that case—and I agree with Jack wholeheartedly—I still think there are some countries—and, as I said, we are not going to get into the business of names—that are so small and have such a weak base to their economy that I am not sure that even that would help. But I think there are many countries that that approach could help. It is certainly worth exploring.

Mr. Roche: I think that is why I put emphasis on the cofinancing packages that Mr. Ballachey also has referred to, as a way in which the banking institutions might become more involved with government and government agencies in responding to a very evident world need for more equitable systems of development. I must say that I look to the banks to take part in that without at all implying that it is your sole responsibility. Obviously, it is that of government too. That takes me back, though, to the criteria in country risk-rating that Mr. Ballachey was establishing.

Mr. Ballachey: I hope it is appreciated those are our own bank's criteria, but I am sure other banks have similar criteria. They may vary slightly.

Mr. Roche: I was very interested in the figures that you arrived at. Could you expand a bit where you mention that the economic factor receives a weighting of 50 per cent, the political factor 33 percent, and the business factor 17 per cent? What are the components in a political factor, for instance, or would you take into consideration social factors in a country in establishing credit risk?

• 1050

Mr. Ballachey: If I may I would like to ask Dr. Senkiw to respond to that, because he is more involved in actually doing this study. We do the lending and rely on them to give us the input on which to base our decisions.

Dr. Senkiw: We have a checklist of political questions on a country. There are really 10 broad areas where we try to come up with some kind of rating, I believe it is between 1 and 10. I do not actually do that but I helped design it originally. The sort of political questions which a banker asks himself when he does look at a country are things like: is the country threatened with external aggression or something of that nature? This would be sort of how the country is vis-à-vis its neighbours.

On the domestic scene: is the country ruled by a group which does not have succession problems, for instance. In other words, if the country is ruled by one group, which perhaps if that group grows there would be a turmoil in the country and we would certainly be worried about lending to such a country.

These are the sort of political questions which one has to answer, and each one of our bankers in charge of these various countries has to ask himself these questions. We sort of force them to face up to these things by asking them to fill out such a checklist.

[*Translation*]

M. Ballachey: Je suis tout à fait d'accord avec Jack. Je ne veux pas nommer un pays en particulier, mais il existe des pays tellement petits et nantis d'une base économique tellement faible que même ce genre de surveillance ne saurait les aider. Il n'empêche que beaucoup d'autres pays pourraient en profiter. C'est certainement une solution à considérer.

M. Roche: C'est pour cela que j'ai souligné l'importance de ces ententes financières conjointes dont M. Ballachey a parlé. C'est une façon dont les banques pourraient travailler plus étroitement avec les gouvernements et les organismes gouvernementaux pour répondre aux besoins évidents, partout dans le monde, d'un système de développement plus équitable. Je dois ajouter que c'est aux institutions bancaires de partager cette responsabilité avec d'autres organismes. Évidemment, les gouvernements doivent également participer. Je reviens ainsi aux critères employés pour établir le facteur de risque dont M. Ballachey a parlé.

M. Ballachey: Vous comprenez qu'il s'agit des critères employés par notre banque, mais je suis persuadé que d'autres banques se servent de critères semblables. Il y a peut-être des différences mineures.

M. Roche: Les chiffres que vous avez cités m'intéressent beaucoup. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi le facteur économique a une valeur de 50 p. 100, le facteur politique une valeur de 33 p. 100, et le facteur entreprises une valeur de 17 p. 100? Par exemple, quels sont les éléments du facteur politique? Tenez-vous compte des facteurs sociaux lorsque vous essayez d'établir jusqu'à quel point un pays représente un risque au prêteur?

M. Ballachey: J'aimerais demander à M. Senkiw de répondre à cette question parce qu'il s'occupe plus activement de cette étude. Nous nous occupons de prêter l'argent et nous comptons sur eux pour nous fournir les faits sur lesquels nous nous fondons pour prendre notre décision.

M. Senkiw: Nous vérifions d'abord certaines questions politiques au sujet d'un pays. Il y a dix facteurs généraux que nous évaluons sur une échelle de un à 10. Ce n'est pas moi qui m'occupe de cela, mais j'ai participé à l'élaboration des critères au départ. Un banquier, lorsqu'il songe à un pays étranger, se pose ce genre de questions: Le pays est-il menacé d'agression extérieure? Il s'agit de déterminer quelles sont les relations d'un pays avec ses voisins.

Sur le plan national, il se demande si le groupe qui gouverne le pays fait face à des conflits de succession par exemple. En d'autres termes, si le pays est gouverné par un groupe qui, s'il devenait plus nombreux, provoquerait l'instabilité, de sorte qu'on pourrait s'inquiéter si on avait prêté à ce pays.

Voilà le genre de questions politiques qu'il faut se poser, et chacun des banquiers responsables des divers pays se les posent. Nous les forcerons à le faire en leur donnant une liste de facteurs qu'ils doivent examiner séparément un à un.

[*Texte*]

These things change over time, and from one review to another various questions are answered differently, depending on the events in the country. Does that answer your question?

Mr. Roche: Well, I was just wondering to what extent the human rights question that is emerging more and more these days inside so many countries is a factor in arriving at your judgment as to the credit rating of a country.

Dr. Senkiw: That certainly is in there because if there is a question of human rights and we believe that it would lead to political instability in the country, of course this would not be a favourable factor in a country's rating.

Mr. Roche: Which could be that the repression of human rights in the short-range could lead to political stability.

Dr. Senkiw: Well that is possible too, yes.

Mr. Roche: The money that is now being lent to the least developed countries, I believe you mentioned about a third of your international loans are going to the . . .

Mr. Ballachey: Not to the least, the lesser.

Mr. Roche: . . . the lesser developed at a level of about $2 to $3 billion. What kind of interest is charged on those loans?

Mr. Ballachey: That varies considerably. There is a sort of going rate in the world for different countries, different risks. It depends in our bank; if we are in support of a Canadian export we will try to give the lowest rate in existence with the risk we are taking. If it is a straight balance of payments loan we ask for what the current world market bears and there is an assessment. You can get that pretty quickly from all over the world by finding out what other people are willing to lend and what their assessment of the risks are.

So it is taken on a case by case basis and rates for one country may go up considerably over a period of a year or two because the risks become greater. It is rather the same as domestic lending. We try to assess the risk involved.

The other factor is the competition, especially in export. We may finance Canadian export at the rate that we feel is lower than the risk really calls for, but because of the scramble in the world to support export, we are apt to come down to meet world competition on that. But in other forms of international lending there are pretty established criteria which are known to all the banks in the world.

Mr. Roche: Finally, it seems to me that one of the routes into the future for strengthening Canadian relations with developing countries is to increase the flow of private investment from Canada. Whether it is on the part of lending institutions itself or Canadian business involvement and so on, I think that is one route. Assuming that is so, can you offer us any guidance to the ways in which banking institutions could facilitate and increase private flows into developing or least developed countries?

[*Traduction*]

Les choses changent cependant avec le temps et d'une révision à l'autre, ces questions reçoivent des réponses différentes selon la conjoncture politique dans un pays. Ai-je répondu à votre question?

M. Roche: Je me demande tout simplement si la question des droits de l'homme qui surgit de plus en plus, en ce moment, dans beaucoup de pays constitue un facteur pour évaluer le crédit d'un pays.

M. Senkiw: Cette question est très pertinente, car si les droits de l'homme devaient susciter une instabilité politique dans un pays, cela constituerait un facteur négatif dans l'évaluation de ce pays.

M. Roche: Et il se pourrait que la répression des droits de l'homme, à court terme, conduise à la stabilité politique.

M. Senkiw: Cela est possible également.

M. Roche: L'argent que l'on prête aux pays les moins développés et vous avez dit qu'un tiers de vos prêts internationaux versés . . .

M. Ballachey: Non, pas aux pays les moins développés, mais aux pays moins développés que d'autres.

M. Roche: . . . aux pays moins développés que d'autres s'élèvent à deux ou trois milliards. Quel intérêt prenez-vous pour ces prêts?

M. Ballachey: Cela varie beaucoup. Il y a des taux pour divers pays qui comportent divers risques. Tout dépend de notre banque, et si nous appuyons l'exportation canadienne, nous essaierons de prendre les taux les plus bas compatibles avec le risque couru. S'il s'agit d'un simple prêt pour la balance du paiement, nous demandons un taux d'intérêt conforme au marché mondial, cela après évaluation. On peut très bien déterminer cela rapidement en s'enquérant de ce que les autres sont prêts à prêter et quelle est leur évaluation des risques.

Cela se fait cas par cas, et les taux pour un pays peuvent augmenter considérablement au cours d'une année ou deux à cause de l'augmentation des risques. C'est à peu près la même chose que ce qui se passe sur le plan national. Nous essayons d'évaluer les risques courus.

La concurrence constitue un autre facteur, surtout pour les exportations. Nous consentons parfois à financer les exportations canadiennes à un taux inférieur à ce que les risques exigent, mais nous le faisons parce que nous voulons relever le défi de la concurrence sur le marché mondial. Pour ce qui est des autres prêts internationaux, il y a des critères assez rigides que toutes les banques du monde connaissent.

M. Roche: En terminant, il me semble qu'une façon de resserrer les liens entre le Canada et les pays en voie de développement serait d'augmenter le flot des investissements privés provenant du Canada, que ce soit des institutions elles-mêmes ou du milieu des affaires du Canada; j'estime que c'est une bonne façon. Si telle est la situation, pouvez-vous nous dire comment les banques pourraient favoriser une augmentation de capitaux privés dans les pays en voie de développement ou dans les pays les moins développés?

[*Text*]

• 1055

Mr. Toten: Well, there is a problem of the settlement of investment disputes, and one of the World Bank institutions is the International Centre for the Settlement of Investment Disputes, and Canada is not a signatory. The United States is and a great many other countries are. For instance, when Jamaica stepped into the prospect situation in Jamaica, the Canadian investor there was unable to appeal to the ICSID for settlement; the three United States companies were able to appeal. I do know that our BIAC group have been urging the Canadian government for many years to look very carefully at whether Canada should not appeal to ICSID, should join ICSID.

If you are going to have investment in a very unsettled world, you have to start thinking in terms of something like the EDC that does it for short-term things. You perhaps have to think about some insurance for that investment or at least some guarantee against arbitrary take-over on some basis or another, and there is the whole gradation, a whole world of study in itself. I do not want to get into it other than to say that this is an area that needs to be thought about, but I am not sure that the Canadian banks other than—because we ourselves are not the Canadian entities that are chiefly involved in investment abroad. There are other corporations.

Mr. Roche: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Roche. The next and last questioner for this morning will be the hon. member from Cochrane, Ontario, Mr. Ralph Stewart.

Mr. Stewart (Cochrane): Thank you, Mr. Chairman.

We have very few minutes left and I will try to just hit on a few things.

The Chairman: We can go beyond the time, if you like.

Mr. Stewart (Cochrane): I would not want to go into a calendar of countries where you are and where you are not, but we were talking about Bangladesh a while ago. What about Taiwan? Are you in Taiwan?

Mr. Ballachey: As at the moment, I believe we are not in Taiwan because of our close associations—either you do business with Taiwan or you do business with China and we have elected to do business with China.

Mr. Stewart (Cochrane): I understand that there is at least one other Canadian bank that is there, though.

Mr. Ballachey: One Canadian bank does business with Taiwan and therefore any business that customers conduct with China is done by arrangement between the banks.

Mr. Stewart (Cochrane): I see. The reason I was asking is that I am very interested in the question of food production and I saw an excellent example there, of course, of a magnificent job with respect to increasing food production over the years. I understand that there is some concern expressed about the pattern of private investment in developing countries, that it rather tends to reinforce existing patterns which have caused inequality among those countries and therefore the agricultur-

[*Translation*]

M. Toten: Eh bien, le règlement des conflits d'investissement constitue un problème, et la Banque mondiale a un organe, le Centre international pour le règlement des conflits d'investissement, auquel le Canada ne participe pas. Les États-Unis y participent et beaucoup d'autres pays également. Par exemple, lorsque le gouvernement de la Jamaïque est intervenu, l'investisseur canadien en cause n'a pas pu faire appel au Centre pour obtenir un règlement. Les trois compagnies américaines ont pu le faire. Je sais que notre groupe au comité consultatif économique et industriel demande instamment au gouvernement canadien depuis plusieurs années d'étudier de près la question de la participation du Canada au Centre.

Lorsqu'il s'agit d'investissements dans un monde très instable, il faut songer à un organisme comme la Société pour l'expansion des exportations qui s'occuperait des transactions à court terme. On peut également songer à une forme d'assurance pour les investissements ou au moins à une garantie contre les mainmises arbitraires, et il y a toute une gamme de nuances qui mérite une étude approfondie. Je ne voudrais pas m'y attarder, mais j'ajouterai cependant qu'on devrait songer à ce secteur, mais je ne suis pas sûr que les banques canadiennes autres que . . . nous-mêmes, nous ne sommes pas les institutions canadiennes qui s'occupent d'investissements à l'étranger au premier chef. Il y a d'autres sociétés qui le font.

M. Roche: Merci.

Le président: Merci, monsieur Roche. Le dernier à poser des questions ce matin sera le député de Cochrane, en Ontario, M. Ralph Stewart.

M. Stewart (Cochrane): Merci, monsieur le président.

Nous disposons de peu de temps et je serai bref.

Le président: Nous pouvons prolonger la séance, si vous voulez.

M. Stewart (Cochrane): Je ne voudrais pas une énumération des pays où vous œuvrez et de ceux où vous n'œuvrez pas, mais nous parlions du Bangladesh il y a un instant. Qu'en est-il de Taiwan?

M. Ballachey: Nous ne sommes pas présents à Taiwan à cause de nos associations étroites . . . il faut faire un choix entre Taiwan et la Chine, et nous avons choisi la Chine.

M. Stewart (Cochrane): Je crois savoir qu'il y a une autre banque canadienne là-bas, cependant.

M. Ballachey: Une banque canadienne fait affaires avec Taiwan et donc toutes les affaires avec la Chine sont faites par arrangement entre les banques.

M. Stewart (Cochrane): Je vois. La raison pour laquelle je posais la question est la suivante: je m'intéresse à la production alimentaire et j'entrevoyais là un très bon exemple de ce qui pourrait être fait pour augmenter les stocks de nourriture au cours des années. Si je comprends bien, on s'inquiéte du mode d'investissement privé dans les pays en voie de développement, car il tend à renforcer les structures qui sont à la source d'inégalités entre ces pays; et le développement agricole et la

[*Texte*]

al development or food production development has attracted very little money. What I am wondering is what proportion of the loans made from Canada to developing countries would be in the area of food production.

Mr. Ballachey: I do not think I could give you any figures. I do not know whether Mr. Toten can.

Mr. Toten: I have no idea.

Mr. Ballachey: In our bank I know that through our subsidiaries and affiliates and branches in many parts of the world we are engaged in loans in agricultural projects, but from here I would think there are not many, although I think you are aware that we and several other Canadian banks have been engaged in projects such as the one that received some publicity, the cane sugar project in the Ivory Coast which Redpath industries is now engaged in doing, and we have others. We have certainly been engaged in financing and participating in the financing of irrigation projects—But again we have our criteria for lending and have to be convinced that this is for the benefit of the country and is going to provide some means, as I said earlier, either of saving or balance of payments, to generate balance of payments to enable them to service their debts.

• 1100

Mr. Stewart (Cochrane): Would those criteria be influenced in any way some policies that come out of our own government? For example, in the case of CIDA there has been an accent over the last few years on the side of food production and agricultural development. Would you feel an obligation, because of this government policy, to have a greater penchant toward that type of development?

Mr. Ballachey: I think it is fair to say that where CIDA is lending and promoting, Canadian banks are not, because they are the aid cases and we are not in the aid business. But where there is a viable agricultural project, we are ready to look at lending money on it, and have done so.

Mr. Stewart (Cochrane): Do the Canadian banks lend only in countries that are recognized by Canada diplomatically? For example, do you lend in Southwest Africa or do you lend in the Transkei, for example, the new nation, or Rhodesia?

Mr. Ballachey: Certainly not in Rhodesia.

Mr. Toten: You can be sure we comply with whatever Canadian laws there are with respect to dealing with other countries.

Mr. Ballachey: And international laws too.

Mr. Stewart (Cochrane): I do not think Canadian law prohibits anyone from lending money in a country with which we do not have—other than if there is an embargo, such as in Rhodesia.

Mr. Ballachey: If there is an embargo such as in Rhodesia, we certainly respect it and we respect the Canadian Government's policies. I think we have made extremely minor loans in

[*Traduction*]

production alimentaire ont été lésés. J'aimerais savoir quelle proportion des prêts consentis par le Canada aux pays en voie de développement servent à la production alimentaire?

M. Ballachey: Je ne crois pas que je puisse vous donner de chiffres. je ne sais pas si M. Toten le pourrait.

M. Toten: Je ne le sais absolument pas.

M. Ballachey: Dans notre banque, je sais que, par le bias de nos filiales et de nos succursales partout dans le monde, nous prêtons pour des projets agricoles, mais je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup; vous savez sans doute que notre banque et d'autres banques canadiennes se sont occupées de projets qui ont fait l'objet d'une grande publicité, comme le projet de canne à sucre en Côte-d'Ivoire, dont s'occupe la Redpath, mais il y en a également d'autres. Par ailleurs, nous avons participé au financement de projets d'irrigation ... Mais je le répète, nous appliquons des critères pour ce qui est des prêts et nous devons être convaincus qu'ils seront utilisés à l'avantage du pays, qu'ils lui permettront, comme je l'ai dit plus tôt, d'améliorer sa balance des paiements et amortir ses dettes.

M. Stewart (Cochrane): Ces critères seraient-ils influencés, d'une façon ou d'une autre, par certaines politiques de notre gouvernement? Par exemple, à l'ACDI, on a mis l'accent, ces dernières années, sur la production de nourriture et le développement agricole. Vous sentez-vous obligés, en raison de cette politique gouvernementale, d'accorder plus de prêts destinés à ce genre de développement?

M. Ballachey: Je dois dire que là où l'ACDI consent des prêts et encourage le développement, les banques canadiennes n'interviennent pas, parce qu'il s'agit de cas d'assistance et que nous ne sommes pas des organismes d'aide. Mais lorsqu'il y a un projet agricole rentable, nous sommes prêts à prêter de l'argent, et nous l'avons fait;

M. Stewart (Cochrane): Les banques canadiennes ne prêtent qu'aux pays reconnus par le Canada au point de vue diplomatique? Par exemple, consentez-vous des prêts à l'Afrique du Sud-Ouest, au Transkei par exemple, c'est un nouveau pays, ou à la Rhodésie?

M. Ballachey: Certainement pas à la Rhodésie.

M. Toten: Vous pouvez être certain que nous respectons toutes les lois canadiennes en ce qui concerne les transactions avec d'autres pays.

M. Ballachey: Et les lois internationales également.

M. Stewart (Cochrane): Je ne pense pas que la loi canadienne interdise à quiconque de prêter de l'argent dans un pays avec lequel nous n'avons pas de relations diplomatiques—sauf lorsqu'il y a un embargo, comme en Rhodésie.

M. Ballachey: S'il y a un embargo, comme en Rhodésie, nous le respectons et nous respectons également les politiques du gouvernement canadien. Je crois que nous avons consenti de

[*Text*]

North Korea, unfortunately. We have not been paid very much. I should not get into specific countries.

Mr. Stewart (Cochrane): Specifically, are you involved in Southwest Africa?

Mr. Ballachey: To my knowledge we are not.

Mr. Stewart (Cochrane): Some Canadian firms are, and I am wondering if . . .

Mr. Toten: I am not aware of any loans by any bank to Southwest Africa.

Mr. Ballachey: I am not aware of any involvement by any Canadian banks, but I may be wrong. We do not always know what our competition are involved in.

Mr. Stewart (Cochrane): I had thought the Bank of Montreal was.

Mr. Toten: In Southwest Africa?

Mr. Stewart (Cochrane): I had thought so, but perhaps it is only in South Africa.

Mr. Toten: I am not aware of any, but that does not prove anything because there is an awful lot on our books. But I am not aware of any.

Mr. Stewart (Cochrane): Thank you.

The Chairman: Gentlemen, I thank you very much on behalf of the Committee and on my behalf.

Mr. Toten: Thank you for your nice reception. It was nice to be of help if possible.

Mr. Ballachey: Yes. I would like to thank you and the Committee for having us here.

The Chairman: We shall send you a copy of our report.

[*Translation*]

très petits prêts à la Corée du Nord, malheureusement. Nous n'avons pas été très bien payés. Je ne devrais pas parler de pays précis.

M. Stewart (Cochrane): Plus précisément, faites-vous affaire avec l'Afrique du Sud-Ouest?

M. Ballachey: A ma connaissance, non.

M. Stewart (Cochrane): Certaines sociétés canadiennes le font, et je me demande si . . .

M. Toten: Je n'ai jamais eu connaissance d'un prêt consenti par une banque à l'Afrique du Sud-Ouest.

M. Ballachey: Je n'ai pas eu connaissance de transactions effectuées par des banques canadiennes, quelles qu'elles soient, mais je suis peut-être dans l'erreur. Nous ne savons pas toujours ce que nos concurrents font.

M. Stewart (Cochrane): Je pensais que la Banque de Montréal y faisait des transactions.

M. Toten: En Afrique du Sud-Ouest?

M. Stewart (Cochrane): Je le pensais, mais peut-être est-ce seulement en Afrique du Sud.

M. Toten: Je ne suis pas au courant, mais cela ne prouve rien, parce que nos affaires sont tellement nombreuses. Mais je n'ai pas eu connaissance d'un cas de ce genre.

M. Stewart (Cochrane): Merci.

Le président: Messieurs, je vous remercie au nom du Comité et en mon nom personnel.

M. Toten: Merci de nous avoir si bien accueillis. Nous sommes heureux d'avoir pu vous être utiles, si possible.

M. Ballachey: Oui. Je voudrais vous remercier, vous et le Comité, de nous avoir invités.

Le président: Nous vous enverrons un exemplaire de notre rapport.

[*Text*]

North Korea, unfortunately. We have not been paid very much. I should not get into specific countries.

Mr. Stewart (Cochrane): Specifically, are you involved in Southwest Africa?

Mr. Ballachey: To my knowledge we are not.

Mr. Stewart (Cochrane): Some Canadian firms are, and I am wondering if...

Mr. Totem: I am not aware of any loans by any bank to Southwest Africa.

Mr. Ballachey: I am not aware of any involvement by any Canadian banks, but I may be wrong. We do not always know what our competition are involved in.

Mr. Stewart (Cochrane): I had thought the Bank of Montreal was.

Mr. Totem: In Southwest Africa?

Mr. Stewart (Cochrane): I had thought so, but perhaps it is only in South Africa.

Mr. Totem: I am not aware of any, but that does not prove anything because there is an awful lot on our books. But I am not aware of any.

Mr. Stewart (Cochrane): Thank you.

The Chairman: Gentlemen, I thank you very much on behalf of the Committee and on my behalf.

Mr. Totem: Thank you for your nice reception. It was nice to be of help if possible.

Mr. Ballachey: Yes, I would like to thank you and the Committee for having us here.

The Chairman: We shall send you a copy of our report.

[*Translation*]

très petits prêts à la Corée du Nord, malheureusement. Nous n'avons pas été très bien payés. Je ne devrais pas parler de pays précis.

M. Stewart (Cochrane): Plus précisément, faites-vous affaire avec l'Afrique du Sud-Ouest?

M. Ballachey: A ma connaissance, non.

M. Stewart (Cochrane): Certaines sociétés canadiennes le font, et je me demande si...

M. Totem: Je n'ai jamais eu connaissance d'un prêt consenti par une banque à l'Afrique du Sud-Ouest.

M. Ballachey: Je n'ai pas eu connaissance de transactions effectuées par des banques canadiennes, quelles qu'elles soient, mais je suis peut-être dans l'erreur. Nous ne savons pas toujours ce que nos concurrents font.

M. Stewart (Cochrane): Je pensais que la Banque de Montréal y faisait des transactions.

M. Totem: En Afrique du Sud-Ouest?

M. Stewart (Cochrane): Je le pensais, mais peut-être est-ce seulement en Afrique du Sud.

M. Totem: Je ne suis pas au courant, mais cela ne prouve rien, parce que nos affaires sont tellement nombreuses. Mais je n'ai pas eu connaissance d'un cas de ce genre.

M. Stewart (Cochrane): Merci.

Le président: Messieurs, je vous remercie au nom du Comité et en mon nom personnel.

M. Totem: Merci de nous avoir si bien accueillis. Nous sommes heureux d'avoir pu vous être utiles, si possible.

M. Ballachey: Oui. Je voudrais vous remercier, vous et le Comité, de nous avoir invités.

Le président: Nous vous enverrons un exemplaire de notre rapport.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 8

Tuesday, May 3, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 8

Le mardi 3 mai 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

RESPECTING:

WITNESSES:

(See back cover)

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

CONCERNANT:

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

WITNESSES—TÉMOINS

From the Royal Bank:

Mr. Frank G. Ballachey—Regional Manager, Export Financing;

Dr. R. Senkiw—Senior Economist, International Economics.

From the Bank of Montreal:

Mr. Jack Toten—Vice-President and Chief Economist.

De la Banque Royale:

M. Frank G. Ballachey—directeur régional, Financement de l'exportation;

Dr. R. Senkiw—économiste principal, Économie internationale.

De la Banque de Montréal:

M. Jack Toten—vice président et économiste en chef.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 8

Tuesday, May 3, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 8

Le mardi 3 mai 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

---

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

25588—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Anderson
Breau
Brewin
Fairweather
Johnston
MacDonald (*Egmont*)
Parent
Ritchie
Roche
Rondeau
Stanbury
Stewart (*Cochrane*)—(14)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

Tuesday, May 3, 1977:

Mr. Ritchie replaced Mr. McKenzie.

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

Conformément à l'article 65(4)*b*) du Règlement

Le mardi 3 mai 1977:

M. Ritchie remplace M. McKenzie.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 3, 1977
(8)

[*Text*]

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 8:14 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Breau, Fairweather, Parent, Prud'homme, Ritchie, Roche, Stanbury and Stewart (*Cochrane*).

Witnesses: From the Department of Finance: Mr. D. A. Hilton, Director, International Programme Division. *From the Canadian International Development Agency:* Mr. Domingos Donida, Director, Policy Analysis Division.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 9:40 o'clock p.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 3 MAI 1977
(8)

[*Traduction*]

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 20 h 14 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Breau, Fairweather, Parent, Prud'homme, Ritchie, Roche, Stanbury et Stewart (*Cochrane*).

Témoins: Du ministère des Finances: M. D. A. Hilton, directeur, Division des programmes internationaux. *De l'Agence de développement international:* M. Domingos Donida, directeur, Direction de l'analyse de la politique.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars, fascicule nº 1*).

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 21 h 40, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-committee

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

Le mardi 3 mai 1977

• 2014

[*Text*]

Le président: Messieurs, nous allons reprendre notre séance d'étude afin d'écrire notre rapport sur le développement international.

• 2015

Au début de mes remarques, je voudrais répéter ce que j'ai fait à la dernière réunion, c'est-à-dire offrir à notre greffier nos plus sincères condoléances à l'occasion du décès de sa mère. Nous l'avons fait en son absence, mais je tiens à le refaire en sa présence, et lui dire combien nous sommes attristés.

Avant de commencer, j'aimerais vous annoncer que . . . to announce to you that Thursday afternoon, it is an informal meeting but it is an important one in my evaluation, as you know. I have decided, because I think I am allowed to do so, that we will have a special meeting that has nothing to do with our order of reference, but it is an unofficial meeting to receive Mr. Vladimir Bukovsky who, as you know, was released from a Soviet prison sometime in January in exchange for Mr. Louis Corvalan, the Secretary General of the Chilean Communist Party who had been in prison in Chile.

The gentleman is in Canada and I have been asked if I would receive him. According to the policy that I have announced to you earlier, in all fairness anyone who wants to meet a member of the permanent Committee on External Affairs and National Defence, regardless of where they stand, if we could find the time and the room and the facilities, we would do so. So accordingly those of you who are present tonight are kindly invited. You have already received an invitation in your office.

Tonight we proceed and we will terminate calling special witnesses, and we have from the Department of Finance and from CIDA two gentlemen, Mr. D. A. Hilton, Director, International Program Division, who is going to make a short statement, and from CIDA I am sure someone with whom you are highly familiar. If not you will be after hearing from him if you wish to question him, Mr. Domingos Donida, Director of the Policy Analysis Division from CIDA. So without any more comments, I invite you to indicate to me your willingness to question the witnesses tonight according to the usual practice. I will invite Mr. Hilton, Director of the International Program Division, Department of Finance, to make a short statement.

Mr. D. A. Hilton (Director, International Program Divison, Department of Finance): Thank you, Mr. Chairman and gentlemen. The Department of Finance is pleased to have this opportunity to appear before the subcomittee on what we know has been an issue that has gathered a lot of attention, the question of indebtedness of developing countries.

As you are no doubt aware, the Department of Finance and the division with which I am associated has participated in formulating the Canadian government's position with regard to the debt question as it is being negotiated at the conference on international co-operation, the CIEC conference in Paris.

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

Tuesday, May 3, 1977

[*Translation*]

The Chairman: Gentlemen, let us resume our study session preparatory to the writing of our report on international development.

At the outset of my remarks, I would like to repeat what I said at our last meeting. I would like to offer our most sincere sympathy to our Clerk who has just lost his mother. We did so when he was away but I think we wanted to tell him directly how we share his sorrow.

Before we start, I would like . . . vous annoncer que jeudi après-midi le Comité se réunira à titre officieux et, à mon avis, il s'agit d'une réunion particulièrement importante. Cette réunion n'est pas prévue dans le cadre de notre mandat; il s'agit d'une réunion officieuse au cours de laquelle nous recevrons M. Vladimir Bukovsky, qui, comme vous le savez, a été libéré d'une prison soviétique en janvier en échange de M. Louis Corvalan, secrétaire général du Parti communiste chilien qui était lui emprisonné au Chili.

M. Bukovsky se trouve actuellement au Canada et on m'a prié de le recevoir. Par conséquent, j'ai décidé de prendre les mesures nécessaires pour lui permettre de rencontrer les membres du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale. Vous êtes cordialement invités à cette réunion. Je pense d'ailleurs que vous avez déjà reçu une invitation à votre bureau.

Ce soir, nous terminons l'audition des témoins et nous recevons des représentants du ministère des Finances et de l'ACDI, d'une part M. D. A. Hilton, directeur, Division des programmes internationaux, qui fera une brève déclaration et, d'autre part, M. Domingos Donida, directeur de l'Analyse des politiques de l'ACDI. Je suis certain que vous connaissez déjà M. Donida. Je ne ferai pas d'autres commentaires, je prendrai seulement les noms de ceux qui ont l'intention de poser des questions aux témoins. J'invite donc M. Hilton, directeur de la Division des programmes internationaux du ministère des Finances, à faire une brève déclaration.

M. D. A. Hilton (Directeur, Division des programmes internationaux, ministère des Finances): Merci monsieur le président, merci messieurs. Le ministère des Finances est heureux de comparaître devant le sous-comité à propos d'une question qui a suscité un profond intérêt, soit la question de l'endettement des pays en voie de développement.

Vous savez sans doute que le ministère des Finances et la division avec laquelle je suis associé ont participé à la formulation de la politique du gouvernement canadien à propos de la question de l'endettement qui fait actuellement l'objet de négociations à la Conférence sur la coopération économique

[*Texte*]

We have participated actively over the last 18 months both in the CIEC and in the associated work at the OECD.

Debt is the mechanism which provides the financing that encourages the development of major investment programs that local savings in developing countries cannot support. As a temporary expedient to bridge short-run dislocations in the country's balance of payments, debt can be essential. It is essential not only to developing countries but to all countries.

The central bank of Brazil has published perhaps the most sophisticated developing country justification of heavy foreign debt, and it argued that it allowed that country to develop faster, increase local savings, and actually reduce its relative dependence on the vagaries of foreign capital flows. External debt does nevertheless generate different types of problems for many borrowing countries. It can create a variety of financial problems, and on a national basis the most acute indication of these problems is liquidity crisis in a country's balance of payments.

• 2020

The debt problem is often not one of being unable to service current debt obligations but one of liquidity crisis in a developing country's balance of payments. This liquidity crisis may result from a number of different factors, of which balance of trade deficits, capital flight and domestic public expenditures are three. It is sometimes easier for a developing country to point the finger at debt service as the major factor in a deteriorating balance of payments situation, rather than adjusting internal economic policies or alleviating the other factors that contribute to their current account deficits. In some cases, therefore, it is not a solution to provide economic assistance to a developing country to alleviate its debt service obligations; rather, the problem must be solved in a way that addresses the internal as well as the external factors. On the basis of the evidence available, it would appear there is really no global debt problem as such in the sense that there is an imminent default by many developing countries. That includes even the poorest of them, although since 1973, as you are no doubt aware, the non-oil-producing developing countries have been experiencing increasing pressure on their balance of payments.

When discussing the indebtedness of developing countries it is important to distinguish the categories, as the policy actions differ depending on the categories. It is estimated that about 70 per cent of the outstanding debt of the developing world is in the form of commercial credit, and this is concentrated in about 20 countries. It is difficult to get accurate data on the amount or the terms of this debt, partly because of the confidentiality that surrounds the private placements and also because of the weakness of the international reporting system. The other category is official debt, but it is important to note that the term "official debt" or "government-to-government debt" includes export credit financing and other flows which are not concessional in nature. Much of the data recorded by the World Bank, which has the major reporting system, and by

[*Traduction*]

internationale, la CCEI. Cette conférence se déroule actuellement à Paris. Au cours des 18 derniers mois, nous avons travaillé activement dans le cadre de la CCEI et aussi avec l'OCDE.

L'endettement est un mécanisme qui favorise la mise en œuvre de programmes d'investissements importants dans les pays en voie de développement et dont l'épargne locale ne peut assurer la réalisation. L'endettement peut être essentiel dans la mesure où il s'agit d'un expédient temporaire qui permet de pallier certains problèmes de balance des paiements. L'endettement est très important non seulement pour les pays en voie de développement mais aussi pour tous les autres pays.

C'est peut-être la Banque centrale du Brésil qui a le mieux justifié pourquoi les pays en voie de développement devaient s'endetter massivement. Elle a montré que l'endettement permettait aux pays de se développer plus rapidement, favorisait l'épargne locale et permettait à ces mêmes pays de dépendre moins des fluctuations du financement étranger. Cependant, la dette extérieure engendre différents problèmes pour maints pays emprunteurs. Divers problèmes d'ordre financier peuvent se poser et, pour un pays, le plus préoccupant est le manque de liquidités qui lui permettraient d'assurer l'équilibre de sa balance des paiements.

Ce n'est pas tant le problème du financement de l'intérêt de la dette qui se pose. Le manque de liquidités peut être dû à divers facteurs comme le déficit de la balance commerciale, la fuite des capitaux et les dépenses publiques. Il est parfois facile pour un pays en voie de développement de prétendre que c'est le financement de l'intérêt de la dette qui provoque essentiellement le déséquilibre de la balance des paiements, alors que ce sont les politiques économiques internes ou d'autres facteurs qui entraînent un déficit des comptes courants. Par conséquent, ce n'est pas toujours une solution que d'aider un pays en voie de développement à acquitter l'intérêt de sa dette; en fait, il faudrait résoudre tant les problèmes internes que les problèmes externes. D'après les renseignements dont nous disposons, il ne semble pas qu'il y ait un problème global de l'endettement. Il ne semble pas que les pays en voie de développement soient sur le point d'être en position de défaut de paiement. Cela vaut d'ailleurs pour les plus pauvres d'entre eux bien que, depuis 1973, comme vous le savez sans aucun doute, les pays en voie de développement non producteurs de pétrole ont été confrontés à des problèmes de balance de paiements particulièrement préoccupants.

Il importe de faire la distinction entre les diverses catégories de pays en voie de développement quand on parle du problème de l'endettement parce que les mesures à prendre varient suivant les catégories. On estime que 20 pays en voie de développement se partagent 70 p. 100 environ de la dette en souffrance, sous forme de crédit commercial. Il est difficile d'obtenir des renseignements précis sur les montants de la dette et ses modalités de remboursement, en raison du secret qui entoure les placements du secteur privé et des insuffisances du système de renseignements au niveau international. Il faut tenir compte aussi de la dette officielle mais il importe de noter que cette expression «dette officielle» ou «dette entre gouvernements» recouvre le crédit à l'exportation et d'autres formes de financement qui ne sont pas assorties de conditions de faveur.

[*Text*]

other data sources, list official debt only and do not disaggregate between these two important subcategories.

The IBRD, in looking at nonconcessional official debt, uses three classifications: low income, which is less than $200 per capita GNP; the middle income countries, which is $200 to $375 per capita GNP; and the higher income countries, which are greater than $375 per capita. I believe Mr. Drake, when he appeared before the Committee, was using the World Bank classification; the global figures he presented came from their reporting system. The breakdown on debt servicing problems of each of these categories shows a wide diversity of both causes and effects for the debt problem. The conclusion of any economic analysis of developing country indebtedness is that no solution to the problems faced by the developing countries because of indebtedness is to be found through a global formula.

Many of the lower income countries, which rely primarily on concessional economic assistance, have a limited scope for improving their current account positions in the medium term, and are likely to require considerably larger inflows of concessional financing together with the measures to alleviate the reverse flows of service payments on their current accounts. For the middle and the higher income countries, however, those that have relied on a combination of commercial and long-term borrowing, the avoidance of debt servicing problems requires a different policy mix, and it is a combination of external short-term financing and domestic adjustment measures to bring their current account deficits to levels sustainable over the medium term. Measures are also required to attract additional inflows of longer-term capital. A number of the middle and higher income countries could probably benefit from more careful external debt management policies. For all of the developing countries, careful and continuous monitoring of the balance of payments in external debt situations is rendered even more necessary by the pressures that we have seen in the global economy in the recent past.

I think I am repeating to a large degree what was said by Mr. Drake, the executive director of the World Bank, and by the representatives from the Canadian Banking industry who were before you in the last weeks. They referred to the efficacy of a case-by-case approach when looking at an indebtedness problem. Their statements, I am sure, were based on an appreciation of what maximizes the benefits to both creditors and debt-holders alike is that it recognizes the importance of the differentiation of problems and does not discriminate or penalize those countries that manage their debt efficiently.

• 2025

I would also like to say a few words about the CIEC. The CIEC started in 1975 and in the early meetings the developing countries put forward a set of demands with regard to debt,

[*Translation*]

La Banque mondiale, qui dispose de l'un des plus importants systèmes d'information et d'autres sources ne parle que de la dette officielle et ne fait pas de distinction entre ces deux sous-catégories importantes.

En ce qui concerne la dette officielle, qui n'est pas assortie de conditions de faveur, la BIRD distingue entre trois catégories: les pays à faible revenus, moins de $200 par habitant, les pays à revenus moyens, de $200 à $375 par habitant et les pays à revenus élevés, plus de $375 par habitant. Quand il a comparu devant le Comité, je pense que M. Drake a utilisé la classification de la Banque mondiale; les chiffres globaux qu'il nous a fournis étaient tirés des rapports de la Banque mondiale. Les problèmes qui se posent à chacune de ces catégories en matière de paiement de l'intérêt de la dette sont fort divers. Ainsi, il n'est pas possible de définir une formule d'ensemble pour résoudre les problèmes d'endettement des pays en voie de développement.

Beaucoup des pays à faibles revenus qui dépendent essentiellement de l'aide économique assortie de conditions de faveur auront des difficultés à améliorer leur situation, à moyen terme, en ce qui concerne les comptes courants. Il est probable qu'ils auront besoin encore plus de ce financement assorti de conditions de faveur et il faudra prendre des mesures à leur intention en ce qui concerne le paiement des intérêts, qui est préjudiciable à la situation de leur compte courant. En ce qui concerne les pays à revenus moyens et élevés, ceux qui dépendent des crédits commerciaux et des emprunts à long terme, il faudra prendre des mesures différentes en ce qui concerne l'acquittement des intérêts sur la dette. Il faudra prendre des mesures relatives au financement extérieur à court terme et des mesures relatives à l'ajustement interne de façon à ce que le déficit des comptes courants de ces pays ne soit par trop aggravé. Il sera également nécessaire de prendre des mesures pour attirer d'autres capitaux à long terme. Si les politiques de gestion de la dette externe étaient mieux élaborées, un certain nombre de pays à revenus moyens et élevés se trouveraient en meilleure situation. Cependant, il est nécessaire de continuer à surveiller la situation de la balance des paiements de tous les pays en voie de développement qui ont une dette extérieure, en tenant compte des pressions qui se sont fait sentir dans l'économie mondiale récemment.

Je ne fait que répéter, je pense, ce que M. Drake, le Directeur exécutif de la Banque mondiale et les représentants de la Banque au Canada vous ont déclaré au cours des dernières semaines. Ils ont déclaré que, pour résoudre le problème de la dette, il fallait s'intéresser à chaque cas particulier. Je suis certain qu'ils tenaient compte des intérêts des créanciers comme de ceux des débiteurs et qu'ils estimaient important de faire la distinction entre les divers problèmes qui se posent et de ne pas faire de discrimination à l'égard des pays qui gèrent leur dette de façon efficace.

J'aimerais dire quelques mots à propos de la CCEI. Les premières réunions de la CCEI se sont déroulées en 1975 et, à cette occasion, les pays en voie de développement avaient

[*Texte*]

and which can be briefly summarized as follows: the provision of debt relief for official obligations in the form of a moratorium on interest, or amortization payments due from what are classified as the "MSA" countries, the most seriously affected countries, and a forgiveness of principal for the least developed economies, the developing land-locked and the developing island economies. The second demand was that commercial debt of interested developing countries should be consolidated and payments rescheduled over a period of up to 25 years.

These demands, which emanated from the Manila Declaration, were formulated by the developing countries prior to UNCTAD IV at Nairobi last year and have not as yet really been subject to detailed negotiations within the CIEC. It is interesting to note that at last year's IMF/IBRD meetings the Ministers of Finance of the group of 24—that is, the developing-country nations—did not endorse the demands that had been put in front of the CIEC.

The developed countries have traditionally taken the view that any automatic restriction of debt service was harmful and that automaticity with regard to negotiations would provide a misallocation of scarce resources, particularly resource transfers from aid budgets. It has been on that basis that the industrialized countries participating in the CIEC have proposed aid to provide a more flexible framework for alleviating debt-servicing problems but on an individual basis within the context of a multilateral framework. This multilateral framework, which is the aid consortium mechanism which, for the most part, is led by the World Bank and the so-called "Paris Club" which is a multilateral negotiation for debt relief, has provided for orderly arrangements in resolving debt difficulties in the past. Their aim has been to give reasonable assurances to the debt country that it will be able to resume its development efforts.

None of this is to say that we are living in a perfect world nor that this world cannot be improved, but it is important that the existing international payment system and financial markets remain relatively stable if the economic objectives of the developing world and the developed world are to be realized.

The economic situation in a few of the developing countries, especially the least developed, has teetered on the brink for many years. There are also a few middle- and upper-income developing countries which, due to either bad management or bad luck, or both, have experienced critical balance-of-payment crises over the past three years. It seems probable that there will be increased pressures to provide help for countries that find themselves facing short-term balance-of-payments problems, but it should be noted that there is already in place a number of mechanisms, some of which are newly created, to deal with these problems particularly IMF credit facilities, including the compensatory financing facility which was designed specifically for such a role.

For the poorest countries, more liquid forms of transfers and more concessional aid would be of major assistance alleviating their balance-of-payments pressures. In this framework debt

[*Traduction*]

formulé un certain nombre de revendications à propos de l'endettement que l'on pourrait résumer comme suit: ils ont demandé un moratoire sur les intérêts ou des paiements d'amortissement pour ce qu'on appelle les pays les plus gravement touchés. Ils ont également demandé que l'on supprime le remboursement du principal à l'intention des pays les moins développés, notamment les pays sans littoral et les pays insulaires. Dans le cadre de la deuxième revendication, on proposait de consolider la dette commerciale des pays en voie de développement sur une période de 25 ans.

Les pays en voie de développement avaient formulé ces recommandations, qui découlent de la déclaration de Manille, avant la Conférence de la CNUCED qui s'est déroulée à Nairobi l'année dernière (CNUCED 4). Elles n'ont pas fait l'objet de négociations précises à la CCEI. Signalons que l'année dernière, dans le cadre des réunions du FMI/BIRD, les ministres des Finances du groupe des 24, c'est-à-dire les pays en voie de développement, n'ont pas appuyé les revendications formulées à la CCEI.

Les pays industrialisés ont toujours pensé qu'il ne convenait pas de réduire automatiquement l'intérêt à payer sur la dette et qu'une telle mesure entraînerait une mauvaise distribution des crédits, déjà limités, de l'aide internationale. C'est pour cette raison que les pays industrialisés participant à la CCEI ont proposé la création d'un cadre moins rigide qui permettrait de simplifier les problèmes de paiements des intérêts sur les dettes. Ils ont cependant proposé que ces mesures soient prises à l'égard de cas particuliers à l'intérieur du cadre multilatéral. Ce cadre multilatéral a été établi par la Banque mondiale et ce qu'on appelle le «Club de Paris», groupe qui négocie l'allègement de la dette. L'an passé, on a pu ainsi prendre certaines mesures qui ont permis de résoudre le problème de l'endettement. On a voulu assurer aux pays endettés qu'ils pourraient déployer de nouveaux efforts de développement.

Je ne veux pas dire que nous vivons dans un monde parfait ou que ce monde ne peut pas être amélioré, mais il importe que les systèmes de paiements internationaux et les marchés financiers actuels restent relativement stables si l'on veut atteindre les objectifs que se sont fixés d'un commun accord les pays en voie de développement et les pays industrialisés.

Depuis plusieurs années, la situation économique de certains pays en voie de développement, notamment ceux du quart monde, est particulièrement précaire. Certains pays en voie de développement à revenus moyens et élevés ont connu de graves problèmes de balance des paiements au cours des trois dernières années en raison d'une mauvaise gestion financière, ou de la malchance, ou encore des deux. Il semble qu'il y aura de plus en plus de pressions pour aider les pays faisant face à des problèmes de balance des paiements mais il faut noter que l'on a déjà créé un certain nombre de mécanismes qui permettront de résoudre ces problèmes. Je pense notamment aux facilités de crédit du FMI et aux fonds de financement compensatoire qui a été créé à cette fin.

Pour résoudre les problèmes de balance des paiements des pays les plus pauvres, il sera nécessaire de fournir une aide assortie de conditions de faveur et de procéder à des transferts

[*Text*]

renegotiations should not be ignored but neither should they be confused with policies and programs designed to transfer additional resources to the developing world.

Thank you.

Le président: Merci, monsieur Hilton. The first questioner tonight will be the member for Edmonton-Strathcona.

Mr. D. Roche (Edmonton-Strathcona): I pass.

The Chairman: Our lost son returned from very important work on the Council of Europe, Mr. Herb Breau, the member for Gloucester in New Brunswick, will be the first questioner.

Mr. Breau: I must correct Mr. Chairman; it was the Parliamentary Assembly of the Council of Europe. I am not yet . . .

• 2030

The Chairman: I wanted you to have the pleasure of correcting me.

Mr. Breau: Something struck me, Mr. Chairman, that the witness mentioned as he concluded his statement. He says that:

> There exists already a number of mechanisms to deal with these problems.

He is referring to problems that developing countries have with servicing or paying their debts. These merchanisms, as you say, exist in the IMF. I am aware of the special compensatory setup for oil, the so-called net.

Mr. Hilton: Yes, the CFF, sir.

Mr. Breau: But I read not long ago that that was not working very well any more, the compensatory financing, CFF compensatory, or whatever you call it.

Mr. Hilton: It is called the Compensatory Financing Facility.

Mr. Breau: Well, how much money have they got in that? Last week in Washington there was a meeting of the International Monetary Fund where there was discussion about setting up a certain amount. Was it $35 billion?

Mr. Hilton: Yes.

Mr. Breau: They did not call it a net this time, but is this the CFF?

Mr. Hilton: But it is in addition to the same kind of facility.

Mr. Breau: But is this what you mean by the CFF?

Mr. Hilton: No, the CFF is already in place. It was put together two years ago, to a large degree funded by contributions not only from industrialized countries but also from OPEC countries for the first time, and it was made available to all members of the IMF who were experiencing shortfalls

[*Translation*]

de liquidités. Il ne faut donc pas ignorer les problèmes que pose la renégociation de la dette mais il ne faut pas non plus confondre ces problèmes avec les politiques et les programmes visant à transférer des ressources supplémentaires vers les pays en voie de développement.

Je vous remercie.

The Chairman: Thank you Mr. Hilton. C'est le député d'Edmonton-Strathcona qui interviendra le premier.

M. D. Roche (Edmonton-Strathcona): Je cède ma place.

Le président: Le fils prodigue du Comité, M. Herb Breau, député de Gloucester (Nouveau-Brunswick), revient tout juste du Conseil de l'Europe où il a participé à des travaux importants et il sera donc le premier à poser des questions.

M. Breau: Monsieur le président, je dois faire une correction; il s'agissait du Parlement du Conseil de l'Europe. Je ne suis pas encore . . .

Le président: Je voulais justement vous donner le plaisir de me corriger.

M. Breau: Une phrase qu'a dite le témoin à la fin de sa déclaration m'a beaucoup frappé. Il disait ceci:

> . . . on a déjà créé un certain nombre de mécanismes qui permettront de résoudre ces problèmes.

S'agit-il des problèmes que pose aux pays en voie de développement le remboursement de la dette ou des intérêts? Il est vrai que ces mécanismes existent au sein du FMI, et je sais qu'on a créé un fonds compensatoire spécial pour le pétrole.

M. Hilton: Oui, il s'agit du fonds de financement compensatoire.

M. Breau: J'ai lu il y a quelques temps que ce fonds compensatoire, je crois que vous l'appelez ainsi, ne fonctionnait pas très bien.

M. Hilton: Il s'appelle le fonds de financement compensatoire.

M. Breau: Quel est le montant de ce fonds? Le Fonds monétaire international s'est réuni la semaine dernière à Washington et a mentionné un certain montant. Il s'agissait de 35 milliards de dollars je crois?

M. Hilton: Oui.

M. Breau: Ils n'ont pas dit qu'il s'agissait d'un montant net à ce moment-là, mais s'agit-il du fonds de financement compensatoire?

M. Hilton: Il s'agit d'une adjonction à un fonds du même genre.

M. Breau: Mais s'agit-il du fonds de financement compensatoire?

M. Hilton: Non, ce fonds existe déjà. Il a été créé il y a deux ans, et non seulement les pays industrialisés, mais aussi, pour la première fois, les pays de l'OPEP y contribuent. Tous les membres du FMI ayant des difficultés à cause d'un fléchisse-

[*Texte*]

because of decreasing export losses and creating balance of payments pressure.

If my memory serves me correctly, there was about $2.5 billion of borrowing off that facility last year, which is a fairly considerable amount of money in the transfer. It has been used—and I think I may have the data here—by about 12 to 15 countries, not all of whom have been developing countries, by the way, on a relatively short-term basis for their borrowing.

What has been proposed now within the framework of the IMF is an extension of these compensatory finance facilities. There has not been firm agreement with respect to the amount or the mechanism, and to some degree I think the final shape of an extension of a credit facility in the IMF will be dependent on the outcome of the CIEC, because there have been proposals linked not with indebtedness but with respect to the financing of commodity trade that could well shape exactly what additional credit facilities are available within the IMF.

Mr. Breau: So I take it that this new $35 billion fund that was talked about . . .

Mr. Hilton: The jargon for it, sir, is the Witteven Proposal.

Mr. Breau: What does that mean?

Mr. Hilton: That is the name of the managing director of the fund.

Mr. Breau: Would this be in addition to the CFF?

Mr. Hilton: Yes, it would.

Mr. Breau: And it would be in addition to whatever the oil buffer now plays, or the oil net, whatever it was?

Mr. Hilton: Yes.

Mr. Breau: is it correct to assume that the developing countries up to now, with regard to any mechanisms or any organizations that would look into this globally on a case-by-case basis, feel that the IMF, because of its particular power structure, where some countries have obviously more influence and more statutory power, or more legal power in the IMF than, say, in UNCTAD or maybe CIEC or something, would rather have an agreement of the developed world and the developing world outside the IMF to deal with these kinds of problems, whether they are global or on a case-by-case basis?

Mr. Hilton: Well, the borrowing facilities of the fund under the compensatory finance are somewhat apart from the normal credit facilties that are available in the fund, in which the classic role of the IMF was to finance balance of payment adjustments for its members and the further your borrow—And your borrowing power to a large degree was regulated by your contributions to the fund—the more conditions or conditionality attached to it. There has been reluctance on the part of some developing countries to go into the IMF, to borrow up to the full amount of their drawing rights under the fund, because of the conditionality. To a degree, this has been, I think, caused by questions on the part of the borrower that the fund may not be sympathetic to the difficulty of balance of

[*Traduction*]

ment de leurs exportations ou d'une balance des paiements précaire peuvent y avoir recours.

Si ma mémoire m'est fidèle, on a emprunté $2.5 milliards de ce fonds l'an dernier, c'est-à-dire un transfert assez considérable. Douze à quinze pays, non pas tous des pays en voie de développement, y ont contracté des emprunts à court terme.

On propose maintenant une extension au sein du FMI de ce fonds de financement compensatoire. Aucune entente définitive n'est intervenue pour l'instant au sujet du montant ou du mécanisme nécessaire, et je crois que dans une certaine mesure la nature des facilités de crédit offertes par le FMI dépendra du résultat de la CCEI. En effet, certaines propositions ne portaient pas sur l'endettement, mais plutôt sur le financement du commerce des matières premières et ces derniers pourraient fort bien donner leur forme finale aux facilités de crédit supplémentaires qui seront offertes par le FMI.

M. Breau: Je suppose donc que ce nouveau fonds de $35 milliards dont on a parlé . . .

M. Hilton: Il s'appelle officiellement la proposition Witteven.

M. Breau: Qu'est-ce que cela veut dire?

M. Hilton: C'est le nom de l'administrateur du Fonds.

M. Breau: Il s'agirait d'un autre Fonds en plus des fonds de financement compensatoire?

M. Hilton: C'est exact.

M. Breau: Et cela viendrait s'ajouter aux stocks régulateurs pour le pétrole?

M. Hilton: Oui.

M. Breau: En ce qui a trait à tout organisme ou à toute institution qui étudierait le cas de chaque pays en particulier, les pays en voie de développement préféreraient-ils que les pays industrialisés et les pays en voie de développement concluent une entente à l'extérieur du FMI pour résoudre ce genre de problèmes, étant donné la composition du FMI, où certains pays ont évidemment plus d'influence et plus de pouvoir juridique qu'au sein d'autres organisations comme CNUCED ou peut-être même la CCEI?

M. Hilton: Le mécanisme d'emprunt existant aux termes du fonds de financement compensatoire est quelque peu différent de celui existant d'après les facilités normales de crédit offertes par le FMI qui avait traditionnellement pour rôle d'aider ses membres à équilibrer leur balance des paiements et plus on emprunte . . . et le niveau des emprunts ainsi que les conditions assorties à ces emprunts dépendaient dans une grande mesure des contributions de chaque pays au Fonds. Certains pays en voie de développement n'ont pas voulu tirer parti de tous leurs droits de tirage spéciaux dans le FMI à cause justement des conditions assorties aux emprunts. Ceci provient du fait que l'emprunteur a l'impression que le Fonds ne comprend pas vraiment la difficulté qu'ont en particulier les pays en voie de

[*Text*]

payment adjustments, as it fits a developing country, as compared with the arrangements that are fairly well tried with respect to developed nations. To another degree, I think, it has been based on the subscription levels, which may not enable them to borrow enough that they think can get them over the balance of payments adjustment period, and, therefore, along with taking the conditionality, they are not going to be able to put their hands on enough resources to meet their problems.

• 2035

But, whether it really reflects a dissatisfaction with the fund and the fund's operation... I am not sure that is a fair appraisal of it. The compensatory financing facility that you referred to, and the extension of borrowing facilities within the IFM in recent years, have been made available expressly for the developing countries, and the conditionality does not apply to it. So, by and large, the requirements for developing countries to use the fund's resources are not as stringent as they are for a developed nation.

The fund has operated quite successfully really, not only with respect to a balance of payment adjustment for developed nations, but also for developing nations. It is a question, to some degree, not of representation, but of being able to accept that somebody from outside the country is going to say, "We think that you could be managing your affairs better".

Mr. Breau: I noticed that Mr. Drake, when he came before the Committee last week, mentioned that the total indebtedness of developing countries was about $165 billion in 1976; that was the medium and long-term foreign indebtedness. Maybe he dealt with this later on in his testimony, I have not had time to read it completely yet, but, do you know how much of that $165 billion would really be serious, in the sense that maybe they would be very close to default or very close to asking to reschedule? In other words, has the Department of Finance an estimate of the extent to which this $35 billion fund smooths out the problem?

Mr. Hilton: The first thing we have to do is look at it on a country-by-country basis. When we talk about $165 billion of foreign debt, which is a large amount of money, it does not all fall due in one year, it is extended over a considerable period of time.

Mr. Breau: That is what I mean by how...

Mr. Hilton: So the question is what are the immediate pressures with respect to balance of payments liquidity for a number of countries. That we really do not have; we do not have a danger list, for instance, of countries that are in imminent bankruptcy, if you wish to use that term. But we do know from our experience that the negotiations that we have gotten into—and you have to remember that most negotiations up to now, if we leave indebtedness problems, have not been matters of compensation, but of extending the repayment period—that making available another $35 billion of liquidity should be able to handle mutually any problem that you can foresee over the next four to five years.

[*Translation*]

développement à équilibrer leur balance des paiements, alors que les dispositions prises à l'égard des pays industrialisés avaient fait leurs preuves. Dans un certain sens aussi, étant donné que les emprunts sont proportionnels au niveau des contributions, ces pays craignaient de ne pouvoir emprunter assez d'argent pour parvenir à équilibrer leur balance des paiements, et par conséquent, puis que ces emprunts sont aussi assortis de conditions, ils ne pouvaient trouver assez de ressources pour faire face à leurs problèmes.

Cependant, je ne sais si on peut vraiment dire que ces pays ne sont pas satisfaits du fonctionnement du Fonds. Le fonds de financement compensatoire que vous avez mentionné, et les facilités de crédit supplémentaires offertes par le FMI ces dernières années, visent expressément les pays en voie de développement, et elles ne s'assortissent d'aucune condition. Donc, pour se servir des ressources du fonds, les pays en voie de développement ne sont pas tenus de satisfaire à des exigences aussi strictes que les pays développés.

En fait le Fonds a assez bien fonctionné, étant donné qu'il a contribué non seulement à équilibrer la balance des paiements des pays développés, mais aussi celle des pays en voie de développement. Il ne s'agit pas de la représentation au sein du FMI, mais de la possibilité pour ces pays d'accepter qu'un étranger vienne leur dire de mieux gérer leurs affaires.

M. Breau: Lorsque M. Drake a comparu devant le Comité la semaine dernière, il a mentionné que l'endettement total des pays en voie de développement se chiffrait à $165 milliards en 1976, c'est-à-dire les dettes à moyen et à long terme. Il a peut-être abordé ce sujet plus tard dans son témoignage, je n'ai pas eu le temps de le lire au complet, mais dans quelle mesure cet endettement pourrait-il devenir vraiment grave, certains pays pourraient-ils bientôt se trouver en défaut de paiement ou demander une consolidation de leur dette? Autrement dit, de l'avis du ministère des Finances, dans quelle mesure ce fonds de 35 milliards de dollars contribuera-t-il à résoudre le problème?

M. Hilton: Il faut tout d'abord étudier la situation de chaque pays en particulier. Nous parlons d'un endettement de $165 milliards à l'échelle mondiale, un montant considérable, mais toutes ces dettes ne viendront pas à échéance dans un an, elles sont échelonnées sur une période de temps assez longue.

M. Breau: C'est ce que je veux dire par...

M. Hilton: Il s'agit donc de savoir si un certain nombre de pays disposent de liquidités nécessaires pour faire face à leur balance des paiements. Nous n'avons pas de statistiques là-dessus, nous n'avons pas une liste par exemple des pays qui sont au bord de la faillite, si vous me permettez l'expression. Mais d'après les négociations auxquelles nous avons participé jusqu'à maintenant,... il faut vous rappeler que les négociations portaient non seulement sur l'endettement mais aussi sur le prolongement de la période de remboursement... en débloquant un montant supplémentaire de $35 milliards, on pourra faire face à tout problème qui pourra se présenter au cours des 4 ou 5 prochaines années.

[*Texte*]

• 2040

Mr. Breau: Canada's participation in that fund would be a half-a-million dollars? Is that correct?

Mr. Hilton: There has not been a burden-sharing but normally speaking our contributions into the fund are on a key basis and it works out to about 3.8 per cent, I believe, on fund subscriptions.

Mr. Breau: This is 3.8 per cent of $35 billion?

Mr. Hilton: It is hard to say because there will certainly be a concerted negotiation with respect to higher contributions from the OPEC countries this time. These are the countries that are in large balance of payments surplus position and there is a real effort, and an effort concomitant with this, to change the voting structure in the IMF to bring them into play. So there may be some adjustments.

Mr. Breau: And 3.5 per cent of $35 billion is how much?

Mr. Hilton: That is around half-a-million. About $600,000.

Mr. Breau: And the contribution is over how long a time?

Mr. Hilton: I really cannot tell you, sir. I have not seen the detailed proposals. They are usually payable over three or five years.

Mr. Breau: That is all for now, Mr. Chairman.

Le président: Merci, monsieur Breau.

The next is Mr. Gordon Fairweather, followed by the Honourable Bob Stanbury.

Mr. Fairweather.

Mr. Fairweather: This is not meant to be rude; it is just that I do not understand a word.

The Chairman: Just be yourself.

Mr. Fairweather: Yes, thank you—what!

You keep using the word "conditionality". Is that any different from "condition"?

An hon. Member: There is no such word.

Mr. Fairweather: No, no. We use it in "concessionality". It is the same, is it?

Mr. Hilton: It may be bad English, but it is the jargon of the fund—and it is conditions. It means that you have a right to do this if you comply with the following conditions—with the fund which was established at the end of the war under the Bretton Woods Agreement and very closely tied with the idea that they wanted to re-establish the openness of trading markets, the "conditionality" to draw down, to get the necessary financial aid to maintain the stability of your balance of payments. The conditionality was based, in the first instance, on not putting on trade restrictions or closing down your access to markets—that is the "conditionality". It was very much based on the Keynesian model that you kept an operating economy, and these are still the conditions of the . . .

Mr. Fairweather: I am a member of a profession that does the same thing with jargon and you might have to ask me some day about the jargon of the legal profession; So I really

[*Traduction*]

M. Breau: La participation du Canada à ce fonds s'éléverait à ½ million de dollars, n'est-ce pas?

M. Hilton: Il n'existe aucune répartition officielle des charges, mais nos contributions s'élèvent à environ 3.8 p. 100 des souscriptions totales, sauf erreur.

M. Breau: C'est donc 3.8 p. 100 des $35 milliards?

M. Hilton: C'est difficile à dire, parce qu'on tentera certainement de négocier avec les pays de l'OPEP. La balance des paiements de ces pays est fortement excédentaire et on s'efforce par tous les moyens de modifier le mode de scrutin au sein du FMI afin qu'ils puissent participer. Il peut donc y avoir certains ajustements.

M. Breau: Cela fait combien, 3.5 p. 100 de $35 millards?

M. Hilton: Environ un demi-million, ou plutôt $600,000.

M. Breau: Et cette contribution s'étend sur quelle période?

M. Hilton: Je ne puis vraiment vous le dire. Je n'ai pas lu les propositions. D'habitude, elles s'étendent sur une période de trois ou cinq ans.

M. Breau: C'est tout pour l'instant, monsieur le président.

The Chairman: Thank you, Mr. Breau.

Je donne maintenant la parole à M. Gordon Fairweather, suivi de M. Bob Stanbury.

Monsieur Fairweather.

M. Fairweather: Je ne veux pas être impertinent, mais je dois vous dire que je ne comprends pas un mot.

Le président: Soyez franc.

M. Fairweather: Oui, merci . . . Quoi?

Vous utilisez sans cesse le terme «conditionality». Ne s'agit-il pas en fait de condition?

Une voix: Un tel mot n'existe pas en anglais.

M. Fairweather: Non, nous nous servons aussi de «concessionality». C'est la même chose, n'est-ce pas?

M. Hilton: Ce n'est peut-être pas du bon anglais, mais c'est le jargon du Fonds, et il s'agit en fait de conditions. Cela signifie qu'un pays a le droit de faire telle chose pourvu qu'il respecte les conditions imposées par le Fonds créé à la fin de la guerre en vertu de l'Entente *Bretton Woods* pour rétablir le système de libre-échange et les conditions que devaient respecter les pays pour obtenir l'aide financière dont ils avaient besoin pour équilibrer leur balance des paiements. Au départ, on a imposé des conditions de ce genre pour empêcher toute entrave au commerce ou la fermeture des marchés. Elles étaient fondées en grande partie sur le modèle économique de Keynes, mais ce sont encore les conditions de . . .

M. Fairweather: J'exerce une profession qui utilise aussi son jargon, et vous aurez peut-être à me poser des questions un jour au sujet du jargon juridique, c'est pourquoi je n'hésite pas

[*Text*]

have not too much shame about asking you about yours. A pretty good word is "condition", though.

Mr. Hilton: Yes, sir. I am a lawyer by training; I am not an economist.

Mr. Fairweather: Well then, you are in a double-jargon problem.

Let us talk for a minute, then, about the IDA and IMF, and the $7.3 billion replenishment in March. Now, from the Part I countries, how much is expected from other countries, particularly OPEC?

Mr. Hilton: The negotiations which concluded in that referendum basis in March in Vienna, and which will now have to be ratified by governments—and that will probably take a little time because they are topping up—reached a level of just over $7.6 billion. So the Part I countries, which are the traditional donors, contributed $7.2 billion. I should mention in that, that Kuwait is considered a traditional donor because they had been in previous IDA replenishments. So, essentially, it meant that going into the IDA for this next three years of financing of what is the biggest concessional source of financing for the developing world is an additional $400 million from the OPEC countries.

• 2045

Mr. Fairweather: The Commonwealth Finance Ministers thought the replenishment of $9 billion would be needed to allow for a real increase because of inflation.

Mr. Hilton: The 7.6 gives us a real increase of about 70 per cent over IDA IV. I think the $9 billion was established actually before people got down to negotiations. Just as in almost any drive for money you like to set your target up to such a level that you are squeezing people as hard as you can.

Mr. Fairweather: But what does Canada think of this? Is Canada satisfied?

Mr. Hilton: I think they are satisfied to the point that IDA still is going to maintain a very, very important source of aid financing in the world and a very, very important source of highly concessional aid financing which is the important delivery mechanism, the type of aid to go to the poorest part of the world. I think they are gratified also that the OPEC countries are now into the mechanism. It is not an easy negotiation to go to countries that five years ago were aid recipients and try to explain to them that they now have a world obligation because they have a lot of money in the till and they should be taking on a participation in a multilateral way in a fairly large degree and, I think, to the degree that we have significant participation from most of the OPEC states is a considerable step forward in keeping a strong multilateral base on IDA.

Mr. Fairweather: How long is it expected to take to ratify the replenishment?

[*Translation*]

à vous poser des questions au sujet du vôtre. Cependant, on pourrait se servir d'un terme assez simple, à savoir «conditions».

M. Hilton: En effet. J'ai moi-même une formation juridique, je ne suis pas économiste.

M. Fairweather: Vous avez donc encore plus de problèmes en ayant deux jargons.

Parlons pendant un instant de l'IDA et du FMI, et du renflouement de $7.3 milliards décidé en mars. Ce montant représente la contribution des pays de la Partie I; quelle sera alors celle des autres pays, surtout de l'OPEP?

M. Hilton: Grâce aux négociations qui ont pris fin en mars à Vienne, et qui doivent maintenant être ratifiées par les différents gouvernements, ce qui prendra probablement du temps, les pays se sont entendus sur un montant d'un peu plus de $7.6 milliards. Donc, les pays de la Partie I, les pays donateurs traditionnels, ont contribué $7.2 milliards. Je devrais vous faire remarquer que le Koweit est considéré comme un pays donateur traditionnel parce qu'il a déjà contribué à renflouer l'IDA. Cela veut donc dire que pour les trois prochaines années, les pays de l'OPEP verseront un montant supplémentaire de $400 millions à l'IDA, la plus importante source de financement assorti de conditions de faveur pour le monde en voie de développement.

M. Fairweather: D'après les ministres des finances du Commonwealth, il faudrait un apport de 9 milliards de dollars pour arriver à une augmentation réelle à cause du taux élevé d'inflation.

M. Hilton: Ce montant de 7.6 milliards représente une augmentation réelle d'environ 70 p. 100 par comparaison à IDA IV. Je crois que ce montant de 9 milliards de dollars a été fixé avant le début d'une des sessions. Cela revient à dire que celui qui cherche à obtenir de l'argent fixe un objectif très élevé pour exercer plus de pression.

M. Fairweather: Que pense le Canada de ces négociations? Le Canada est-il satisfait?

M. Hilton: Je crois que nous sommes satisfaits car l'IDA demeurera une source de financement tellement importante dans le monde et aussi une source extrêmement importante de financement assortie de concessions de faveur considérables, soit donc le financement destiné aux régions les plus pauvres du monde. Je crois que nous sommes aussi satisfaits de voir que les pays de l'OPEP font maintenant partie de ces arrangements. Il n'est pas facile de négocier avec des pays qui recevaient encore de l'ADI il y a cinq ans et de tenter de leur expliquer qu'ils ont maintenant l'obligation morale envers les autres pays du monde parce qu'ils ont beaucoup d'argent en réserve et qu'ils devraient participer dans une grande mesure à l'aide multilatérale. A mon avis, la participation que nous avons réussi à obtenir de la plupart des pays de l'OPEP contribuera considérablement à renforcer la position de l'IDA.

M. Fairweather: Combien faudra-t-il de temps pour ratifier cet apport?

[*Texte*]

Mr. Hilton: I can only go back to IDA IV, sir. The difficulty on ratification usually comes through the industrialized countries because of parliamentary processes which can sometimes do strange things. Switzerland is not participating in this IDA because of a national referendum. It usually takes more than a year or a year and a half and we have at the present time a problem of some consequence, although we think it can be solved, of making sure that there is available money from the end of IDA IV to the time the moneys become available for IDA V so that there is an ongoing program process within the World Bank.

Mr. Fairweather: So there is an interim arrangement taking place.

Mr. Hilton: There is an interim arrangement which is being neogatiated right now.

Mr. Fairweather: Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. Stanbury.

Mr. Stanbury: Mr. Chairman, I notice that the witness made reference to the G-8 for proposing at CIEC a more flexible approach for alleviating debt servicing problems on an individual basis within the context of a multilateral framework.

Mr. Hilton: That is jargon, sir.

Mr. Stanbury: Now I think I understand it. Bearing in mind the subcommittee's recommendation in the last session that we try to contribute to working out some international agreement providing for procedures for conversion where appropriate to grants of the debt related to official development assistance in the poorest country, do you see this proposal of G-8 moving in that direction and satisfying that kind of intention of our subcommittee and, if so, what has been the position of Canada in this? Can you tell us more about this proposal?

Mr. Hilton: The question of the degree of concessionality of aid transfers within the framework of the CIEC has not always been directly enjoined to the question of indebtedness. It is partly because of the mechanics of the way the conference was organized; it is partly because the aid people and the finance people like to sit in separate rooms. But with respect to the question of indebtedness, when they started talking about more flexibility with respect to the arrangements within a multinational framework, they were really first concentrating on what happens with respect to a country that finds itself in very difficult balance of payment situations and feels that it has no recourse but to get some kind of a relief from its external obligations.

• 2050

The one thing that has come out of the consultations among the G8, among the industrialized countries, is a realization that the information system of what really is the debt situation, of a developing country, is not very well known, and there has been fairly difficult mechanical procedures to try and determine exactly what the nature of the problem is in front of

[*Traduction*]

M. Hilton: Je ne puis que me fier à ce qui s'est produit lors de IDA IV. La ratification est difficile d'habitude à cause des régimes parlementaires de certains pays industrialisés qui fonctionnent parfois étrangement. A la suite d'un référendum à l'échelle nationale, la Suisse a décidé de ne pas participer à l'IDA cette année. Ce processus prend habituellement de un an à un an et demi, et nous faisons face à l'heure actuelle à un problème assez grave. Bien que nous pensons pouvoir le résoudre, il faut s'assurer qu'il nous restera encore des fonds de l'IDA IV avant le déblocage des nouveaux fonds de l'IDA V pour maintenir un programme continu au sein de la Banque mondiale.

M. Fairweather: Une entente provisoire a donc été conclue.

M. Hilton: Nous sommes en train de négocier à l'heure actuelle des dispositions provisoires.

M. Fairweather: Merci.

Le vice-président: Monsieur Stanbury.

M. Stanbury: Monsieur le président, le témoin a déclaré que le groupe B-8 allait proposer à la CCEI une procédure plus souple afin de résoudre les problèmes de chaque pays à l'égard de sa dette dans le cadre de négociations multilatérales.

M. Hilton: C'est une façon de s'exprimer dans notre jargon.

M. Stanbury: Je crois que je comprends maintenant. En tenant compte du fait que le sous-comité a recommandé lors de la dernière session que nous pensions de contribuer à la conclusion d'une entente internationale dans le but de permettre l'octroi de subventions dans le cadre de l'aide officielle au développement des pays les plus pauvres, considérez-vous que cette proposition du groupe B-8 va en ce sens et répond au souhait de notre sous-comité et, dans l'affirmative, quelle a été la position du Canada à cet égard? Pouvez-vous nous parler plus longuement de cette proposition?

M. Hilton: La question des concessions de faveur assorties au transfert d'aide dans le cadre de la CCEI n'était pas toujours directement liée à la question de l'endettement. Cela provient en partie de l'organisation de la Conférence, et aussi du fait que les financiers et les responsables de l'aide internationale ne se rencontrent jamais pour discuter. A propos de la question de l'endettement, quand on a parlé d'accord plus souple, on tenait compte je pense des problèmes qui se posent au pays dont la balance des paiements est particulièrement déficitaire et qui estime n'avoir d'autre solution que de demander un allègement de sa dette.

Les pays industrialisés, le groupe des huit, se sont rendus compte qu'ils ne connaissaient pas véritablement les problèmes d'endettement qui se posent aux pays en voie de développement et ils ont essayé de déterminer en quoi consistaient les problèmes qui se posent aux créanciers. Je pense qu'il faudrait un meilleur système de collecte des renseignements. La banque

[*Text*]

the creditors, if you like. So the first question of flexibility, I think was really addressed to the question of getting a better information system. The World Bank is the gatherer of this information but it could go a long way to improving it. It could also probably work a little bit more closely with the IMF who do fairly extensive economic analysis on their member states but from a slightly different perspective, and that information, we think, could be melded.

The second area where we thought there should be improvement in the debt problem negotiations as such is in the mechanics of the meetings themselves where they do tend to become rather stultified and they do tend to work at rather cross purposes when you have a country that is in a rather acute balance of payments system.

The other side of your question has also been addressed in the CIEC with respect to the concessionality of the aid flows of the donor nations and particularly with respect to the poorest countries of the world. This has been endorsed by the people who have been worrying about the financial mechanisms or the financial payment system. Within the CIEC there have been participating industrialized nations who have indicated that they would be prepared, within the framework of their own aid planning, to take a look at the degrees of aid lending that they give to the poorest nations.

Now, Canada has welcomed this. We have very little to offer in this area because our aid right now is among the most concessional of any of the major donors, and compared with most of the other major donors, what we are really looking for is a kind of a catch-up in the terms of aid to take some of these debt pressures off. I think Mr. Donida would like to add something to this.

Mr. Domingos Donida (Director, Policy Analysis Division, CIDA): Yes. Regarding the Canadian position on these movements or grants, I would like, Mr. Chairman, just to point out that the strategy at Point 12 speaks already about this movement towards grants.

Mr. Stanbury: You are speaking of the five-year aid strategy.

Mr. Donida: The five-year aid strategy published by the Canadian government. And there I quote:

> The poorest countries will receive the greater proportion of assistance in the form of grants and of the most concessional loans.

And I would like to add that out of 345 loans that CIDA has up to now, 299 are with the following conditions: zero percent interest, 10 years grace and 50 years to repayment, which means that 87 per cent of our loans fall into this category of 0, 10, 50. And 46 other loans are with 3 per cent interest, 7 years grace and 30 years to repayment.

Mr. Stanbury: Mr. Chairman, I take it then that the group of eight . . .

[*Translation*]

mondiale se charge de cette collecte à l'heure actuelle mais je pense qu'elle pourrait faire de grands progrès dans ce domaine. Peut-être pourrait-elle travailler plus étroitement avec le FMI qui réalise d'importantes analyses économiques sur ses états membres, bien que d'un point de vue légèrement différent. Je pense que l'on pourrait réunir ces deux catégories de renseignements.

En ce qui concerne les négociations sur le problème de la dette, je pense que l'on pourrait aussi apporter des améliorations à l'organisation des réunions. Il y a bien souvent des malentendus, on se contredit fréquemment et il ne faut pas oublier qu'on y étudie les problèmes de pays dont la balance des paiements est gravement déficitaire.

D'autre part, la CCEI a déjà étudié l'aide assortie de conditions de faveur accordée notamment aux pays les plus pauvres du monde. Ceux qui s'inquiètent des mécanismes financiers ou des systèmes de paiement sont d'accord quant à cette forme d'aide. Les pays industrialisés participant à la CCEI ont indiqué qu'ils seraient disposés, dans le cadre de leur propre programme d'aide, à accroître l'aide qu'ils accordent aux pays plus pauvres.

Le Canada est tout à fait favorable à cela. Nous avons très peu à offrir dans ce domaine parce que, à l'heure actuelle, c'est notre pays qui accorde le plus de conditions de faveur. Ce que nous voudrions maintenant, c'est limiter le problème que pose l'endettement. Je pense que M. Donida pourra apporter quelques précisions.

M. Domingos Donida (directeur, Division de l'analyse des politiques, ACDI): Oui. Monsieur le président, en ce qui concerne la position canadienne à propos de ces subventions, je porterai à votre attention le point 12 de notre stratégie.

M. Stanbury: Vous parlez de la stratégie pour cinq ans.

M. Donida: La stratégie pour cinq ans publiée par le gouvernement canadien. Je cite:

> Les pays les plus pauvres bénéficieront de la plus grande part de l'aide consentie sous forme de subventions et de prêts aux conditions les plus favorables.

Je tiens à ajouter que sur les 345 prêts que l'ACDI a consentis jusqu'à présent, 299 ont été consentis aux conditions suivantes: 0 p. 100 d'intérêt, délai d'amortissement de dix ans et échéance de 50 ans. C'est donc le cas de 87 p. 100 de nos prêts. Quarante-six autres prêts ont été consentis aux conditions suivantes: 3 p. 100 d'intérêt, différé d'amortissement de sept ans et échéance de 30 ans.

M. Stanbury: Monsieur le président, je suppose par conséquent que le groupe des huit . . .

[*Texte*]

• 2055

Mr. Breau: That is about what I need right now. I will ask my bank manager for a zero percent interest rate.

Mr. Stanbury: I take it then that the Group of Eight has not been proposing any new mechanism for a procedure to deal with these debt relief applications, the debt servicing problems; you are simply proposing to provide a more flexible framework through much the same mechanisms as have existed.

Mr. Hilton: That is right, sir.

Mr. Stanbury: Is this going to be acceptable in any degree to the less developed countries, which seen to attach still a very high priority to this debt relief question? Or is there some kind of procedure, some mechanism, that could be acceptable to them without involving an across-the-board debt relief of the kind they have so far been requesting? I think this subcommittee was implying that in saying that we should press for international agreement on establishing procedures for the conversion where appropriate, et cetera. What would the witnesses think, for instance, of the possibility of establishing a body, perhaps in UNCTAD or the IMF World Bank Development Committee, which would investigate the debt situation of interested countries and make recommendations that might be accepted in advance by both debtor and creditor? The system might provide some form of relief for OD-related debt, on condition that the debtor accept this body's recommendations in terms of future debt and internal economic management.

These are concerns that you and the Group of Eight have expressed about the idea of the less developed countries' proposals, yet there seems to be still a continuing demand for some action beyond what the Group of Eight is proposing as, in your words, a more flexible framework. Would Canada be prepared to support some such initiative?

Mr. Hilton: If I may go back one step to the commentary you made, notwith standing the demands that are in front of the CIEC, I think there is not uniformity among the participants in that conference nor among the developing world as such. When they talk about new mechanisms they are looking for some automatic debt relief mechanism, so that when a country gets itself into a balance of payment situation something is tripped and they are forgiven or there is an extension of their obligation. The reason for this is that it starts to skew and the penalty is paid by the people who have managed their economies quite well. Those people by and large are countries that are moving into a position where they are not only relying on official debt transfers, but there are countries that are financing a large degree of their development in the private market, and they do not want to jeopardize their credit rating.

So notwithstanding the demands within the CIEC, I am not sure there is a universality of approach within the developing world itself. To some degree, sir, I think because of that, we have not seen continuing pressure since these demands were first put into the CIEC to come up with any hard response to that demand in a quantitative way that would be negotiated

[*Traduction*]

M. Breau: C'est tout ce dont j'ai besoin pour l'instant. Je vais demander au directeur de ma banque de m'accorder un prêt à 0 p. 100 d'intérêt.

M. Stanbury: Je suppose donc que le groupe des huit n'a pas proposé de nouveaux mécanismes en vue de l'allègement des dettes, à propos des problèmes que pose le paiement de l'intérêt sur les dettes; vous proposez simplement de simplifier les mécanismes qui existent déjà.

M. Hilton: C'est exact.

M. Stanbury: Pensez-vous que les pays du Tiers Monde vont accepter cela, d'autant plus qu'ils semblent accorder la priorité absolue au problème de l'allègement de la dette? Existe-t-il un mécanisme qui pourrait les satisfaire et qui n'entraînerait pas un allègement général de la dette, comme ils l'ont demandé jusqu'à présent? Je pense que le sous-comité souhaitait la conclusion d'accords internationaux permettant de procéder à la conversion et ainsi de suite. Les témoins pensent-ils qu'il serait possible de créer un organisme, peut-être au sein de la CNUCED ou du Comité de développement de la Banque mondiale et du FMI, qui étudierait l'endettement des pays en voie de développement et formulerait des recommandations que le créancier et le débiteur pourraient accepter à l'avance? Ce système permettrait peut-être d'alléger les dettes relatives à l'aide officielle à condition que le débiteur accepte les recommandations de l'organisme à propos des dettes futures et de la gestion de l'économie interne.

Ce sont des préoccupations que vous avez formulées, ainsi que le Groupe des huit, en ce qui concerne les propositions des pays les moins développés cependant, on semble insister pour que l'on prenne d'autres mesures que celles que le Groupe des huit propose, notamment la création d'un cadre moins rigide, comme vous l'avez si bien dit. Le Canada appuierait-il une telle initiative?

M. Hilton: Sans tenir compte des revendications qui ont été formulées à la CCEI, je pense que les participants à cette conférence ne sont pas tous d'accord, pas plus d'ailleurs que les pays en voie de développement. Certains pays en voie de développement recherchent un mécanisme automatique d'allègement des dettes, ce qui leur permettrait de resoudre les problèmes de leur balance des paiements. Les pays qui ont su bien gérer leur économie se trouveraient pénalisés. En général, ces pays ne dépendent pas de l'aide officielle, ils financent leur développement au moyen essentiellement de capitaux privés et ils ne voudraient pas que leur cote de solvabilité se trouve menacée.

Par conséquent, en dépit des revendications qui ont été formulées à la CCEI, je ne pense pas que les pays en voie de développement partagent le même point de vue à ce propos. C'est pour cela, je pense, que l'on n'a pas insisté pour que la CCEI prenne des mesures pour faire droit à ces revendications et, comme vous le savez, la conférence s'achèvera dans un mois.

[*Text*]

within that conference, and, as you know, the conference is coming to an end in a month.

• 2100

To go on to the next step though, first of all, I think the Canadian policy is probably one that is not only acceptable to the developing world is one that is badly needed by the Americans and Europeans who tend to be the major debt-holders and, without again falling into my jargon trap, is really the kind of improvement on the mechanisms that now we have.

Whether this can be developed to the degree that you could get an early-warning system that would say that country X, if they continue with the same economic performance over the next six months, was only going to be in a position where they were going to have to renege on obligations owing, or they were not going to be able to meet the national payroll—and it can be that bad in some of the poorest countries of the world—is something that is going to take the agreement of both developing and developed nations. To make a system of that kind work well the developing countries are going to have to be able to be fairly forthcoming in respect of what their internal public finance position is, and that is something that no sovereign state really wants to do.

It is for that reason we have suggested within the G-8 consultations that we should be looking to improve the information system but not that it would be imposed on a developing country. A developing country would probably have to give some declaration that they wanted to have that kind of a review, and an ongoing review, in respect of their external-payments system.

As for the instrument, I am not sure that the development committee of the IMFIBRD would be the operating committee, although we do believe that as a committee which really is a political committee it is a committee of ministers—in a post-CIEC world it is probably a very appropriate forum in which to make sure we do not loose track of the debt question. Whether it be on questions of policy or on questions of improving mechanisms, that looks to be the appropriate place for finding solutions to the problems that are presented.

Mr. Stanbury: You may have heard Mr. Drake, when he was here, suggest that instead of creditor groups like the Paris Club handling debt renegotiations for individual LDCs it might be better that these be handled by a more neutral body. I wonder if you agree with that.

Mr. Hilton: I think there is a fair amount of agreement on that. Not only is there a fair amount of agreement on that, I think this is also one of the things we might see come out of CIEC.

Mr. Stanbury: I think he suggested that in that case the appropriate institution might be the IMF World bank development committee because it has fairly balanced representation from developing and developed countries. Do you see any serious problems in his suggestions?

Mr. Hilton: As I say, the only difficulty I do see is that the committee becomes an operating body. I can see the commit-

[*Translation*]

Pour en venir au point suivant, je pense que la politique canadienne est acceptable pour les pays en voie de développement mais elle est également absolument nécessaire pour les Américains et les Européens, qui sont les principaux créanciers, et, sans retomber à nouveau dans mon jargon, je dois dire que c'est là une excellente façon d'améliorer le mécanisme actuel.

Je ne sais pas s'il sera possible d'établir un système permettant de mettre en garde contre un pays dont les performances économiques ont été particulièrement mauvaises. Il faudra pour cela obtenir l'accord des pays en voie de développement et des pays industrialisés. Pour qu'un tel système fonctionne bien, les pays en voie de développement devront faire connaître leur situation financière interne, chose qu'aucun État souverain ne consent à faire.

C'est la raison pour laquelle nous avons proposé, au groupe des huit, d'améliorer le système de renseignements sans pour autant exiger des pays en voie de développement qu'ils donnent des renseignements à ce propos. Un pays en voie de développement devra probablement faire savoir qu'il veut que l'on réalise ce genre d'analyse de son système des paiements.

Je ne suis pas certain qu'il faille demander au Comité du développement du FMI/BIRD d'appliquer ce genre de mesure. Il s'agit cependant d'un comité composé de ministres et, après la CCEI, c'est probablement là qu'il faudra s'assurer de ne pas perdre de vue le problème de l'endettement. Il semble que ce comité dispose d'une tribune tout à fait appropriée pour trouver les solutions aux problèmes dont on a parlé.

M. Stanbury: Je ne sais pas si vous savez ce que M. Drake a dit quand il a comparu devant nous. Il a déclaré qu'un organisme neutre serait mieux à même de renégocier la dette des pays les moins développés que le groupe des créanciers comme le Club de Paris. Êtes-vous d'accord?

M. Hilton: Je pense que l'on est assez d'accord avec cela et cela sera peut-être l'une des mesures qu'adoptera la CCEI.

M. Stanbury: Il a proposé que l'on s'adresse à ce propos au Comité du développement du FMI et de la Banque mondiale où les pays en voie de développement et les pays industrialisés sont représentés de façon assez équitable. Pensez-vous que ces propositions soient acceptables?

M. Hilton: Je crains seulement que ce comité ne se contente plus d'élaborer des politiques.

[*Texte*]

tee being a policy body, but I think that probably the mechanism would have to be set as perhaps responsible to the body but outside it.

It is not unlike what Mr. Breau said, that when you get into debt renegotiations it is a little bit like going up in front of your bank manager. With the Paris Club it really is bank managers because the Paris Club handles commercial debt, and the major participants in a Paris Club meeting usually tend to be private or commercial bankers who tend to look fairly seriously at the contractual obligations of their borrowings.

The Chairman: A supplementary question from Mr. Fairweather.

Mr. Fairweather: The Paris Club reminded me . . .

Mr. Roche: It is not a nightclub, you know.

Mr. Fairweather: No, I know all about the Paris Club. Did it not approve the refinancing of the Chileans?

Mr. Hilton: Yes, sir.

Mr. Fairweather: And Canada participated.

Mr. Hilton: Yes, sir.

The Chairman: Are you finished, Mr. Stanbury?

• 2105

Mr. Stanbury: Yes, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Roche, the member from Edmonton-Strathcona.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman.

I am just not sure whether we have yet clarified exactly the percentage of outstanding debt in the LDC's. You have mentioned on page 2 of your statement that 70 per cent is commercial credit. I think that is your statement, 70 per cent, is it not?

Mr. Hilton: That is global, sir.

Mr. Roche: That is the global. Were you not relating that in a side comment about the figure Mr. Drake had offered to us? I think he said 50 per cent was commercial . . .

Mr. Hilton: I have not seen Mr. Drake's statement. When Mr. Drake was here I was in Europe at a CIEC meeting. But there is a variance in the numbers. Mr. Drake talked about $165 billion. I think we are still talking about $150 billion.

Mr. Roche: It is just that I had built up in my mind the impression, and I may be wrong in this, that the chief factor in the debt servicing problem that CIEC is revolving around is ODA-related debt and not commercial debt.

Mr. Hilton: That is true, sir.

Mr. Roche: That opens up the question of Canada's participation in finding an answer, since, has been noted several times, Canada's loans to developing countries are so highly concessional that we are not a major contributing factor to this debt. Nonetheless, I think we still have an obligation to search for a mechanism for a way out. Would that be your view also?

[*Traduction*]

C'est un peu comme ce que M. Breau a dit. Renégocier une dette revient un peu à s'adresser au directeur de sa banque. Le Club de Paris est composé en général de directeurs de banques commerciales et de banques privées qui sont relativement pointilleuses sur les obligations contractuelles de leurs débiteurs.

Le président: Monsieur Fairweather veut poser une question supplémentaire.

M. Fairweather: Le Club de Paris me rappelle . . .

M. Roche: Il ne s'agit pas d'un *night club*.

M. Fairweather: Non, je sais en quoi consiste le Club de Paris. N'a-t-il pas approuvé le financement accordé au Chili?

M. Hilton: Oui.

M. Fairweather: Le Canada y était-il représenté?

M. Hilton: Oui.

Le président: Monsieur Stanbury, avez-vous terminé?

M. Stanbury: Oui, monsieur le président.

Le président: Monsieur Roche, député d'Edmonton-Strathcona.

M. Roche: Merci, monsieur le président.

Je ne suis pas sûr que nous ayons défini exactement le pourcentage de la dette non échue des PMD. Vous dites, à la page 2 de votre déclaration, que le crédit commercial représente 70 p. 100. C'est bien cela?

M. Hilton: C'est un pourcentage global.

M. Roche: Bien. Ne citez-vous pas ce pourcentage en réponse à celui qui a été avancé par M. Drake, à savoir que le crédit commercial était de 50 p. 100 . . .

M. Hilton: Je n'ai pas vu la déclaration de M. Drake puisque, lorsqu'il était ici, j'étais en Europe à une réunion de la CCEI. Les chiffres varient un peu puisque M. Drake a parlé de 165 milliards de dollars et que nous parlons ici de 150 milliards de dollars.

M. Roche: J'avais simplement l'impression mais je me trompe peut-être, que le problème de la dette extérieure de ces pays était dû essentiellement à l'aide officielle au développement et non pas à la dette commerciale.

M. Hilton: C'est exact.

M. Roche: Cela soulève alors la question de la participation du Canada à l'élaboration d'une solution étant donné que l'on a constaté plusieurs fois que les prêts octroyés par le Canada aux pays en voie de développement sont si peu conditionnels qu'ils ne peuvent pas constituer un facteur important de cette dette. Cependant, nous avons toujours l'obligation morale d'es-

[*Text*]

Mr. Hilton: Could I correct one thing? When we say, within the framework of the negotiations going on in the CIEC right now, we are talking about official debt, which means both the aid flows and export credits debts. To a large degree they get differentiated just to where they go, because export credit debts, which are close to commercial financing rates, do not by and large flow into the least-developed countries, although there is fair exposure and there has been a fair increase in the last two years into developing countries but it tends to get concentrated in certain developing countries.

But your conclusion, sir, is correct, that the influence on a response to the demands on debt in the developing world within the CIEC from Canada, which has to be done within the GA, to a large degree is tempered already because of our aid policy that . . .

Mr. Roche: I would like, if I may, to come back to the question of mechanism related to aid policy, but with a couple of way stops first.

In answer to one of Mr. Fairweather's questions I noted an interesting comment that you made—I think you were just kind of sending it out sideways—when you made reference to Switzerland's not contributing to the fifth IDA. Was I correct in hearing that?

Mr. Hilton: That is right, sir.

Mr. Roche: I think you referred to the reason why Switzerland did not contribute to the fifth IDA. It was because of a referendum that was held in Switzerland recently that came out negative on that country's participation in foreign aid. Is that right?

Mr. Hilton: It was specific toward IDA.

Mr. Roche: The referendum was on IDA?

Mr. Hilton: Yes, it was.

Mr. Roche: Not on the larger question?

Mr. Hilton: Not on the larger question of aid, no.

Mr. Roche: That opens up an interesting thought about the value of referendums. Has there been any repercussion that you know of internationally as a result of Switzerland's not contributing to the fifth IDA.

Mr. Hilton: It certainly had an effect on the IDA renegotiations at the time that it came. Switzerland, if you use OEC—DAC measurements, I would say would be a country that has a moderate performance in development assistance. It is in the middle metier. It is still a nation that you count on to play its role with respect to relations with developing countries. The results of the referendum came at a point of time durig the IDA renegotiations when it was a bit of a shock and a set-back, with respect to both the negotiating positions of other donors and the scrambling that was going to have to be done to

[*Translation*]

sayer d'établir un mécanisme qui convient à tous. Qu'en pensez-vous?

M. Hilton: Me permettez-vous de corriger une chose? Lorsqu'on parle des questions soulevées au cours des négociations de la CEE, nous parlons essentiellement de la dette officielle, qui comprend la dette provoquée par l'aide extérieure et la dette provoquée par les crédits aux exportations. En fait, ces deux catégories de dettes se distinguent en fonction des pays qui les contractent, étant donné que les dettes dues aux exportations, et qui sont donc provoquées par des taux de financement commercial, n'affectent généralement que très peu les pays les moins développés, même si une nouvelle tendance se dessine depuis deux ans et que cette catégorie de dette affecte certains pays en voie de développement.

Mais vous avez raison, monsieur, de dire que les pressions qui s'exercent sur la dette extérieure des pays en voie de développement sont atténuées par notre politique d'aide extérieure . . .

M. Roche: J'aimerais en revenir à la question du mécanisme relié à la politique d'aide mais, auparavant, j'aimerais faire quelques commentaires.

En réponse à une question de M. Fairweather, vous avez cité le cas, peut-être en passant, de la Suisse qui ne contribuait pas à la cinquième IDA. Ai-je bien entendu?

M. Hilton: Oui.

M. Roche: Vous avez également dit que la Suisse avait pris cette décision à la suite d'un référendum qu'elle a organisé récemment sur son territoire et qui a révélé que le peuple suisse refusait de participer à l'aide extérieure. C'est bien celà?

M. Hilton: Il portait précisément sur l'IDA.

M. Roche: Le référendum?

M. Hilton: Oui.

M. Roche: Pas sur la question plus globale de l'aide extérieure?

M. Hilton: Non.

M. Roche: Cela permet de tirer des conclusions très intéressantes sur la valeur des référendums. Cette décision de la Suisse a-t-elle eu des répercussions au niveau international?

M. Hilton: Elle a eu un effet sur les renégociations qui se poursuivaient à cette époque à l'IDA. En effet, la Suisse, si vous utilisez les indicateurs de l'OCDE, est un pays dont l'aide extérieure est assez limitée. Elle se situe à peu près dans la moyenne. Cependant, vous pouvez toujours compter sur ce pays pour s'acquitter de ses responsabilités envers les pays en voie de développement. Le référendum a été organisé au moment où se déroulaient les renégociations de l'IDA et les résultats les ont quelque peu compromises, en ce qui concerne la position des autres pays donateurs et la nécessité de trouver ailleurs les fonds que la Suisse devait fournir.

[*Texte*]

find the money that it was expected that the Switzerland would be contributing.

• 2110

Mr. Roche: Anyway, it says a lot about the need of educating people here in the electorates about why we are in this business, for the deeper we go along in the aid-non aid question, the more technical the issues are, which are difficult for the public to follow as to why the aid is necessary, even as a continuing interim, before we can move totally to non-aid.

That brings up, though, another question that I wanted to just pose briefly to you and that is the relationship of CIDA—and maybe Mr. Donida might like to address himself to this, as well as you, Mr. Hilton—the relationship of CIDA to the examination of the debt and the way in which a country like Canada should respond. What is CIDA's position in the question of mounting debt and how does CIDA make its position known in the interdepartmental committee that is forming policy?

Mr. Hilton: I will let Mr. Donida answer that and then I can perhaps tell you what our role is in it.

Mr. Donida: Thank you, Mr. Chairman. First of all, I think it would be good to know some facts about the indebtedness of the Third World regarding Canada.

We have figures for December, 1976, figures that show that all developing countries have an outstanding debt of around $255 million at a discounted value—the real value of those debts which have a face value of almost $2 billion today. so when we talk about the debt service of developing countries in relation to CIDA's operations, we are talking about $255 million dollars at present value.

How does CIDA deal with this problem? Well, up to now, CIDA participated in the discussions of debt rescheduling for some countries which were problem countries in CIDA's operations, and we participated in some discussions in Paris regarding countries like Peru, Colombia and some others from Asia when there was a question of debt rescheduling.

We also think that it is important to distinguish the LDCs, the least developed countries, which are, as you know, the countries below $100 per capita, with manufactures under 10 per cent of the GNP, and a literacy rate of below 20 per cent. Those countries, which are the poorest countries, the 25 originally listed countries, according to the United Nations Conference in Santiago in 1972: those countries have a debt to Canada for CIDA of around $250 million at face value.

So we think it is important to distinguish between those countries and the most seriously affected countries, which are the countries affected by the oil crisis and the increase in the price of imports in general. Those countries have a debt of around $1 billion at the face value today, to CIDA.

[*Traduction*]

M. Roche: En tout cas, cela révèle beaucoup de choses sur la nécessité d'éduquer l'électorat et de lui expliquer pourquoi nous adoptons telle position en ce qui concerne l'aide extérieure. En effet, plus nous étudierons cette question de l'aide conditionnelle ou non, plus les problèmes deviendront techniques et plus le public aura de mal à comprendre pourquoi cette aide est nécessaire, et encore plus s'il s'agit d'une aide inconditionnelle.

Cela m'amène à une autre question que j'aimerais vous poser au sujet de la relation qui existe entre l'ACDI, au sujet de cette dette, et la position que devrait adopter un pays comme le Canada. En d'autres termes, et M. Donida voudra peut-être me répondre, que pense l'ACDI de cette dette croissante et comment cette agence fait-elle connaître sa position au comité interministériel qui élabore les politiques?

M. Hilton: Je vais laisser M. Donida vous répondre et, ensuite, je vous donnerai quelques précisions sur notre rôle.

M. Donida: Merci, monsieur le président. Tout d'abord, il ne faut pas perdre de vue certains éléments de cette dette du Tiers Monde à l'égard du Canada.

En décembre 1976, la dette non échue de tous les pays en voie de développement représentait 255 millions de dollars en valeur nominale; aujourd'hui, la valeur réelle de cette dette, si l'on tient compte de la valeur actuelle du dollar, s'élèverait à près de 2 milliards de dollars. Donc, lorsque nous parlons de la dette contractée par les pays en voie de développement en raison des activités de l'ACDI, nous parlons d'un montant de 250 millions de dollars.

Comment l'ACDI s'attaque-t-elle à ce problème? Jusqu'à présent, cette agence a participé aux discussions qui ont eu lieu sur le refinancement de la dette des pays qui se trouvaient dans une situation particulièrement difficile; nous avons participé à certaines discussions qui se sont déroulées à Paris au sujet de pays comme le Pérou, la Colombie et certains pays d'Asie.

Il est également important de faire la distinction entre les pays les moins développés, c'est-à-dire ceux dont le revenu par habitant est inférieur à $100, dont le secteur de la fabrication représente moins de 10 p. 100 du PNB et dont le taux d'alphabétisation est inférieur à 20 p. 100. Ces pays, qui comptent parmi les plus pauvres, sont au nombre de 25, conformément à la liste qui a été dressée lors de la conférence des Nations unies à Santiago, en 1972; ces pays ont donc accumulé une dette à l'égard du Canada, par l'intermédiaire de l'ACDI, d'environ 250 millions de dollars, à leur valeur nominale.

Nous estimons donc qu'il est important de distinguer ces pays de ceux qui sont les plus touchés par la crise du pétrole et l'augmentation du prix des importations en général. Ces pays ont accumulé une dette d'environ 1 milliard de dollars, à leur valeur nominale, à l'égard de l'ACDI.

[*Text*]

In this, we have again the strategy for international development co-operation 1975-80, point number 15, which is very clear on CIDA's position regarding relief of the Third World debt. Canada supports the view that that relief should not be considered a normal resource transfer mechanism and that it should be provided only on a case-by-case basis and when exceptional circumstances warrant it. So up to now, this was the safest policy regarding that relief. As you know there is a discussion, now in the CIEC and we do not know yet what will be the outcome of those discussions but, looking into this problem, with the sympathy that CIDA has for the cause of the developing countries, we would say that that relief would represent a second best, at least, if Canada, because of the fiscal framework, cannot do anything substantial in other funds like the ODA fund. So I think, Mr. Chairman, that is what I would like to say.

• 2115

Mr. Hilton: Perhaps I could add to that. Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Hilton.

Mr. Hilton: Just to keep the figures in line, when we look at the official indebtedness aid to Canada, from other countries, we would add into it another $1 billion which is money owing under our export-credit scheme so that would bring the book value up to about $3 billion. With respect to the mechanisms, or with respect to solving the problems, which goes back to Mr. Stanbury's questions about the mechanisms, Mr. Donida referred to the participation in what are really aid consortia operations, which for the most part, are operated by the World Bank. This is where the World Bank really does take the leadership role and is, I think, looked upon as a rather neutral body. In those meetings, which are really a combination of trying to sort out what the development flows would be to a country, and of trying to appreciate what their debt-servicing problems are, by and large, as Mr. Donida says, the Canadian policy is to let CIDA take the lead. My Department participates in them only if it looks like there is going to be a payment problem that would have an effect on the ability to pay the obligations that are facing it.

Mr. Roche: but there has not been any default to Canada. You have written off, in the case of Bangledesh, 16 but that was a voluntary write-off.

Mr. Hilton: That was a voluntary write-off.

Mr. Roche: There has been no default.

Mr. Hilton: No, there has not. There have been some roll-overs.

Mr. Roche: Yes. The reason why I was linking CIDA and Finance is this: if there is to be a mechanism established out of CIAC, and I, for one, fail to see why we could not have a mechanism, if there is a reasonable amount of good will brought in by the aid and developing, some sort of flexible framework for meeting debt-servicing problems could be established that would be realistic. I wanted to ask whether

[*Translation*]

Il faut citer ici le point nº 15 de notre staratégie pour la coopération au développement international, 1975-1980, point qui définit parfaitement la position de l'ACDI au sujet de l'exonération de la dette des pays du Tiers Monde. Le Canada estime que l'exonération de la dette ne devrait pas être considérée comme un mécanisme normal de transfert des ressources et qu'elle ne devrait être accordée qu'après étude de chaque cas et lorsque les circonstances sont suffisamment exceptionnelles. Donc, jusqu'à maintenant c'est la façon la plus sûre d'envisager l'allégement de la dette. Comme vous savez, des discussions ont lieu à l'heure actuelle au sein de la CCEI, nous n'en connaissons pas encore les résultats, mais étant donné la sympathie de l'ACDI à la cause des pays en voie de développement, nous dirions que l'allégement représenterait la deuxième option la meilleure, s'il est impossible pour le Canada, à cause de sa structure fiscale, d'apporter une contribution importante dans d'autres fonds comme le Fonds d'aide officielle au développement. C'est ce que je voulais dire, monsieur le président.

M. Hilton: Je pourrais peut-être ajouter quelque chose, monsieur le président.

Le président: Monsieur Hilton.

M. Hilton: Pour être précis, lorsque nous regardons l'endettement officiel des autres pays à l'égard du Canada, nous ajouterions un montant de 1 milliard de dollars, l'argent dû au Canada dans le cadre de son plan de crédit à l'exportation, ce qui veut dire que le montant s'élèverait à environ 3 milliards de dollars au total. Pour ce qui est des mécanismes d'aide, et pour ce qui est de résoudre les problèmes qui se rapportent à la question de M. Stanbury, M. Donida a mentionné la participation à des consortiums d'aide qui, pour la plupart, relèvent de la Banque mondiale. C'est là où la Banque mondiale joue vraiment un rôle prédominant et est considérée, à mon avis, comme un organisme neutre. Au cours de ces réunions, où l'on tente en fait de déterminer quel devrait être le montant d'aide à tels pays, et d'évaluer leurs problèmes à l'égard du service de la dette, comme M. Donida l'a dit, le Canada laisse l'ACDI prendre l'initiative. Mon ministère participe à ces réunions seulement s'il semble que les pays auront de la difficulté à faire face à leurs obligations de paiements.

M. Roche: Mais le Canada n'a jamais subi de défaut de paiement. Il a accordé un amortissement au Bangladesh, mais c'était volontaire.

M. Hilton: Il s'agissait d'un amortissement volontaire.

M. Roche: Il n'y a pas eu vraiment défaut de paiement.

M. Hilton: Non. Il y a eu des transferts.

M. Roche: Oui. J'ai établi un certain rapport entre les activités de l'ACDI et du ministère des Finances pour la raison suivante: si les présentes négociations de la CCEI mènent à la création d'un certain mécanisme, et je ne vois pas pourquoi un tel mécanisme ne pourrait être créé, si les différents pays font preuve de bonne volonté et s'entendent sur une structure souple permettant de résoudre les problèmes posés par le

[*Texte*]

you think it is realistic for us to recommend that a mechanism be found and put into place but that, whatever this mechanism would be, whether it is a new section of the World Bank, in IMF or whatever it is, at least it should have a little bit more power than present agencies have, now, to step into developing countries and insist on internal reforms in order for them to create better internal development policies. In my judgment there has been great accent put on the responsibilities of the developed nations to help the developing and I think that is right. But there is a corresponding responsibility on the developing nations to institute proper internal development policies, and some developing countries, perhaps some of them, are moving in that direction now. But I think, perhaps, if there is to be international and multilateral solutions found in correcting the debt columns that have mounted for a variety of reasons it is also realistic for us to insist that internal reforms, land reform would be the primary instance, be put into play and that some mechanism be established that can supervise or instigate at least a little bit more forward action than we now see in the development policies internally. Is that something that comes within your purview or CIEC's.

• 2120

Mr. Hilton: Very much. It is a problem that has been addressed within the CIEC and it has been addressed rather latterly, partly through discussions with respect to indebtedness, partly with respect to the questions on aid transfers, partly with respect to the questions on stabilization of export earnings too, because they have ancillary questions with respect to protection of investment. This gets back to what I said in my earlier statement, that when we look at transfers to the developing world, we cannot set aside the important role that private capital transfer plays in it.

The difficulty of finding that solution really goes back to the earlier questions that were addressed to me on compensatory financing facilities and have the developing nations fully utilized the credit that is available to them through the International Monetary Fund? And to a large degree they have, but probably not to the extent that they could. And the reason that they have not is that that parity that you suggest is desirable, and which I would agree with, that there is concomitant responsibility on a developing country to manage its own affairs well, to set up a climate that is receptive to aid flows or commecial flows, or whatever.

This is something that, by and large, most developing countries are somewhat hesitant of getting into. Now, whether it is a scepticism on the part of the neutrality of existing institutions or whether it is really a question of feeling that the international payment system as such is something that they are never going to get the degree of equity they need if they could get full participation, I do not know. It differs from country to country.

But the most global institutions we have right now and the ones that I think have played the most effective role with respect to the economic development of the poor nations, have

[*Traduction*]

service de la dette. Je voulais vous demander s'il serait réaliste de notre part de recommander la création d'un tel organisme, que ce soit une nouvelle section de la Banque mondiale, du FMI, ou d'un autre, et, dans l'affirmative, si cet organisme devrait avoir plus de pouvoirs que les organismes actuels afin de se rendre dans les pays en voie de développement et à insister pour qu'ils élaborent des politiques de développement interne plus efficace. A mon avis, on a mis beaucoup l'accent sur les responsabilités des pays développés à l'égard du développement des pays en voie de développement et c'est équitable. Mais de leur côté, les pays en voie de développement se doivent d'élaborer des politiques de développement interne appropriées, et certains pays en voie de développement prennent maintenant des mesures en ce sens. Étant donné que nous sommes maintenant tenus d'engager des négociations multilatérales pour trouver des moyens de résoudre les problèmes posés par l'endettement de ces pays, n'est-il pas aussi logique d'exiger que ces pays entreprennent des réformes internes, surtout des réformes foncières? Nous devrions aussi créer un organisme qui pourra exercer un certain droit de regard ou prendre des mesures plus concrètes qu'à l'heure actuelle à l'égard des politiques de développement interne. A-t-on envisagé ce problème, que ce soit votre ministère ou la CCEI?

M. Hilton: Certainement. Ce problème a été étudié par la CCEI et plus récemment lors des discussions sur l'endettement, en partie au sujet des transferts d'aide et en partie au sujet de la stabilisation des recettes tirées de l'exportation, parce que cela se rapporte aussi à la protection des investissements. J'en reviens à ce que j'ai dit dans ma déclaration, lorsque nous envisageons les transferts aux pays en voie de développement, nous ne pouvons faire abstraction du rôle très important des capitaux privés dans ce domaine.

La solution de ce problème est loin d'être facile à trouver; il faut se reporter aux questions qui m'ont été posées plus tôt au sujet du fonds de financement compensatoire et sur la façon de convaincre les pays en voie de développement de contracter tous les emprunts auxquels ils ont droit dans le Fonds monétaire international. Dans une grande mesure, ils l'ont fait, mais probablement pas autant qu'ils l'auraient pu. Et la raison pour laquelle ils ne l'ont pas fait provient de ce manque de réciprocité dont vous parlez et qui me semble aussi souhaitable, c'est-à-dire qu'un pays en voie de développement se doit de gérer sainement ses propres affaires, de créer une ambiance propice à l'aide ou au financement commercial, etc.

Cependant la plupart des pays en voie de développement sont peu disposés à le faire. Je ne sais pas s'ils doutent de l'impartialité des institutions existantes ou s'ils ont l'impression qu'ils ne pourront jamais participer pleinement au système de paiement international. Cela varie d'un pays à l'autre.

Or, la Banque mondiale et le FMI sont les deux institutions les plus complètes et qui ont contribué de la façon la plus efficace au développement économique des pays pauvres. S'il

[*Text*]

been the bank and the fund. There is no doubt that if there is room for mechanism, the bank and the fund up to now have played a prominent role on questions of indebtedness and on the question of really trying to give that assistance at a rather senior and a rather sophisticated level, to developing nations to be able to manage their own economic affairs . . .

Mr. Roche: Excuse me. This is my last question. If they are to be given a stronger role in implementing reforms internally in the developing countries, then surely there is a concomitant responsibility for them to open up their membership to their boards and voting rights wider than has taken place so far, for membership of the developing nations as to the determination of the financial flows.

Mr. Hilton: Well, I am not so sure that the two are directly linked, sir. The voting membership is weighted, but it comes on a basis of subscription, which means that the wealthier nations . . .

Mr. Roche: Exactly. We determine . . .

Mr. Hilton: . . . have a higher degree of voting power in it. But whether that means that you can maintain the operation of the institutions or whether the problem that we are addressing now is alleviated by changing the executive structure or the political structure of those institutions. I am not quite sure if one follows the other directly.

The Chairman: May I just . . .

Mr. Roche: I would just like to tell him that I appreciate his answer and I am going to reflect on it because I think we have touched on the nub of the thing as to the relationship of these two. I am not sure in my own mind and I would not want to enter an argument. But you have made me think, and I appreciate that very much.

The Chairman: I think Mr. Donida would like to add to this discussion.

Mr. Donida: Thank you, Mr. Chairman. Coming from a different point of view in the sense that our experience in CIDA is dealing directly with the developing countries. I feel that the idea of imposing any conditions tied to aid, even if those conditions are related to institutional reforms like land reform, as you mentioned, is really somehow dangerous for the developing countries. We had the experience in Latin America with the conditions imposed by the Alliance or Progress, related to land reform, and we know the result of it. So we think it is a very complex matter and development models should be thought up by the countries themselves. And I think any imposition from abroad, according to history, would represent a problem rather than a solution for most developing countries with different cultures and different objectives than the Western countries themselves have today.

• 2125

Mr. Roche: Would you hold your position even in the question the violation of human rights inside countries?

Mr. Donida: No. I would not go so far. I think the problem is more related to the social-economic strategies of the coun-

[*Translation*]

est possible de créer un autre organisme, il est certain que la Banque mondiale et le Fonds ont jusqu'à maintenant joué un rôle prédominant dans le domaine de l'endettement et se sont vraiment efforcés d'aider les pays en voie de développement à gérer leurs propres affaires . . .

M. Roche: Excusez-moi. Ma dernière question. Si ces organismes doivent jouer un rôle plus important dans l'élaboration de réformes internes dans les pays en voie de développement, ils se doivent certainement en retour de permettre une plus grande participation à leurs conseils d'administration et de leur accorder un plus grand droit de vote qu'auparavant, afin que les pays en voie de développement puissent participer à la détermination des mouvements financiers.

M. Hilton: Je ne crois pas que ces deux aspects soient directement liés. Le droit de vote est proportionnel au niveau de la souscription, ce qui veut dire que les pays riches . . .

M. Roche: Exactement. Nous déterminons . . .

M. Hilton: . . . exercent une plus grande influence sur l'issue du vote. Je ne crois pas cependant que cela signifie automatiquement qu'on pourrait maintenir le fonctionnement de ces institutions pour résoudre le problème dont nous parlons aujourd'hui en modifiant l'organisation administrative ou politique de ces institutions.

Le président: Permettez-moi . . .

M. Roche: Je tiens seulement à lui dire que je le remercie de sa réponse et que je vais y réfléchir parce qu'il me semble que nous avons soulevé le point essentiel commun à ces deux aspects. Je ne veux pas amorcer de discussion parce que je ne suis pas tout à fait certain. Mais vous m'avez fait réfléchir, et je vous en suis fort reconnaissant.

Le président: Je crois que M. Donida aimerait ajouter quelque chose.

M. Donida: Merci, monsieur le président. Il s'agit d'un point de vue différent car l'ACDI traite directement avec les pays en voie de développement. J'estime qu'assujettir l'aide à des conditions, même s'il s'agit de modifications comme la réforme foncière, comme vous l'avez mentionné, constitue néanmoins un danger pour les pays en voie de développement. Nous en avons déjà eu l'expérience en Amérique latine où des conditions concernant la réforme foncière ont été imposées par l'alliance pour le progrès et nous savons quels ont été les résultats de cet effort. A notre avis, il s'agit d'une question fort complexe et les modèles pour le développement devraient être formulés par les pays eux-mêmes. Je crois que l'histoire démontre que toute ingérence étrangère représenterait plutôt un problème qu'une solution pour la plupart des pays en voie de développement, étant donné leurs cultures différentes et leurs objectifs différents de ceux des pays de l'Ouest.

M. Roche: Seriez-vous du même avis même dans les cas de violation des droits de l'homme à l'intérieur de ces pays?

M. Donida: Non, je n'irais pas jusque-là. Je crois que c'est un problème qui concerne surtout les stratégies socio-économi-

[*Texte*]

tries and I am referring to those problems related to the social-economic strategies of those countries. I think international but cooperations, in general, should not impose conditions, but should accept the models chosen by the countries themselves and try to help the, according to the actions they did. I think this would be the proper manner to handle these problems in terms of strategy.

Mr. Roche: Thank you.

Le président: Messieurs, nous écrirons très bientôt notre rapport destiné au Comité permanent qui devra, naturellement, le présenter à la Chambre des communes. Mais si nous vous demandions d'ajouter à ce qui a été déjà dit devant le Sous-comité vos idées personnelles sur l'objet de notre discussion, sur la question de la dette etc . . . , quels seraient, en tant que représentants le l'ACDI, ou à titre personnel les commentaires que l'un ou l'autre aimeriez faire, car ce soir c'est notre dernière réunion? And what I am saying applies equally to Mr. Hilton, if he wants to make a personal comment, because as I said earlier to you, Mr. Donida, I will be writing a report just on these two questions, and more specifically, on the question of debt relief. But before asking Mr. Hilton, and I repeat again, personally, what would be—putting aside your official views, or the views that your various departments might hold, your personal views, as a specialist on the question . . .

M. Donida, si je vous posais la question: Même si nous devions réouvrir la discussion, je suis certain que nous pourrions le faire, que pensez-vous de tout cela à titre personnel? Nous vous serions très reconnaissants si vous vouliez bien nous faire part de vos vues personnelles sur la question. Et nous vous y invitons, d'ailleurs. Et si je ne peux pas dire "nous", je vais dire "je vous y invite personnellement".

M. Donida: Si j'ai bien compris, c'est maintenant?

Le président: Maintenant.

M. Donida: Merci beaucoup, monsieur le président. Je saisis l'occasion de parler en mon nom personnel. C'est un privilège que vous me donnez et je l'accepte humblement.

Je crois que nous parlons vraiment d'un problème important: le problème de la dette. Mais il ne faut pas oublier que la dette est un symptôme en soi, c'est-à-dire que même si on résout le problème de la dette, on ne résout pas les problèmes du sous-développement chronique de plus d'un milliard de personnes dans le monde. C'est un symptôme. Un symptôme qui peut être ambigu, parce qu'il y a des pays qui sont endettés parce qu'ils font des importations pas nécessairement liées à leur développement. Ils font des importations de biens de consommation existants dans les pays industrialisés et qui ne servent pas à la majorité de la population. Ces biens n'accroissent pas le bien-être de la population mais servent à une classe privilégiée dans ces pays. Or, dans ces cas, bien sûr, le soulagement de la dette ne vient pas résoudre un problème national, mais vient résoudre les problèmes d'une minorité dans les pays.

Alors, je crois qu'il faut voir au-delà de la dette. Dans ce sens, j'accepte très bien la suggestion de M. Roche visant à

[*Traduction*]

ques des pays en question et c'est ce dont je voulais parler. J'estime que, de façon générale, la coopération internationale ne devrait pas être assujettie à des conditions mais devrait accepter les modèles choisis par les pays eux-mêmes et essayer d'aider ceux-ci en fonction de leur but. Je crois que c'est cela la stratégie qu'il faut adopter pour s'attaquer à ces problèmes.

M. Roche: Merci.

The Chairman: Gentlemen, we shall soon be writing our report for the Standing Committee which will, in its turn, be tabling the report with the House of Commons. Would you have anything to add to what has already been said before this subcommittee, any personal ideas on the subject of this discussion, the matter of debt, etc., as representatives of CIDA or in a personal capacity? We should be pleased to hear any comments you might care to make, since this will be our last meeting. Mon invitation s'applique également à M. Hilton, s'il a des observations à faire. Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur Donida, j'écrirai bientôt un rapport sur ces deux questions, plus précisément sur l'allègement de la dette. Abstraction faite de la position officielle de vos ministères, je vous invite encore une fois à nous communiquer vos opinions personnelles en tant que spécialistes dans ce domaine.

Mr. Donida, if I asked you the question: even if we were to reopen the discussion and I am certain that we could do so, what do you personally think about this? We would be grateful if you would be kind enough to give us your personal views on this question. We hope that you will respond to this invitation. And if I cannot say "we", then I personally extend this invitation to you.

Mr. Donida: If I have understood you correctly, you would like me to answer now?

The Chairman: Yes.

Mr. Donida: Thank you very much, Mr. Chairman. It is a privilege for me to be able to speak in my own name and I accept this opportunity you have given me with proper humility.

I think that the problem of debt is an important one. But we should keep in mind that indebtedness is a symptom and that even if we solve the problem of debt, we are not solving the problems of the chronic underdevelopment of more than a billion persons throughout the world. It is a symptom, a symptom which may be ambiguous since some countries are in debt mainly because they make imports which are not necessarily related to their development. They import consumer goods from industrialized countries but these goods are of no use to the majority of their people. They do not increase the population's welfare but are for the use of a privileged class. In such cases, it is obvious that debt relief does not solve a national problem but rather the problems of a minority in the country.

I think that we must try and see beyond the matter of indebtedness. In this respect, I go along with Mr. Roche's

[*Text*]

bien examiner les stratégies de développement en cours dans les pays en voie de développement. Elles ne sont pas toutes égales. Il y a des stratégies qui sont beaucoup plus centrées sur la satisfaction des besoins humains fondamentaux. Il y a des stratégies qui sont fondées sur la photocopie des modèles de développement industriel que ces pays ne peuvent pas reproduire parce qu'ils n'ont pas les ressources, ils sont à niveau totalement différent. Pour un pays qui suit un modèle de développement fondé sur les modèles de l'industrie moderne, par exemple, où il y a beaucoup de chômage, c'est évident que la dette représente quelque chose de différent, que pour un pays qui essaie d'exécuter une stratégie fondée sur, par exemple, la technologie intensive au travail et qui essaie de satisfaire les besoins de base de la population qui sont la santé, l'habitation, le travail, et l'éducation. Alors, sans vouloir être interventionniste, parce que je crois pas que la coopération internationale peut-être interventionniste, elle peut néanmoins distinguer les différentes situations et faire entrer dans l'éligibilité des pays avec lesquels on travaille des éléments comme la satisfaction des besoins humains. Merci, monsieur.

The Chairman: Mr. Hilton, would you like to . . .

M. Hilton: Je ne veux pas répéter ce que j'ai déjà dit. Mais il y a trois choses que je voudrais dire.

D'abord, j'étais en Europe quand M. Drake a comparu devant vous. J'ai eu la chance de lire l'intervention qu'il a fait ainsi que celle des banquiers. J'ai été très frappé par les deux documents qu'ils vous ont présentés. Il s'agit de la même analyse et la même solution que nous, qui sommes un peu mêlés dans la Conférence Nord-sud de Paris avons depuis quelques mois. Les choses qu'ils sont en train de se négocier à Paris actuellement ne sont pas vraiment excitentes. Et je crois, qu'il existe deux raisons pour cela. La première est que tout le monde, dans les années 1973-1974, entrevoyait une catastrophe. Les gens ont suggéré à cette époque qu'il y avait une vingtaine de pays en faillite, que le système monétaire international était sur le point de s'effondre. Il y a eu dans les derniers 18 mois une sorte de ralentissement dans le problème de l'endettement. La raison, je crois, est une amélioration dans l'économie mondiale. Et je crois que tous les gens qui participent à Paris sont vraiment pour la première fois en mesure de voir clairement qu'il y a une autre version de notre système économique mondial qui touche les pays en voie de développement exactement de la même façon qu'elle touche les pays industrialisés ou les pays les plus riches. Et c'est pour cette raison que nous parlons maintenant d'une amélioration de la situation de l'endettement ou d'un moyen de résoudre les problèmes les plus difficiles. Nous parlons de la question du mécanisme. Ce n'est pas quelque chose de révolutionnaire mais je crois que c'est le problème de tout le monde. Même les pays en voie de développement et les pays riches voient peut-être que c'est la meilleure façon de procéder en ce moment.

• 2135

L'autre chose qui a été touchée par M. Donida, la question des dettes, n'est pas au fond le problème le plus épineux. La question, c'est le transfert des ressources des pays riches aux

[*Translation*]

suggestion about examining development strategies being implemented in developing countries. They are not all equal or the same. Some strategies are much more centred on the satisfaction of basic human needs. There are other strategies which are based on reproducing industrial development models which the countries concerned are not in a position to apply since they do not have the resources; they are at a completely different level. For a country which is following a development model based on those provided by modern industry, for example, and where there is a great deal of unemployment, debt obviously represents something different as compared to a country which is attempting to carry out a strategy based on labour intensive projects and which is trying to satisfy the basic requirements of the population, namely, health, housing, work and education. Although I am not advocating intervention, since I do not think that international co-operation can take this form, it can nonetheless distinguish between different situations and, when considering the eligibility of countries with which we work, take into consideration elements such as the satisfaction of human needs. Thank you, sir.

Le président: Monsieur Hilton, avez-vous quelque chose à dire?

Mr. Hilton: I do not want to repeat what I have already said but there are three points that I might make.

First of all, I was in Europe when Mr. Drake appeared before the Committee. I read his comments as well as those of the bank representatives. I was struck by the fact that both statements present the same analysis and solution which we have been in the process of elaborating at the North-South Conference in Paris for the past several months. The matters which are being negotiated in Paris at the present time are not particularly exciting and I believe there are two reasons for this. The first is that everyone, in the years 1973-1974 believed that a catastrophe was imminent. At the time, it was said that there were about 20 countries which were bankrupt and that the international monetary system was on the point of collapsing. During the last 18 months, the problem of indebtedness seems to have become less acute. I believe that the reason for this is an improvement in the world economy. I think that all the participants in the Paris Conference have clearly realized for the first time that this aspect of our world economic system affects developing countries in exactly the same way as industrialized or richer countries. For this reason, we are now talking about an improvement in the indebtedness situation and means of solving the most difficult problems. We are now discussing mechanisms. There is nothing revolutionary about this but I believe that it is a problem affecting everyone. The developing countries as well as the richer countries realize that this is the best way of proceeding at the present time.

The other matter was already touched upon by Mr. Donida, namely that the question of debt is not the heart of the matter but rather the transfer of resources from richer to poorer

[*Texte*]

pays pauvres. Quant à l'endettement, c'est en quelque sorte une façon de déterminer si le système fonctionne bien ou s'il ne fonctionne pas. Mais, le problème, c'est a vant tout une question de politique d'aide. Merci, monsieur le président.

The Chairman: I do not know if I should say it is the pleasure of this Committee to allow people to give us not only the official view that they have to defend but their personal view, because we consider you are specialists and we like to question you on these views, either official or unofficial, and after hearing both of you I note that you have raised interest among the members of this Committee. One is Mr. Stanbury, and I see that Mr. Roche may fellow.

But Mr. Stanbury would like to question you further.

Mr. Stanbury: I found those remarks very interesting. Mr. Hilton mentioned the importance of the transfer of resources. Perhaps I was imagining things and perhaps I was not following him closely, but I at least imagine that he left out a few words in the last paragraph of his text, when he read it, and those words were "exacerbated by the price discontinuities of major commodities". Did I imagine that, or did he leave those words out? And, if so, was it because he felt those words might be a little off the point of his obligtions for this evening, or was there any substantial reason for leaving them out—if I am correct that he left them out?

Mr. Hilton: I did leave them out, sir, but they will be in the record, I am sure.

Mr. Stanbury: They will now.

An hon. Member: They will now.

Mr. Hilton: One of the other sins that I bear is that I am leading the Canadian delegation to the negotiations for the common fund, in which I think I am going to join my good friend, Alan Beesley, in setting a longevity record for an international negotiation. I think it is going to be as long and as complex as the law of the sea.

Mr. Stanbury: It is a good thing you are a young man.

The Chairman: I see no grey hairs yet.

Mr. Hilton: The question of export price stabilization has obviously an important factor in this. But the real difficulty that we face is I do not think we really have the solutions in front of us to figure how we can build this into this international framework of handling the aspirations, which to a large degree are legitimate of the developing countries, to be able to participate in a global economy to the best of their ability, how we move them from aid dependencies into economic partnership, and certainly in that framework the question of commodity exports and the pricing of that commodity exports is a very important factor. But in the question that we are addressing tonight it has not played a very major role up to now, although, measuring a different way, which is not the question of the debt owing of the developing world but of their balance of payments position, it is improved.

It improved last year, and obviously this had a lot to do with the increase of commodity prices in the developing world, but

[*Traduction*]

countries. Indebtedness is, to some extent, an indicator of whether the system is working well or not working at all. But the main question is a matter of aid policy. Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Un des plaisirs de ce Comité, c'est d'entendre non seulement les opinions que nos témoins doivent défendre officiellement, mais également leurs opinions personnelles en tant que spécialistes. Je remarque que les observations que vous venez de faire ont stimulé l'intérêt des membres du Comité. M. Stanbury a quelque chose à nous dire et M. Roche aura sans doute quelque chose à ajouter.

Monsieur Stanbury, vous avez des questions à poser.

M. Stanbury: J'ai trouvé vos observations très intéressantes. M. Hilton a mentionné l'importance du transfert de ressources. Peut-être ne l'ai-je pas très bien suivi, mais j'ai l'impression qu'il a omis plusieurs mots en lisant le dernier paragraphe de son texte, la partie où on dit que «Cela est exacerbé par les variations des prix des principaux produits de base». Avez-vous bien omis ces mots-là? Et si c'est le cas, est-ce parce que vous estimiez que cela ne se rapporte pas au sujet de notre discussion de ce soir ou y avait-il un autre motif?

M. Hilton: Effectivement, j'ai supprimé cette partie-là, mais vous venez de la faire consigner.

M. Stanbury: C'est chose faite.

Une voix: Oui, c'est chose faite.

M. Hilton: Un autre de mes péchés, c'est que je suis le chef de la délégation canadienne aux négociations du fonds commun. Je crois que je vais rejoindre mon ami, Alan Beesley, pour le record de longévité dans les négociations internationales. Je crois que ces négociations seront aussi longues et complexes que celles du droit de la mer.

M. Stanbury: Heureusement que vous êtes jeune.

Le président: Je ne vois pas encore de cheveux gris.

M. Hilton: Il est évident que la question de la stabilisation des prix à l'exportation est importante. Mais la difficulté fondamentale, c'est que nous n'avons pas encore trouvé de solutions quant à la façon d'incorporer cette stabilisation dans le cadre plus large de nos efforts pour faire droit aux aspirations, en grande partie légitimes, des pays en voie de développement à participer à l'économie globale dans la mesure de leurs moyens. Comment passons-nous du stade de la dépendance de l'aide extérieure à celui de l'association économique; dans cette perspective, il est certain que la question de l'exportation des produits de première nécessité et l'établissement de prix est un facteur très important. Mais, en ce qui concerne notre sujet de discussion ce soir, cette question n'a pas eu beaucoup d'influence jusqu'ici. Si nous examinons la situation du point de vue de la balance des paiements plutôt que l'endettement des pays en voie de développement, nous constatons une certaine amélioration.

La situation s'est améliorée l'année dernière, ce changement s'expliquant en grande partie par la hausse des prix des

[*Text*]

they are interrelated to this general question of development. There is no doubt about it, sir.

• 2140

The Chairman: Mr. Fairweather. Mr. Roche.

Gentlemen, may I, on behalf of the Subcommittee on International Development, thank you very much,

Mr. Hilton: Thank you, sir.

Le président: Monsieur Fairweather? Monsieur Roche? And I am sure that your views tonight will be very helpful for us. Thank you very much.

The meeting is adjourned.

[*Translation*]

produits de base vendus par les pays en voie de développement, mais il ne fait pas de doute qu'elle est également liée à la situation globale dans le domaine du développement.

Le président: Monsieur Fairweather. Monsieur Roche.

Messieurs, je tiens à vous remercier au nom du sous-comité chargé d'étudier le développement international.

M. Hilton: Merci, monsieur.

The Chairman: Mr. Fairweather? Mr. Roche? Je suis sûr que les opinions que vous avez exprimées ce soir nous serons grandement utiles. Je vous remercie, messieurs.

La séance est levée.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 9

Thursday, May 5, 1977
Monday, May 9, 1977
Tuesday, May 10, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 9

Le jeudi 5 mai 1977
Le lundi 9 mai 1977
Le mardi 10 mai 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Finance:

Mr. D. A. Hilton, Director, International Programme Division.

De la Direction des finances:

M. D. A. Hilton, Directeur, Division des programmes internationaux.

From the Canadian International Development Agency:

Mr. Domingos Deolda, Director, Policy Analysis Division.

De l'Agence canadienne de Développement international:

M. Domingos Deolda, Directeur, Division de l'analyse de la politique.

RESPECTING:

CONCERNANT:

INCLUDING:

First report to the Standing Committee on External Affairs and National Defence

Y COMPRIS:

Premier rapport au Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Finance:

Mr. D. A. Hilton, Director, International Programme Division.

From the Canadian International Development Agency:

Mr. Domingos Donida, Director, Policy Analysis Division.

Du ministère des Finances:

M. D. A. Hilton, Directeur, Division des programmes internationaux.

De L'Agence canadienne de Développement international:

M. Domingos Donida, Directeur de l'analyse de la politique.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 9

Thursday, May 5, 1977
Monday, May 9, 1977
Tuesday, May 10, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 9

Le jeudi 5 mai 1977
Le lundi 9 mai 1977
Le mardi 10 mai 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

---

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

INCLUDING:

First report to the Standing Committee on External Affairs and National Defence

Y COMPRIS:

Premier rapport au Comité permanent des Affaires extérieures et de la Défense nationale

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

25589—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Breau
Brewin
Coates
Dionne (*Northumberland-Miramichi*)
Fairweather

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

Francis
Lapointe
MacDonald (*Egmont*)
Roche
Rondeau
Stanbury
Wenman—(14)

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-Committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

REPORT TO THE STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

Tuesday, May 17, 1977

The Sub-committee on International Development has the honour to present its

FIRST REPORT

1. In accordance with its delegated authority of February 10, 1977, the Sub-committee has considered its Order of Reference relating to International Development.

2. The Sub-committee held 8 meetings on the subject from March 31, 1977 to May 3, 1977 and heard the following witnesses:

From the Canadian International Development Agency:

Mr. Michel Dupuy, President

Mr. Domingos Donida, Director, Policy Analysis Division

Mr. K. J. Rust, Acting Director, Policy Institutions Division, Multilateral Programs Branch

Mr. J. Sinclair, Advisor, Policy Institutions Division

Mr. Shridath, Ramphal, Secretary-General of the British Commonwealth

From the International Bank for Reconstruction and Development:

Mr. Earl Drake, Executive Director, representing Bahamas, Barbados, Canada, Grenada, Guyana, Ireland and Jamaica

From the Department of External Affairs:

Mr. E. J. Bergbusch, Director, Aid and Development Division

Mr. R. J. Blackburn, Deputy Director, Transport Communications and Energy Division

From the Department of Energy, Mines and Resources:

Mr. R. P. Hooper, Senior Advisor, International Oil and Gas Division

From the Department of Industry, Trade and Commerce:

Mr. P. Eastham, General Director, Office of General Relations

Mr. W. A. Dymond, Chief, Commodity Agreements Division

From the Export Development Corporation:

Mr. John A. MacDonald, President and Chairman of the Board

Mr. François Jeanjean, Chief Economist

From the Royal Bank of Canada:

Mr. Frank G. Ballachey, Regional Manager, Export Financing

Dr. R. Senkiw, Senior Economist, International Economics

From the Bank of Montreal:

Mr. Jack Toten, Vice-President and Chief Economist

From the Department of Finance:

RAPPORT AU COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES EXTÉRIEURES ET DE LA DÉFENSE NATIONALE

Le mardi 17 mai 1977

Le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale a l'honneur de présenter son

PREMIER RAPPORT

1. Conformément à l'autorité dont il a été investi le 10 février 1977, le Sous-comité a étudié son Ordre de renvoi concernant le développement international.

2. Le Sous-comité a tenu 8 séances sur ce sujet, du 31 mars 1977 au 3 mai 1977, et a entendu les témoins suivants:

De l'Agence canadienne de développement international:

M. Michel Dupuy, président

M. Domingos Donida, directeur de l'analyse de la politique

M. K. J. Rust, directeur adjoint, Division des institutions d'élaboration de politiques, Direction générale des programmes multilatéraux

M. J. Sinclair, conseiller, Division des institutions d'élaboration de politiques

M. Shridath Ramphal, secrétaire général du Commonwealth britannique

De la Banque internationale de reconstruction et de développement:

M. Earl Drake, directeur exécutif, représentant Bahamas, Barbades, Canada, Grenade, Guyane, Irlande et Jamaïque

Du ministère des Affaires extérieures:

M. E. J. Bergbusch, directeur, Direction de la coopération

M. R. J. Blackburn, directeur adjoint, Direction du transport, des communications et de l'énergie

Du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources:

M. R. P. Hooper, conseiller supérieur, pétrole et gaz naturel, marché international

Du ministère de l'Industrie et du Commerce:

M. P. Eastham, directeur général, Bureau des relations générales

M. W. A. Dymond, chef, Accords relatifs aux produits

De la Société pour l'expansion des exportations:

M. John A. MacDonald, président et président du conseil

M. François Jeanjean, économiste en chef

De la Banque Royale du Canada:

M. Frank G. Ballachey, directeur régional, Financement de l'exportation

M. R. Senkiw, économiste principal, Économie internationale

De la Banque de Montréal:

M. Jack Toten, vice-président et économiste en chef

Du ministère des Finances:

Mr. B. P. Neufeld, Director General, International Trade and Finance Branch

Mr. D. A. Hilton, Director, International Program Division

Mr. R. J. Martin, Assistant Director, International Economic Relations Division

Mr. A. Blum, International Economic Relations Division

3. The Sub-committee also heard a statement by the President of the Privy Council, the Honourable Allan MacEachen.

ACKNOWLEDGEMENTS

SUB-COMMITTEE ON INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Marcel Prud'homme

Vice-Chairman: Maurice Foster

Members of the Sub-Committee

Herb Breau	David MacDonald
Andrew Brewin	Gilbert Parent
Gordon Fairweather	Douglas Roche
Lloyd Francis	Gilbert Rondeau
Howard Johnston	Robert Stanbury
Charles Lapointe	Ralph Stewart

Other Members who Served on the Sub-committee

Hugh Anderson	Dan McKenzie
Robert Coates	Donald Munro
Maurice Dionne	Jack Murta
Louis Duclos	Gordon Ritchie
Fernand Leblanc	Robert Wenman

4. The Sub-committee wishes to record its appreciation to its staff for the support received, which contributed so much to the effectiveness of its work—to Mr. William Corbett, Clerk of the Committee, and to its advisers, Peter Dobell and Robert Willmot of the Parliamentary Centre, and Robert Miller of the Research Branch of the Library of Parliament.

TABLE OF CONTENTS

PARAGRAPH NUMBER

ABBREVIATIONS AND DEFINITIONS

INTRODUCTION 5-14

THE DEBT PROBLEMS OF DEVELOPING COUNTRIES 15-24

THE DEBATE 25-28

CANADA AND THE DEBT SITUATION 29-36

CONCLUSIONS AND RECOMMENDATIONS

1) General Approach 37-44
2) Information 45-52
3) Debt Related to Official Development Assistance 53-59
4) Commercial Debt 60-63
5) Improved Export Earnings 64-71
6) Concluding Observations 72-74

M. E. P. Neufeld, directeur général, Direction des finances et commerce internationaux

M. D. A. Hilton, directeur, Division des programmes internationaux

M. R. J. Martin, directeur adjoint, Relations économiques internationales

M. A. Blum, Relations économiques internationales

3. Le Sous-comité a également entendu une déclaration du président du Conseil privé, l'honorable Allan MacEachen.

REMERCIEMENTS

SOUS-COMITÉ SUR LE DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: Marcel Prud'homme

Vice-président: Maurice Foster

Membres du sous-comité

Herb Breau	David MacDonald
Andrew Brewin	Gilbert Parent
Gordon Fairweather	Douglas Roche
Lloyd Francis	Gilbert Rondeau
Howard Johnston	Robert Stanbury
Charles Lapointe	Ralph Stewart

Autres députés qui ont participé aux travaux du Sous-comité

Hugh Anderson	Dan McKenzie
Robert Coates	Donald Munro
Maurice Dionne	Jack Murta
Louis Duclos	Gordon Ritchie
Fernand Leblanc	Robert Wenman

4. Le Sous-comité désire exprimer sa reconnaissance envers tout son personnel qui a si largement contribué, par ses efforts, à mener à bien ce travail—à M. William Corbett, greffier du Comité, et à ses conseillers, Peter Dobell et Robert Willmot du Centre parlementaire, et Robert Miller du Service de recherches à la Bibliothèque du Parlement.

TABLE DES MATIÈRES

PARAGRAPHE

ABRÉVIATIONS ET DÉFINITIONS

INTRODUCTION 5-14

LES PROBLÈMES D'ENDETTEMENT DES PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT 15-24

LE DÉBAT 25-28

LE CANADA ET L'ENDETTEMENT 29-36

CONCLUSIONS ET RECOMMANDATIONS

1) Ligne de conduite générale 37-44
2) Information 45-52
3) Dette liée à l'aide publique au développement 53-59
4) Dettes commerciales 60-63
5) L'amélioration des recettes d'exportation 64-71
6) Remarque en guise de conclusion 72-74

ANNEXES

Table 1—Total Debt of LDCs

Table 2—Canadian Bilateral Debt Service

Table 3—Canadian Bilateral Debt Service (*to 1985-86*)

Table 4—EDC Loans to Developing countries

Table 5—LDC Debts Owed to Private Banks

ABBREVIATIONS AND DEFINITIONS

CIDA—Canadian International Development Agency

CIEC—Conference on International Economic Cooperation

EDC—Export Development Corporation

GATT—General Agreement on Tariffs and Trade

GNP—Gross National Product

IDA—International Development Association, the concessional lending arm of the World Bank

IMF—International Monetary Fund

LDC—Less Developed Country—i.e. developing country

LLDC—Least Developed Country—that group of developing countries with a per capita, GNP less than $100, with manufactures representing less than 10 per cent of GNP and a literacy rate below 20 per cent

lower—income LDCs—per capita GNP less that $200 per annum

middle—income LDCs—per capita GNP between $200 and $375 per annum

upper—income LDC—per capita GNP over $375 per annum

MSAs—LDCs Most Seriously Affected by the oil price increases and the increases in import prices generally

ODA—Official Development Assistance (*aid according to certain criteria set down by the Development Assistance Committee of the O.E.C.D.*)

OECD—Organization for Economic Cooperation and Development

RIO—Reshaping the International Order—A Report to the Club of Rome, 1976

SDRs—Special Drawing Rights

UNCTAD IV—Fourth United Nations Conference on Trade and Development

APPENDICES

Tableau 1—Dette totale des pays en voie de développement

Tableau 2—Service de la dette bilatérale au Canada au 31 décembre 1976

Tableau 3—Service de la dette bilatérale au Canada du 31 décembre 1976 au 31 décembre 1985

Tableau 4—Les prêts de la Société pour l'Expansion des Exportations aux pays en voie de développement

Tableau 5—Les dettes des pays en voie de développement à l'égard des banques privées, au 31 décembre 1976

ABRÉVIATIONS ET DÉFINITIONS

ACDI—Agence canadienne de développement international

ADI—Association de Développement International

APD—Aide Publique au Développement (aide définie selon certains critères établis par le Comité d'Assistance au Développement de L'OCDE)

CCEI—Conférence sur la coopération économique internationale

CNUCED IV—Quatrième Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement

DTS—Droits de Tirage Spéciaux

FMI—Fonds Monétaire International

GATT—Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce

OCDE—Organisation pour la Coopération et le Développement Économiques

PMD—Pays moins développés—i.e. pays en voie de développement

PNB—Produit national brut

ROI—Refonte de l'ordre international, Rapport au Club de Rome, 1976

SEE—Société pour l'expansion des exportations

Pays en voie de développement à faibles revenus—dont le PNB est moins que $200 per capita par année

Pays en voie de développement à revenus moyens—dont le PNB per capita se situe entre $200 et $375 par année

Pays en voie de développement à revenus supérieurs—dont le PNB per capita est supérieur à $375 par année

Pays les moins développés—le groupe de pays en voie de développement dont le PNB per capita est inférieur à $100 par année et dont le niveau d'alphabétisation est inférieur à 20 pour cent

Pays les plus sérieusement touchés—les pays les moins développés qui sont le plus sérieusement touchés par les hausses du prix du pétrole et les hausses des prix des importations

INTRODUCTION

"The inequities in the international system are of tremendous significance. They have given rise to essentially two worlds and the disparities between them are growing. One is the world of the rich, the other the world of the poor, united by its heritage of common suffering. A poverty curtain divides the world materially and philosophically. One world is literate, the other largely illiterate; one industrial and urban, the other predominantly agrarian and rural; one consumption oriented the other striving for survival . . .

We have today about two thirds of manking living, if it can be called living, on less than 30 cents a day. We have today a situation where there are about 1 billion illiterate people around the world, although the world has both the means and the technology to spread education. We have nearly 70 per cent of the children in the Third World suffering from malnutrition, although the world has the resources to feed them. We have maldistribution of the world's resources on a scale where the industrialized countries are consuming about 20 times more or the resources per capita than the poor countries. We have a situation where in the Third World millions of people toil under a boiling sun from morning till dusk for miserable rewards and premature death without ever discovering the reasons why." (Reshaping the International Order, pp. 19,21)

5. In quoting these words for the benefit of the Sub-committee on International Development, Mr. Shridath Ramphal, Secretary General of the Commonwealth, went on to say that "it is not always easy for the advantaged people of the world to see what is wrong with the world. The view from Washington, from Boon, from Paris or even from Ottawa is not really the same as that from the jute plantations of Bangladesh".

6. In acknowledging such reality we are conscious of the danger of discharging with words or protestations of guilt an obligation which requires thought, commitment and action. Developing countries do not want and are not impressed by noble sentiments. What is required, as the Sub-committee recognized in its first report, is solid progress toward a just international economic order. Such progress will involve fundamental long term changes in all aspects of the international system including aid, trade, finance and technology and it will as well demand equally for reaching changes in the structures and priorities of many developing countries. The general direction of such reform has already been suggested in such documents as the report on *Reshaping the International Order (RIO)*, prepared by a group of experts under the direction of the distinguished economist Jan Tinbergen. We recommend its serious study by our colleagues in Parliament and by the Canadian public.

7. Aside from its searching analysis and recommendations on virtually all aspects of the international system the RIO

INTRODUCTION

«Les inégalités du système international sont d'une signification considérable. Elles ont donné lieu à la création de deux mondes entre lesquels l'écart s'accentue. Il y a d'une part le monde des riches et d'autre part le monde des pauvres, unis par leur patrimoine de souffrances communes. Un rideau de pauvreté divise le monde matériellement et idéologiquement. Un de ces mondes est savant, l'autre est analphabète en grande partie. L'un d'eux est industriel et urbanisé, l'autre est surtout agraire et rural; l'un d'eux est consommateur, l'autre lutte pour survivre . . .

Aujourd'hui, près des deux tiers de l'humanité vivent, si l'on peut appeler cela vivre, à raison de moins de 30¢ par jour. Il y a près d'un milliard d'analphabètes dans le monde, alors que nous disposons de tant de moyens techniques qui nous permettraient d'étendre l'instruction. Près de 70 pour cent des enfants du Tiers-monde souffrent de sous-alimentation alors que le monde dispose des ressources qui permettraient de les nourrir. Les richesses du monde sont si mal réparties que les pays industrialisés consomment par habitant près de vingt fois plus de ressources que les pays pauvres. Dans le Tiers-monde, des millions e personnes travaillent sous un soleil de plomb de l'aurore jusqu'au coucher du soleil pour une maigre pitance et pour mourir prématurément sans jamais savoir pourquoi.» (Refonte de l'ordre international, pp. 19, 21)

5. Après avoir cité ces mots pour le bénéfice du Sous-comité sur le développement international, M. Shridath Ramphal, secrétaire général du Commonwealth, déclara: «il n'est pas toujours facile pour les favorisés de l'humanité de voir ce qui ne va pas dans le monde. Le point de vue de Washington, de Bonn, de Paris ou même d'Ottawa n'est pas le même que celui que l'on peut avoir depuis les plantations de jute du Bangladesh.»

6. Tout en reconnaissant cette réalité, nous sommes conscients du danger qu'il y a à nous décharger d'une obligation qui exige réflexion, engagement et action en nous contentant de dire de bonnes paroles ou d'exprimer des protestations de culpabilité. Les pays en voie de développement n'ont que faire de ces nobles sentiments qui ne les impressionnent guère. Comme le Sous-comité l'a reconnu dans son premier rapport, ce qui importe c'est un progrès sérieux vers la réalisation d'un ordre économique international juste. Un tel progrès nécessitera des changements fondamentaux à long terme de tous les aspects du système international, à savoir l'aide, le commerce, le financement et la technologie, et il exigera en même temps qu'un grand nombre de pays en voie de développement apportent des modifications profondes dans leurs structures et leurs priorités. Certains documents, comme le rapport *Refonte de l'ordre international (ROI)* préparé par un groupe d'experts sous la direction de l'éminent économiste M. Jan Tinbergen, ont déjà exposé l'orientation générale d'une telle réforme. Nous recommandons à nos collègues du Parlement et au public canadien d'en faire une étude sérieuse.

7. En plus d'offrir une analyse poussée de tous les aspects du système international et de faire des recommandations à leur

Report addresses itself to the central question of global interdependence. It abundantly demonstrates that both the rich and poor worlds have "pressing, unparalleled problems" and that these problems are not separate and cannot be solved independently. Mankind's predicament is basically rooted in its past, in its inherited economic and social structures as well as value-laden ideologies. What the industrialized and Third World countries "must come to grips with is basically a sick system which cannot be healed by expeditious economic first aid." Marginal changes will no longer be sufficient. What is now required is the recognition of a common interest and mutual concern. Mankind must bring about a just international order in which all peoples and nations can benefit from change. "Humanity is at the crossroads. In choosing which of the roads to follow, it will have to accept the harsh fact that, perhaps contrary to previous times, it has just one future or no future at all." (pp. 19-23).

8. The Sub-committee is convinced of the need for such reform. And yet we are also struck by the difficulty and agonizing slowness of its realization. Aside from narrow but powerful short-run interests which often impede progress, the international system seems to have reached a very awkward age when it cannot go back but hardly knows how to go forward. The negotiations which have been underway for some years—and without which the best laid plans will not be realized—often seem to result only in more negotiations. A sense of urgency arises and then subsides from one particular crisis to the next, but the sense that we are in the midst of one great crisis of change has not yet fully seized us.

9. The importance of negotiations was underlined by the Sub-committee in its last report when it issued the following warning:

> "If in the next year the developed countries do not display a serious desire to reform the international economic system and if negotiations do not achieve tangible and significant progress toward that end there is a grave danger of relations between rich countries and poor degenerating into a permanent condition of confrontation and recrimination." (p. 34:6)

Despite the very modest progress during the past year we cannot claim that our warning has literally come to pass. This may suggest the danger and superficiality of repeated short-run alarms. But it is clear that the basic prospects of developing countries have not significantly improved. We can claim only that we are still talking, an accomplishment of sorts. UNCTAD IV did agree on a timetable for individual commodity negotiations and for a conference on a common fund. These negotiations have since begun with some results. The Fund Conference was attended by all the major industrialized countries but finally could agree to nothing more than a further round of negotiations in the fall of this year. On the

sujet, le rapport *Refonte de l'ordre international* aborde le problème central d'une interdépendance globale. Il contient de nombreuses preuves à l'appui de la théorie selon laquelle tous les pays aussi bien riches que pauvres sont aux prises avec «des problèmes urgents et sans précédents», problèmes qui sont reliés les uns aux autres et ne peuvent être résolus isolément. Le sort de l'humanité s'enracine essentiellement dans son passé, dans les structures sociales et économiques qu'il en hérite et dans ses idéologies fondées sur une multitude de valeurs. Les pays industrialisés et ceux du Tiers-monde «doivent s'attaquer à la réforme d'un système fondamentalement malade et le succès de l'entreprise ne repose pas sur l'application expéditive de palliatifs.» Il ne suffira plus d'apporter des modifications secondaires. Il est devenu nécessaire de reconnaître l'existence d'un intérêt commun et d'une préoccupation mutuelle. L'humanité doit atteindre un ordre international juste qui permettra à tous les peuples et à tous les pays de profiter des changements. «L'humanité se trouve maintenant à un carrefour. Avant de choisir sa voie, il lui faudra accepter une dure réalité: à savoir qu'elle n'a qu'un avenir ou pas d'avenir du tout, contrairement à ce que l'on croyait par le passé.» (pp. 19-23)

8. Le Sous-comité est convaincu de la nécessité de ces réformes. Nous sommes toutefois étonnés par les difficultés existentes et l'extrême lenteur de leur mise en œuvre. Mis à part les intérêts à court terme, limités mais puissants, qui entravent souvent la réalisation des progrès, le système international semble avoir atteint une étape très difficile où il lui est impossible de reculer, mais tout aussi difficile d'avancer. Les négociations engagées depuis quelques années—et sans lesquelles il est impossible d'exécuter même les plans les mieux conçus—ne semblent souvent aboutir qu'à d'autres négociations. D'une crise à l'autre, nous prenons conscience de l'urgence de la situation, mais pendant les accalmies, nous nous empressons de tout oublier. Nous ne nous sommes pas encore pleinement rendu compte du fait que nous nous trouvons au milieu d'une grande crise due à tous ces changements.

9. Dans son rapport précédent, le Sous-comité a souligné l'importance des négociations et a donné l'avertissement suivant:

> «Si les pays développés ne manifestent pas, dans l'année qui vient, le désir sincère de réformer le système économique international et que les négociations à cette fin n'aboutissent pas à des résultats concrets et appréciables, les relations entre les pays pauvres et les pays nantis risqueraient fort de dégénérer en un état de confrontation permanente et de récrimination.» (34:6)

En dépit des progrès très modestes qui ont été réalisés au cours de l'année dernière, nous ne pouvons prétendre que notre mise en garde s'est réalisée telle que décrite. Cette situation peut faire ressortir les risques et le caractère superficiel d'avertissements répétés à court terme. Mais il est évident que les perspectives fondamentales des pays en voie de développement ne se sont pas améliorées de façon substantielle. Nous pouvons simplement affirmer que la communication n'a pas été rompue, ce qui constitue une réussite assez mitigée. Les pays participant à la CNUCED IV ont établi un calendrier des négociations pour chaque produit de base et prévu une conférence sur l'établissement d'un fonds commun. Ces négociations

trade front the GATT negotiations have proceeded at their normal, agonizingly slow pace.

10. We are struck by both modest progress and setbacks in Canadian action. While Canada continues to be moderately forthcoming on commodity issues, its response in the fields of trade liberalization and aid is of some concern to the Sub-committee. 1976 say the publication of an OECD Report which revealed that Canada is by no means particularly open to the manufactured goods of developing countries. And during the year we added significant new restrictions on textile and clothing products, though it should be noted that compared to other industrialized countries, Canada still imports quite a high proportion of these goods. But there is little evidence of the kinds of adjustment assistance measures recommended by the Sub-committee last year. In saying this we are not unmindful of the current economic difficulties facing Canada. As regards Official Development Assistance (ODA), Canada continues to increase its dollar volume but there has been a significant decline in the percentage of GNP which is devoted to such assistance and we fear the continuance of this trend.

11. Just as UNCTAD IV was the focus last year of what has been called the "North-South Dialogue", the Conference on International Economic Cooperation (CIEC) is the focus this year. It is clear that CIEC has had a rough and rocky history and might yet prove to be an unqualified failure. And yet there remains some hope that commitment and accommodation by both developed and developing countries could yield results. For as Honourable Allan MacEachen—the Canadian delegate and the co-chairman of the Conference—has testified before the Sub-committee, a failure at CIEC would be a "serious setback" in the process of international cooperation. The Sub-committee recognizes that Mr. MacEachen and Canadian officials have striven to avoid such an outcome.

12. The success or failure of CIEC will hinge on the political will to press ahead with reform in many interrelated aspects of the international economy. The four commissions have dealt with the major issues of energy, commodity pricing and supply, development assistance and international finance. One of the main items on the agenda—which Mr. Michel Dupuy, the senior Canadian official at CIEC, has described as "a centrepiece before the final stage of the conference" (p. 3:7)—is the matter of *debt*. It was in part for this reason and with the hope of making some contribution to Canadian policy that the Sub-committee decided to prepare the present report.

13. There were other reasons. The subject of debt was one which received comparatively little attention in our previous

ont depuis été entreprises et ont donné certains résultats. Tous les principaux pays industrialisés ont assisté à la conférence sur le fonds commun mais rien n'en est ressorti, si ce n'est qu'ils ont décidé d'organiser une autre ronde de négociations à l'automne de cette année. Pour ce qui est du commerce, les négociations du GATT ont progressé à leur rythme habituel, c'est-à-dire extrêmement lentement.

10. Nous sommes étonnés à la fois par les progrès modestes et les reculs des actions et gestes du Canada. Bien que le Canada garde une attitude ouverte pour la question des produits de base, sa position dans les domaines de la libéralisation des échanges commerciaux et de l'aide au développement nous inquiète. Un rapport de l'OCDE publié en 1976 révélait que le Canada n'est pas particulièrement accueillant à l'égard des produits manufacturés des pays en voie de développement. Au cours de l'année, nous avons ajouté de nouvelles restrictions importantes sur les textiles et les vêtements. Cependant il faut reconnaître qu'en comparaison avec d'autres pays industrialisés le Canada importe encore une large proportion de produits textiles. Cela ressemble très peu aux mesures de compensation et d'aide recommandées par le Sous-comité l'an dernier. En disant cela, nous tenons compte des difficultés économiques actuelles du Canada. En ce qui concerne l'Aide Publique au Développement (APD), le Canada continue à accroître le volume de son aide en dollars, mais on doit constater une diminution importante du pourcentage du PNB consacré à ce titre. Malheureusement nous craignons que cette tendance s'accentue.

11. Tout comme la quatrième conférence de la CNUCED l'année dernière portait en priorité sur ce que l'on a appelé le «dialogue Nord-Sud», cette année sera essentiellement celle de la Conférence sur la coopération économique internationale (CCEI). Il ne fait aucun doute que cette Conférence a eu des antécédents historiques mouvementés et il se peut qu'elle aboutisse à un échec complet. Néanmoins il est encore permis d'espérer que les pays industrialisés et en voie de développement décideront de faire les concessions nécessaires pour que les efforts de la Conférence soient couronnés de succès. Comme l'honorable Allan MacEachen—délégué canadien et coprésident de la Conférence l'a déclaré devant le Sous-comité—un échec de la Conférence entraînerait un «net recul» dans la coopération internationale. Le Sous-comité reconnaît les efforts que M. MacEachen et les représentants du Canada ont déployés pour éviter une telle issue.

12. Le succès ou l'échec de la Conférence sur la coopération économique internationale dépendra de la volonté des instances politiques de procéder activement à des réformes dans plusieurs domaines interdépendants de l'économie internationale. Les quatre commissions ont traité des questions cruciales de l'énergie, de l'approvisionnement des produits de base et de la détermination de leur prix, de l'aide au développement et des finances internationales. L'un des principaux points à l'ordre du jour que M. Michel Dupuy, principal représentant canadien à la CCEI a décrit comme étant «une pièce maîtresse avant l'étape finale de la Conférence» (p. 3:7)—est la question de la *dette*. C'est partiellement pour cette raison, et dans l'espoir de contribuer à la politique canadienne, que le Sous-comité a décidé de rédiger le présent rapport.

13. Le Sous-comité avait d'autres motifs. La question de la dette n'a pas été traitée avec suffisamment d'attention dans

report. And during the past year or so the world has been alive with anxiety about a "debt crisis", although it should be stressed that this was as much because of the fear of the collapse of private financial institutions as it was concern for the plight of developing countries. While the evidence which the Sub-committee has received strongly suggests that this *immediate* crisis has subsided, it is for this very reason imperative to examine the more basic causes of debt, its manifestations and the adequacy of instruments for dealing with it. The Sub-committee senses an air of complacency which now seems to have settled about the debt question, not least on the part of some Canadian officials.

14. The debt problem is a real one, it is a great one and it is one which is *not* going away, for it is another serious manifestation of much that is wrong with the existing international economic order. If our recommendations are not of the sort which will radically alter that situation we hope at least that this basic message will get through.

THE DEBT PROBLEMS OF DEVELOPING COUNTRIES

15. Any serious discussion of the debt situation must begin by noting the lack of sufficient information in this field and the incompatibility and unreliability of much that is available. The problem is particularly pronounced in the area of debt owed to private creditors, which is now estimated to be more than half of the total outstanding debt of the developing countries. Reporting of the total volumes of public or para-public debt owed to these private creditors has improved, but remains grossly inadequate, especially on the key issues of maturity periods and interest rates. Moreover, a country's debt situation is determined not simply by the size of its debt and debt service payments, but by a complex set of factors which also include, among other things, the relative size and expected growth of its export earnings, the stability and diversification of its export structure, its ability to reduce imports, the size of its foreign exchange reserves and its debt-service record. In the case of a developing country, this general picture must in turn be related to its development situation, needs, and prospects.

16. The rough figures available on the total indebtedness of all developing countries provide some perspective. As shown in Table 1, the total debt outstanding increased in ten years from $35 billion in 1967 to $165 billion at the end of 1976. The average annual growth rate over the period was 19 per cent, but the rate rose to more than 21 per cent from 1973 to 1975, and tapered significantly to 17.8 per cent last year. Much more dramatic and significant has been the rise in the proportion of the total which is owed to private creditors, mainly banks but also export promotion agencies—(1) and other financial institutions. The rate of growth of this type of debt fell

notre rapport antérieur. L'année dernière, le monde entier s'est inquiété de la «crise de la dette», bien que l'on doive insister sur le fait que cette inquiétude était provoquée *autant* par la crainte de l'effondrement des institutions financières privées que par une préoccupation concernant la situation des pays en développement. Si les documents communiqués au Sous-comité indiquent fermement que cette crise *immédiate* s'est apaisée—il est de ce fait indispensable d'examiner les causes plus fondamentales de la dette, ses manifestations ainsi que l'efficacité des instruments choisis pour la gérer. Le Sous-comité perçoit que l'on semble maintenant aborder la question de la dette avec un air de suffisance, y compris de la part de certains fonctionnaires canadiens.

14. Le problème de la dette est un problème réel et important; il n'est *pas* en voie de résolution, car il constitue une manifestation sérieuse et supplémentaire de l'injustice de l'ordre économique international actuel. Si nos recommandations ne sont pas de nature à modifier radicalement cette situation, nous espérons au moins que le message fondamental qu'elles portent sera compris.

LES PROBLÈMES D'ENDETTEMENT DES PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT

15. Toute étude sérieuse de la situation d'endettement nous amène à constater l'insuffisance des renseignements dans ce domaine et l'incompatibilité entre les divers renseignements disponibles dont l'exactitude est, de surcroît, douteuse. Ce problème est particulièrement aigu en ce qui a trait aux dettes envers des créanciers privés, ces dettes étant maintenant évaluées à plus de la moitié de la dette globale des pays en voie de développement. La qualité des rapports sur le volume total des dettes publiques ou para-publiques envers les créanciers privés s'est améliorée, mais ils demeurent inadéquats, surtout en ce qui a trait aux aspects clés que constituent les échéances et les taux d'intérêt. De plus, la situation d'un pays quant à son endettement ne saurait être évaluée en tenant uniquement compte du volume de sa dette et des paiements qu'il doit effectuer, en conformité du service de sa dette, mais en se fondant plutôt sur un ensemble complexe de facteurs tels que, entre autres, l'importance relative et l'augmentation prévue des revenus d'exportation du pays en question, la stabilité et la diversité de ses marchés d'exportation, sa capacité de diminuer ses importations, l'importance de ses réserves de devises étrangères et son dossier quant au respect de ses engagements antérieurs envers ses créanciers. Dans le cas d'un pays en voie de développement, ce tableau général doit en outre être examiné en tenant compte du degré de développement, du pays, de ses besoins et de son potentiel.

16. Les chiffres bruts dont on dispose sur la totalité des dettes et créances de tous les pays en développement fournissent une certaine perspective. Comme l'indique le tableau 1, le total des créances à recouvrer est passé en 10 ans de $35 milliards en 1967 à $165 milliards à la fin de 1976. Pendant cette période, le taux de croissance annuel a été de 19 pour cent mais il a dépassé 21 pour cent de 1973 à 1975 et a sensiblement décru pour atteindre 17.8 pour cent l'année dernière. La proportion du total dû aux créditeurs privés, principalement les banques, mais également les organismes de promotion des exportations—[1] et autres établissements finan-

below 18 per cent only once during the period, and rose as high as 36 per cent in 1972 and 29 per cent in 1975. Again, the growth fell substantially to 19.3 per cent in 1976, but by then private creditors accounted for 51 per cent of the total debt of the developing countries, compared to 31 per cent of the total in 1967. By contrast, the debt owed to official creditors—mainly resulting from Official Development Assistance loans from individual industrialized countries, but also including loans from multilateral institutions, such as the World Bank and from some export promotion agencies, such as the EDC—rose from $24 billion in 1967 to $81 billion in 1976, at a much slower rate than that owed to private creditors.

17. Although dramatic, these figures do little more than provide perspective, for indebtedness varies widely among countries and groups of countries. For example, in 1974, the last year for which comprehensive debt statistics are available, Mexico alone borrowed more from private banks than did all of the developing countries in Africa south of the Sahara combined. In that same year, 13 countries accounted for 56 per cent of the total disbursed debt owed by developing countries. Some estimates suggest that four-fifths of the total external public debt is accounted for by 20 developing countries. Of the total public debt owed to private creditors in 1974, 52 per cent was concentrated in 7 developing countries. Generally, the total debt is heavily concentrated in the middle and upper-income developing countries. Debt owed to private creditors is almost entirely restricted to these countries, while the non-oil exporting lower income countries (less than $200 per capita GNP) have had to rely on grants and concessional bilateral and multilateral official loans.

18. The increased recourse to private credit sources has meant that the debt service ratios of the developing countries have risen somewhat more rapidly than the total debt itself in the last few years, for private loans generally have shorter maturity periods and bear higher interest than those extended by official creditors (i.e.: governments and multilateral agencies). Nevertheless, the limited evidence available to the Subcommittee indicated that the debt service ratios of the developing countries as a whole have not greatly exceeded the levels common in the Sixties. Counter balancing the increase in debt and debt service, to some extent, the export earnings of the developing countries across the board grew at an average annual rate of 21 per cent from 1967 to 1976, slightly higher than the rate of growth of the debt itself.

19. No single factor can be cited to explain the increases in the indebtedness of the developing countries. If there are any constants, they are the need for more resources than can be generated by trade and direct investment, and the inability of

ciers, a augmenté de façon beaucoup plus radicale. Le taux de croissance de ce type de dettes n'est descendu qu'une fois au-dessous de 18 pour cent pendant cette période et s'est élevé jusqu'à 36 pour cent en 1972 et à 29 pour cent en 1975. Cette croissance a subi de nouveau une baisse notable en 1976, retombant à 19.3 pour cent mais, à ce moment-là les créditeurs privés comptaient pour 51 pour cent de la dette totale des pays en voie de développement, contre 31 pour cent en 1967. Par contraste, la dette due aux créditeurs officiels—résultant principalement de prêts du type de l'Aide publique au développement provenant des pays industrialisés, mais comprenant également des prêts d'établissements multilatéraux tels que la Banque Mondiale et des prêts d'agences de promotion des exportations telles que la Société pour l'expansion des exportations—est passée de $24 milliards en 1967 à $81 milliards en 1976, soit un rythme beaucoup plus lent que celui des sommes dues aux créditeurs privés.

17. Bien qu'ils soient énormes, ces chiffres ne font rien de plus que donner une idée générale car l'endettement varie grandement d'un pays à l'autre ou même, d'un groupe de pays à l'autre. Par exemple, en 1974, la dernière année pour laquelle nous puissions obtenir des chiffres complets sur l'endettement, le Mexique a, à lui seul, emprunté plus des banques privées que tous les pays en voie de développement au sud du Sahara réunis. Au cours de la même année, 13 pays se partageaient 56 pour cent du total des dettes des pays en voie de développement. Certaines estimations suggèrent que les quatre cinquièmes de la dette publique extérieure sont répartis entre 20 pays en développement. Cinquante-deux pour cent du total de la dette publique envers des créanciers privés en 1974 étaient concentrés dans 7 pays en voie de développement. En général, une grande partie de la dette globale est répartie entre les pays en voie de développement à revenus moyens et supérieurs. Ces pays accaparent la presque totalité de la dette contractée envers des créanciers privés, bien que les pays à faibles revenus qui n'exportent pas de pétrole (dont le PNB est inférieur à $200 par habitant) aient dû compter sur des subventions et sur des prêts gouvernementaux bilatéraux comportant un élément de libéralité sur des prêts multilatéraux.

18. Le fait que les sources privées de crédits aient été plus sollicitées explique pourquoi le coefficient du service de la dette des pays en voie de développement a augmenté plus rapidement que ne l'a fait la dette totale elle-même, au cours des dernières années, car les prêts comportent généralement des échéances plus courtes et portent un intérêt plus élevé que les prêts consentis par les créditeurs officiels (i.e. les gouvernements et les agences multilatérales). Néanmoins, les renseignements limités dont dispose le Sous-comité révèlent que dans l'ensemble le coefficient du service de la dette des pays en voie de développement n'accuse qu'une légère augmentation comparativement aux niveaux relevés au cours des années 60. Compensant jusqu'à un certain point l'augmentation de la dette et du service de la dette, les recettes d'exportation des pays en voie de développement ont augmenté à un taux moyen annuel de 21 pour cent de 1967 à 1976, soit à un rythme de croissance surpassant légèrement celui de la dette elle-même.

19. L'augmentation de la dette des pays en voie de développement n'est pas liée à un facteur unique. Au nombre des constantes, notons cependant le besoin de ressources plus considérables que celles qu'apportent le commerce et les inves-

official aid to fill that void. The successful recourse of some developing countries to private creditors during the last few years indicates among other things that they were being seen as increasingly creditworthy by the private financial institutions. A combination of factors led to radical increases in private borrowing, starting in 1972. Most important were the food crisis of 1972 followed by the combination of inflation and recession which first emerged in the industrialized countries and then spread throughout the world. As a result, the costs of the developing countries' imports, most of which were badly needed, rose steeply, while the decline in economic growth in the West and a drop in many commodity prices severely hurt their export earnings. The dramatic increases in the price of oil accelerated world inflation and had a severe direct impact on those developing countries which are dependent on imported oil. Faced with these international developments—which some judged to be short term in their impact—some of the middle and upper—income developing countries decided to borrow heavily on private markets in order to finance increasingly large current account deficits. At about the same time, the reduced levels in the growth of economic activity in the industrialized countries made the developing countries relatively more attractive as borrowers in the eyes of private financial institutions.

20. Despite the rapid rise in their debt service obligations, remarkably few countries have had to seek multilateral debt rescheduling in recent years. Between 1966 and 1972, 17 per cent of total repayments due on the developing countries' debts had to be rescheduled, while only 5 per cent of repayments due in the 1973-1975 period had to be rescheduled. This evidence appears to indicate that most of the developing countries have managed their debts well, although it says nothing about any economic distortions or hardships which may have been involved. As far as debt is concerned, the future prospects of the middle and upper-income developing countries do not appear alarming. The beginning of general economic recovery is already reflected in the reduced current account deficit of the non-oil exporting developing countries as a whole ($28 billion in 1976, compared to $39 billion in 1975) and in the reduced rate of increase in the total debt owed to private creditors (18.3 per cent in 1976, compared to 29.1 per cent in 1975). With continued international economic recovery, careful management by the debtor countries, and responsible policies by official and private creditors, the middle and upper-income developing countries should be able to weather their debt problems without severe difficulties, even though some reschedulings may be necessary in the next few years.

tissements directs, d'une part, et l'incapacité de l'aide officielle à combler cette lacune, d'autre part. Le fait que certains pays en voie de développement aient réussi au cours des dernières années à obtenir des crédits de la part des institutions privées révèle notamment que les institutions financières privées reconnaissent désormais la solvabilité de plus en plus établie de ces pays. Un ensemble de facteurs ont entraîné une augmentation importante des emprunts privés à partir de 1972. Parmi les plus importants, notons la crise alimentaire en 1972 suivie d'une vague d'inflation ainsi qu'une récession économique dont les conséquences se sont d'abord manifestées dans les pays industrialisées pour s'étendre ensuite dans le monde entier. Conséquemment, le coût des importations des pays en voie de développement, importations qui étaient dans la plupart des cas indispensables, a augmenté brusquement alors que le déclin de la croissance économique des pays occidentaux et la chute du prix d'un grand nombre de produits de base ont gravement érodé les revenus tirés de leurs exportations. La hausse soudaine et prodigieuse des produits pétroliers a accéléré l'inflation mondiale et s'est répercutée directement sur les pays en voie de développement qui doivent importer leur pétrole. Devant cette nouvelle conjoncture internationale dont les conséquences ne pouvaient être selon certains que de courte durée, plusieurs pays en voie de développement à revenus moyens ou élevés décidèrent de contracter de lourds emprunts sur les marchés privés de capitaux afin de financer des déficits qui ne cessaient de s'accroître au compte courant de leur balance des payments. A ce même moment, la réduction de la croissance de l'activité économique dans les pays industrialisés fit en sorte que les pays en voie de développement devenaient des emprunteurs plus attrayants auprès des institutions financières privées.

20. Malgré l'accroissement rapide du service de leur dette bien peu de pays en voie de développement ont demandé la révision du calendrier d'amortissement de leur dette multilatérale au cours des dernières années. Entre 1966 et 1972, 17 pour cent de leurs dettes ont fait l'objet d'une telle révision contre seulement 5 pour cent au cours de la période de 1973 à 1975. C'est là une preuve que la plupart d'entre eux ont réussi à gérer convenablement leurs dettes, bien que l'on passe sous silence les difficultés ou les privations économiques qui ont dû s'ensuivre. Pour les pays en voie de développement à revenus moyens ou élevés les perspectives d'avenir en ce qui concerne leur endettement ne semblent pas devoir être alarmantes. Le début de la relance économique générale s'est déjà fait sentir par la réduction de la dette au compte courant des pays en voie de développement non-exportateurs de pétrole ($28 milliards en 1976 par rapport à $39 milliards en 1975) et par une diminution considérable du taux de croissance de la dette globale due aux créanciers privés (p18.3 pour cent en 1976 par rapport à 29.1 pour cent en 1975). Les pays en voie de développement aux revenus moyens et supérieurs devraient être en mesure de faire face à leurs problèmes d'endettement sans trop de difficultés à condition que la relance économique internationale se maintienne, que les pays débiteurs assurent une gestion saine de leur économie et que les créanciers officiels et privés mettent en œuvre des politiques raisonnables, même s'il faudra peut-être dans les prochaines années établir de nouveaux échéanciers.

21. Nevertheless, the Sub-committee believes that it would be a mistake to dismiss the debt problems of these countries. They remain poor and in need of development, and funds obligated to debt service are unavailable for investment in development programs. Debt financing can be a positive phenomenon, but a substantial portion of the hard debt owed by these countries was incurred for balance of payments support to protect them against external developments largely beyond their control, rather than for investment.

22. An important factor to be borne in mind is that the middle and upper-income developing countries will need continued private financing in the years to come. If, for one reason or another, the banks stopped lending to these countries, particularly over the next few years, they would be faced with severe difficulties in meeting their service obligations on past debt, and collapse would in some cases be difficult to avert.

23. The debt problems of the poorer countries, while superficially less serious, are actually more intractable. as noted already, these countries account for a smaller proportion of the total debt, and virtually none of the harder private debt. On the whole, their indebtedness has risen at a much slower rate than that of the other developing countries. In some cases, they were already so poor, their economies so underdeveloped, that the international economic turmoil had little effect on them. More often, they were severely affected but, lacking access to private capital markets, had few options in coping with their problems.

24. Nevertheless, most of these countries have service obligations on official bilateral and, to a lesser extent, multilateral loans which, relative to their overall economic positions, constitute a heavy burden. Their debt problems are structural, in the sense that they derive from chronic conditions of underdevelopment and, in some cases, lack of resources. In most cases, they were exacerbated but not caused by the international upheavals of recent years. By the same token, they will be eased but far from solved by international economic recovery. The inflexibility of debt service obligations is particularly onerous for these countries, because their balance-of-payments positions are already so fragile and vulnerable. With service payments eating up increasing amounts of the new aid on which they continue to depend, these countries wll need special policy measures from the international community.

THE DEBATE

25. As with other issues of international economic reform, that of debt first presents itself in the form of clear and startling contrasts between the opposing positions of the devel-

21. Quoiqu'il en soit, le Sous-comité croit qu'il serait erronné d'ignorer le problème d'endettement de ces pays qui demeurent pauvres et qui ont besoin impératif de se développer. Mais les ressources qui pourraient être investies dans des programmes de développement de leur économie doivent être affectées au service de la dette. Le financement de la dette peut être un phénomène positif, mais il faut souligner qu'une partie importante de la dette brute de ces pays a été contractée pour équilibrer leur balance des paiements afin de se protéger contre les conjonctures extérieures qu'ils ne contrôlent d'ailleurs pas plutôt que pour investir et stimuler ainsi leur économie.

22. Un facteur important dont il faut tenir compte c'est que les pays en voie de développement aux revenus moyens et supérieurs devront continuer à compter sur le financement de capitaux privés au cours des années à venir. Si, pour une raison ou pour une autre, les banques arrêtaient de prêter à ces pays, plus particulièrement au cours des quelques prochaines années, ceux-ci éprouveraient de sérieuses difficultés à rencontrer leurs obligations au service de la dette—obligations imputables à leurs dettes passées—et, l'effondrement serait difficile à éviter dans certains cas.

23. Si les problèmes d'endettement des pays les plus pauvres sont en surface moins graves, ils sont en réalité plus difficiles à résoudre. Comme nous l'avons déjà mentionné, ces pays ont à leur charge une proportion plus petite de la dette totale et ont contracté très peu d'emprunts qui comportent des conditions plus sévères. Dans l'ensemble, leur endettement s'est accru beaucoup plus lentement que celui des autres pays en voie de développement. Dans certains cas, ils étaient déjà si pauvres et leurs économies si primaires que l'agitation économique internationale avait peu d'effet sur eux. Le plus souvent, ils ont été gravement touchés mais, n'ayant pas accès aux marchés des capitaux privés, ils avaient peu de possibilités pour tenter de résoudre leurs problèmes.

24. Néanmoins, la plupart de ces pays ont au service de la dette des obligations relatives à des prêts bilatéraux officiels et, dans une moindre mesure, à des prêts multilatéraux qui, compte tenu de leur situation économique globale, constituent un lourd fardeau. Leurs problèmes d'endettement sont structuraux, car ils dérivent de conditions chroniques de sous-développement et, dans certains cas, d'un manque de ressources. Le plus souvent, les problèmes ont été exacerbés par les bouleversements internationaux des récentes années, sans toutefois avoir été causés par ceux-ci. Aussi seront-ils atténués mais loin d'être résolus par la relance économique internationale. La rigidité des obligations au service de la dette est particulièrement lourde pour ces pays, en raison de la situation fragile et précaire de leur balance des paiements. Comme le service de la dette absorbe des sommes de plus en plus importantes qui sont prélevées sur les nouveaux fonds d'aide dont ils continuent à dépendre, ces pays auront besoin de mesures particulières de la part de la communauté internationale.

LE DÉBAT

25. Tout comme d'autres questions liées à la réforme économique internationale, celle de la dette se présente en premier lieu sous la forme de contrastes nets et saisissants entre la

oped and developing countries. In short we begin with a debate, an often loud and rancorous debate. This debate is caricatured as consisting of developing countries on the one hand, repudiating all debt and demanding its cancellation as a matter of right, and of developed countries on the other hand, demanding complete repayment with no consideration of the needs and circumstances of developing countries.

26. An examination of the positions actually put forth by the "two sides" does not magically eliminate all differences but it does begin to qualify them and to put them in perspective. This in turn may suggest the seeds of partial agreement. For example, the Group of 77 issued the following demands in the Manila Declaration.[2]

—ODA—related debt relief, in the form of postponement or waiver of payments for developing countries seeking such relief.

—cancellation of ODA—related debt for the least developed, landlocked and island developing countries.

—postponement of ODA—related debt for the "Most Seriously Affected" (MSA) countries until they cease to be MSAs.

—multilateral institutions—(such as the World Bank) to provide program assistance to Less Developed Countries in amounts no less than their debt service payments to those institutions.

—commercial debt to be consolidated and rescheduled over a period of at least 25 years.

In short even this most "radical" document does distinguish between ODA—related and commercial debt, between outright cancellation and rescheduling and between the poorest and/or most seriously affected countries and the rest. And when we turn to the position put forth by the Group of 19 (developing countries) at CIEC we note further important qualifications of these demands. (We have italicized the qualifications to emphasize the point.)

> "Measures by developed countries to mitigate the foreign debt burden of developing countries, with special attention to the situation of the most seriously affected countries, including the rescheduling of payments and/or cancellation of ODA (Official Development Assistance) debts and their service payments of developing countries, especially the MSAC's (and more particularly the least developed, landlocked and island developing countries); consolidation of commercial debts and rescheduling of payments of developing countries *at market related interest rates* over a long period, *when requested and justified*"[3]

position des pays industrialisés et celle des pays en voie de développement. En résumé, notre point de départ est un débat, souvent aigre et animé. Sous une forme caricaturale, il oppose d'une part, les pays en voie de développement, qui refusent de reconnaître toutes dettes et exigent leur annulation comme un droit, et d'autre part, les pays industrialisés, qui exigent un remboursement intégral, sans aucune considération pour les besoins et la conjoncture des pays en voie de développement.

26. Un examen des positions avancées par les «deux parties» en cause n'élimine pas magiquement tous les différends, mais permet de les situer et de les placer dans leur perspective. Ceci est peut-être une façon de susciter un accord, fusse-t-il partiel. Par exemple, le groupe des 77 a présenté les exigences suivantes dans la Déclaration de Manille:[2]

—allègement de la dette liée à l'APD en différant ou en abandonnant les paiements des pays en voie de développement qui cherchent à obtenir de l'aide.

—annulation de la dette liée à l'APD dans le cas des pays en voie de développement les moins développés, des pays sans littoral et des pays insulaires.

—le retardement du paiement de la dette figurant au chapitre de l'aide publique au développement pour les pays «les plus gravement touchés» jusqu'à ce qu'ils réussissent à améliorer leur sort.

—l'apport par les institutions multilatérales, comme la Banque Mondiale, d'une aide aux programmes des pays en voie de développement sous forme de montants au moins égaux aux paiements effectués au service de la dette de ces pays à ces institutions.

—que l'on procède au réaménagement, échelonné sur une période d'au moins 25 ans, de la dette commerciale des pays en voie de développement concernés.

Bref, même ce document très «radical» établit une distinction entre la dette figurant au chapitre de l'aide publique au développement et la dette commerciale, entre l'annulation inconditionnelle et l'établissement d'un nouveau calendrier de paiements, et entre les pays en voie de développement les plus pauvres et/ou les plus gravement touchés et les autres. Et quand nous considérons la position adoptée par le groupe des 19 (pays en voie de développement) à la Conférence sur la coopération économique internationale, nous constatons d'autres importantes restrictions à ces exigences. Nous les avons indiquées en italique pour mettre l'accent sur ces points de vues.

> «Mesures à prendre par les pays industrialisés pour alléger le fardeau que la dette extérieure impose aux pays en voie de développement, *compte tenu, en particulier, de la situation des pays les plus gravement touchés*; comprenant la révision du calendrier des paiements et/ou annulation des *dettes au titre de l'aide publique au développement* ainsi que du service de ces dettes pour les pays en voie de développement les plus gravement touchés (en particulier les pays les moins avancés, sans littoral et insulaires); consolidation des dettes commerciales et révision du calendrier des paiements des pays en voies de développement prévoyant, pour une longue période, *des taux d'intérêts liés à ceux du marché lorsque ces mesures sont demandées et justifiées*.»[3]

27. When we turn to the position of the developed countries we note similar qualifications in a frequently caricatured policy. In the first place they have in the past shown themselves willing to consider debt renegotiation on a case by case basis. They have in their analysis paid some attention to the poorest and most seriously affected countries. While developed countries have generally been loathe to support any automatic debt write-off, some at least (Canada among them) have supported the idea of an International conference to re-examine the processes of debt management and to suggest ground rules which might control, or at least influence, the case by case approach. And finally there are indications, if not hard and fast policy pronouncements as yet, that a rather more flexible approach might be taken to ODA-related debt as distinct from commercial debt. And even there, developed countries have at least acknowledged that the short, hard terms of much recent commercial debt constitutes a special problem requiring attention. While none of this adds up to a revolution in policy it does constitute some awareness of the problem and of the fact that, in Mr. MacEachen's words, "there is no point in talking about coordination around the *status-quo* because it will not get us anywhere". (p. 1:18)

28. Qualifying the positions of developed and developing countries in the way we have done does not eliminate the basic differences between them. The developing countries approach the question of debt essentially from the perspective of their *needs*. They argue that they should not be expected to sacrifice development plans and the needs of their desperately poor people to the requirements of international finance. The developed countries approach the question from the perspective of their requirements for a well ordered and reliable international financial system. They argue that unless obligations are honoured developing countries will not in future have available to them the resources needed for development. It seems a clear, if a hard, truth that so long as development demands interdependence any policy on debt must somehow accommodate both of these perspectives.

CANADA AND THE DEBT SITUATION

29. The developing countries owed Canadian creditors about $9.8 billion at the end of 1976, of which $1,965 million was owed to the Canadian International Development Agency (Tables 2 and 3), $1,192 million to the Export Development Corporation (Table 4), and a very roughly estimated $6.6 billion to Canadian banks (Table 5). Together, this amounted to about 6 per cent of the developing countries' total indebtedness, a small but significant proportion.

30. CIDA, in addition to its grants, makes bilateral loans to support development projects and programmes in developing countries. Table 2 gives details of all such bilateral loan disbursements outstanding at the end of 1976. Table 3 shows

27. D'autre part, quand nous étudions la position des pays industrialisés nous constatons qu'une politique souvent caricaturée pose des restrictions semblables. Tout d'abord, ils se sont montrés, par le passé, désireux de procéder, cas par cas, à la renégociation des dettes. Dans leur analyse, ils ont porté une attention toute spéciale aux pays les plus pauvres et les plus gravement touchés. Bien que les pays développés se soient, en général, montrés réticents à l'annulation automatique de la dette, certains d'entre eux (y compris le Canada) se sont prononcés en faveur d'une conférence internationale pour réexaminer le processus de gestion de la dette et proposer des règles de base qui permettraient de contrôler, ou du moins d'influencer, l'orientation d'un règlement individuel des cas. Enfin, certaines indications, en l'absence de déclarations de politique définitives, laissent entrevoir l'adoption d'une attitude plus souple à l'égard de la dette encourue pour l'APD, par opposition à la dette commerciale. Même là, les pays industrialisés ont au moins reconnu que les conditions rigides à court terme des dettes commerciales encourues récemment présentent un problème spécial sur lequel il faudrait s'arrêter. Bien que nous ne puissions pas encore parler d'un revirement de politique, il s'agit néanmoins d'une plus grande sensibilisation au problème et au fait que, pour reprendre les termes de M. MacEachen: «il est inutile de parler de coordination tant que nous maintiendrons le statut quo car cela n'aboutirait pas à grand-chose». (p. 1:18).

28. Le fait d'identifier clairement les positions des pays industrialisés et des pays en voie de développement, comme nous l'avons fait, n'en élimine pas pour autant leurs différences fondamentales. Les pays en voie de développement considèrent essentiellement la question de la dette dans la perspective de leurs *besoins*. Ils maintiennent qu'on ne doit pas s'attendre à ce qu'ils sacrifient leurs projets de développement et les besoins de leur population désespérément pauvre aux exigences de la finance internationale. Les pays industrialisés l'abordent dans la perspective du *besoin* d'un système financier international bien organisé et fiable. Ils maintiennent que si les pays en voie de développement ne respectent pas leurs obligations, les pays industrialisés ne pourront, à l'avenir, leur fournir les ressources nécessaires à leur développement. La vérité est claire, quoique amère: tant que développement et inter-dépendance restent si étroitement liés, toute politique sur la dette doit en quelque sorte concilier ces deux points de vue.

LE CANADA ET L'ENDETTEMENT

29. A la fin de 1976, les pays en voie de développement devaient aux créanciers canadiens environ 9.8 milliards de dollars, soit 1.965 milliards de dollars à l'Agence canadienne de développement international (voir tableaux 2 et 3), 1.192 milliards de dollars à la Société pour l'expansion des exportations (voir tableau 4), et, selon une évaluation très sommaire, 6.6 milliards de dollars—(4) aux banques canadiennes (voir tableau 5). Ces sommes représentent environ 6 pour cent de l'endettement total des pays en voie de développement, soit une proportion petite mais quand même importante.

30. En plus de ses dons, l'ACDI a consenti des prêts bilatéraux à l'appui de programmes et de projets de développement dans les pays en voie de développement. Le tableau 2 fournit des détails de tous ces débours effectués au titre de

that the majority of such loans—58 per cent—went to countries with GNP less than $200 per capita. This does not show the true slant to CIDA's overall program, however, for its grants are going increasingly to the poorest countries. The Main Estimates for the fiscal year 1977-78 indicate that CIDA plans to make $322,500,000 in bilateral development loans this year, but no figures are available on distribution.

31. All of CIDA's bilateral loans are made on highly concessional terms and are classified as Official Development Assistance. Of the 345 loans which CIDA has outstanding, 299 are on the basis of 0 interest and 50 years for repayment, with a 10 year grace period before repayment begins. The remaining 46 loans have 3 per cent interest over a maturity period of 30 years, with a 7 year grace period. Hence the average "grant element" of CIDA's bilateral loans is 87 per cent. Because Canada's ODA loans have always been on such highly concessional terms, they have not contributed at all significantly to the recent debt service problems of the developing countries. The total repayments due on all CIDA loans this fiscal year will be $4,658,000 (Table 3), less than 1 per cent of the ODA—related service payments which the developing countries will have to pay to all creditor countries this year. It is also substantially less than 1 per cent of the projected transfer of Canadian concessional resources to the developing countries this year. While the annual repayments due will rise rapidly in the future (Table 3), much more rapidly than the size of Canada's aid program, nevertheless it is unlikely that they will ever constitute a heavy burden on the developing countries as a whole.

32. The Export Development Corporation's involvement with the debt of developing countries is through its export loan program. At the end of 1976, a total of $1,192 million of loan disbursements to developing countries was owed to Canada under this program. While no breakdown has been done in terms of categories among the borrowers, it is clear from Table 4 that the great majority of those loans were to middle and upper-income developing countries, although significant loans have been made to such lower income countries as India, Pakistan, Zaire and Indonesia. The EDC, like the export promotion agencies of other countries, fits into a group of intermediate institutions which, in terms of their lending to developing countries, combine features of both public and private creditors. The EDC's loans are made on commercial terms, which explains why its involvement in the Third World is primarily among the upper and middle-income countries. On the other hand, it is in a position to influence Canadian government policy, particularly regarding such matters as debt reschedulings, much more directly than any other "private"

prêts bilatéraux et restant à rembourser à la fin de 1976. Le tableau 3 montre que la majorité de ces prêts, soit 58 pour cent, son allés à des pays dont le produit national brut correspondait à un revenu par habitant de moins de $200. Cela ne reflète cependant pas la véritable tendance du programme global de l'ACDI, car ses subventions sont de plus en plus souvent versées aux pays les plus pauvres. Le budget principal des dépenses pour l'exercice financier 1977-1978 indique que l'ACDI prévoit verser $322,500,000 au chapitre des prêts bilatéraux destinés au développement, mais aucun chiffre n'a encore pu être publié.

31. Tous les prêts bilatéraux de l'ACDI comportent un élément de libéralité et sont considérés comme une aide publique au développement. Des 345 prêts que L'ACDI a encore à percevoir, 299 ont été consentis sans aucun intérêt, moyennant une période de remboursement de 50 ans et un délai de grâce de dix ans avant que ne débute l'amortissement de la dette. L'intérêt sur les 46 autres prêts s'élève à 3 pour cent, la période d'échéance est de trente ans et le délai de grâce, sept ans. Ainsi, l'élément de subvention des prêts bilatéraux de l'ACDI se chiffre en moyenne à 87 pour cent. Or, parce que les prêts consentis par le Canada dans le cadre du programme d'aide publique au développement ont toujours comporté un élément élevé de libéralité, ils n'ont pas contribué à l'existence des problèmes récents relatifs au service de la dette des pays en voie de développement. Pour l'année financière en cours, le total des remboursements exigibles sur tous les prêts de l'ACDI s'élèvera à $4,658,000 (tableau 3), soit moins de 1 pour cent de ce que les pays en voie de développement devront verser cette année à tous les pays créanciers au titre du service de la dette sur les prêts obtenus dans le cadre de l'APD. C'est également beaucoup moins de 1 pour cent du transfert de ressources comportant un élément de libéralité que prévoit faire le Canada aux pays en voie de développement cette année. Les remboursements annuels exigibles augmenteront très rapidement à l'avenir (tableau 3), beaucoup plus rapidement que le volume du programme canadien d'aide, mais il est néanmoins peu probable qu'ils constituent dans l'avenir un fardeau trop lourd pour l'ensemble des pays en voie de développement.

32. C'est par l'entremise de son programme de prêts à l'exportation que la Société pour l'expansion des exportations joue un rôle dans le domaine de la dette des pays en voie de développement. A la fin de 1976, cette dette envers le Canada au chapitre du programme des prêts à l'exportation s'élevait à $1.192 milliard. La ventilation des catégories d'emprunteurs n'a pas été faite, mais il ressort clairement du tableau 4 de la grande majorité de ces prêts a été consentie à des pays en voie de développement à revenus moyens et supérieurs, même si des prêts importants ont aussi été accordés à des pays à revenus inférieurs comme l'Inde, le Pakistan, le Zaïre et l'Indonésie. A l'instar des organismes de promotion des exportations des autres pays, la Société pour l'expansion des exportations fait partie d'un groupe d'établissements intermédiaires qui, lorsqu'ils prêtent aux pays en voie de développement, présentent des caractéristiques de créditeurs tant publics que privés. La Société pour l'expansion des exportations accorde des prêts aux mêmes conditions que ceux consentis par les sociétés commerciales, ce qui en partie explique la raison pour laquelle

institution. Moreover, its loans are backed in the last resort by the Government.

33. There is very little data available on the lending operations of Canadian banks in developing countries. Figures collected by the Bank of International Settlements indicate that, at the end of 1976, the developing countries owed a total of $13.3 billion to Canadian banks. It is estimated that roughly half of this would be in the form of short term suppliers' credits and claims of the multinational banks on their foreign affiliates, which have some impact on a country's current account position but are not normally considered part of its external debt. Hence, to be consistent with the terms used throughout this report, a more accurate estimate of the amount owed to Canadian banks would be $6.6 billion. Although breakdowns are not available, testimony by bank officials makes it clear that virtually all of these loans were made to middle and upper-income developing countries. A small proportion of these loans would be guaranteed by the EDC. A very substantial proportion of these loans was made through the Eurocurrency market, where the Canadian banks acted as managers or consortia members in particular cases, but where the money was not raised in Canada.

34. In terms of policy, the government's attitude towards the debt problems of developing countries is essentially the same as those of the other major industrialized countries. The government recognizes that many developing countries have had little choice but to incur substantial external debts, particularly in recent years, and that in some cases, these may have contributed to severe balance of payments difficulties. Canada also stands ready to participate, along with other creditor countries, in renegotiation of the debts of individual countries, and has done so in the past. However, stressing the peculiarity of each country's economic situation, the government argues that the question of renegotiation must be considered on a case-by-case basis. The government does not look favourably on debt relief in the form of cancellation of debt, conversion of loans to grants, or waivers of payments. Rather it stresses the importance of honouring commitments to ensure international monetary and economic stability. Proposals for across-the-board debt relief are opposed on the additional grounds that they would involve a misallocation of scarce resource transfers from aid budgets. However, Canada did voluntarily write off the debt owed by Bangladesh owing to the special difficulties it faced at the time of gaining its independence. Canada has also supported and promoted the creation of multilateral mechanisms designed wholly or in part to provide balance of payments support for the developing countries, notably those mechanisms connected with the IMF. However, the government is opposed to proposals of some

elle traite principalement avec les pays à revenus moyens ou supérieurs du Tiers-Monde. D'autre part, la Société peut exercer une certaine influence sur les politiques gouvernementales—tout particulièrement en ce qui concerne les questions d'échéance de la dette—beaucoup plus directement que ne pourraient le faire d'autres institutions «privées». De plus, les prêts qu'elle consent sont en dernier ressort garantis par le gouvernement.

33. On ne dispose que peu de renseignements sur les prêts consentis par les banques canadiennes aux pays en voie de développement. Néanmoins les données recueillies par la Banque des règlements internationaux (BRI) indiquent qu'à la fin de 1976 le montant de la dette des pays en voie de développement vis-à-vis des banques canadiennes était de $13.3 milliards. On pense qu'approximativement la moitié de cette somme représente des crédits à court terme venant des banques ainsi que des créanciers des banques multinationales auprès de leurs filiales étrangères, qui ont une incidence au compte courant de la balance des paiements d'un pays, mais qui ne sont pas normalement considérés comme faisant partie de sa dette extérieure. Dès lors, si l'on veut être conséquent avec les termes employés dans le présent rapport, il convient de dire qu'une estimation plus exacte de la dette vis-à-vis des banques canadiennes s'élèverait à $6.6 milliards. Même si on ne dispose pas d'une ventilation suffisante, les représentants accrédités des banques ont établi que la presque totalité des prêts a été consentie aux pays en voie de développement a revenus moyens et supérieurs. Au reste, une faible proportion des prêts aurait été garantie par la SEE. La plupart de ces prêts sont effectués sur le marché des euro-devises où les banques canadiennes agissent comme directeurs ou membres de consortiums dans certains cas particuliers, mais à l'évidence cet argent ne vient pas du Canada.

34. D'un point de vue politique, l'attitude du gouvernement canadien face aux problèmes que pose la dette des pays en voie de développement est fondamentalement la même que celle des autres pays industrialisés les plus importants. Le gouvernement reconnaît que de nombreux pays en voie de développement n'ont eu d'autre choix que de contracter des dettes extérieures importantes, tout particulièrement au cours des dernières années et, pour certains d'entre eux, ces dettes ont été à l'origine de sérieuses difficultés de balance des paiements. Le Canada est prêt à participer conjointement avec d'autres pays créanciers, à la renégociaton des dettes de certains pays du Tiers-monde, tel qu'il l'a déjà fait par le passé. Toutefois, le gouvernement fait valoir que chaque pays a une situation économique particulière et qu'il importe donc de considérer ces renégociations sur une base individuelle. Le gouvernement n'est pas très favorable à un allégement de la dette qui revêtirait la forme d'une annulation pure et simple, ou d'une conversion des prêts en subventions ou encore de permettre un désistement de paiement. Par contre, il souligne l'importance d'honorer les engagements pris afin d'assurer une stabilité internationale sur le plan économique et monétaire. Le gouvernement s'oppose aussi aux propositions qui ont été faites visant à accorder un allégement généralisé de la dette puisqu'elle entraîneraient une mauvaise répartition des quelques rares transferts de ressources effectués au titre de l'aide budgétaire. Le Canada a cependant consenti à effacer la dette du Bangladesh, à cause de la nature spéciale des problèmes qu'éprouvait

developing countries for liberalizing those facilities, particularly by discriminating in favour of LDCs. At the CIEC, Canada supports the gathering of more comprehensive information on individual countries experiencing debt-related difficulties. It also favours more neutral institutional settings than those now available for the renegotiation of debts in individual cases.

35. As noted above, all of Canada's ODA loans are made on highly concessional terms, mostly on a 90.24 per cent grant element basis, more favorable than that of most other industrialized countries. Moreover, an increasingly large proportion of Canada's ODA is being directed towards the lower income developing countries, and an increasingly large share of ODA to those countries is being made in the form of grants. On these questions Canada's policy meets the expectations of the developing countries.

36. It has been a frequent theme in Canadian government statements that, precisely because Canada has not been a major contributor to the debt problems of developing countries, the government cannot credibly take the initiative of promoting major international action in this area. In its report in the last Session, the Sub-committee recognized that "in proposing action on the debt problem ... Canada must take care to understand the situation of larger creditors to whom the cost of relief will be much greater." Nevertheless, the Sub-committee firmly believes that the Canadian government has both the right and an obligation to take initiatives such as those recommended in this report, if for no other reason than that the amount owed to Canadian creditors, about $9.8 billion, is substantial. On ODA—related debt, it should be recognized that Canada's grants and highly-concessional loans to the poorest countries are, in a real and significant sense, subsidizing the less generous policies of some other donors.

CONCLUSIONS AND RECOMMENDATIONS

1) *General Approach*

Canada should press for the establishment of a mechanism and procedures for the multilateral renegotiation of debt which will ensure balanced representation of the legitimate interests and needs of both debtors and creditors.

ce pays à l'époque où il obtenait son indépendance. Le Canada a également appuyé et encouragé la création de mécanismes multilatéraux visant, uniquement ou partiellement, à aider les pays en voie de développement—surtout les mécanismes qui font partie du FMI—au chapitre de leur balance des paiements. Toutefois, le gouvernement s'oppose aux propositions de certains pays en voie de développement visant à libéraliser ces mécanismes, par exemple, en avantageant les pays moins développés. A la CCEI, le Canada supporte activement la proposition visant à recueillir des informations plus complètes sur chaque pays éprouvant des problèmes reliés à ses dettes. Il favorise également des cadres institutionnels plus neutres que ceux qui existent présentement pour la renégociation des dettes de chaque pays.

35. Comme nous l'avons déjà dit, tous les prêts consentis par le Canada au chapitre de l'aide publique au développement comportent un élément de libéralité qui consiste en un élément de subvention à 90.24 pour cent, ce qui est plus favorable que les prêts consentis à ce chapitre par la majorité des autres pays industrialisés. De plus, une proportion toujours plus grande de l'aide publique au développement du Canada est accordée aux pays en voie de développement a faibles revenus et une fraction toujours croissante de l'aide publique au développement consentie à ces pays se fait sous forme de subventions. A cet égard, la politique du Canada correspond parfaitement aux souhaits des pays en voie de développement.

36. Le gouvernement canadien a souvent répété dans ses déclarations qu'il ne pouvait prendre de façon plausible l'initiative de promouvoir un mouvement international pour alléger la dette des pays en voie de développement, étant donné qu'il n'avait pas contribué à la création des problèmes auxquels les pays en voie de développement doivent faire face dans ce domaine. Lors de la dernière Session, le Sous-comité a reconnu, dans son rapport, que «le Canada, en proposant des mesures visant à résoudre le problème de l'endettement ... doit s'assurer qu'il comprend bien la situation dans laquelle se trouvent les pays créanciers plus importants, auxquels l'allégement de la dette coûtera beaucoup plus cher.» Néanmoins, le Sous-comité croit fermement que le gouvernement canadien a le droit et le devoir de prendre des initiatives telles que celles recommandées dans le présent rapport, ne serait-ce que parce que la somme due aux créditeurs canadiens, qui est d'environ $9.6 milliards, est considérable. En ce qui concerne la dette occasionnée par l'aide publique au développement, il faut reconnaître que les subventions et les prêts comportant un élément de libéralité que le Canada a accordés aux pays les plus pauvres contribuent dans une mesure assez importante, à supporter les politiques moins généreuses mises en œuvre par certains autres pays donateurs.

CONCLUSIONS ET RECOMMANDATIONS

1) *Ligne de conduite générale*

Le Canada devrait insister pour que soit mis en place un mécanisme et des procédures qui permettraient d'entreprendre des négociations multilatérales en matière de dette et assureraient que l'on tiendra autant compte des intérêts et besoins légitimes des pays débiteurs que de ceux des pays créanciers.

Canada should advocate an international agreement on a set of flexible guidelines concerning how the mechanism would be activated, the factors which would be investigated and taken into consideration and the broad types of policy measures which might be proposed for the debtors and the creditors.

37. The Sub-committee has concluded that there is no present risk of an international debt crisis, in the sense of widespread default by developing countries such as seemed imminent a year ago. However, chronic indebtedness can and often does inhibit development planning and the problem should not be ignored merely because there is no massive breakdown on the horizon. On the contrary, the international community, including Canada, should be working diligently and imaginatively to find and implement ways in which the problems associated with debt—both its causes and its effects—can be reduced if not avoided.

38. The low levels of local savings in developing countries and the inadequacy of Official Development Assistance mean that foreign borrowing is essential. Debt from this perspective can be a positive phenomenon supporting growth. However, excessive and/or poorly managed debt can and has caused severe liquidity problems for many developing countries. Moreover, the very fact of underdevelopment combines with elements in the international economic system to make it more difficult for developing countries to avoid and to manage external public debt. The Sub-committee believes that the recommendations contained in the following sections of this report will help to rectify this situation.

39. The Sub-committee has considered various ways of handling debt problems once they have arisen. The amount and type of foreign borrowing appropriate for a country depends on its stage of development, its overall economic situation and its peculiar relationship with the international economy. It follows that if a country or a group of countries have debt problems, the means for resolving them can be determined only by investigating the conditions involved in each case. Inflexible policy measures designed to apply to all countries or to all members of a group of countries would be ineffective and might be counterproductive.

40. The Sub-committee believes that improvements can be made in the ways in which individual debt renegotiations are handled multilaterally. Rescheduling agreements which take insufficient account of the development prospects of the debtor and the impact of service payments on its development program will either fail to re-establish stability or deter development. In either case, the results are debilitating for the developing country and serve the long term interests of no one. The testimony of two witnesses—Mr. Earl Drake, an Executive Director of the World Bank, and Mr. David Hilton, of the Department of Finance—confirmed that existing *ad hoc* mechanisms for renegotiating debt, particularly commercial debt, stress the short term interests of the craditors at the expense of the debtor involved.

Le Canada devrait inciter tous les États à adopter d'un commun accord un ensemble de directives souples sur la mise en place de ce mécanisme, sur les éléments qui devront être pris en considération et sur les orientations générales de politique qui pourraient être proposées au pays débiteur et aux pays créanciers.

37. Le Sous-comité a conclu qu'il n'y a aucun risque présent de crise en ce qui concerne la dette internationale, en ce sens que la majorité des pays en voie de développement seraient incapables de rembourser leurs dettes comme cette éventualité semblait imminente il y a un an. Toutefois, l'endettement chronique peut, comme c'est souvent le cas, empêcher de planifier le développement et on ne devrait pas négliger ce problème, simplement parce qu'il n'y a aucune débâcle générale à l'horizon. Au contraire, la communauté internationale, y compris le Canada, devrait chercher, en faisant preuve de diligence et d'ingéniosité, les moyens à mettre en œuvre afin de pouvoir atténuer, voire éviter les problèmes que posent à la fois les causes et les effets de la dette.

38. Les faibles niveaux de l'épargne locale dans les pays en voie de développement et l'insuffisance de l'aide publique au développement signifient qu'il est indispensable d'emprunter à l'étranger. De ce point de vue, la dette peut être un phénomène positif qui favorise la croissance économique. Toutefois, une dette excessive ou mal gérée peut, comme cela s'est déjà produit, entraîner de sérieuses difficultés en matière de liquidités pour de nombreux pays en voie de développement. En outre, le sous-développement lui-même s'allie à des éléments du système économique international de sorte qu'il devient plus difficile pour les pays en voie de développement d'éviter de contracter une dette publique extérieure et de la gérer. Le Sous-comité pense que les recommandations formulées dans les autres parties du présent rapport aideront à redresser cette situation.

39. Le Sous-comité a étudié diverses façons de traiter des problèmes de l'endettement tels qu'ils se posent. Pour un pays donné, le montant et le type appropriés d'emprunt à l'étranger dépendent de son stade de développement, de sa situation économique globale et de sa relation particulière avec l'économie internationale. Par conséquent, si un pays ou un groupe de pays a des problèmes d'endettement, la façon de les résoudre ne peut être déterminée qu'après une étude des conditions particulières à chaque cas. Des mesures ou des politiques rigides conçues pour s'appliquer à tous les pays ou à tous les membres d'un groupe de pays seraient inefficaces et pourraient être néfastes.

40. Le Sous-comité estime que des améliorations peuvent être apportées dans la façon dont les renégociations multilatérales d'une dette individuelle sont conduites. Les accords de réaménagement des échéances de la dette qui ne tiennent pas suffisamment compte des perspectives de développement du débiteur et de l'incidence des paiements du service de sa dette sur son programme de développement, ne parviendront pas a ramener la stabilité ou nuiront au développement. Dans les deux cas, les résultats sont funestes pour le pays en voie de développement et nuisent, à long terme, aux intérêts des deux parties. Les dépositions de deux témoins M. Earl Drake, un directeur exécutif de la Banque Mondiale et M. David Hilton du ministère des Finances, ont confirmé le fait que les mécanismes ad hoc qui existent actuellement pour la renégociation

41. To correct this situation, future debt renegotiations should be conducted in a way which will provide for a fairer and more systematic presentation and consideration of factors related to development. Among other things, this will mean the involvement of other developing countries and of multilateral, development-oriented institutions such as the World Bank. The Sub-committee therefore recommends that Canada press for the establishment of a mechanism and procedures for the multilateral renegotiation of debt which will ensure balanced representation of the legitimate interests and needs of both debtors and creditors.

42. One way of doing this would be for the joint Development Committee of the World Bank and the IMF to define procedures under which, upon request by a debtor country, a committee would be formed to investigate the situation and recommend appropriate action. The committee's membership would vary from case to case, but would always include, besides the creditors and the debtor, representatives from other developing countries. It might be appropriate for the World Bank to chair these committees, as it already does in the case of aid consortia. Regardless of the mechanism established, the Sub-committee also recommends that Canada should press for an international agreement on a set of flexible guidelies concerning how the mechanism would be activated, the factors which would be investigated and taken into consideration, and the broad types of policy measures which might be proposed for the debtor and the creditors. If the mechanisms, procedures and guidelines were carefully established, the Sub-committee believes that they would have the confidence of the developing countries, so that those experiencing difficulty might in each case be persuaded to take the remedial action necessary as their part of the overall settlement.

43. In addition to improved procedures for the renegotiation of debt, it is essential that developing countries have the means to avoid exclusive reliance on private credits to meet balance of payments deficits in the future. There is a need for improved and expanded multilateral balance of payments support, specifically in the International Monetary Fund. While the IMF was not originally concerned with developing countries—access to its facilities was roughly proportionate to national wealth—it has in recent years paid them increasing attention, for example through the establishment of the Compensatory Financing Facility and the Oil Facility and in discussions of the proposal for an SDR-aid link. The Sub-committee welcomes these developments and urges the further expansion and liberalization of such facilities.

44. One aspect of balance of payments support which provokes bitter controversy is the conditions attached to the loans. Developing countries, and not only developing countries as the

de la dette, particulièrement de la dette commerciale, ont tendance à favoriser les intérêts à court terme des créanciers, au détriment du débiteur concerné.

41. Pour remédier à cette situation, toute négociation future de la dette devrait être conduite de façon à assurer une présentation et un examen plus systématiques et plus fiables des facteurs liés au développement. Entre autres choses, cela signifie l'implication d'autres pays en voie de développement et d'institutions multilatérales consacrées au développement telles que la Banque Mondiale. En conséquence, le Sous-comité recommande que le Canada fasse pression pour obtenir la création d'un mécanisme et de procédures de renégociation multilatérale des dettes, de façon à assurer une représentation équilibrée des intérêts légitimes et des besoins des créanciers aussi bien que des débiteurs.

42. Le Comité mixte de développement de la Banque Mondiale et du FMI pourrait réaliser cela en définissant des procédures en vertu desquelles, à la demande d'un pays débiteur, on formerait un comité chargé d'enquêter sur la situation et de recommander les mesures appropriées. Pareil comité se composerait de différents membres, selon les cas, mais comprendrait toujours, outre les créanciers et le débiteur, des représentants d'autres pays en voie de développement. Il serait peut-être approprié que la Banque Mondiale préside ce type de comité, comme elle le fait déjà dans le cas des consortiums d'aide. Indépendamment du type de mécanisme adopté, le Sous-comité recommande en outre que le Canada fasse pression pour un accord international portant sur un ensemble de lignes directrices souples concernant la manière dont ce mécanisme fonctionnerait, concernant aussi les facteurs qui seraient pris en considération et étudiés, et enfin, concernant le type de mesures et de politiques générales susceptibles d'être proposées au débiteur et aux créanciers. Le Sous-comité estime que si de tels mécanismes, procédures et lignes directrices étaient définis avec soin, les pays en voie de développement leur apporteraient leur appui, de sorte que ceux d'entre eux qui connaîtraient des difficultés financières pourraient être persuadés dans chaque cas de prendre les mesures correctives qui s'imposent et contribuer ainsi au règlement global du problème.

43. En plus de l'existence de procédures améliorées pour la renégociation de la dette, il est essentiel que les pays en voie de développement aient la possibilité d'éviter dans le futur de compter sur des crédits consentis uniquement par des institutions privées afin de combler les déficits de leur balance des paiements. Il y a un besoin pressant pour une aide multilatérale améliorée et élargie pour la balance des paiements, spécifiquement au Fonds Monétaire International. Bien que le Fonds Monétaire International n'entretient pas à l'origine de rapports avec les pays en voie de développement—l'accès à ses ressources et services se fondait sur la richesse nationale—il a porté à ceux-ci au cours des dernières années une attention grandissante, par exemple, par la création de la Facilité de Financement Compensatoire, et de la «Facilité pétrolière», et par des discussions relatives à la proposition d'une aide liée aux Droits de Tirage Spéciaux. Le Sous-comité se réjouit de ces nouveaux développements et préconise un élargissement et une libéralisation plus grande de tels services.

44. Un aspect du soutien de la balance des paiements qui suscite d'amères controverses est celui des conditions liées aux prêts. Les pays en voie de développement et même d'autres

recent case of Great Britain makes clear, are sensitive to what they perceive as interference in their internal affairs. Accordingly they have in the past drawn on such facilities somewhat less than they might have done. In the view of the Sub-committee this is not an easy matter to resolve and it has no simple recommendation to make. Certainly any conditions attached should be as sensitive as possible to the policies and circumstances of the recipient country. On the other hand, it is not reasonable to expect international institutions or the countries which fund them to make loans available without some guarantee that recipient countries will attempt to put their own houses in order. Such an observation applies to any country, whether developed or developing.

2) *Information*

Canada should actively promote the appointment of an international group of experts—named perhaps by the joint Development Committee of the World Bank and the IMF—to assess the adequacy of existing systems for collecting, analysing and reporting on public and private debt involving developing countries.

There should be an annual report on Canada's economic relations with developing countries to integrate the relevant information now available in the annual reports and other documents published by various government bodies.

45. The Sub-committee has been struck by the inadequacy of information relating to the subject of debt. At times the contradictions of statistics and the apparent abandon with which they are tossed about evoked an atmosphere of Alice in Numberland. It has proved impossible, for example, to reconcile the World Bank's estimate of the proportion of total outstanding debt of developing countries in 1976 owed to private creditors—51 per cent—with the estimate provided by the Department of Finance—70 per cent.

46. This situation is fundamentally destructive of confidence in the policy-making process, especially for public bodies such as Parliament. It also feeds that public skepticism about development policy which is already well advanced for other reasons.

47. The Sub-committee has no illusions about an easy or quick solution to this problem. Aside from the difficulties of gathering and organizing such data, especially for some countries, it is clear that there are lenders and borrowers who would just as soon keep their transactions in the dark. And yet the Sub-committee believes that some improvements are both necessary and possible.

48. There is clearly a need for international bodies such as the World Bank, the IMF and the Bank for International Settlements to provide more complete and more consistent data on debt. The Sub-committee recommends that Canada should actively promote the appointment of an international group of experts—named perhaps by the joint Development

pays, comme l'a démontré récemment la Grande-Bretagne, sont sensibles à ce qu'ils perçoivent comme une ingérence dans leurs affaires internes. Par conséquent, ils ont dans le passé utilisé ces mécanismes dans une proportion moindre qu'ils ne l'auraient pu. Le Sous-comité estime que ce n'est pas une question facile à résoudre, et il n'a pas de recommandations simples à formuler. Mais chose certaine, toute condition liée à un prêt devrait le plus possible tenir compte des politiques et de la conjoncture économique du pays bénéficiaire. Par contre, il n'est pas raisonnable de croire que les institutions internationales ou les pays qui les financent, consentiront des prêts sans une certaine garantie que les pays bénéficiaires essaieront de mettre de l'ordre dans leurs propres affaires. Une telle observation s'applique à n'importe quel pays, qu'il soit industrialisé ou en voie de développement.

2) *Information*

Le Canada devrait promouvoir la nomination d'un groupe d'experts internationaux nommés peut-être par le Comité mixte de développement de la Banque mondiale et du FMI—afin d'évaluer la valeur des systèmes existants pour colliger, analyser et rendre compte des données relatives aux dettes publiques et privées des pays de développement.

Il faudrait rédiger un rapport annuel sur les relations économiques du Canada avec les pays en voie de développement afin d'y incorporer les renseignements pertinents qui figurent à l'heure actuelle dans les rapports annuels et les documents publiés par les différents organismes gouvernementaux.

45. Le Sous-comité a été étonné de l'insuffisance et de l'inexactitude des renseignements se rapportant a l'endettement. Les contradictions des statistiques et l'insouciance manifeste avec laquelle elles sont présentées évoquaient parfois l'univers d'Alice au pays des Nombres. Il s'est avéré impossible, par exemple, de concilier les estimations faites par la Banque Mondiale de la proportion de la dette totale des pays en voie de développement envers les créditeurs privés pour l'année 1976—51 pour cent—avec les estimations fournies par le ministère des Finances—70 pour cent.

46. Cettte situation a pour principale conséquence de miner la confiance à l'égard du processus d'établissement des politiques, particulièrement de la part des organismes publics comme le Parlement. Cela alimente aussi le scepticisme du public déjà bien enraciné pour d'autres raisons à l'égard de la politique de développement.

47. Le Sous-comité n'a pas l'illusion de trouver une solution facile et rapide à ce problème. En plus des difficultés de colecte et d'organisation de ces données, tout particulièrement pour certains pays, il est clair que certains prêteurs et emprunteurs préféreraient garder le silence sur leurs transactions. Et pourtant le Sous-comité estime que des améliorations sont à la fois nécessaires et possibles.

48. Il est manifestement nécessaire que des organismes internationaux comme la Banque Mondiale, le FMI et la Banque pour les Règlements Internationaux, fournissent des renseignements plus complets et cohérents concernant l'endettement. Le Sous-comité recommande que le Canada encourage fortement la nomination d'un groupe d'experts internationaux

Committee of the World Bank and the IMF—to assess the adequacy of existing systems for collecting, analysing and reporting on public and private debt involving developing countries.

49. The inadequacy of information is most acute in the case of commercial debt. This is of course a delicate matter. Private financial institutions have their own reasons for wishing to protect the confidentiality of some types of information. However, the Sub-committee is convinced that the size of such debt and the power of these institutions creates a public interest in having much better information. Both the problems of debt management and the possible repercussions of failure may begin as private matters but clearly they wind up having important, sometimes critical, effects on governments and government policy.

50. The Sub-committee is further convinced of the need for some central body to gather and report information on all important aspects of Canada's economic relations with developing countries. Such information would include debt, both public and private, as well as aid, trade and other relevant statistics. A co-ordinated response to the demands of developing countries requires that comprehensive and coordinated information be available. As things now stand, individual government departments and agencies report on such matters from their separate perspectives but there is no overall, putting together of this information. As a result, it is extremely difficult to form a judgement about Canada's performance.

51. The Sub-committee is calling here for an annual report on Canada's economic relations with developing countries to integrate the relevant information now available in the annual reports and other documents published by various government bodies. Only in this way can Parliament and the general public begin to understand the inter-relationship of issues, problems and performance of Canada's response to the New International Economic Order. In saying this the Sub-committee notes the government's oft-repeated assertion that such understanding is essential.

52. On a related matter, the Sub-committee recalls Mr. Ramphal saying that he "had entertained the hope right back in Nairobi that the very least the developed world could be expected to agree to was acceptance of a general conference on debt", and that "a country like Canada can be instrumental" (2:22) in bringing it about. Conscious of the lack of adequate information, the Sub-committee considers that a comprehensive study of the debt problems of developing countries by a group of experts would provide a solid basis for the planning of a world conference.

qui pourraient être nommés par le Comité mixte de Développement de la Banque Mondiale et du FMI, afin de vérifier la qualité des systèmes actuels de collecte et d'analyse des renseignements et de présentation des rapports sur la dette publique et privée des pays en voie de développement.

49. L'insuffisance des renseignements est particulièrement grave dans le cas de l'endettement commerciale. Il s'agit naturellement là d'une question délicate. Les institutions financières privées ont leurs propres raisons pour vouloir protéger le caractère confidentiel de certains types de renseignements. Toutefois, le Sous-comité est convaincu que l'ampleur d'une telle dette commerciale et le pouvoir de ces institutions suscitent l'intérêt du public d'obtenir une bien meilleure information. Le problème de la gestion de la dette et des éventuelles répercussions d'un échec sont peut-être au début des préoccupations d'ordre privé, mais manifestement ces questions finissent par avoir des conséquences énormes, voire graves, sur les gouvernements et la politique gouvernementale.

50. Le Sous-comité est de plus convaincu de la nécessité de créer un organisme central qui aura pour rôle de recueillir des renseignements sur tous ls aspects importants des relations économiques du Canada avec les pays en voie de développement, et d'en faire rapport. Ces renseignements porteraient sur les dettes, tant publiques que privées, de même que sur l'aide, les échanges commerciaux, et toutes autres statistiques pertinentes. Une réponse coordonnée aux exigences des pays en voie de développement se fonde sur l'existence d'une information complète et coordonnée. Dans la conjoncture actuelle, les divers ministères et organismes gouvernementaux font rapport sur ces questions, chacun a leur manière, mais il n'y a pas de présentation globale de ces renseignements. Il est, par conséquent, très difficile de juger de la qualité des accomplissements du Canada.

51. Le Sous-comité demande la présentation d'un rapport annuel sur les relations économiques du Canada avec les pays en voie de développement, afin de rassembler ainsi tous les renseignements pertinents maintenant contenus dans les rapports annuels et les documents publiés par les divers organismes gouvernementaux. Ce n'est qu'ainsi que le Parlement et le grand public pourront commencer à comprendre le rapport existant entre les divers problèmes et questions et à évaluer la qualité de l'engagement du Canada face à la question du Nouvel Order Économique International. Le Sous-comité tient à souligner que le gouvernement a répété a plusieurs reprises que pareille compréhension était essentielle.

52. Au reste, le Sous-comité rappelle ce que M. Ramphal disait qu'«il avait déjà espéré à Nairobi que les pays développés parviendraient au moins à s'entendre sur la tenu d'une conférence générale sur l'endettement» et qu'«un pays comme le Canada pouvait servir cette cause.» (2:22) Conscient de l'insuffisance des renseignements, le Sous-comité considère qu'une étude complète des problèmes de la dette des pays en voie de développement par un groupe d'experts fournirait une base solide pour l'organisation d'une conférence mondiale.

3) *Debt Related to Official Development Assistance*

An urgent first step to prevent the debt burden from growing worse is international agreement that future transfers to the low income. Least developed and most seriously affected countries should be in the form of grants or loans equivalent in concessionality to those made by the International Development Association. A second and more difficult step would be to increase the liquidity of transfers by untying more of the ODA and directing a greater percentage of the remaining loans through multilateral agencies. Third and most important, there should be an immediate, substantial, real increase in net resource transfers, particularly ODA to these countries.

The Canadian government should return to the course to which it is committed under the 1975-80 Strategy—to move towards the official U.N. target of 0.7 per cent "by annual increases in the proportion of Official Development Assistance to GNP".

53. The Sub-committee has concentrated its attention in this area on the problems of low income, least developed (LLDC) and most seriously affected (MSA) developing countries. For most countries in this group, incomes are so low and the prospects for reasonable growth rates so bleak that increased Official Development Assistance is essential. The debt problems of these countries arise largely from the heavy service payments which they have to pay on ODA loans and loans from multilateral agencies.

54. An urgent first step to prevent the debt burden from growing worse is international agreeement that future transfers to these countries should be in the form of grants or loans equivalent in concessionnality to those made by the International Development Association. A second and more difficult step would be to increase the liquidity of transfers by untying more of the ODA and directing a greater percentage of the remaining loans through multilateral agencies. Third and most important, there should be an immediate, substantial, real increase in net resource transfers, particularly ODA, to these countries. The Sub-committee urges the international community, and particularly Canada, to take these steps.

55. The implementation of this recommendation will not be easy. The trend among most major doners has been for ODA levels to stragnate at best, and in some cases to decrease in absolute terms and/or as a percentage of GNP. In our own case the dollar amount of Canadian aid has continued to increase significantly, although there is some doubt as to whether its real value has kept pace with inflation in Canada and in the recipient countries. However, the internationally

3) *Dette liée à l'Aide publique au développement*

Afin d'empêcher que la charge de la dette n'empire, les États devraient s'accorder pour qu'à l'avenir les transferts vers les pays à revenus faibles, les pays les moins développés et les pays les plus sérieusement touchés se fassent sous forme de subventions ou de prêts assortis des mêmes conditions préférentielles que ceux consenties par l'Association internationale de développement. D'autre part, dans une seconde étape plus ardue, il faudrait accroître la liquidité des transferts en déliant une partie plus importante de l'Aide publique au développement et en consentant aux organismes multilatéraux un pourcentage plus élevé des prêts restants. Enfin, et c'est là le point le plus important, il devrait y avoir une augmentation immédiate, importante et réelle des transferts de ressources nets vers ces pays particulièrement en se qui touche l'Aide publique au développement.

Le gouvernement canadien devrait s'en tenir à l'engagement qu'il pris dans le cadre de sa stratégie quinquennale (1975-1980) et qui consiste à se rapprocher de l'objectif officiel de 0.7 pour cent fixé par l'ONU «en augmentant annuellement le pourcentage d'aide publique au développement en fonction du PNB.»

53. Dans ce domaine, le Sous-comité a centré son attention sur les problèmes des pays à faibles revenus, des pays les moins développés et des pays en voie de développement les plus sérieusement touchés. Dans le cas de la plupart des pays de ce groupe, les revenus sont si faibles et les perspectives de taux raisonnables de croissance si mauvaises que l'accroissement de l'aide publique au développement est essentiel. Les problèmes de dette de ces pays proviennent principalement de l'importance des paiements au titre du service de la dette sur les prêts de l'APD ou sur des prêts consentis par les organismes multilatéraux.

54. Une première mesure urgente pour empêcher l'accroissement de la dette serait la conclusion d'un accord international pour que les futurs transferts à ces pays prennent la forme de subventions ou de prêts dont l'élément de libéralité équivaudrait à celui des prêts consentis par l'Association Internationale de Développement. Une deuxième mesure, plus difficile à appliquer, serait l'accroissement de la liquidité des transferts en déliant un plus grand nombre des prêts de l'APD et en orientant un plus fort pourcentage des prêts restants par l'entremise d'organismes multilatéraux. Troisièmement et essentielle mesure, il devrait y avoir un accroissement immédiat, important et réel des transferts nets des ressources, notamment par l'APD, à ces pays. Le Sous-comité recommande fortement à la communauté internationale, et tout particulièrement au gouvernement du Canada, d'adopter ces mesures.

55. L'application de cette recommandation ne sera pas chose facile. En effet, la tendance parmi la plupart des grands pays donateurs est, au mieux, à la stagnation des niveaux de l'APD et, dans certains cas, à leur diminution en termes absolus et/ou en tant que pourcentage du PNB. Dans notre cas, l'importance pécuniaire de l'aide canadienne a continué de s'accroître sensiblement, bien qu'on se demande si sa valeur réelle s'est accrue en fonction du taux d'inflation au Canada et dans les pays

accepted standards for performance in this area measure a country's aid against its own national wealth. In this connection the Sub-committee deeply regrets the recent decline in Canada's ODA as a percentage of GNP, from .54 per cent in 1975-76 to a forecast .51 per cent in 1976-77. It notes with concern the acknowledgement by Mr. Dupuy, the President of CIDA, who told the Standing Committee on April 21 that he did "not rule out" the possibility that Canada's ODA may now have fallen below 0.5 per cent of GNP. While this has been happening, two industrialized countries—Sweden and the Netherlands—have surpassed the U.N. target of 0.7 per cent.

56. Anticipating some decline in its report in the last Session, the Sub-committee said:

> "The Sub-committee is conscious of the intense pressure to extend spending restraint to all areas of government outlay, including the budget for international development assistance. These allocations must compete with other pressing needs for public spending, often of direct interest to important domestic constituencies. However, the Sub-committee is convinced of the extraordinary and superseding importance of the needs of the developing world, and strongly urges against any loss of momentum in the Canadian movement toward the international aid targets. Recalling the Government's firm commitment, in the 1975-80 Strategy, to move towards the targets 'by annual increases in the proportion of official development assistance to GNP', the Sub-committee must note that reductions in the steady increase of ODA from year to year can greatly reduce the prospect of achieving the targets within an acceptable period, since much greater increases will be required in future years to regain lost ground." (p. 34:13)

57. These comments are even more valid now, when a serious decline has occurred. As a matter of the highest priority, the Sub-committee urges the government to return to the course to which it is committed under the 1975-80 Strategy—to move towards the official U.N. target of 0.7 per cent "by annual increases in the proportion of Official Development Assistance to GNP". (Point 6 of the Strategy)

58. In addition, some improvement in the concessionality of future ODA resource transfers to the LLDC's, MSA's and low-income developing countries is also desirable. The Sub-committee understands that this subject is under serious discussion at CIEC, and supports the established policy of the government to urge others to implement more generous policies on the concessionality of loans.

59. Under the prevailing circumstances, it would appear that the total ODA of the industrialized countries will not increase at a satisfactory rate in the immediate future. The

bénéficiaires. Cependant, selon les normes de rendement acceptées à l'échelle internationale on mesure l'aide d'un pays en fonction de sa prospérité. A cet égard, le Sous-comité déplore vivement le récent déclin de l'APD au Canada, en pourcentage du PNB, qui est passée de .54 pour cent en 1975-1976 à .51 pour cent en 1976-1977 (prévisions). Il note en outre avec souci l'affirmation de M. Dupuy, président de l'ACDI, qui déclarait au Comité permanent sur les Affaires extérieures et la Défense nationale le 21 avril dernier qu'il n'écartait pas la possibilité que l'ADP du Canada puisse très bien représenter maintenant moins de .5 pour cent du PNB. Pendant que cela se produisait ici, deux pays industrialisés—La Suède et la Hollande—dépassaient l'objectif de 0.7 pour cent établi par les Nations Unies.

56. Anticipant un tel déclin dans son rapport précédent, le Sous-comité affirmait ceci:

> «Le Sous-comité n'ignore pas que des pressions intenses s'exercent en vue d'étendre la réduction des dépenses à tous les secteurs gouvernementaux, y compris le budget de l'aide au développement international. Mais ces affectations sont aussi prioritaires que d'autres besoins urgents de dépenses publiques, qui, souvent, intéressent directement de grosses circonscriptions du Canada. Toutefois, le Sous-comité est convaincu de l'importance exceptionnelle et prépondérante des besoins des pays en voie de développement, et invite instamment qui de droit à ne pas ralentir les efforts du Canada pour atteindre les objectifs fixés en matière d'aide internationale. Rappelant le ferme engagement du gouvernement, dans sa stratégie pour 1975-1980, de s'efforcer d'atteindre ces objectifs 'par des augmentations annuelles de l'aide officielle du développement en tant que pourcentage du PNB', le Sous-comité doit constater que les réductions de l'accroissement régulier de l'AOD d'une année à l'autre, peuvent sensiblement réduire les possibilités d'atteindre ces objectifs dans un délai acceptable, puisque des augmentations plus grandes seront nécessaires à l'avenir pour récupérer le terrain perdu.» (34:13)

57. Ces observations sont encore plus valables aujourd'hui au moment où un sérieux déclin s'est produit. Le Sous-comité estime qu'il est hautement prioritaire que le gouvernement reprenne les mesures qu'il a adoptées dans sa Stratégie pour la Coopération au Développement International, 1975-1980, c'est-à-dire d'essayer d'atteindre l'objectif officiel de .7 pour cent des Nations Unies «par des augmentations annuelles de l'aide publique au développement en pourcentage du PNB.» (point 6 de la Stratégie)

58. De plus, un accroissement de l'élément dans les transferts futurs de ressources au chapitre de l'aide publique au développement pour les pays les moins développés, les pays les plus sérieusement touchés et les pays à faibles revenus est aussi désirable. Le Sous-comité croit savoir que cette question fait l'objet de sérieuses discussions à la C.C.E.I. et appuie la politique établie du gouvernement qui consiste à inciter d'autres pays à adopter des mesures plus généreuses en ce qui concerne l'élément de libéralité des prêts.

59. Compte tenu des circonstances qui prévalent actuellement, il semblerait que dans son ensemble l'aide publique au développement des pays industrialisés n'augmentera pas à un

Sub-committee has therefore concluded that debt relief would be a second-best means of easing the balance of payments pressures associated with the ODA-related debts of some countries. In its report in the last Session, the Sub-committee recommended that "Canada should press for international agreement establishing procedures for the conversion where appropriate to grants of debt related to official development assistance in the poorest countries." (p. 34:18) Having now examined the subject in greater depth, the Sub-committee has concluded that this recommendation lacks flexibility in referring only to conversion of debts to grants. A variety of other techniques, such as the waiving or postponement of payments, or the renegotiation of the terms of hard loans, might also be used. The international community should explore such alternatives seriously and sympathetically.

rythme satisfaisant dans un avenir proche. Le Sous-comité a donc conclu que l'allégement de la dette serait la deuxième façon la plus efficace pour atténuer dans la balance des paiements des pays en voie de développement les pressions liées à des dettes relatives à l'aide publique au développement. Dans son rapport précédent, le Sous-comité recommandait que «le Canada insiste pour qu'un accord international fixe les moyens permettant, dans les cas appropriés, de convertir en subventions les dettes liées à l'aide officielle au développement dans les pays les plus pauvres». (34:18) Après avoir étudié plus à fond la question, le Sous-comité en est venu à la conclusion que cette recommandation manque de souplesse puisqu'elle ne parle que de la conversion des dettes en subventions. Une variété d'autres techniques telles que l'abandon des paiements ou la remise à plus tard, ou la renégociation des conditions des prêts peuvent aussi être utilisées. La communauté internationale devrait explorer et considérer ces alternatives d'une façon sérieuse:

4) *Commercial Debt*

Canada is actively involved in debt issues and should participate in their resolution.

60. There are obviously important differences between CDA-related and commercial debt, as regards the motives from which they spring and the policy instruments apropriate to their management. This fact is emphasized by industrialized countries but is also generally acknowledged by developing countries. Because commercial credit has been and will continue to be important to at least the middle-and-upper-income developing countries they are vary of any proposals which might jeopardize their future access to it.

61. That being so, the policy instruments available to influence private lending are limited. There is one qualification to this, however, and that concerns intermediate credit in the form of publicly guaranteed private credit made available by such government-created institutions as the Export Development Corporation. Because at least part of such guarantees are covered by government, there is obviously a public right to inquire into and in some measure to influence their policies. But even here we note that the public mandate given to such institutions is distinctly different from, though not necessarily at odds with, development. In the case of the EDC that mandate is to promote Canadian export trade, an objective which most Canadians and certainly the Members of this Sub-committee would support.

62. While these considerations suggest a limited role for government in such commercial operations, it does not follow that there is no such role at all. The Sub-committee has already argued that the power of these institutions qualifies their claim to privacy in the matter of information. In addition, there is a growing international interest in developing "codes of conduct" which would at least establish ground rules for the behaviour of corporations and governments alike. In its last report, the Sub-committee supported the search for a

4) *Dettes commerciales*

Le Canada, faisant partie des pays créanciers, devrait participer au règlement des dettes.

60. Il est évident qu'il existe une grande différence entre les dettes se rapportant à l'APD et les dettes commerciales, tant en ce qui concerne les motifs dont elles découlent et les politiques propres à leur gestion. Ce fait est mis en relief par les pays industrialisés, mais il est aussi généralement accepté par les pays en voie de développement. Étant donné que le crédit commercial a été et ne cessera d'être un élément précieux, du moins pour les pays en voie de développement à revenus moyens et supérieurs, ces derniers ne verraient pas d'un bon œil des propositions qui pourraient compromettre sérieusement leur accessibilité à ce type de crédit.

61. Puisqu'il en est ainsi, les pouvoirs dont on dispose pour influer sur les prêts privés sont très limités. Il existe toutefois une réserve à ce raisonnement et qui concerne le crédit intermédiaire sous la forme de crédit privé qui, parce qu'il est offert par des institutions créées par le gouvernement telles que la Société pour l'expansion des exportations jouit d'une garantie publique. Du fait qu'au moins une partie de ces garanties est assurée par le gouvernement, le public a évidemment le droit de faire enquête et dans une certaine mesure, d'influencer leur politique. Mais encore ici, nous remarquerons que le mandat public conféré à ces institutions, sans être en opposition avec l'objectif du développement, ne consiste pas à le promouvoir. Dans le cas de la SEE, ce mandat consiste à promouvoir le commerce d'exportation canadien, objectif que la plupart des Canadiens et certainement les membres du Sous-comité appuieraient.

62. Même si ces considérations sous-entendent que le rôle du gouvernement dans de telles opérations commerciales est limité, cela ne veut pas dire que ce rôle est inexistant. Le Sous-comité a déjà soutenu que les pouvoirs de ces institutions limitent leur droit de garder leurs renseignements secrets. De plus, nous remarquons qu'au niveau international, on tente de plus en plus d'édicter des «règles de conduite» qui énonceraient au moins des principes de base régissant l'attitude des entreprises et des gouvernements. Dans son rapport précédent le

"legally binding code", or in the words of one of its witnesses, "a kind of GATT for private investment". In noting this it must be added that such questions did not form part of the present inquiry nor did the Sub-committee receive evidence documenting the need for such a code as regards the operations of private Canadian financial institutions.

63. The Sub-committee did inquire into the character and focus of lending by Canadian commercial banks to developing countries. Contrary to popular impressions, the scale of Canadian lending—including short term loans—is significant, amounting to some 7.5 per cent of the funds lent to developing countries by private commercial institutions of the industrialized Western countries. This private debt is almost entirely held by the economically stronger upper-income developing countries. It follows from this that Canada is actively involved in debt issues, and should participate in their resolution.

5) *Improved Export Earnings*

Improved and expanded trade opportunities are the single, most important international requirement of many developing countries. Canada should vigorously support improved commodity earnings through means such as commodity agreements and common buffer stock financing. It should open its markets further to the manufactured goods of developing countries. This will force readjustment of some parts of the Canadian economy, the acceptance of which will depend on effective adjustment assistance measures. A parliamentary committee should be assigned responsibility to review the effectiveness and planning of such programs.

64. As the Sub-committee concluded in its previous report, improved and expanded trade opportunities are the single most important international requirement of many developing countries. Unless developing countries increase their export earnings, debt, however well "managed", will remain a chronic problem.

65. This means in the first place that there must be greater stability and increased earnings from commodity exports. Whether or not there is a long term decline in the relative value of such exports—and there is evidence on both sides of this question—it is certainly the case that they have been subject to extremely erratic price fluctuations. This has contributed substantially to the balance of payments problems of many developing countries as well as making the task of development planning far more difficult.

66. It should be a continuing priority of the international community to improve the dependability of commodity earnings of developing countries. The Sub-committee made

Sous-comité encourageait l'établissement d'un code dont les règles seraient exécutoires ou, selon les termes employés par un des témoins, «une sorte de GATT régissant l'investissement privé». Ceci étant dit, il faut préciser que l'on ne s'est pas penché sur ces questions dans la présente enquête et que le Sous-comité n'a pas recueilli de témoignages décrivant la nécessité d'établir un tel code pour régir les opérations des établissements financiers privés au Canada.

63. Le Sous-comité a fait des recherches sur la nature et la concentration des prêts consentis par des banques commerciales canadiennes à des pays en voie de développement. Contrairement aux impressions populaires, la proportion des prêts canadiens, y compris les prêts à court terme, est importante: elle représente quelque 7.5 pour cent des fonds consentis aux pays en voie de développement par des établissements commerciaux privés des pays industrialisés de l'Ouest. Cette dette privée est presque exclusivement le fait de pays en voie de développement à revenus supérieurs. Il s'ensuit que le Canada est activement impliqué dans les questions de la dette et qu'il devrait participer à leur résolution.

5) *L'amélioration des recettes d'exportation*

Une amélioration et un élargissement des échanges commerciaux constituent pour de nombreux pays en voie de développement leur seule nécessité importante sur le plan international. Le Canada devrait apporter son appui à l'augmentation des recettes provenant de l'exploitation de produits de base en favorisant la conclusion d'accords sur ces produits ainsi que le financement commun de stocks régulateurs. Il devrait permettre aux produits manufacturés des pays en développement de trouver davantage de débouchés sur ses marchés. Cette mesure nécessitera dans certains secteurs de l'économie canadienne, dont l'acceptation dépendra des mesures efficaces prises en matière d'aide d'adaptation. Un comité parlementaire devrait voir à ce que soient étudiées l'efficacité et la planification de ces programmes.

64. Tel que le Sous-comité concluait dans son rapport précédent, les besoins les plus impérieux pour les pays en voie de développement sont d'améliorer et d'accroître leurs échanges commerciaux. Si les pays en voie de développement n'augmentent pas leurs recettes d'exportation, la dette, même si elle est «gérée» de façon satisfaisante, restera un problème chronique.

65. Cela veut dire premièrement que les recettes d'exportation provenant de la vente des produits de base doivent être non seulement accrues mais également plus stables. Qu'il y ait ou non un déclin à long terme dans la valeur relative de ces exportations—on peut défendre, grâce à certains indices, l'un ou l'autre côté de la question—il est un fait qu'elles ont été soumises à des fluctuations de prix extrêmement irrégulières. Cette situation a sérieusement aggravé le déficit de la balance des paiements pour beaucoup de pays en voie de développement tout en rendant la planification des programmes de développement beaucoup plus ardue.

66. La communauté internationale doit considérer prioritaire l'amélioration de la stabilité et de la fiabilité des recettes d'exportation provenant des produits de base des pays en voie

detailed recommendations to that end in its last report, recommendations which need not be repeated here and which to some extent have been overtaken by events. Serious discussions on a Common Fund or some other mechanism for coordinated financing of buffer stocks have begun. The recent summit conference of seven industrialized countries held in London on May 7 and 8, has made some further progress along these lines, although much remains to be settled. A timetable for individual commodity negotiations has been set, whether or not with much hope of its realization. During 1976, previously negotiated agreements on three commodities—tin, coffee, and cocoa—came into force, and tentative discussions began on several others. While the Sub-committee acknowledges these advances, it urges the Canadian government to support further efforts with vigour.

67. The second requirement is for increased access to developed countries' markets for the manufactured goods of developing countries. The Sub-committee in its last report made detailed recommendations on this point, calling for the expansion and improvement of the Generalized System of Preferences, the multilateral lowering of trade barriers of all kinds as fast as possible, and the improvement of adjustment assistance programs to minimize the hardships of workers in developed countries and to encourage the restructuring of affected industries.

68. The Sub-committee is not satisfied by the progress made on this front during the past year. Of course the slowness of economic recovery in the industrialized countries is a major factor here and in any event the GATT negotiations were bound to be a tortuous process. Still, in looking at the Canadian record we are less than reassured by the direction of events. We note the evidence provided by the Chairman of the OECD's Development Assistance Committee in his 1976 Annual review that the share of Canada's total imports of manufactures held by developing countries (3.1 per cent) is low compared to such other industrialized countries as the United States, Great Britain, Germany, France, and Australia. On the other hand it is roughly the same as countries like Sweden, the Netherlands and Denmark which have otherwise shown themselves to be responsive to the needs of developing countries.

69. The 1976 Report of the Export Development Corporation (EDC) states that one of our trade objectives is to "thrust with vigour into new markets of opportunity" in developing countries. But, if we are to do that we must recognize that trade is a two way street. As Mr. MacDonald, President of the EDC, testified before the Sub-committee, "we do not think you can go on exporting nor does any country without being able to reciprocate by providing a market to the products of other countries." When we look at recent statistics on Canadian trade with developing countries we must conclude that this lesson is far from learned. According to the 1976 CIDA Annual Review (*p. 150-151*) our trade *surplus* with those developing countries which are our "aid partners", rose from $272 million in 1973 to $655 million in 1975. In short our overall economic relations with developing countries favour Canada far more than Canadians generally recognize.

de développement. A cet effet, le Sous-comité a fait des recommandations détaillées dans son rapport précédent qu'il serait superflu de répéter ici et dont certaines sont, au demeurant, déjà quelque peu dépassées. Des discussions sérieuses au sujet de l'établissement d'un Fonds Commun ou bien d'un autre mécanisme pour la constitution de stocks régulateurs ont été amorcées. La dernière conférence au sommet des sept pays industrialisés tenue à Londres le 7 et le 8 mai 1977 a permis de progresser dans cette direction, même si beaucoup reste encore à faire. Un calendrier de négociations portant sur chaque produit de base a été établi et on ne peut qu'espérer qu'il sera effectivement respecté. Des accords négociés préalablement et portant sur trois produits de base (étain, café et cacao) sont entrés en vigueur en 1976 et des discussions ont été amorcées concernant d'autres produits.

67. En second lieu, les produits manufacturés des pays en voie de développement devraient pouvoir trouver davantage de débouchés sur les marchés des pays industrialisés. Dans son rapport précédent le Sous-comité a présenté des recommandations détaillées portant sur l'élargissement et l'amélioration du Système Généralisé de Préférences, l'abaissement multilatéral des barrières douanières de toutes sortes dans les plus brefs délais et l'amélioration des ajustements à apporter aux programmes d'aide afin de minimiser les difficultés des travailleurs des pays industrialisés et d'encourager la restructuration des industries concernées.

68. Le Sous-comité n'est pas satisfait des progrès qui ont été réalisés dans ce domaine l'an passé. Cela s'explique en partie par la lenteur de la relance économique dans les pays industrialisés; de toute façon personne ne s'attendait à ce que les négociations sur le GATT soient particulièrement faciles. Toutefois, si l'on examine les progrès accomplis par le Canada, la tournure que prennent les événements est loin d'être rassurante. D'après les données fournies par le président du Comité d'Aide au Développement de l'OCDE dans son étude annuelle de 1976, les importations totales au Canada de produits fabriqués dans les pays en voie de développement sont peu élevées par rapport aux importations en provenance des pays industrialisés comme les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la France et l'Australie. La part du Canada s'élève à 3.1 pour cent. D'autre part, le volume de nos importations est sensiblement le même que celui de la Suède, de la Hollande et du Danemark, pays qui se sont par ailleurs montrés sympathiques aux besoins des pays en voie de développement.

69. Le rapport annuel de 1976 de la Société pour l'expansion des exportations précise que les objectifs commerciaux du Canada «consistent à trouver de nouveaux débouchés et (se) tourner vigoureusement vers les pays en voie de développement». Mais si nous voulons atteindre ces objectifs, nous devrons admettre que le commerce doit se faire dans les deux sens. Comme le faisait remarquer devant le Sous-comité le président de la SEE, M. MacDonald: «Nous ne pensons pas qu'il soit possible de continuer à exporter—aucun pays ne le ferait—sans aucune réciprocité, sans offrir un marché aux produits des autres pays.» Lorsque nous examinons les dernières statistiques commerciales du Canada avec les pays en voie de développement, nous en concluons que c'est une leçon qui est loin d'être apprise. Selon le rapport annuel de 1976 de l'ACDI (pp. 150-151), nos excédents commerciaux avec les pays en voie de développement, qui sont nos «partenaires de la

70. Coming on top of this considerable trade surplus is the decision recently taken by the government to restrict clothing and textile imports to the levels of 1975. While those levels remain high by comparison with a number of industrialized countries—such as the U.S.A.—some developing countries saw this decision as a significant blow to their export prospects. The Sub-committee urges the government in its planned review of this situation to take these considerations into account.

71. While the Sub-committee recognizes the compelling short-term reasons cited by the government for such action, it would be less concerned if there were evidence that effective long-term adjustment-assistance measures were being planned and introduced. In the absence of such programs the recourse to protectionism, with its costs for Canadian consumers and its long-term disadvantages for Canadian manufacturers and workers, simply continues. Of course it is much easier to recognize the weaknesses of some parts of Canadian industry than it is to identify new opportunities for production and employment. For this reason and because of the government's failure to act in this regard, the Sub-committee recommends that a Parliamentary committee be assigned responsibility to review in those sectors of the adjustment assistance measures in those sectors of the Canadian economy most likely to be affected by imports from developing countries. This is important because freer trade is in the interests of developing countries and essential to the future prosperity of Canadians.

coopération», sont passés de 272 millions en 1973 à 655 millions de dollars en 1975. En résumé, nos relations économiques générales avec les pays en voie de développement sont beaucoup plus avantageuses pour le Canada qu'on ne le croit généralement.

70. S'ajoutant à cet excédent commercial considérable est la décision récente du gouvernement de ramener l'importation des vêtements et des textiles aux niveaux de 1975. Même si ces niveaux demeurent élevés en comparaison avec ceux d'autres pays industrialisés tels que les États-Unis, certains pays en voie de développement ont jugé cette décision comme portant un dur coup à leurs perspectives d'exportation. Le Sous-comité recommande fortement au gouvernement de tenir compte de ces éléments dans son analyse de la situation.

71. Alors que le Sous-comité reconnaît les raisons contraignantes à court terme citées par le gouvernement en ce qui concerne cette mesure, il serait moins inquiet s'il était manifeste que des mesures efficaces à long terme de rajustement et d'aide étaient prévues et mises en œuvre. En l'absence de tels programmes on continue d'avoir recours au protectionnisme, avec ses coûts pour le consommateur canadien et ses désavantages à long terme pour les fabricants et les travailleurs canadiens. Évidemment il est beaucoup plus facile de reconnaître les faiblesses de certains secteurs de l'industrie canadienne que d'identifier et de trouver de nouvelles possibilités de production et d'emploi. Pour cette raison et parce que le gouvernement a négligé d'agir en ce sens, le Sous-comité recommande qu'un Comité parlementaire soit nommé et qu'on lui confie la responsabilité de réviser les mesures existantes ainsi que proposées, d'ajustement de l'aide dans les secteurs de l'économie canadienne les plus susceptibles d'être affectés par les importations en provenance des pays en voie de développement. Ceci est important parce que c'est dans l'intérêt des pays en voie de développement et essentiel à la prospérité future des Canadiens.

6) *Concluding Observations*

72. Throughout this Report the Sub-committee has stressed that while debt is a serious problem requiring separate attention, it is in the final analysis a manifestation of much else that is wrong with the world. The priorities of many countries, developed and developing alike, are seriously distorted. Significant debt arises from the purchase by developing countries of armaments which encourage war and of consumer goods which benefit only small sectors of their populations. But of course those arms and those consumer goods are actively promoted and sold by developed countries. And we in the industrialized world waste resources in ways which are shocking when set beside the reality of poverty.

73. Moral judgements about development thus cut both ways. Industrialized countries—called upon to assist—will ask that developing countries commit themselves to the well-being of their own people. This is understandable. For their part developing countries, pressed by circumstances unimaginable to most of us, will demand from us a genuine commitment to international economic reform. They ask that our concerns for

6) *Conclusions*

72. Tout au long du présent rapport, le Sous-comité a souligné le fait que l'endettement est un problème grave qui exige une attention toute particulière, mais qui, au bout du compte, n'est qu'une manifestation de tout ce qui va mal dans le monde. Les priorités de bien des pays développés et en voie de développement, sont gravement faussées. Les pays en voie de développement s'endettent considérablement pour acheter des armes qui encouragent la guerre et des biens des consommations qui ne profitent qu'en très petite partie à leur population. Mais il ne faut pas oublier non plus que les pays développés stimulent la vente de ces armes et biens de consommation. Et nous, les habitants du monde industrialisé, nous gaspillons nos ressources d'une manière effarante, lorsque cela est mis en contraste avec la réalité de la pauvreté.

73. On ne peut que prononcer un jugement moral bivalent à l'égard du développement. Les pays industrialisés invités à prêter main forte aux pays en voie de développement leur demanderont de s'engager à travailler au bien-être de leur propre population. Cela va de soi. De leur côté, les pays en voie de développement qui doivent faire face à des situations inconcevables pour la plupart d'entre nous, exigeront que nous nous

human rights, legitimate as they are, include the basic rights of life—food, health, shelter, work and education.

74. The Sub-committee is deeply convinced that we must push beyond criticism and debate. We do need each other, rich and poor. We share a global home. A just and secure international order is in the interest of all. For unless we find the means together to extend minimum standards of human decency throughout the world, the bankruptcy—and with it the turmoil—which we confront will far exceed any threatened so far by the debt crisis.

[1] Not, however, to Canada's Export Development Corporation. The EDC's loans are considered as "official".

[2] The Group of 77, now numbering 109 members, is the group of developing countries which generally speaks with a united voice at the United Nations. The Group's third ministerial meeting was held in Manila in January and February, 1976, and resulted in the Manila Declaration. For now at least, this document is considered to be the definitive statement of the developing countries' positions on the economic issues being discussed in the North-South dialogue.

[3] CIEC, "List of Subjects Prepared by the Group of 19", (Paris, January 1976) p. 9.

[4] A large portion of this sum represents funds raised in the Eurodollar market.

Respectfully submitted,

engagions à entreprendre des réformes économiques à l'échelle internationale. Ils voudront savoir si l'inquiétude que nous manifestons à l'égard des droits de l'homme, aussi légitime qu'elle soit, porte aussi sur les droits fondamentaux de la vie—l'alimentation, la santé, le logement, le travail et l'instruction.

74. Le Sous-comité est persuadé qu'il nous faut dépasser l'étape des débats et de la critique. Nous avons tous besoin des autres, riches et pauvres. Nous partageons une maison universelle. Un order international juste et stable est dans l'intérêt de tous. Car à moins que nous ne découvrions ensemble le moyen d'étendre des normes minimales de décence humaine au monde entier, la faillite et les conflits auxquels nous aurons à faire face seront beaucoup plus graves que tous les dangers qui peuvent nous menacer à la suite de cette crise d'endettement.

[1] On ne peut pas inclure ici la Société canadienne pour l'expansion des exportations car ses prêts sont considérés comme «public».

[2] Le Groupe des 77 qui se compose à l'heure actuelle de 109 pays en voie de développement s'exprime généralement avec consensus aux Nations Unies. La troisième rencontre ministérielle du Groupe des 77 fut tenue à Manille durant les mois de janvier et de février 1976 et publia lors de sa clôture la Déclaration de Manille. On considère pour le moment du moins que ce document exprime la position définitive des pays en voie de développement sur les questions économiques discutées dans le dialogue Nord-Sud.

[3] CCEI «Liste des sujets préparés par le Groupe des 19», (Paris, janvier 1976) p. 9.

[4] Une grande proportion de cette somme représente des fonds empruntés sur le marché des Euro-dollars.

Respectueusement soumis,

Le président

Marcel Prud'homme

Chairman

ANNEXES

ANNEXES

TABLE 1

Outstanding External Debt of the Developing Countries, 1967 to Dec. 31, 1976

(Disbursed—Billions U.S. $)

Year	Total Debt of LDCs	% increase over previous year	Amount owed to official creditors	% increase over previous year	Amount owed to private creditors	% increase over previous year	Private, as percentage of total
1976	165	17.8%	81	17.4%	84	18.3%	50.9
1975	140	21.7%	69	15.0%	71	29.1%	50.7
1974	115	21.0%	60	15.4%	55	27.9%	47.8
1973	95	21.8%	52	18.2%	43	26.4%	45.2
1972	78	20.0%	44	10.0%	34	36.0%	43.5
1971	65	18.2%	40	14.3%	25	25.0%	38.3
1970	55	14.5%	35	12.9%	20	17.6%	36.3
1969	48	17.0%	31	14.8%	17	21.4%	35.4
1968	41	17.1%	27	12.5%	14	27.3%	34.1
1967	35	—	24	—	11	—	31.2

Note: Compiled from data provided by Mr. Earl Drake, an Executive Director of the World Bank. The totals include both "external public debt"—that which is either directly owned by, or in some way guaranteed by, the government of the debtor country—and the World Bank's rough estimate of debt owed by private debtors to external sources. Only loans with maturity periods of 1 year or more are included. "Official creditors" are governments, multilateral agencies, and a few export promotion agencies. "Private creditors" are banks and other private financial institutions. Loans made by a private bank, even though guaranteed by an export promotion agency such as the U.S. Export-Import Bank, are considered as "owed to private creditors". The debtor countries included from 1967 to 1974 are the 86 developing countries normally covered in the World Bank's annual reports. However, Spain, Portugal, Israel, Malta and Greece are excluded for 1975 and 1976.

ANNEXES

TABLEAU 1

Dette active extérieure des pays en voie de développement, 1967 au 31 déc. 1976

(Déboursés—milliards de dollars É.U.)

Année	Dette totale des PMD (Milliards U.S. $) TOTAL	% Augmentation par rapport à l'année précédente	Somme due aux créanciers officiels	% Augmentation par rapport à l'année précédente	Somme due aux créanciers privés	% Augmentation par rapport à l'année précédente	Proportion de créanciers privés par rapport au total
1976	165	17.8%	81	17.4%	84	18.3%	50.9
1975	140	21.7%	69	15.0%	71	29.1%	50.7
1974	115	21.0%	60	15.4%	55	27.9%	47.8
1973	95	21.8%	52	18.2%	43	26.4%	45.2
1972	78	20.0%	44	10.0%	34	36.0%	43.5
1971	65	18.2%	40	14.3%	25	25.0%	38.3
1970	55	14.5%	35	12.9%	20	17.6%	36.3
1969	48	17.0%	31	14.8%	17	21.4%	35.4
1968	41	17.1%	27	12.5%	14	27.3%	34.1
1967	35	—	24	—	11	—	31.2

NOTA: Données compilées par M. Earl Drake, un des directeurs administratifs de la Banque mondiale. Le total comprend «la dette publique extérieure»—qui est due, ou garantie en quelque sorte par le gouvernement du pays débiteur—et les estimations de la Banque mondiale des dettes dues par des débiteurs privés à des sources externes. Seuls sont compris les prêts dont l'échéance est supérieure à une année. «Les créanciers publics» sont les États, les organismes multilatéraux, et un certain nombre d'organismes de promotion des exportations. «Les créanciers privés» sont les banques et autres établissements financiers privés. Les prêts consentis par une banque privée, même s'ils sont garantis par un organisme de promotion des exportations tel que la *U.S. Export-Import Bank*, sont considérés comme étant «dus à des créanciers privés». De 1967 à 1974, les pays débiteurs sont les 86 pays en voie de développement qui figurent normalement dans les rapports annuels de la Banque mondiale. Toutefois, l'Espagne, le Portugal, Israël, Malte et la Grèce n'y figurent pas pour les années 1975 et 1976.

TABLE 2

Canadian Bilateral Debt Service
as of December 31, 1976[a]

(000's Cdn. Dollars)

LLDC	MSA	Country	G.N.P.[1] per capita	Face Value Present Value[2]
COMMONWEALTH CARIBBEAN				
		Antigua	540	5,200	676
		Barbados	1,200	21,310	2,770
		Belize	690	12,197	1,586
		Dominica	410	2,305	300
		Grenada	330	850	111
	*	Guyana	500	17,035	2,215
		Jamaica	1,190	33,896	4,407
		Montserrat	300	550	72
		St. Lucia	530	1,279	166
		St. Vincent	340	1,145	149
		Trinidad & Tobago	1,700	20,770	2,700
		SUB-TOTAL		116,538	15,150
COMMONWEALTH AFRICA				
x		Botswana	290	34,000	4,420
		E.A.C.		47,500	6,175
	*	Ghana	430	41,389	5,381
	*	Kenya	200	24,698	3,211
x		Malawi	130	28,100	3,653
		Malta	1,220	1,000	130
		Nigeria	280	55,774	7,251
		Swaziland	390	1,200	156
x	*	Tanzania	160	85,186	11,074
x	*	Uganda	240	2,450	319
		Zambia	520	20,000	2,600
		SUB-TOTAL		341,297	44,369
ASIA				
x	*	Afghanistan	110	1,272	165
x	*	Bangladesh	100	18,000	2,340
	*	Burma	100	8,400	1,092
	*	India	140	411,734	53,525
		Indonesia	170	128,118	16,655
		Korea	480	999	130
x	*	Laos	70	2,500	325
		Malaysia	680	60,495	7,864
x	*	Nepal	100	2,500	325
	*	Pakistan	130	276,333	35,923
		Philippines	330	6,330	823
	*	Sri Lanka	130	52,038	6,765
		Thailand	310	1,000	130
		Turkey	750	9,850	1,281
		SUB-TOTAL		979,569	127,344

TABLEAU 2

Service canadien de la dette bilatérale
au 31 décembre 1976[a]

(en milliers de dollars canadiens)

Pays les moins développés		Pays les plus gravement touchés	P.N.B.[1] par habitant	Valeur nominale	Valeur actuelle[2]
ANTILLES DU COMMONWEALTH					
		Antigua	540	5,200	676
		Barbades	1,200	21,310	2,770
		Belize	690	12,197	1,586
		Dominique	410	2,305	300
		Grenade	330	850	111
	*	Guyane	500	17,035	2,215
		Jamaïque	1,190	33,897	4,407
		Montserrat	300	550	72
		Sainte-Lucie	530	1,279	166
		Saint-Vincent	340	1,145	149
		Trinité et Tobago	1,700	20,770	2,700
		TOTAL PARTIEL		116,538	15,150
AFRIQUE DU COMMONWEALTH					
x		Botswana	290	34,000	4,420
		C.A.O.		47,500	6,175
	*	Ghana	430	41,389	5,381
	*	Kenya	200	24,698	3,211
x		Malawi	130	28,100	3,653
		Malte	1,220	1,000	130
		Nigeria	280	55,774	7,251
		Swaziland	390	1,200	156
x	*	Tanzanie	160	85,186	11,074
x	*	Uganda	240	2,450	319
		Zambie	520	20,000	2,600
		TOTAL PARTIEL		341,297	44,369
ASIE					
x	*	Afghanistan	110	1,272	165
x	*	Bangladesh	100	18,000	2,340
	*	Burma	100	8,400	1,092
	*	Inde	140	411,734	53,525
		Indonésie	170	128,118	16,655
		Corée	480	999	130
x	*	Laos	70	2,500	325
		Malaysie	680	60,495	7,864
x	*	Népal	100	2,500	325
	*	Pakistan	130	276,333	35,923
		Philippines	330	6,330	823
	*	Sri Lanka	130	52,038	6,765
		Thailande	310	1,000	130
		Turquie	750	9,850	1,281
		TOTAL PARTIEL		979,569	127,344

[a] Source: ACDI

TABLE 2 (continued)

LLDC	MSA	Country	G.N.P.[1] per capita	Face Value	Present Value[2]
FRANCOPHONE AFRICA					
		Algeria	730	62,250	8,093
x	*	Benin	120	20,700	2,691
	*	Cameroon	250	46,710	6,072
		Congo	470	13,055	1,697
	*	Ivory Coast	460	18,250	2,373
x	*	Mali	80	8,400	1,092
		Mauritania	290	4,200	546
		Marocco	430	11,630	1,512
x	*	Niger	120	43,992	5,719
		Senegal	330	15,190	1,975
		Togo	250	4,216	548
		Tunisia	650	113,015	14,692
x	*	Upper Volta	90	3,650	475
		Zaire	150	45,663	5,936
		SUB-TOTAL		410,921	53,421
LATIN AMERICA					
		Argentina	1,520	750	98
		Bolivia	280	1,717	223
		Brazil	920	14,567	1,894
		Cent. American Bank		3,780	491
		Chili	830	8,640	1,123
		Colombia	500	39,320	5,112
		Cuba	710	10,000	1,300
		Dominican Rep.	650	7,474	972
		Ecuador	480	12,956	1,684
		El Salvador	410	5,240	681
		Guatemala	580	500	65
		Mexico	1,090	540	70
		Nicaragua	670	1,900	247
		Paraguay	510	800	104
		Peru	740	8,540	1,110
		SUB-TOTAL		116,724	15,174
		TOTAL		1,965,049	255,456

[1] World Bank Atlas 1976; (1974 U.S. dollars)

[2] Discounted at the internationally accepted rate of 10 percent. The grant element of a loan is its value minus its present value. This grant element measures the degree of concessionality of a loan. The grant element of a loan with a maturity of 50 years and a grace period of 10 years at 0 percent interest is 90.24 and on a loan with 30 years maturity, 7 years grace and 3 percent interest would be 55.20. The average grant element of all Canadian loans is approximately 87 percent which is the amount shown.

N.B. Totals may not add due to rounding.

TABLEAU 2 (suite)

Pays les moins développés		Pays les plus gravement touchés	P.N.B.[1] par habitant	Valeur nominale	Valeur actuelle
AFRIQUE FRANCOPHONE					
		Algérie	730	62,250	8,093
x	*	Benin	120	20,700	2,691
	*	Cameroun	250	46,710	6,072
		Congo	470	13,055	1,697
	*	Côte d'Ivoire	460	18,250	2,373
x	*	Mali	80	8,400	1,092
		Mauritaine	290	4,200	546
		Maroc	430	11,630	1,512
x	*	Niger	120	43,992	5,719
	*	Senegal	330	15,190	1,975
		Togo	250	4,216	548
		Tunisie	650	113,015	14,692
x	*	Haute-Volta	90	3,650	475
		Zaire	150	45,663	5,936
		TOTAL PARTIEL		410,921	53,421
AMÉRIQUE LATINE					
		Argentine	1,520	750	98
		Bolivie	280	1,717	223
		Brésil	920	14,567	1,894
		Banque d'amérique centrale		3,780	491
		Chili	830	8,640	1,123
		Colombie	500	39,320	5,112
		Cuba	710	10,000	1,300
		République dominicaine	650	7,474	972
		Équateur	480	12,956	1,684
		El Salvador	410	5,240	681
	*	Guatemala	580	500	65
		Mexique	1,090	540	70
		Nicaragua	670	1,900	247
		Paraguay	510	800	104
		Pérou	740	8,540	1,110
		TOTAL PARTIEL		116,724	15,174
		TOTAL		1,965,049	255,456

[1] Atlas de 1976 de la Banque mondiale; (1974, dollars américains)

[2] Escomptée au taux internationalement accepté de 10%. L'élément de subvention d'un prêt équivaut à sa valeur nominale moins sa valeur actuelle. Cet élément important mesure le degré de conditionnalité d'un prêt. L'élément de subvention d'un prêt à 50 ans, avec un différé d'amortissement de 10 ans sans taux d'intérêt s'élève à 90.24; il s'élève à 55.20 pour un prêt de 30 ans, avec un différé d'amortissement de 7 ans et un taux d'intérêt de 3%. L'élément de subvention moyen de tous les prêts canadiens s'élève à environ 87% du montant indiqué.

N.B. Les taux ne s'additionnent pas exactement en raison de l'arrondissement des chiffres.

TABLE 3

Canadian Bilateral Debt Service
as of December 31, 1976

(000's Cdn. Dollars)

	All countries	LLDC's	MSA's	G.N.P. per capita[1] Under $200	$200-$374	$375 and Over	Unallocable
1977-78	4,658	61	2,431	2,369	328	1,926	35
1978-79	6,829	61	4,073	3,989	419	2,351	70
1979-80	8,831	193	5,353	5,044	604	3,113	70
1980-81	11,694	277	7,242	6,708	637	4,104	245
1981-82	16,862	1,170	10,204	9,746	907	5,789	420
1982-83	21,059	2,278	11,685	11,272	2,233	7,134	420
1983-84	30,465	4,338	16,368	16,114	2,543	10,550	1,258
1984-85	39,602	5,519	21,539	23,103	3,095	12,146	1,258
1985-86	45,591	5,879	23,937	25,154	4,039	15,140	1,258
Total Face Value	1,965,049	250,750	1,100,927	1,136,586	198,830	578,353	51,280

[1] World Bank Altas 1976
(1974 G.N.P. U.S. dollars)

TABLEAU 3

Service de la dette canadienne bilatérale
au 31 décembre 1976

(en milliers de dollars canadiens)

				PNB par tête d'habitant[1]			
	Tous les pays	PLMA	PGA	Moins de $200	$200-$374	$375 et plus	Indéterminable
1977-78	4,658	61	2,431	2,369	328	1,926	35
1978-79	6,829	61	4,073	3,989	419	2,351	70
1979-80	8,831	193	5,353	5,044	604	3,113	70
1980-81	11,694	277	7,242	6,708	637	4,104	245
1981-82	16,862	1,170	10,204	9,746	907	5,789	420
1982-83	21,059	2,278	11,685	11,272	2,233	7,134	420
1983-84	30,465	4,338	16,368	16,114	2,543	10,550	1,258
1984-85	39,602	5,519	21,539	23,103	3,095	12,146	1,258
1985-86	45,591	5,879	23,937	25,154	4,039	15,140	1,258
Valeur nominale totale	1,965,049	250,750	1,100,927	1,136,586	198,830	578,353	51,280

[1] Altas de la Banque mondiale 1976
(PNB de 1974 en dollars U.S.)

TABLE 4

Export Development Corporation Loans to Developing Countries
1961-1976 Agreements and Receivable disbursements
(as of December 31, 1976)
Authorized by The Board of directors (in millions of dollars)

Country	Signed agreements	Receivable (disbursements value only)
Algeria	$ 132.070	$ 44.431
Argentina	66.372	30.105
Bahamas	19.000	12.767
Barbados	9.527	9.382
Bermuda	73.075	22.899
Bolivia**	3.100	1.413
Brazil	113.008	40.720
Cameroun	3.090	1.520
Cayman	1.234	0.926
Chile**	34.292	15.148
Colombia	3.478	2.114
Congo	12.218	—
Cuba	55.911	26.110
Dominican Republic	34.439	22.460
Ecuador	31.475	11.586
Egypt	8.125	4.222
Grece	37.155	23.656
Guatemala	20.750	—
Guyana	6.398	5.200
Honduras	1.500	1.500
India	120.887	73.922
Indonesia	242.568	44.747
Iran	90.727	76.306
Israël	171.835	6.671
Ivory Coast**	55.484	—
Jamaica	98.831	22.956
Kenya	3.900	3.898
Korea	80.349	38.718
Liberia	49.199	37.606
Malaysia	7.660	0.460
Mexico	255.708	100.909
Marocco	1.500	0.896
Pakistan	55.928	27.626
Panama	178.586	57.938
Peru	95.603	65.053
Philippines	55.681	22.848
Singapore	2.668	—
Spain	31.199	20.926
Sri Lanka	8.786	0.257
San Lucia	2.320	0.450
Taïwan	3.852	—
Turkey	130.130	92.216
Venezuela	43.521	5.697
Yougoslavia	89.352	66.462
Zaire	14.993	14.070
Zambia	1.493	0.900
Sub-total	$2558.977	$1097.691

TABLEAU 4

Prêts de la Société pour l'expansion des exportations aux pays en voie de développement
Accords de 1961 à 1976 et déboursement à recevoir
(au 31 décembre 1976)
Autorisés par le Conseil d'administration (en millions de dollars)

Pays	Valeur des accords signés	A recevoir (déboursements seulement)
Algérie	$ 132.070	$ 44.431
Argentine	66.372	30.105
Bahamas	19.000	12.767
Barbade	9.527	9.382
Bermudes	73.075	22.899
Bolivie**	3.100	1.413
Brésil	113.008	40.720
Cameroun	3.090	1.520
Cayman	1.234	0.926
Chili**	34.292	15.148
Colombie	3.478	2.114
Congo	12.218	—
Cuba	55.911	26.110
République Dominicaine	34.439	22.460
Éduador	31.475	11.586
Égypte	8.125	4.222
Grèce	37.155	23.656
Guatemala	20.750	—
Guyane	6.398	5.200
Honduras	1.500	1.500
Inde	120.887	73.922
Indonésie	242.568	44.747
Iran	90.727	76.306
Israël	171.835	6.671
Côte d'Ivoire**	55.484	—
Jamaïque	98.831	22.956
Kénya	3.900	3.898
Corée	80.349	38.718
Libéria	49.199	37.606
Malaysia	7.660	0.460
Mexico	255.708	100.909
Maroc	1.500	0.896
Pakistan	55.928	27.626
Panama	178.586	57.938
Pérou	95.603	65.053
Philippines	55.681	22.848
Singapour	2.668	—
Espagne	31.199	20.926
Sri Lanka	8.786	0.257
Ste-Lucie	2.320	0.450
Taïwan	3.852	—
Turquie	130.130	92.216
Venezuela	43.521	5.697
Yougoslavie	89.352	66.462
Zaire	14.993	14.070
Zambie	1.493	0.900
Total partiel	$2558.977	$1097.691

TABLE 4 (cont)

Authorized by the Government of Canada (in millions of dollars)

	Signed agreements Country	Receivable (disbursements value only)
Argentina	129.450	37.635
Congo	10.386	—
Iran	36.589	20.696
Korea	250.000	6.158
Pakistan	4.561	4.159
Zambia	27.786	26.036
Sub-total	$ 458.772	$ 94.684
Total	$3,017.749	$1,192.375

** guaranteeing agreement included

Source: 1976 Annual Report, Export Development Corporation, pp. 18 and 19.

TABLE 5

Debt of Developing Countries Outstanding on the Books of Private Banks, as of Dec. 21, 1976*

(billions of U.S. dollars)

Debtor Countries	Owed to all banks	Owed to Canadian Banks
Lower income	2.5	0.2
Middle income	18	1.1
Upper income	138	11
Oil Exporting	20	1
TOTAL	178.5	13.3

* Compiled by the Bank of International Settlements. It is estimated that roughly half of the total debt in both columns is short term, having maturities less than one year. Short term debt is not normally included as part of a country's outstanding debt. To be consistent with the terms used in this report and in most analyses of the debt of developing countries, the totals in both columns should therefore be divided in half, as has been done below. However, the proportion which is short term debt would vary among the types of debtor country and would certainly be very high for the lower income countries. For this reason, it would be inaccurate simply to apply the ½ scale to each category of country and, as a result, this has been done below only for totals.

	Owed to all banks excluding short term debt	Owed to Canadian Banks excluding short term debt
TOTAL	89.25	6.6

TABLEAU 4 (suite)

Autorisé par le gouvernement du Canada (en millions de dollars)

Pays	Valeur des accords signés	A recevoir (déboursements seulement)
Argentine	129.450	37.635
Congo	10.386	—
Iran	36.589	20.696
Corée	250.000	6.158
Pakistan	4.561	4.159
Zambie	27.786	26.036
Total partiel	$ 458.772	$ 94.684
Totaux	$3,017.749	$1,192.375

** comprend un accord de garantie

Source: Rapport annuel de 1976, Société pour l'expansion des exportations, pages 18 et 19.

TABLEAU 5

Dette des pays en voie de développement à l'égard des banques privées, au 31 décembre 1976*

(milliards de dollars américains)

Pays débiteurs	Dette à l'égard de toutes les banques	Dette à l'égard des banques canadiennes
Faible revenu	2.5	0.2
Revenu moyen	18	1.1
Revenu élevé	138	11
Exportateur de pétrole	20	1
TOTAL	178.5	13.3

* Selon la Banque des règlements internationaux. On estime qu'environ la moitié de la dette totale des deux colonnes est à court terme, et doit arriver à échéance en moins d'un an. On ne comprend pas normalement la dette à court terme dans la dette à régler par un pays. Pour correspondre avec les termes utilisés dans ce rapport et dans la plupart des analyses de la dette des pays en voie de développement, les totaux des deux colonnes devraient être divisés en deux, ce qui a été fait plus bas. Toutefois, la proportion de la dette à court terme varierait selon le type du pays débiteur, et serait certainement très élevée pour les pays à faible revenu. Pour cette raison, il ne serait pas précis de simplement diviser par deux, dans le cas de chaque catégorie de pays et, par conséquent, c'est ce qui a été fait plus bas mais seulement pour les totaux.

	Dette à régler à l'égard de toute les banques à l'exception de la dette à court terme	Dette à régler à l'égard des banques canadiennes à l'exception de la dette à court terme
TOTAL	89.25	6.6

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 5, 1977
(9)

[*Text*]

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met (*in camera*) at 11:15 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Breau, Fairweather, Foster, Johnston, MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Roche, Stanbury and Stewart (*Cochrane*).

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1*).

The Sub-committee commenced consideration of its Draft Report.

At 12:50 o'clock p.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING
(10)

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met (*in camera*) at 3:19 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Breau, Prud'homme, Roche and Stanbury.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 31, 1977, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of its Draft Report.

At 3:40 o'clock p.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, MAY 9, 1977
(11)

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met (*in camera*) at 8:15 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Breau, Coates, Fairweather, Francis, Lapointe, MacDonald (*Egmont*), Prud'homme, Roche and Stanbury.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977, relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 31, 1977, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of its Draft Report.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 5 MAI 1977
(9)

[*Traduction*]

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 11 h 15 (*à huis clos*) sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Breau, Fairweather, Foster, Johnston, MacDonald (*Egmont*), Parent, Prud'homme, Roche, Stanbury et Stewart (*Cochrane*).

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº 1*).

Le sous-comité entreprend l'étude de son projet de rapport.

A 12 h 50, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(10)

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui (*à huis clos*) à 15 h 19 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Breau, Prud'homme, Roche et Stanbury.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 31 mars 1977, fascicule nº 1*).

Le sous-comité poursuit l'étude de son projet de rapport.

A 15 h 40 le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 9 MAI 1977
(11)

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui (*à huis clos*) à 20 h 15 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Breau, Coates, Fairweather, Francis, Lapointe, MacDonald (*Egmont*), Prud'homme, Roche et Stanbury.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 31 mars 1977, fascicule nº 1*).

Le sous-comité poursuit l'étude de son projet de rapport.

At 10:42 o'clock p.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

A 22 h 42, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

TUESDAY, MAY 10, 1977
(12)

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met (*in camera*) at 9:48 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Breau, Coates, Dionne (*Northumberland-Miramichi*), Fairweather, Francis, Lapointe, MacDonald (*Egmont*), Prud'homme, Roche, Stanbury and Wenman.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977, relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 31, 1977, Issue No. 1*).

The Sub-committee resumed consideration of its Draft Report.

It was agreed,—That the Draft Report be adopted by the Sub-committee.

Ordered,—That the Chairman present the Report of the Sub-committee to the Standing Committee on External Affairs and National Defence.

At 12:02 o'clock p.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

LE MARDI 10 MAI 1977
(12)

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui (*à huis clos*) à 9 h 48 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du sous-comité présents: MM. Breau, Coates, Dionne (*Northumberland-Miramichi*), Fairweather, Francis, Lapointe, MacDonald (*Egmont*), Prud'homme, Roche, Stanbury et Wenman.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 31 mars 1977, fascicule nº 1*).

Le sous-comité poursuit l'étude de son projet de rapport.

Il est convenu,—Que le projet de rapport soit adopté par le sous-comité.

Il est ordonné,—Que le président présente le rapport du sous-comité au Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale.

A 12 h 02, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

William C. Corbett

Clerk of the Committee

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Thursday, May 12, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 10

Le jeudi 12 mai 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESS:

(See back cover)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-77

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Thursday, May 12, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 10

Le jeudi 12 mai 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement international

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

25633—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Breau
Brewin
Coates
Duclos
Fairweather
Francis
Lapointe
MacDonald (*Egmont*)
Munro (*Esquimalt-Saanich*)
Rondeau
Stanbury
Wenman—(14)

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité
William C. Corbett
Clerk of the Sub-committee

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 12, 1977
(13)

[*Text*]

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 3:37 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Maurice Foster, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Breau, Duclos, Fairweather, Foster, Francis, Lapointe, MacDonald (*Egmont*), Munro (*Esquimalt-Saanich*), Stanbury and Wenman.

Other Members present: Messrs. Ritchie, Johnston, Gendron and Herbert.

Witness: Mr. Alister McIntyre, Secretary General of the Caribbean Community and Chairman of the Commonwealth Group of Experts.

The Sub-committee resumed consideration of its Order of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1*).

The witness made a statement and answered questions.

At 5:15 o'clock p.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 12 MAI 1977
(13)

[*Traduction*]

Le sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 15 h 37 sous la présidence de M. Maurice Foster (vice-président).

Membres du sous-comité présents: MM. Breau, Duclos, Fairweather, Foster, Francis, Lapointe, MacDonald (*Egmont*), Munro (*Esquimalt-Saanich*) Stanbury et Wenman.

Autres députés présents: MM. Ritchie, Johnston, Gendron et Herbert.

Témoin: M. Alister McIntyre, secrétaire général de la Communauté caraïbienne et président du groupe d'experts du Commonwealth.

Le sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº 1*).

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

A 17 h 15, le sous-comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

William C. Corbett

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

Thursday, May 12, 1977

• 1539

[*Text*]

The Acting Chairman (Mr. Stanbury): Gentlemen, if I may be permitted to call this meeting to order, in the unavoidable absence of the Chairman, and the temporary absence of the Vice-Chairman, I would like to welcome, on your behalf, Mr. Alister McIntyre, the Secretary General of the Caribbean Community and the Chairman of the Commonwealth Group of Experts.

You will recall that this is Mr. McIntyre's second appearance here. His first was in July, 1975, when the Subcommittee was just beginning its inquiry in the last session.

His testimony then helped determine the choice of subjects which the Subcommittee concentrated on for the rest of that inquiry and had a very definite influence on the recommendations contained in our previous Report.

I understand that the Group of Experts, now have, concluded their work and their final Report will be considered by the Commonwealth heads of government in June. Copies of that Report were circulated to our offices earlier today. Mr. McIntyre will speak about this Report and about the current state of North-South relations.

Mr. McIntyre, I understand you had some difficulty reaching us and, even when you arrived, the welcome was not the warmest that we could have hoped for you. Your hotel was not immediately available to you. But we are very grateful that you accepted our invitation to join us again, and you are as welcome today as you were two years ago, if not more so.

You will appreciate that we have had this report of your group only for a few hours so none of us has had an opportunity to examine it carefully, but you can be assured that we will and I am sure we would appreciate it if you could offer us some opening remarks.

• 1540

Mr. Alister McIntyre (Commonwealth Group of Experts): Thank you, Mr. Chairman. May I say what a pleasure it is for me to appear before the Committee again. I thank you also for your understanding words about the problem I encountered on my arrival. As I said to one of your colleagues, all that was left to me was a feeling of envy. Coming from a tourist area I would naturally be envious to find that the hotels here are full when we ourselves are trying to achieve the same objective. But let me say that everyone with whom I have come into contact has been most helpful and understanding and the inconvenience was really minimal, if inconvenience is the right word.

May I, Mr. Chairman, take you back to the occasion on which I first appeared before the Committee in mid-1975, when we were just beginning a process of intensive study and

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

Le jeudi 12 mai 1977

[*Translation*]

Le président suppléant (M. Stanbury): Messieurs, étant donné que le président ne pourra être parmi nous aujourd'hui et que le vice-président est temporairement absent, permettez-moi d'ouvrir la séance. En votre nom, j'aimerais accueillir M. Alister McIntyre, secrétaire général de la Communauté des Caraïbes et président du Groupe d'experts du Commonwealth.

C'est la deuxième fois que M. McIntyre comparaît devant nous. Il est venu pour la première fois en juillet 1975, à l'époque où le sous-comité débutait ses enquêtes. C'était lors de la dernière session.

Son témoignage a permis aux membres du sous-comité de choisir les sujets sur lesquels nous nous sommes penchés et je pense qu'il a eu une incidence très marquée sur les recommandations formulées dans notre précédent rapport.

Je crois savoir que le travail du Groupe d'experts est maintenant terminé et que le rapport final du groupe sera soumis en juin aux chefs de gouvernement du Commonwealth. Nous en avons reçu des exemplaires en début de journée. M. McIntyre va faire quelques commentaires à propos du rapport et nous parler de l'état actuel des relations Nord-Sud.

Monsieur McIntyre, je crois savoir que vous avez éprouvé quelques difficultés pour parvenir jusqu'ici et que, lors de votre arrivée, l'accueil n'a pas été aussi chaleureux que nous l'aurions souhaité. Vous n'avez pas pu obtenir une chambre d'hôtel immédiatement. Quoi qu'il en soit, nous vous sommes particulièrement reconnaissant d'avoir accepté notre invitation et je puis vous dire que nous sommes très heureux de vous avoir parmi nous, comme ce fut le cas il y a deux ans.

Comme nous avons reçu le rapport de votre groupe il y a quelques heures seulement, nous n'avons pas eu l'occasion de l'étudier attentivement mais je puis vous assurer que nous ne manquerons pas de le faire et, pour l'heure, nous serions heureux d'entendre vos commentaires à ce propos.

M. Alister McIntyre (Groupe d'experts du Commonwealth): Merci monsieur le président. C'est un grand plaisir pour moi de comparaître à nouveau devant votre Comité. Je vous remercie de comprendre les difficultés que j'ai rencontrées lors de mon arrivée. Comme je l'ai dit à l'un de vos collègues, tout ce qui me restait, c'était un sentiment d'envie. Je viens d'une région touristique et, bien sûr, j'éprouve une certaine envie en constatant que les hôtels ici sont bondés. C'est là l'objectif que nos hôteliers essaient d'atteindre. Cependant, permettez-moi de dire que toutes les personnes avec qui je suis entré en contact ont été particulièrement prévenantes et je dois dire que les difficultés, si c'est là le terme qui convient, ont été très minimes.

Monsieur le président, permettez-moi de revenir à l'époque où j'ai comparu pour la première fois devant le Comité, c'était au milieu de 1975. Nous venions de lancer une étude approfon-

[*Texte*]

examination of the current state and prospects of North-South relations. Since then a great deal has occurred in the development of an international dialogue on this question. At times, we in the developing world have experienced and expressed frustrations bordering on despair at the slow pace of negotiations, at the apparent predelictions towards generalizations rather than specifics and at the bewildering multiplicity of fora in which the dialogues hadbeen pursued, each forum with its own timetable and each presumably relying on the other for the initiation of concrete action and implementation.

All of this is now behind us. The fog is beginning to lift. Since mid-1976, starting with the fragile consensus reached at UNCTAD IV and even before that with the Jamaica agreement on monetary reform, we have had a succession of intensive discussions, which, just very recently in the London summit, has produced some rather encouraging results. I shall refer later on to some of those specific results, but let me say that those of us from the developing countries who have at times appeared to be anxious, even irritated, about the lack of development in an international consensus now speak to this problem with more hope and quite considerably more optimism than we felt able to express even some months ago.

Now that we are on the road, now that we are approaching the beginnings of a consensus, when the group met in Ibadan in March we thought it right to start by reminding the international community about what was the basic purpose of a new international economic order. As we have seen it, the purpose of a new order is to devise a set of arrangements that would more effectively than in the past facilitate and, where appropriate, promote the alleviation, even the removal, of some of the basic constraints to economic development. In the end the objective of a new order must be to put the developing countries on an entirely new path of development, a path that would secure for them not merely significant increases in income but also make their economies less vulnerable and more resilient to changing circumstances.

• 1545

In our discussions of the purpose of economic development, we were much influenced by a recent United Nations study on the prospects for a world economy which sought to develop a few quantitative scenarios about the direction which the world economy is likely to take for the rest of the century. And, while there is room for disagreement about the precise numbers contained in that report, the broad conclusion nonetheless certainly provides food for serious thought.

One of the conclusions that emerges from the analysis in the UN report is that even if the target of six per cent income growth, which was enshrined in the second strategy for international development, was achieved for the rest of the century by the developing countries, and supporting that rates of growth in the developed and developing world that were achieved over the past decade or so were sustained until the end of the century, there would be no reduction in the income gap at the end of the twenty-first century.

The broad conclusion is that the average income gap of 12 to 1 which existed in 1970 would more or less remain as it is as we approached a new century. And, as I said earlier, irrespective of the fact that some of the precise numbers can be

[*Traduction*]

die de l'état et des perspectives des relations Nord-Sud. Depuis lors, le dialogue international en matière de développement a considérablement évolué. Parfois, nous, les citoyens des pays en voie de développement, avons été particulièrement déçus, désespérés même, à cause de la lenteur des négociations, parce que l'on semblait préférer les généralisations à l'analyse de problèmes précis, parce que le nombre des tribunes où se déroulaient ces négociations se multipliait, chaque tribune ayant son propre ordre du jour et attendant qu'un autre groupe prenne des initiatives concrètes.

Tout cela est maintenant du domaine du passé. Le brouillard commence à se dissiper. Depuis que l'on est parvenu à une entente, fragile certes, à CNUCED IV et même depuis l'accord de la Jamaïque sur la réforme monétaire, accord antérieur à cette Conférence, depuis le milieu de 1976 donc, nous avons eu une série de discussions très intenses qui ont abouti lors du récent sommet de Londres. Je reviendrai plus tard sur les résultats auxquels on est parvenue à ce sommet mais permettez-moi de dire que les pays en voie de développement qui, parfois, avaient semblé irrités parce qu'on n'arrivait pas à conclure une entente au niveau international, sont maintenant beaucoup plus optimistes qu'il y a quelques mois.

Nous sommes sur la bonne voie, nous sommes sur le point de parvenir à une entente et, quand le groupe s'est réuni en mars à Ibadan, nous avons pensé qu'il convenait de rappeler à la Communauté internationale quels étaient les objectifs du nouvel ordre économique international. A notre avis, ce nouvel ordre doit favoriser des arrangements permettant de simplifier, voire de résoudre, certains des problèmes essentiels du développement économique. Le nouvel ordre économique devrait permettre aux pays en voie de développement non seulement d'accroître leurs revenus de façon importante, mais aussi de rendre leurs économies moins vulnérables, plus souples.

Avant de définir les objectifs du développement économique, nous avons été profondément influencés par une étude réalisée par les Nations Unies sur les perspectives d'une économie mondiale, étude dans le cadre de laquelle on a analysé différentes orientations que pourrait prendre l'économie mondiale pendant le reste du siècle. Certes, les chiffres contenus dans ce rapport pourront donner lieu à des contestations mais ses conclusions donneront très certainement lieu à la réflexion.

En effet, on y conclut que, même si, pour le reste du siècle, les pays en voie de développement parviennent à atteindre un taux de croissance des revenus de 6 p. 100, et à s'y maintenir, objectif que l'on s'était fixé dans le cadre de la Deuxième stratégie pour le développement international, et si les pays industrialisés se maintiennent au taux de croissance pendant la dernière décennie, à la fin du 21e siècle, l'écart des revenus n'aura pas été réduit.

Le rapport de 12 pour 1 qui existait dans le domaine des revenus en 1970 ne variera que fort peu d'ici la fin du siècle. D'autre part, comme je l'ai dit précédemment, même si on peut contester les chiffres, la conclusion ne laisse aucun doute:

[*Text*]

debated the conclusion certainly makes it clear that if the world is going to make a more determined effort to change the path of development in the developing countries then it would require a quite unprecedented set of international arrangements to secure that goal.

In drawing up our own proposals and taking into account the broad horizons sketched out in the UN report, we took full measure of the development experience over the past two and a half decades, the principal result of which has been to cast doubt on the value of defining the growth and economic development solely in terms of closing an income gap. Experience throughout the developing world, certainly since the middle of the 1950's, has shown cases where rapid growth in per capita income in real terms has occurred without many substantial improvements in the structure of production but even more fundamentally in employment and in patterns of income distribution within those countries. In fact, there are many instances where rapid growth seems to have been associated with some worsening in the employment situation and an even more perceptible deterioration in income distribution.

Our own conclusions in this matter, therefore, are that in making a fresh start with the task of development it will not be sufficient to define the goal in terms of an income target alone. And in the contemporary context we support all of those advocates who have been arguing for a definition of development in terms of satisfying certain basic needs of populations in the developing countries as a whole. Such basic needs including food, clothing, housing, medical care and education. And one of the earliest, if not the most eloquent advocates of this approach has been Mr. McNamara, the President of the World Bank. But it received, as it were, international blessing last year during the World Employment Conference in Geneva. And in our own report you will find a full endorsement of this approach as representing a more realistic and certainly a more satisfactory way of looking at the problem of development in the world today.

• 1550

Let me proceed, therefore, from this point, Mr. Chairman, to make one further remark of a general character, before I comment briefly on certain issues that have been dealt with in our report. It is that we share the view expressed by so many others that in the North-South dialogue, while we must be careful to remember the practicality of trying not to achieve too many things at once, on the other side, there is a real danger in believing that ad hoc or piecemeal approaches can substitute for an integrated and comprehensive approach which seeks in a coherent way to tackle the basic constraints of development.

The best results from a commodity policy can be achieved if that policy is looked at in terms of the underlying balance of payments constraints and looked at also in terms of the fundamental structural problems of diversifying production in the developing countries. Commodity policy therefore must go hand in hand with a policy for food production and policies for

[*Translation*]

si on veut véritablement permettre au pays du tiers monde de se développer, il sera nécessaire d'établir une série d'arrangements internationaux comme on n'en a encore jamais connus.

Avant de formuler nos propositions, en tenant compte des conclusions du rapport des Nations Unies, nous avons analysé les efforts déployés dans le domaine du développement au cours des 25 dernières années. En raison de cette analyse, nous ne pensons pas que le développement économique doive viser uniquement à réduire l'écart des revenus. Les efforts déployés depuis le milieu des années 50 ont montré que, parfois, la croissance rapide du revenu par habitant, en chiffre réel, ne s'est pas accompagnée d'une amélioration de la structure de la production et, ce qui est plus important, n'a ni permis de réduire les taux de chômage, ni modifié les mécanismes de répartition des revenus. En fait, bien souvent, la croissance rapide du revenu par habitant s'est traduite par une accentuation du chômage et une détérioration sensible des mécanismes de répartition du revenu.

Par conséquent, nous pensons que, pour prendre un nouveau départ, dans le domaine du développement, il ne suffira pas de s'intéresser uniquement aux problèmes du revenu. Dans la situation actuelle, nous sommes d'accord avec ceux pour qui le développement devrait permettre de satisfaire les besoins essentiels des populations des pays en voie de développement. Je veux parler des besoins dans le domaine de l'alimentation, de l'habillement, du logement, des soins médicaux et de l'enseignement. C'est M. McNamara, le président de la Banque mondiale, qui a été le premier défenseur de cette position, le plus éloquent d'ailleurs. Elle a été acceptée par la communauté internationale l'année dernière dans le cadre de la Conférence sur l'emploi dans le monde qui s'est déroulée à Genève. En lisant notre rapport, vous constaterez que nous sommes tout à fait d'accord avec cette position parce que, à notre avis, il s'agit là d'une façon plus réaliste et certainement plus satisfaisante d'aborder le problème du développement dans le monde actuel.

Monsieur le président, à ce propos, permettez-moi de faire une autre remarque de caractère général avant d'en venir à certains points traités dans notre rapport. Comme beaucoup l'ont dit dans le cadre du dialogue Nord-Sud, nous estimons que, même s'il faut veiller à ne pas faire trop de choses à la fois, il est dangereux de penser pouvoir résoudre les problèmes du développement de façon fragmentaire au lieu de les résoudre de façon globale.

La politique en matière de produits de base permettra d'arriver à des résultats satisfaisants si on tient compte des problèmes de balance des paiements et si on veille à diversifier la production des pays en voie de développement. Par conséquent, cette politique doit être définie parallèlement à la politique de production de denrées alimentaires et aux politi-

[*Texte*]

accelerating industrial development, and while it is natural that one cannot find a single forum which can in one stroke, as it were, provide acceptable solutions to all of these things simultaneously, nonetheless, it is important for the international community and for all countries, developed and developing, to maintain a totality of perspective which recognizes the interdependence between all of the individual problems that are being discussed today.

May I turn, therefore, from this general observation to deal with some of the individual questions which appear in our report. I would like to start with the question of commodities. In this connection the London Summit has produced a most encouraging result in the form of a consensus that the seven industrialized countries would support the establishement of a common fund. What remains to be done is to translate this agreement in principle into a detailed scheme that could make a significant impact on the problem of price fluctuations.

The discussions in Paris at the Paris Conference provide an initial opportunity for clarifying alternative conceptions about the fund, the main two being: one which sees the fund largely as a clearing house arrangement, another which sees the fund as an essential financing facility, in some versions even going beyond the mere financing of buffer stocks.

We can reasonably expect that Paris, and later in the year UNCTAD itself, at the resumption of The Negotiations Conference in UNCTAD, scheduled for November, will focus on achieving some consensus and clarity on these two alternative approaches.

And I think one can say, even at this early stage, that the acceptance of the need for a fund represents a real advance in international thinking on the commodity problem. Canada's own initiative at Nairobi and since then has represented a very constructive contribution to the debate.

• 1555

It is nonetheless useful for this Committee and other such groups to remember that the Common Fund represents mainly one element, albeit an important element, of the UNCTAD integrated program for commodities. It is possible that no more than 10 commodities would be amenable to buffer stock arrangement, which means that other mechanisms will have to be found for dealing with problems of instability in respect of nonstockable commodities.

Members of the Committee might, therefore, find interesting our group's proposal for improving the International Monetary Fund's compensatory financing facility which, after 12 years of comparatively modest operations, provided an important source of finance for some developing countries during 1976. Indeed, in 1976 alone the facility provided financing equivalent to what it had provided over the previous 11 years of its operations.

I shall not bore you with the details of our proposal but you will find in Chapter 2 of the report a series of recommendations for improving the terms and conditions of access to the facility so that it can provide more adequate financing for shortfalls in export earnings. We have also proposed varying

[*Traduction*]

ques visant à accélérer le développement industriel. Certes, il n'est pas possible de trouver une seule tribune où il serait possible de résoudre tous ces problèmes simultanément, cependant il importe à la collectivité internationale, à tous les pays, les pays industrialisés comme les pays en voie de développement, de ne pas oublier que tous les problèmes qui font l'objet des débats actuels sont étroitement liés.

Par conséquent, permettez-moi d'aborder maintenant les points traités dans notre rapport. J'aimerais commencer par la question des produits de base. A ce propos, le sommet de Londres a donné des résultats particulièrement encourageants. En effet, les sept pays industrialisés se sont mis d'accord pour créer un fonds commun. Il reste maintenant à traduire cet accord dans les faits, à instituer un mécanisme précis qui permettra de résoudre le problème de la fluctuation des prix.

Dans le cadre de la conférence de Paris, on a déjà indiqué en quoi pourrait consister ce fonds: certains pensent que ce devrait être une chambre de compensation, d'autres, un mécanisme de financement supérieur même au système des stocks régulateurs.

On peut espérer que, à Paris ou dans le cadre de la conférence de la CNUCED prévue pour le mois de novembre, on s'efforcera d'arriver à une entente à propos de ces deux possibilités.

On peut dire, je pense, que la communauté internationale a fait de grands progrès vers la résolution du problème des produits de base en reconnaissant qu'il était nécessaire de créer un fonds commun. Les initiatives que le Canada a prises à Nairobi et depuis constituent sans aucun doute une contribution fort constructive au débat.

Il faut cependant que votre Comité et les autres groupes semblables se rappellent que le fonds commun n'est qu'un élément important du programme intégré de la CNUCED pour les produits de base. Il est possible que le système des stocks régulateurs ne s'applique qu'à 10 denrées au plus, ce qui signifie qu'il faudra trouver d'autres mécanismes pour répondre aux problèmes de l'instabilité des denrées non entreposables.

Les membres du Comité trouveront donc peut-être intéressante la proposition de notre groupe qui vise à améliorer le système de financement compensatoire du Fonds monétaire international. Le Fonds, après 12 années de fonctionnement modeste, a été une source importante de fonds pour certains pays en voie de développement pendant l'année 1976. En fait, ce système a permis au cours de cette seule année un volume de financement équivalant à celui des 11 années précédentes.

Je ne vous ennuyerai pas avec les détails de notre proposition, mais vous trouverez au deuxième chapitre du rapport une série de recommandations qui visent à améliorer les conditions d'accès à ce système et à permettre de financer de façon plus adéquate les déficits dans l'exportation. Nous avons également

[*Text*]

degrees of concessionality, depending upon the level of development of borrowing countries.

Our analysis of the commodity problem also concerned itself with certain problems affecting the operation of commodity markets. We dealt with questions such as imperfections in market structures, the possible role that can be played by producers' associations, the problem of synthetics, and the controversial question of indexation. We also included some suggestions for increasing the flow of finance for investments in raw material production.

As I said earlier, it is useful to think of commodity policy as an element in over-all policies for the development of the agricultural sector including the expansion of food production. Our report tries to warn that the moderately good harvest which has been experienced over the past three years or so, should not be allowed to generate any complacency about the urgency of increasing food production in the developing countries.

In 1975, the food deficit in the developing countries was met by net imports of grain of about 50 million tons. This deficit is projected to increase to between 72 million and 79 million tons by 1985, involving a total cost in current prices somewhere in the range of $12 billion to $15 billion.

We must all hope therefore that the program of action agreed to by the World Food Conference can get fully into gear without much further delay. In particular, it is gratifying to note that the $1 billion target set for the International Fund for Agricultural Development has been realized, and that efforts are now being intensified towards making the fund operational as soon as possible.

Turning from food to the question of industry, it is necessary to remind ourselves that the need to accelerate industrial development in the developing countries is no less urgent than with respect to food production. This urgency partly derives from the enormity of the unemployment problem facing the developing world. The ILO estimates suggest that over the next 25 years, some 1 billion more people will be added to the labour force in the developing countries.

Technical opinion is unanimous on the point that only significant and sustained industrialization can provide the new jobs that will be required. Rapid industrialization in the Third World requires a host of new initiatives to provide the basic ingredients, namely, markets, men, materials and money.

• 1600

In terms of markets, it is gratifying to note the new priority accorded by the London Summit to the multilateral trade negotiations. Hopefully, the needs of the developing countries for greater market access will be given full attention there. There is, however, scope at the national level for attention to be paid to the desirability of improving schemes of generalized preferences with the aim of improving their commodity cover-

[*Translation*]

proposé plusieurs catégories de conditions de faveur en fonction du niveau de développement des pays emprunteurs.

En étudiant le problème des produits de base, nous nous sommes également penchés sur les problèmes de la mise en marché de ces denrées. Nous avons examiné les imperfections des structures des marchés, le rôle possible que peuvent jouer les associations de producteurs, le problème des matières synthétiques et la question controversée de l'indexation. Nous avons également inclus certaines suggestions pour accroître le volume des investissements au niveau de la production des matières premières.

Comme je l'ai dit plus tôt, la politique relative aux produits de base n'est qu'un élément d'un ensemble de politiques visant à développer le secteur agricole et à promouvoir la production agricole. Notre rapport souligne qu'il ne faut pas se réjouir et se montrer trop satisfaits des bonnes récoltes de ces trois dernières années, et surtout ne pas perdre de vue la nécessité d'accroître d'urgence la production agricole dans les pays en voie de développement.

En 1975, le déficit alimentaire des pays en voie de développement a été résolu par des importations nettes de grains d'environ 50 millions de tonnes. On prévoit que ce déficit se situera entre 72 millions et 79 millions de tonnes en 1985, ce qui représente un coût total de l'ordre de 12 à 15 milliards de dollars.

Nous devons tous espérer que le programme arrêté lors de la conférence mondiale de l'alimentation sera mis en place au plus vite. En particulier, il est encourageant de noter que l'objectif de 1 milliard de dollars qui était fixé pour le Fonds international pour le développement agricole a été atteint et que l'on tentera d'intensifier les efforts afin que ce fonds fonctionne le plus tôt possible.

Passons maintenant de l'alimentation à la question de l'industrie. Nous devons nous rappeler que la nécessité d'accélérer le développement industriel dans les pays en voie de développement n'est pas moins urgente que celle de promouvoir la production agricole. Cette urgence est liée à la grativé du problème du chômage qui se pose aux pays en voie de développement. L'OIT prévoit qu'au cours des vingt-cinq prochaines années, la population active comptera un milliard de plus de travailleurs dans les pays en voie de développement.

Les spécialistes sont unanimes pour connaître que seul un processus d'industrialisation d'envergure et soutenu peut créer les nouveaux emplois nécessaires. L'industrialisation rapide du Tiers monde exige un train de nouvelles initiatives pour fournir les éléments essentiels, à savoir, les marchés, la main-d'œuvre, les matériaux et l'argent.

En ce qui concerne les marchés, il est encourageant de remarquer que le Sommet de Londres a accordé une nouvelle priorité aux négociations commerciales multilatérales. Il faut espérer que la nécessité pour les pays en voie de développement d'accéder plus facilement aux marchés sera examinée avec soin. Cependant, il serait souhaitable de veiller à l'échelon national à améliorer le régime de traitement préférentiel afin

[*Texte*]

age and relaxing some of their restrictive provisions, including those relating to import ceilings and rules of origin.

As far as men are concerned, this involves the critical areas of skill and know-how or technology. The problems of developing an adequate supply of professional, technical and skilled people continue to be one of the most difficult areas of economic development.

Our group has really been unable to offer any additional words of wisdom on this particular subject. Everywhere in the developing world governments are making efforts to expand education and training opportunities which in many instances are being frustrated by a brain drain to the developed countries. However, in one or two fields, some countries are beginning to generate adequate supplies, and in some instances, even surpluses of particular skills. And this holds the promise for increased co-operation among developing countries in the mobilization and exchange of scarce personnel.

In relation to technology, the key questions are the development of appropriate technologies to suit the circumstances of developing countries and to minimize the cost of technology transfer for recipients. We have had a few words to say about these two questions and on other aspects of industrialization, but our comments have essentially been of a preliminary nature. We expect that our ideas will be subject to more careful examination by the team of industrial specialists which the Secretary-General has set up. Let me add in parenthesis our general view, perhaps not explicitly expressed in the report, that industrial co-operation is one of the areas which provide a basis for greater co-operation among Commonwealth countries and perhaps even for some experimentation at the Commonwealth level. We would hope that Commonwealth governments would examine the potential in this field with care because we do believe that the Commonwealth can in a sense provide a few models that might later be amenable to more universal application.

Our proposals in the field of finance reflect the deep concern that is widely shared about the balance in payments and debt problems of the non-oil developing countries. We are glad to see that some action is now taking place on a new IMF facility and on an EEC proposal for special assistance to the hardest hit countries. We must also be encouraged by the decision of the London Summit to support an increase in the resources made available to the World Bank so that it could at least maintain its level of lending in real terms.

• 1605

While these initiatives are very welcome, they do not substitute for more fundamental reforms designed to establish continuing mechanisms and arrangements for satisfying the liquidity needs of the developing countries, as well as to provide them with a larger transfer of longer-term finance. In

[*Traduction*]

de faciliter l'accès des pays en voie de développement au marché des produits de base et afin de modifier certaines dispositions restrictives, en particulier celles qui ont trait au plafond des exportations et aux règles sur l'origine des produits.

En ce qui concerne la main-d'œuvre, nous abordons le problème critique de la compétence, du savoir-faire et de la technologie. La formation d'un personnel compétent, professionnel et technique reste l'un des problèmes les plus délicats du développement économique.

Notre groupe n'a pas vraiment pu donner de conseils supplémentaires à ce sujet. Un peu partout dans le monde en voie de développement, les gouvernements s'efforcent d'augmenter les possibilités d'instruction et de formation qui sont très souvent court-circuitées par l'exode des cerveaux vers les pays développés. Cependant, dans un ou deux domaines, certains pays commencent à développer des experts en nombre suffisant et même, dans certains cas, excédentaire. Cela nous permet d'entrevoir un accroissement de la coopération entre les pays en voie de développement sous la forme d'une intensification des échanges et de la mobilisation des experts.

Pour ce qui est de la technologie, les questions clés consistent à mettre en place les technologies susceptibles de répondre aux besoins des pays en voie de développement, tout en minimisant le coût des transferts technologiques. Nous avons eu quelques mots à dire au sujet de ces deux questions et au sujet d'autres aspects de l'industrialisation, mais nos commentaires sont essentiellement préliminaires. Nous espérons que nos idées seront étudiées de plus près par l'équipe de spécialistes de l'industrie que le Secrétaire général a constituée. Laissez-moi ajouter une parenthèse, même si ce que je vais dire n'est pas explicitement exprimé dans le rapport. Nous pensons que la coopération industrielle doit être le point de départ d'une plus grande coopération entre les pays du Commonwealth et qu'elle peut même être expérimentée au niveau du Commonwealth. Nous souhaiterions que les gouvernements du Commonwealth examinent avec soin les possibilités offertes dans ce domaine car nous croyons que le Commonwealth peut en un certain sens, fournir des exemples qui pourront par la suite être appliqués de façon plus généralisée.

En ce qui concerne le domaine des finances, nous sommes tout à fait conscients des problèmes de la balance des paiements et de la dette dans les pays en voie de développement dépourvus de pétrole. Nous sommes heureux de voir que des mesures ont été prises grâce à un nouveau projet du FMI et suite à une proposition de la CEE afin d'accorder une assistance spéciale aux pays le plus durement touchés. Nous devrions également être encouragés par une décision prise lors du Sommet de Londres visant à appuyer l'accroissement des ressources de la Banque mondiale pour que celle-ci puisse au moins maintenir son niveau de prêts en termes réels.

Bien que ces initiatives soient les bienvenues, elles ne sauraient remplacer les réformes plus fondamentales qui doivent permettre d'établir des mécanismes permanents et de conclure des arrangements susceptibles de répondre aux besoins des pays en voie de développement en liquidité et de leur accorder

[*Text*]

relation to the liquidity problem, it is interesting to note the proposals that are now being canvassed about increasing IMF quotas and about a new issue of SDRs. Our group's own hope is that world opinion will move in the direction of converting the IMF into a world central bank, with the SDR becoming the world reserve asset, as gold is progressively demonetized. In regard to longer term capital floors, our view is that all DAC countries need to implement immediately the 0.7 order target, and to devote an additional proportion of their future economic growth to development assistance. It is very pleasant to note, in this connection, the progress Canada has been making in moving towards the 0.7 target.

The group believes that improved arrangements for commodities, for access to markets, for financing liquidity requirements as well as long-term capital needs, would require some basic reforms of the major international institutionsconcerned with trade and finance. There are now on the table sufficient proposals for reform to permit a concrete beginning with these questions. Our group is of the view that one of the guiding principles in reforming these institutions should be the desirability of giving the developing countries greater participation in the decision-making and management of these institutions.

All of the proposals about a new international economic order, which we have developed in our report, are based on the premise that the principal thrust towards greater development in the Third World will come from efforts at self-reliance within those countries. The need for self-reliance has been increasingly appreciated throughout the developing world, and a large number of countries are already making this the cornerstone of their development strategies. This involves widespread recognition of the sacrifices that are required in the present to provide for a better future, of the need for greater efficiency and prudence in the use of resources, and of the value of a sensible policy framework to guide the directions which over-all development is expected to take.

An important aspect of self-reliance is the possibility for greater co-operation between developing countries at the subregional, intra-regional and inter-regional levels, to use the terminology of the United Nations.

Some parts of the developing world have had nearly two decades of experience with schemes of economic co-operation and integration, but, in practically every case, these schemes have been running into difficulties. The group believes that the international community has an important part to play in advancing such efforts at co-operation, and has attempted to set out a few ideas on the subject.

• 1610

Mr. Chairman, I hope that this rather hasty presentation gives the Committee some idea of the coverage of the report and I shall, of course, be happy to comment in greater detail on any aspect of our work which the committee would like to discuss. Thank you very much.

[*Translation*]

des transferts plus importants de fonds à long terme. En ce qui concerne le problème des liquidités, il est intéressant de noter les propositions actuellement à l'étude relativement à l'accroissement du quota du FMI et à une nouvelle émission de DTS. Notre groupe espère que l'opinion mondiale admettra de plus en plus la nécessité de convertir le FMI en une banque mondiale centrale. Les DTS deviendraient les réserves du monde puisque l'or est progressivement démonétisé. En ce qui concerne le capital à long terme, nous pensons que tous les pays membres du CAD doivent se fixer immédiatement un objectif de 0.7 et consacrer un pourcentage plus important de leur croissance économique future à l'assistance au développement. Il est très encourageant de noter à cet égard les progrès que le Canada a faits pour se rapprocher de l'objectif de 0.7.

Notre groupe estime que l'amélioration des accords sur les produits de base, sur l'accès aux marchés, sur les modalités de financement en liquidité ainsi que sur les besoins à long terme en capital, exige des réformes fondamentales des principales institutions internationales qui ont un rôle commercial et financier. Les propositions de réforme sont suffisamment nombreuses pour constituer un point de départ concret. Notre groupe estime que la réforme des institutions doit être guidée par la volonté d'accorder aux pays en voie de développement une participation plus grande au niveau de la prise de décision et de la gestion de ces institutions.

Toutes les propositions que nous avons développées dans notre rapport au sujet d'un nouvel ordre économique international se fondent sur l'hypothèse que le développement des pays du Tiers monde doit essentiellement provenir des efforts d'autorcie de ces pays. Le besoin de l'autarce est de plus en plus reconnu dans l'ensemble du monde en voie de développement et un nombre toujours plus grand de pays en font la pierre angulaire de leur stratégie de développement. Cela sous-entend bien sûr l'acceptation des sacrifices nécessaires aujourd'hui pour garantir un futur meilleur, la nécessité d'utiliser les ressources disponibles avec plus d'efficacité et de prudence, et la valeur inappréciable d'un ensemble de politiques éclairées afin d'orienter le développement dans la direction souhaitée.

La possibilité d'une coopération plus grande entre les pays en voie de développement au niveau sous-régional, intrarégional et interrégional, pour utiliser la terminologie des Nations Unies, constitue un aspect important de cette autarcie.

Certaines régions du monde en voie de développement ont presque deux décennies de coopération économique et d'intégration derrière elles mais dans pratiquement chaque cas, ces expériences se sont heurtées à des difficultés. Notre groupe estime que la communauté internationale a un rôle important à jouer pour promouvoir la coopération et nous avons tenté de définir quelques idées à ce sujet.

Monsieur le président, j'espère que cette présentation un peu rapide aura donné aux membres du Comité une idée du côté du rapport et je serais très heureux de vous indiquer les détails de nos travaux si ce Comité est intéressé à en discuter. Merci beaucoup.

[*Texte*]

The Vice-Chairman: Mr. McIntyre, I am sure I express the opinion of everyone here in the Committee in expressing our appreciation for such an extensive review of your report. As Mr. Stanbury mentioned in introducing you, we just received a copy of the report this morning in our offices so we have not had as much chance to study it previous to your outline this afternoon as we would like to have had, but I am sure we will have an extensive list of questioners. I have two names on my list. If there are others, please indicate. Perhaps we can start then with Mr. Stanbury who was the first one to indicate that he wanted to put questions.

Mr. Stanbury: Mr. Chairman, Mr. McIntyre, I have changed seats and now would like to ask you a few questions about your report. First, perhaps you could tell the Committee whether there are other Parliamentary committees of this kind with which you have had contact. I would be interested to know.

Mr. McIntyre: In the United Kingdom two committees have been paying particular attention to our work. There is the Select Committee of the House of Commons on Overseas Development which, as you are probably aware, recently published a rather incisive statement about UNCTAD IV and the United Kingdom's role in that conference. Then, there has been a Select Committee of the House of Lords looking at commodities which I had the privilege of appearing before and I think one or two others of the group did likewise. That report has not yet been published, but we look forward to it with some interest.

In other Commonwealth countries, I can think of New Zealand at once, some of my colleagues have been appearing before relevant economic and financial committees of parliament and apart from that, in nearly every instance, members of the group have consulted quite widely with government ministries, ministers in their own countries about the progress that our work has been taking.

Mr. Stanbury: So the work of your group is having an influence, hopefully, on the various parliaments of the Commonwealth.

Mr. McIntyre: We would like to think so, yes.

Mr. Stanbury: I hope it will on ours, too. You have observed in your report that it is necessay to look at this whole question of international development in the broadest sense, recognizing that there has to be a fair distribution of benefits from the earth's resources among countries, among people, and you have recognized that this carries over into the internal organization of countries, that there must be land reform and a fair distribution of income within countries. you will be very much aware of the interest of people in Canada, and I suppose, other Western countries, Western democracies particularly, in the standard of treatment of individuals by governments in countries with whom we are trading or with whom we are involved in international development co-operation. Is it the view of your group that this is a valid concern? Does your concern for decent living standards, decent human standards, which you do mention in your report, extend to individual human rights?

[*Traduction*]

Le vice-président: Monsieur McIntyre, je suis certain d'exprimer l'opinion de tous les membres du Comité en vous disant combien nous avons apprécié ce résumé de votre rapport. Comme M. Stanbury l'a mentionné en vous présentant, nous avons reçu un exemplaire de votre rapport ce matin à nos bureaux et nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour l'étudier avant que vous ne le résumiez cet après-midi, mais je suis sûr que les questions seront nombreuses. J'ai deux noms sur ma liste. Si d'autres personnes veulent poser des questions, je les prierai de me le faire savoir. Nous pourrions peut-être commencer avec M. Stanbury qui a été le premier à me dire qu'il voulait poser des questions.

M. Stanbury: Monsieur le président, monsieur McIntyre, j'ai changé de fauteuil et je voudrais vous poser des questions au sujet de votre rapport. Premièrement, vous pourriez peut-être dire à ce Comité si vous avez déjà eu des contacts avec des comités parlementaires comme celui-ci. Je serais intéressé de le savoir.

M. McIntyre: Au Royaume-Uni, deux comités ont accordé une attention particulière à nos travaux. Il s'agit du comité spécial de la Chambre des communes sur le développement outre-mer qui, comme vous le savez, probablement, a récemment publié une déclaration assez incisive au sujet de l'UNCTAD IV et du rôle du Royaume-Uni à cette conférence. Il y a également un comité spécial de la Chambre des Lords qui étudie les produits de base. J'ai eu le privilège de comparaître à ce Comité ainsi qu'un ou deux autres membres du groupe. Ce rapport n'a pas encore été publié, mais nous attendons avec beaucoup d'intérêt sa parution.

Dans les autres pays du Commonwealth et en particulier en Nouvelle-Zélande, certains de mes collaborateurs ont comparu devant des comités parlementaires sur les questions économiques et financières et dans presque tous les cas, des membres de notre groupe se sont entretenus avec des ministres gouvernementaux dans leur propre pays au sujet des progrès de nos travaux.

M. Stanbury: Les travaux de votre groupe ont donc une influence sur la plupart des Parlements du Commonwealth.

M. McIntyre: Nous le souhaitons certes.

M. Stanbury: J'espère qu'ils en auront aussi sur le nôtre. Vous avez fait observé dans votre rapport qu'il est nécessaire d'envisager le développement international au sens large, en l'admettant comme la nécessité d'une répartition juste des profits tirés des ressources entre les pays et les gens. Vous avez admis que cela soulevait le problème de l'organisation interne des pays en question, de la réforme agraire et de la répartition équitable des revenus. Vous savez sans doute l'intérêt que portent les Canadiens et, je suppose, les autres pays occidentaux et en particulier les démocraties occidentales, au traitement accordé aux individus par certains gouvernements des pays avec qui nous avons des relations commerciales ou avec qui nous coopérons sur le plan du développement international. Pensez-vous que cette préoccupation soit fondée? Vous avez dit dans votre rapport qu'il fallait promouvoir des niveaux de vie décents, des critères humanitaires acceptables. Ne pensez-

[*Text*]

to what extent do you feel that this should be taken into consideration by the developed countries or, for that matter, developing countries in their co-operation in terms of trade and aid with other countries? We get the suggestion made to us from various points of view. One of the most active groups suggesting that this should be a factor now are those suggesting that we should not be giving any aid and comfort to the Government of Chile. There are also those who suggest that we should not be giving international development aid to countries with a somewhat different system from the one in Chile.

• 1615

In any case, Canadians generally, I think, feel uncomfortable about the possibility of assisting regimes, of whatever political philosophy, that appear to be not respecting those standards of humanity which you mention as being important factors in this whole consideration. I wonder whether you could give us some help in this difficult field of applying standards of humanity in this business of international economic co-operation.

Mr. McIntyre: This, Mr. Stanbury, has not been a question that was before our committee because our terms of reference did not require us to deal with it. Anything that I can say is merely in the nature of a personal response.

I think anyone seriously concerned with the satisfaction of basic economic and social needs must also include in that concern a desire to see the recognition and preservation of the rights of the individual and of human beings everywhere. Nonetheless, it seems to me that while it is true that filling one's stomach is not enough, a full stomach, clothes and shelter provide the material bases of security that allow people to stand up for what they deem to be their rights, to express their opinions freely and to dissent where dissension is appropriate. We, therefore, I do myself, see a connection between the emphasis that we have given to basic needs and the ultimate goal of resolving the very complex issues of human rights that now confront the international community.

I do not wish to give the impression at all that my views are necessarily shared by other members of the group. This is just a personal response on my part.

Mr. Stanbury: So if I interpret your remarks fairly it would be that, if the needs were present in a country like Chile with the kind of system of government that it has, or in Rhodesia with the kind of system of government it has, or in Uganda, with one kind of government it has, regardless of the system, if the need is there you would suggest that it is better to raise the level of the people's ability to survive and live a healthy existence than to concern ourselves with the standard of individual rights in those countries.

Mr. McIntyre: No, I was saying that the question we have to ask ourselves is this. Supposing we were in the position of eradicating urban and rural poverty in Chile, in Uganda, supposing we were in a position of guaranteeing or providing for basic needs in Rhodesia and in South Africa or wherever we find this issue of human rights one of growing concern, we

[*Translation*]

vous pas que cela soulève le problème des droits de la personne humaine? Dans quelle mesure pensez-vous que les pays développés ou en voie de développement doivent tenir compte de ces critères pour ce qui et de leur coopération commerciale avec d'autres pays ou de l'aide qu'ils fournissent ou reçoivent? Nous avons entendu là-dessus plusieurs points de vue. Certains proposent que nous refusions d'aider le gouvernement du Chili. Certains proposent également que nous n'aidions pas les pays dont le régime est semblable au régime chilien.

Quoi qu'il en soit, je pense qu'en général, les Canadiens n'apprécient pas que l'on aide les régimes, quelles que soient leurs tendances politiques, qui ne semblent pas respecter les normes humanitaires lesquelles, selon vous, constituent un facteur important. J'aimerais que vous nous disiez comment on peut résoudre ce problème dans le cadre de la coopération économique internationale.

M. McIntyre: Monsieur Stanbury, notre comité ne s'est pas intéressé à cette question parce qu'elle ne faisait pas partie de notre mandat. Je ne puis que répondre en mon nom personnel.

Si on veut sincèrement satisfaire les besoins économiques et sociaux fondamentaux, il faut aussi veiller à faire respecter les droits de la personne. Il est vrai, certes, qu'il ne suffit pas de remplir les estomacs; cependant, quand les individus ont les estomacs bien remplis, quand ils sont convenablement habillés et logés, ils sont en mesure de faire valoir leurs droits, d'exprimer leurs opinions librement et de contester quand il convient de le faire. Par conséquent, à mon avis, la satisfaction des besoins fondamentaux est étroitement liée au respect des droits de la personne.

Je ne veux pas donner l'impression que les autres membres du groupe partagent mon opinion. Je vous ai simplement répondu en mon nom personnel.

M. Stanbury: Par conséquent, si je vous ai bien compris, à votre avis, mieux vaut aider les citoyens de pays comme le Chili, la Rhodésie ou l'Ouganda à survivre plutôt que de chercher à savoir si, dans ces pays, on respecte les droits de la personne.

M. McIntyre: Non, a mon sens, la question qu'il convient de se poser est la suivante: supposons que nous soyons en mesure d'éliminer la pauvreté au Chili ou en Ouganda, supposons que nous soyons en mesure de satisfaire les besoins fondamentaux en Rhosédie et en Afrique du Sud, ou dans n'importe quel pays où le respect des droits de la personne peut donner lieu à

[*Texte*]

need to ask ourselves if we achieved that objective of development, whether we would not be making an enduring contribution to the other problem. It is because where poverty is endemic, where incomes are low, where even the most basic needs cannot be satisfied, the dependence upon the state for patronage is great, the will for self-reliance is weak, the capacity for dissent is limited. Therefore I do not think we can dissociate the goal of human rights from the more fundamental goal of economic development.

• 1620

Mr. Stanbury: But economic development contributes to the ability of the people to appreciate and exercise individual rights.

Mr. McIntyre: I think so, and to stand on their own two feet without having to rely on a crutch from some government authority.

Mr. Stanbury: I do not mean to press you to be more specific than you want to be, but I think that is helpful. Perhaps other members should receive some questioning time. I will come back for another round.

The Vice-Chairman: Very well, I think we will move on to Mr. Duclos.

M. Duclos: Merci, monsieur le président. Monsieur McIntyre, vous vous souviendrez qu'au terme de la septième session spéciale des Nations unies en septembre 1975, il y avait . . . Would you like me to start again?

Mr. McIntyre: Yes, thank you.

M. Duclos: Alors, vous vous souviendrez qu'au terme de la septième session extraordinaire ou spéciale de l'Assemblée générale des Nations unies en septembre 1975, il y avait beaucoup d'optimisme, surtout si l'on songe à ce qui s'était passé à la session précédente.

Malheureusement, depuis lors, les négociations n'ont pas produit les résultats qu'on avait espérés. Les espoirs suscités à la septième session spéciale ne se sont pas vraiment matérialisés. Il s'agit évidemment d'une évaluation personnelle mais je pense que c'est également l'évaluation que font les observateurs et ceux qui sont impliqués dans cette négociation, que ce soit à Paris ou que ce soit lors de la réunion de la CNUCED IV à Nairobi.

En fin de semaine dernière, il y a eu ce sommet économique des 7 à Londres et il semble qu'il y a maintenant un nouvel espoir, une espèce de bouffée d'air frais. Est-ce que vous pourriez nous donner votre évaluation de l'impact de l'entente qui a été conclue entre les pays industrialisés lors du sommet économique à Londres, l'impact de ce nouvel esprit, je dirais, qui est dû en grande partie, je pense, à une nouvelle attitude qui existe peut-être aux États-Unis depuis l'arrivée au pouvoir de l'administration Carter?

Mr. McIntyre: As I tried to indicate earlier, and as you correctly observed, until the London summit I think in the developing countries there was mounting despair about the prospects of arriving at a comprehensive and early consensus on some of the major issues. The London summit has now

[*Traduction*]

quelques inquiétudes, nous devrons alors nous demander si, en atteignant cet objectif du développement, nous ne contribuerions pas à résoudre l'autre problème. En effet, quand la pauvreté est endémique, quand les revenus sont faibles, quand les besoins fondamentaux ne sont même pas satisfaits, les citoyens dépendent énormément de l'État, la volonté d'autonomie est faible, les possibilités de contestation sont réduites. Par conséquent, je ne pense pas qu'il soit possible de dissocier les objectifs des droits de la personne des objectifs plus fondamentaux du développement économique.

M. Stanbury: Mais l'expansion économique permet aux gens de se rendre compte de la valeur de leurs droits et de les exercer.

M. McIntyre: J'en suis convaincu; elle leur permet également d'être autonomes et de ne pas devoir compter sur l'aide gouvernementale.

M. Stanbury: Je ne veux pas vous obliger à être plus précis que vous ne vouliez l'être, mais votre commentaire nous sera utile. Les autres membres voudront peut-être poser des questions. Je vous reviendrai au deuxième tour.

Le vice-président: Très bien, je crois que nous pouvons demander à M. Duclos de poser ses questions.

Mr. Duclos: Thank you, Mr. Chairman. Mr. McIntyre, you will remember that at the Seventh Special Session of the United Nations in September 1975, there was . . . Voulez-vous que je recommence?

M. McIntyre: Oui, s'il vous plaît.

Mr. Duclos: You will remember that at the Seventh Special Session of the General Assembly of the United Nations in September 1975, there was a great deal of optimism, especially as compared to the previous session.

Unfortunately, since then, negotiations have not produced the results we had hoped for. The hopes raised at the Seventh Special Session never really materialized. While this is my personal opinion, I believe that it was shared by observers and those involved in the negotiations both in Paris and at UNCTAD IV in Nairobi.

Last weekend, there was a summit meeting of seven industrialized countries in London and there seems to have been new hopes expressed and a sort of breath of fresh air. Could you give us your evaluation of the impact of the agreement reached between the industrialized countries at the summit meeting in London, the impact of the new spirit, so to speak, which is largely due to the United States' new attitude since the coming into power of the Carter administration?

M. McIntyre: Comme je l'ai indiqué, je crois qu'avant le sommet de Londres, les pays en voie de développement se désespéraient de plus en plus de trouver une solution rapide et efficace aux problèmes majeurs. Le sommet de Londres a rendu possible la conclusion rapide d'un accord dans au moins

[*Text*]

opened the possibility of early agreement in at least two areas—first, the area of commodities, with the agreement in principle about a common fund, and secondly, the efforts that are being pursued to deal with the balance of payments and financial problems of the developing countries. We do not yet know what Paris will yield in terms of specific solutions, but the fact that the political will has been expressed by the summit for early action in these two fields holds the promise that a start can be made and, as I say, the fog can begin to lift.

However, I think we must remember that important as these two areas are, they do not address themselves to some of the more fundamental constraints on development. Speaking for the group, and on my own behalf, one would hope that at Paris, or at some point in the discussions this year, the package of proposals will emerge which, in a consistent and coherent way will seek to deal with all of the principal elements in a new solution. These elements, I would argue, should include commodities, finance, food production, industrial development, institutional reform and a program of support for self-reliance among the developing countries.

M. Duclos: Monsieur McIntyre, vous venez d'indiquer certains des secteurs sur lesquels il faudrait travailler d'une façon particulière. Vous avez parlé de la question financière. J'imagine que vous faites allusion, plus particulièrement, à ce problème très sérieux qui est celui de la dette, de son financement dette ou de son remboursement, peu importe . . .

Le Canada s'est fait le champion, depuis un certain temps, d'une certaine politique qui consiste à cesser, à toutes fins, pratiques de faire des prêts, à caractère conventionnel, et à plutôt consentir des subventions ou encore des prêts à des conditions extrêmement faciles, extrêmement privilégiées. Pensez-vous qu'il peut y avoir là une solution intéressante au problème des pays en voie de développement?

Mr. McIntyre: Yes, I think it would be part of the solution, namely to improve both the volume and the terms and conditions of development assistance. This is part of the solution. But at an earlier stage in the game one has to think of the prsent short-term balance of payments problem that principally arise from the so-called problem of recycling oil surpluses. The fact of the matter is that the non-oil developing countries face a very acute situation and despite the respective differences which exist in the estimates as to what the balance of payments, deficits of the non-oil countries were in 1976 or likely to be over the next five years, I think there is general agreement that the problem is a very serious one in the context of the present debt situation and export prospects of the countries concerned. So while official development assistance could be improved, with a view to increasing flows of longer term finance, there remain the shorter term problem of finding a suitable solution for the balance of payments difficulties that are arising as a result of recycling or as manifested in the recycling problem. And this is a matter which one hopes will command equal attention from the International Community in the course of the discussions over the next few months. I say this because today it is no longer a question of development that is bothering countries, it is a question of survival. Coun-

[*Translation*]

deux domaines. D'abord, dans le domaine des produits de base, il y a eu l'accord de principes relatif au fonds commun et deuxièmement, on a pris des mesures en vue d'équilibrer la balance des paiements et de résoudre les problèmes financiers des pays en voie de développement. Nous ne savons pas encore si les négociations de Paris apporteront des solutions concrètes, mais le fait que les participants au sommet ont exprimé le désir de prendre des mesures aussi rapidement que possible dans ces deux domaines laisse espérer que nous trouverons bientôt la solution.

Cependant, il faut se dire que ces deux mesures, quelque importantes qu'elles soient, ne suffiront pas éliminer les contraintes fondamentales au développement. Nous espérons, moi et le groupe, que les négociations de Paris ou celles qui auront lieu cette année permettront d'élaborer un programme cohérent et de résoudre les problèmes des produits de base, du financement, de la production alimentaire, du développement industriel et de la réforme institutionnelle et de promouvoir l'autarcie des pays en voie de développement.

Mr. Duclos: Mr. McIntyre, you have indicated certain sectors in which specific efforts are needed. You mentioned the financial question. I imagine you are referring specifically to the very serious problem of debt financing and repayment.

For some time now, Canada has been championing a policy which eliminates conventional loans in favour or grants or concessional loans. Do you feel that this could provide a viable solution to the problems of developing countries?

M. McIntyre: Oui, je crois qu'une amélioration du volume et des conditions de l'aide au développement résoudrait en partie le problème. Je dis bien «en partie». Il faut d'abord tenir compte du problème de la balance des paiements à court terme, qui résulte principalement du prétendu problème du recyclage des excédents de pétrole. En fait, les pays en voie de développement non-producteurs de pétrole font face à une situation très grave et malgré les différences respectives entre leur balance de paiements et leur déficit en 1976 ou dans les cinq années à venir, je crois qu'on convient de la gravité du problème dans le contexte de la dette et des possibilités des exportations futures des pays en question. Donc, même si l'on augmente l'aide officielle au développement pour accroître le financement à long terme, il faut toujours résoudre le problème immédiat de la balance des paiements qui résulte du recyclage. Nous espérons tous que la communauté internationale s'y consacrera au cours des prochains mois. Si je dis cela, c'est que les pays en voie de développement ne se préoccupent plus du développement, mais de la survie. Ces pays ne se demandent plus s'ils seront en mesure de financer leurs importations en 1980 ou en 1978; ils se demandent s'ils pourront rembourser les montants dus cette semaine. La situation est

[*Texte*]

tries are no longer asking themselves whether they can finance their development imports in 1980, or even in 1978; they are asking whether they can pay their outstanding liabilities this week. It is as bad as that. And borrowing through commercial channels, useful as that can be for certain purposes, represents no satisfactory solution to this kind of problem.

Mr. Duclos: Mr. Chairman, I have one last question.

J'aimerais, monsieur McIntyre, que nous discutions de toute la question du recours au financement par le Fonds monétaire international.

De nombreux pays vont de plus en plus, sur le marché financier privé plutôt que de recourir au Fonds monétaire international lorsque des difficultés particulières, surtout en ce qui a trait au problème de balance des paiements se présentent. Est-ce que les conditions posées par le Fonds monétaire international ne seraient pas telles que plusieurs pays n'y voient pas beaucoup d'intérêt?

J'ai personnellement eu l'occasion de vivre, pendant deux ans, dans un pays en voie de développement en Amérique latine. Je me souviens, par exemple, que le Fonds monétaire international exigeait de ce pays la mise en place de politiques fiscales et monétaires à caractère tellement régressif qu'il me semblait que la dimension sociale du rôle d'un gouvernement était plutôt mise de côté. On semblait demander au pays en cause d'avoir d'abord et avant tout une politique s'appuyant sur des considérations purement financières et économiques.

• 1630

Selon vous, n'y aurait-il pas lieu pour le Fonds monétaire international de poser des exigences peut-être un peu moins sévères?

Mr. McIntyre: Yes, this is a matter which the group did pay some attention to. We are, of course, conscious of the need for discipline in monetary and financial management, and there is a real danger facing the world at large if countries are simply to go off on their own and, as it were, expect the rest of the world to pay for expansionist policies that could not be justified on the basis of actual or potential resources availability. So, the IMF does have a positive role to play in encouraging countries to introduce and maintain a very necessary appropriate discipline in their economic management. But nonetheless the group is rather concerned to observe that in 1975, when the balance of payments of the non-oil developing countries was at its most difficult stage, only a handful of countries went beyond the first rounds of the IMF, which means in effect that very few countries decided to negotiate credits from the IMF on the basis of conditionality. And whatever may be the rationale behind the policies, we think that it needs another look to see whether a greater measure of flexibility cannot be introduced that would make it easier to respond to the sort of terms that the IMF, or indeed anyone concerned with that sort of problem, would think would be in the interest of the country and the world at large. This is one of the reasons why I think one's optimism about the new Witteveen facility must be qualified, because we must hope that it is not simply some more of the old. If it is, there is little prospect of that facility

[*Traduction*]

grave. Et les emprunts commerciaux, bien qu'utiles, ne constituent pas une solution satisfaisante à ce genre de problème.

M. Duclos: Monsieur le président, j'ai une dernière question.

Mr. McIntyre, I would like to discuss the question of financing through the International Monetary Fund.

More and more countries are borrowing on the private market rather than through the International Monetary Fund when they have specific problems, especially balance of payment problems. Do the terms laid down by the International Monetary Fund not make it unprofitable for many countries to borrow from it?

I had the opportunity of spending two years in a developing country in Latin America. I remember, for instance, that the International Monetary Fund required such regressive fiscal and monetary policies from the country that it seemed that the social role of the government was being ignored. It seems that the said country was being asked to play on the political scene a purely financial and economic role.

Do you not think the International Monetary Fund should be less demanding?

M. McIntyre: Oui, c'est une question à laquelle le groupe s'est intéressé. Bien sûr, nous sommes conscients de la nécessité d'une discipline dans le domaine monétaire et financier et le monde court un très grand risque si certains pays se permettent de faire cavalier seul tout en attendant du reste du monde qu'il paie pour des politiques expansionnistes que ne justifient pas les ressources disponibles ou potentielles. Le FMI peut donc jouer un rôle positif en encourageant les pays à instaurer et à conserver une discipline aussi rigoureuse que nécessaire dans leurs affaires économiques. Néanmoins, le groupe s'est inquiété d'observer qu'en 1975, à un moment où les paiements des pays en voie de développement non producteurs de pétrole étaient dans une passe très difficile, seule une poignée d'entre eux ont poursuivi les démarches auprès du FMI, ce qui signifie que très peu de pays ont décidé de négocier un crédit auprès du FMI sur une base conditionnelle. Et, quelle que soit la justification de ces politiques, nous pensons que la situation doit être réétudiée pour déterminer dans quelle mesure il serait possible d'assurer une plus grande flexibilité qui permettrait de profiter plus facilement des termes offerts par le FMI dans l'intérêt du pays en cause et du reste du monde. Il convient donc de tempérer l'optimisme que pourrait provoquer l'ouverture de la nouvelle agence de Witteween et de nous assurer d'abord que ce ne sera pas la même chose qu'avant. Si c'était le cas, cette agence aurait peu de

[*Text*]

alleviating in a practical way the present difficulties facing the developing countries because the fact of the matter is that the recourse which all of these countries have had to the private capital market to finance short-term balance of payments requirement has been at a very severe cost to them in terms of their service and would not have occurred had they believed that they stood a reasonable chance of negotiating a flexible and appropriate program. So, although the Fund has made many moves in the direction of greater understanding and responsiveness to the developing problem, there is still a large grey area there to be cleared up.

Mr. Duclos: Thank you very much.

The Vice-Chairman: Mr. Johnston.

Mr. Johnston: Thank you, Mr. Chairman. I always have some difficulty in appreciating or asking questions regarding the developing of what we call the underdeverloped countries. I suppose it comes about partly because in this country we learn of the horrors of industrialization for which you called a while back and which I realized some 10 or 11 years ago when attending an ILO conference at Geneva and heard speaker after speaker from the Third World call for industrialization of the developing world, but it gives us a problem in this country in terms of the public will to support the kind of change that again is being asked of us as a somewhat developed nation. We have an immediate example in a report that was handed down just a couple of days ago regarding our own North, which is somewhat underdeveloped, in a report that is a sweeping condemnation of Southern Canada and a plea for the North to remain as long as possible undeveloped and unchanged, taking into account the eloquent witness of the people of the North before the committee that prepared the report. I wonder whether the industrialization that is asked is, in a sense, really desired by the peoples of much of this part of the world, and whether we would want to wish it on them as a people here. Much soul-searching goes on in Canada in terms of the problems that arise once a nation is industrialized, the horrors of the modern metropolis in Canada, the United States or Europe are held up before us in motion picture and television and newspaper articles. Will we be eventually asked to share a load of guilt if we proceed to rapid industrialization of other parts of the world, which are held up to us now as examples of virtue, rather than the evils that seem to go with industrialization?

• 1635

Mr. McIntyre: Yes, I think your point is an important one. First of all, I think the developing countries have the advantage of being late starters, and in that sense might be in a position to avoid some of the environmental costs of industrial development that have occurred in so many of the developed countries.

For one thing, the heavy concentration of industry in certain urban areas, which has been a feature of industrial development both in North America and in Europe is something the developing countries coming behind can seek consciously to avoid so long as the economic rationale, for decentralized industry, an economic rationale can be satisfied.

[*Translation*]

chances d'améliorer la situation actuelle des pays en voie de développement car si ces pays ont fait appel aux ressources du marché privé des capitaux pour financer leur balance de paiements à court terme, cela leur a coûté très cher et ils auraient pu l'éviter s'ils avaient pensé avoir de bonnes chances de négocier un programme suffisamment souple et approprié. Ainsi, si le Fonds a fait de grands progrès dans la voie d'une meilleure compréhension des problèmes du développement, il reste encore beaucoup à faire.

M. Duclos: Merci beaucoup.

Le vice-président: Monsieur Johnston.

M. Johnston: Merci, monsieur le président. J'ai toujours du mal à poser des questions à propos du développement de ce que nous appelons les pays sous-développés. Dans ce pays, on nous parle des horreurs de l'industrialisation—vous en avez parlé plus tôt—mais je m'en étais déjà rendu compte il y a 10 ou 11 ans, lors d'une conférence de l'OIT à Genève alors que tous les porte-parole des pays du Tiers-Monde venaient réclamer l'industrialisation du monde en voie de développement. Ici le problème est de savoir si le public se prononcera en faveur des changements que l'on exige de nous, nation quelque peu développée. Nous en avons un exemple tout à fait récent, celui du rapport qui vient d'être déposé au sujet de notre propre Nord, que l'on peut qualifier de sous-développé, rapport qui condamne le Sud sans réserve tout en réclamant que le Nord reste le plus longtemps possible inchangé, sous-développé; témoins les gens du Nord qui sont venus parler devant le comité qui a préparé le rapport. Je me demande si les populations de cette partie du monde souhaitent vraiment l'industrialisation; je me demande si nous sommes justifiés de la souhaiter pour eux. Le Canada se pose de graves problèmes de conscience face aux problèmes qui surviennent lorsqu'une nation s'industrialise: les horreurs de la métropole moderne au Canada, aux États-Unis ou en Europe nous sont décrites au cinéma, à la télévision et dans les journaux. Ne devrons-nous pas assumer une partie de la culpabilité si nous favorisons l'industrialisation rapide d'autres parties du monde, qu'on nous cite aujourd'hui comme des exemples de vertu, si l'on tient compte des maux qui semblent accompagner l'industrialisation?

M. McIntyre: Oui, vous soulevez une question importante. Pour commencer, les pays en voie de développement ont l'avantage d'avoir commencé tard, et cela leur permettra peut-être d'éviter une partie des erreurs écologiques du développement industriel auxquelles nous avons assisté dans un si grand nombre de pays développés.

D'une part, la concentration très forte de l'industrie dans certaines régions urbaines, qui est l'une des caractéristiques du développement industriel, à la fois en Amérique du Nord et en Europe, peut être évitée consciemment par les pays en voie de développement qui viennent après nous, à condition toutefois

[*Texte*]

In particular, I think it is useful to look at the development of the developing countries not so much as a choice between agriculture or industry, but as a choice between what sort of industrial structure is compatible with the resource base, particularly the agricultural base, which must provide some of the materials for industry and some of the market for the industrial sector, and secondly what sort of industrial structure will minimize social costs, such as pollution and so on.

I believe some experience on those two points is already accumulating in the developing world. Mistakes have been many, but I think there are one or two areas where new approaches have been attempted. I do not think the developed countries need fear that future generations will ask them to pay a debt of conscience because they have encouraged the developing countries to enter a course of urban pollution and decay. This is not something I think any sensible generation can really lay at the feet of the developed countries in the world today.

Mr. Johnston: In terms of the buffer-stock concept, about which again we hear a great deal—although I do not know whether I, at least, always understand all that would be involved in it—I am rather curious to know what advantage, for example, is being taken now in a variety of African countries in regard to the current high price of coffee. We are paying what we regard as astronomical prices for one particular commodity right now. Are there countries in Africa that are in a position to take advantage of that? Would a buffer stock have helped? If there were a buffer stock in position at the present time, would that in a sense be depressing the price of coffee rather than allowing it to go as high as it has? Is there any way of relating a commodity, such as that which is taken off, to the consensus decision that was reached the other day by the summit in Paris?

• 1640

Mr. McIntyre: Coffee is a very good example of the proposition that a buffer-stock arrangement will be equally valuable for the boom, the peak and the trough. One of the experiences which the developing countries have had since 1973 has been precisely that danger—being exposed to a short-lived boom which then is rapidly following by a trough in commodity prices. The danger of the boom is that it generates windfall revenues not only particularly for the producers, but also for the government. As a result of this situation, irreversible expectations are built up. The pressure on any government faced with poverty and unemployment is to spend the resources it has at hand, and the pressure is even greater in the context of world-wide inflation where a dollar today represents a smaller command over real resources tomorrow.

What happened in the developing countries in 1974 in particular was that the commodity boom which occurred in that year set off a train of new expenditures, particularly in

[*Traduction*]

que la décentralisation de l'industrie se justifie au point de vue économique.

Il me semble utile, en particulier, de considérer le développement dans les pays en voie de développement non pas tant comme un choix entre l'agriculture ou l'industrie, mais plutôt comme un choix entre, d'une part, la structure industrielle compatible avec les ressources premières, en particulier dans le secteur agricole qui, dans une certaine mesure, doit soutenir l'industrie et, d'autre part, le marché ouvert au secteur industriel et les structures industrielles qui réduiront les coûts sociaux, tels que la pollution, etc.

Je pense que le monde en voie de développement a déjà acquis une certaine expérience dans ces deux secteurs. Les erreurs ont été nombreuses mais, dans un ou deux domaines, on a essayé de faire appel à des solutions nouvelles. A mon sens, les pays développés ne doivent pas craindre que les générations futures leur demandent de payer une dette de conscience parce qu'ils auront encouragé les pays en voie de développement à entrer dans la course de la pollution urbaine et du délabrement. Les générations à venir, si elles sont raisonnables, ne sauraient porter cette accusation contre les pays développés du monde actuel.

M. Johnston: Parlons maintenant du principe des stocks-tampons dont nous entendons souvent parler, bien que je ne sois pas sûr de comprendre parfaitement ce dont il s'agit. J'aimerais savoir, par exemple, quel avantage certains pays africains peuvent tirer des cours élevés du café que nous connaissons actuellement. Voilà un produit que nous payons aujourd'hui des prix astronomiques. Y a-t-il en Afrique des pays qui soient en mesure d'en profiter? Est-ce qu'un stock-tampon aurait amélioré la situation? Si un tel stock existait actuellement, est-ce que cela servirait à faire baisser les cours, à les stabiliser? Est-il possible de relier un produit de base, tel que celui dont on parle, au consensus atteint l'autre jour lors du sommet de Paris?

M. McIntyre: Le café illustre bien le fait qu'une entente sur des stocks-tampons serait aussi valable pendant la période de pointe que pendant la période de faible demande. Les pays en voie de développement ont connu une situation dangereuse depuis 1973; ils ont eu une période de pointe de courte durée qui a été rapidement suivie d'un recul du prix des produits de base. Le danger d'une période de demande accrue, c'est qu'elle entraîne des revenus supplémentaires, non seulement pour les producteurs particulièrement, mais également pour le gouvernement. Cela donne naissance à des espoirs déraisonnables. La tendance des gouvernements devant faire face à la pauvreté et au chômage est de dépenser les ressources disponibles; cette tendance est d'autant plus forte dans le contexte d'une inflation mondiale où un dollar d'aujourd'hui aura un pouvoir d'achat moindre demain.

Ce qui s'est produit dans les pays en voie de développement, en 1974 particulièrement, c'est que la demande accrue pour les produits de base qu'on a connue cette année-là a entraîné toute

[*Text*]

the government sector, that could not be sustained in later years and has led to considerable disaffection in those countries where the public sector, having started an expansionist program in 1974, had to contract expenditures and reduce employment in 1975 and 1976. This is why the buffer stock is useful to deal not only with slumps in prices but also to avoid these real dangers of short-lived booms that tend to dislocate patterns of expenditure in the developing countries and create unnecessary social tensions.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Johnston. We will move now on to Mr. Francis.

Mr. Francis: Mr. Chairman, I was going to ask a word or two about food aid, which is of concern to Canadians. I am concerned about one or two things. One concern is the way in which it is given, which is often a disincentive to production in the country itself. The other is the business of the selling of food by the recipient country and setting aside funds for this purpose. We are exporters of grains. I think we are often anxious to make it available, but those of us who look at the operation are concerned about its net effect in many parts. I wonder if Mr. McIntyre would care to comment on that.

Mr. McIntyre: I am not sure that I know enough about the subject, but I do share your concern.

Mr. Francis: I think you understand the problem.

Mr. McIntyre: Yes, yes. It is a very rare point of concern, but you have situations where food aid can serve as a disincentive to increasing local food production.

Mr. Francis: That is the main concern, and the other is also a part of it.

Mr. McIntyre: Let me say two things: first, in those cases where food aid has played an important element in economic development, and I am thinking particularly of Asia, I am not sure that this has been true. I mean it has in effect been used largely as an instrument for providing the basic conditions for survival, and I am not sure that the food aid itself has trickled into areas, particularly the rural areas, where it can in fact compete in any direct way with the production of the farmer. It has largely gone into the towns to meet deficiencies in supply arising from poor harvest, bad distribution and so on.

Secondly, a very interesting experiment in a small way has been going on where some developed countries have not given food aid as such because, presumably, they did not have the surpluses, but they have given cash to developing countries to buy food surpluses from other developing countries. Now this has, I think, played a very useful role. For example, in the rice trade in southeast Asia rice surpluses have been financed by the Japanese to supply deficits in some of the consuming

[*Translation*]

une série de nouveaux programmes de dépenses, particulièrement dans le secteur gouvernemental, programmes qu'on n'a pu poursuivre les années suivantes, ce qui a entraîné un mécontentement considérable dans ces pays ayant entrepris en 1974, un programme expansionniste dans le secteur public, et où on a dû réduire les dépenses de même que le nombre d'emplois en 1975 et 1976. C'est pourquoi les stocks-tampons seraient utiles, non seulement pour contrer la baisse des prix, mais également pour éviter les dangers réels que présentent ces hausses subites mais brèves des cours ayant tendance à créer des tensions inutiles et à déranger les habitudes normales de dépenses des pays en voie de développement.

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur Johnston. Nous cédons maintenant la parole à M. Francis.

M. Francis: Monsieur le président, je désire poser une question ou deux à propos de l'aide alimentaire, sujet qui préoccupe les Canadiens. Je me pose une ou deux questions. L'une de ces questions a trait à la façon dont cette aide est distribuée, les méthodes utilisées ayant souvent des effets de démotivation pour ce qui est de la production dans le pays même. Mon autre question touche la vente de ces aliments par le pays bénéficiaire et l'établissement de fonds à cette fin. Nous sommes des exportateurs de céréales. Je crois que nous sommes parfois un peu trop pressés de rendre ce produit disponible mais ceux qui ont étudié le système s'inquiètent des effets dans de nombreux pays. M. McIntyre pourrait peut-être nous en dire plus long à ce sujet.

M. McIntyre: Je ne suis pas certain d'en savoir assez sur le sujet, mais je partage vos préoccupations.

M. Francis: Je crois que vous comprenez bien le problème.

M. McIntyre: Oui, tout à fait. Il s'agit d'une situation assez rare, mais dans certains cas, il est vrai que l'aide alimentaire peut nuire à l'augmentation de la production locale d'aliments.

M. Francis: Ce sont ces deux questions qui me causent particulièrement du souci.

M. McIntyre: Permettez-moi de préciser deux choses: d'abord, dans les cas ou l'aide alimentaire a joué un rôle important dans le développement économique, et je pense particulièrement à l'Asie, je ne suis pas certain que ces allégations soient vraies. Ce que je veux dire c'est que, en fait, l'aide a été utilisée largement comme instrument pour assurer des conditions essentielles de survie et je ne suis pas persuadé que l'aide alimentaire comme telle soit parvenue dans des régions, particulièrement les régions rurales, où, en fait elle aurait pu entrer en concurrence directe avec la production des agriculteurs. L'aide a été surtout apportée aux villes pour combler les lacunes dans l'approvisionnement découlant de mauvaises récoltes ou d'une mauvaise distribution, etc.

Deuxièmement, une expérience très intéressante est en cours, où certains pays industrialisés n'ont pas accordé d'aide alimentaire comme telle, présumément parce qu'ils n'ont pas de surplus; mais ces pays ont versé aux pays en voie de développement les sommes nécessaires à l'achat de surplus dans d'autres pays en voie de développement. A mon avis, cela a joué un rôle très utile. Par exemple, sur le marché du riz en Asie du sud-est, l'achat de surplus de riz a été financé par le

[*Texte*]

countries. And in this way food aid can be consciously used to promote agricultural production.

• 1645

But in Canada's own case, where Canada is such a large producer of grains, I am myself of the view that food aid can be channelled in a way that minimizes the dangers of dislocating food production, which I think is a very legitimate point of concern.

The Vice-Chairman: Is that the end of your questions? We will move on then to David MacDonald.

Mr. MacDonald (Egmont): Mr. Chairman, I would like to ask one specific question with respect to present negotiations of one commodity and its implications for arriving at acceptable international agreements, and then discuss the land reform proposal in the report.

With respect to the current sugar negotiations, which I believe are still going on, I am concerned to know whether you think that a country like Canada, for instance, is playing a positive role. I have heard, and perhaps other members have heard as well, conflicting statements as to whether or not we are being as helpful as we might be with respect to arriving at a fair and just international agreement on sugar. Could you offer any comment or assistance to the Committee on that particular commodity?

Mr. McIntyre: I am afraid I cannot; I am not really up to date on the state of play with the sugar agreement. But, let me say straight away that those of us who come from sugar-producing countries, irrespective of the special arrangements that you might have with one or two groupings, recognize the need of having a good international agreement, because, without that kind of agreement, there is little prospect of stabilizing the world market in sugar, which, although it is a residual market, still plays an important part in determining the earnings of sugar producers, even those which, like in the Caribbean, have special arrangements. So we are strongly committed to trying to secure a good sugar agreement, and one hopes that the gap that now divides, say, the United States from Latin America, on the question of a minimum price, can be closed in a sensible way. But, I really cannot say anything about Canada's position. I am not too familiar with it.

Mr. MacDonald (Egmont): The reason I raised the question is that, because of some pressures within the United States, some of the sugar producing interests in the United States, there has been perhaps a greater attempt to arrive at an equitable agreement this time than there has been in the past.

Mr. McIntyre: Yes.

Mr. MacDonald (Egmont): On the other hand, it has been mentioned that, at least on the part of some interests, perhaps the sugar companies in Canada, they would find themselves in a better position without having some kind of comprehensive agreement. And I am just wondering whether, from your

[*Traduction*]

Japon afin de combler les déficits existant dans certains pays consommateurs de ce produit. Et de cette façon, l'aide alimentaire peut être utilisée à bon escient, afin de promouvoir la production agricole.

Mais dans le cas du Canada, un pays qui produit autant de céréales, je suis moi-même d'avis que l'aide alimentaire peut être orientée de façon à minimiser les dangers pour la production alimentaire, ce qui je crois, est une préoccupation tout à fait légitime.

Le vice-président: Avez-vous terminé vos questions? Nous passons donc à M. David MacDonald.

M. MacDonald (Egmont): Monsieur le président, j'ai quelques questions précises au sujet des négociations actuelles sur un produit de base en particulier et ses conséquences sur la signature d'une entente internationale acceptable; puis je voudrais discuter de la proposition de réforme foncière présentée dans le rapport.

Pour ce qui est des négociations au sujet du sucre, négociations qui, si je ne me trompe, se poursuivent toujours, je voudrais savoir si à votre avis un pays comme le Canada par exemple, joue un rôle positif. Comme d'autres membres peut-être, j'ai entendu des déclarations contradictoires: sommes-nous aussi utiles que nous pourrions peut-être l'être afin d'en arriver à une entente internationale équitable au sujet du sucre? Pourriez-vous donner au Comité d'autres détails au sujet de ce produit de base?

M. McIntyre: Je crains de ne pouvoir le faire; je ne connais pas les derniers détails quant aux négociations de l'entente du sucre. Mais permettez-moi de dire sans plus que, peu importe les ententes spéciales pouvant avoir été conclues avec un ou deux groupes, ceux d'entre nous qui sont originaires de pays producteurs de sucre reconnaissent le besoin d'une bonne entente internationale car, sans ce genre d'entente, il y a peu d'espoir de stabiliser le marché mondial du sucre qui, quoiqu'il soit résiduaire, n'en joue pas moins un rôle important dans l'établissement du revenu des producteurs de sucre, même ceux qui, comme dans les Caraïbes, ont conclu des ententes spéciales. Alors, nous avons la ferme intention de conclure une bonne entente au sujet du sucre et on peut espérer que les divergences d'opinions à propos d'un prix minimum qui divisent actuellement les États-Unis et les pays d'Amérique latine, par exemple, seront applanies. Mais je ne peux vraiment pas parler de la situation canadienne. Je ne la connais pas assez.

M. MacDonald (Egmont): La raison pour laquelle j'ai posé cette question c'est que, à la suite de certaines pressions exercées par des sociétés productrices de sucre aux États-Unis, peut-être cette fois-ci plus que dans le passé, on a consacré plus d'efforts afin d'en venir à une entente équitable.

M. McIntyre: En effet.

M. MacDonald (Egmont): D'ature part, comme on l'a dit, certaines sociétés sucrières, peut-être canadiennes, seraient dans une meilleure position s'il n'y avait pas d'entente globale. A votre avis, croyez-vous que tel soit le cas? Peut-être n'est-ce

[*Text*]

position, that is perceived to be the case? It may not be fair to put that question to you; as you say, you may not have direct information on it.

Mr. MacIntrye: No, I am afraid I cannot answer.

Mr. MacDonald (Egmont): I would like to deal, if I could, with the question of land reform, because this is something that concerns us, not only in international terms, but I think it also has some implications for us even domestically.

You mention it in the report. I am wondering whether you would view the problems of land reform as primarily resistance on the part of those who have special or vested interests, or whether it is a problem of resources, or are there other factors which impede any effective land reform. Could you offer any comment or insight to us on that?

Mr. McIntyre: Well, the situation tends to differ from area to area and country to country. I think that, in nearly every case, one common element is the reluctance of large landowners to part with parcels of land. There is a great deal of resistance from the small peasants as well; the resistance is not confined only to large landowners.

Moreover, in some interesting cases one finds that the government—in many developing countries, oddly enough—is the largest owner of land, and that the place to start the land reform program is with the more efficient utilization of government land. I do not think there is just one single villain in all this, there are many. And it is more useful, I believe, to think of it in terms of a more efficient utilization of available land.

Let me give you just one simple example from the Caribbean, from which I come. In 15 years, over half a million acres of land went out of cultivation in an area as small as the Caribbean, and which is short of land in the sense that there are more people wanting land than seems land available. Over half a million acres of land went out, according to the World Bank when they looked at the question in 1973. This represents an enormous wastage of a very precious resource. When we examined the situation, we discovered that a very significant proportion of that land was in the hands of public authorities. One of the interesting things you will find, for example, is that in the recent production program announced by the government of Jamaica the first step they are taking is to try to achieve a more efficient utilization of the land under government ownership and control. This is also, in many African countries, a very significant opportunity for land reform.

• 1650

So as I said earlier, we have the traditional latifundia situations; we have the resistance of the small peasant, who is resistant to different types of tenure, and so on; we have the government, which from a combination of resource shortage, inertia, lack of knowledge, has not used the resources under its control properly; we have all these ingredients in the problem.

[*Translation*]

pas juste de vous poser une telle question; comme vous le dites, vous n'avez peut-être pas tous les renseignements à ce sujet.

M. McIntyre: Non, je crains de ne pouvoir répondre.

M. MacDonald (Egmont): Je voudrais discuter si possible de la question de la réforme foncière, car c'est une chose qui nous préoccupe, non seulement à l'échelle internationale, mais je crois qu'il y a également des conséquences chez-nous.

Vous en parlez dans le rapport. Croyez-vous que les problèmes rencontrés dans la réforme foncière résultent principalement d'une résistance de la part de gens ayant là des intérêts considérables ou qu'il s'agit de problèmes de ressources; y a-t-il d'autres facteurs empêchant une réforme foncière efficace? Avez-vous quelques remarques à faire à ce sujet?

M. McIntyre: Eh bien, la situation semble être différente d'une région à l'autre et d'un pays à l'autre. A mon avis, dans presque tous les cas, on doit faire face à la réticence des grands propriétaires terriens à se défaire d'une partie de leurs terres. Il y a beaucoup de résistance de la part des petits paysans également; cette résistance ne se rencontre pas seulement chez les grands propriétaires terriens.

De plus, dans certains cas intéressants, on peut constater, dans un bon nombre de pays en voie de développement, ce qui est assez étonnant, que le gouvernement est le plus grand propriétaire terrien et que le programme de réforme foncière devrait d'abord essayer d'amener une meilleure utilisation des terres du gouvernement. Selon moi, il n'y a pas qu'un seul mécréant dans cette affaire, il y en a plusieurs. Et je crois qu'il serait plus utile de penser d'abord à une meilleure utilisation des terres disponibles.

Permettez-moi de vous donner un exemple simple, pris dans les Caraïbes, d'où je suis originaire. En quinze ans, on a abandonné la culture d'une superficie de plus de un demi-million d'acres dans une région aussi petite que les Caraïbes où l'on manque de terres, en ce sens qu'il y a plus de personnes désirant acquérir des terres qu'il semble y avoir de terres disponibles. Selon la Banque mondiale qui a fait une étude à ce sujet, en 1973, on a abandonné la culture sur plus d'un demi-million d'acres. Cela représente un gaspillage énorme d'une ressource très précieuse. Quand nous avons étudié la situation, nous avons découvert qu'une partie assez considérable de ces terres étaient entre les mains des autorités publiques. Vous verrez par exemple, ce qui est très intéressant, que dans l'un des programmes récents de production annoncés par le gouvernement de la Jamaïque, la première étape est d'essayer de faire une utilisation plus efficace des terres dont le gouvernement est propriétaire ou titulaire. Dans bon nombre de pays africains, également, cela constitue une possibilité importante dans la réforme foncière.

Alors, comme je l'ai dit plus tôt, nous avons toujours le problème des latifundia. Nous faisons face à la résistance du petit paysan qui n'accepte pas certaines conditions etc; nous faisons face au gouvernement qui, à cause, d'un manque de ressource, de son inertie, ou de son ignorance, n'a pas utilisé adéquatement les ressources qu'il contrôlait. Tous ces éléments

[*Texte*]

It is a very difficult problem, but as I said earlier, it is not a problem confined only to one section of the community.

Mr. MacDonald (Egmont): That is a considerable amount of land, in my estimation. You said that a large part of it, you did not identify how much of that one half million acres, turned out to be in the hands of government authorities. Could you just elaborate a bit in terms of purpose? Is it for other than for agricultural purposes, or was it for speculation or . . .

Mr. McIntyre: A lot of it was taken over for different kinds of development. For example, large parcels of it in some countries were taken over for tourist development, which has or has not materialized. A large part of it has been taken over for agricultural experimentation, which has or has not materialized. A large part of it has been taken over for traditional land settlement, with all the delays that tend to take place. So there are differences. Some parts of it have been taken over for housing, for which the funding had not come through, and so on. There are lots of different reasons. Nonetheless, if we in the Caribbean were to get all the land under public ownership under cultivation, we could make a very meaningful impact on our whole problem today. And I suspect that our situation is not at all atypical. The little I know of some African countries, particularly the Anglophone countries, leads me to believe the government has considerable leverage over very large tracts of land of agricultural potential.

Mr. MacDonald (Egmont): Some months ago, an informal meeting, convened, I guess, by the Chairman of the Agriculture Committee, met with Francis Moore Lappé, who has, I think, recently with Joseph Collins published a book called *Food First*. From listening to her, and reading some of her material, there is a very large part of her thesis based on the interface of the relationship between multinational companies, a number of them based in North America, who have acquired large tracts of land. There seems to be a kind of land reform in reverse in some developing countries, where there has been, perhaps, a rather more equitable distribution of land increasingly concentrated. I am aware of some of this from a closer examination of some Latin American countries, where this has been the case.

What kind of recommendations might you have that we might make, as a Committee, to our government in terms of dealing with this? Perhaps I should ask you at the outset whether you consider this to be a serious problem, and do you think there are some recommendations we might make that would attempt to deal with this?

Mr. McIntyre: My own personal view is that the transnational corporations, as they are now called, can play an important role in agricultural development, but one would wish to see them play a role by way of management as opposed to ownership. I think they can play a very important role in transforming agriculture, making it a modern industry as

[*Traduction*]

font partie du problème. C'est une question très difficile mais, comme je l'ai dit plus tôt, ce problème ne touche pas qu'une section de la communauté.

M. MacDonald (Egmont): A mon avis, c'est là une superficie assez considérable. Quoique vous ayiez parlé d'une proportion importante, vous n'avez pas précisé quelle partie de ce demi-million d'acres était sous la responsabilité des autorités gouvernementales. Pourriez-vous nous donner un peu plus de détail sur les raisons? Consacrait-on ces terres à autre chose que l'agriculture? S'agissait-il de spéculation ou . . .

M. McIntyre: Une grande proportion des terres ont été acquises pour en faire différents genres de mise en valeur. Par exemple, de grandes étendues dans certains pays ont été réservées à des aménagements touristiques, qui n'ont finalement pas toujours été réalisés. De grandes surfaces ont été prévues pour des expériences d'agronomie qui ont pu ne pas être réalisées. On a destiné une superficie considérable à l'aménagement de fermes traditionnelles, avec tous les retards qui se produisent souvent. Alors, il y a des différences. Certaines parties ont été réservées à des projets d'habitation qui, finalement n'ont pas reçu de financement, etc. Il y a de nombreuses raisons. Néammoins, si toutes les terres qui sont propriété publique étaient mises en culture dans les Caraïbes, cela pourrait avoir des conséquences très considérables sur le problème tel que nous le connaissons aujourd'hui. Et je doute que nous soyons les seuls à connaître une telle situation. Le peu de connaissance que j'ai au sujet des pays africains, particulièrement les pays anglophones, me porte à croire que les gouvernements ont autorité sur d'énormes superficies de terres à potentiel agricole.

M. MacDonald (Egmont): Il y a quelques mois, lors d'une réunion informelle, convoquée par le président du comité de l'Agriculture, je crois, nous avons rencontré Francis Moore, Lappé qui, si je ne m'abuse, a récemment publié avec Joseph Collins un livre intitulé *Food First*. En l'écoutant et en lisant quelques-uns de ces documents, j'ai pu constater que sa thèse s'appuie en grande partie sur le jeu des relations existant entre les sociétés multinationales, dont un certain nombre ont leur siège en Amérique du Nord et qui ont acquis de grandes superficies de terre. Il semble se produire une quelconque réforme foncière à reculons dans certains pays en voie de développement où il y a eu une distribution de plus en plus équitable des terres jadis «concentrées». J'ai pris conscience de cette situation après un examen serré d'un certain nombre de pays de l'Amérique latine où tel est le cas.

Quel genre de recommandations pourriez-vous faire au Comité qui à son tour, pourrait les présenter à notre gouvernement en vue de résoudre ce problème? Peut-être devrais-je d'abord vous demander si vous pensez que c'est là un problème sérieux et si vous croyez que nous pourrons faire des recommandations susceptibles d'aider à résoudre ce problème?

M. McIntyre: Personnellement, je crois que les sociétés transnationales, comme on les appelle maintenant, peuvent jouer un rôle important dans la mise en valeur agricole, mais on aimerait qu'elles s'en tiennent à un rôle de gestion plutôt que d'être propriétaires. Je crois qu'elles peuvent jouer un rôle très important dans la transformation de l'agriculture en en

[*Text*]

opposed to a traditional activity. But, of course, the whole area of ownership, particularly of land, remains one of the most sensitive issues in the developing countries. To the extent that one can find a way around this problem, I think one should really work at it.

Mr. MacDonald (Egmont): You make a distinction between management and ownership. I find that an interesting distinction. I am wondering what the relationship of that distinction might be to the long-term benefit to the people in a specific area or a specific country. It does seem to me that very often the acquiring of large tracts of land, particularly for an export-oriented food system, really benefits perhaps quite a small number of people in that developing country. Would you think then in terms of the management proposal—management in terms of making or ensuring that maximum economic benefit is extended to the people in that region?

• 1655

Mr. McIntyre: Yes. The idea is to have the mechanism for transferring the technology and skills. I think corporations can play a very important role, particularly at the marketing end whenever international markets are involved. A lot of them are already doing this: many transnational companies that were hitherto large producers in developing countries are now concentrating at the marketing end and playing a very useful role and a very happy compromise has been struck between themselves and the countries in which they operate. It seems to me that this is the direction for the future.

Mr. MacDonald: But the problem, I guess, would be to ensure that the economic benefits do accrue to the people—no pun intended—on the grounds, so to speak, in the developing country. I presume this is primarily something that can only be done through domestic legislation in the countries concerned. Perhaps you may have some suggestion as to a way by which, on an international basis, that kind of equitable distribution could be ensured.

Mr. McIntyre: Legislation can itself just be cosmetic too. I think there is a very good sort of broker role that can be played by developed countries in this connection—assisting in encouraging the growth of an institutional framework that would allow for popular participation and for distribution of benefits to the people in the country as opposed to corporations or, indeed, as opposed to governments. It seems to me that in this whole area of industrial co-operation one can think of triangular arrangements involving corporations, developed countries' governments and the recipient countries which would try to secure the objective that you have in mind.

Mr. MacDonald: There is another aspect to this, too, which I think we have become aware of and that is the real or potential conflict between the growing of agricultural crops, food for export, as against that which is for local consumption. There have been some rather disturbing experiences in some countries where there has been a decline in consumption in developing countries, where they have either diverted their

[*Translation*]

faisant une industrie moderne par opposition à une activité traditionnelle. Mais évidemment, la question de la propriété, particulièrement pour les terres, demeure l'une des questions les plus délicates dans les pays en voie de développement. Dans la mesure où l'on peut trouver solution à ce problème, je crois qu'on devrait vraiment s'attaquer à ces difficultés.

M. MacDonald (Egmont): Vous établissez une distinction entre la gestion et la propriété. Voilà qui est intéressant, à mon avis. Je me demande dans quelle mesure cette distinction peut apporter des avantages à long terme aux habitants d'une région ou d'un pays précis. Il me semble que, particulièrement dans un système alimentaire orienté vers l'exportation, très souvent l'acquisition de grandes superficies profite peut-être surtout à un nombre plutôt restreint de citoyens de ce pays en voie de développement. Croyez-vous alors que le système de gestion proposé assurerait aux habitants de cette région les avantages économiques maximums?

M. McIntyre: Oui. L'idée, c'est d'établir les mécanismes permettant de transférer la technologie et les connaissances. A mon avis, les sociétés peuvent jouer un rôle très important, particulièrement au niveau de la mise en marché, sitôt qu'on touche aux marchés internationaux. Un bon nombre d'entre elles sont déjà engagées dans cette voie: plusieurs sociétés transnationales qui étaient déjà des producteurs importants dans les pays en voie de développement se concentrent maintenant sur l'aspect mise en marché et jouent un rôle très utile; un compromis heureux a été établi entre ces sociétés et les pays où elles font affaire. A mon sens, c'est la voie de l'avenir.

M. MacDonald: Mais selon moi, le problème serait d'assurer que ces avantages économiques reviennent réellement aux habitants du pays en voie de développement. Je présume que ce but ne peut être atteint que par l'établissement de lois dans les pays en question. Peut-être pourriez-vous proposer des moyens par lesquels, à une échelle internationale, on pourrait assurer cette distribution équitable.

M. McIntyre: Les lois peuvent également n'avoir aucun effet. A mon avis, les pays développés pourraient jouer en ce sens un rôle très utile en encourageant l'établissement d'une structure institutionnelle permettant la participation populaire et la distribution des avantages aux habitants du pays plutôt qu'aux sociétés ou même au gouvernement. Je suis d'avis que, dans le domaine de la collaboration industrielle, on pourrait envisager un genre de ménage à trois réunissant les sociétés, les gouvernements des pays industrialisés de même que les pays bénéficiaires pour essayer d'atteindre le but visé.

M. MacDonald: Il y a un autre aspect de ce problème dont nous sommes de plus en plus conscients, je crois; il s'agit du conflit réel ou potentiel entre la culture de produits alimentaires agricoles destinés à l'exportation par opposition aux produits destinés à la consommation locale. Des situations plutôt inquiétantes se sont présentées dans certains pays en voie de développement où il y a eu déclin de la consommation et où on

[*Texte*]

agricultural production to what might almost be described as luxury foods for either European, North American, or other markets. Would you have any comments or suggestions about how a problem of that nature could be addressed?

Mr. McIntyre: The agricultural sector must remain an important source of export in the economy as a whole, especially in those countries where the main resource is land. It is useful for me to mention that available information shows a very close connection between the problem of commodity and stability and the viability of the total agricultural sector, including the food producing part of that sector. Wherever export prices collapse, there is a general exodus from agriculture into the towns because the export crop provides the cash for material survival. It is therefore the committee's view—I think it has been expressed in the report—that programs of commodity stabilization will provide a very important element in a solution for the food production problem. A typical case is to find small farmers that engage in mixed farming, producing an export crop alongside some crops for their own consumption or for sale in the neighbouring markets, either in the village or neighbouring town. So one cannot look at the two problems in isolation at all, and our hope is therefore that the program of action agreed to by the World Food Conference can now begin to make headway as we approach a solution to the more general problem of commodities.

Mr. MacDonald: Do you think in terms of this whole area we have been discussing in land reform that there is a positive role that countries like ours can play in supporting and promoting land reform without obviously interfering in the internal situation in these countries? Or is it almost totally an exclusive situation for the developing countries themselves?

• 1700

Mr. McIntyre: In the end it is going to be a fundamental decision that each developing country must make and so on. Of importance of course technical assistance can be provided by developed countries, such as Canada in constructing an appropriate institutional framework for producing and for marketing the crops; finance, especially types of finance that are not easily provided by conventional sources like the banking system; also some degree of support in export marketing.

Now, you mentioned the exotic. I hope that you would look at it this way: that the exotic products which essentially are intended to cater for the affluent North American and European markets, in many instances, can be a very important cash crop. In some of the least fertile areas in the Caribbean today, very important progress in being made in the development of horticulture. In Jamaica alone last year we sold $7 million worth of plants to North America, which, for the kind of operation that is involved, is a very hopeful beginning. And a lot of this is coming from areas of the country where the agricultural sector has been most backward. Likewise the proper cultivation, packing and marketing of things like avoca-

[*Traduction*]

a réorienté la production agricole vers ce que l'on pourrait presque appeler des produits alimentaires de luxe destinés aux marchés européens, nord-américains ou autres. Auriez-vous des propositions sur les mesures à prendre pour résoudre un problème de ce genre?

M. McIntyre: Le domaine agricole doit demeurer une source importante d'exportation dans l'ensemble de l'économie, particulièrement pour les pays où la terre constitue la ressource principale. Il m'est utile de préciser que les renseignements disponibles indiquent une relation très serrée entre les problèmes de stabilité des produits de base et la viabilité du secteur agricole dans son ensemble, y compris l'aspect production alimentaire de ce secteur. Sitôt que les prix à l'exportation s'effondrent, il y a exode général des fermes vers les villes parce que les produits d'exportation assurent du moins la survie matérielle. Le Comité est donc d'avis ... je crois que cela est précisé dans le rapport ... que les programmes de stabilisation de produits de base constituent un élément important de la solution des problèmes de production alimentaire. Un grand nombre de petits cultivateurs font de la culture mixte, produisant une récolte d'exportation en même temps qu'une récolte pour leur propre consommation ou pour la vente dans des marchés avoisinants, que ce soit au village ou à la ville voisine. Alors on ne peut séparer ces deux problèmes et nous espérons conséquemment que le programme d'action approuvé lors de la conférence mondiale sur l'alimentation connaîtra maintenant un certain succès au fur et à mesure que nous approchons d'une solution au problème général des produits de base.

M. McDonald: Pour ce qui est de la question générale de la réforme foncière dont nous avons discuté, croyez-vous que des pays comme le Canada peuvent jouer un rôle positif en appuyant et en encourageant une réforme foncière, évidemment tout en évitant de s'ingérer dans les affaires intérieures de ces pays? Ou s'agit-il d'un problème que seuls les pays en voie de développement peuvent résoudre?

M. McIntyre: Il s'agit d'une décision fondamentale que chaque pays en voie de développement devra prendre. L'aide technologique apportée par des pays développés tels le Canada servira, bien sûr, à la mise en place des institutions nécessaires à la production et à la commercialisation de produits agricoles; au financement, surtout du genre non offert par les institutions traditionnelles telles les banques, et, dans une certaine mesure, à l'expansion du marché extérieur.

Or, vous avez mentionné les produits de luxe. Il faut comprendre que les produits de luxe vendus sur les marchés nord-américain et européen constituent bien souvent des cultures commerciales importantes. Dans les régions moins fertiles des Caraïbes, on fait des progrès considérables dans le domaine de l'horticulture. En Jamaïque, l'année dernière, nous avons vendu pour 7 millions de dollars de plantes à l'Amérique du Nord, ce qui est très prometteur. Et une portion considérable de ces progrès ont été réalisés dans des régions où l'agriculture avait des retards importants. D'ailleurs, la culture, l'emballage et la commercialisation des fruits comme les avocats et les ananas destinés aux marchés nord-américains et européens

[*Text*]

do pears, pineapples and so on, all designed for the North American and European markets, could provide an infrastructure for the more efficient production and greater distribution of agricultural products as a whole.

So I think you should try to look at it in that way. It is not simply a desire to cater to exotic tastes but it can fill a very important gap in the production structure in some countries.

Kenya did very well in horticultural products; East Africa in general is doing very well. This is something that can be encouraged, I think, because it can make a reasonable contribution.

Mr. MacDonald (Egmont): Thank you.

The Vice-Chairman: Mr. MacDonald, representing a constituency in Prince Edward Island might be a little sensitive about large quantities of potatoes coming in . . .

Mr. McIntyre: Potatoes are basic.

The Vice-Chairman: We will move on to Charles Lapointe.

M. Lapointe: Merci monsieur le président.

Monsieur McIntyre, lorsque vous abordez, dans votre rapport, le chapitre des institutions internationales ou des organismes internationaux, au chapitre 9 vous parlez des organismes pour le commerce, et vous mentionnez à juste titre le besoin pour la communauté internationale de créer un organisme commercial international qui engloberait toutes les facettes des problèmes commerciaux.

Je ne pense pas qu'à aucun moment, dans votre rapport, vous mentionniez les négociations qui entourent ce que nous appelons en anglais les accords du GATT, la ronde de Tokyo ou autre. Quelle est l'influence que peuvent avoir les pays en voie de développement sur ces négociations-là? Croyez-vous que les négociations du GATT peuvent amener les pays industrialisés à une philosophie globale du développement? Ou considérez-vous que le GATT ne sert seulement qu'à protéger des marchés déjà existants, et que la formule du donnant donnant est toujours ce qui prévaut dans ces négociations?

Mr. McIntyre: First of all, I think in GATT itself, Part IV of the GATT, represents an attempt to set out certain special conditions for the developing countries. I think it is fair to say that in the deliberations of the GATT over the past few years, there has been a willingness and a concern to make sure that the needs of the developing countries are taken into account. The difficulty with the GATT, however, is that it is essentially an arrangement for liberalizing trade, for improving market access and, as you well recognize, this is only one element in the problem facing the developing countries today. GATT, for example, does not have machinery for dealing with the problems of commodity instability, of balance-of-payment problems or of industrial corporation and this is why, or could be one of the reasons why, our Committee was rather interested in promoting the idea of early action in the field of institutional reform to make sure that we rationalize our institutions in the field of international trade as well as those in the field of

[*Translation*]

pourraient résulter en la mise en place d'une infrastructure qui garantirait une production et une distribution plus efficace des produits agricoles.

Voilà le point de vue qu'il vous faudrait adopter. Il ne s'agit pas simplement de répondre à la demande de produits de luxe, mais de soutenir la production des pays en voie de développement.

L'horticulture s'est avérée très rentable au Kenya et en Afrique orientale. Je crois qu'il faudrait favoriser cette industrie, car elle peut faire une contribution importante.

M. MacDonald (Egmont): Merci.

Le vice-président: Comme M. MacDonald représente une circonscription de l'Île-du-Prince-Édouard, il ne sera pas très content de voir arriver de grandes quantités de pommes de terre . . .

M. McIntyre: Les pommes de terre sont un produit de base.

Le vice-président: M. Charles Lapointe posera les prochaines questions.

Mr. Lapointe: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. McIntyre, you refer in your report to international institutions and organizations and in Chapter 9, you deal with financial institutions. You mention, quite rightly, that the international community must create an international financial institution to deal with all facets of commercial problems.

I do not believe that you mentioned the Tokyo Round or other GATT negotiations in your report. What influence could these negotiations have on developing countries? Do you think that the GATT talks could result in an over-all development philosophy for the industrialized countries? Or do you feel that GATT's only function is to protect existing markets and that all negotiations are based on the give-and-take principle?

M. McIntyre: D'abord, je crois que la quatrième négociation du GATT tente d'accorder un statut spécial aux pays en voie de développement. Je crois qu'il est juste de dire qu'au cours des négociations du GATT, on s'est réellement efforcé de prendre en considération les besoins des pays en voie de développement. Mais il faut tenir compte du fait que le GATT vise essentiellement la libéralisation du commerce et l'ouverture des marchés, ce qui ne représente, comme vous le savez bien, qu'un seul aspect du problème auquel font face les pays en voie de développement. Par exemple, le GATT ne peut résoudre les problèmes de l'instabilité du marché des denrées, de la balance des paiements ou des grandes entreprises. Voilà l'une des raisons pour lesquelles notre comité favorisait la précipitation d'une réforme qui nous permettrait de rationaliser nos institutions dans le domaine du commerce international et celui de la finance. Je dirais que si le GATT fait défaut,

[*Texte*]

finance. So I would say the fundamental weakness of the GATT, at the moment, lies in the fact that it is only able to deal with one element, albeit an important element, in the ingredients for international development.

• 1705

M. Lapointe: Merci, monsieur le président. Vous mentionnez ailleurs dans votre rapport le besoin d'un Secrétariat du Tiers monde. Je ne sais pas si c'est une idée que vous poussez beaucoup ou si c'est l'idée de certains membres de l'équipe de rédaction. Est-ce que ce secrétariat serait sous l'égide des Nations unies ou si ce serait quelque chose de totalement différent qui permettrait aux pays en voie de développement de participer à tous les forums, que ce soit ONUDI, ECOSOC, la CNUCED, l'Assemblée générale des Nations unies ou la Conférence nord-sud? Est-ce que ce secrétariat du Tiers monde permettrait aux pays en voie de développement de centraliser leurs experts pour mieux négocier dans les autres forums?

Mr. McIntyre: Yes, the idea behind the Third World Secretariat is to provide an institution that could be of a source of continuing advice to developing countries on the changes taking place in the world economy and the changing requirements for economic development. It will be a sort of OECD for the developing countries. One of the difficulties that have tended to arise in the international community is that, because of the absence of an institution of this sort, there has naturally been a tendency to try to use institutions, which should essentially be involved in the business of umpiring to try to involve these institutions in the role of an advocate as compared to the role of a judge. We think that has tended to weaken the capacity of the UN system for resolving some of the major issues of our time.

We also think, because of the absence of continuing machinery of this sort, developing countries have tended, as it were, to prepare their negotiation positions on an ad hoc basis and there has not been the capacity to take a longer view, and to take a more-informed view, about what the precise requirements and possibilities are.

We see, therefore, the Third World Secretariat as a modest attempt, and I emphasize the word "modest", not as an additional layer of international bureaucracies, but as a modest attempt, to mobilize the very scarce expertise in developing countries so that they will be in a better position to negotiate. This, in itself, would allow the United Nation's system to become more of a negotiating forum, as compared to a deliberative forum. This is, in brief, what our concept of the Third World Secretariat is.

M. Lapointe: Est-ce que ce secrétariat du Tiers monde serait également un outil, un moyen pour améliorer la coopération entre pays en voie de développement? Nous avons d'ailleurs abordé cette question de la coopération entre pays en voie de développement à une réunion de parlementaires il y a quelques mois, c'était une réunion de l'Union interparlementaire, et je dois avouer que les pays développés ne sont pas très à l'aise en ce qui concerne cette question. N'ayant pas vécu les expériences des pays en voie de développement, nous ne savons

[*Traduction*]

c'est qu'il ne peut tenir compte, que de l'un des aspects, quelque important qu'il soit, du développement international.

Mr. Lapointe: Thank you, Mr. Chairman. You also mention in your report the need for a Third World Secretariat. I do not know whether you are very much in favour of this idea or if it is the brainchild of some of the people who drafted your report. Would the Secretariat be sponsored by the United Nations or would it be something totally different which would allow developing countries to participate in all the forums, in UNIDO, ECOSOC, UNCTAD, the UN General Assembly or the North-South Conference? Would the Secretariat allow developing countries to centralize their expertise and so better negotiate in other forums?

M. McIntyre: Oui, le Secrétariat du Tiers-Monde doit offrir aux pays en voie de développement un service permanent de consultation en matière d'économie et de développement. Il s'agirait d'une sorte d'OCDE pour les pays en voie de développement. En l'absence d'un tel organisme, le comité international a eu tendance à avoir recours à des institutions qui devaient à l'origine remplir une fonction d'arbitre, de sorte que ces institutions ont fini par jouer un rôle d'avocat au lieu d'un rôle de juge. Nous croyons que cette tendance a miné la fonction arbitrale des Nations Unies.

Nous croyons également qu'en l'absence de mécanismes de ce genre, les pays en voie de développement ont eu tendance à négocier des solutions à court terme, au lieu d'étudier les possibilités et les besoins à long terme.

Le Secrétariat du Tiers-Monde représente à nos yeux non pas une bureaucratie internationale de plus, mais une tentative modeste—et j'insiste sur le mot «modeste»—de mobiliser les connaissances limitées des pays en voie de développement afin de leur permettre de mieux négocier. Les Nations-Unies deviendraient ensuite un forum de négociations au lieu d'une assemblée délibérante. Voilà, en bref, notre conception du Secrétariat du Tiers-Monde.

Mr. Lapointe: Will the Third World Secretariat also provide a means of increasing co-operation between developing countries? Our Inter-Parliamentary Union considered the question of co-operation between developing countries several months ago and I must admit developing countries are somewhat disturbed by the matter. Because our experiences differ from those of developing countries, we are not quite sure what we should be doing to help bring about this kind of co-opera-

[*Text*]

trop comment aider ou quoi faire exactement pour amener les pays en voie de développement à coopérer entre eux. Est-ce que vous auriez des commentaires à faire à ce sujet qui pourraient nous éclairer un peu et nous permettre de mieux aider les pays en voie de développement sur ce chapitre?

• 1710

Mr. McIntyre: Yes. First of all, let me say that one starts from a position of acknowledgment. Most schemes of co-operation among developing countries have run into difficulties of one sort or another. Yet, there have been some very important initiatives taken recently. I cite merely one: the establishment of the Economic Community of West African States, which is a rather ambitious scheme but represents the first time an accord has been reached between the francophone and anglophone states of West Africa in the field of economic co-operation. And it is clearly something that has to be nurtured and promoted so that one will get all of the advantages that co-operation can bring to West Africa as it could bring to other subregions of the Third World.

What are the ways in which the international community can help with co-operation? The most obvious one, I would think, is in the financial field. Because what are the real obstacles to co-operation? I speak with a little experience in the matter as I am myself responsible for running a co-operation scheme in the Caribbean. The big weaknesses in co-operation at the present time are the very serious gaps in communication and information between member countries. It is impossible to promote trade in agricultural products without a good system of market intelligence. And despite the fact that one makes efforts in this direction, you will find even in a small area of the Caribbean, food surpluses arising in a particular month that have to be literally thrown away in a situation where there are deficits in other territories and where with good information, good transport facilities, one would be able to provide a base for trade.

One could apply that example in West Africa where the difficulties of transport by road are almost as severe as the problems we have in the Caribbean with maritime transport. What the developed countries can do is to assist groupings of developing countries to develop an infrastructure of communications and transport and information that would allow and facilitate a greater interchange of goods and economic transactions between themselves.

The second thing is, of course, that a large part of economic co-operation would essentially involve changing relationships with the world of international business, changes that will pose both challenges and possibilities. And certainly within the context of economic groupings, new possibilities arise for industrial development which could be nurtured by schemes of co-operation between those groupings and partners in the developed countries.

Despite the fact that there is universal goodwill for economic integration and co-operation in the developing countries, there is a tendency to prefer the bilateral to the multilateral

[*Translation*]

tion. Could you perhaps give us some suggestions as to how we could help developing countries in this area?

M. McIntyre: Pour commencer, il s'agit de bien comprendre la situation. La plupart des programmes de coopération entre les pays en voie de développement se sont heurtés à un moment ou à un autre à des difficultés. Pourtant, certaines initiatives très importantes ont été prises récemment. Je n'en citerai qu'une: la création de la Communauté européenne des états ouest-africains, entreprise ambitieuse, mais qui signifie que pour la première fois un accord de coopération économique a été signé entre des états francophones et anglophones de l'Afrique occidentale. De toute évidence, ce genre de collaboration doit être encouragée et favorisée pour tirer partie de tous les avantages que la coopération peut apporter à l'Afrique occidentale de même qu'aux autres régions défavorisées du Tiers-Monde.

Comment la Communauté internationale peut-elle favoriser cette coopération? Le moyen le plus évident est, bien sûr, celui de l'intervention financière. En effet, quels sont les obstacles réels à la coopération? J'ai quelque expérience de la question puisque je suis moi-même responsable d'un plan de coopération aux Antilles. Pour l'instant, les principales faiblesses de la coopération résident dans de graves lacunes de communication et d'information entre les pays membres. Sans un bon réseau de communication entre les différents marchés, il est impossible de promouvoir le commerce des produits agricoles. De plus, en dépit des efforts accomplis dans ce domaine, on s'aperçoit que même à la très petite échelle des Antilles, des excédents de produits alimentaires apparaissent d'un jour à l'autre qui doivent être ni plus ni moins jetés pendant que d'autres régions manquent d'approvisionnement. Avec un bon réseau d'information, un bon système de transport, le commerce serait facilité d'autant.

Le même exemple vaut pour l'Afrique occidentale qui connaît des difficultés de transport par route presque comparable aux problèmes de transport par mer aux Antilles. Les pays développés peuvent aider ces groupes de pays en voie de développement à mettre sur pied une infrastructure de communication, de transport et d'information afin de faciliter les échanges de biens et les transactions économiques entre ces pays.

En second lieu, bien sûr, une bonne partie de la coopération économique repose sur une modification des relations avec le monde international des affaires, modification qui, si elle constitue un défi, offrira également des possibilités. Effectivement, grâce à ce principe du regroupement économique, de nouvelles possibilités de développement industriel se font jour qui pourraient être favorisées par le regroupement ou l'association avec des pays développés.

Bien que l'intégration et la coopération économique dans les pays en voie de développement soient considérées comme extrêmement souhaitables par tous, on semble souvent préférer

[*Texte*]

relationships for the practical reason that it is easier to deal with one country or with 12 countries separately than with a grouping of 12. And there is a tendency for some developed countries to become too concerned about the short-term difficulties of co-operation and, therefore, not sufficiently sensitive to the positive role they can play in overcoming those difficulties.

In the Caribbean, every week some journalist predicts that the Caribbean community is about to break up. And as I keep saying all the time, all the problems that we have had with co-operation can be found in Europe itself but I do not see that kind of comment in the press. And co-operation is a tender plant; it has to be nurtured and cared for it to flourish. I think a greater consciousness on the part of the international community of the importance of co-operation and a more positive and a longer-term perspective on the prospects of co-operation could itself help in supporting the very genuine efforts that have been made. If one has expressed frustration about the slow pace of progress with the north-south dialogue, let me quickly say that the pace of progress with global co-operation among the developing countries has even been slower, notwithstanding the very genuine interest in it on the part of all the countries concerned.

• 1715

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. McIntyre. I think we have had you talking almost 95 per cent of the time for nearly two hours now. We consider it a very great privilege to have had you before the Committee today and we appreciate the opportunity to be briefed on the report that you have prepared for the Commonwealth Heads of Government meeting. It is especially a privilege for us to have your insights into this and your report just before their meeting next month. I think it is especially interesting as well for us to hear your views and your insights into the economic summit which has just taken place.

I think the questioning indicates the interest that all members have in your presentation and your response to the questions here today.

I want to express the appreciation of the Committee, not only for coming here today at great personal inconvenience, I believe, but as well for the benefit to the Committee in having your views, and also to express our appreciation, as members of the Commonwealth, for the work that you and your committee have just completed. We want to wish you Godspeed in your travels and also your continuing work with the Caribbean community and in the Commonwealth itself. So may I express our appreciation to you.

Thank you very much.

Mr. McIntyre: Thank you very much.

[*Traduction*]

les relations bilatérales aux relations multilatérales pour la bonne raison qu'il est plus facile de traiter avec un seul pays ou avec 12 pays individuellement qu'avec un groupe de 12. Et certains pays développés ont tendance à se préoccuper indûment des difficultés à court terme de la coopération, ce qui les empêche de voir le rôle positif qu'ils pourraient jouer dans la solution de ces difficultés.

Aux Antilles, chaque semaine un journaliste prédit que la Communauté antillaise est sur le point de se démanteler. Comme je ne cesse de le répéter, tous les problèmes que nous pose la coopération se retrouvent en Europe et pourtant, là-bas, la presse ne fait pas ce genre d'observation. La coopération est une plante fragile qui doit être nourrie et soignée pour pouvoir fleurir. Si la communauté internationale pouvait être mieux consciente de l'importance de la coopération, si elle pouvait comprendre d'une façon plus positive l'avenir de la coopération, cela appuierait très utilement les efforts qui ont été faits dans ce sens jusqu'à présent. Si l'on a pu sentir certaines frustrations face à la lenteur des progrès du dialogue nord-sud, permettez-moi de vous dire que le progrès de la coopération globale au sein des pays en voie de développement a été encore plus lent, en dépit de l'intérêt véritable que lui ont porté tous les pays en cause.

Le vice-président: Merci beaucoup, M. McIntyre. Vous avez parlé pendant 95 p. 100 du temps, soit pendant presque deux heures. Nous avons eu aujourd'hui le grand privilège de vous recevoir et nous sommes très heureux d'avoir des détails sur le rapport que vous avez rédigé pour le sommet des chefs d'État du Commonwealth. Nous sommes particulièrement heureux d'avoir pu prendre connaissance de vos opinions et de votre rapport avant cette rencontre qui doit avoir lieu le mois prochain. Il a également été particulièrement intéressant d'entendre vos opinions et vos points de vue sur le sommet économique qui vient d'avoir lieu.

Je crois que les questions posées témoignent de l'intérêt que tous les membres du Comité ont pris à votre exposé et aux réponses que vous nous avez données aujourd'hui.

Au nom du Comité, je voudrais vous remercier d'avoir comparu aujourd'hui malgré les problèmes personnels que cela vous a posé. Nous vous sommes également très reconnaissants d'avoir exprimé vos opinions et, en notre qualité de membres du Commonwealth, nous vous félicitons pour les travaux que vous même et votre groupe venez de terminer. Nous voudrions vous souhaiter bon voyage et aussi bonne chance pour vos travaux au sein de la communauté des Caraïbes et du Commonwealth.

Merci beaucoup.

M. McIntyre: Merci beaucoup.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 11

Thursday, June 9, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 11

Le jeudi 9 juin 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

WITNESS—TÉMOIN

Minutes of Proceedings and Evidence

Procès-verbaux et témoignages

International Development

Développement International

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESS:

(See back cover)

Second Session of the Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la trentième législature, 1976-1977

WITNESS—TÉMOIN

Mr. Alister McIntyre, Secretary General of the Caribbean Community and Chairman of the Commonwealth Group of Experts.

M. Alister McIntyre, secrétaire général de la Communauté caraïbienne et président du groupe d'experts du Commonwealth.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 11

Thursday, June 9, 1977

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 11

Le jeudi 9 juin 1977

Président: M. Marcel Prud'homme

Minutes of Proceedings and Evidence of the Sub-Committee on

International Development

Standing Committee on External Affairs and National Defence

Procès-verbaux et témoignages du Sous-comité sur le

Développement International

Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale

RESPECTING:

International Development

CONCERNANT:

Développement international

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

25634—1

SUB-COMMITTEE ON
INTERNATIONAL DEVELOPMENT

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme
Vice-Chairman: Mr. Maurice Foster

Messrs.

Beaudoin
Breau
Brewin
Johnston
Lapointe
Leblanc (*Laurier*)
MacDonald (*Egmont*)
Munro (*Esquimalt-Saanich*)
Murta
Roche
Stanbury
Stewart (*Cochrane*)

SOUS-COMITÉ SUR LE
DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Président: M. Marcel Prud'homme
Vice-président: M. Maurice Foster

Messieurs

(Quorum 8)

Le greffier du Sous-comité

Nora S. Lever

Clerk of the Sub-committee

Pursuant to S.O. 65(4)(*b*)

On Tuesday, June 7, 1977:

Mr. Beaudoin replaced Mr. Rondeau.

Conformément à l'article 65(4)(*b*) du Règlement

Le mardi 7 juin 1977:

M. Beaudoin remplace M. Rondeau.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 9, 1977
(14)

[*Text*]

The Sub-committee on International Development of the Standing Committee on External Affairs and National Defence met at 9:45 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Marcel Prud'homme, presiding.

Members of the Sub-committee present: Messrs. Breau, Johnston, Leblanc (*Laurier*), MacDonald (*Egmont*), Munro (*Esquimalt-Saanich*), Prud'homme and Stewart (*Cochrane*).

Other Members present: Messrs. Francis and Ritchie.

In attendance: From the Research Branch, Library of Parliament: Mr. R. Miller. *From the Parliamentary Centre:* Mr. R. Wilmot.

Witness: Father Robert Ogle.

The Sub-committee resumed consideration of its Ordre of Reference dated Thursday, February 10, 1977 relating to International Development. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, March 30, 1977, Issue No. 1.*)

The witness made a statement, gave a slide presentation, and answered questions.

At 11:00 o'clock a.m. the Sub-committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

Le JEUDI 9 JUIN 1977
(14)

[*Traduction*]

Le Sous-comité sur le développement international du Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale se réunit aujourd'hui à 9 h 45 sous la présidence de M. Marcel Prud'homme (président).

Membres du Sous-comité présents: MM. Breau, Johnston, Leblanc (*Laurier*), MacDonald (*Egmont*), Munro (*Esquimalt-Saanich*), Prud'homme et Stewart (*Cochrane*).

Autres députés présents: MM. Francis et Ritchie.

Aussi présents: Du Service de recherches, Bibliothèque du Parlement: M. R. Miller. *Du centre parlementaire:* M. R. Wilmot.

Témoin: Le Rév. Père Robert Ogle.

Le Sous-comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du jeudi 10 février 1977 portant sur le développement international. (*Voir procès-verbal du mercredi 30 mars 1977, fascicule nº 1*).

Le témoin fait une déclaration, une présentation audiovisuelle et répond aux questions.

A 11 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Sous-comité

Nora S. Lever

Clerk of the Sub-committee

EVIDENCE

(*Recorded by Electronic Apparatus*)

Thursday, June 9, 1977

• 0948

[*Text*]

The Chairman: Good morning, gentlemen, madam. This morning I am very pleased to welcome Father Robert Ogle. Le Père Ogle a passé plusieurs années comme missionnaire dans les pays en voie de développement. Last year, under an IDRC grant, he visited 55 completed projects, undertaken by Canadian non governmental organizations in four developing countries to try to determine their real lasting effects. He is going to talk to us today about his study and the conclusions he has drawn from it.

Father Ogle, your investigation fits very well into the study of the effectiveness of aid, which we have just undertaken. If you would like to begin, Father, you have the floor and I understand that you have a statement that will last about 15 minutes. Father Ogle also has some slides, as you can see, and then we will proceed the regular way, that is in a very fraternal, a very friendly way. Members who so indicate will be questioning you and we will try to resume roughly around 11 a.m. because there is another committee meeting in this room right after.

Without any further delay, I invite you to share with us your views about what you have seen and your expertise and your experience and whatever could be useful for this Committee.

The Reverend Robert Ogle: Thank you very much. Ladies and gentlemen, this is the first time I have ever appeared at a committee like this so if I sound a little green it is because I am.

The Chairman: As I said, it is a very friendly committee.

Rev. R. Ogle: It is a friendly committee, right; a friendly green committee.

The Chairman: And at times it is non-partisan.

Rev. R. Ogle: Really. What I would like to do if I could is just to share a little bit of my experiences and for a few minutes show a few slides and then be open to the questions, which probably would be the best way to go to what you people would be looking for.

I have put these two maps up on the board, not so much because I am going to explain the maps or anything but to show a little bit about what I did do last year.

• 0950

Last year was a very interesting year for me because I have had a good number of years that I have been very interested and concerned about international development at base levels. Last year with this IDRC grant I was given the opportunity to visit and talk to people who had worked with and had been involved in projects that had been funded by volunteer agencies in Canada.

TÉMOIGNAGES

(*Enregistrement électronique*)

Le jeudi 9 juin 1977

[*Translation*]

Le président: Bonjour, messieurs et madame. Ce matin, il me fait plaisir d'accueillir le révérend père Robert Ogle. Father Ogle has spent many years as a missionary in the developing countries.L'an dernier, grâce à une subvention du CRDI, il a visité 55 projets qui avaient été exécutés par des organismes non gouvernementaux du Canada dans 4 pays en voie de développement, dans le but de déterminer les véritables effets à long terme de ces projets. Aujourd'hui, il nous parlera de ses études et des conclusions qu'il en a tirées.

Père Ogle, votre enquête cadre très bien avec l'étude sur l'efficacité de l'aide que nous venons tout juste d'entreprendre. Si vous désirez commencer maintenant, vous avez la parole, et si je ne m'abuse, vous désirez faire une déclaration d'environ 15 minutes. Le père Ogle nous présentera également des diapositives, comme vous vouvez le voir, et il procédera normalement, c'est-à-dire très fraternellement et très amicalement. Les membres qui en manifesteront le désir vous poseront des questions, et nous essaierons de déterminer vers 11 heures, puisqu'un autre comité doit siéger dans cette salle immédiatement après.

Sans plus, je vous invite à partager avec nous vos opinions à propos de ce que vous avez vu, de même que votre expérience et tout ce qui, à votre avis, pourrait être utile au comité.

Le rév. père Robert Ogle: Merci beaucoup. Mesdames et messieurs, c'est la première fois que je comparais devant un comité de ce genre, et si je vous semble un peu inexpérimenté, c'est que je le suis.

Le président: Comme je l'ai dit, il s'agit d'une comité très amical.

Le rév. père Ogle: C'est un comité sympathique, ça va. Un témoin inexpérimenté devant un comité amical.

Le président: A certains moments, il est non partisan.

Le rév. père Ogle: Vraiment! Si vous me le permettez, j'aimerais partager avec vous quelques-unes de mes expériences et, pendant quelques minutes, vous présenter quelques diapositives, puis je répondrai à vos questions; à mon avis, c'est probablement le meilleur moyen d'en arriver à ce qui vous intéresse.

J'ai piqué ces deux cartes au mur, non pas tellement parce que j'ai l'intention de les expliquer mais plutôt pour vous montrer un peu ce que j'ai fait l'an dernier.

L'an dernier, j'ai eu une année très intéressante car j'étais intéressé et préoccupé depuis assez longtemps par le développement international à la base. L'an dernier, grâce à cette subvention du CRDI, j'ai eu la possibilité de me trouver et de discuter avec des gens qui avaient travaillé et s'étaient engagés dans des projets financés par des organismes bénévoles du Canada.

[*Texte*]

To do that I first visited 24 of the agencies in Canada. There are about 100 actually who come under the term non-government agencies, so I picked 24. Most of it was done more or less by chance. I actually decided that I could not visit 100 so I decided on 24 for no basic reason except that it was a possible number to visit. I picked six that had a church connection and I picked 18 that had what I would call a secular base.

In the churches I had the Catholic, Presbyterian, United, Mennonites, Anglican—did I get six there? Anyway, there were six churches, and then 18 other organizations like Oxfam, CanSave, Foster Parents, and so forth that people are aware of.

I had worked myself in South America for six years in northeast Brazil, which is this bump here near Recife and which has been identified by the United Nations as one of the most underdeveloped social-economic areas of the world. I had also had the opportunity to visit prior to that about 100 countries, not all of them in the developing world, but a good percentage of the countries in the developing world, not in any way to have a kind of profound insignt into what was happening but a little kind of touch of experience with developing countries and general development problems.

After having gone to visit the 24 agencies I asked them if they would be good enough to give me projects that had been funded more than five years ago between the levels of $5,000 and $100,000, which they consider small projects, and that covered a broad spectrum of development such as health, agriculture, co-ops, training centres, education, and a whole bunch of things like that.

Finally, I picked 50 projects, again sort of non-scientifically. Actually IDRC said one of the reasons I was picked was that they felt I would do the study non-scientifically, a kind of gut study rather than a scientific study. Then the process I would use, and did use, was not so much to go and sort of check to see if the money was well spent, which is the first Canadian question all the time, but to go and see what the people thought about the projects.

I would go to an area where a project had been cited and all the information I had about it was when it was funded, who funded it, and what the general theme of the project was. The I would start asking questions to everybody around that I could meet on the street.

I had three or four questions that I asked every place, which I felt could be asked any place to anybody from the president of a country down to a guy that you would meet on the street. They were as simple as: did you ever hear of the project? And if the person was familiar with the project—if you kept asking in an area where a project had been funded and you asked a whole bunch of people and nobody every heard of it, you do not have to go around looking for the effect. But if people have heard of the project, then you can start with that.

Then you can ask: what do you think of it now? And you would get a whole cross-section of answers to a question like

[*Traduction*]

En ce sens, j'ai d'abord visité 24 de ces agences au Canada. En vérité, il y en a environ cent qu'on pourrait qualifier d'organismes non gouvernementaux, alors j'en ai choisi 24. Cela s'est fait plus ou moins au hasard. Ayant décidé qu'il me serait impossible d'en visiter 100, j'ai adopté le nombre de 24, sans aucune raison particulière, sauf que, à mon avis, il me serait possible de les visiter. J'en ai choisi six d'une façon reliés à une église et 18 qu'on pourrait qualifier d'organismes séculiers.

Parmi les églises représentées, on retrouve les Églises Catholique, Presbytérienne, Unie, Mennonite, Anglicane . . . est-ce que j'en ai nommé six? Quoi qu'il en soit, six églises étaient représentées, outre 18 différents organismes tels que Oxfam, CanSave, Foster Parents, etc. que tout le monde connaît bien.

Moi-même, j'avais travaillé en Amérique du Sud pendant six ans au nord-est du Brésil, cette petite bosse ici près de Récife et que les Nations Unies ont identifiée comme étant l'une des régions socio-économiques les plus sous-développées du monde. J'avais également eu la possibilité de visiter auparavant environ 100 pays, tous ne faisant pas partie du monde en voie de développement, une bonne proportion en faisait néanmoins partie, non pas dans le but d'avoir des connaissances solides sur ce qui s'y produisait mais pour avoir un peu d'expérience des pays en voie de développement et des problèmes généraux de développement.

Après avoir visité les 24 agences, je leur ai demandé si elles voudraient bien me communiquer les projets lancés il y a plus de 5 ans et dont la valeur variait entre $5,000 et $100,000, ce qui pour elles constitue de petits projets, et ce dans le plus grand nombre possible de domaines du développement, tels que la santé, l'agriculture, les coopératives, les centres de formation, l'éducation, et bien d'autres semblables.

Finalement, j'ai choisi 50 projets, une fois de plus sans aucune méthode scientifique. En fait, les gens du CRDI m'ont avoué que l'une des raisons pour lesquelles j'ai été choisi, c'est qu'à leur avis, j'allais mener cette étude de façon non scientifique, plutôt par intuition que par calcul. Également, selon la méthode que j'avais finalement proposée et que j'ai finalement utilisée, je ne devais pas aller vérifier si l'argent était bien dépensé, ce qui est la première question que posent les Canadiens en tout temps; je devais plutôt aller voir ce que les gens pensaient de ces projets.

Je me suis donc rendu dans les régions dont on m'avait parlé de certains projets, et tout ce que j'en connaissais, c'était la date de lancement, le parrain, le thème général. Puis, j'ai commencé à poser des questions à tout le monde que je pouvais rencontrer dans la rue.

Il s'agissait de trois ou quatre questions que je posais partout et qu'à mon avis on pourrait poser n'importe où et à n'importe qui, que ce soit le président du pays ou l'homme de la rue. Ces questions étaient très simples; par exemple: Avez-vous déjà entendu parler du projet? Si la personne connaissait le projet . . . quand on demande à un très grand nombre de gens ce qu'on pense d'un projet et que personne n'en a jamais entendu parler, il n'est pas nécessaire de chercher les effets. Mais si les gens avaient entendu parler du projet, alors je partais de là.

Ainsi, je demandais: Que pensez-vous de ce projet maintenant? J'ai également obtenu toutes sortes de réponses à une

[*Text*]

that too. I asked: if you were going to do it again, what would you do? I would ask: do you know where the money came from? Do you know who started it?

This is a manuscript over here of a book that I hope to publish sometime—I am just finishing it now—to try to give an impression, that is about all, an impression of doing that kind of thing for a year.

I slept in 145 different places last year. In the course of the year I actually did visit the 50 projects that I set out to see, and almost another 50 that I kind of bumped into along the way. Positively in the thing, just in a very general way, I found the sites of all the projects. Two of them I could not get to.

• 0955

The Chairman: Okay. It is not bad.

Rev. R. Ogle: I think that is—I was going to say, a hell of a good thing—really a good thing, because I think you could take the winter works projects in Canada in 1969, and you could do the same kind of survey and you would not find them.

The Chairman: How is it you are here, to find some of the programs?

Rev. R. Ogle: Here, find where your mail went; one other project you could start is to find where your mail goes.

I did actually find the sites of the projects, and I was able to get to all of them except two. The reason why I could not get to two of them was because of weather conditions in central India, and distance, and the time that was often involved to get to a place. Sometimes, to get to a project, I would spend three days on a motorcycle or on a train or a bus, or hitchhiking. But, I must say, I was pretty good to get to them all.

I think the area that is of basic concern here is agriculture, right?

Mr. Munro: Rural development, whether it is agriculture—the socio . . .

Rev. R. Ogle: Okay.

In the slides I am going to show in a few minutes, I will show some areas of projects that I picked out to visualize it. I would say that the basic concern I can see in rural development is, who owns the land? That is true in Saskatchewan, it is true in Brazil, it is true in India, it is true everywhere I have been: who owns the land, or who has the power of the land? As I think everybody knows, the land resource of the world is running out very quickly. There is no example I can give of something running out as quickly as is land. Before my father died—he died last summer—I used to argue with him that he and his generation had ripped up the last big land section in the world without leaving any—like the Western Plains. They just went out and took it. It had taken five billion years to get it ready, and they ripped it up in about 15 years. That same phenomenon is still happening where there is a bit of land left

[*Translation*]

question de ce genre. Je demandais aussi: Si vous deviez recommencer, que feriez-vous? Je demandais: Savez-vous d'où vient cet argent? Savez-vous qui est le parrain du projet?

Voici le manuscrit d'un livre que j'espère pouvoir publier bientôt . . . je suis en train d'en terminer la rédaction . . . dans le but de tenter de communiquer mes impressions, voilà tout, de dire ce qu'on ressent après avoir fait ce genre de travail pendant un an.

L'an dernier, j'ai dormi dans 145 endroits différents. Au cours de l'année, j'ai vraiment visité les 50 projets que je m'étais fixés comme objectif, et presque 50 de plus sur lesquels je suis tombé plus ou moins par hasard. Ce qu'il y a de bien dans cette affaire, c'est que dans l'ensemble, j'ai trouvé où était situé chacun de ces projets. Dans deux cas, je n'ai pu me rendre.

Le président: Ça va. Ce n'est pas trop mal.

Le père Ogle: A mon avis, c'est . . . J'allais dire que c'était une sacrée bonne chose . . . C'est vraiment une bonne chose, car selon moi, si vous aviez voulu faire le même genre d'étude pour les travaux d'hiver en 1969 au Canada, il vous aurait été impossible de trouver tous les projets.

Le président: Comment se fait-il que vous soyez ici, cherchez-vous des programmes?

Le père Ogle: Dans l'un des projets que vous pourriez lancer, vous pourriez tenter de savoir où se rend votre courrier.

En fait, j'ai trouvé le site de tous les projets et j'ai pu me rendre partout, sauf dans deux cas, ce à cause des conditions climatiques dans le centre de l'Inde et aussi à cause des distances et du temps nécessaire pour se rendre à certains endroits. Quelquefois, pour arriver à destination, j'ai dû passer trois jours à voyager en motocyclette, en train, en autobus, ou en auto-stop. Mais je dois dire que j'ai réussi à me rendre presque partout.

Si je ne m'abuse, vous vous préoccupez particulièrement de l'agriculture, n'est-ce pas?

M. Munro: Du développement rural, que ce soit pour l'agriculture, pour les aspects socio-économiques.

Le père Ogle: D'accord.

Dans les diapositives que je vais projeter dans quelques minutes, je vais vous montrer certaines régions et certains projets que j'ai choisis pour leur représentativité. Selon moi, le principal problème du développement rural, c'est de déterminer à qui appartient la terre. C'est vrai en Saskatchewan, c'est vrai au Brésil, c'est vrai en Inde, c'est vrai partout où j'ai été: à qui appartient la terre ou qui a le pouvoir de la terre? Comme tout le monde le sait, je crois, les ressources foncières du monde disparaissent très rapidement. Je ne peux penser à quelque chose qui disparaisse aussi rapidement que les ressources foncières. Avant la mort de mon père . . . il est mort l'été dernier . . . je discutais souvent avec lui en soutenant que les gens de sa génération avaient envahi les dernières grandes étendues de terre sans rien laisser . . . Comme dans les plaines de l'Ouest. Ils ont tout simplement envahi les terres. Il avait

[*Texte*]

in the world: in Africa and in South America there is just a rape of the land.

In this whole question of studying development, I think it would be very important for people to go and look at the places where people have kept the land. In India, although the agricultural methods would turn off Massey-Harris, the land has been farmed for 4,000 years. I think the world has to look at people who have been able to farm land that long. They are still farming it, in ways not unlike, I am quite sure, the ways they farmed it 4,000 years ago.

Land, I would say, and then water, the use and control of water—if there is any water. In one of the projects I am going to show you, they have some water, it is a bit of a water project. The careful keeping of water and the use of water, I would put down as one of the great necessities of the world. I think, again—and I keep referring back to a Canadian scene, because it is something we can relate to—Canadians have probably destroyed more water more quickly than anybody else I know of. When you think that 75 yeras ago you could drink the water in Lake Ontario—and 75 years in the history of the planet is nothing, just an ultra instant. Yet, and I do not know whether this is true, I was told by an ecologist in Saskatchewan that there is only one river chain left in Canada that is not polluted, and that is the Churchill system. In the process of international development there has to be a constant learning back and forth, and I would say that even though Canada has the largest quantity of water in the world, it has been very, very poorly kept. As I see how other water resources are being used up, or are used up, it is something for people to see from all angles.

Then, of course, another thing, which is not controllable, is climate. I think by poor rural development, particularly in West Africa and Northeast Brazil—the Amazon regions and so forth—climatic changes are taking place which, I think, have to be related somehow or other to the use of the ecology, to the use of the land. They claim that the droughts in Africa have been caused by a wind shift of one degree. I do not know if that is true or not because I am not a meteorologist. But I know climate is a very delicate thing and it is something, as far as I can see, that nobody has control of. And, again, I go back into a very real life situation in Saskatchewan. On April 29 I was in Regina and you could not see five feet ahead. There was a dust storm on, eight months without rain. And the depression that was in people's faces was as real as it was in the thirties because there was nobody who could spring the rain. Then we had some prayers, by the Minister of Agriculture and others, I guess, and it started to rain.

• 1000

An hon. Member: You had better watch that.

[*Traduction*]

fallu 5 milliards d'années pour préparer la terre et ils l'ont envahie en moins de 15 ans. La même chose se produit encore partout où il reste un peu de terre dans le monde: en Afrique et en Amérique du Sud, on viole tout simplement les terres.

Si l'on veut vraiment faire une bonne étude du développement, je crois qu'il serait nécessaire que les gens voient qui est gardien des terres. En Inde, même si les méthodes agricoles décourageraient Massey-Harris, la terre est cultivée depuis 4,000 ans. Selon moi, le monde devrait porter attention à ces gens qui ont réussi à cultiver la terre depuis si longtemps. Je suis bien certain qu'ils la cultivent par des méthodes assez semblables à celles utilisées il y a 4,000 ans.

Donc, selon moi, la terre est très importante, puis il faut tenir compte de l'eau, s'il y en a, de son utilisation et de son contrôle . . . Dans l'un des projets que je vais vous montrer, ils ont de l'eau, et il s'agit d'un projet quelque peu orienté vers l'eau. La préservation et l'utilisation raisonnable de l'eau est, selon moi, l'une des grandes nécessités du monde. D'après moi, et j'en reviens toujours à la situation canadienne puisque nous la connaissons d'expérience, les Canadiens ont probablement détruit plus d'eau plus rapidement que tout autre peuple que je connaisse. Quand on pense qu'il y a 75 ans, il était possible de boire l'eau du lac Ontario . . . Et 75 ans dans l'histoire de la planète, ce n'est rien, ce n'est qu'une mini seconde. Et pourtant, je ne sais pas si c'est vrai, un écologiste de la Saskatchewan m'a dit qu'il ne reste qu'une chaîne fluviale au Canada qui ne soit pas polluée, et c'est le réseau du fleuve Churchill. Le processus de développement international doit entraîner un apprentissage constant et je suis d'avis que, même si le Canada possède la plus grande quantité d'eau sur la terre, cette ressource a été très mal préservée. Quand on voit comment les autres peuples utilisent l'eau, on se rend compte que c'est une situation qu'il faut envisager de tous les angles.

Puis, évidemment, il faut tenir compte d'un autre facteur, qui n'est pas contrôlable, le climat. Quand je parle de mauvais développement rural, particulièrement dans l'ouest de l'Afrique, dans le nord du Brésil, dans les régions de l'Amazone, etc., c'est qu'il se produit des changements climatiques qu'on doit relier d'une façon ou d'une autre à l'utilisation des terres. On soutient que les sécheresses en Afrique ont été causées par un changement d'un degré dans l'orientation des vents. Je ne sais pas si c'est exact, car je ne suis pas météorologiste. Mais je sais que le climat est une chose très délicate, que, en autant que je sache, personne ne peut contrôler encore. J'en reviens une fois de plus à une situation très réelle en Saskatchewan. Le 29 avril, j'étais à Regina, et il était impossible de voir à cinq pieds devant soi. Il y avait une tempête de poussière car il n'avait pas plu depuis 8 mois. Et l'on pouvait lire sur les visages des gens la même expression de désespoir que lors de la dépression des années trente, car personne ne pouvait faire pleuvoir. Puis, des prières ont été dites, par le ministre de l'Agriculture, et par d'autres, je crois, et il s'est mis à pleuvoir.

Une voix: Vous feriez mieux de vous surveiller.

[*Text*]

Rev. R. Ogle: And on May 31 there was a completely different world out there. But it was just providence, or whatever we want to call it.

The one major experience that I have had in the last four or five years that I travelled is with drought, drought in Africa, drought in South America, drought in Asia—lack of water. So in a very general way I would say that anything that has to do with climate, or the use of water, is an extremely important part of over-all development.

In my experience in the small projects, of course, all the things that I have talked about are lands and water, climate and so forth. Small projects do not seem to have much of an effect. Yet I cannot get over a principle—and I call it development principle—that I was given at IDRC before I left for India. I was told that India had 604 million people. That is actually about 621 million right now, I think. That is a big problem, 604 million people. But I was said there are 604 million solutions, and that is a lot of small solutions. I think that is real good development philosophy. Everybody in the development process is really part of the solution, really part of the solution, instead a part of the problem. So, in the areas that I have sort of talked about in general, that really brings about a basic mind shift in people, that they are really an essential part of the solution of development. Of course, it is the value thing, the value of an individual person or of people that is really important.

I am going to show some slides. I have some other notes but in the slides I will be able to continue a little bit about what I have been talking about.

Would everybody look over there, please.

—Film presentation

• 1005

All right. In the slides that I am going to show, there are actually slides from three continents. The area that I know best in a sort of development program is northeast Brazil, which is here, and the slide I have taken here is of an area exactly where I worked, the Valley of Mundau in which the sugar cane industry of Brazil has taken an area that was formerly jungle and just literally raped it of its trees. Already great, great problems are starting to develop because of that basic change in ecology.

This village, for instance, which is down at the bottom, was a village that I helped to rebuild about seven or eight years ago because of a flood that came down that valley from the erosion from storms. The trees used to absorb the water, but they can no longer do that, so when the rains come now practically every year there is great flooding of those valleys where the sugar is grown. That particular village had been destroyed the previous summer.

Another thing about the whole use of land and the whole use of food production, let us say, is that so much of the land in

[*Translation*]

Le père Ogle: Et le 31 mai, le monde était complètement différent là-bas. Cela a été un coup de la Providence, ou appelez cela comme vous voudrez.

Ce qui m'a le plus marqué lors de mes voyages au cours des 4 ou 5 dernières années, c'est la sécheresse, la sécheresse en Afrique, la sécheresse en Amérique du Sud, la sécheresse en Asie, le manque d'eau. Alors, dans l'ensemble, je suis d'avis que tout ce qui touche au climat ou à l'utilisation de l'eau constitue une part très importante des politiques globales de développement.

Selon mon expérience des petits projets, ces derniers, évidemment, ne semblent pas avoir beaucoup d'effet sur toutes ces choses dont je viens de parler, c'est-à-dire le climat, etc. Toutefois, je ne peux oublier un principe . . . Je considère que c'est un principe de développement . . . qui m'a été enseigné au CRDI avant que je parte pour l'Inde. On m'a dit que l'Inde avait 604 millions d'habitants. En fait, je crois que sa population est actuellement de 621 millions. Une si grande population, cela représente un problème de taille. Mais on m'a dit qu'il y a 604 millions de solutions, ce qui constitue un très grand nombre de petites solutions. A mon avis, c'est là une excellente philosophie du développement. Tous les participants au processus de développement représentent effectivement une partie de la solution, plutôt qu'une partie du problème. Alors, dans les domaines que j'ai abordés de façon générale, ce principe entraîne un changement d'attitude chez les gens, les portant à croire qu'ils constituent vraiment une partie essentielle de la solution au problème du développement. Bien sûr, ce qui est vraiment important, c'est la valeur, la valeur des particuliers ou des gens.

Je vais maintenant projeter des diapositives. J'ai encore quelques notes, mais je pourrai poursuivre mon exposé tout en projetant les diapositives.

Tout le monde veut-il regarder par ici, s'il vous plaît?

[*Présentation du film*]

D'accord. Dans les diapositives que je vais vous montrer, il y a en fait des images de trois continents. La région que je connais le mieux pour ce qui est des programmes de développement, c'est le nord-est du Brésil, ici, et cette diapositive a été prise exactement où j'ai travaillé, dans la vallée de Mundau, où l'industrie de la canne du Brésil s'est emparée d'une région qui autrefois était une jungle et a tout simplement abattu tous les arbres. Déjà, des problèmes considérables se posent à la suite de ce changement important dans le système écologique.

Par exemple, il y a sept ou huit ans, j'ai participé à la reconstruction de ce village situé au fond de la vallée, car il avait été détruit par les inondations résultant de l'érosion entraînée par les orages. Auparavant, les arbres absorbaient l'eau, mais maintenant, il n'y a plus d'arbres, alors presque chaque année, à l'époque des pluies, de grandes inondations envahissent ces vallées où pousse la canne à sucre. Ce village en particulier avait été détruit l'été précédent.

A propos de l'utilisation des terres et de la production alimentaire, on peut également dire que, actuellement, une très

[*Texte*]

the world is being used to produce a commodity such as this, which is sugar. The situation universally that I have seen, such as in the production of sugar, has brought about some of the poorest human conditions it is possible to imagine. That happens to be a sugar mill right where I was stationed in South America and it was taken just a few months ago. I just put a Massey-Harris tractor in there because the sugar industry is using some basically Canadian equipment, but the people who formerly lived in little houses like this, which were not too good, but had little bits of ground that they could use themselves—as you can see, there is a little garden on the hillside and so forth—have all been taken off the land almost universally, except to work in the cane fields.

This sight right here is a very common one in northeast Brazil where these children are working. There are actually 10 kids in that family, I knew the family. There were 10 kids that would be, say, from 14 or 15 years of age down to about a 6 year-old little girl who were cutting cane, and from what I have ever seen of work, the cutting and the packing of cane is the most difficult job that I know of.

The house in the background in which they live is a typical house. To combat the level of humanity, the people have to find a way, I think, to sort of continue living and have some purpose to their lives. That truck—you see them all the time in northeast Brazil—is full of people going on a kind of pilgrimage to a place called the Shrine of Padre Cicero, a hero they had who died in the thirties and had been at that time protesting against the government.

The road which is there now was not there when I was in Brazil. Road have been pushed all through the country in Brazil, under the guise of progress, but I still kind of think basically to move troops.

This is another valley that was in the area in which I was stationed, which was cut off from the sugar growing district because of this mountain range. This was a banana-growing valley—and I could tell lots of stories about basic agricultural development in that valley because I worked with people there in an agricultural program to grow bananas. I happen to be on that slide myself. This was taken last year with a group of farmers that I had worked with.

• 1010

We learned in cultural indoctrination class that the most difficult things to change in people's lives are the customs that are associated with the time they were born, the customs that are associated with the time when they die, the customs that are associated with when they make their marriage contracts, and the way that they farm. And I am quite sure that if any of you have worked in agricultural programs directly, you know that trying to change the way of farming or the way of agriculture is the most difficult.

[*Traduction*]

grande proportion des terres est utilisée pour la production d'un produit de base comme celui-ci, c'est-à-dire le sucre. Dans l'ensemble, la production de culture de base telle que la canne à sucre a entraîné les conditions de vie les plus pauvres qu'on puisse imaginer. Voici un moulin à sucre situé où je travaillais en Amérique du Sud, la photo ayant été prise il y a quelques mois seulement. J'ai photographié un tracteur Massey-Harris, car l'industrie sucrière utilise de nombreuses pièces d'équipement canadien; mais les gens qui vivaient autrefois dans des petites maisons comme celles-là, qui n'étaient pas très confortables mais auxquelles étaient attachée une petite parcelle de terre à la disposition des ouvriers . . . comme vous pouvez le voir, il y a un petit jardin dans la montagne . . . mais les ouvriers ont perdu ces parcelles de terre presque partout et ils ne peuvent que travailler dans les champs de canne à sucre.

Voici maintenant une scène très commune dans le nord-est du Brésil, où ces enfants travaillent. En fait, il s'agit ici d'une famille de dix enfants que je connaissais bien. Ces dix enfants âgés, disons, de 14 à 15 ans jusqu'à une toute petite fille de 6 ans environ, travaillaient tous à couper la canne à sucre et, d'après ce que j'ai pu en voir, ce travail qui consiste à couper et à mettre en botte la canne à sucre est un des travaux les plus durs que je connaisse.

La maison qui se trouve à l'arrière-plan et qui abrite cette famille est une construction typique. Pour s'accommoder à leur niveau de vie, ces gens doivent trouver un moyen de garder l'espoir et de se donner une raison de vivre. Ce camion . . . on les voit partout dans le nord-est du Brésil . . . est plein d'ouvriers en route vers un genre de pèlerinage dans un endroit qu'on appelle la chapelle de Padre Cicero, celui-ci un de leurs héros mort dans les années trente et qui à l'époque avait protesté contre le gouvernement.

Cette route qui est maintenant construite n'existait pas quand j'étais au Brésil. Des routes ont été construites partout au Brésil et on les présente comme étant un signe de progrès; quant à moi, je pense toujours qu'elles servent essentiellement à la circulation des troupes armées.

Voici une autre vallée de la région où j'étais en mission mais qui a été isolée de la zone où l'on cultive la canne à sucre à cause de cette chaîne de montagnes. C'est une vallée où l'on fait la culture de la banane et j'en aurais long à vous raconter sur l'exploitation agricole fondamentale dans cette vallée parce que j'y ai travaillé avec les gens à mettre sur pied un projet d'amélioration de cette culture. Pur hasard, me voilà sur cette diapositive. Elle a été prise l'an dernier et il s'agit d'un groupe de fermiers avec qui j'avais travaillé.

Dans nos cours sur la culture, nous avons appris que les choses les plus difficiles qu'on puisse essayer de changer dans la vie des gens sont les coutumes qui entourent la naissance, les coutumes qui entourent la mort, les coutumes qui entourent le contrat de mariage et les coutumes qui entourent les méthodes agricoles. Et si quelqu'un d'entre vous a déjà eu l'occasion de participer à un programme ou un projet agricole, je suis sûr que vous savez fort bien que le plus difficile est encore d'amener les gens à changer de méthode agricole.

[*Text*]

That valley there was an instance of that. I worked about two years with a young ag. rep. person, simply to get the people to try to put in new banana shoots each year rather than let the old ones grow up. And it is an interesting phenomenon in a whole process of development.

I have not got time to explain it today, but this old man right here was a kind of leader in the valley. That man—and I can say this in all truth and honesty—has taught me more about life and about the universe, and whatever, than any other person on the face of the earth. And yet, to see him for the first time, you would think he would know nothing. He never had gone to school so he still had the basic wisdom of a human being.

I just put that in there; it is a typical banana-growing family, with one other priest who worked with me. It is an example of how a small change in an agricultural process, a very small change, can have big results, simply of putting in a new banana shoot each year and putting the bananas in rows so that the rain coming down the side of the mountain did not erode the valley. It took quite a while to get that idea started but it resulted in an almost unimaginable increase in banana production. Of course, a crop increase without roads is another problem; you cannot get the bananas out.

Here is another project that seemed to be a good project. People in Northeast Brazil eat what they call the *manioca*, a *farinha*. It is a kind of flour that is not very tasty to a Westerner but it is made out of the root of the *manioca* tree and it is ground into a powder and dried, and they eat it with everything.

Now I have heard that it has very little nutrition but it fills up your stomach, and when it gets moist it gives you the feeling of being full. Now, this is a *farinha* mill, a little flour mill, a hand mill, and very common in the area.

So this is a project that I sort of helped plan with a bishop there. I am using projects that I was involved in because, when they are duds, I can say that I was part of its being a dud. This was a little mill that they called after me—which really made me feel like a dope—but a little mill that was made under a project capitalized at less than $5,000, a sort of modernization of a *farinha* mill.

It brought in a little bit of labour because the women continued to peel the *manioca* root. They made some ovens and all the machinery in the mill themselves. It was actually designed by a Baptist minister, I felt it was a perfect step up to a low level of technology.

Everyting he put in there was as manual as you could get. There were electric motors, of course, but the planning of it was the right step up. Somebody could learn how to run the mill in about half an hour from what he knew before. It was a

[*Translation*]

On en a eu un exemple dans cette vallée. J'ai travaillé pendant environ deux ans avec un jeune représentant agricole tout simplement pour essayer d'amener les gens à planter de nouvelles pousses de bananes chaque année au lieu d'attendre que les vieilles ne sortent. Et c'est un phénomène intéressant à observer dans un cycle de développement.

Je n'ai pas le temps de tout vous expliquer aujourd'hui, mais ce vieux monsieur, là, était en quelque sorte le chef de la vallée. Cet homme, et je vous le dis en toute franchise, m'en a appris beaucoup plus sur la vie et l'univers que n'importe qui d'autre au monde. Cependant, quand on le voit pour la première fois, on a l'impression qu'il ne peut rien nous apporter. Il n'est jamais allé à l'école, ce qui veut dire qu'il n'a rien perdu de la sagesse fondamentale de l'homme.

J'ai rajouté cette diapositive sans raison précise; il s'agit d'une famille typique qui s'occupe de la culture des bananes et on y voit aussi le prêtre qui a travaillé avec moi. Voilà un exemple de la façon dont un petit changement apporté aux méthodes agricoles, un très petit changement, peut avoir de gros résultats, car il s'agissait tout simplement de planter les pousses nouvelles chaque année et de planter les bananiers en rangées pour faire échec à l'érosion de la vallée par la pluie qui dévale les montagnes. Cela nous a pris du temps à convaincre les gens, mais nous y sommes parvenus et il y a eu une augmentation incroyable de production. Évidemment, à quoi sert d'augmenter la production s'il n'y a pas de route: on ne peut pas transporter la récolte ailleurs.

Voici un projet qui semblait bon au départ. Les gens du nord-est du Brésil se nourrissent de *manioca* une *farinha*. C'est une sorte de farine qui n'excite pas les papilles gustatives d'un occidental mais c'est fait à partir de la racine du manioc, qu'on réduit en poudre et qu'on laisse sécher, et on en trouve dans tous les mets.

On m'a dit que cela n'a pas une grande valeur nutritive, mais cela vous remplit l'estomac, et quand la farine est humectée, cela vous donne l'impression d'avoir un ventre bien plein. Voici, c'est le moulin à *farinha*, un moulin pour faire de la farine, un moulin à main, et on en trouve partout dans la région.

Donc, c'est un projet que j'ai aidé à monter avec l'évêque, là-bas. Les exemples que je vous donne sont des projets que j'ai aidé à mettre sur pied parce que lorsqu'il y a un échec, je peux m'accuser sans accuser les autres. Alors, voilà le moulin qu'ils ont nommé en mon honneur, ce qui me gêne énormément, mais le moulin a été construit grâce à un projet qui ne demandait pas plus de $5,000 de capital, c'est une sorte de moulin à *farinha*, version moderne.

On a besoin de main-d'œuvre pour le faire fonctionner parce que les femmes doivent toujours éplucher la racine de manioc. Les gens ont construit la plupart des fours et toute la machinerie par eux-mêmes. Le moulin a été conçu par un ministre baptiste et j'ai cru qu'il s'agissait là d'un premier pas qui nous menait à un niveau technique pas trop avancé.

A peu près tout se fait à la main. Évidemment, il y a des moteurs électriques, mais tout le reste est très simple. N'importe lequel des paysans de là-bas, avec ses connaissances antérieures, pouvait apprendre à faire fonctionner ce moulin en

[*Texte*]

very well-designed plant, very cheaply built, to process a local product and it looked as though it was going to work.

What happened? Well, when the big landowners found out that people were starting to make money on *manioca* and *farinha*, they would not let them grow the *manioca* anymore because none of them owned the land. So they stopped the growth of *manioca*, and the plant now, after three years, is closed.

This is a Canadian sister who is working in a rural development project in Northeast Brazil, too. She went to Brazil about 35 years ago. This is another great principle in development, «stick-to-itness» somebody who stays there. She stayed there 35 years. She had worked in schools for almost 30 years, and she moved to the Northeast and began a kind of little rural development program of raising chickens and showing how to grow gardens.

• 1015

I visited her place this year. When I visited her they had decided to close this little chicken farm because they could not afford the feed any more, and they are the people who sold the feed. The day before the feed had gone up 60 per cent. That is another very important thing that I think has to be brought in to the whole field of international development: who is controlling the input of materials used in agricultural programs?

Hydraulics. I spoke about drought before. When I was in Brazil this year they had a drought such as they had never had in living memory in this particular area in Bahia, which meant that they were moving big herds of cattle across the country—it was kind of like the Old West, almost—breaking down fences, trying to find places for the cattle to find water. Again, I go back to the water thing, the absolute necessity of water control and use of water.

Jump across the Atlantic now to Ghana, where this particular project is funded, in the very, very northeast corner of Ghana right up on the frontier of Upper Volta, a tribal society yet. This Sister, a French-Canadian from Lévis, who also has been there for 35 to 40 years and first went in to a very standard, traditional, missionary type of work, schools and so on, has at her age now, the mid-fifties, transfered into a development project where she is working with a couple of CUSO people.

There is another project, very low level but I think the right level of technology, a project of training bullocks, training bullocks to pull those carts. This seems like a funny kind of thing because the British had used the carts when they were there but the people had forgotten how to train the bullocks. That is what the project seemed to be. She was able, with this CUSO volunteer who had graduated from Guelph and went there and had to learn how, to train bullocks. He is running this program now and I think doing a fairly good job.

[*Traduction*]

moins d'une demi-heure. C'était une usine très bien conçue, pas cher à construire, on s'en servait pour transformer un produit local et tout laissait croire au succès de l'entreprise.

Qu'est-il arrivé? Quand les gros propriétaires ont appris que les gens du peuple commençaient à se faire de l'argent grâce à la *manioca* et à la *farinha*, ils leur ont interdit la culture de la *manioca* et les paysans ont dû se plier à ces directives parce que la terre ne leur appartient pas. Ils ont donc arrêté de cultiver la *manioca* et maintenant, trois ans plus tard, le moulin ne tourne plus.

Voici maintenant une sœur canadienne qui travaille aussi à un projet de développement rural dans le nord-est du Brésil. Elle s'est rendue au Brésil il y a 35 ans. Voilà un autre grand principe de développement, la «persévérance», on doit rester sur place. Elle y est restée 35 ans. Elle a travaillé dans les écoles pendant près de 30 ans, puis est partie pour le nord-est et a mis sur pied un genre de petit programme de développement rural en enseignant l'élevage des poulets et le jardinage.

Je lui ai rendu visite cette année. Quand j'étais là, ces gens ont dû se résigner à fermer le poulailler parce qu'ils n'avaient plus les moyens d'acheter la moulée, et c'est eux qui la vendaient. La veille, le prix de la moulée avait augmenté de 60 p. 100. Voilà une autre question très importante dans le domaine du développement international: qui a la mainmise sur tous les éléments nécessaires à la réalisation d'un programme agricole?

L'eau. J'ai déjà parlé de la sécheresse. Quand j'étais au Brésil, cette année, il y avait là une sécheresse qu'on n'avait jamais vue de mémoire d'homme, auparavant, dans la région précise de Bahia, ce qui veut dire qu'on déplaçait d'énormes troupeaux de bétail, un peu comme dans le Far West d'antan, faisant fi des clôtures et de tout le reste, à la recherche d'eau pour les bêtes. Encore une fois, j'en reviens à l'eau, à l'absolue nécessité qu'il y a d'aménager les ressources en eau et de s'en servir à bon escient.

Nous traversons l'Atlantique, nous nous rendons au Ghana où se trouve le projet précis dont je vais vous parler, à l'extrémité nord-est du Ghana, juste à la frontière de la Haute-Volta, où existe encore une société tribale. Cette sœur, une Canadienne française de Lévis, qui se trouve là depuis trente-cinq ou quarante ans et qui y est allée dans l'esprit traditionnel des missionnaires, c'est-à-dire pour travailler dans les écoles et tout le reste , a un peu plus de 50 ans et s'est lancée dans un projet de développement auquel elle collabore avec quelques gens de SUCO.

Voilà un autre projet, où l'apport technologique est très faible, mais juste au bon niveau, et il s'agit d'entraîner les bœufs à tirer ces chariots. Cela semble un peu drôle parce que les Britanniques se servaient déjà de ces chariots lorsqu'ils étaient là-bas, mais les gens ne savent plus comment entraîner les bœufs. Enfin, ce me semblait être là le but du projet. Donc, avec l'aide de ce coopérant de SUCO, diplômé de Guelph, et qui a dû apprendre à entraîner les bœufs, elle a pu apprendre aux gens comment les entraîner à leur tour. Il dirige ce

[*Text*]

Another good thing about international aid programs. An African I knew who came to Saskatchewan to study at the Western co-op college there—he had been in Antigonish and then in Western Canada, studying at the co-op college—said that the only two things he learned in Saskatchewan that helped his country were something he had seen at the Western Development Museum, a walking plough with a steel blade, and the fact that you could stack hay by hand, could put hay into piles that would keep. He said that those two ideas back in his country would really help his people. Yet I am quite sure that many people who go with aid programs, the Ph.D. types—There is nothing wrong with Ph.D.s as long as they know how to use a walking plough and to stack hay with a fork.

In that village I was surprised to find that many of the forms that the people had found there over the centuries for storing grain are ideas that are starting to be used in the west, how to keep rats out of the bottom of grain feed, how to keep grain dry and so on. For instance, that granary there is made out of mud and has a thatched hut but the principle of keeping that grain dry is stuff that they are starting to use in Saskatchewan now. It will come.

We are back in India now. This is India, and again, the use of land. The big difference in India that I found was that their traditional land holding, in general—let us not start all over, but in general—is that the land is still owned by a lot of people at base levels. Drought all across south India last year. There was just a horrible drought for two years in the districts of south India. Where there is water, though, in India, the thing about where there is water is that you can see it right away. There is a well over there and that well, which, again, is irrigated without a doubt by hand, keeps that field going.

One of the things that really shocked me as a Saskatchewan person was that India had grown seven times as much wheat as Canada since 1975. And it is done this way.

That is a typical Indian rural scene when the drought season is on. The kind of hope that the Indians have is that the trees stay green. This is all a kind of folklore, and I do not know anything about agricultural meteorology, but when the trees stay green they believe there is still water some place in the ground, which I think is not a bad principle to go on.

So they have set up what I would call, and if I were there I would think to be very logical, a program to dig wells. Now in south India, in Tamilnadu, in the states there, because the drought had been so intense—this is a little project that had been funded from CCODP—wells had been dug like that on a food-for-work project. It is what we would have called in the thirties relief work—people go and they work and they dig, and they make the rocks and cut rock stuff, for food. I do not

[*Translation*]

programme maintenant et je crois qu'il fait un assez bon travail.

Un autre bon point en faveur des programmes d'aide internationaux. Un Africain que j'ai connu et qui est venu en Saskatchewan pour étudier au collège co-op Western là-bas, il avait été au collège co-op d'Antigonish et puis à celui de l'Ouest, a dit que les deux seules choses qu'il avait apprises en Saskatchewan et qui pouvaient aider son pays étaient d'une part, quelque chose qu'il avait vu en faisant le tour du Western Development Museum, une charrue à soc d'acier et, d'autre part, il a appris qu'on pouvait faire des meules de foin à la main et qu'il suffisait de monter le foin en meules pour le garder. Il a dit que c'était là deux choses qui aideraient énormément les gens de son pays. Cependant, je suis convaincu que bien des gens qui participent aux programmes d'aide, les bonhommes avec les doctorats, . . . vous savez, les docteurs en agriculture sont très utiles s'ils savent se servir d'une charrue et monter une meule de foin à la fourche.

Dans ce village, j'ai été étonné d'apprendre que bien des méthodes traditionnelles d'entreposage des grains, méthodes dont on se sert depuis des siècles là-bas, commencent à servir dans l'Ouest de notre pays, par exemple, pour interdire l'accès des silos aux rats, pour garder le grain au sec, et j'en passe. Par exemple, cet entrepôt de grains que vous voyez là est fait de boue et son toit est en chaume, mais on se sert maintenant des mêmes principes, en Saskatchewan, pour garder le grain au sec. Le jour viendra où . . .

Retournons en Inde. Il s'agit encore une fois de l'Inde et de l'utilisation des sols. La grande différence que j'ai trouvée en Inde, c'est qu'en général, il y a des exceptions, mais en général la terre appartient à beaucoup de petits propriétaires. Tout le sud de l'Inde a souffert de la sécheresse l'an dernier. Il y a eu une sécheresse terrible pendant deux ans dans les districts du sud de l'Inde. Cependant, lorsqu'il y a de l'eau en Inde, on le voit très facilement, voyez cette frange de verdure tout au fond des champs sur la diapositive. Il y a un puits là-bas et même si l'irrigation se fait à la main, c'est probablement grâce à lui que ces champs sont verts.

Puisque je viens de la Saskatchewan, ce qui m'a nettement donné un coup, c'était d'apprendre que l'Inde a produit sept fois plus de blé que le Canada depuis 1975. Et voilà comment cela se fait.

Voici une scène typique de la campagne indienne lorsqu'il y a une sécheresse. Ce qui entretient l'espoir, chez les gens, c'est que les arbres restent verts. C'est du folklore, je ne connais rien à la météorologie agricole, mais ils croient que si les arbres restent verts il y a toujours de l'eau dans le sous-sol, et je pense que le principe n'est peut-être pas si mauvais que cela.

Ils ont donc mis sur pied un programme très logique, celui de creuser des puits. Maintenant dans le sud de l'Inde, dans les provinces de Tamilnadu, parce que la sécheresse a été si prolongée là-bas, voici un petit projet réalisé grâce aux fonds de la OCCDP, on avait creusé des puits comme celui-là en payant les gens en nature. C'est un peu comme le secours direct dans les années 1930: les gens travaillent, creusent, taillent la pierre et la placent en échange de nourriture. Je

[*Texte*]

like the idea because this is a sort of new kind of slavery. But anyway that is what happened.

• 1020

There have been seven wells dug in this project and only one of them had a little bit of water left in it but it was functioning and they were farming peanuts. The man who was on that project—he was a priest, an Indian priest—gave me what I consider one of the great principles of development: patience. Six out of the seven wells were dry—no water at all. I was quite depressed. It was about 125°F that day, the wells had been dug, they had electric pumps and technically speaking it was a good project, but there was no water. He said to me, "there is no water now, but the rains will come back sometime and when they come back the wells are dug."

Now what is happening is people are moving off of rural land in most of the world and into cities like Calcutta. This is a street that is about a block from where the bishop of Calcutta lives, and it is not an untypical street. It leaves you wondering about land, the use of land and where people are going to live and so on.

When I was in India there was an eclipse of the sun and in the Indian mythology, when the sun is eclipsed, they believe that the celestial serpent is eating the sun god. This is the worst of all the Indian future prophesies. This symbol is the worst. I was quite excited that day, but the Indians, of course, were absolutely terrified—the Hindus. They were doing penance and going to the rivers and everything else to be purified to try to drive away this evil that was going to attack the future. So against that scenario of the dawning of an evil future, I saw this sign in Calcutta which is the most positive sign I have ever seen.

Thank you. That is the presentation.

The Chairman: The first questioner is Mr. Herb Breau, the member from Gloucester in New Brunswick.

Mr. Breau: First, Father Ogle, I wish to thank you for your presentation. It is a very thoughtful, and even provoking at times, contribution.

Rev. R. Ogle: Thank you.

Mr. Breau: There is one problem that we all face as parliamentarians and the problem is to convince our constituents that it is good for the country and good for the world to spend some of their resources to try to build a better world.

Rev. R. Ogle: Right.

Mr. Breau: We all believe that, those of us who are here, but people tell us that they are not assured that there is in the countries we help the kind of political system with which we can communicate to provide a commitment to the eradication of poverty and to the emancipation of their citizens.

Now, one thing that struck me was when you mentioned farinha . . .

Rev. R. Ogle: Farinha, that is right.

[*Traduction*]

n'aime pas tellement ce principe, car ce me semble être un nouveau genre d'esclavage. De toute façon, c'est ce qui s'est fait.

On a creusé sept puits, mais il n'y en a plus qu'un où l'on trouve de l'eau, mais il fonctionnait et les gens cultivaient les arachides. Le directeur de ce projet, un prêtre indien, m'a fait connaître un des grands principes du développement: la patience. Six des sept puits étaient à sec: pas d'eau du tout. J'étais plutôt déprimé. Il faisait environ 125°F ce jour-là, on avait creusé les puits, il y avait des pompes électriques; techniquement, c'était un bon projet, mais il n'y avait pas d'eau. Il m'a dit: «il n'y a pas d'eau aujourd'hui, mais il pleuvra un bon jour et alors les puits seront prêts.»

Partout au monde, les gens quittent la terre et vont vivre dans les grandes villes comme Calcutta. Voilà une rue à un pâté de maisons environ de la résidence de l'évêque de Calcutta et c'est ce qu'on pourrait appeler une rue typique. A cette vue, on se pose des questions sur la terre, l'utilisation des sols, on se demande où vont vivre les gens et tout le reste.

Quand j'étais en Inde il y a eu une éclipse du soleil et, d'après la mythologie indienne, lorsqu'il y a une éclipse, on croit que le serpent céleste dévore le dieu du soleil. C'est le pire signe prophétique qu'on puisse voir en Inde. C'est le symbole du pire. J'étais très excité ce jour-là, mais les Indiens, évidemment, étaient terrifiés . . . les hindous. Ils faisaient pénitence, se rendaient aux rivières et faisaient tout pour se purifier pour essayer d'éloigner cet esprit du mal qui allait dévorer l'avenir. Donc, voilà la toile de fond, le présage des jours mauvais, et, cependant, je voyais là cette affiche à Calcutta, l'affiche la plus optimiste que j'aie jamais vue.

Merci. voilà ce que j'avais à vous montrer.

Le président: La parole est d'abord à M. Herb Breau, député de Gloucester au Nouveau-Brunswick.

M. Breau: Tout d'abord, père Ogle, j'aimerais vous remercier de votre présentation. Cela porte à la réflexion et la provoque, même.

Le père Ogle: Merci.

M. Breau: Le problème qu'ont tous les députés est celui de convaincre leurs commettants qu'il est bon pour notre pays et le monde entier de consacrer une partie de nos ressources pour bâtir un monde meilleur.

Le père Ogle: C'est vrai.

M. Breau: Nous y croyons tous, nous qui sommes ici présents, mais les gens nous disent qu'ils ne sont pas sûrs qu'il y a, dans les pays que nous aidons, le genre de système politique qui nous permette de communiquer avec les autorités de façon à ce qu'elles s'engagent à essayer de faire disparaître la pauvreté et à assurer l'émancipation des citoyens.

Ce qui m'a frappé, c'est quand vous avez parlé de la *farinha* . . .

Le père Ogle: La *farinha*, c'est bien cela.

[*Text*]

Mr. Breau: Farinha mill. Is the land owner, a private land owner?

Rev. R. Ogle: The land is owned is in old family landholdings, and the people are on it as serfs. The serfs could use part of the land in return for working on the big piece of land.

Mr. Breau: So in one way or another their political system provides for that.

Rev. R. Ogle: Right.

Mr. Breau: I take it that the government is aware that this kind of thing is happening.

• 1025

Rev. Ogle: Oh yes.

Mr. Breau: Well considering that, would you suggest, or is it part of your message—you did not say this clearly—but do you suggest that it may be better to try to get to—because you referred half-jokingly but somewhat seriously, a couple of times, to the older man with whom you had difficulty communicating at first, but that once you could, you found how wise he was . . .

Rev. Ogle: Right.

Mr. Breau: . . . and I do not recall exactly your phrase there, but it was . . .

Rev. Ogle: Well, it was just that he was the man who, I would say, taught me more than anybody else I have ever met.

Mr. Breau: Yes. But you said that he did not go to school and therefore he still had the wisdom of a human being.

Rev. Ogle: Right.

Mr. Breau: Are you suggesting that the means of transferring resources to these societies, to these people, would be better if there were not the constraints of government recognition? And I suppose you appreciate that as soon as you follow the channels of politics, government to government, you have to respect—well, not necessarily respect, but you have to *prendre cela comme un fait.* In other words, you have to accept the fact that there is a government there and a political system. Are you suggesting that, generally speaking, resources would be more efficiently used in terms of helping the people if all of them were channelled through nongovernment organizations, whether these organizations were international or national in nature?

Rev. Ogle: No, I would not want to make a clear statement that there is one best way, or that all the ways have even been looked at.

The nongovernment organizations, as you are aware, have a very small role right now in the transfer of funds. It is a direct role, though; almost always it is a direct role. A project goes in and the thing goes right there.

What I was trying to show on the thing here—and I can appreciate the problem of having a constituency in which you have to prove a point—was that the things which are basically

[*Translation*]

M. Breau: Le moulin de *farinha*, est-ce que le propriétaire foncier est un particulier?

Le père Ogle: Le terrain appartient de longue date à la même famille et les paysans n'y sont que des serfs. Les serfs avaient le droit de cultiver un lopin de terre à condition de travailler sur les grandes terres du propriétaire.

M. Breau: Donc, d'une façon ou d'une autre, leur système politique permet ce genre de chose.

Le père Ogle: Exactement.

M. Breau: Le gouvernement sait-il que ce genre de chose se produit?

Le père Ogle: Certainement.

M. Breau: Dans ces circonstances, recommandez-vous, enfin, vous ne l'avez pas dit clairement, mais recommandez-vous, parce que, mi-figue mi-raisin, à quelques reprises, vous avez parlé du vieil homme avec qui vous aviez quelques problèmes de communication au début, mais par la suite, vous avez appris combien il était sage . . .

Le père Ogle: Oui.

M. Breau: . . . et je ne me souviens pas exactement comment vous avez tourné la phrase mais . . .

Le père Ogle: J'ai tout simplement dit que de tous les hommes que j'ai rencontrés, c'est lui qui m'en a appris le plus.

M. Breau: Oui. Mais vous avez aussi précisé qu'il n'était jamais allé à l'école et qu'il n'avait donc pas perdu cette sagesse inhérente à la nature humaine.

Le père Ogle: Oui.

M. Breau: Voulez-vous dire que le transfert de ressources à ces sociétés, à ces gens, se ferait mieux si ce n'était des contraintes des gouvernements? Après tout, vous devez savoir que dès qu'il est question de politique, de relations entre gouvernements, on doit respecter . . . enfin, pas nécessairement respecter, mais on doit prendre cela comme un fait. En d'autres termes, on doit accepter le fait qu'il existe et un gouvernement et un système politique. Croyez-vous qu'en général les ressources pourraient être réparties de façon plus efficace pour aider ces gens si elles étaient réparties par l'intermédiaire d'organismes non gouvernementaux, que ces organismes soient internationaux ou nationaux?

Le père Ogle: Non, je ne prétends pas qu'il y ait de solution parfaite ou, même, qu'on ait étudié toutes les solutions.

Les organismes non gouvernementaux, comme vous le savez, jouent un rôle mineur lorsqu'il est question de répartir les fonds. Cependant, c'est un rôle direct, presque toujours direct. On met un projet sur pied et c'est là que vont directement les ressources.

Ce que j'essayais de montrer ici, et je comprends fort bien les problèmes que vous pouvez avoir dans votre circonscription lorsque vous essayez d'en parler, c'est que la vie de ces gens-là

[*Texte*]

controlling the lives of those people are forces completely outside of themselves, and in lots of cases, outside governments, too—like sugar. I think that if a constituency in Canada was aware of what happens to people for the things that they are eating in their constituency, they would at least be able to take another look at the role of aid and ask maybe more serious questions even than have been asked today, but with a kind of deeper understanding.

The whole commodity market, for instance—the whole thing of sugar, cocoa, tea, coffee, and so on and so forth; with coffee being a really good example, lately. Letters I am getting from Brazil right now, on the coffee thing which is influencing North Americans, and people are making billions—not millions, but billions—say that the life of a coffee grower has not changed because of the rise of coffee prices in North America; in fact, it is worse.

In Brazil, coffee is taken not as a drink but as a food. Two of the meals are called *cafcafféait*, the morning meal and the evening meal, because often they do not have anything except coffee. But most places in Brazil have no coffee for sale now, and the poor, of course, could never afford it. The basic food has been taken out of them because of exploitation of a market by a market system.

My basic concern—and your question was not divided but at different angles—is still that people in North America understand what is happening to an international system—the basics—and that the people who are at the other end and being destroyed are people like themselves. That is really hard to do when everything in our system speaks about our system being a good way of doing things; and I know it is not Parliament, it is not government, but is just everything—that a consumer way of living is a good way to do it and that other people should become consumers.

• 1030

A lot of the aid program, I think, is an extension of that consumer idea. A word that I am very much afraid of in an aid program is health because none of those people that I showed on the screen this morning or that I have talked about will ever become liberated by an aid program, I do not think, any more than somebody back in the nineteen thirties living on relief was liberated because of the aid program that they got.

Mr. Breau: Well then, you prepared the ground for my next question. If you were to give us advice and assuming that the Parliament of Canada decided we want to do the maximum that we can to eradicate poverty in the world and to help developing societies and the poor people in these societies, would you suggest that Canadian policies and policies of the industrialized countries of the Western World should be towards building better economies in those countries considering that we cannot really order the governments there to have a certain political or social commitment, we cannot do that . . .

[*Traduction*]

est commandée à distance et, dans bien des cas, est soumise à bien des influences auxquelles leur gouvernement ne peut rien, non plus . . . comme le sucre. Si les Canadiens savaient ce que doivent endurer les gens, d'ailleurs, avant que certaines denrées n'aboutissent ici, ils pourraient au moins réévaluer le rôle de l'aide internationale et peut-être même poser des questions plus sérieuses encore que celles qui ont été soulevées aujourd'hui, tout en comprenant beaucoup mieux de quoi il s'agit.

Tout le marché des denrées, par exemple . . . le sucre, le cacao, le thé, le café et tout le reste; le café nous donne un exemple très actuel. Dans les lettres qui me parviennent du Brésil à l'heure actuelle dans tout ce contexte de café qui joue sur la vie des Nord-américains, et les gens qui font des milliards pas des millions, mais des milliards, on me dit que la vie de l'ouvrier agricole n'a pas changé à cause de l'augmentation des prix du café en Amérique du nord; en vérité, c'est pire.

Au Brésil, le café n'est pas une boisson mais une nourriture. Deux des repas de la journée, soit celui du matin et celui du soir, sont appelés caffé, souvent parce qu'on n'y trouve rien d'autre que du café. Mais dans la plupart des régions du Brésil, il n'y a plus de café à vendre et les pauvres, de toute façon, ne pourraient jamais se le payer. Une de leurs denrées de base leur a été enlevée à cause de l'exploitation du système des marchés.

Ma préoccupation principale, et votre question n'était pas divisée en plusieurs parties, mais abordait plutôt différents aspects du même problème, est toujours que les gens de l'Amérique du nord puissent comprendre ce qui se passe dans un système international, les principes de base, et qu'ils comprennent aussi que les gens à l'autre bout de la chaîne économique, qu'on détruit peu à peu, sont des gens comme eux. C'est très difficile à réaliser lorsque tout, dans notre système, nous porte à croire qu'il est le meilleur; je sais fort bien que ce n'est pas la faute du Parlement, ni du gouvernement, mais de tout un ensemble . . . La consommation est le meilleur mode de vie possible et tous les peuples de la terre devraient se lancer dans la consommation.

Une bonne partie du programme d'aide, me semble-t-il, sert à propager cette idée de consommation. Un mot qui me fait peur, lorsqu'il est question de programmes d'aide, est celui de la santé, parce qu'aucune de ces personnes que je vous ai montrées à l'écran ce matin ou dont j'ai parlé ne pourra s'émanciper par l'intermédiaire d'un programme d'aide, pas plus, en tous cas, qu'une personne qui vivait dans les années 1930 ne pouvait s'émanciper grâce au secours direct.

M. Breau: Vous avez préparé le terrain pour ma prochaine question. Si vous aviez des conseils à nous donner, tout en supposant que le Parlement du Canada décidait que nous voulions faire tout en notre pouvoir pour faire disparaître la pauvreté dans le monde et pour aider les pays en voie de développement et les pauvres qui y vivent, d'après vous, les politiques canadiennes et les politiques des pays industrialisés du monde occidental devraient-elles viser à améliorer le système économique de ces pays, puisque, après tout, nous ne pouvons dicter aux gouvernements de ces pays de prendre

[*Text*]

Rev. R. Ogle: No, right; that is true.

Mr. Breau: Would you suggest that we should put more emphasis on development of the economy or more emphasis on the kind of projects that will on the one hand help alleviate the problems of people, give them something to eat, and try to communicate with them in the sense that you did with the banana tree? I forget what the technical term is. Do you suggest we should do more of that or we should help develop their economies?

I will expand that question a little bit to explain my idea. Is it possible to remain optimistic? By building better economies in these countries despite the lack of political commitment, despite the political system which is rigid and does not help emancipate people and liberate them, is it possible to remain optimistic in your view?

With a better economy, with a better capacity for these people, will the day come when these societies will become freer and these societies will become democratic and will be able to have more respect for individual liberties and for people?

Rev. R. Ogle: Well, I am still trying. I am not going around sort of saying that I am not exuberantly optimistic but I am not pessimistic either. That is why I put the two things at the last to demonstrate my mood. The Indians, I think, have something to say about the future here. You know, we are coming up to a very, very difficult future. At the same time the same people were able to express that attitude that a person going to Calcutta could never see. You know, Calcutta is forever, keep it clean. There was just no way that a Westerner could see that was possible in Calcutta, I do not think.

I honestly believe, and I admit that this is a kind of economic and political thing which is not my bag of beans but from my experience in South America, there is no way that the capitalistic system as such can develop the world. On the other hand, I would not say that the Communist system either can develop the world. But I do not think we have tried all the systems. It is going to require a basic shift of thinking about other ways of doing something that might have worked a little bit in the last century but we are coming to an era in which political systems as such I do not think are able to take in the global picture.

I am going to use an example. I would say that in the Latin American situation it is going to be very important to look at the Cuban experience. Cuba is very, very similar to Northeast Brazil. It looks the same, it smells the same and runs off with one economy, of one crop: sugar. Now, I was in Cuba for a few days just as a tourist a year ago, for nine or ten days, and I was able to see quite a bit of Cuba. I mean, what can you see in nine days, nothing. But at least see things.

• 1035

I was travelling with a group of Canadians who were there as tourists too. They were not as interested in the things I wanted to see, which were sugar and all that stuff. But it was

[*Translation*]

certains engagements politiques ou sociaux, nous ne pouvons pas faire cela . . .

Le Père Ogle: Non, vous avez raison. C'est vrai.

M. Breau: Devrions-nous mettre l'accent sur le développement de l'économie ou plutôt sur le genre de projet qui pourrait alléger le fardeau des gens, leur donner quelque chose à manger, et essayer de communiquer avec eux comme vous l'avez fait dans le cas des bananiers? Je ne me souviens pas du terme technique. Croyez-vous que nous devrions nous engager plutôt dans cette voie ou devrions-nous leur aider à développer leur économie?

Je m'explique. Est-il toujours possible de faire preuve d'optimisme? Malgré le manque d'engagement politique, malgré les systèmes politiques rigides qui n'aident ni à l'émancipation ni à la libération des gens, si l'on tâche d'améliorer l'aspect économique de la situation, croyez-vous que cela peut suffire à entretenir notre optimisme?

Si l'économie s'améliore, si les gens ont plus de possibilités, verra-t-on le jour où ces sociétés seront plus libres, plus démocratique, verra-t-on le jour où ces sociétés respecteront plus les gens et les libertés individuelles?

Le rév. père Ogle: J'essaie toujours. Je ne souffre ni d'un optimisme ni d'un pessimisme exagéré. Je me sers de ces deux mots en même temps pour mieux vous faire comprendre ce que je ressens. Vous savez, je crois que les Indiens ont leur mot à dire à propos de l'avenir. L'avenir s'annonce en effet extrêmement difficile. En même temps, cependant, ces mêmes gens ont une attitude qu'une personne qui va à Calcutta ne verrait probablement pas. Vous avez vu, Calcutta est éternelle, la propreté avant tout. Je ne crois pas qu'aucun Occidental aurait jamais pu croire que c'était possible à Calcutta.

Je ne suis pas expert en économie ni en politique, mais je crois sincèrement, d'après mon expérience en Amérique du Sud, que le système capitaliste, comme tel, ne pourra jamais développer le monde. D'autre part, je ne crois pas que le système communiste puisse le faire non plus. Mais je ne crois pas que nous ayons fait le tour de tous les systèmes. Nous devrons changer notre façon de penser à propos de méthodes qui ont peut-être assez bien marché au siècle dernier, mais nous abordons une ère où les systèmes politiques comme tels ne nous permettent pas de cerner tout le problème.

Je me sers d'un exemple. Je crois que l'Amérique latine aurait intérêt à étudier ce qui s'est passé à Cuba. Il y a une grande similitude entre Cuba et le nord-est du Brésil. Même paysage; mêmes odeurs; même base économique unique: le sucre. Je suis allé à Cuba en touriste pour quelques jours il y a un an, pour 9 ou 10 jours, ce qui m'a permis de connaître un peu ce pays. Évidemment, qu'est-ce qu'on peut apprendre en 9 ou 10 jours? Rien. Mais on peut au moins se rendre compte de certaines choses.

J'ai voyagé là-bas avec un groupe de touristes canadiens. Ils n'étaient pas aussi intéressés par les choses que je voulais voir, soit le sucre, etc. Mais j'ai trouvé très intéressant de voir un

[*Texte*]

really interesting for me to have a Canadian from Toronto, who had never been out of the Western world, seeing Cuba with the eyes of a Westerner; and I, with just a little bit of different experience, was seeing Cuba more with the eyes of a northeasterner from Brazil. The difference between life in Cuba and northeast Brazil is revolutionary. It is a century ahead. But from a western consumer point of view, Cuba appears really backward. Two sets of eyes looking at the same reality see two different things.

The Acting Chairman (Mr. Munro): It is relative.

Rev. R. Ogle: It is relative; right.

Mr. Breau: In your eyes, Cuba was . . .

Rev. R. Ogle: Cuba has made a great step forward.

Mr. Breau: One final question. You have not really had an opportunity to study projects or the same thing you did in Brazil in a Communist country for any length of time?

Rev. R. Ogle: No, because as far as I know, Communist countries do not have projects like this. Communist countries as a rule do not have aid things like this.

The Acting Chairman (Mr. Munro): Thank you, Mr. Breau.

I am next on the list but I will pass to David MacDonald, member for Egmont.

Mr. MacDonald: I am interested in the Brazilian situation particularly, because it seems to raise a lot of the questions that we struggle with here from our perception as aid givers or aid participants. It raises a lot of questions about the difficulties we have. You gave us a perfect example, I guess, in that situation where a small plant of an appropriate technology was built, which would give people the opportunity to manufacture their own flour in a much more efficient way. I presume it would provide some income return for them and also give them a much greater production.

Rev. R. Ogle: That was the idea, yes.

Mr. MacDonald: That was the purpose of it, yes. Yet there were blocked in doing this by the land owners.

Rev. R. Ogle: Correct.

Mr. MacDonald: One of the things that seems to happen as Western countries get involved in trying to upgrade and modernize and presumably "develop the situation" is that often the people who are on the ground, so to speak—that is a bad pun—the people who are right there, end up being worse off rather than better off. The difficulty is partly in perceiving it, because if we look at the statistics in terms of production and in terms of income, things may be a great deal better. The net human benefit is much harder to look at. First of all, often those kinds of statistics are not gathered. Secondly, it is difficult, I guess, even to know what those statistics might be; they may not be totally statistical. From your experience, do you think there is any way we can approach those situations more realistically?

Rev. R. Ogle: I think first of all you have to accept the facts. Based on my experience in the 15 years I have been directly

[*Traduction*]

Canadien de Toronto, qui n'était jamais sorti du monde occidental, découvrir Cuba avec les yeux d'un Occidental; tandis que moi, ayant une expérience légèrement différente, je voyais Cuba avec les yeux d'un Brésilien du nord-est. La différence entre le genre de vie de Cuba et celui du Nor-Est du Brésil est incroyable. Il y a un écart d'un siècle. Mais du point de vue d'un Occidental, Cuba semble réellement arriéré. Deux personnes voient donc la même réalité de deux façons bien différentes.

Le vice-président (M. Munro): Cela dépend.

Le rév. père Ogle: Cela dépend, en effet.

M. Breau: A votre avis, Cuba était . . .

Le rév. père Ogle: Cuba a fait un pas de géant.

M. Breau: Une dernière question. Vous n'avez pas vraiment eu l'occasion d'étudier à fond des projets ou d'accomplir le genre de chose que vous avez faite au Brésil, dans un pays communiste?

Le rév. père Ogle: Non, parce qu'à ma connaissance, les pays communistes n'ont pas de projets comme celui-ci. Les pays communistes en général n'ont pas de projets d'aide.

Le vice-président (M. Munro): Merci, monsieur Breau.

Je suis le suivant sur la liste mais je vais laisser la parole à David MacDonald, député d'Egmont.

M. MacDonald: Je m'intéresse à la situation du Brésil surtout, parce qu'elle semble soulever un certain nombre de questions qui nous préoccupent ici en tant que fournisseurs d'aide ou de participants aux programmes d'aide. Elle soulève beaucoup de questions au sujet des difficultés que nous rencontrons. Vous nous avez donné un exemple parfait, soit celui de la petite usine d'un genre approprié qui a été construite et donnait aux indigènes la possibilité de fabriquer leur propre farine de façon beaucoup plus efficace. Je suppose que cela leur fournirait un certain revenu et permettrait aussi une production beaucoup plus grande.

Le rév. père Ogle: C'est ce qu'on voulait faire, oui.

M. MacDonald: C'était l'objectif visé. Cependant, les propriétaires terrains les en ont empêchés.

Le rév. père Ogle: C'est exact.

M. MacDonald: Une des choses qui semblent se produire lorsque les pays occidentaux essaient d'améliorer les conditions et de moderniser un pays, c'est que souvent les gens qu'on veut aider finissent par se trouver dans une situation pire qu'avant. La difficulté découle en partie du fait que si nous étudions les statistiques du point de vue de la production et du revenu, la situation peut être bien meilleure, mais il est beaucoup plus difficile de déterminer le bénéfice humain net. D'abord, il arrive souvent qu'on n'établisse pas de statistiques à ce sujet. Deuxièmement, il est difficile de savoir quel genre de statistiques se feraient. Il ne faudrait peut-être pas utiliser des statistiques. D'après votre expérience, y aurait-il moyen de s'attaquer à ces conditions de façon plus réaliste?

Le rév. père Ogle: Je pense qu'il faut d'abord accepter les faits. Selon mon expérience, soit les quinze ans que j'ai passés

[*Text*]

involved with life in Brazil, the life of a worker in Brazil now is much worse than it was 15 years ago when I first went there. Even though the national statistics of the country would indicate that there is much more income and so forth, the economic base of a worker is about one third what it was in 1964 at the time of the military takeover. Life in Brazil is as expensive as it is in Ottawa. If you are going to buy something in Brazil, it costs the same as it does in Ottawa. But the income of, let us say, the cane cutters working in that field would be less than $1 a day. That would be a standard: $1 and down per day.

I honestly do not know how they live. In a sense it is past the level of poverty and has become a sort of stagnant misery. I do not have the process to make the next jump as to what is to change, but until there is a diferent way of looking at land holding and economic power I do not think there is a way to make a change.

Mr. MacDonald: This may not be a fair and answerable question, but of the kinds of things we are doing with regard to aid and development, to the degree that any progress is possible at all, do I presume correctly that it is more on a person-to-person basis? In other words, small projects in which people not necessarily without education but people who can adapt to that situation and can try and help people within their own setting, try and maximize their opportunities, rather than these more massive projects which are often government to government or come through perhaps even multilateral agencies which may improve again in a macro sense the economic situation but seem to very often have an extremely negative effect.

• 1040

Rev. R. Ogle: I would say I have a principle, which really is not a principle because it is only my principle. I would say that you can bet or bank on the fact that a project will have an inverse effect to its size. The smaller it is, the more effect; the bigger it is, the least effect it has on the lives of people. By big I mean the amount or the thing that has been put in. My experience has shown that the smaller the thing, even if it plops out like that, and there are some that did not plop out, that $5,000 like in that little farina mill—what does $5,000 do?—could have if the other things had functioned changed a lot, like away out of proportion to $5,000. Yet something else that may have gone in at a much higher scale, its effect would likewise have been very small.

Mr. MacDonald: If I can just ask this further question, going to the Cuban and north-east Brazil comparison, apart from the ideological political arrangements, did you see in the Cuban situation this kind of maximizing of individual opportunity? Because this would seem in some ways not to be the picture that we have of it here. We seem to get a picture more of people within a very large system. But are you in fact saying that the kind of individual opportunity or individual liberation has in fact occurred in a major way within the Cuban experience?

[*Translation*]

au Brésil, le travailleur brésilien vit maintenant beaucoup moins bien qu'il y a quinze ans. Même si les statistiques nationales de ce pays indiquent que les revenus ont augmenté, etc., le pouvoir économique d'un travailleur est environ le tiers de ce qu'il était en 1964, au moment du coup militaire. La vie est aussi chère au Brésil qu'à Ottawa. Pour acheter quelque chose au Brésil, cela coûte la même chose qu'à Ottawa. Mais le revenu des coupeurs de canne à sucre, par exemple, serait moins qu'un dollar par jour. Ce chiffre serait une norme: un dollar et moins par jour.

Je ne sais vraiment pas comment ils arrivent à vivre. D'une certaine façon ils sont bien au-dessous du seuil de pauvreté et vivent dans une misère stagnante. Je n'ai pas la possibilité de faire changer les choses, mais tant qu'on n'adoptera pas une autre attitude en ce qui concerne la propriété foncière et le pouvoir économique, je ne vois pas comment on pourrait changer la situation.

M. MacDonald: Ce ne sera peut-être pas une question à laquelle vous pourrez répondre, mais je voudrais savoir si nos activités dans le domaine de l'aide et du développement, aident plutôt des personnes sur une base individuelle, si progrès il y a. En d'autres termes, grâce à de petits projets auxquels participeraient non pas des spécialistes mais des gens pouvant s'adapter à la situation et pouvant véritablement aider la population avec des solutions locales en optimisant les possibilités, plutôt que ces projets plus importants souvent conclus de gouvernement à gouvernement ou par l'intermédiaire d'organismes internationaux qui peuvent améliorer la situation économique sur le plan national mais qui semblent simultanément avoir très souvent des effets très négatifs sur le plan local.

Le père Ogle: Selon mon expérience, un projet a toujours un effet proportionneliement inverse à sa taille. Plus il est petit plus il est efficace; plus il est important, moins il a d'effets directs sur la population. Par important j'entends la somme de tout ce qui a été mis dans le projet. Dans le cas de cette petite fabrique de farine, si cela n'avait pas fini en queue de poisson, et un certain nombre d'entreprises de ce genre n'ont pas connu la même fin, ces $5,000—et qu'est-ce que $5,000?—auraient pu changer beaucoup de choses si tout avait fonctionné, et rapporter bien plus que la mise de fonds originale. Par contre, si on se lance dans quelque chose à une beaucoup plus grande échelle, le résultat peut ne pas être beaucoup plus important.

M. MacDonald: Pour en revenir à la comparaison entre Cuba et le Nord-Est brésilien, mises à part les différences idéologiques au niveau des accords politiques, avez-vous pu constater à Cuba ce genre d'optimisation des possibilités individuelles? Ce serait contraire à l'idée que nous nous faisons ici de Cuba. Nous nous imaginons plutôt une population servant un système. Croyez-vous vraiment que cette libération individuelle a eu lieu à Cuba?

[*Texte*]

Rev. R. Ogle: I think Cuba has become a pawn again in international life, from North America to the Russion system, a pawn in that they sort of have government intrusion from a big power pushing a little guy around. What I did find there, though, was that they have changed some basic ideas about things, and one of them was that people are all involved in food production, for instance, or the majority of people are involved in food production. I think there could be a basic change in North American thinking if somebody decided that everybody in Canada would work for one day on a farm or in some form of food production.

Mr. Breau: Or fishing.

Rev. R. Ogle: Or fishing, or something that had to do with the production of food, so that we did not get too far away from it. I appreciate the changing of the landholding system, who holds the land, production of land and so forth, or fishing, which is a good thing—I come from Saskatchewan, you see—but food input, wherever it is coming from. If everybody had a little part of that—now that is a revolutionary idea—if that became law in Canada I could imagine that there would be just basic changes in so many areas. It is something like that changed life style. The Cubans did that. If you are working in cane for one day a week or if you are picking oranges for one day a week, you keep your mind a lot closer to the basics.

Mr. MacDonald: Just to clarify that last point, to your knowledge, then, it is a requirement that every Cuban must spend a certain amount of time cutting cane or working in the sugar production process.

Rev. R. Ogle: I cannot say that every Cuban does.

An hon. Member: Even civil servants?

Rev. R. Ogle: Yes, even civil servants. Just imagine!

Mr. MacDonald: So you would say that apart altogether from any kind of communist ideology or system, that unique aspect of keeping people with a relevant experience in the food production system has been basic to getting a more fair system.

Rev. R. Ogle: That is my opinion. I just think that those kinds of basic changes in life style change a lot of other things on the side.

The Acting Chairman (Mr. Munro): I would like to ask one question and then I will pass to Howard Johnston. I am tempted to ask about the transport of water as being pretty important, not just the storage but the transport, because you have seen people spending—well, part of the family spends all day getting water for household and also farming. But the other question that is on my mind is, do you see any way whatsoever of effecting those changes in landholding, attitudes towards the land, in Brazil or—in India apparently it is traditional that there be individual landholding and that they can work communally to get enough ground to turn out a cash crop. In Brazil it is very much a self class in certain areas.

[*Traduction*]

Le père Ogle: Je crois que Cuba est devenu un pion sur la scène internationale, passant de l'Amérique du Nord au système soviétique, un pion dans la mesure où c'est le gouvernement d'une grande puissance qui tire les ficelles. J'ai pu constater qu'ils avaient bouleversé certains principes fondamentaux, en ce sens que la population, la majorité de la population, participe à la production alimentaire. La mentalité nord-américaine subirait un changement fondamental si quelqu'un décidait que tout le monde au Canada doit accomplir une journée de travail agricole ou de travail consacré à la production alimentaire.

M. Breau: Ou à la pêche.

Le père Ogle: Ou à la pêche, ou à quelque chose du domaine de la production alimentaire, afin que cela ne devienne pas trop étranger. Je sais qu'il y a évolution dans le domaine foncier, dans le domaine de la production, ce qui est une bonne chose—je suis d'ailleurs originaire de la Saskatchewan mais je veux parler de participation. C'est une idée révolutionnaire mais si une loi canadienne obligeait chacun à mettre un peu la main à la pâte, bien des idées reçues s'en trouveraient changées. Cela pourrait modifier le style de vie. C'est ce que les Cubains ont fait. Si vous ramassez de la canne à sucre une fois par semaine ou si vous cueillez des oranges une fois par semaine, vous ne pouvez que mieux comprendre certains problèmes fondamentaux.

M. MacDonald: J'aimerais une précision. Selon vous, donc, chaque Cubain doit consacrer une certaine partie de son temps à la récolte de la canne à sucre ou à la production sucrière?

Le père Ogle: Je ne peux pas dire si c'est le lot de tous les Cubains.

Une voix: Même les fonctionnaires?

Le père Ogle: Oui, même les fonctionnaires. Imaginez-vous!

M. MacDonald: Donc, selon vous, en dehors de toute idéologie ou de tout système communiste, ce maintien unique de contact entre la production alimentaire et la population a permis l'établissement d'un système plus juste?

Le père Ogle: C'est là mon avis. Je pense simplement que ces genres de changements fondamentaux dans le style de vie entraînent toutes sortes de changements d'attitude.

Le président suppléant (M. Munro): J'aimerais poser une question, puis je donnerai la parole à Howard Johnston. Je suis tenté de poser une question sur le transport de l'eau, qui est un problème aussi important que l'entreposage, car il arrive que certains membres de la famille passent toute la journée à alimenter la maison et l'exploitation en eau. Mais j'ai une autre question à vous poser. Comment pourrait-on, d'après vous, modifier cette attitude envers la terre, au Brésil ou—apparemment en Inde il est de tradition que la propriété foncière soit individuelle et que le travail se fasse d'une manière communale pour avoir suffisamment de terre pour une récolte qui rapporte. Au Brésil dans certaines régions cela ressemble beaucoup plus à du servage.

[*Text*]

• 1045

Is there any light that you can see in changes in the lifestyle of governments in countries like Brazil which would enable the rest of the world, like Canada, to assist and feel that they were assisting with a permanent effect?

Rev. R. Ogle: Lifestyle. Like changes of government structures in South America?

The Acting Chairman (Mr. Munro): Not that we can effect them, but where we do give the assistance we want to give, the effect will be lasting because the lifestyle in the recipient country will have been modified to absorb that assistance, and preferably on the small scale, as you say, rather that the huge one.

Rev. R. Ogle: My observation would be that at the present time I see no possibility for a change of the government system in South America, unless it is completely something I cannot observe any place, and that would take in all of the countries I have ever been in in South America. The move to the right, to military takeovers, as everybody knows, has just been a steady process in the last 15 years. That is done, I think, mostly with the help of outside people.

The Acting Chairman (Mr. Munro): It is called a move to the wrong.

Rev. R. Ogle: I do not know what it is called, but I think politically speaking it is generally called a move to the right. Fifteen years ago I would have thought that there would have been a power action there, but I just do not see it as a possibility now. I just feel the military has got such a strong, overbearing situation there that it is no change. I suspect that if you go to a country where the left was in full power, you would say the same. The thing has become harder, harder on both sides.

The Acting Chairman (Mr. Munro): In Mexico it is harder—it is shifting, I believe.

Rev. R. Ogle: Perhaps slightly in Mexico, yes.

The Acting Chairman (Mr. Munro): It shifted from left to right, really.

Rev. R. Ogle: Yes, and that is the middle of the Americas.

Mr. Johnston: Mr. Chairman, a great many very, very difficult questions have been posed on a rather discouraging picture. One sees, occasionally, a different side of Brazil, the recent article in *National Geographic* for example.

Rev. R. Ogle: I did not see it.

Mr. Johnston: A marvelous picture of the City of Sao Paulo.

Rev. R. Ogle: Oh, sure, yes.

Mr. Johnston: There must be some, in a sense, compensating factor to prevent the revolution that your one corner would indicate is almost essential. I would think there must be an awful percentage of the population who are leading a better life in Brazil than they did 14 years ago. Somebody must be getting the money.

[*Translation*]

Voyez-vous dans des pays comme le Brésil des possibilités de modification des styles de gouvernement qui permettraient au restant du monde, au Canada, d'apporter de l'aide en ayant l'impression que cela a un effet permanent?

Le père Ogle: Un changement de style. Des changements de régimes en Amérique du Sud?

Le président suppléant (M. Munro): Non pas pour que nous puissions jouer un rôle direct, mais pour que, lorsque nous apportons notre aide, l'effet soit durable, le style de gouvernement du pays bénéficiaire étant devenu tel qu'il puisse véritablement bénéficier de cette aide, de cette aide localisée que vous semblez préférer.

Le père Ogle: Pour le moment, je ne vois pas de possibilités de changements de régimes en Amérique du Sud, je n'ai pu en observer de signes dans aucun des pays que j'y ai visités. Vous n'ignorez pas que depuis 15 ans ce sont les gouvernements de droite et les régimes militaires qui s'installent au pouvoir. A mon avis, ce sont des éléments extérieurs qui facilitent ce mouvement vers la droite.

Le président suppléant (M. Munro): Un mouvement du mauvais côté.

Le père Ogle: C'est possible, mais, politiquement parlant, cela s'appelle généralement un mouvement vers la droite. Il y a 15 ans j'aurais pensé que rien n'était perdu, mais je n'arrive pas à voir de possibilités maintenant. Les militaires sont tellement forts que toute possibilité de changements est exclue. Je suppose que dans un pays où c'est la gauche qui a tous les pouvoirs, la situation est la même. La situation s'est durcie des deux côtés.

Le président suppléant (M. Munro): Je crois qu'au Mexique il y a un certain glissement.

Le père Ogle: Peut-être un peu au Mexique, oui.

Le président suppléant (M. Munro): Il y a eu passage de la gauche à la droite, en réalité.

Le père Ogle: Oui, et c'est le centre des Amériques.

M. Johnston: Monsieur le président, beaucoup de questions très difficiles ont été posées au sujet de cette situation relativement décourageante. De temps en temps, on peut voir un aspect différent du Brésil. Par exemple, il y a le dernier article du *National Geographic*.

Le père Ogle: Je ne l'ai pas vu.

M. Johnston: Une merveilleuse photo de la ville de Sao Paulo.

Le père Ogle: Oh, bien sûr.

M. Johnston: Il doit bien exister, d'une certaine manière, des facteurs de compensation pour empêcher cette révolution qui d'après vous est pratiquement essentielle. Il doit y avoir un pourcentage important de la population brésilienne qui mène une meilleure vie qu'il y a 14 ans. L'argent doit bien aller quelque part.

[*Texte*]

Rev. R. Ogle: A very, very small percentage, as far as I could make out.

Mr. Johnston: For example, I wonder if a city the size of Sao Paulo can be built without spreading it around a little.

An hon. Member: Without a middle class.

Mr. Johnston: Yes.

Rev. R. Ogle: There is a small middle class, but the majority of people still live in poverty, as far as I could see. A person who is working in Sao Paulo, compared to another country that would have what we would call a middle class, is working in misery—his income, his whole economic base. Even in Sao Paulo, a booming, modern city, from the externals, when you get to the place where people are living and talk to the people, life is just a hard thing, a really hard thing. But they are still coming in pouring in from the land, the country. The immigration into Sao Paulo is more than the immigration into Canada.

Mr. Johnston: I can believe that. We had one of the usual dinners awhile back, with representatives of the Canadian Manufacturers Association, and one of those people was just back from Brazil.

Rev. R. Ogle: And he had seen the same picture.

Mr. Johnston: He was terrified, not of revolution there but of competition.

Rev. R. Ogle: Of the Brazilian deal—oh, yes, that is true too.

Mr. Johnston: Yes, pulp and paper, and in so many of the areas which we have regarded as ours.

Rev. R. Ogle: Cheap paper, right?

Mr. Johnston: Certainly we have associated them with sugar and coffee, yet he was very much concerned about . . .

Rev. R. Ogle: On paper.

Mr. Johnston: . . . competition in areas that . . .

Rev. R. Ogle: Had not been in competition before.

Mr. Johnston: That is right, new areas coming up there.

Rev. R. Ogle: Brazil will become a very competitive power against Canada's economy, particularly in agriculture where the coffee has been cut down after the frost and soybeans have been planted. In a couple of years time, or one year maybe, Brazil will be the soy-bean country of the world. It has such a rich, rich land. But, again, that change in becoming the great exporter of a product does not basically change the life of the people, because that commodity is just owned by so few people.

• 1050

Mr. Prud'homme was saying at the beginning that in respect of competition of a country like Brazil against Canada, or any country where you have cheap labour, the best thing to have for competition purposes is some people who are working for

[*Traduction*]

Le père Ogle: D'après mes constatations, un très faible pourcentage.

M. Johnston: Par exemple, je me demande comment on peut construire une ville de la taille de Sao Paulo sans qu'il y ait certaines retombées.

Une voix: Sans qu'il y ait création d'une classe moyenne.

M. Johnston: Oui.

Le père Ogle: Il existe une petite classe moyenne, mais la majorité de la population vit toujours dans la pauvreté, d'après ce que j'ai pu voir. Le travailleur de Sao Paulo, si on le compare au travailleur de la classe moyenne d'autres pays, vit dans la misère. Même à Sao Paulo, qui, vue de l'extérieur semble une ville moderne, en pleine expansion, on constate sur place que la population mène une vie très dure. Et pourtant l'exode vers Sao Paulo est toujours aussi important. Il y a plus de ruraux qui viennent s'installer à Sao Paulo qu'il n'y a d'immigrants qui entrent au Canada.

M. Johnston: Je peux vous croire. Nous avons eu un de ces dîners avec des représentants de l'Association des manufacturiers canadiens et l'un d'entre eux revenait justement du Brésil.

Le père Ogle: Et ses constatations étaient les mêmes.

M. Johnston: Il était terrifié. Mais ce n'était pas la révolution qui lui faisait peur, c'était la concurrence.

Le père Ogle: La concurrence brésilienne—oui, c'est également vrai.

M. Johnston: Oui, dans le domaine des pâtes et papiers et dans tant de domaines que nous considérions jusqu'à présent comme nôtres.

Le père Ogle: Le papier bon marché, n'est-ce pas?

M. Johnston: Nous savions de quoi il retournait pour ce qui est du sucre et du café, mais ce qui l'inquiétait beaucoup c'était . . .

Le père Ogle: L'industrie du papier.

M. Johnston: . . . la concurrence dans des domaines qui . . .

Le père Ogle: Où la concurrence était inexistante auparavant.

M. Johnston: Parfaitement, dans de nouveaux domaines.

Le père Ogle: Le Brésil va devenir une puissance économique rivale pour le Canada, notamment dans le domaine de l'agriculture où les plants de café ont été remplacés par des plants de soja après le gel. D'ici une ou deux années, ou même d'ici un an, le Brésil sera le grenier à soja du monde. Les terres sont extrêmement fertiles. Mais une fois de plus, que ce pays devienne un grand exportateur ne changera pas fondamentalement la vie de la population car ces produits appartiennent à un tout petit nombre.

M. Prud'homme a dit au début que pour que le Canada puisse rivaliser avec un pays comme le Brésil ou avec tout pays qui a une main-d'œuvre bon marché, le meilleur moyen c'est d'avoir une main-d'œuvre qui travaille pratiquement pour rien.

[*Text*]

you for next to nothing. Canada cannot compete there, if they are going to continue to live at the same level of life, with the cost of labour in Canada.

Mr. Prud'homme: It is the same in Korea and Hong Kong. It is the same with every place that competes with us in textiles, shoes and everything else.

Rev. R. Ogle: Definitely. So what a lot of Canadian companies are doing is going there, Bata shoes for instance, to get cheap labour and sell it at high prices.

Mr. Johnston: On that east corner, is there any hope for a truly gargantuan irrigation project or anything that can be done with some of the larger rivers of Brazil? Would you see a role there for international development?

Rev. R. Ogle: That kind of question is sort of the thrust of my thesis over here—What is final progress? For instance, on the San Francisco river system in Brazil there are some of the great water developments of the world taking place in the form of dams and so on for electrical power and irrigation purposes probably at some time, although irrigation is such an expensive form of development, the most expensive thing to operate after you have the dam built. And as an aside, I would say some of the dams I have seen around the world have finally turned out to be the major problems of an area developing. What is the playoff there, what we might call progress, economic progress or human development? When a dam is built on a river like the San Francisco, a traditional waterway and all that, and people have lived by it, how do you find the playoff there? It is ambiguous, minimally ambiguous.

And finally who does the dam help? It is like the water program. Who does it finally help? I will try to write about who it helps, from what I have seen. Most of the time it helps those who have a factory, somebody that has an economic base to use power, or owns the land by the river.

Mr. Johnston: Thank you.

Mr. Stewart: Do you not always come back to who owns the land and the distribution of land, which can be done under a capitalistic system just as easily as any other? It has been done indeed in Taiwan, which is a capitalist system.

Rev. R. Ogle: Yes, I suppose there would be a way, but I think it would take a major change in the thought process about land ownership though.

I do not know if in a capitalistic system like, say, Canada it is possible.

Mr. Stewart (Cochrane): It is not necessary in Canada, and that is the difference.

Rev. R. Ogle: Would you say it is not? I would question that. Who is going to own the land 25 years from now in Canada, if the same trends continue?

Mr. Flynn: It would go very high in our agricultural lands.

Rev. R. Ogle: If that is the question, then that is true.

[*Translation*]

Le Canada ne pourra être compétitif tant que ces pays garderont le même niveau de vie étant donné le coût de la main-d'œuvre au Canada.

M. Prud'homme: C'est la même chose en Corée et à Hong Kong. C'est la même chose chez tous nos concurrents dans le domaine du textile, des chaussures, etc.

Le père Ogle: Parfaitement. Les sociétés canadiennes ont alors tendance à aller s'installer sur place, comme Bata par exemple, pour bénéficier d'une main-d'œuvre bon marché et pour pouvoir vendre à des prix élevés.

M. Johnston: Dans cette région, pensez-vous qu'un projet d'irrigation véritablement gargantuesque verra le jour ou qu'on pourra faire quelque chose des fleuves brésiliens? Le développement international a-t-il un rôle à y jouer?

Le père Ogle: C'est ce genre de question qui sert de pivot à ma thèse—qu'est-ce que le but final du progrès? Par exemple, c'est sur la rivière San Francisco et ses affluents, au Brésil, qu'ont lieu à l'heure actuelle les plus grands travaux d'aménagement du monde avec la construction de barrages pour la production d'énergie hydroélectrique, et probablement un jour pour l'irrigation, bien que l'irrigation soit la forme de développement qui entraîne le plus de frais après la construction du barrage. J'ajouterais que ce sont certains de ces barrages que j'ai vus un peu partout dans le monde qui ont fini par poser le plus de problèmes dans les régions en voie d'aménagement. Ce qu'il faut se demander c'est ce qui importe le plus: le progrès économique ou le développement humain? Lorsqu'on construit un barrage sur un fleuve comme le San Francisco, voie d'eau traditionnelle dont vivait jusqu'à présent la population, à qui cela profite-t-il? La réponse est ambiguë, très ambiguë.

A qui sert en fin de compte le barrage? C'est comme pour le programme d'adduction en eau. Qui en est en fin de compte bénéficiaire? D'après mes observations, la plupart du temps c'est le patron de l'usine, c'est le notable ou le propriétaire des terres riveraines.

M. Johnston: Je vous remercie.

M. Stewart: Ne revenez-vous pas toujours à cette question de propriété et de distribution des terres, distribution qui peut être faite tout aussi facilement en système capitaliste que dans tout autre système? C'est ce qui a été fait à Taiwan, et c'est un système capitaliste.

Le père Ogle: Oui, je suppose qu'il existe une solution, mais il faudrait fondamentalement changer la mentalité en matière de propriété.

Je ne sais pas si ce serait possible dans un système capitaliste comme celui du Canada, disons.

M. Stewart (Cochrane): Ce n'est pas nécessaire au Canada et c'est là qu'est la différence.

Le père Ogle: C'est ce que vous pensez? Ce n'est pas mon avis. Qui possédera la terre d'ici 25 ans au Canada si les mêmes tendances continuent?

M. Flynn: Le prix de nos terres agricoles monterait en flèche.

Le père Ogle: Si telle est la question, c'est alors vrai.

[*Texte*]

Mr. Flynn: That is one of the basic considerations.

The Chairman: Mr. Prud'homme had a question.

Mr. Prud'homme: We had a witness two days ago from the World Bank, without naming him, because he appeared in camera. In talking about distribution of land, he had not some reservations, but he opened up another immense series of difficulties. He said that at the moment those who own the land do provide at least some basic services to the people who work on their land. He said if and when there will be redistribution, just say an act of government to have redistribution of land, then all the services collapse and someone has to provide these basic services to the people who might then suddenly own a part of the land, a small portion maybe, with no services or organization whatsoever. And he said that will have to be provided by somebody and that somebody will have to be overnight most probably the government that would have ordered redistribution of the land. What is your comment on this?

• 1055

Rev. R. Ogle: Sure, I would have comments on that page. I think the notion of ownership of land as we ordinarily think of it, you own your house lot and you own your quarter section of land and so on, is relatively a new notion in history. I do not know if it is really a valid notion. I am beginning to move towards the direction that land is something like air and water. Is it possible for anybody to own any of it or does it belong to all the people? I know the idea of owning a piece of land and saying, "This is my land," is part of our way of life. I would not like to think of a redistribution of land as having some other people saying, "This is mine, mine." When I think about a redistribution of land, I am thinking about another concept of land altogether.

Mr. Prud'homme: Commune or . . .

Rev. R. Ogle: Somehow or other, how is air owned in this room? Who owns this air? Who owns the land under here?

Mr. Prud'homme: Our problem here will have to be federal or provincial so we had better not discuss that.

The Acting Chairman (Mr. Munro): It sounds like the Indian and Northern Affairs Committee on the pipeline debate.

Rev. R. Ogle: Okay. But we are back to basic questions again. I think much of the problem that I talked about this morning stems from a maldistribution of land, and saying that one guy, who is finally going to end up with six feet, can really control this other piece while he is alive and control the people that are on it and everything about that. I do not know anything about that. I do not know anything about legal ideas of lending land, I do not even know who owns the air in this room. It is a switch. I know we think about the air in this room as different from walking up on somebody's lot.

The Acting Chairman (Mr. Munro): I think Mr. Francis has a question.

[*Traduction*]

M. Flynn: C'est une des premières considérations.

Le président: M. Prud'homme voulait poser une question.

M. Prud'homme: Nous avons entendu à huis clos il y a deux jours un représentant de la Banque mondiale. Il n'a pas émis de réserves au sujet de la redistribution des terres mais il nous a indiqué d'innombrables difficultés. Selon lui, les propriétaires actuels offrent pour le moins les services de base à ceux qui travaillent pour eux. Si la redistribution est décrétée par un acte du gouvernement, disons, tous ces services alors disparaissent et quelqu'un doit les assurer à ceux qui peuvent tout d'un coup se retrouver propriétaires d'une petite partie de ces terres mais sans services ni organisation. Il faudra que cela soit assuré par quelqu'un et ce quelqu'un ne pourra être probablement que ce gouvernement qui aura ordonné cette redistribution. Qu'en pensez-vous?

Le père Ogle: J'aurais beaucoup à dire. Je crois que la notion de propriété foncière que nous partageons généralement—la possession d'une maison, la possession d'un lotissement—est une notion relativement nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Je commence à me poser des questions sur la validité de cette notion. Je pense de plus en plus que la terre est comme l'air et l'eau. Est-il possible à quelqu'un d'en posséder une partie ou appartient-elle à tout le monde? Je sais que l'idée de posséder une terre et de pouvoir dire: «C'est à moi», est inhérente à notre manière de vivre. Je n'aimerais pas qu'en cas de redistribution des terres certains puissent dire: «C'est à moi, à moi.» Quand je pense à la redistribution, je pense à un tout autre concept.

M. Prud'homme: Au concept de commune ou . . .

Le père Ogle: Par exemple, comment peut-on être propriétaire de l'air de cette pièce? Qui est le propriétaire de ces terres? Qui est le propriétaire du sous-sol ici?

M. Prud'homme: Il faudrait décider si c'est fédéral ou provincial et nous ferions mieux de nous abstenir.

Le président suppléant (M. Munro): Cela me rappelle le débat sur le pipe-line du Comité des affaires indiennes et du Nord canadien.

Le père Ogle: Très bien. Mais nous nous retrouvons de nouveau devant ces questions fondamentales. L'essentiel du problème dont j'ai parlé ce matin découle d'une mauvaise distribution des terres, et du fait qu'un type qui finalement se retrouvera 6 pieds sous terre, puisse contrôler toute cette étendue de terre de son vivant et contrôler tout ce qui s'y trouve, êtres et objets. Je ne connais rien des idées juridiques relatives au prêt de terre, je ne sais même pas à qui appartient l'air de cette pièce. L'idée que nous nous faisons de l'air de cette pièce est totalement différente de celle que nous nous faisons de marcher sur la terre de quelqu'un d'autre.

Le président suppléant (M. Munro): Je crois que M. Francis veut poser une question.

[*Text*]

Mr. Francis: I want to put a supplementary. I believe the same witness that Mr. Prud'homme is referring to also gave us evidence in the Caribbean area of food-producing land that was taken out of production as the net result of redistribution of land ownership.

Rev. R. Ogle: That was again from a larger owner to a smaller owner?

Mr. Francis: Yes. And the net result was a diminution in the amount of land under food production and a decrease in the standard of living of the people concerned. Have you observed this?

Rev. R. Ogle: Where about in the Caribbean, if I might ask?

Mr. Francis: I already did some summaries. The same thing has happened in Sri Lanka, for example, in the breaking up of the estates.

Rev. R. Ogle: And moving it down to a smaller estate kind of thing.

Mr. Francis: You take them from a large estate that is reasonably well managed, the question of exploitation of labour is another matter, and when you put it in the hands of individual family ownership, a lot of it just does not get cultivated, a lot of it just has to go out of production.

Rev. R. Ogle: I cannot speak particularly to that situation in any place, I have not seen it happen. I could see that it would be a possibility of poor management. Land going out of production for a little while, I would not really consider to be a great problem.

Mr. Francis: If the fruit grove is destroyed within five years, that is a great problem. If a coconut grove is not tended and no longer produces copra, it is a problem. If the land that has been under fairly intense cultivation and producing fruit crops no longer produces fruit crops, you may say it is not a problem but I think most of us would think it is.

Rev. R. Ogle: Would you see the same thing happening in Canada?

Mr. Francis: I do not think it is a comparable situation at all.

The acting Chairman (Mr. Munro): Father Ogle, you mentioned something about . . .

Rev. R. Ogle: I am sorry. You would not feel that that is a comparable situation?

Mr. Francis: No. I am not aware of any trends in Canada that are taking land out of cultivation. I think agricultural productivity is still remaining very high; total productivity is still high. I am starting with the basic proposition that the amount of food being produced in a nation undergoing a change of land ownership decreases, which creates a problem and that is certainly not our Canadian problem.

Rev. R. Ogle: We are running out of time. There is a little comment there. I would just like to question what the land was taken out of and what it was possible to put it into. If it was taken out of, say, tea in Ceylon maybe and put into—I will use as an example—rice or radishes or something, even if there

[*Translation*]

M. Francis: Je veux simplement poser une question supplémentaire. Je crois que le même témoin dont nous a parlé M. Prud'homme nous a cité l'exemple de terres agricoles dans les Caraïbes qui ont cessé de produire à la suite d'une redistribution.

Le père Ogle: Il s'agissait encore de l'éclatement d'une grande propriété en plusieurs petites propriétés?

M. Francis: Oui. Et le résultat net a été une réduction des terres agricoles exploitées et une diminution du niveau de vie de la population. Avez-vous déjà fait cette observation?

Le père Ogle: Pourriez-vous me dire où dans les Caraïbes, je vous prie?

M. Francis: J'ai déjà fait quelques recherches. La même chose s'est produite, par exemple, à Sri Lanka lors de la parcellisation des grandes propriétés.

Le père Ogle: Et de leur transformation en petites propriétés.

M. Francis: Lorsque vous parcellisez une grande propriété qui est raisonnablement bien gérée, l'exploitation de la main-d'œuvre est un autre problème, et que vous remettez ces parcelles de terrain à des familles, le rendement diminue et une grande partie des parcelles ne produisent plus rien.

Le père Ogle: Je ne peux pas vous en parler car je n'en ai jamais vu d'exemple. Ce pourrait être une possibilité en cas de mauvaise gestion. Que des terres ne soient plus exploitées pendant un certain temps ne me semble pas véritablement un grave problème.

M. Francis: Une plantation d'arbres fruitiers peut être détruite en cinq ans et c'est un grave problème. Une plantation de cocotiers abandonnée et ne produisant plus de copra est un problème. Vous pouvez peut-être penser qu'une terre qui a produit des fruits et qui n'en produit plus n'est pas un problème mais la plupart d'entre nous pensent le contraire.

Le père Ogle: Pensez-vous que la même chose arrivera au Canada?

M. Francis: On ne peut pas faire de comparaison.

Le président suppléant (M. Munro): Père Ogle, vous avez dit que . . .

Le père Ogle: Je m'excuse. D'après vous la comparaison n'est pas possible?

M. Francis: Non. Que je sache, la tendance n'est pas à l'abandon des terres agricoles au Canada. La productivité agricole demeure toujours très élevée, la productivité totale est toujours élevée. Selon moi, lorsqu'il y a redistribution des terres dans un pays, il y a automatiquement diminution de la production agricole, ce qui crée un prolblème, et ce n'est certainement pas un problème au Canada.

Le père Ogle: Il ne nous reste plus beaucoup de temps. Juste un petit commentaire. J'aimerais savoir ce que l'on faisait pousser sur cette terre avant et ce que l'on peut maintenant y faire pousser. Si, par exemple, à Ceylan, on y faisait pousser du thé et que, maintenant, pour prendre un exemple, on y fait

[*Texte*]

was less of it being used it could be a better thing for the people.

Mr. Francis: It does not go from tea to rice.

Rev. R. Ogle: No, but I used just another product that could be used to the local input of people. Likewise in Canada, I really see the use of land in Canada, I really see the use of land in Canada quite differently, land being taken out of production.

• 1100

The Acting Chairman (Mr. Munro): I am afraid we are running out of time. There is another committee meeting here at 11 o'clock. I would like to thank Father Ogle for his very provocative comments.

Rev. R. Ogle: Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Munro): The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[*Traduction*]

pousser du riz ou des radis ou n'importe quoi, même si la production est moindre, c'est peut-être quand même une amélioration pour la population.

M. Francis: On ne peut pas passer du thé au riz.

Le père Ogle: Non, mais j'ai simplement pris un produit utile à la population locale. C'est la même chose au Canada, je conçois l'utilisation des terres canadiennes d'une manière relativement différente, de terres retirées à l'agriculture.

Le président suppléant (M. Munro): J'ai peur qu'il ne nous reste plus de temps. Il y a une autre réunion de comité ici à 11 heures. J'aimerais remercier le révérend père Ogle de ses commentaires très stimulants.

Le père Ogle: Je vous remercie.

Le président suppléant (M. Munro): La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation.

WITNESS—TÉMOIN

Father Robert Ogle

Le Rév. Père Robert Ogle

CANADA

INDEX

SUBCOMMITTEE ON

International Development

OF STANDING COMMITTEE ON
EXTERNAL AFFAIRS AND NATIONAL DEFENCE

HOUSE OF COMMONS

Issues 1-11 • 1977 • 2nd Session • 30th Parliament

Chairman: Mr. Marcel Prud'homme

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

INDEX

HOUSE OF COMMONS COMMITTEES—OFFICIAL REPORT

SECOND SES: ION, THIRTIETH PARLIAMENT

Abbreviations: A.=Appendices. Amdt.=amendment. M.=motion. S.O.=standing order.

DATES AND ISSUES

—1977—

March:	30th, 1; 31st, 2.
April:	1st, 3; 5th, 4; 26th, 5; 28th, 6; 29th, 7.
May:	3rd, 8; 5th, 9th, 10th, 9; 12th, 10.
June:	9th, 11.

Agriculture
Methods, changing, 11:9-10
See also General Agreement on Tariffs and Trade

Appendices
Developing countries debt problems, statement of IBRD Executive Director Drake, 5A:1-6
International economic co-operation conference, MacEachen, Hon. Allan, statement, 1A:3-40
Order of reference, interpretation, priorities, 1A:1-2
Procedure, program of work, 4A:1-2

Arms and ammunition, world expenditures, 2:7

Ballachey, Mr. Frank G. (Regional Manager, Export Financing, Royal Bank of Canada)
International development, 7:4-26

Banks and banking
Canadian, size, comparison with other countries, 7:11-2
Co-financing arrangements with public financial institutions, 7:7, 18, 20
Consultations with government, 7:7, 15-7
Loans
Communist countries, 5:23; 7:14-5
Covered by EDC or other government guarantee, 7:9-10
Rhodesia, North Korea, etc., 7:25-6
See also Developing countries

Bergbusch, Mr. E.J. (Director, Aid and Development Division, External Affairs Department)
International development, 4:5-11, 17-9, 25, 28-9

Birth control, developing countries, Canadian research, funds, 4:24-5

Blackburn, Mr. R.J. (Deputy Director, Transport, Communications and Energy Division, External Affairs Department)
International development, 4:15-9

Blum, Mr. A. (International Economic Relations, Finance Department)
International development, 4:11-3, 20-2

Breau, Mr. Herbert (Gloucester)
Commodity agreements, 3:21-2
Developing countries, 2:17; 8:8-11
Development aid, 1:29-30; 2:17; 3:20-1; 11:13
International Monetary Fund, 8:8-9
OPEC, 4:26-8

Bretton Woods Agreement, restructuring, 5:21-2

Brewin, Mr. Andrew (Greenwood)
International economic co-operation conference, 1:13-4

Bukovsky, Vladimir, Soviet dissident, committee meeting unofficially, 8:4

Canadian International Development Agency (CIDA), loans, conditions, etc., 8:14

Chairman and Vice Chairman, decisions and statements, irrelevance, 6:21

Commodity agreements
Agreements existing, 3:19-20
Common fund, 1:12, 28; 2:21-2; 3:6, 11-3; 8:25; 10:7, 14
Canadian position, 3:13; 4:13
UNCTAD conference, Geneva, 1976, 4:11-3, 19-22
United States position, 3:14, 21-2
Compensatory financing, 3:6
Jute, 4:28-30
Price reductions, real terms, 2:9-10
Price stabilization, 1:27

Commodity agreements—*Cont.*
Producer-consumer encounters, 3:19

Commonwealth
Conference, London, June 8-16/77, 2:20-1
Role in international development conferences, 2:27

Conferences, *see* Commonwealth; International economic co-operation conference (North-South conference)

Cuba, 11:17-9

Developing countries (third world)
Agricultural products, export or domestic use crops, 10:22-3
Agricultural programs, material input, controlling, 11:11
Commercial bank loans, increase, 7:5-8, 13, 17-20, 23-5
Commercial bank loans, risk analysis, etc., 7:6-9, 13-4, 20, 22-5
Conditions for aid or commercial flows, establishing, 8:21
Debt problems, 1:16-7; 3:17-8
Amortization difficulties, 5:6
Arms race relationship, 5:20
Balance of payments difficulties, 5:5, 13; 6:7-8; 7:5; 8:5; 10:9-10, 14
Canadian position, considering on case-by-case basis, 7:20-2; 8:6, 13, 16, 20
Categories, 3:7-8
CIDA position, 8:19-20
Commercial and aid-related debt, treatment, 6:23-4
Conference proposed, 2:22-3; 3:9-10; 5:24; 6:13
Conventional loans, grants or concessional loans replacing, 10:14-5
Factors, 6:12-3; 8:23
Interest rate servicing, 5:6, 14-5
Low- and middle-income and oil exporting countries, variations, 5:5-7; 8:6
Low-income countries, countermeasures, increased development assistance and exports, 5:7-10, 13; 8:6
Middle-income and oil exporting countries, use of private credit, 5:7-8
Negotiations, 8:14
Relief, aid consortium mechanism, 8:7
Rescheduling, 5:8, 11-3; 6:16; 7:19-20
Resource transfer from developed countries, 8:24-6
Size, 3:8-9; 6:13-5
Solutions, independent body recommending, 8:15-7, 21
Statistics, 5:5, 15-6; 7:18; 8:5-6, 10, 17, 19-20
United States, absorption capacity, 3:18
World Bank position, 5:4, 13, 17-8
Debt statistics, reporting, 5:20; 8:13-4, 16
Development
Defining, 10:6, 16-7
Integrated approach, 10:6-7
Strategies, examining, 8:24
Disparities, 2:5-6
Economic co-operation, 10:10, 25-7
Emigrating students, professionals, inducing their return, 2:29-30
Food deficit, 10:8
GATT Tokyo round effects, 10:22-3
Income gap, 10:5-6
Labour force increase, forecast, 10:8
Land and water conservation, 11:6-8, 22
Land reform, 10:20-3; 11:23-5
Manufactured goods, Canadian market, 6:10-1
Non-oil exporting countries, economic progress, 5:15; 7:8
Political systems, 2:17-9
Professional, technical and skilled people, developing adequate supply, 10:8-9
Relations with developed countries, Commonwealth Group of Experts study, 10:4-5, 11

Note: See page 1 for Dates and Issues

Developing countries—*Cont.*
Secretariat, establishing, 10:25
Technological advancement, 10:9
Technological transfers from industrial countries, 1:25-6; 3:5
Trade with, non-tariff barriers, 5:10-1

Development aid
Channelling through non-government organizations, 11:14, 18
Concentrating in poorest countries, CIDA position, 6:12
Conditions attached, 8:22
Effects, visits by Rev. R. Ogle to projects, IDRC grant, etc., 11:4-25
Emphasis, 11:16
Increasing, 5:13-4; 8:14
Informing of the need in donor country, 2:28-9
Multilateral and bilateral, 3:20-1
Official aid, percentage of GNP, 3:11; 5:9-10, 21; 10:10
Canadian contribution, 3:10-1
OPEC, billion dollar transfer, 1:29-30
OPEC, contributions, 4:26-7
Policy, concentrating on poorest or advancing countries, 2:17, 19-20
Policy, terms, 3:7; 4:25-6
Priorities, deciding with recipient countries, 2:25-6
Promoting idea of consumer society, 11:15
Rural areas, 2:30
Traditional political ties, 5:11
United States policy, 1:25
5 year strategy, Canadian position, 8:14
See also Food—Aid

Donida, Mr. Domingos (Director, Policy Analysis Division, Canadian International Development Agency)
International development, 8:14, 19-24

Drake, Mr. Earl (Executive Director, International Bank for Reconstruction and Development)
International development, 5:4-24
See also Appendices

Duclos, Mr. Louis (Montmorency)
Development aid, 10:13-5

Dupuy, Mr. Michel (President, Canadian International Development Agency and Deputy Co-Chairman of the North-South Conference)
International development, 1:15, 21-3; 3:5-22

Dymond, Mr. W.A. (Chief, Commodity Agreements Division, Industry, Trade and Commerce Department)
International development, 4:29-30

Economic conditions
London summit meeting, May 1977, 10:13
New international economic order, 2:8-16; 10:5
United Nations report, 10:5
See also Developing countries—Debt problems; International economic co-operation conference

Energy resources
Alternative supplies, developing, 4:18-9
Conferences, ongoing, 4:16-8
Development financing, 3:5
Emergency sharing, 4:16
Management, shared responsibilities, 3:5
See also International economic co-operation conference

Export Development Corporation
Financing competition for Canadian industries, 6:20-1
Insurance losses, commercial and political factors, 6:18-9
Loans
Criteria, 6:8-10, 12-3, 17-8
Interest rates, 6:18
Repayments rescheduled, 6:4-5, 14

Export Development Corporation—*Cont.*
Loans—*Cont.*
Statistics, 6:17
Role, functions, etc., 6:4, 15-6
Sensitive to government positions and policies, 6:6-7, 20-2
Trade policies, influence on, 6:11-2

External affairs policy, *see* Commodity agreements—Common fund; International economic co-operation conference

Fairweather, Mr. Gordon L. (Fundy-Royal)
Commodity agreements, 3:19
Developing countries debt problems, 5:17-20; 6:5-7, 22; 8:11-3, 17
Export Development Corporation, 6:5-7
Human rights, 5:17-20; 6:5-6, 22
International Monetary Fund, 5:19; 8:11-2

Food
Aid, recipient countries selling to citizens, 2:26; 10:18-9
Buffer stocks, 10:17-8
Distribution between poor and rich, 2:7-8

Footwear industry, import competition, etc., 5:22-3

Foster, Mr. Maurice (Algoma)
Banks, loans, 7:9-10, 14-5
Commonwealth, 2:27
Developing countries, debt problems, 7:9-17
Development aid, 2:28
Election as Vice Chairman, 1:7
Energy resources, 4:16
International economic co-operation conference, 1:22-3
OPEC, 1:23; 4:13-5, 18

Francis, Mr. Lloyd (Ottawa West)
Development aid, 10:18; 11:24-5
Food aid, 10:18

General Agreement on Tariffs and Trade (GATT), Tokyo round, Geneva meetings, agriculture, 1:24

Hilton, Mr. D.A. (Director, International Program Division, Finance Department)
International development,8:4-26

Hooper, Mr. R.P. (Senior Advisor, International Oil and Gas Division, Energy, Mines and Resources Department)
International development, 4:13-6, 19

Human rights
Countries violating, approach policy, aid programs, etc., 2:23-4; 5:17-20; 6:5-6, 19-22; 7-23, 8:22-3; 10:11-3
Economic dimensions, 2:6-7, 19

International Bank for Reconstruction and Development, voting structure, etc., 5:16-7

International economic co-operation conference (North-South conference), Paris
Canadian position, 1:17-9; 4:9-11; 8:4-5, 24
Communist bloc, absence, 1:26-7
Debt relief, Group of 8 proposals, 8:13-5, 18
Debt, relief, Group of 19 demands, 5:8-9; 8:6-7
Developing countries, position, cohesion, 1:20-1; 4:8-9
Energy commission, 1:14, 22-3; 3:4-5
Establishing, reasons, 1:21-2; 4:5-6
Industrial countries, position, 1:19-20
MacEachen, Hon. A.J., as co-chairman, role, 1:28-9
Meetings scheduled, 1:11-2
Non-participating countries, reaction, 3:16-7
Permanency, follow-up, etc., 1:13-5; 3:16
Raw materials commission, 3:6-7
Tripartite negotiations, 4:6-7

Note: See page 1 for Dates and Issues

International economic co-operation conference...—*Cont.*
United Nations agencies, involvement, 3:14-6
See also Appendices

International Monetary Fund
Balance of payments assistance, $35 billion fund, Witeveen proposal, 8:9-11; 10:9, 15-6
Compensatory financing facility, 8:8-9; 10:7
International Development Agency, replenishment, 8:12-3, 18-9
Loans, conditionality, etc., 5:19; 7:21; 8:11-2; 10:15
Reforms, 4:22-4; 8:22
Special drawing rights, becoming world reserve asset, 10:10

Johnston, Mr. Howard (Okanagan-Kootenay)
Bretton Woods Agreement, 5:21-2
Commodity agreements, 1:27
Developing countries, debt problems, 5:20-2
Development aid, 10:16-7; 11:20-2; 5:21-2
Food, 10:17
International economic co-operation conference, 1:26-7

Lapointe, Mr. Charles (Charlevoix)
Developing countries, 1:25-6
Development aid, 10:24-6

MacDonald, Mr. David (Egmont)
Commodity agreements, 3:13; 4:19-21
Developing countries, debt problems, 5:13-6; 6:18-22
Developing countries, land reform, 10:20-3
Development aid, 10:19-23; 11:17-9
Economic conditions, new international economic order, 2:12-5
Export Development Corporation, 6:18-21
Human rights, 6:19-21
International economic co-operation conference, 1:20-2; 3:14-5
International Monetary Fund, 4:22-4
Sugar, new international agreement, 10:19-20

MacDonald, Mr. John A. (President and Chairman of the Board, Export Development Corporation)
International development, 6:4-22

MacEachen, Hon. A.J. (President of the Queen's Privy Council and Co-Chairman of the North-South Conference)
Commodity agreements, 1:12, 27-8
Developing countries, debt relief, 1:17
Developing countries, technological transfers, 1:26
Development aid, 1:25, 29-30
GATT, 1:24
International economic co-operation conference, 1:11-2, 14, 18-23, 27-9
See also Appendices
Report, importance, 1:15-6

McIntyre, Mr. Alister (Secretary General of the Caribbean Community and Chairman of the Commonwealth Group of Experts)
International development, 10:4-27

Munro, Mr. Donald (Esquimalt-Saanich)
Development aid, 11:19-20

Murta, Mr. Jack (Lisgar)
Development aid, 1:25
GATT, 1:24

Nagy, Mr. Pancras (Assistant Chief Economist, Bank of Montreal)
International development, 7:11

Neufeld, Mr. E.P. (General Director, International Trade Finance Branch, Finance Department)
International development, 4:22-8

OPEC, *see* Organization of Petroleum Exporting Countries

Ogle, Father Robert
International development, 11:4-25

Order of reference, 1:9
See also Appendices

Organization of Petroleum Exporting Countries (OPEC)
Demands, 3:5-6
Oil price, increase, moderation by Saudi Arabia, impact, 4:13-6
Oil price, reduction for developing countries, 1:23; 4:18-9
Revenues, investment, etc., 4:26-8
See also Development aid

Organizations appearing
Commonwealth Group of Experts, 10:4-27
List with representatives, 9:3-4

Parent, Mr. Gilbert (St. Catharines)
Birth control, 4:24-5
Developing countries, 2:29-30; 3:17-8; 6:17-8
Development aid, 4:25-6
Export Development Corporation, 6:17-8
International economic co-operation conference, 3:16

Population
Growth, international situation, 2:7
See also Birth control

Procedure
Election of Chairman and Vice Chairman, 1:6-7
Printing of 1,500 copies of minutes and evidence, 1:7-8
Quorum, meeting and printing of evidence without, 1:8
Subcommittee on Agenda and Procedure, establishing, 1:8
See also Appendices

Prud'homme, Mr. Marcel (St. Denis)
Developing countries, debt problems, 8:23
Development aid, 11:23
Election as Chairman, 1:6

Ramphal, Mr. Shridath (Secretary General of the British Commonwealth)
International development, 2:5-31

Report to House, 9:3-27
Importance, 1:15-6

Ritchie, Mr. Gordon (Dauphin)
Developing countries, debt problems, 5:22-3
Footwear and textile industries, import competition, etc., 5:22-3

Roche, Mr. Douglas (Edmonton-Strathcona)
Commodity agreements, 2:21-2; 3:11-2; 4:11-3, 28-30
Commonwealth conference, 2:20
Developing countries, debt problems, 1:16-7; 2:22-3; 3:9-10; 6:12-7, 23-4; 7:17-23; 8:17-22
Development aid, 3:10-1
Export Development Corporation, 6:15-6
Human rights, 2:23; 7:23; 8:22
International economic co-operation conference, 1:28; 4:8-11
International Monetary Fund, 8:18, 22
Organization, 1:6-9
Point of order—irrelevance, 6:21-2
Report, 1:15

Rust, Mr. K.J. (Acting Director, Policy Institutions Division, Multilateral Programmes Branch, Canadian International Development Agency)
International development, 4:29

Saudi Arabia, *see* Organization of Petroleum Exporting Countries—Oil price

Note: See page 1 for Dates and Issues

Senkiw, Dr. R. (Senior Economist, International Economics, Royal Bank of Canada)
International development, 7:13, 18-23

Sinclair, Mr. J. (Advisor, Policy Institutions Division, Canadian International Development Agency)
International development, 4:25-7

South America, change of government system, 11:20

Stanbury, Hon. Robert (York Scarborough)
Developing countries, debt problems, 5:9-12, 20; 6:7-12; 8:13-6, 25
Developing countries, manufactured goods, etc., 6:10-1
Development aid, 2:25, 30-1; 5:9-11; 8:14; 10:11-3
Export Development Corporation, 6:8-11
Food aid, 2:26
Human rights, 2:24-5; 10:11-3
International economic co-operation conference, 1:17-20; 8:13-5
Organization, 1:6-8

Stewart, Mr. Ralph (Cochrane)
Developing countries, debt problems, 7:24-6
Development aid, 11:22

Sugar, new international agreement, 10:19-20

Textile and clothing industry, import competition, etc., 5:22-3

Toten, Mr. Jack (Vice President and Chief Economist, Bank of Montreal)
International development, 7:8, 11-21, 24-6

Trade
Arab boycott list, 6:7, 22
Generalized system of preference, 3:7
See also General Agreement on Tariffs and Trade

United Nations, *see* International economic co-operation conference

United Nations Commission on Trade and Development (UNCTAD), conferences, *see* Commodity agreements—Common fund

United States, *see* Commodity agreements—Common fund; Developing countries—Debt problems; Development aid

World Bank, *see* International Bank for Reconstruction and Development

Note: See page 1 for Dates and Issues

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

CANADA

INDEX

SOUS-COMITÉ

Développement international

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicules nos 1-11 • 1976-1977 • 2e Session • 30e Législature

Président: M. Marcel Prud'homme

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada K1A 0S9

INDEX

COMITÉ DE LA CHAMBRE DES COMMUNES—COMPTE RENDU OFFICIEL

DEUXIÈME SESSION, TRENTIÈME LÉGISLATURE

Abréviation: A.=appendice

DATES ET FASCICULES

—1977—

Mars:	le 30, f.1; le 31, f.2.
Avril:	le 1er, f.3; le 5, f.4; le 26, f.5; le 28, f.6; le 29, f.7.
Mai:	le 3, f.8; les 5, 9 et 10, f.9; le 12, f. 10.
Juin:	le 9, f.11.

NOTE: Voir le fascicule 9 aux pages 4-5 pour la table des matières du rapport.

Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (GATT), négociations, Genève (Tokyo Round), pays en voie de développement, répercussions, 10:24-5

Agence canadienne de développement international, 8:14, 19-20

Aide extérieure
Consultations avec les banques privées, 7:4-5, 15-18
Contribution du Canada, pourcentage du produit national brut, 5:9-10
Pays violant les droits de la personne, 5:17-20

Anderson, M. Hugh (Comox-Alberni)
Développement international, organisation, étude, 1:8

Appendices
Coopération économique internationale, Conférence, exposé de l'hon. Allan J. MacEachen, 1A:43-81
Développement international, sous-comité, travaux, 1A:41-2
Note à l'intention du sous-comité du développement international, 4A:1-2
Pays en voie de développement, endettement, exposé, 5A:1-6

Association de développement international (ADI). *Voir* Banque internationale pour la reconstruction et le développement

Ballachey, M. Frank G. (Banque Royale, Financement de l'exportation, directeur régional)
Aide extérieure, 7:4, 15-7
Banques et opérations bancaires
Banques, croissance, pouvoirs, etc., 7:11-2
Prêts à l'étranger
Critères, 7:6, 13-6, 22-3, 25
Pays en voie de développement, 7:5-6, 9-11, 14, 17, 23
Répartition, 7:12-3
Banques et organismes internationaux, cofinancement, 7:5, 7, 20
Développement international, organisation, étude, 7:4-7, 9-20, 22-6
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 7:15
Pays en voie de développement
Assistance, dettes, exonération, 7:20
Commerce avec le Canada, 7:4-5, 18-9
Développement agricole, 7:25
Endettement, 7:5, 7
Et pays de l'OCDE et de l'OPEP, compte courant, statistiques, 7:5

Banque internationale pour la reconstruction et le développement, 5:16-8
Association de développement international, 8:12-3, 18

Banque mondiale. *Voir* Banque internationale pour la reconstruction et le développement

Banques et opérations bancaires
Banques, croissance, pouvoirs, etc., 7:11-2
Banques et organismes internationaux, cofinancement, 7:5, 7, 20, 22
Prêts à l'étranger
Critères, 7:6, 9, 13-5, 22-3, 25
Pays en voie de développement, 5:6-8, 13-4; 7:5, 7-8, 11
Garanties, 7:9-11, 14, 17
Intérêt, taux, 7:23
Répartition, 7:12-3

Bergbusch, M. E.J. (Affaires extérieures, ministère, Direction de la coopération, directeur)
Développement international, organisation, étude, 4:4-11, 17-9, 25, 28-9
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 4:4-11, 17-9, 25, 28-9

Blackburn, M. R.J. (Affaires extérieures, ministère, Direction du transport, des communications et de l'énergie, directeur adjoint)
Développement international, organisation, étude, 4:15-8
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 4:15-8

Blum, M. A. (Finances, ministère, Relations économiques internationales)
Développement international, organisation, étude, 4:11, 20-2
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 4:11-3, 20-1

Breau, M. Herbert (Gloucester)
Développement international, organisation, étude, 1:29-30; 2:16, 20-2; 3:20-2; 4:26-8; 8:8-11; 11:13-6
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:29-30; 3:21-2
Fonds monétaire international, 8:8-9
Pays en voie de développement, 1:29-30; 2:16-7; 3:20; 4:26-8; 8:8, 10-1; 11:13-6
Pétrole et gaz, pays de l'OPEP, prix, etc., 4:26-8

Bretton Woods, accords, 5:21-2

Brewin, M. Andrew (Greenwood)
Développement international, organisation, étude, 1:13-4
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:13-4

Brézil, développement agricole et rural, 1:8-11, 15, 17-22

Commerce, boycottage arabe contre Israël, Société pour l'expansion des exportations, prêts, 6:7

Commonwealth britannique, 2:4-5, 9-10, 14-5, 20-2, 26-7

Cuba, développement agricole et rural, 11:16-9

Défense, équipement et armement, dépenses mondiales, 2:7

Denrées alimentaires, situation mondiale, 2:7-9

Développement international, organisation, étude, 1:6-30; 2:4-32; 3:4-22; 4:4-30; 5:4-24; 6:4-24; 7:4-26; 8:4-26; 9:6-28; 10:4-27; 11:4-25

Donida, M. Domingos (Agence canadienne de Développement international, analyse de la politique, directeur)
Agence canadienne de développement international, 8:14, 19-20, 22
Développement international, organisation, étude, 8:14, 19, 22-4
Pays en voie de développement, 8:20, 22-4

Drake, M. Earl (Banque internationale de reconstruction et de développement, directeur exécutif)
Développement international, organisation, étude, 5:4-24
Banque internationale pour la reconstruction et le développement, 5:16-8
Banques et opérations bancaires, prêts à l'étranger, 5:6-8, 13-4
Bretton Woods, accords, 5:22
Fonds monétaire international, 5:19, 22
Pays en voie de développement
Armements, acquisition, 5:20
Assistance
Aide conditionnelle, 5:18-9
Canada, contribution, 5:9-10
Dette, exonération, 5:11-8
Droits de la personne, 5:18-20
Endettement, 5:4-9, 17-8, 20, 23-4
Et pays industrialisés, commerce, 5:10, 14, 23
Et pays industrialisés, relations économiques, 5:7
Niveau de vie, 5:21
Pétrole et gaz, pays de l'OPEP, prix, etc., 5:4-5, 14

N.B. Voir page 1 pour dates et fascicules

Duclos, M. Louis (Montmorency)
Développement international, organisation, étude, 10:13-5
Économie, Conférence au sommet à Londres, mai 1977, 10:13
Fonds monétaire international, 10:15
Pays en voie de développement, 10:14

Dupuy, M. Michel (Agence canadienne de Développement international, président)
Développement international, organisation, étude, 1:15, 21, 23; 3:4-22
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:15
Affaires financières, 3:7-10
Communiqué final, 3:15-7
Développement, 3:7, 10-1
Énergie, 3:4-6, 8
Matières premières, 3:6-7, 19-20
Nations Unies, organismes divers, participation, 3:14-6
Produits de base et fonds commun, 3:6, 12-4, 21-2
Pays en voie de développement
Assistance, 3:11, 20-1
Dettes, exonération, 3:7-10, 17-8
Et pays industrialisés, relations économiques, 1:21
Pétrole et gaz, pays de l'OPEP, prix, 1:23

Dymond, M. W.A. (Industrie et Commerce, ministère, Accords relatifs aux produits, chef)
Développement international, organisation, étude, 4:30
Jute, industrie, 4:29-30

Économie, Conférence au sommet à Londres, mai 1977, 10:13-4

Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale
Affaires financières, 3:7-10; 4:5-7; 6:13, 16; 8:6-7, 13-5; 10:9-10
Canada, rôle, 1:12, 17-8; 4:20-1; 7:15
Chine, participation, 1:27
Communiqué final, 3:15-7
Co-président, M. MacEachen, 1:28-9
Développement, 3:7, 10-1; 4:25; 10:6-7
Documents pertinents, accessibilité, 4:8-12, 19-20
Énergie, 3:4-6, 8; 4:5-7, 13-20
Matières premières, 3:6-7, 18-20
Nations Unies, organismes divers, participation, 3:14-6
Nouvel ordre économique international, 10:5-6
Pays communistes, participation, 1:26-7
Produits de base et fonds commun, 1:18-9, 27-8; 2:20-2; 3:6, 11-4, 21-2; 4:11-3, 20-1; 10:7-8, 17-8, 23
Résultats, 1:13-5
Réunions, calendrier de travail, etc., 1:10-3

Fairweather, M. Gordon L. (Fundy-Royal)
Banque internationale pour la reconstruction et le développement, 8:12
Commerce, boycottage arabe contre Israël, 6:7
Développement international, organisation, étude, 3:18-20; 5:17-20; 6:5-7, 22; 8:11-3, 17
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 3:18-9
Fonds monétaire international, 5:19
Pays en voie de développement, 5:17, 19-20; 8:11-2
Société pour l'expansion des exportations, prêts, 6:5-6, 22

Flynn, M. Joe (Kitchener)
Développement international, organisation, étude, 11:22

Fonds monétaire international, 4:22-4; 5:19
Droits de tirage spéciaux, 5:22; 10:10
Prêts, pays en voie de développement, 7:21; 8:8-11; 10:7, 15-6

Foster, M. Maurice (Algoma)
Aide extérieure, 7:16-7
Banques et opérations bancaires, 7:9-14
Développement international, organisation, étude, 1:6, 9, 22-3; 2:26-9; 4:13, 15, 17-8; 7:9-17
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:22-3; 2:26-7; 4:13, 15-6, 18
Pays en voie de développement, 1:23; 2:28
Pétrole et gaz, prix, 1:22-3

Francis, M. Lloyd (Ottawa-Ouest)
Développement international, organisation, étude, 10:18; 11:24-5
Pays en voie de développement, 10:18; 11:24-5

GATT. *Voir* Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce

Ghana, développement agricole et rural, 11:11

Hilton, M. D.A. (Finances, ministère, Division des programmes internationaux, directeur)
Banque internationale pour la reconstruction et le développement, 8:12-3, 18
Développement international, organisation, étude, 8:4-22, 24-6
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 8:6-7, 13-5
Fonds monétaire international, 8:8-11
Pays en voie de développement
Assistance
Aide conditionnelle, 8:11
Contribution du Canada, 8:11
Dettes, exonération, 8:7-8, 10, 13-7, 20
Pays exportateurs de pétrole (OPEP), 8:12
Balance des paiements, 8:5-7, 9-10
Endettement, 8:4-7, 10, 13-22, 24-5
Et pays industrialisés, commerce, 8:24-6

Hooper, M. R.P. (Énergie, Mines et Ressources, ministère, Pétrole et gaz naturel, Marché international, conseiller supérieur)
Développement international, organisation, étude, 4:13-5, 19
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 4:13-6, 19

Inde, développement agricole et rural, 11:7-8, 12-3, 16

Jeanjean, M. François (Société pour l'expansion des exportations, économiste en chef)
Développement international, organisation, étude, 6:13

Johnston, M. Howard (Okanagan-Kootenay)
Bretton Woods, accords, 5:21-2
Développement international, organisation, étude, 1:26-8; 5:20-2; 10:16-7; 11:20-2
Économie, conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:26-8
Pays en voie de développement, 5:20; 10:16-7; 11:20-1

Jute, industrie, 4:28-30

Lapointe, M. Charles (Charlevoix)
Développement international, organisation, étude, 1:25-6; 10:24-6
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:25-6
GATT, négociations, 10:24
Pays en voie de développement, 1:25-6; 10:25-6

MacDonald, M. David (Egmont)
Banque internationale pour la reconstruction et le développement, 5:16
Développement international, organisation, étude, 1:20-2; 2:12-6; 3:14-5; 4:19-23; 5:5, 13, 15-7; 6:18-22; 10:19-23; 11:17-9
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:20-1; 3:13-5; 4:19-21

MacDonald, M. David—*Suite*
Fonds monétaire international, 4:22-4
Pays en voie de développement, 1:20-1; 2:12-16; 5:13, 15-6; 10:19-23; 11:17-9
Pétrole et gaz, prix, 1:21-2
Société pour l'expansion des exportations, 6:18-22
Sucre, 10:19

MacDonald, M. John A. (Société pour l'expansion des exportations, président et président du conseil)
Commerce, boycottage arabe contre Israël, 6:7
Développement international, organisation, étude, 6:4-24
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 6:14
Pays en voie de développement
Assistance
Canada, contribution, 6:12
Concurrence à l'industrie canadienne, 6:20-1
Dette, exonération, 6:13-7, 23-4
Commerce avec le Canada, 6:10-1, 15
Endettement, 6:7-8, 14-5
Société pour l'expansion des exportations, prêts
Bangladesh, 6:15
Chili, 6:5-6, 19
Critères, 6:4, 6, 8-10, 12-3, 17-8, 22
Pays développés et non-développés, comparaison, 6:18
Remboursement, 6:4, 18

MacEachen, l'hon. Allan (Cape Breton Highlands-Canso; président du Conseil privé)
Développement international, organisation, étude, 1:10-30
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale
Allusions à la co-présidence de M. MacEachen, 1:28-9
Canada, rôle, 1:12, 18
Chine, participation, 1:27
Développement international, sous-comité, rapport, 1:15-6
Pays communistes, participation, 1:27
Produits de base et fonds commun, 1:18-9, 27-8
Résultats, 1:13-5
Réunions, calendrier de travail, etc., 1:10-3
Pays en voie de développement
Assistance
Dettes, exonération, 1:17
Pays exportateurs de pétrole (OPEP), 1:29-30
Science et technologie, 1:26
Et pays industrialisés, relations économiques, 1:20-1, 24-5
Pétrole et gaz, pays de l'OPEP, prix, etc., 1:22-3

McIntyre, M. Alister (Communauté caraïbienne, secrétaire général et président du groupe d'experts du Commonwealth)
Développement international, organisation, étude, 10:4-27
Économie, Conférence au sommet à Londres, mai 1977, 10:13-4
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale
Affaires financières, 10:9-10
Développement, 10:6-7
Nouvel ordre économique international, 10:5-6
Produits de base et fonds commun, 10:7-8, 17-8, 23
Fonds monétaire international, 10:7, 10, 15-6
GATT, négociations, 10:24-5
Pays en voie de développement
Assistance, aide alimentaire, 10:18-9
Balance des paiements, 10:14
Coopération économique, 10:26-7
Développement agricole, 10:8, 22-4
Développement industriel, 10:16-7
Droits de la personne, 10:12-3

McIntyre, M. Alister—*Suite*
Pays en voie de développement—*Suite*
Et pays industrialisés, collaboration industrielle, 10:22
Réforme foncière, 10:20-2
Secrétariat, 10:25-6
Sucre, entente internationale, 10:19

Munro, M. Donald (Esquimalt-Saanich)
Développement international, organisation, étude, 11:19-20
Pays en voie de développement, 11:19-20

Murta, M. Jack (Lisgar)
Développement international, organisation, étude, 1:24-5
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:24-25
Pays en voie de développement, 1:24-5

Naissances, contrôle, 4:24-5

Nations Unies, Commission sur le commerce et le développement, conférences, 2:8-9, 15; 10:5, 7

Neufeld, M. E.P. (Finances, ministère, Direction des finances et commerce internationaux, directeur général)
Développement international, organisation, étude, 4:22-3, 26-8
Fonds monétaire international, 4:22-3
Pays en voie de développement, 4:26-8
Pétrole et gaz, pays de l'OPEP, prix, etc., 4:26-8

Ogle, Rév. Père Robert
Développement international, organisation, étude, 11:4-24
Pays en voie de développement
Assistance, concurrence à l'industrie canadienne, 11:21-2
Développement agricole et rural, 11:6-9, 11-4, 18-9, 21-2, 24-5
Niveau de vie, 11:18, 20-1
Organismes bénévoles du Canada, projets, 11:4-14, 17-8
Réforme foncière, 11:18-9, 22-4
Systèmes politiques, 11:19-20

Ordre de renvoi
Développement international, organisation, étude, 1:3

Parent, M. Gilbert (St. Catharines)
Développement international, organisation, étude, 1:7; 2:29-30; 3:16-8; 4:24-6; 6:17-8
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 3:16
Pays en voie de développement, 2:29-30; 3:17
Société pour l'expansion des exportations, prêts, 6:17-8

Pays en voie de développement
Armements, acquisition, 5:20
Assistance, 2:19-20, 25-6, 28-31; 3:11, 20-1; 10:14-5; 11:17
Aide alimentaire, 2:26; 10:18-9
Aide conditionnelle, 4:25-6; 5:17-9; 8:11
Canada, contribution, 3:11; 5:9-10, 21; 6:12; 8:11
Concurrence à l'industrie canadienne, 6:20-1; 11:21-2
Dettes, exonération, 1:16-7, 23; 2:21-3; 3:7-10, 17-8; 5:8, 11-8, 23; 6:12-7, 23-4; 7:8-9, 19-20; 8:7-8, 10, 13-6, 19-23
Pays exportateurs de pétrole (OPEP), 1:29-30; 4:26-8; 8:12
Science et technologie, 1:25-6; 10:9
Balance des paiements, 7:8; 8:5-7, 9-10; 10:14
Commerce avec le Canada, 6:10-1, 15; 7:4-5, 17-9
Coopération économique, 10:26-7
Développement agricole et rural, 7:24-5; 10:8, 22-4; 11:6-9, 11-9, 21-2, 24-5
Voir aussi les noms des pays particuliers
Développement industriel, 10:16-7
Droits de la personne, 2:6, 19, 23-5; 5:17-20; 7:23; 10:12-3
Endettement, 5:4-9, 17-8, 23-4; 6:7-8, 14-5; 7:5, 7, 18; 8:4-7, 10, 13-20, 22-5

N.B. Voir page 1 pour dates et fascicules

Pays en voie de développement—*Suite*
Et pays de l'OCDE et de l'OPEP, compte courant, statistiques, 7:5
Et pays industrialisés
Collaboration industrielle, 10:22
Commerce, 2:9; 5:10, 14, 22-3; 8:24-6
Relations économiques, 1:20-1, 24-5, 27-8; 2:4-17, 20-1, 23, 5:7; 11:15-6
Fuite de cerveaux, 2:29-30
Niveau de vie, 2:10-1, 17, 30; 11:17-8, 20-1
Organismes bénévoles du Canada, projets, 11:4-14, 17-8
Produits de base et fonds commun. *Voir* Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale
Réforme foncière, 10:20-3; 11:18-9, 22-4
Secrétariat, 10:25-6
Systèmes politiques, 2:17-9, 24-5; 11:18-20
Voir aussi Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (GATT); Banques et opérations bancaires

Pétrole et gaz, pays de l'OPEP, prix, etc., 1:22-3; 4:5-7, 13-9, 26-8; 5:4-5, 14

Population, augmentation, 2:7

Procédure
Président et vice-président, élection, 1:6-7
Séances, impressions des témoignages en l'absence de quorum, 1:7-8
Sous-comité du programme et de la procédure, création, 1:8-9

Prud'homme, M. Marcel (Saint-Denis; président)
Développement international, organisation, étude, 11:22-3
Pays en voie de développement, 5:23; 11:4, 23

Ramphal, M. Shridath (Commonwealth britannique, secrétaire général)
Commonwealth britannique, 2:4-5, 9-10, 20-2, 27
Défense, équipement, 2:7
Denrées alimentaires, 2:7-9
Développement international, organisation, étude, 2:4-11, 13, 15-32
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 2:21-2, 27
Nations Unies, Commission sur le commerce et le développement, conférences, 2:8-9, 15
Pays en voie de développement
Assistance, 2:19-20, 22-3, 25-6, 28-31
Droits de la personne, 2:6, 19, 23-4
Et pays industrialisés, commerce, 2:9
Et pays industrialisés, relations économiques, 2:4-11, 13-6, 20-1, 23, 28
Fuite de cerveaux, 2:29-30
Niveau de vie, 2:10-1
Systèmes politiques, 2:17-9
Population, augmentation, 2:7

Rapport
Premier (Le Canada et l'endettement des pays en voie de développement), 9:3-41

Ritchie, M. Gordon (Dauphin)
Développement international, organisation, étude, 5:22-3
Pays en voie de développement, 5:22-3

Roche, M. Douglas (Edmonton-Strathcona)
Banques et opérations bancaires, 7:22-3
Développement international, organisation, étude, 1:6, 9, 15-7, 28; 2:20-3; 3:9-12, 20; 4:7-13, 24, 28-30; 6:12-6, 21-4; 7:17-23; 8:17-22
Droits de la personne, 2:23
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:15, 28-9; 2:20; 3:9-12, 20; 4:7-13, 28, 30; 6:13, 16

Roche, M. Douglas—*Suite*
Jute, industrie, 4:30
Pays en voie de développement, 1:16-7; 2:21-3; 3:9-12; 6:12-6, 23; 7:17-21, 23; 8:17-22
Société pour l'expansion des exportations, 6:12-3, 15-6, 22

Rust, M. K.J. (Agence canadienne de développement international, Division des institutions d'élaboration de politiques, Direction générale des programmes multilatéraux, directeur adjoint)
Développement international, organisation, étude, 4:24, 29
Jute, industrie, 4:29

Senkiw, Dr R. (Banque Royale, Économie internationale, économiste principal)
Banques et opérations bancaires, prêts à l'étranger, critères, 7:22-3
Développement international, organisation, étude, 7:11, 13, 18, 20, 22-3
Pays en voie de développement, commerce avec le Canada, 7:18, 20

Sinclair, M. J. (Agence canadienne de développement international, Division des institutions d'élaboration de politiques, conseiller)
Développement international, organisation, étude, 4:25-7
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération internationale, 4:25-6
Pays en voie de développement, 4:25-7

Société pour l'expansion des exportations, prêts
Bangladesh, 6:14-5
Chili, 6:5-6, 19-22
Critères, 6:4-6, 8-10, 12-3, 17-8, 22
Pays développés et non-développés, comparaison, 6:17-8
Pays violant les droits de la personne, 6:6, 19-20
Remboursement, 6:4-5
Voir aussi Commerce, boycottage arabe contre Israël

Stanbury, l'hon. Robert (York-Scarborough)
Développement international, organisation, étude, 1:6-8, 10, 17-9; 2:24-6, 30-2; 5:5, 9, 11-2; 6:7-12; 8:13-6, 25; 10:11-3
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:17-20
Pays en voie de développement, 2:24-6, 30-1; 5:9, 11-2; 6:7-12; 8:13-6, 25; 10:12-3
Société pour l'expansion des exportations, prêts, 6:8-12

Stewart, M. Ralph (Cochrane)
Développement international, organisation, étude, 7:24-6; 11:22
Pays en voie de développement, 7:24-6; 11:22

Sucre, entente internationale, 10:19

Toten, M. Jack (Banque de Montréal, vice-président et économiste en chef)
Aide extérieure, 7:15-7
Banques et opérations bancaires
Banques, croissance, pouvoirs, etc., 7:12
Prêts à l'étranger, critères, 14:5, 17, 21
Prêts à l'étranger, pays en voie de développement, 7:8-9, 11
Développement international, organisation, étude, 7:8-9, 11-2, 14-21, 24-6
Fonds monétaire international, prêts, 7:21
Pays en voie de développement
Assistance, dettes, exonération, 7:8-9, 19
Balance des paiements, 7:8
Endettement, 7:18-9

Pays en voie de développement —*Suite*
Et pays de l'OCDE et de l'OPEP, comptes courant, statistiques, 7:5
Et pays industrialisés
Collaboration industrielle, 10:22
Commerce, 2:9; 6:10, 14, 22-3; 8:24-6
Relations économiques, 1:20-1, 24-5, 27-8; 2:4-17, 30-1, 33, 3:7; 11:15-6
Fuite de cerveaux, 2:29-30
Niveau de vie, 2:10-1, 17, 30; 11:17-8, 20-1
Organismes bénévoles du Canada, projets, 11:4-14, 17-8
Produits de base et fonds commun. *Voir* Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale
Réforme foncière, 10:20-3; 11:18-9, 23-4
Secrétariat, 10:25-6
Systèmes politiques, 2:17-9, 24-5; 11:19-20
Voir aussi Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (GATT); Banques et opérations bancaires

Pétrole et gaz, pays de l'OPEP, prix, etc., 1:20, 23-5, 27-9, 12-9, 26-8; 3:4-5, 14

Population, augmentation, 2:7

Procédure
Président et vice-président, élection, 1:6-7
Séances, impressions des témoignages en l'absence de quorum, 1:7-8
Sous-comité du programme et de la procédure, création, 1:8-9

Prud'homme, M. Marcel (Saint-Denis; président)
Développement international, organisation, étude, 11:22-8
Pays en voie de développement, 1:23; 11:4, 23

Ramphal, M. Shridath (Commonwealth britannique, secrétaire général)
Commonwealth britannique, 2:4-5, 9-10, 20-2, 27
Défense, équipement, 2:7
Denrées alimentaires, 2:7-9
Développement international, organisation, étude, 2:4-11, 13, 15-31
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 2:21-2, 27
Nations Unies, Commission sur le commerce et le développement, conférences, 2:8-9, 15
Pays en voie de développement
Assistance, 2:19-20, 22-3, 25-6, 28-31
Droits de la personne, 2:6, 19, 23-4
Et pays industrialisés, commerce, 2:9
Et pays industrialisés, relations économiques, 2:4-11, 13-6, 29-31, 33, 28
Fuite de cerveaux, 2:29-30
Niveau de vie, 2:10-1
Systèmes politiques, 2:17-9
Population, augmentation, 2:7

Rapport
Premier (Le Canada et l'endettement des pays en voie de développement), 9:3-41

Ritchie, M. Gordon (Dauphin)
Développement international, organisation, étude, 5:22-3
Pays en voie de développement, 5:22-3

Roche, M. Douglas (Edmonton-Strathcona)
Banques et opérations bancaires, 7:22-3
Développement international, organisation, étude, 1:6, 7, 15-7, 20; 2:20-1, 30-12, 20, 47-13, 24, 28-30; 6:12-6, 22-4; 7:17-20; 8:17-22
Droits de la personne, 2:23
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:13, 28-9; 2:20, 30-12, 20, 47-13, 28, 30; 6:23-19

Roche, M. Douglas —*Suite*
Jute, industrie, 4:30
Pays en voie de développement, 1:16-7; 2:21-3; 30-12; 6:12-6, 23-7:17-21, 23; 8:17-22
Société pour l'expansion des exportations, 6:12-3, 15-6, 22

Rast, M. K.J. (Agence canadienne de développement international, Division des institutions d'élaboration de politiques, Direction générale des programmes multilatéraux, directeur adjoint)
Développement international, organisation, étude, 4:24, 29
Jute, industrie, 4:29

Scobie, D.E. (Banque Royale, Économie internationale, économiste principal)
Banques et opérations bancaires, prêts à l'étranger, critères, 7:22-3
Développement international, organisation, étude, 7:11, 13, 18, 20, 23-3
Pays en voie de développement, commerce avec le Canada, 7:18, 20

Sinclair, M. J. (Agence canadienne de développement international, Direction des institutions d'élaboration de politiques, conseiller)
Développement international, organisation, étude, 4:25-7
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération internationale, 4:25-6
Pays en voie de développement, 4:25-7

Société pour l'expansion des exportations, prêts
Bangladesh, 6:14-5
Chili, 6:5-6, 19-22
Cuba, 6:6-8, 9-10, 12-3, 17-8, 22
Pays développés et non-développés, comparaison, 6:17-8
Pays violant les droits de la personne, 6:6, 19-20
Remboursement, 6:4-5
Voir aussi Commerce, boycottage arabe contre Israël

Stratbury, l'hon. Robert (York-Scarborough)
Développement international, organisation, étude, 1:6-8, 10, 17-9; 2:24-6, 30-2; 5:5, 9, 11-3; 6:7-12; 8:13-6, 25; 10:11-3
Économie, Conférence Nord-Sud sur la coopération économique internationale, 1:17-20
Pays en voie de développement, 2:24-6, 30-1, 5:9, 11-2, 6:7-12, 8:13-6, 25; 10:12-3
Société pour l'expansion des exportations, prêts, 6:8-12

Stewart, M. Ralph (Cochrane)
Développement international, organisation, étude, 7:24-6; 11:22
Pays en voie de développement, 7:24-6; 11:22

Sucre, encaisse internationale, 10:17

Tetro, M. Jack (Banque de Montréal, vice-président et économiste en chef)
Aide extérieure, 7:12-3
Banques et opérations bancaires
Banques, créditeurs, pouvoirs, etc., 7:12
Prêts à l'étranger, critères, 14:5, 17, 21
Prêts à l'étranger, pays en voie de développement, 7:8-9, 11
Développement international, organisation, étude, 7:8-9, 11-2, 14-21, 24-6
Fonds monétaire international, prêts, 7:21
Pays en voie de développement
Assistance, dettes, coopération, 7:8-9, 19
Balances des paiements, 7:8
Endettement, 7:18-9

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnements et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

4

5